43878/C

RICHARD

55450

RECUEIL D'OBSERVATIONS *DE MÉDECINE* DES HÔPITAUX MILITAIRES.

Fait & rédigé par M. RICHARD DE HAUTESIERCK, Écuyer, Chevalier de l'Ordre de S.t Michel; ancien Premier Médecin des camps & armées du Roi; Inspecteur général des Hôpitaux militaires de France, ayant la correspondance des mêmes Hopitaux & des autres du Royaume, où l'on reçoit des Soldats malades; Médecin-consultant du Roi, & ordinaire des grande & petite Écuries; de l'Université de Médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Bésiers.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS DE MONTEYNARD,

Secrétaire d'État ayant le département de la Guerre, &c.

MONSEIGNEUR,

LES découvertes utiles vous ont intéressé dans tous les temps : vous avez accordé une protection particulière aux Recherches qui avoient pour objet le soulagement de l'humanité ;

vous avez connu le succès des moyens que j'ai été assez heureux d'employer, sous vos ordres, pendant la dernière guerre; il a été le même dans les Hôpitaux militaires du Royaume. Ce Recueil d'observations est le résultat d'un plan d'administration que vous avez approuvé. Voilà les titres que j'ai pour faire paroître cet Ouvrage sous vos auspices, & pour espérer que vous voudrez bien en agréer l'hommage.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

RICHARD.

PRÉFACE.

DE tous les établiſſemens utiles, dont nous ſommes redevables aux vues bienfaiſantes du Roi & au zèle patriotique de ſes Miniſtres, il en eſt peu qui, pour la réalité & l'univerſalité des avantages, puiſſent entrer en parallèle avec la correſpondance des Hôpitaux militaires du royaume, ordonnée par Sa Majeſté. A la tête du premier volume de ce Recueil, qui a paru en 1766, j'ai détaillé le plan de cette heureuſe inſtitution, qui doit non-ſeulement former les Médecins des hôpitaux & conſerver des défenſeurs à la patrie, mais procurer par la ſuite des temps, un corps complet de Doctrine médicinale; fondé principalement ſur l'obſervation, ce Recueil n'eſt pas un aſſemblage de conjectures ſur des principes haſardés, ce ſont des faits au contraire qui amènent une explication raiſonnable; c'eſt un tableau tracé par l'expérience pour mieux établir & conſtater plus ſolidement la valeur des préceptes.

Le premier objet des études de quiconque ſe deſtine à prévenir, à ſoulager, à guérir les maux de ſes compatriotes, doit être l'influence des cauſes locales ſur leurs tempéramens, ſur leurs paſſions, ſur le caractère des infirmités qu'ils éprouvent. C'eſt pourquoi la première partie de chaque volume ſera toujours employée à préſenter les Mémoires topografiques médicinaux les plus intéreſſans; en effet, ſi ce ſont les différens climats qui ont formé les différentes manières de vivre *, il eſt du devoir du Médecin de découvrir, de déve-lopper & de démontrer la néceſſité & l'ordre de ces rapports; c'eſt l'expoſition naturelle & élémentaire de ce qui concourt le plus eſſentiellement à aſſurer & à perfectionner le bien le plus précieux, la vie & la ſanté: des obſervations de cette eſpèce ne ſont donc pas de pure curioſité, puiſqu'elles ap-prennent aux hommes ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils doivent éviter, & le parti le plus avantageux qu'ils peuvent tirer de leur poſition; il en peut même réſulter une eſpèce de compenſation pour ceux qui ſe croiroient les plus mal placés. Ces deſcriptions peuvent devenir d'autant plus impor-

* Eſprit des Loix, *tome I.er chap. XI, liv. XIV, page 317.*

tantes qu'elles donneront à la fin des résultats analogiques de la plus grande vérité; mais quand elles feroient bornées aux feuls endroits dans lefquels elles ont été faites, elles n'en feroient pas pour cela moins utiles; les jeunes Médecins choifis par la Cour pour exercer leurs talens dans les hôpitaux militaires, inftruits par les obfervations de leurs prédéceffeurs, feront par-là plus en état d'éviter les méprifes où les jetteroit l'ignorance des caufes locales; ils y ajouteront enfuite leurs propres réflexions; la topographie médicale fe complettera ainfi, & l'on fent aifément tout l'avantage qui peut réfulter à la fin de la comparaifon de ces relations, pour la perfection de la Médecine nationale.

C'eft d'ailleurs fuivre les préceptes & l'exemple d'Hippocrate, le premier & le plus grand des Médecins, que de bien connoître les lieux que l'on habite & où l'on doit exercer fon art *; c'eft s'affujettir au plan admirable que nous a

* *Quare fi quis ad urbem fibi incognitam perveniat, circumfpicere oportet ejus fitum, quomodo filicet ad ventos & folis exortus jaceat..... ac fimul quomodo habeant circa eam aquæ..... terra etiam ipfa confideranda.... hominum infuper dieta perquirenda, &c.* Hippocr. opera, de aëre, aquis & locis.

tracé ce génie créateur, que d'y joindre des obſervations météorologiques habituelles : ces deux objets ſont en effet trop unis entr'eux pour être ſéparés; c'eſt en les réuniſſant qu'on ſaiſira d'un même coup d'œil les cauſes les plus générales & les plus communes des épidémies, qui trop ſouvent & comme périodiquement affligent l'humanité.

C'eſt pour ſuivre la chaîne de ces maladies populaires, que je continuerai à inſérer dans chaque volume de ce Recueil les obſervations ſur cet objet qui ſeront les plus exactes & les mieux détaillées; celles que je préſente aujourd'hui ſont d'autant plus intéreſſantes & inſtructives, que quelques-unes contiennent les moyens ſages qui ont été employés pour prévenir & éloigner ce fléau deſtructeur, ou au moins pour rendre ſes effets moins funeſtes.

La ſcience des criſes eſt le calcul des efforts de la Nature; on ne ſauroit trop inſiſter ſur cette partie de la Médecine Hippocratique, que l'eſprit de ſyſtème avoit fait abandonner, mais qui de nos jours paroît reprendre faveur. Cette ſcience

qui

qui décèle le vrai Médecin, exige des connoiſſances très-étendues, à la tête deſquelles on compte avec raiſon celles des mouvemens de la machine; c'eſt de l'habitude à examiner, à comparer ces mouvemens qu'on apprend l'art d'apprécier ceux qui ſont exécutés par la Nature pour ſurmonter la maladie & pour en opérer la guériſon. Heureux le Médecin qui eſt aſſez inſtruit des ſecrets reſſorts qu'elle emploie, & qui eſt aſſez attentif à ſes loix pour juger ſon ouvrage, s'il eſt en même temps aſſez ſage pour ne pas l'interrompre, & aſſez clair-voyant pour connoître le terme où ſa confiance doit ceſſer. L'inaction ſavante & ſalutaire à laquelle il eſt quelquefois condamné par les circonſtances n'a pas toujours, il eſt vrai, l'approbation des gens prévenus qui, loin de la regarder comme une preuve de ſavoir, lui préfèrent ſouvent une méthode qu'ils croient plus ſûre, parce qu'elle eſt plus active; mais le ſuccès, qui juſtifie, ne va pas toujours d'un pas égal avec nos inquiétudes & notre légèreté, & la Nature refuſe ſouvent de ſeconder nos efforts quand nous avons méconnu ou troublé les ſiens. Les exemples de ce genre ne peuvent donc que réveiller l'émulation des

jeunes Praticiens, & fixer avantageusement leur attention; on ne risque point d'égarer, quand on montre la voie tracée & suivie par le Prince de la Médecine.

Les observations sur les maladies particulières ne sont pas moins essentielles, & ne sauroient être trop multipliées; elles étendent nos connoissances, & par les divers évènemens qu'elles présentent, elles nous donnent l'importante leçon de nous défier quelquefois des règles générales. La plupart de ces observations sont terminées par des réflexions qui en marquent le but & qui en confirment l'application. En abrégeant quelques Mémoires trop étendus, j'ai tâché de ne les point affoiblir, & de ne rien oublier de ce qui leur est propre; j'ai préféré les faits qui m'ont paru les plus naturels, les plus vrais, les plus instructifs à ceux qui n'auroient excité qu'une curiosité frivole ou une stérile admiration; des descriptions ingénieuses & séduisantes marquent souvent plus d'esprit que de jugement, & sur-tout en Médecine, l'esprit est un flambeau dont la lumière égare quelquefois.

Pour donner un plus grand poids aux obser-

vations chirurgicales que je rapporte, je les compare à quelques-unes de celles qui ſont contenues dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, ſur les mêmes objets ; c'eſt leur aſſigner leur véritable point de vue, & leur aſſurer toute l'authenticité dont elles ſont ſuſceptibles. Par cette méthode on juge, on compare les faits ; on voit quelle reſſemblance ils peuvent avoir entr'eux ; & de leur conformité plus ou moins grande, il réſulte ordinairement des conſéquences lumineuſes. L'avantage de ces ſortes de comparaiſons ſubſiſteroit toujours quand même ces obſervations auroient entr'elles des rapports plus éloignés, des liaiſons moins préciſes, ou des différences eſſentielles ; car ſi l'on éprouve tant de ſatisfaction à voir la confirmation de ſa doctrine & l'approbation de ſa conduite, un bon eſprit n'en reſſent pas moins, quand il voit la fin de ſon erreur ; c'eſt un double avantage qu'on retire auſſi des ouvertures des cadavres, qui ſont en uſage dans les hôpitaux militaires ; ce moyen met en évidence les véritables cauſes de la maladie & ſes progrès, il produit la ſageſſe, la prudence, la circonſpection dans la pratique ; quand on l'exerce habituellement, on acquiert la ſagacité &

la préciſion néceſſaires pour ſaiſir le genre des maladies, pour en diſtinguer l'eſpèce, & pour en ſuivre la marche.

Je parlerois ici de l'analyſe des Eaux minérales en général, & ſingulièrement de celles de Luçon qui ſont compriſes dans ce volume, ſi j'y avois moins de part; mais en y inſérant ce travail, j'ai moins eu pour objet ma propre gloire, que le deſir d'expoſer la véritable méthode d'analyſer les Eaux, & de donner une idée des difficultés inſéparables de ces ſortes d'entrepriſes, ſur-tout quand elles ſe font à deux cents lieues de Paris. J'aurois rapporté tous les obſtacles que nous avons éprouvés M. Bayen & moi, ſi je n'avois craint d'être trop long; mais ceux que j'ai cru devoir détailler, indiqueront ſuffiſamment les autres, & je publie cet ouvrage, non comme un modèle en ce genre, mais comme un exemple que je propoſe aux Médecins des hôpitaux, pour les engager à ſuivre la même carrière, à examiner la nature & les propriétés des Eaux & des terres du pays qu'ils habitent, & à perfectionner ainſi cette partie de la Chimie analytique; notre travail n'a pour but que cet objet.

Les Mémoires qui compoſent le premier volume que j'ai donné au Public, n'y ſont point rangés dans la claſſe que je pouvois aſſigner à leur objet ; mais quoique détachés, ils n'en ſont pas moins intéreſſans, & ne demandent pas un grand effort d'eſprit pour en développer la liaiſon & les conſéquences. Quelques amis m'ont conſeillé de mettre dans ce ſecond volume un ordre plus marqué ; je défère à leurs avis ; j'ai diviſé les matières par chapitres, & je penſe comme eux que ce Recueil en acquerra plus de perfection & d'utilité.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES MÉMOIRES
Contenus dans ce Volume.

Préface. Page v

CHAPITRE PREMIER.

Mémoires Topographiques médicinaux. 1

Mémoire sur le sol, les habitans & les maladies de la province d'Alsace. Par M. Renaudin. 6

Mémoire sur la situation, l'air & les eaux de la ville de Perpignan & de la province de Roussillon. Par M. Bonafos. 49

Mémoire sur le sol, l'air & les eaux de Calais & du Calaisis. Par M. Daignan. 64

Histoire Medico-topographique de la ville de Montelimart en Dauphiné. Par M. Menuret. 121

CHAPITRE SECOND.

Observations Météorologiques. 191

Observations Météorologiques, faites à Arras. Par M. de Larsé. 193

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Maladies épidémiques. 217

Mémoire sur la Maladie épidémique qui a affligé le bourg d'Angerville près d'Étampes, en 1764. Par M. Boncerf. 223

Observation d'une fièvre putride vermineuse épidémique qui affligeoit le peuple de la ville d'Arbois en Franche-comté, pendant l'année 1766. Par M. Bonnevault. 228

Mémoire sur une Maladie épidémique, observée à l'hôpital de Montelimart pendant l'année 1767. Par M. MENURET. 231

Observations des Maladies épidémiques qui ont régné à Challon-sur-Saône pendant l'année 1767. Par M. DE LOISY. 259

Mémoire sur les Maladies épidémiques qui, depuis cinq ans, ont régné dans le pays de Laonnois, généralité de Soissons. Par M. DUFOT. 272

CHAPITRE QUATRIÈME.

DES CRISES ET DES MÉTASTASES. 286

PREMIÈRE OBSERVATION. *Sur un dépôt évacué par la voie des urines.* Par M. BRIDAULT. 291

DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur une pleuropéripneumonie terminée par un pissement de sang.* Par M. MACQUART. 292

TROISIÈME OBSERVATION. *Sur une paralysie de la langue & du pharinx, survenue à une fièvre tierce.* Par le même. 294

QUATRIÈME OBSERVATION. *Sur une fluxion de poitrine, terminée heureusement par un dépôt critique & fistuleux à l'anus.* Par M. SIMARD. 296

CINQUIÈME OBSERVATION. *Sur deux Leucophlegmaties guéries par la fièvre.* Par M. DE LA BERTHONIE. 297

SIXIÈME OBSERVATION. *Anasarque compliquée de toux, d'oppression & de suffocation, guérie par la fièvre.* Par M. MADIER. 298

SEPTIÈME OBSERVATION. *Sur deux humeurs scrophuleuses répercutées, qui avoient produit une affection violente de poitrine, suivie de la jaunisse, de la perte totale de la vue & de la paralysie des parties inférieures; le tout terminé heureusement par un dépôt critique à la région épigastrique.* Par M. GRAVIER. 299

HUITIÈME OBSERVATION. *Sur une rétention d'urine, survenue à l'ouverture d'un abcès au petit doigt.* Par M. MOUBLET. 301

NEUVIÈME OBSERVATION. *Sur une fièvre qui avoit résisté à tous les remèdes, & qui fut guérie par une éruption dartreuse.* Par M. DAIGNAN. 303

DIXIÈME OBSERVATION. *Sur une fièvre putride, terminée & guérie par un dépôt gangreneux à la cuisse.* Par M. LA CROIX. 304

ONZIÈME OBSERVATION. *Sur une angine terminée par une métastase aux poumons & par la mort.* Par M. FERRUS, fils. 306

CHAPITRE CINQUIÈME.

DARTRES ET GALES RÉPERCUTÉES. 308

PREMIÈRE OBSERVATION. *Sur une fièvre aiguë, douleur de côté, difficulté de respirer, survenues à une gale répercutée.* Par M. DE FONFREDE. 311

DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur des dartres milliaires épidémiques, & sur le danger de leur répercussion.* Par M. DENIS. 312

TROISIÈME OBSERVATION. *Sur une fièvre & de très-grands maux de tête, survenus à une dartre imprudemment répercutée.* Par M. PARENT DESMOULINS. 313

QUATRIÈME OBSERVATION. *Sur une fièvre aiguë avec oppression de poitrine & délire, survenue à une gale rentrée.* Par M. DARQUIER. ibid.

CINQUIÈME OBSERVATION. *Sur un asthme convulsif, accompagné d'une leucophlegmatie générale & d'une fièvre lente, qui avoit succédé à la guérison précoce & imprudente de la gale.* Par le même. 315

SIXIÈME OBSERVATION. *Sur une péripneumonie survenue à une gale répercutée, & guérie par la reparution de la gale.* Par M. OKEAN. 316

SEPTIÈME OBSERVATION. *Sur une dartre éréſypélateuse universelle, accompagnée d'un engorgement très-douloureux à l'hypocondre gauche, terminée par une héméralopie à la suite d'une gale répercutée.* Par M. RAMBAUD. 318

HUITIÈME OBSERVATION. *Hydropisie de poitrine, occasionnée par une gale rentrée, & guérie par le retour de la gale.* Par M. GRANGER. 319

NEUVIÈME OBSERVATION. *Sur un vomissement & un crachement de sang, accompagnés de toux férine & d'une grande difficulté*

difficulté de respirer, survenus à la suite d'une gale répercutée. Par M. GAALLON DE LA BOTTELIERE. 321

DIXIÈME OBSERVATION. *Sur une hydropisie ascite, survenue à la suite d'une gale répercutée.* Par M. GAUDIN DU-PLESSIS. 322

ONZIÈME OBSERVATION. *Sur une péripneumonie mortelle, survenue à la guérison des dartres par les frictions mercurielles.* Par M. DE FONFREDE. 323

DOUZIÈME OBSERVATION. *Sur la phthisie survenue à une gale rentrée.* Par M. DE LISSARDEL. ibid.

TREIZIÈME OBSERVATION. *Sur une carie aux vraies côtes, occasionnée par une humeur de gale rentrée.* Par M. DESTRA-PIERRE. 324

QUATORZIÈME OBSERVATION. De asthmate inveterato, scabie superveniente sanato. *A M.^e BONIFAX.* 326

CHAPITRE SIXIÈME.

DE QUELQUES MALADIES DU FOIE. 329

PREMIÈRE OBSERVATION. *Sur un abcès au foie à la suite d'une obstruction invétérée, guérie par l'ouverture de l'abcès.* Par M. PIERS. 334

DEUXIÈME OBSERVATION. *Excrétion d'une pierre cystique à la suite d'un* cholera-morbus. Par le même. 336

TROISIÈME OBSERVATION. *Augmentation prodigieuse du volume du foie.* Par le même. 337

QUATRIÈME OBSERVATION. *Dépôt critique au foie, guéri par l'ouverture.* Par M. MICHEL. 339

CINQUIÈME OBSERVATION. *Dépôt au foie à la suite d'un ictère, guéri par l'application du cautère.* Par M. MARMION. 340

SIXIÈME OBSERVATION. *Sur des obstructions au foie, & des concrétions pierreuses de différente forme qui remplissoient la vésicule du fiel.* Par M. DURET. 341

SEPTIÈME OBSERVATION. *Ictère accidentel & sympatique.* Par M. BETBEDER. 343

HUITIÈME OBSERVATION. *Abcès au foie survenu à la suite d'un coup violent à la tête.* Par M. VERNEUIL. 344

NEUVIÈME OBSERVATION. *Abcès au foie, pénétrant dans la poitrine par l'érosion de la partie charnue du diaphragme.* Par M. PEYSSON. 346

DIXIÈME OBSERVATION. *Foie totalement schirreux, & la vésicule du fiel remplie d'un* coagulum *endurci, tendant à la pétrification.* Par M. DESTRAPIERRE. 348

ONZIÈME OBSERVATION. *Obstruction considérable & schirreuse du foie.* Par M. BOULANGER. 350

DOUZIÈME OBSERVATION. *Engorgement considérable du foie, avec augmentation du volume de la vésicule du fiel.* Par M. DE HORNE. 351

TREIZIÈME OBSERVATION. *Hydropisie bilieuse & purulente, guérie.* Par M. DU BOUCHER. 355

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE L'HYDROPISIE. EFFETS QUE PRODUISENT LES PILULES TONIQUES DE M. Bacher, *DANS CETTE MALADIE, ET LEUR COMPOSITION.* 360

PREMIÈRE OBSERVATION. *Anasarque confirmée, survenue à la suite d'une fièvre tierce, dégénérée en putride, &c.* Par M. DAIGNAN. 368

DEUXIÈME OBSERVATION. *Ascite compliquée avec l'anasarque, à la suite d'une fièvre quarte.* Par le même. 373

TROISIÈME OBSERVATION. *Ascite avec anasarque à la suite d'une fièvre quarte.* Par le même. 376

QUATRIÈME OBSERVATION. *Anasarque confirmée à la suite d'une fièvre quarte.* Par le même. ibid.

CINQUIÈME OBSERVATION. *Anasarque compliquée avec l'ascite, & un commencement de tympanite, à la suite d'une fièvre quarte & d'une jaunisse universelle.* Par le même. 378

SIXIÈME OBSERVATION. *Anasarque bien caractérisée, à la suite d'une fausse péripneumonie.* Par le même. 380

SEPTIÈME OBSERVATION. *Ascite avec anasarque, à la suite d'une fièvre intermittente invétérée.* Par le même. 382

HUITIÈME OBSERVATION. *Hydropiſie aſcite.* Par le même. 382

NEUVIÈME OBSERVATION. *Sur les bons effets des pilules toniques dans les ſimples engorgemens tuberculeux du poumon.* Par le même. 384

DIXIÈME OBSERVATION. *Hydropiſie aſcite & leucophlegmatie, cauſées par des obſtructions, à la ſuite d'une fièvre intermittente invétérée.* Par M. BONAFOS. 386

ONZIÈME OBSERVATION. *Hydropiſie de poitrine, à la ſuite d'une oppreſſion de poitrine, cauſée par l'épaiſſiſſement des liquides.* Par le même. 388

DOUZIÈME OBSERVATION. *Complication d'hydropiſie de poitrine, d'aſcite & d'anaſarque, occaſionnée par la débauche.* Par le même. 390

TREIZIÈME OBSERVATION. *Hydropiſie de poitrine, guérie par les fondans & le ſuc de* taraxacum. Par le même. 393

QUATORZIÈME OBSERVATION. *Hydropiſie compliquée d'un virus vérolique & ſcrophuleux.* Par le même. 394

QUINZIÈME OBSERVATION. *Aſcite occaſionnée par une fièvre rébelle.* Par M. DESMILLEVILLE. 397

SEIZIÈME OBSERVATION. *Aſcite avec anaſarque, cauſée par une fièvre quarte invétérée.* Par le même. ibid.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION. *Complication d'anaſarque, d'aſcite & d'hydropiſie de poitrine.* Par M. BERAUD. 399

DIX-HUITIÈME OBSERVATION. *Aſcite cauſée par un vice ſcrophuleux.* Par M. BASCHER. 403

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION. *Anaſarque & aſcite à la ſuite d'obſtructions.* Par M.rs RAULIN & BASCHER. 405

VINGTIÈME OBSERVATION. *Œdème univerſel, compliqué d'aſcite & d'une affection tympanitique, à la ſuite de pluſieurs maladies.* Par M. BOURDOIS DE LA MOTTE. 407

VINGT-UNIÈME OBSERVATION. *Obſtruction, aſcite & carie, par un vice ſcrophuleux.* Par M.rs DE BORDEU & BASCHER. 410

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur une hydropiſie aſcite, guérie par les ſaignées réitérées.* Par M. DUTIL. 418

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION. *Œdème récent, occasionné par la pléthore, & guéri par les saignées.* Par M. BETBEDER. 420

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION. *Hydropisie ascite, survenue à une pleurésie, & guérie par la ponction & la diette laiteuse.* Par M. CARTHAN. 422

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION. *Sur une hydropisie ascite, guérie par soixante ponctions.* Par M. SELLERON. 425

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION. *Hydropisie enkistée.* Par M. DE LONGIS. 426

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION. *Hydropisie ascite, guérie par le vomissement.* Par M. FAUDACQ. 429

Réflexions sur ces Observations. 431

Manière de préparer les Pilules toniques de M. Bacher. 434

Remarques sur cette préparation. 438

CHAPITRE HUITIÈME.

DE QUELQUES MALADIES CONVULSIVES ET VERMINEUSES. 443

PREMIÈRE OBSERVATION. *Épilepsie guérie par l'usage du* gallium luteum *& par la fièvre.* Par M. BONAFOS le jeune. 449

DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur un* chorea Sancti-Viti, *avec une faim canine.* Par M. BONIFAX. 452

TROISIÈME OBSERVATION. *Sur le* chorea Sancti-Viti. Par M. MADIER. 455

QUATRIÈME OBSERVATION. *Paraphrenésie occasionnée par l'usage mal-entendu de l'opium.* Par M. BETBEDER. 457

CINQUIÈME OBSERVATION. *Asthme singulier, ses accidens & sa terminaison.* Par le même. 459

SIXIÈME OBSERVATION. *Effets funestes de la colère.* Par M. DENIS. 462

SEPTIÈME OBSERVATION. *Vomissement accompagné du*

hoquet & de convulsions, occasionné par les vers. Par M. DE LA CROIX. 463

HUITIÈME OBSERVATION. *Attaque d'épilepsie produite par la présence d'un ver.* Par M. DESARNEAUX. 465

NEUVIÈME OBSERVATION. *Convulsions occasionnées par des vers, dont on calmoit sensiblement la violence par le son du violon & par le chant.* Par le même. 469

DIXIÈME OBSERVATION. *Colique du bas-ventre, occasionnée par une quantité prodigieuse de vers contenus dans la partie inférieure du colon & dans tout le* cœcum, *qui bouchoient exactement ces deux intestins.* Par M. CAMPENON. 472

ONZIÈME OBSERVATION. *Sur la perte totale & subite de la parole, suivie d'un bégayement considérable, occasionnée par des vers.* Par M. DE HORNE. 474

DOUZIÈME OBSERVATION. *Affection mélancholique, occasionnée par des vers.* Par M. DE LONGIS. 477

TREIZIÈME OBSERVATION. *Mal de tête opiniâtre, guéri par la sternutation d'un vers.* Par M. PEISSON. 478

QUATORZIÈME OBSERVATION. *Épanchement de sérosité dans le bas-ventre, dans laquelle nageoient des vers longs, &c.* Par M. MARMION. 480

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE QUELQUES MALADIES DE L'ŒSOPHAGE, DE L'ESTOMAC ET DU CANAL INTESTINAL. 481

PREMIÈRE OBSERVATION. *Angine inflammatoire avec gonflement excessif de la langue, qui sortoit hors de la bouche & menaçoit de suffocation.* Par M. CHAROLAIS. 485

DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur un morceau de viande & de linge engagés dans l'œsophage, & rejetés par le vomissement excité par l'émétique.* Par le même. 487

TROISIÈME OBSERVATION. Cholera morbus *occasionné par l'émétique donné inconsidérément.* Par le même. 489

QUATRIÈME OBSERVATION. *Inflammation violente de la gorge, de l'œsophage & de l'estomac, terminée par la gangrène & occasionnée par de l'huile de vitriol bue par méprise.* Par M.[rs] les PROFESSEURS de la Faculté d'Angers. 491

CINQUIÈME OBSERVATION. *Effets funestes de la boisson d'eau-forte.* Par M.rs PINARD & BOISDUVAL. 494

SIXIÈME OBSERVATION. *Effets singuliers produits par l'eau-forte.* Par M. DE HORNE. 495

SEPTIÈME OBSERVATION. *Vomissement continuel de matières aigres & caustiques, guéri par le lait.* Par M. PEYSSON. 498

HUITIÈME OBSERVATION. *Vomissement continuel occasionné par une tumeur schirreuse au pylore.* Par M. MARMION. 499

NEUVIÈME OBSERVATION. *Vomissement habituel occasionné par un schirre au pylore & au* duodenum. Par M. BONAFOS. 500

DIXIÈME OBSERVATION. *Colique rébelle occasionnée par un engorgement purulent & schirreux du* cœcum. Par M. LE TENEUR. 501

ONZIÈME OBSERVATION. *Tumeur du* cœcum, *produite par un amas considérable de noyaux de cerises, accompagnée d'une ascite.* Par M. BONAFOS. 503

DOUZIÈME OBSERVATION. *Deux coliques de Peintre, traitées par différentes méthodes.* Par M. EUSTACHE. 505

TREIZIÈME OBSERVATION. *Comparaison de la colique de Poitou minérale, avec la même colique produite par des végétaux.* Par M.rs PINARD & BOISDUVAL. 509

QUATORZIÈME OBSERVATION. *Colique de Poitou végétale.* Par M. DE POLINIÈRE. 514

CHAPITRE DIXIÈME.

DE LA VÉRITABLE ET SÛRE ADMINISTRATION DU QUINQUINA DANS LES FIÈVRES INTERMITTENTES, ET DE SA QUALITÉ ANTI-SEPTIQUE. 517

PREMIÈRE OBSERVATION. *Sur les fièvres intermittentes de l'année 1764, qui s'aigrissoient par l'usage du quinquina, & cédoient aux délayans aperitifs.* Par M. DUTIL. 520

DEUXIÈME OBSERVATION. *Mauvais effets du quinquina donné trop précipitamment dans les fièvres quartes, & avant*

d'avoir suffisamment évacué les premières voies. Par M. ROUGNON. 522

TROISIÈME OBSERVATION. *Pleurésie survenue à l'administration trop précipitée du quinquina dans les fièvres intermittentes.* Par M. DE FONFREDE. 523

QUATRIÈME OBSERVATION. *Jaunisse survenue à la mauvaise administration du quinquina dans une fièvre intermittente.* Par M. MADIER. 525

CINQUIÈME OBSERVATION. *Perte absolue de la parole par l'usage précipité & immodéré du quinquina.* Par M. DE HORNE. 527

SIXIÈME OBSERVATION. *Sur la vertu anti-septique du quinquina.* Par M. COUSIN. 529

SEPTIÈME OBSERVATION. *Charbon guéri par l'usage du quinquina.* Par M. GONTARD. 531

CHAPITRE ONZIÈME.

DE QUELQUES MALADIES CHIRURGICALES. 533

PREMIÈRE OBSERVATION. *Carie au tibia guérie par l'application du trépan à cet os.* Par M. SIMON. 540

DEUXIÈME OBSERVATION. *Fracture du tibia complette & compliquée, guérie sans opération.* Par le même. 542

TROISIÈME OBSERVATION. *Extirpation d'une loupe adhérente au péricrâne, perforation de cet os pour en prévenir l'exfoliation.* Par le même. 544

QUATRIÈME OBSERVATION. *Mouvement des doigts rétabli, lequel avoit été intercepté par une cicatrice difforme à la suite d'une blessure.* Par le même. 545

CINQUIÈME OBSERVATION. *Plaie considérable à la tête avec lésion du péricrâne, guérie par un écoulement de sang & de pus par l'oreille.* Par M. PETIT. 546

SIXIÈME OBSERVATION. *Plaie considérable à la tête, suivie d'épanchement de sang sur la dure-mère, guérie par le trépan.* Par le même. 548

SEPTIÈME OBSERVATION. *Sur une plaie de tête*

très-considérable, avec lésion & déperdition de la substance du cerveau. Par M. FONPERINNE. 549

HUITIÈME OBSERVATION. *Opération de la gastroraphie à la suite d'une blessure considérable, pénétrante dans le bas-ventre.* Par M. MOISSIER. 551

NEUVIÈME OBSERVATION. *Hernie inguinale avec étranglement & suppuration, guérie par la Nature.* Par M. PEYSSON. 553

DIXIÈME OBSERVATION. *Hernie de la vessie.* Par M. DE LONGIS. 555

ONZIÈME OBSERVATION. *Castration que s'étoit faite à lui-même un jeune homme qui s'étoit froissé le testicule; accidens & suites de cette opération.* Par le même. 556

DOUZIÈME OBSERVATION. *Hernie inguinale avec étranglement & gangrène des intestins.* Par M. LE RICHE. 558

TREIZIÈME OBSERVATION. *Ulcère cancéreux à la lèvre, guéri par le cataplasme de carottes.* Par M. DENIS. 561

QUATORZIÈME OBSERVATION. *Ulcère chancreux au visage, guéri par le cataplasme de carottes.* Par le même. 562

QUINZIÈME OBSERVATION. *Accouchement d'un enfant dont les doigts n'étoient point séparés, & étoient couverts d'une peau assez épaisse.* Par le même. 564

SEIZIÈME OBSERVATION. *Accidens survenus à la suite d'un coup d'épée, dont le bout rompu étoit resté dans le bras.* Par M. BOUILLARD. 565

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION. *Hypopion ou abcès de l'œil, occasionné par un éclat de pierre, & guéri par l'opération.* Par le même. 567

DIX-HUITIÈME OBSERVATION. *Sur l'éméralopie survenue à trois soldats.* Par le même. 568

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION. *Héméralopie guérie par l'usage interne de la ciguë.* Par M. BRIDAULT. 569

VINGTIÈME OBSERVATION. *Polype dans le nez, guéri par l'usage interne de la ciguë.* Par le même. 571

VINGT-UNIÈME OBSERVATION. *Cancer ulcéré au visage, guéri*

guéri par l'usage externe de la carotte rapée. Par le même. 572

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION. *Sur l'héméralopie très-commune à Belle-isle en mer.* Par M. ROCHARD. 573

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION. *Tumeur enkistée à l'aisselle droite, guérie par la chute spontanée du kiste.* Par le même. 575

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION. *Sur les effets de la piqûre de l'araignée nommée* Marmignato. Par M. BOURIENNE. 577

CHAPITRE DOUZIÈME.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES. 580

PREMIÈRE OBSERVATION. *Hernie ombilicale par le déplacement de la rate.* Par M. DE SANSY. 583

DEUXIÈME OBSERVATION. *Suppuration & adhérence des poumons, augmentation considérable de volume du foie & de la rate, adhérence de ces viscères au diaphragme.* Par M. DE LA CROIX. 586

TROISIÈME OBSERVATION. *Mort subite causée par la dissolution gangréneuse de la rate.* Par M. LA BORDE. 588

QUATRIÈME OBSERVATION. *Suppuration ichoreuse du foie, augmentation considérable du volume de ce viscère qui occupoit la plus grande partie du thorax.* Par le même. 590

CINQUIÈME OBSERVATION. *Sur un péricarde extraordinairement dilaté, par l'épanchement d'une sérosité sanguinolente, à la suite d'un coup d'épée.* Par M. DE HORNE. 591

SIXIÈME OBSERVATION. *Hydropisie du péricarde.* Par le même. 597

SEPTIÈME OBSERVATION. *Épanchement purulent dans le péricarde, à la suite de fièvres inflammatoires pleurétiques.* Par le même. 600

HUITIÈME OBSERVATION. *Augmentation prodigieuse d'une rate humaine & de l'épiploon.* Par le même. 604

NEUVIÈME OBSERVATION. *Sur l'épaississement des membranes*

d'une vessie considérablement dilatée. Par le même. 607

DIXIÈME OBSERVATION. *Sur la suppuration de presque tous les viscères du bas-ventre & du diaphragme, accompagnée du ris sardonique.* Par le même. 609

ONZIÈME OBSERVATION. *Sur la plèvre & le péricarde trouvés cartilagineux.* Par le même. 613

DOUZIÈME OBSERVATION. *Bizarrerie d'organisation dans quelques parties du bas-ventre, & étranglement du fond de la vésicule du fiel.* Par le même. 618

TREIZIÈME OBSERVATION. *Hydropisie du péricarde & abcès de la rate.* Par M. DE SEVELANGE. 620

QUATORZIÈME OBSERVATION. *Timpanite des intestins, occasionnée par l'étranglement du rectum.* Par le même. 621

QUINZIÈME OBSERVATION. *Altérations différentes survenues aux viscères, à la suite de la débauche & de l'excès de la boisson d'eau-de-vie.* Par M. DUBOIS. 622

SEIZIÈME OBSERVATION. *Rétrécissement extraordinaire de l'estomac & des intestins, à la suite de débauches d'eau-de-vie.* Par M. LE CLERC. 624

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION. *Ivresse mortelle.* Par M. LANDEUTE. 625

DIX-HUITIÈME OBSERVATION. *Palpitations violentes du cœur, occasionnées par la difformité de cet organe & par l'augmentation prodigieuse des ventricules.* Par M. GAUTÈRE. 626

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION. *Passion iliaque causée par un étranglement à l'*ileum*, occasionné par des excrémens durcis & devenus pierreux.* Par le même. 628

VINGTIÈME OBSERVATION. *Sur une rate très-volumineuse & schirreuse.* Par le même. 629

VINGT-UNIÈME OBSERVATION. *Sur des contusions considérables à la tête, suivies de la mort.* Par M. BRIDAULT. 630

CHAPITRE TREIZIÈME.

DES EAUX MINÉRALES. 633

ANALYSE des eaux de Bagnères-de-Luchon. Par M.rs RICHARD & BAYEN en 1766. Première partie. 642

Description de la vallée de Luchon. ibid.

Description des fontaines de Luchon. 649

ANALYSE des eaux de Luchon. Deuxième partie. 660

Procédés pour retirer le soufre que contiennent les eaux de Luchon. ibid.

Expériences sur les flocons soyeux & gélatineux que déposent les eaux de Luchon. 664

Autre expérience sur le même dépôt. 666

Conclusions de ces deux Expériences. 667

Examen d'une boue noire qui se forme dans les lieux où croupit l'eau de Luchon. ibid.

Effets des réactifs employés sur les eaux de Luchon à leurs sources. 669

Précipité du mercure par l'eau de la Grotte. 670

Précipité du mercure par les eaux de la Reine, de la Salle, de la nouvelle source & de celle dite la Froide. 671

L'odeur hépatique des eaux de Luchon se dissipe à l'air libre, effet de la dissolution mercurielle sur les eaux qui ont perdu cette odeur. 672

Examen des eaux de Luchon par la voie de la distillation & de l'évaporation. 674

Évaporation des eaux de Luchon à l'air libre. Évaporation des eaux de la Grotte ou Étuve. 676

Évaporation des eaux de la Reine. 680

Évaporation des eaux du réservoir de la Salle. 681

Évaporation des eaux de la nouvelle source. 682

Évaporation des eaux de la source froide. 683

État comparatif des eaux évaporées & de leurs résidus. 684

Évaporation des eaux de Luchon précipitées par la dissolution mercurielle. 685

ANALYSE des eaux de Luchon. Troisième partie. 687

Examen du résidu de la première évaporation des eaux de la Grotte. 687

Examen d'un second résidu des eaux de la Grotte. 691

Examen d'un troisième résidu des eaux de la Grotte. 695

Examen du quatrième résidu des eaux de la Grotte. 700

Examen du résidu de la source de la Reine. ibid.

Examen du résidu de l'eau de la Salle. 702

Examen du résidu de l'eau de la nouvelle source. 704

Examen du résidu de l'eau de la source Froide. 705

Examen du résidu obtenu par l'évaporation des eaux précipitées par la dissolution de mercure. 706

Tableau des principes fixes contenus dans les eaux de Luchon. 707

Examen de la matière pelliculaire ou insoluble, qui se rassemble à la superficie des eaux de Luchon pendant leur évaporation. 710

Examen des pellicules par l'eau distillée. ibid.

Examen des pellicules par l'eau chargée d'alkali minéral. 711

Examen des pellicules par l'eau distillée chargée de foie de soufre. ibid.

Examen des pellicules par les acides. 712

Examen du résidu insoluble des eaux de la source Froide. 716

Examen des précipités de mercure par les eaux de Luchon. ibid.

Examen des précipités faits avec les eaux de la Grotte. 717

Examen du mercure précipité par les eaux de la Reine. 720

Examen du mercure précipité par les eaux de la Salle. 721

Examen du mercure précipité par les eaux de la nouvelle source. 723

Examen du mercure précipité par l'eau appelée la Froide. ibid.

Étiologie des principes contenus dans les eaux de Luchon, d'après l'examen des précipités mercuriels. 724

Expériences faites pour prouver la vérité de cette étiologie. 726

Première Expérience. 728

Deuxième Expérience. 729

Causes de la couleur blanche que prennent les eaux de Luchon en se refroidissant. 733

ANALYSE des eaux de Luchon. Quatrième partie. 736

Contenant l'examen des efflorescences salines qui se trouvent proche les sources minérales, des terres & pierres qui couvrent les anciens bains des Romains, & enfin du rocher à travers lequel sortent les sources vulgairement appelées la Froide *& la* Blanche. ibid.

Examen des pierres ou terres prises dans des endroits où elles étoient depuis long-temps exposées à l'action de l'eau, sans avoir le contact de l'air. 737

Examen des mêmes terres après qu'elles ont été exposées pendant quelque temps à l'air libre. 738

Deuxième Expérience sur la même terre. 739

Examen d'une efflorescence blanche trouvée à l'entrée du canal qui conduisoit l'eau dans le réservoir de la Salle. 742

Examen d'une efflorescence blanche qui s'est trouvée sur la muraille, au pied de laquelle est la source de la Grotte ou Étuve. 744

Examen des efflorescences grises. 745

Examen des incrustations de la grande muraille. 747

Examen des incrustations auxquelles on a enlevé les sels vitrioliques. 749

Examen des incrustations prises sur la partie moyenne & sur la partie la plus élevée de la muraille. 750

Examen de la sélénite qui se trouve abondamment sur les murs de la Grotte ou Étuve. 751

Examen du soufre qui a été trouvé sur un morceau de marbre dans l'intérieur des décombres & proche la nouvelle source. ibid.

Examen du marbre sur lequel le soufre a été ramassé. 752

Examen des pierres & terres prises dans des endroits fort éloignés des sources. 753

Examen des pierres sur lesquelles se forment ou peuvent se former les efflorescences. ibid.

Examen des schists *pris dans la partie de l'éboulement mouillée par les eaux minérales.* 754

Examen des mêmes schists *pris dans un endroit fort éloigné des sources.* 756

Examen de la pierre scissile à travers laquelle sortent les sources dites la Froide *&* *la* Blanche. 756

Examen de la roche à travers laquelle sort la source de la Reine. 759

Examen des incrustations ou efflorescences qui se sont trouvées dans une excavation faite un peu au-dessus des sources. 760

Expériences faites sur les mêmes matières après leur vitriolisation. 763

Résultat de toutes les expériences contenues dans cette quatrième partie de l'analyse des eaux de Bagnères-de-Luchon. 766

Causes de la formation des sels vitrioliques qui se trouvent aux environs des sources minérales de Bagnères-de-Luchon. 767

CONCLUSION.

Qualités des eaux de Luchon, considérées d'après les principes qu'elles contiennent; Maladies auxquelles elles sont propres. 773

DES DRAGÉES OU PILULES DE M. Keyser. *j*

RECETTE D'UN SPÉCIFIQUE de l'invention de M. Keiser, *pour la guérison des maladies vénériennes confirmées.* *ij*

FIN de la Table.

RECUEIL

RECUEIL
D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE
DES
HÔPITAUX MILITAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

MÉMOIRES TOPOGRAPHIQUES-MÉDICINAUX.

SI les climats influent sur la santé & sur la constitution physique de l'homme, ils n'influent pas moins sur son génie, sur son caractère & sur ses mœurs ; & quoiqu'il eût suffi à la réputation d'Hippocrate comme médecin, de montrer les premiers de ces rapports, par le développement qu'il a fait des seconds, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir fourni le germe des grandes idées que la législation a depuis si heureusement fait valoir : il est le premier qui ait démontré aux hommes la chaîne qui lie dans l'Univers tous les êtres, toutes les affections, & la dépendance réciproque & nécessaire du physique & du moral. Mais sans prétendre suivre ni démêler l'étendue

des vues politiques de ce grand homme, nous nous bornerons aux bienfaits qu'il a répandus ſur l'humanité par ſon génie obſervateur. C'eſt à lui que nous devons la lumière qui éclaire encore aujourd'hui la Médecine, & qui depuis plus de deux mille ans n'a rien perdu de ſon éclat: elle eſt toujours la même, malgré les découvertes modernes qu'elle n'avoit ni prévues ni ſuppoſées; & c'eſt peut-être ſon plus grand éloge, tant il eſt vrai que l'étude de la Nature, ſouvent trop négligée, eſt néanmoins la voie la plus ſûre pour établir & juſtifier nos principes & nos connoiſſances, & qu'elle ne ſera jamais remplacée par l'eſprit de ſyſtème, quelque ingénieux qu'il paroiſſe, & quelque convaincant qu'on le ſuppoſe.

Pour ſuivre, autant qu'il eſt en nous, le projet du prince de la Médecine, & nous conformer aux vues ſages & profondes du Miniſtère qui nous gouverne, & qui veille autant au bien général qu'à la conſervation particulière de cette portion de citoyens, ſi digne de fixer ſes regards, nous allons préſenter un tableau qui, en éclairant ſa bienfaiſance, juſtifiera nos intentions & nos démarches; c'eſt remplir doublement nos fonctions, notre devoir & notre goût.

En expoſant les différentes modifications phyſiques des êtres organiſés, dépendantes du climat, nous preſſentons nos lecteurs ſur celles qui doivent en réſulter par rapport à leurs affections morales, & la liaiſon des unes avec les autres s'établit inſenſiblement. On voit par-là qu'en général les lieux ſecs & montagneux produiſent preſque néceſſairement des hommes robuſtes, d'un tempérament ſec & bilieux; que les paſſions de ces hommes doivent être vives, leurs reſſorts plus déliés, plus mobiles; en un mot, que leurs humeurs ſont plus

tenues & plus ou moins fusceptibles de raréfaction. Ce caractère varie néanmoins ; il fe modère ou fe foutient, fuivant que les habitans des montagnes font plus éloignés ou plus rapprochés du nord : dans le premier cas, le tempérament décrit eft dans toute fon activité ; & dans le fecond, il reçoit les modifications que le froid fuppofe & entraîne.

Le tempérament change également fi les habitations font dans la plaine, ou fi elles font contiguës à la mer, aux rivières & aux marais, & ce changement eft relatif à l'exacte pofition & aux inconvéniens qui en dérivent; c'eft pourquoi les peuples de ces contrées ont généralement le fang plus vifqueux, les humeurs plus lentes, les folides plus affoiblis, & conféquemment les embarras des vifcères font chez eux plus fréquens; pour tout dire en un mot, leur conftitution eft foible & languiffante, & ils font fufceptibles de toutes les maladies qui font produites par la lenteur & par l'engorgement.

Ce caractère eft d'autant plus diftinct, que l'expofition du terrein eft plus au midi ; en approchant du nord il perd infenfiblement cette pernicieufe qualité : les peuples tiennent d'autant moins à ces conftitutions primitives, qu'ils font plus éloignés des extrêmes; & il en réfulte pour eux des tempéramens mixtes, qui participent plus ou moins de l'un ou de l'autre excès ; enfin tout fuit la marche de la Nature, & tout fert à prouver que les qualités diftinctives de chaque nation dépendent de la diverfité des climats, & qu'il eft aifé de faifir les nuances progreffives qui différencient les peuples, tant par rapport au tempérament que par rapport aux ufages & aux mœurs.

Les Mémoires fuivans ne peuvent que confirmer ces principes & cette vérité ; ils ont été choifis pour

démontrer l'effet ſenſible que produit ſur tous les êtres la différence du climat. On verra que l'Alſace, par ſa poſition, doit produire & qu'elle produit en effet des hommes forts, robuſtes, belliqueux & bien conſtitués; que ces qualités ſont encore plus frappantes dans les montagnes que dans la plaine & ſur les bords du Rhin; enfin que ce pays eſt, à tous égards, précieux par ſes habitans & par ſes productions.

Le Rouſſillon eſt habité par des êtres auſſi utiles & également intéreſſans, quelque différence qui exiſte eſſentiellement dans le ſol & dans leur conſtitution fondamentale; leur vivacité, leur activité remplace en effet aſſez bien la ſolidité des fibres Alſaciennes, & leur ſang plus mobile ajoute encore à l'énergie qu'on doit en attendre: cette province d'ailleurs eſt guerrière, & auſſi ſincèrement attachée à la patrie que celle d'Alſace.

Les habitans du Dauphiné peuvent aſſez ſe comparer à ceux du Rouſſillon; ils ſont vifs, agiſſans & braves comme eux; quoique leur tempérament ſoit moins ſec, moins enflammé, leurs humeurs n'en ſont guère moins mobiles, ni leurs fibres moins vibratiles, leur eſprit plus ſouple n'en eſt que plus agréable.

Le pays de Calais produit des êtres plus raſſis & moins agités; enveloppés d'une atmoſphère humide, leur ſang circule avec plus de douceur, & ſon mouvement progreſſif eſt plus lent; ils ſont moins ſuſceptibles des impreſſions vives & tumultueuſes qui leur viennent du dehors, mais ils conſervent plus long-temps celles qui leur ſont perſonnelles, ils y ſont plus conſtamment attachés; l'air qu'ils reſpirent, l'eau & les alimens dont ils uſent, concourent à rendre tous leurs développemens encore plus meſurés: mais cet avantage, ſi c'en eſt un, eſt bientôt racheté par tous les inconvéniens de la lenteur

de la circulation qu'il ſuppoſe, & par les engorgemens de toute eſpèce qui en ſont les ſuites: ainſi toute conſtitution, même la meilleure, a des défauts qui en ſont inſéparables, & tout eſt aſſez exactement compenſé. Il paroît cependant au premier coup d'œil, qu'il eſt plus agréable & plus ſain d'habiter les parties méridionales de la France; mais le nord a auſſi ſes avantages & ſes plaiſirs; & s'il ſubſiſte quelque différence entre ces deux poſitions, l'amour de la patrie, l'empire de l'habitude la fait bientôt diſparoître; & par un effet de la ſageſſe de la Nature, les êtres de toute eſpèce ont une propenſion à vivre & à ſe plaire dans le climat qui les a vu naître, & auquel ils paroiſſent deſtinés.

MÉMOIRE

SUR LE SOL, LES HABITANS ET LES MALADIES DE LA PROVINCE D'ALSACE.

Par M. RENAUDIN, Médecin de l'Hôpital de Strafbourg; Infpecteur en furvivance des Hôpitaux militaires d'Alface.

Pofition de la province.

LA province d'Alface eft fituée au huitième climat d'heure de la partie boréale, entre le quarante-feptième degré cinquante-cinq minutes & le quarante-neuvième dix minutes; la hauteur moyenne du fol, près des rives du Rhin, peut être évaluée à foixante & dix toifes au-deffus du niveau de l'Océan; la déclinaifon plus ordinaire de l'aiguille aimantée vers l'oueft, a été obfervée de feize degrés plus ou moins de minutes *(a)*.

Étendue.

On compte environ cinquante lieues de Betfort à Landau, ce qui forme la longueur de la province: fa largeur varie; elle eft d'autant plus grande que le Rhin eft plus éloigné des montagnes des Vôges: fa plus grande largeur, vers Betfort & Huningue, dans la partie fupérieure de l'Alface, s'étend à douze lieues; elle eft moindre dans d'autres parties. Le centre de la province, vers la ville de Scheleftat, n'a que huit lieues du Rhin aux confins de la Lorraine, en-delà de la

---

(a) On fait que l'aiguille aimantée ne fe dirige pas exactement vers le pôle du monde, & qu'elle en décline plus ou moins: fa déclinaifon étoit à l'eft il y a plus d'un fiècle; elle diminua en ce fens jufqu'en 1666, & devint nulle; depuis ce temps l'aiguille a prefque toujours avancé vers l'oueft. *Voyez la carte des déclinaifons de M. Halley, pour l'année 1700.*

montagne; car le plat-pays ſe borne à quatre lieues près des villes de Scheleſtat, de Weiſſembourg & de Landau.

La direction de l'Alſace dans ſa longueur, eſt du ſud-oueſt au nord-oueſt; ſa largeur du ſud-eſt au nord-oueſt.

Limites.

La partie ſupérieure de l'Alſace, eſt limitée par le Mont-jura, l'évêché de Bâle, Montbéliard & la Franche-comté. Les montagnes des Vôges & la Lorraine, bornent la partie gauche de la province: le Rhin, le Briſgau, la Forêt-noire, le Wurtemberg & le margraviat de Baden bornent la partie droite; la Queiche, rivière, ſépare la baſſe Alſace du Palatinat du Rhin.

Montagnes.

Le Mont-Jura s'étend dans différens endroits du Sundgau, & ſemble ſe joindre aux Vôges, près de Giromagny: cette montagne a une direction du ſud au nord de la ville de Genève à Neufchâtel, & enſuite prend celle de l'eſt pour s'approcher du Rhin.

Les Vôges couvrent le côté de l'oueſt de la haute Alſace; leur chaîne s'étend de l'oueſt vers le nord, forme la ſéparation de l'Alſace & de la Lorraine dans une longueur de cinquante lieues, & une direction preſque parallèle au Rhin; leur largeur du ſud-eſt au nord-oueſt, varie dans les différentes parties: elle n'eſt que de deux lieues au paſſage de Saverne; au-deſſus & au-deſſous de Saverne, elle ſe trouve de quatre, de ſix, de huit lieues.

Six montagnes ſe font diſtinguer par leur hauteur; le balon de Soultz près l'abbaye de Murbach, paſſe pour la plus élevée dans la haute Alſace: elle a dix-huit cents pieds de hauteur. Le balon de Giromagny, le Rotaba & la montagne du Bonhomme, ſont moins élevés: on remarque dans la baſſe Alſace le mont Saint-Odile,

& ſur-tout la montagne de Framont, beaucoup plus élevée que ce mont, connue par ſes mines de fer & par ſa poſition ; elle forme les confins de l'Alſace & de la Lorraine dans la vallée de Chirmeck *(b)*.

Minéraux. Toutes ces montagnes contiennent différens minéraux. Dès le cinquième ſiècle il eſt fait mention des mines qui étoient établies dans les Vôges Alſaciennes : elles renferment des mines d'argent, de cuivre, de plomb, d'antimoine, de cobalt, ſur-tout de fer ; diverſes pyrites & des charbons de terre, ainſi que beaucoup de pétrifications & des pierres figurées ; des pierres de taille, des marbres, des ardoiſes ; différentes ſortes de pierres calcaires & de pierres vitrifiables : aujourd'hui on exploite encore les mines de Giromagny, près de Betfort, & l'on en tire du plomb, de l'argent & du cuivre.

Le Rhin. Le Rhin confine la province du côté du ſud-eſt, comme les Vôges la bordent au nord-oueſt ; ce fleuve, le plus conſidérable de l'Allemagne après le Danube, éprouve une ou deux fois l'année, des crûes & quelquefois des débordemens vers la fin de l'hiver, ou au commencement de l'été, lorſqu'il ſurvient des pluies :

(b) Les montagnes de la haute Alſace ſe montrent plus élevées que celles de la baſſe, leur chaîne perdant inſenſiblement en hauteur, à meſure qu'elles approchent davantage du Palatinat du Rhin : en comparant l'élévation du balon de Soultz de dix-huit cents pieds ou trois cents toiſes, à celle de la montagne du Pigeonnier près de Weiſſembourg, la plus haute cime de l'extrémité de la baſſe Alſace, eſtimée de treize cents cinquante pieds, ou deux cents vingt-cinq toiſes, on pourroit évaluer la différence de hauteur, ou la pente inégale du ſommet de cette chaîne, dans une diſtance d'environ trente lieues, à quatre cents cinquante pieds ou ſoixante-quinze toiſes : en rapprochant les diſtances élevées & baſſes des rives du Rhin & du ſommet des montagnes, on remarque à peu-près la même pente & des réſultats approchans.

ils

ils font occaſionnés par la fonte des neiges des montagnes des Alpes: l'agitation du lac de Conſtance y contribue ſouvent: des vents impétueux font refluer ſes eaux dans le lit du Rhin, & l'augmentent de huit pieds au-deſſus de ſa hauteur médiocre. Les débordemens de ce fleuve ſont très-nuiſibles, ſoit par les ſables qu'ils charient ſur les terres labourables, ſoit par l'enlèvement de ces mêmes terres qu'ils entraînent; ce qui forme ſouvent des changemens dans ſon lit & ſes îles *(c)*.

Le Rhin, qui prend ſa ſource au mont Saint-Gothard, au pays des Griſons, reçoit dans ſon cours les eaux de toutes les rivières: les ruiſſeaux, les ravins ſont nombreux dans la haute & la baſſe Alſace: l'Ilt eſt la rivière principale de l'Alſace après le Rhin. Les Rivières.

La haute Alſace eſt entre-coupée de pluſieurs petites rivières & ruiſſeaux; tous prennent leurs ſources du Mont-Jura & des montagnes des Vôges.

Vingt-deux rivières ou ruiſſeaux ſortant des Vôges, parcourent les plaines & les villes de la baſſe Alſace.

Cette quantité de rivières & de ruiſſeaux qui ſe répandent dans toute la province, lui procure pluſieurs avantages pour la vie & beaucoup de facilité pour les uſines & le commerce; elle augmente d'ailleurs la fertilité des campagnes. Avantages.

(c) Le Rhin roule ſes eaux ſur un beau ſable fuſible, mêlé de beaucoup de cailloux arrondis, de différentes eſpèces de granitz & de quartz: en les caſſant on les trouve graniteux & de différentes couleurs; il y en a qui reſſemblent au porphire rouge avec des taches blanches. Les plaines voiſines du Rhin ſont remplies du même ſable & de ſemblables cailloux; les arpailleurs y trouvent également des paillettes d'or. On peut faire ces remarques à Lautrebourg, vers Huningue & autres lieux, en creuſant un demi-pied ou un pied en terre, à plus d'une lieue du lit actuel du Rhin, où il eſt évident qu'il paſſoit autrefois.

Poiſſons. Le Rhin, l'Ilt & les autres rivières de l'Alſace, fourniſſent différens bons poiſſons; les ſaumons, les aloſes, les carpes, qui quelquefois pèſent juſqu'à vingt-cinq livres; les barbeaux, les têtards, les brochets, les lamproies, les anguilles, les perches, les tanches, les truites, les ombres, les goujons, les ſaumoneaux, les albes, les écreviſſes, & toutes ſortes de coquillages.

Les Forêts. Cette province eſt couverte de beaucoup de forêts: on en rencontre plus dans la baſſe Alſace que dans la haute; les trois plus grandes ſont, la Haardt dans la haute Alſace, la forêt de Haguenau & le Beſvald dans la baſſe.

La Haardt s'étend dans le Sundgau entre l'Ilt & le Rhin, ayant huit lieues de longueur du ſud au nord, ſur environ deux lieues dans ſa plus grande largeur: on remarque ſept petits ruiſſeaux qui ſerpentent vers la partie ſupérieure de cette forêt, s'y diſtribuent & s'y perdent.

La forêt de Haguenau, attenant à cette ville, occupe un terrein de cinq lieues de longueur vers le nord-oueſt, & de quatre de largeur; elle contient plus de trente mille arpens: toute cette contrée eſt ſablonneuſe, & par-là moins ſujette aux marres d'eau que les vents diſſiperoient difficilement, par la trop grande proximité des bois qui en diminuent l'accès.

Le Beſvald a la même étendue que celle de Haguenau. Il ſeroit ſuperflu de rapporter la plupart des autres bois moins ſpacieux, appartenans aux communautés ou à des particuliers.

Eſpèce d'Arbres. On trouve dans ces forêts diverſes eſpèces d'arbres; le hêtre & le chêne y ſont les plus communs; elles fourniſſent auſſi beaucoup de ſapins, qui quelquefois parviennent à la hauteur de cent pieds, mais qui ſont

moins gras, moins compactes, & ont moins de solidité que ceux de la Forêt-noire de l'autre côté du Rhin, que les Hollandois préfèrent pour la construction des mâts de vaisseaux; il y a aussi des pins dont l'on tire beaucoup de résine & de térébenthine; de côté & d'autre on rencontre le charme, l'orme, le bouleau, l'aune, le peuplier, le tilleul, le chêne verd, l'acacia, l'érable, le frêne, les cornouillers, l'if, le châtaignier; le pommier, le poirier & le prunier sauvages; le sorbier, le neflier.

Les arbrisseaux sont; les saules, le sureau, l'obier, le nez coupé, le fusain, le frangula, le mirtille, le tamarin, les rosiers, le noisetier, le groseiller, le framboisier, l'épine-vinette, le genevrier, le petit cerisier, le nerprun, le chèvre-feuille, le troêne, le viorne, le houx, la ronce, la bruyère, le genet, &c. Arbrisseaux.

En ajoutant à ce dénombrement les sous-arbrisseaux, tous les genres & les espèces de plantes, de champignons, de mousses, de truffes, qui naissent sur les montagnes, dans les bois, les bruyères, les vignes, les champs, les prés, les pâturages, les rivières, les ruisseaux & les marais, il en résulte un nombre qui peut être évalué à seize cents: les arbres fruitiers ne sont pas compris dans cette énumération, non plus que les grains, les légumes, les herbes-potagères & nombre de plantes que les Alsaciens cultivent, & dont ils forment des branches de commerce, comme le tabac, le chanvre, le lin, la garance, le carthame, le fenu-grec, la moutarde, les oignons, les navets, les choux blancs dont les têtes deviennent d'un poids & d'une grosseur surprenantes; les pommes de terre y sont d'une ressource d'autant plus grande que la récolte en est toujours sûre, & qu'elles multiplient dans toutes sortes de terres; elles fournissent d'ailleurs un aliment très-sain. Les Plantes.

Remarques.

On remarque, 1.° que les plantes aromatiques de la province contiennent moins d'huile effentielle & répandent moins de parfum que celles des contrées méridionales; 2.° que les plantes vénimeufes y croiffent en moindre quantité, & font moins mal-faifantes: 3.° que les plantes anti-fcorbutiques y abondent davantage: 4.° qu'en général les végétaux y font plus fucculens, mieux nourris; qu'ils y acquièrent plus de grandeur & de poids.

Animaux quadrupèdes.

Les forêts, les montagnes, les plaines, les rivières, les marais, nourriffent & procurent beaucoup d'animaux quadrupèdes, volatiles, amphibies; des cerfs, des chevreuils, des fangliers, des loups, des lièvres, des blaireaux, des renards, des martres, des écureuils, des belettes, des furets, des hériffons, des loutres.

Les volatiles, font les coqs & poules de bruyère, les gélinotes, les faifans, les perdrix, les vanneaux, les pluviers, les pigeons-ramiers, les cailles, les grives, les alouettes, les bec-figues, les merles, les loriots, les tarins, les grofbecs, les roitelets, les pieverts, les méfanges, les pinçons, les roffignols, les ferins, les chardonnerets, les linotes, les moineaux, les hirondelles, les oies & les canards fauvages, les poules d'eau, les poulettes d'eau, les bécaffes, les bécaffines, les farcelles, les mauves, les coucous, les étourneaux, les outardes, les hérons, les éperviers, les chats-huants, les chouettes, les hupes, les pies, les corneilles, les geais, les corbeaux.

Le gros & menu bétail, les animaux domeftiques & privés, font les mêmes que ceux des autres provinces de France. Les prairies, les prés, les pâquis, leur fourniffent une nourriture abondante: on cultive pour cette raifon peu de prés artificiels.

L'intérieur de l'Alſace peut être diviſé en collines, en plaines & rives du Rhin.

La baſſe Alſace forme un pays plus plat que la haute; elle contient plus de plaines. La haute Alſace a plus de monticules & de montagnes: c'eſt du côté de Landau que le terrein eſt plus bas *(d)*, il s'élève inſenſiblement juſqu'à Straſbourg & de Straſbourg à Colmar: la différence eſt plus marquée de Colmar à Betfort, le terrein s'élevant manifeſtement; ce qui eſt encore prouvé par le cours des fleuves & des rivières, la plupart dirigés vers l'eſt-ſud-eſt.

On remarque dans toute cette étendue de pays une ſeconde pente plus ou moins ſenſible en différens lieux, dont la partie ſupérieure naît du pied des montagnes & s'abaiſſant de diſtance en diſtance, aboutit au Rhin, la partie la plus baſſe de l'Alſace *(e)*: ces deux plans inclinés de la province, l'un dans ſa longueur au nord-eſt, l'autre dans ſa largeur au ſud-eſt, préſentent des ſurfaces

---

(d) L'on compte une ligne par toiſe de pente: en donnant à la petite lieue commune deux mille quatre cents toiſes, le produit de chaque lieue ſe trouve de deux mille quatre cents lignes, ou de ſeize pieds huit lignes: comme la longueur de l'Alſace, depuis Huningue juſqu'à Landau, comprend quarante-ſix lieues, il en réſulte ſept cents trente-huit pieds ſix pouces huit lignes, ou cent vingt-trois toiſes ſix pouces huit lignes.

(e) Le niveau de la ſeconde pente des montagnes au Rhin, eſt plus incliné: la rivière de Lutter a cent quatre-vingt-onze pieds ou trente-une toiſes de chute dans quatre lieues de terrein, en baſſe Alſace, du pied des montagnes de Weiſſembourg au Rhin; ce qui donne trois lieues par toiſe. Un ſecond nivellement fait au-deſſous de Mulhauſen, en haute Alſace, ſur un terrein de trois lieues, de la rivière d'Ilt au Rhin, n'a produit que cinquante-quatre pieds de pente, la meſure n'étant pas priſe du pied des montagnes; ce qui fait dix-huit pieds par lieue, & revient à une ligne & demie par toiſe.

plus difpofées à recevoir les influences du levant & du midi.

Nature des terres.

Des champs labourés, des prés, des prairies, quelques vignes, ornent les plaines de l'Alface. Les landes, ainfi que les parties en friche y font rares: toutes les terres font plus ou moins franches; leur nature varie felon les lieux, elles font communément d'autant plus fortes & argileufes, qu'elles fe trouvent plus près des montagnes & fur les monticules: au contraire elles deviennent plus légères & fablonneufes vers les rives du Rhin. Le terrein des bois n'eft le plus fouvent qu'un fable gras. La couleur la plus ordinaire de la terre des plaines, eft le gris-cendré lorfqu'elle eft sèche: d'autres terres font brunes, d'autres rouffes; elles affectent des couleurs plus variées au pied des montagnes & fur les montagnes: le rouge-foncé y eft plus commun que le bleu d'ardoife & le blanc; elles contiennent différens minéraux, fur-tout du fer; on trouve rarement des marnes & des tourbes.

La plupart de ces terres font effervefcence avec les acides, répandent une odeur de pluie d'été lorfqu'on les humecte, étant sèches; elles fe gonflent & fufent comme la chaux, fe divifent en formant des bulles d'air: elles fourniffent en les lavant un limon fin mêlé de fable, partie calcinable & partie vitrifiable. Ces terres naturellement très-fertiles, mais fortes, ont befoin de labours répétés qui puiffent les divifer & rompre leur ténacité. Il feroit à defirer que les payfans connuffent mieux l'avantage de ce moyen & le miffent plus en pratique, ils ameubliroient davantage leurs terres & diminueroient par-là la dépenfe des engrais: l'expérience démontre que les terres les mieux fumées ne rapportent que peu fi elles ont été mal travaillées; il

eſt néceſſaire de ſoulever & de diviſer les molécules de terre, pour donner aux pluies, aux roſées & à l'air, plus de facilité à les pénétrer, pour que les racines puiſſent mieux s'étendre, & afin de détruire les plantes ſauvages qui nuiſent à celles que l'on veut cultiver.

Une grande partie des terres portent du froment preſque tous les ans, ſur-tout vers le centre de l'Alſace; on n'y voit point d'arpens en jachère ou en repos. Les blés d'hiver ſe ſément au commencement d'octobre: les ſemences du printemps ſe font dans les mois de février, mars, avril, ſelon les occurrences des temps; comme l'orge ordinaire ou ris d'Allemagne; le petit & le grand millet, le mars ou blé de Turquie, l'avoine, le blé de mars, le blé noir ou ſaraſin.

Les blés de cette province ſont moins ſujets à contracter certaines maladies plus communes dans quelques autres, telle que la nielle, le charbon, le grain coulé, le grain avorté, le blé ſtérile & l'ergot du ſeigle.

Les vignes.

Les collines des Vôges dans preſque toute l'étendue de l'Alſace, ſont couvertes de vignes; les terreins pierreux ou graveleux, l'expoſition au midi ou au levant, forment les côteaux les plus eſtimés & qui procurent les meilleurs vins: les eſpèces de raiſins qu'on cultive le plus, ſont, le raiſin gentil blanc & rouge, le chaſſelas, peu de muſcat.

Les vins.

Les côteaux, ſur-tout de la haute Alſace, fourniſſent les meilleurs vins rouges; ils ſont forts, moelleux & d'un goût délicat; ils ſont dans leur parfaite maturité au bout de deux ou trois ans, & peuvent ſe conſerver huit, dix années ſans dégénérer, pourvu qu'on les rafraichiſſe. Les vins de la baſſe Alſace en général, ont moins de corps, ſont plus légers & contiennent plus d'acide: les vins blancs de la haute Alſace ſont fumeux, mais ne ſe conſervent que douze à quinze années.

On tire de ces vins & des marcs de raiſin, des eaux-de-vie qui ſont très-inférieures aux bonnes eaux-de-vie de la Provence & du Languedoc : les vinaigres ſont également inférieurs à certains vinaigres des autres provinces : on retire beaucoup de tartre, principalement des vins rouges nouveaux.

La grande quantité & la diverſité des vins que les vendanges renouvellent chaque année, forment une branche de commerce au moins auſſi conſidérable que celle des grains que les Alſaciens vendent à leurs voiſins, & nommément aux cantons Suiſſes.

Les fruits. Les jardins & les vergers abondent en tout genre de fruits, en toute eſpèce de pommes, de poires, de prunes, de ceriſes, de pêches, d'abricots, qui réuniſſent la bonté & les belles apparences.

La grande quantité de légumes & de plantes potagères de toute eſpèce qu'on recueille en Alſace, ne prouve pas moins l'excellence du terroir & la bonne culture des jardins favoriſés par un climat humide & chaud.

Récapitulation. Cette expoſition générale de toute la province, réduite ſous un ſeul point de vue, préſente un grand vallon d'environ cinquante lieues de longueur ſur dix ou douze de largeur : les Vôges bornent ce vallon du côté du nord-oueſt, préſentant leur face antérieure au ſud-eſt ; les montagnes du Wurtemberg, dites la *Forêt-noire*, à la rive droite & à cinq lieues du Rhin, plus ou moins, forment une chaîne au ſud-eſt de l'Alſace, expoſées par cette même face au nord-oueſt.

Le Rhin coule intermédiairement à cinq ou ſix lieues de ces deux chaînes de montagnes, bornant l'Alſace au milieu de ce vaſte vallon. Il a été dit précédemment que ſa partie ſud-oueſt & ſupérieure, eſt couverte par le Mont-Jura & les montagnes des Vôges : la partie inférieure au contraire

contraire, eſt découverte, la chaîne des Vôges tirant du côté du nord, & celle de la Forêt-noire du côté de l'eſt à la hauteur de Landau.

Il réſulte de cette expoſition pluſieurs avantages conſidérables; les plaines reçoivent non-ſeulement les influences des rayons directs du ſoleil, mais encore des rayons réfléchis de la ſurface des Vôges le matin, & des montagnes noires l'après-midi: ces rayons réunis & comme concentrés dans un baſſin, multiplient la chaleur en raiſon de cette double action. Influences du ſoleil.

En ſecond lieu, les vents contenus, dirigés & réfléchis par ces deux chaînes de montagnes, forment des courans ſelon toutes les directions, & ſe portent ſur les différentes contrées, dans les forêts, les villes & les villages de l'Alſace. Des vents.

Les vents impétueux viennent communément de l'oueſt, ainſi que les vents de pluie; mais la violence des premiers eſt diminuée & rompue par les hautes montagnes qui couvrent l'Alſace de ce côté; & les ſeconds dépoſent une partie de leur humidité en paſſant ſur ces mêmes montagnes & ſur les végétaux qui les couvrent: ils procurent, par cette raiſon, plus de pluie dans la baſſe Alſace que dans la haute: le contact plus froid des montagnes rapproche les parcelles d'humidité dont ces vents ſont chargés; elles produiſent des nuages qui ſe multiplient de diſtance en diſtance, ſe raſſemblent ſur les plaines de la baſſe Alſace, & s'y répandent en pluie: l'humidité de cette contrée qui eſt très-baſſe, plus chargée de bois & de rivières, concourt à la formation de ces pluies par une évaporation plus abondante & une augmentation de vapeurs aqueuſes *(f)*.

(f) On y remarque aſſez ſouvent dans les endroits les plus marécageux, des brouillards & des pluies que l'on peut appeler *locales*,

La condenſation & l'abſorbtion de l'humidité de l'atmoſphère opérées par les montagnes, rendent encore, par une ſuite néceſſaire, l'air plus ſec, plus pur & plus actif dans les pays de montagnes.

Le vent de nord adoucit également ſon ſouffle glacé en perdant une partie de ſon âpreté ſur la cime des Vôges, & en ralentiſſant ſon cours par la réſiſtance qu'il y rencontre.

Les vents les plus froids & les plus ſecs ſoufflent du nord-eſt : ils ſe préſentent vers la partie inférieure & moyenne de l'Alſace qui leur eſt ouverte ; ſe portent & pénètrent juſque dans la haute Alſace ſans obſtacle : ces vents, lorſqu'ils règnent long-temps, contribuent le plus aux ſécheresſes qu'on éprouve quelquefois en Alſace, quoiqu'aſſez rarement.

On a déjà remarqué dans le Mémoire du I.er volume, que la ſécheresſe du vent d'eſt eſt mitigée par un cours aſſez long qu'il fait en ſens contraire, mais parallèle au Rhin.

---

ne dépendant pas d'une cauſe générale qui s'étende à une grande diſtance, & par conſéquent, n'étant pas déſignées par les mouvemens du baromètre : ces pluies ne ſont formées que par les vapeurs d'un lieu particulier, & paroiſſent plutôt l'effet d'un changement dans la température plus froide de l'atmoſphère, que dans ſa peſanteur, ou des vents contraires qui preſſent & accumulent les vapeurs : lorſque la terre eſt humectée, que la chaleur du ſoleil eſt ardente, que le temps eſt calme & ſerein, notamment en hiver & au printemps, on voit ces vapeurs s'élever, & leurs ombres ſe peindre ſur les murs éclairés par le ſoleil, leurs parcelles n'étant pas aſſez raréfiées par la chaleur pour échapper par leur fineſſe. On peut par ce moyen prévoir dès la veille, & même par le temps le plus ſerein, la pluie ou un temps couvert pour le lendemain, à moins que cette évaporation aqueuſe ne ſoit diſſipée par les vents. M. l'abbé de Sauvages a fait pluſieurs obſervations intéreſſantes à ce ſujet, qu'on peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1759*.

La même remarque a été faite au fujet du vent de fud qui paffe fur le fommet des Alpes & fur différentes portions du Rhin, pour arriver à Strafbourg & aux autres hauteurs de l'Alface.

Ces vents font d'une utilité d'autant plus grande à la province, que fon fol en général eft très-humide, arrofé de nombreufes rivières & couvert de beaucoup de bois: ils diffipent l'humidité fuperflue, defsèchent les mares d'eau & détournent les effets des eaux ftagnantes, qui en fe corrompant, fomenteroient un germe perpétuel de maladies; les exhalaifons aqueufes, végétales, animales, putrides, font entraînées par l'action des vents, & difperfées dans les différentes régions de l'atmofphère. Utilités.

Le dénombrement des villes, bourgs & villages de l'Alface monte à près de onze cents. On compte dans la haute Alface & le Sundgau trente-deux villes grandes ou petites, & trente-neuf dans la baffe Alface. Strafbourg, fiége Épifcopal & où réfide un Sénat, eft la capitale de la baffe Alface; Colmar, capitale de la haute Alface, forme la réfidence du Confeil fouverain: l'une & l'autre partie font défendues par onze villes fortifiées, qui font: Betfort, Huningue, Neuf-Brifack avec le Fort-Mortier, Scheleftat, Strafbourg, Phalfbourg, Haguenau, Fort-Louis, Lauterboug, Weiffembourg, Landau; par trois forts, Landfcron, la Petite-pierre, Lichtemberg: on voit encore de côté & d'autre, fur les montagnes & les collines des Vôges, les débris de plus de deux cents châteaux démolis. Les villes & villages.

Le nombre des habitans qui peuplent les villes, bourgs & villages, eft évalué à environ cinq cents mille. On peut réduire à trois claffes les différens états qui compofent cette province: la première comprend la Nobleffe & les premiers Magiftrats, la plupart des Les habitans.

François natifs des autres provinces, dont le régime & la manière de vivre ſont les mêmes que ceux des meilleures villes de l'intérieur du royaume; dans la ſeconde on réunit les Négocians, les Marchands & les Artiſtes; les Cultivateurs déſignés par le nom de *payſans*, forment la troiſième claſſe.

Bons Bourgeois. Les Négocians & les Marchands du premier ordre, ſont économes, laborieux, attachés à leur commerce & à leurs intérêts; en général moins prévenans que les François; ſérieux & froids avec ceux qu'ils ne connoiſſent pas, mais ſe laiſſant aller avec leurs amis à une gaieté douce & tranquille; ſuſceptibles de ſombres chagrins qui occaſionnent des maladies longues, n'éprouvant d'ailleurs que des paſſions modérées; ils ſont ſédentaires pendant l'hiver, & ſe renferment dans leurs familles, recherchant peu les ſociétés; mais ils ſe promènent beaucoup l'été & prennent l'air de la campagne dans les maiſons & les jardins qu'ils font cultiver & qui forment leur principal amuſement; ils ſe nourriſſent bien, & ont adopté depuis long-temps une partie de la cuiſine françoiſe; de temps en temps ils mangent des mets uſités dans la province, dont je parlerai bientôt; les vins blancs ſervent plus à leur boiſſon que les vins rouges; il eſt vrai que les vins blancs d'Alſace ſont plus ſpiritueux & contiennent moins d'acide que les vins de la Moſelle & du Rhin.

Artiſtes. Les Artiſtes ſont ingénieux, induſtrieux, inventifs, attachés à leur travail, conſtans dans leurs recherches, ſédentaires, ne ſortant que les Dimanches & rarement dans la ſemaine, pour ſe promener hors des villes; les plus riches d'entr'eux, ceux qui exercent des profeſſions lucratives, ſont aſſez ſobres & frugals, ſe nourriſſant de bon pain de ménage de pur froment ou mélangé de peu de ſeigle; de viandes de boucherie bouillies & rôties;

de viandes de porc fraiches, fumées & ſalées; de volailles, de gibiers, de poiſſons, & en général de beaucoup de légumes frais & fermentés, ſur-tout de choux coupés menus & conſervés dans des tonneaux par le moyen du ſel & des grains de genièvre; de navets, de haricots verds avec leurs gouſſes préparés de même ou ſéchés, de pommes de terre apprêtées de diverſes manières, de pluſieurs ſortes de pâtes ſeulement bouillies dans l'eau & arroſées de beurre, de beignets de diverſes façons, particuliers à la province, de pommes & de poires ſéchées, cuites avec du lard, & quelques autres mets ordinaires aux Allemands: il règne une grande propreté dans leurs maiſons; le cuivre eſt peu en uſage dans les cuiſines; les alimens ſont préparés dans des pots de fer ou des vaiſſeaux de terre.

Artiſans.

Ceux qui exercent des profeſſions inférieures, & que leur état ne contraint point de ſortir de leurs maiſons, ſont très-ſédentaires; ils n'uſent que d'alimens médiocres, mangeant un pain compoſé de plus de farine de ſeigle que de froment, peu de viande, mais beaucoup de légumes de toute eſpèce, avec leſquels ils font cuire du bœuf ou du mouton, & le plus ſouvent du porc frais ou fumé; ils compoſent ſouvent des ſoupes maigres à la farine, ou avec le beurre ou la crême; ils ſont dans l'uſage de manger à leur ſouper pendant les trois quarts de l'année, des ſalades ſouvent aſſaiſonnées avec du lard fondu & du vinaigre, ou des ſalades de pommes de terre ou de choux rouges coupés menus; tous font une conſommation journalière de fromage & de fruits en automne. Quelques-uns d'entr'eux ſont aſſez ſujets à paſſer une partie de l'après-midi, les Dimanches & les Fêtes, au cabaret; mais ce défaut eſt rare parmi ceux qui ſont plus à l'aiſe & qui peuvent ſe procurer un peu

de vin tous les jours; l'intérieur de leurs maisons est moins propre, eu égard au nombre d'ouvriers & souvent d'enfans réunis dans le même logement.

Paysans. Les Paysans sont forts, robustes, exercés, propres à la guerre, mieux constitués que les gens de la ville, soutenant mieux les intempéries de l'air, les fatigues & les travaux; on les voit soumis à l'ordre public & aux loix autant par habitude que par la crainte des punitions; ils se départent difficilement des anciens usages pour la culture ordinaire des terres & pour leur genre de vie; ils se décident avec peine; paroissent soupçonneux, méfians, intéressés, & assez déliés pour saisir leurs intérêts. Les paysans de la haute Alsace, & particulièrement du Sundgau, sont plus actifs, ardens, violens dans la colère, attachés au Prince: ceux de la basse Alsace en général, sont plus lents, plus indifférens & moins intelligens.

Le régime des paysans paroît d'abord nuisible, eu égard à celui qu'observent les gens aisés dans les villes; mais considérant leurs travaux, qui le plus souvent se font en plein air, & toutes les ressources de l'habitude, on s'aperçoit bientôt que les alimens dont ils usent, leur conviennent mieux, & préviennent la trop grande dissipation qui naîtroit d'alimens mieux préparés & plus légers: il faut aux corps robustes & exercés, des alimens qui résistent plus long-temps à l'action des solides. Les alimens plus ordinaires des paysans d'Alsace sont; le pain de seigle, ou un pain composé de deux tiers ou moitié de farine de seigle, & un tiers ou moitié de farine d'orge ou de blé de Turquie; quelquefois les plus pauvres ne mangent qu'un pain fait de farines de blé de Turquie ou de pommes de terre; ce pain est visqueux & très-pesant; ils joignent à ce pain des légumes de toute espèce, apprêtés avec de la graisse ou du lard, différentes pâtes

bouillies dans l'eau & assaisonnées de beurre, beaucoup de fromage pendant toute l'année, & de fruits en automne; ils préparent des bouillies avec les gruaux, le millet, la farine, des soupes avec le lait ou le lait caillé, la crême, le beurre, l'huile de noix, qui est aussi douce que l'huile d'olive lorsqu'elle est tirée à froid: il n'y a que les paysans plus aisés qui mangent souvent des viandes de boucherie, des chèvres, des oies, du poisson; la plupart composent pour leur boisson une espèce de cidre ou piquette avec des pommes & des poires, des prunettes & autres fruits sauvages; mais les paysans des vignobles boivent des petits vins blancs, préparés en faisant fermenter les marcs de raisin avec de l'eau, & en les pressant ensuite; en général, les paysans d'Alsace se nourrissent assez bien, & dans certains cantons mieux que dans d'autres.

Ce qui vient d'être rapporté, fait voir que la nourriture des Alsaciens est plus végétale qu'animale: il naît de ce régime & du climat humide & tempéré, une combinaison de tempérament qui approche plus du sanguin: ce tempérament prédomine généralement dans la plaine; on remarque que les tempéramens approchent davantage du sanguin-bilieux dans la montagne, la haute Alsace & le Sundgau, & plus du sanguin-pituiteux vers les bords du Rhin & en basse Alsace. Cette variété de tempérament se trouve plus réunie, plus mélangée dans les villes, & jointe au tempérament mélancolique: les constitutions primordiales, la diversité des fortunes, les différens genres de vie, d'alimens, de travaux, les occurrences, les maladies, le sexe, l'âge, le lieu, déterminent des accidens physiques qui modifient à l'infini les solides & les liquides; de-là naissent ces dispositions particulières à chaque individu, & cette différence de tempéramens, qui se développent à l'âge de quatorze ou quinze ans, augmentent de

Les tempéramens.

période en période, & dégénèrent après l'âge de quarante ans, en ſanguins-bilieux, bilieux-mélancoliques & pituiteux-mélancoliques. Il eſt rare de trouver des Alſaciens dont les yeux & les cheveux ſoient très-noirs, la peau brune, sèche & dure, les fibres tendues & maigres; ces caractères d'un tempérament bilieux-mélancolique ſe remarquent plutôt chez les étrangers que chez les naturels de la province: la jeuneſſe a la peau blanche, vermeille, & après avoir contracté différentes nuances, elle devient brune dès l'âge de quarante ans.

Les couleurs les plus ordinaires des cheveux, ſont le blond aux enfans des villes, & le blond-roux dans les campagnes: cette couleur blonde ſe perd inſenſiblement, devient plus ou moins brune à vingt-cinq ou trente ans, & plus foncée dans un âge plus avancé: les vieillards de cette province ont moins communément les cheveux blancs que ceux des pays du midi.

Les yeux bleus, vert-de-mer & jaune-dorés, ſont plus communs que les noirs, ſur-tout chez les filles & les femmes, qui ſe diſtinguent autant par les traits réguliers du viſage, leur teint frais & vermeil, leur chevelure, une denture ſaine & blanche, que par la fineſſe de leur taille: en général elles ſont timides, modeſtes, ſenſibles, tendres & compatiſſantes; elles paroiſſent peu animées & montrent peu de vivacité; mais elles ſont attachées à leurs maris & à leurs enfans, qu'elles ſoignent elles-mêmes; économes, laborieuſes, les ſoins du ménage forment leur principale occupation: leur tempérament le plus ordinaire eſt le ſanguin.

Les Alſaciens ſont communément d'une hauteur médiocre, les habitans de la montagne & de la haute Alſace ſont plus grands que ceux de la baſſe; ils ſont bien faits, robuſtes, agiles, d'un embonpoint ordinaire;

ceux

ceux qui ſont favoriſés de la fortune, ſont aſſez ſujets à groſſir à l'âge de quarante ans. Le nombre des garçons, dans la haute Alſace, ſurpaſſe ordinairement celui des filles: les enfans, au moment de leur naiſſance, ſont vigoureux, ils pèſent communément douze ou quinze livres; mais on affoiblit & on dérange ſouvent cette bonne conſtitution par l'abus du maillot, & de la bouillie dont on les nourrit dès les premiers jours de la naiſſance. C'eſt en vain que les Médecins ſe récrient contre ces uſages pernicieux: c'eſt en vain qu'ils démontrent tous les inconvéniens de la compreſſion & les mauvais effets d'un aliment gluant & indigeſte, qui énerve, affoiblit l'eſtomac & prédiſpoſe aux maladies; l'habitude, fondée ſur les préjugés, plus forte que la raiſon, rend leurs remontrances inutiles, ſur-tout chez le peuple & les gens de campagne qui renonçent difficilement à leurs uſages: il en eſt de même de l'abus de bercer les enfans, ce qui trouble leur digeſtion, & des corps de baleine auxquels on les aſſujettit de très-bonne heure, pour des raiſons auſſi futiles que fauſſes; mais quand ces entraves miſes à l'accroiſſement & au développement libre des parties rempliroient les vues pour leſquelles on les a inventées, devroient-elles contre-balancer un inſtant les avantages bien plus précieux de la ſanté & d'une bonne & vigoureuſe conformation! Les femmes Aſiatiques qui ne portent point de corps, ont la taille & la poitrine très-belles, & elles ſont bien moins ſujettes que les Européennes à l'engorgement des glandes, au cancer & à la phtyſie pulmonaire: on ne voit preſque pas de boſſus & de rachitiques chez les Turcs.

Cette dernière maladie, la bouffiſſure & les engorgemens du ventre, ſont plus particulières aux enfans qui habitent les voiſinages du Rhin; elle arrive encore plus

communément aux enfans des villes, plus délicats & moins robustes, que l'on met en nourrice dans les villages: ces enfans originairement foibles, mangent trop tôt des alimens grossiers, farineux & légumineux, ce qui joint à l'humidité de l'air, énerve leurs fibres déjà lâches & humides, les prédisposent aux acides, aux vers, à l'empâtement des viscères, & à un certain ramollissement des os: ces causes, qui avec les dispositions héréditaires & l'abus du maillot, sont celles du rachitis, se manifestèrent dans la province au commencement du siècle dernier *(g)*; cette maladie est fort commune le long du Rhin dans toute l'Alsace, & elle a souvent des suites fâcheuses, ou laisse des difformités qui subsistent toute la vie.

Pour la guérir, il faut substituer au régime farineux & végétal dont on a abusé, l'usage des bouillons de viande, des soupes, des panades & des œufs, suivant l'âge & les circonstances; on joint à ce régime les remèdes anti-scorbutiques appropriés, les amers, le quinquina, la cascarille, la rhubarbe, les martiaux pris sous la forme d'élixir, de teinture, d'opiat ou de pilules; pendant l'usage de ces remèdes on purge de temps en temps, & on en aide encore l'action par les bains froids, les cataplasmes aromatiques, les frictions faites avec du linge chargé de la fumée d'oliban, de mastic & de benjoin, & les linimens résolutifs & spiritueux.

(g) Le Rachitis se remarqua d'abord en Hollande, pays marécageux & humide: il paroît devoir principalement son origine au changement de mœurs, au plus d'aisance, à un commencement de mollesse, à la vie sédentaire & au peu d'exercice en plein air. Ces causes ont diminué la force & le ressort des corps, & ont prédisposé les enfans au relâchement & à la débilité. Le rachitis est à peine connu chez les peuples pauvres qui conservent des mœurs austères.

Les enfans de cette province ſont peu ſujets au calcul de la veſſie; l'opération de la taille y eſt par cette raiſon rarement pratiquée.

Comme les différentes poſitions de l'Alſace, influent ſur les différentes modifications qui conſtituent les tempéramens, qu'elles peuvent déterminer différentes maladies, & occaſionner dans celles qui ſont eſſentiellement les mêmes, des nuances & des aſpects diverſifiés, qui exigent des vues de pratique & des moyens de guériſon différens, il eſt eſſentiel de fixer un coup-d'œil ſur chacune des trois poſitions, je veux dire les montagnes ou la haute Alſace, la plaine & les rivières du Rhin.

La partie de la haute Alſace, environnée de montagnes, préſente les mêmes diſpoſitions phyſiques que les montagnes mêmes: l'air y eſt également ſec, vif, actif; l'eau des fontaines limpide, légère & ſavonneuſe; l'air & les vents y étant ordinairement plus froids, doivent communiquer aux fibres plus de ſéchereſſe & de rigidité, rendre les humeurs plus compactes & plus tenaces; mais les eaux tempèrent ces effets, en maintenant la fluidité des humeurs, en facilitant les digeſtions, les ſécrétions, les excrétions, & en conſervant la ſoupleſſe de toutes les parties; il naît de ces actions combinées, une complexion vigoureuſe, plus propre aux travaux, moins ſuſceptible des altérations du climat, mais plus diſpoſée à la tenacité inflammatoire. On remarque dans cette poſition, que les maladies ſont plus aiguës; d'où réſulte la néceſſité des ſaignées, des délayans, des remèdes acides & nitreux.

Le plus grand nombre des payſans des montagnes & des collines, ſont vignerons, & par leur état aſſujettis à des travaux pénibles pendant tout l'été, auxquels d'autres ſuccèdent pendant l'hiver: ils ont la facilité de ſe procurer

les petits vins, dont ils abusent quelquefois; ces deux causes les prédisposent encore aux maladies inflammatoires, qu'ils déterminent par l'imprudence qu'ils ont de supprimer la transpiration, en buvant pendant l'été de grands coups d'eau fraîche lorsqu'ils sont en sueur, ou s'exposant en chemise aux vents frais, sur-tout à ceux du soir, qui se lèvent assez régulièrement dans les gorges des montagnes; & pendant l'hiver, en se tenant dans de petites chambres très-échauffées par des poëles, d'où ils sortent en sueur & s'exposent sans précaution à l'air froid du dehors.

La position intermédiaire des plaines participe plus à la qualité humide des rives du Rhin, qu'à la sécheresse des montagnes : le sol limonneux & argileux retient les eaux, qui deviennent bourbeuses, & répandent des exhalaisons humides & putrides; les vents s'y renouvellent moins que dans les montagnes, & l'air y est moins agité que sur les bords du Rhin: ces circonstances donnent naissance à des dispositions moins inflammatoires, mais plus putrides; elles se développent & augmentent par la quantité de mares d'eau que l'on rencontre dans la plupart des rues des villages. Une sage police devroit faire combler ces fossés, qui contiennent des eaux croupissantes & putrides, & obliger les paysans de transporter les fumiers sur les terreins voisins & exposés au nord de chaque village : il seroit pareillement essentiel d'astreindre les communautés à nettoyer & à vider leurs puits de temps en temps; l'eau en général en est visqueuse & d'un mauvais goût, par le limon qui s'y amasse & les immondices que les enfans y jettent & qu'on en retire rarement *(h)*; à ces causes de putridité s'en joignent de

(h) M. de Jussieu attribue les maladies populaires qui régnèrent à Paris l'été & l'automne de 1731, à la boisson des eaux de la Seine.

nouvelles, la mal-propreté des écuries & un trop grand nombre de beſtiaux réunis dans de petits emplacemens, qui communiquent preſque toujours avec les logemens des payſans, la mal-propreté de ces logemens, où le plus ſouvent toute une famille plus ou moins nombreuſe ſe raſſemble dans la même chambre, échauffée pendant l'hiver par la chaleur trop forte des poëles & preſque innacceſſible à l'air extérieur, par les précautions pernicieuſes de ne point ouvrir les fenêtres de crainte d'y introduire l'air froid: les payſans ſont d'ailleurs dans la mauvaiſe habitude de ſe coucher ſur des plumons & de ſe couvrir de pareils plumons fort peſans, qui les épuiſent de ſueur l'hiver comme l'été; ces plumons retiennent en outre la ſueur qui s'y corrompt & infecte l'air qu'ils reſpirent: on peut ajouter à ces cauſes, le peu d'exercice pendant l'hiver & la privation de l'air pur des campagnes auquel ils ſont accoutumés; ces défauts produiſent les mauvaiſes digeſtions, l'amas de levains viſqueux, fer-

---

La ſéchereſſe de cette année, en diminuant le volume des eaux, contribua à la multiplication des plantes aquatiques, dont les ſommités flottoient ſur la ſuperficie, ſe fanoient à l'extrémité de leurs tiges, & ſe corrompoient enſuite par le pied: la chaleur du ſoleil qui tiédiſſoit cette eau dormante, dans laquelle ces plantes étoient comme en macération, l'imprégnoit tellement de leurs mauvaiſes qualités, qu'elle exhaloit juſqu'au-delà des bords de la rivière, une odeur marécageuſe. Il remarque que ceux qui furent à portée de boire de l'eau de fontaine, n'éprouvèrent pas les mêmes incommodités. *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1733.*

On peut craindre des effets approchans, des eaux de la plupart des puits dans les villages: les contours des vieux puits ſont couverts d'une mouſſe épaiſſe, de creſſon, de capillaires, de gramen, &c. qui, arrachés par le frottement des ſeaux, tombent dans l'eau & s'y corrompent; ce qui joint aux autres immondices des puits, quand les eaux ſont baſſes, dans le temps des chaleurs, peut contribuer aux maladies.

mentans dans les premières voies, l'engorgement des couloirs, l'épaissiſſement des humeurs & une diſpoſition putride, que l'on ne remarque preſque jamais dans les villages que l'hiver: elle exiſte ſur-tout lorſqu'il y a eu, en été ou en automne, des débordemens de rivières, qui répandent des exhalaiſons mal-ſaines, ſubmergent, corrompent & gâtent les légumes, dont les payſans compoſent leur nourriture, ou lorſque les pluies ont été abondantes pendant la moiſſon, ce qui altère les grains dont ils font leur pain, ou enfin lorſque la ſaiſon humide & froide, s'eſt oppoſée à la maturité des fruits *(i)*.

On donne communément & aſſez mal-à-propos le nom d'*épidémie* & de contagion à ces maladies, qui, le plus ſouvent ne ſont funeſtes & ne prennent un caractère de malignité, que par le mauvais régime des payſans, qui continuent de manger dans le commencement de leurs maladies, ſe ſurchargent de couvertures pour forcer les ſueurs, boivent du vin comme antidote & uſent rarement des tiſanes: ils répugnent d'ailleurs aux ſaignées par les mauvais préjugés que leur inculquent certains charlatans, trop nombreux & trop répandus par-tout, dont la pratique ſe réduit à des abſorbans & à des ſudorifiques, qui charient dans le ſang les matières déjà putrides des premières voies & lui impriment une diſpoſition à l'alkaleſcence: la partie globuleuſe diviſée & diſſoute, ſe porte juſque dans les vaiſſeaux capillaires

(i) M. de Juſſieu a obſervé que, lorſqu'au printemps de certaines années humides & pluvieuſes, il arrive que le bon grain ſe trouve étouffé, maigri & couvert par l'ivroie, le chiendent & la moutarde, les maladies populaires ſont plus fréquentes, ſoit par la mauvaiſe qualité des grains qui ont manqué de nourriture, ſoit par le mélange des ſemences des plantes pernicieuſes, ſoit par les odeurs fades & fétides que ces plantes exhalent dans les campagnes, & que l'on n'eſt pas accoutumé de reſpirer.

de la peau, y forme, dans la plupart des maladies, des taches cutanées, exanthémateuſes, miliaires, pétéchiales, pourprées: ils ne penſent à purger ces malades que lorſque la maladie eſt parvenue à ſon état ou tend à ſa fin, ce qu'ils font avec des réſines de jalap ou de ſcammonée, ſans avoir déſempli les vaiſſeaux; il eſt aiſé d'apercevoir combien un pareil traitement eſt nuiſible & agrave les maladies; il augmente la putridité & les engorgemens, & donne ſouvent naiſſance aux complications inflammatoires.

Quoiqu'il s'évapore de la ſurface des eaux du Rhin, multipliée par l'agitation perpétuelle des flots, une humidité abondante qui ſe communique à l'air pendant toute l'année; cette humidité ne manifeſte cependant guère ſes effets que pendant les mois d'août & de ſeptembre: l'atmoſphère alors ſe trouve chargée d'une évaporation d'autant plus forte que les chaleurs ont été plus continuées pendant les mois précédens; les nuits devenant froides à meſure que la ſaiſon avance, quoique les jours ſoient encore chauds, elles rapprochent les vapeurs aqueuſes & les précipitent ſous la forme de roſée, d'une puanteur marécageuſe, & contribuent à la ſuppreſſion de la tranſpiration à raiſon du froid & de l'humidité: cette cauſe jointe aux autres, dont il a déjà été fait mention dans le Mémoire inſéré dans le premier volume, détermine les fièvres intermittentes vraiment endémiques dans toute l'étendue des rives du Rhin. Les lieux voiſins de ce fleuve ont d'ailleurs l'avantage d'être ſalubres pendant l'hiver, le printemps & l'été; ils ſont communément exempts des maladies répandues dans les autres parties de l'Alſace, ce qu'on doit attribuer au mouvement des eaux du Rhin, qui renouvellent ſans ceſſe l'air des environs; au froid de l'hiver, qui

condenſe la terre & les vapeurs; à la chaleur de l'été; qui raréfie ces mêmes vapeurs, les élève & les répand dans les parties ſupérieures; à la complexion des habitans, qui ont naturellement les fibres plus relâchées, plus humides & ſont moins ſenſibles aux impreſſions du froid & de la chaleur; enfin à la nature du ſol, qui étant ſablonneux & plus poreux, abſorbe une partie des eaux qui reſtent des inondations & préſente plus de ſurface à l'air, qui diſſipe celles qui ſe corromproient par le ſéjour, ainſi qu'il arrive dans les plaines, circonſtance qui contribue quelquefois aux maladies de ces dernières.

Les remèdes indiqués ſont moins les ſaignées que les émétiques & les purgatifs, même les purgatifs réſineux, mais préparés & adoucis *(k)*; les inciſifs, les fondans, tels que les ſels neutres, les ſels alkalis fixes & volatils; les antiſcorbutiques, les ſtomachiques, les toniques.

Le régime doit être ſec, fortifiant, un peu épicé & ſalé; le bon vin rouge, les boiſſons ſpiritueuſes & le café, conviennent à cette conſtitution; le mouvement, l'exercice, l'air de la montagne, rétabliront le ton des ſolides & la fluidité des humeurs; il faut y joindre l'attention de s'habiller plus chaudement & de ſe retirer, avant le ſoleil couché, dans des appartemens ſecs & chauds, & de n'en ſortir que tard, le matin, aux approches de l'automne, afin d'entretenir la tranſpiration; le ſoin d'éviter les alimens froids, cruds, indigeſtes: ces précautions renouvellent la néceſſité dont il eſt parlé dans le Mémoire du I.er volume, d'obliger les ſentinelles de nuit, de porter des capottes tout le long du Rhin, après le 15 du mois d'août, ou plus tôt, ſelon

(k) On peut adoucir les réſines en les triturant long-temps avec quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, qui les rend plus ſavonneuſes, en les mêlant enſuite avec des amandes douces,

la

la température des nuits; & même des gilets, afin de ſe souſtraire aux cauſes des fièvres intermittentes & des fluxions de poitrine: les moyens généraux feroient de combler les lieux qui ne contiennent que des eaux croupiſſantes, de former des lunettes dans les foſſés des villes de guerre le long du Rhin; celles qui ſont déjà établies dans les deux tiers des foſſés de la ville & de la citadelle de Straſbourg, ont ſenſiblement diminué les maladies.

Les cauſes locales & particulières que l'on vient de détailler, déterminent de temps en temps les maladies ſporadiques; mais il eſt encore plus ordinaire de les rapporter aux effets que produiſent ſur les animaux & ſur les végétaux, les différentes variations de l'atmoſphère: ces variations combinées à l'infini & déterminées par les ſaiſons, opèrent des changemens preſqu'auſſi différens que les climats & les tempéramens; & l'on pourroit en tirer des inductions conſtantes pour la pratique, ſi tous les corps étoient également affectés de la même température; mais on ſait trop que celle qui nuit aux uns, eſt quelquefois ſalutaire ou au moins indifférente aux autres: de-là naît la grande difficulté des appréciations en ce genre; c'eſt cette difficulté qui eſt la cauſe du peu de progrès que l'on a fait dans cette partie de la Médecine. Depuis Hippocrate, on n'a preſque rien ajouté aux obſervations des différentes conſtitutions tracées par ce grand homme, & elles ſont encore la règle & le modèle des bonnes obſervations & des Praticiens inſtruits. C'eſt pour me rapprocher en quelque ſorte de ce divin modèle, que je vais détailler les rapports des maladies aux ſaiſons, telles qu'elles ſont le plus ordinairement obſervées en Alſace; je joindrai aux maladies le traitement général qui leur convient mieux. Influences des ſaiſons.

Les temps & les ſaiſons ſont en général très-variables dans la province; les années éprouvent la même variété & ſe reſſemblent fort peu: on remarque le plus conſtamment des vents forts de l'oueſt, qui vers l'équinoxe du printemps, ſoufflent pendant pluſieurs jours, amènent la pluie & adouciſſent la ſaiſon lorſque l'hiver a été ſec & froid: communément le temps ſe décide au beau & au chaud, à la nouvelle lune de mai, quelquefois dès le premier quartier: la chaleur la plus forte ſe fait ſentir pour l'ordinaire, quinze jours avant & après le ſolſtice d'été: les chaleurs de l'été continuent ordinairement à être très-fortes pendant quelques jours, après quoi viennent des orages ou des pluies qui rafraîchiſſent ſubitement le temps, & lorſque les pluies continuent, le temps devient quelquefois aſſez froid pour avoir beſoin de feu: la fin de l'été ſe paſſe le plus ſouvent en jours très-chauds, depuis dix heures du matin juſqu'à cinq heures de l'après-midi, & en nuits froides.

Les vents impétueux de l'oueſt, qui ſoufflent vers l'équinoxe d'automne, ſont quelquefois ſi furieux, qu'ils déracinent les arbres, & cauſent des dommages conſidérables; ils altèrent le beau temps & amènent les frimats: lorſqu'ils ſont moins violens, ils durent moins, & le beau temps reparoît & s'étend quelquefois juſque ſur la fin d'octobre. Les automnes forment ſouvent la plus belle ſaiſon de l'année, ſur-tout ſi le printemps & l'été ont été pluvieux: les froids augmentent avant le ſolſtice d'hiver; ils ſe font ſentir avec plus de vivacité à la nouvelle lune de janvier & immédiatement après. Les chaleurs paſſagères, qui, dans certaines années, ſurmontent les froids, vers la fin de février, ou pendant une partie du mois de mars, ſont communément déſavantageuſes aux plantations que l'on fait alors; elles

accélèrent la végétation, & les gelées qui leur ſuccèdent bientôt, endommagent fréquemment les jeunes pouſſes que les chaleurs ont fait naître. Il réſulte de cet expoſé, que les froids ſe font ſentir en Alſace, pendant ſept mois, & que les temps chauds & tempérés ne dominent que l'eſpace de cinq mois, c'eſt-à-dire, depuis environ le 15 mai juſqu'au 15 octobre.

Les mois les plus pluvieux ſont pour l'ordinaire, une partie d'octobre & de novembre, les mois de février & de mars, une partie d'avril, les mois de juillet & d'août.

Les brouillards ſont plus ordinaires vers le milieu du mois d'octobre, & pendant les mois de novembre & de décembre.

Il neige communément à la fin de novembre, & pendant les mois de décembre, janvier & février.

La hauteur moyenne de l'eau de pluie, qui tombe pendant le cours de l'année dans la baſſe Alſace, peut monter à environ ſeize pouces ſix lignes.

Les mois les plus ſecs ſont aſſez ſouvent, la fin de décembre & le mois de janvier, les derniers jours de mai & le mois de juin, celui de ſeptembre & la moitié d'octobre.

Voici comme on peut à peu-près établir la durée moyenne des vents pendant l'année: le vent d'oueſt règne pendant quatre mois; les vents de ſud-oueſt & de nord-oueſt pendant trois mois; le nord deux mois; le ſud un mois; l'eſt-ſud-eſt & le nord-eſt deux mois.

Maladies de l'hiver ſec.

Les froids de l'hiver & les chaleurs de l'été donnent naiſſance à des maladies d'un caractère eſſentiel & diſtinct; ils continuent d'influer communément ſur la nature des maladies du printemps & de celles de l'automne.

Lorſque l'hiver eſt ſec, que le froid fait deſcendre la liqueur du thermomètre de M. Reaumur, au quatrième, cinquième ou ſixième degré, termes les plus ordinaires au-deſſous de la congélation, & que la hauteur du baromètre eſt de vingt-huit à vingt-huit pouces quatre lignes, il y a des rhumes, des fluxions ſur les dents, ſur les yeux, aux oreilles; des inflammations du voile du palais, de la luette, des muſcles du pharynx, du larynx & des amygdales: il y a auſſi des points plévritiques, qui affectent toutes les parties de la poitrine, principalement les ſupérieures, le côté gauche & le voiſinage des mamelles; des péripneumonies, des pleuropneumonies; quelquefois des paraphrénéſies, des coliques ſtomacales, inteſtinales, hépatiques, hémorroïdales, rénales; des dyſuries, des ſtranguries, des apoplexies: toutes ces maladies contractent un caractère d'autant plus inflammatoire, que les froids ſont plus continués & plus âpres; elles ſuppoſent la tenſion des fibres, & la tenacité des humeurs; le pouls eſt fort & tendu; il y a plus ou moins de fièvre, de chaleur & de douleur; l'urine eſt claire d'abord, puis elle s'enflamme & devient rougeâtre; le ſang ſe couvre d'une couenne blanchâtre, plus ou moins forte, ſur-tout lorſqu'il eſt reçu dans un vaſe profond & un peu étroit.

Ces maladies ſont plus aiguës ſur les montagnes que dans les plaines & le long du Rhin; elles attaquent ſpécialement les ſujets robuſtes, exercés, d'une conſtitution bilieuſe, qui ont les fibres sèches, tendues, & les tempéramens ſanguins: les tempéramens flegmatiques, les enfans, les femmes qui ont les fibres plus relâchées, le ſang moins denſe, & les parties limphatiques moins cohérentes, n'y ſont pas autant expoſés.

Les ſaignées, tous les anti-phlogiſtiques connus, les

délayans, les incifîfs, les favonneux, les purgatifs, les ventoufes & les véficatoires réuffiffent dans ces maladies; mais il faut fur-tout infifter fur les faignées dès les commencemens, comme fur le remède le plus effentiel & le mieux indiqué ; il eft fur-tout indifpenfable à ceux qui habitent les montagnes ou qui les avoifinent.

Lorfque l'hiver au contraire, eft pluvieux & humide, que la liqueur du thermomètre fe maintient aux degrés au-deffus de la congélation, que le mercure fe foutient plus ordinairement au-deffous de vingt-fept pouces & demi, on voit naître alors des maladies moins inflammatoires, mais plus humorales & putrides, dépendantes d'un certain relâchement des fibres, & d'une difpofition des humeurs à la lenteur & à la vifcofité. Ces maladies font plus nombreufes fur les bords du Rhin & dans la plaine que fur la montagne; elles affectent plus particulièrement les tempéramens flegmatiques, fanguins, les femmes & les enfans: elles indiquent davantage la néceffité des purgatifs & des diaphorétiques que des faignées.

La fuppreffion de la tranfpiration furvenant aux difpofitions que l'on vient de décrire, détermine des fluxions, des douleurs rhumatifantes, des fauffes pleuréfies, des fauffes péripneumonies, des fièvres malignes, des fièvres intermittentes, des leucoflegmaties, des hydropifies afcites, des apoplexies.

Les fluxions de cette faifon demandent rarement la faignée, & fe détournent plus favorablement par les purgatifs, par les fachets chauds faits avec le fon grillé, les fleurs de camomille, de mélilot, de fureau; par les fumigations, avec l'oliban, le benjoin, le ftorax, le fuccin, le maftic, les femences d'anis, de fenouil, les fleurs de lavande; par l'application des emplâtres véficatoires fur les parties voifines: les gargarifmes aftringens

& anti-ſcorbutiques conviennent mieux pour donner du reſſort aux parties relâchées de la gorge & abreuvées de ſéroſités ; de même que les collyres aſtringens & fortifians ſont dans ces cas, préférables pour les fluxions des yeux. Dans ces conſtitutions, la fièvre eſt rarement un accident d'importance ; elle eſt plutôt un effort de la Nature pour opérer des criſes ſalutaires & la réſolution des matières engorgées ; & quand elle eſt mieux caractériſée, comme dans la fièvre intermittente, elle demande des remèdes plus inciſifs & plus toniques que dans toute autre conſtitution.

Au reſte, il faut porter ſon attention ſur les variations preſqu'infinies de l'atmoſphère, réſultantes de la ſéchereſſe & de l'humidité qui ſe ſuccèdent ſouvent très-rapidement pendant l'hiver, & juger, quand l'une de ces deux cauſes prédomine, ou quand elles s'entremêlent, l'effet qu'elles doivent produire ſur la ſanté, & l'influence qu'elles ont dans les maladies : ces variations ne ſont point indifférentes ; elles ſervent de guide au Médecin attentif & expérimenté, & concourent à aſſurer ſa pratique.

Maladies du printemps.

Après le ſolſtice d'hiver, les jours environ de huit heures croiſſent inſenſiblement, & ſe trouvent égaux aux nuits vers l'équinoxe du printemps ; les jours continuant d'augmenter, le ſoleil renouvelle une douce chaleur, proportionnelle à l'inclinaiſon & à la continuité de ſes rayons ſur notre hémiſphère ; l'air s'imprégnant par degrés de particules ignées, ſe raréfie, & tranſmet les mêmes impreſſions à nos corps : nos ſolides alors ſe dilatent ; les liquides ſe raréfient & ſe ſubtiliſent, les principes qui les compoſent, ſemblent ſe développer davantage ; toute la maſſe des humeurs en acquiert plus de volume & gonfle les vaiſſeaux ; il naît une pléthore

qui affecte ſpécialement les tempéramens ſanguins: les maladies continuent d'être inflammatoires, mais moins nombreuſes & moins fortes ſi l'hiver a été froid & ſec; elles ſont pareillement moins pituiteuſes après un hiver humide: en général, les humeurs devenant plus fluides, & les ſécrétions de la peau ſe rétabliſſant, on remarque des ſymptômes moins graves, plus de tendance aux criſes & plus de facilité à la guériſon.

Des fièvres éphémères, des ſynoques ſimples & putrides, des fièvres éruptives, quelques fièvres intermittentes, des hémorragies, quelquefois des apoplexies, des dartres, des galles, ſont les maladies les plus ordinaires de cette ſaiſon, communément la plus ſalubre de l'année quand elle eſt sèche: elle ne procure des maladies que, lorſqu'après un hiver fâcheux & long, il ſurvient des chaleurs ſubites, ſuivies de pluies froides: le peu de fièvres malignes qui ſe préſentent quelquefois, dépendent de la fermentation des humeurs & de la ſuppreſſion de la tranſpiration.

Les ſymptômes inflammatoires de cette ſaiſon exigent moins de ſaignées; une boiſſon copieuſe nitrée, les lavemens, l'émétique, quelques purgatifs, la poudre tempérante, les émulſions nitrées, les juleps acidulés fourniſſent les remèdes ſuffiſans aux fièvres, ſynoques ſimples & putrides; le quinquina termine la cure & ſuffit à la guériſon des fièvres intermittentes.

Les influences & la chaleur du ſoleil s'étendent d'autant plus ſur notre partie ſeptentrionale, que ſes rayons ſont moins inclinés à l'horizon, & qu'il ſe trouve plus près du tropique du cancer, vers le ſolſtice d'été; nous avons alors des jours de ſeize heures: ce paſſage du printemps à l'été eſt le plus avantageux en Alſace; on voit rarement des maladies pendant les mois de mai

Maladies de l'été.

& de juin : lorſque les chaleurs continuent pendant le mois de juin juſque vers le 15 de juillet, les pluies qui pour l'ordinaire ſurviennent alors, rafraîchiſſent le temps aſſez ſubitement, & donnent naiſſance à nombre de maladies dépendantes de la diſpoſition des humeurs & de la ſuppreſſion de la tranſpiration : la maſſe du ſang dénuée de ſa partie la plus ſéreuſe par les fortes tranſpirations pendant les chaleurs, ſe trouve chargée de ſubſtances plus groſſières & plus âcres ; les ſels plus rapprochés contractent par les frottemens & la chaleur, un caractère ammoniacal & muriatique ; les huiles plus atténuées & exaltées compoſent avec les ſels un mélange plus alkalin-ſavonneux ; enfin toute la maſſe tend à un principe bilieux : il eſt aiſé d'apercevoir les dérangemens de toute l'économie animale qui doivent ſuivre cet état des fluides, ſoit par l'irritation du genre vaſculaire & nerveux, ſoit par les engorgemens des capillaires : de-là les fièvres continues, doubles, les fièvres tierces-bilieuſes, ardentes, éruptives, éréſipélateuſes, ſcarlatines, miliaires, veſſiculaires ; les fièvres putrides, les malignes ; de-là les *cholera-morbus*, les dyſſenteries, les pleuréſies, &c. lorſque les humeurs ſe portent ſur l'eſtomac, les inteſtins ou la poitrine ; maladies plus communes aux tempéramens bilieux & aux perſonnes vigoureuſes, qu'aux conſtitutions flegmatiques, aux femmes & aux enfans.

Quoique les fièvres continues de cette ſaiſon ſoient accompagnées d'une chaleur âcre, que la peau ſoit rouge & gonflée, le pouls plein, les urines rouges & chargées, la ſoif conſidérable avec de grands maux de tête ; cependant elles n'exigent pas autant de ſaignées que les maladies inflammatoires de l'hiver ; les acides minéraux & végétaux étendus dans un lavage copieux, préſentent le remède le plus convenable ; le tartre émétique, les tamarins,

la crême de tartre, la caſſe, la manne dans le petit-lait; les lavemens, ſont les évacuans qui conviennent le plus; la potion altérante plus acidulée pour le jour, le julep avec le *laudanum* pour la nuit, produiſent enſuite de bons effets; ſur la fin, l'aposème fébrifuge, s'il y a des redoublemens, devient quelquefois néceſſaire.

Comme il eſt rare d'éprouver en Alſace, des chaleurs continues, qui maintiennent la liqueur du thermomètre au vingt-cinquième degré ou plus haut, il eſt peu commun de voir des *cholera-morbus* vers la fin de l'été. Cette maladie attaque ſpécialement les tempéramens vifs, ſanguins, bilieux: ceux que j'ai eu occaſion de traiter dans la province, ſe ſont montrés avec des ſymptômes moins graves que ceux de l'armée, à la ſuite des fatigues & des chaleurs de la campagne: les premiers ont, pour l'ordinaire, cédé aſſez facilement aux ſaignées, à une boiſſon copieuſe de petit-lait ou d'eau-de-poulet, ſoutenues de lavemens adouciſſans; la manne, la caſſe & les tamarins terminoient enſuite la cure.

La dyſſenterie eſt rarement épidémique en Alſace; mais ſi les pluies froides ſuccèdent aux chaleurs fortes de l'été, il en paroît quelques-unes parmi les pauvres & les payſans, que l'on impute mal-à-propos aux fruits de la ſaiſon: cette maladie dépend de la ſuppreſſion de la tranſpiration qui reflue vers les inteſtins; elle exige des ſecours prompts, ſi on veut prévenir la ſuppuration & la gangrène.

Les pleuréſies & les péripneumonies de l'été, ſont auſſi quelquefois l'effet d'une tranſpiration ſubitement arrêtée en buvant largement d'une eau très-fraîche, ou s'expoſant ſans précaution, à un air froid lorſqu'on a fort chaud; & leur traitement doit être conſéquent à cette cauſe reconnue: mais ſi ces maladies doivent eſſentiellement leur origine à la ſaiſon, l'inflammation

préſente un caractère éréſipélateux : elle exige des ſaignées moins copieuſes, mais répétées ſelon la néceſſité des ſymptômes : l'oximel étendu dans un lavage ſuffiſant pour boiſſon, le ſirop de limon, celui d'épine-vinette, de mures, fourniſſent le remède le plus utile & le mieux indiqué ; les pédiluves, les ſynapiſmes à la plante des pieds, les lavemens, les laxatifs acides & rafraîchiſſans, ſont ſouvent auſſi dans ce cas indiſpenſables.

Quand la ſaiſon de l'été eſt variable, entremêlée de chaleurs, de pluies rafraîchiſſantes, les maladies ſont moins graves & peu nombreuſes ; on peut les conſidérer comme une ſuite des maladies printannières : dès le 15 de juillet, on voit ſouvent commencer les fièvres intermittentes, des diarrhées, peu de dyſſenteries : on remarque communément au commencement de ces étés, d'autant plus de chenilles & d'inſectes, que l'hiver a été plus doux & plus humide.

Maladies de l'automne.

Les jours égalent les nuits à l'équinoxe de l'automne ; ils diminuent enſuite & les nuits augmentent proportionnellement ; le ſoleil a déjà perdu de ſa force, & ſa chaleur n'eſt plus ſenſible qu'une partie de l'après-midi ; les ſoirées, les nuits, & ſur-tout les matinées ſont fraîches ; le corps éprouve l'alternative de la chaleur & du froid. Lorſque l'été a été moins chaud & pluvieux, les maladies ſont plus légères : ſi au contraire, il a été fort chaud, les humeurs épaiſſies par de copieuſes tranſpirations, ſe trouvent plus diſpoſées à former des engorgemens ; la bile devenue épaiſſe & âcre, étant miſe en action par les fièvres qui ſurviennent, ajoute à leurs effets, & produit des ſymptômes plus graves. Ceci a lieu notamment ſur les bords du Rhin & dans les endroits marécageux, où le ſerein & les roſées plus copieuſes, & les brouillards plus ordinaires, contribuent davantage au relâchement

des fibres, à la fuppreffion de la tranfpiration & aux fièvres (l). En général, cette faifon eft la plus fâcheufe de l'année & la plus meurtrière; elle préfente toutes les maladies de l'été & de l'hiver: les plus communes font, les fièvres intermittentes, tierces & quartes, les fièvres continues remittentes, erratiques & avec redoublemens, les putrides & quelques malignes, les fauffes pleuréfies, les diarrhées, les dyffenteries, les rhumatifmes: vers la fin de l'automne, les maladies chroniques font plus communes, comme les obftructions, les hydropifies produites par la longueur des maladies & par les rechutes, les difpofitions fcorbutiques, &c.

Les fièvres intermittentes & les continues avec redoublemens, font fouvent accompagnées, dès l'invafion, de friffons très-longs, & de vomiffemens de bile abondans & périodiques; ces fièvres font plus opiniâtres, plus nombreufes que celles des autres faifons, fur-tout les quartes, lorfque l'hiver a été très-froid & long. Si elles indiquent

---

(l) Le public eft dans l'opinion que l'ufage des fruits eft la principale caufe des fièvres intermittentes: il eft vrai que mangés fans modération, avant leur parfaite maturité, ils peuvent fermenter dans l'eftomac, développer des acides, trop rafraîchir, épaiffir les humeurs & diminuer la tranfpiration, notamment chez ceux qui ne font pas ufage des liqueurs fermentées, ou qui n'en ufent que rarement; mais on fera obligé de chercher une autre caufe de ces fièvres, en confidérant que les fruits mûrs d'été font remplis d'un fuc léger, tenu, favonneux, propre à donner de la fluidité à nos humeurs & à en amortir l'acrimonie: les concombres & les prunes paffent pour les fruits les plus fiévreux; cependant on remarque fouvent que l'endémie eft dans toute fa force avant la vente de ces fruits, & que les fièvres même commencent avant la naiffance des premiers fruits: il faut donc admettre la caufe générale de l'humidité de l'air & fur-tout du ferein de la nuit: les fentinelles de nuit qui y font le plus expofés, font beaucoup plus en butte aux fièvres intermittentes que les payfans les plus pauvres, qui vivent moins bien que le foldat & mangent plus de fruits.

moins de ſaignées que les maladies de l'été, elles exigent plus d'évacuations des premières voies, principalement par le vomiſſement *(m)*. La meilleure méthode eſt de continuer leur traitement par les délayans, les apéritifs entremêlés de purgatifs & de lavemens, & ſur la fin, par l'aposème fébrifuge laxatif; il eſt néceſſaire de joindre pour les fièvres quartes, la terre foliée de tartre, à quelque décoction apéritive: à la ſuite de ces premiers remèdes, on peut employer les opiats fébrifuges ſimples & purgatifs; les fièvres qui annoncent plus de viſcoſité dans les humeurs & qui ſont plus rébelles, exigent un uſage plus continu d'apéritifs & de ſalins. J'en ai guéri pluſieurs de cette dernière eſpèce en employant un mélange de trois gros d'eſprit volatil de ſel ammoniac, de deux gros de teinture âcre d'antimoine, & d'autant d'élixir de propriété fait avec l'alkali; les malades en prenoient depuis trente juſqu'à quarante gouttes, deux fois par jour, dans une infuſion froide de millepertuis. Pour diminuer les douleurs ſpaſmodiques cauſées par le froid des fièvres quartes, après les évacuations néceſſaires, j'ai ſouvent fait prendre avec ſuccès, une heure avant l'accès, une potion faite avec trois onces d'eau de chardon bénit, huit gouttes d'eſprit volatil de ſel ammoniac, quatre gouttes de *laudanum* liquide, & un grain de camphre trituré avec un peu de ſucre, mêlé dans une demi-once de ſirop de pavots rouges: lorſque les douleurs ſe manifeſtoient particulièrement au dos, aux reins, j'ai éprouvé de bons effets de l'application

(m) M. Thomſon recommande de donner l'émétique dans l'invaſion des accès de fièvres intermittentes, lorſque les malades vomiſſent d'eux-mêmes ou ont des envies de vomir. Le Docteur Morgan, dans ſa pratique mécanique, conſeille le même uſage, trois ou quatre fois dans les fièvres quartes, & moins dans les fièvres tierces. J'ai quelquefois ſuivi cette méthode avec ſuccès.

d'un emplâtre diaphorétique tout le long de l'épine vertébrale, conſervé juſqu'à parfaite guériſon ; ou de l'onction faite ſur la même partie, avec de l'huile de térébenthine ; une forte décoction de quinquina m'a paru quelquefois produire plus d'effets, priſe en lavemens, qu'en ſubſtance par la bouche : afin d'aſſurer l'état des malades, & prévenir les rechutes, il eſt à propos de leur faire prendre pendant quelque temps, une priſe ou deux par jour, de vin ſtomachique, ou anti-ſcorbutique, ou chalybé.

La plupart de ces fièvres diminuent & ſe diſſipent communément après les premières gelées ; celles qui durent plus long-temps, par elles-mêmes ou par les rechutes, ſont aſſez ſujettes à laiſſer des obſtructions qu'on détruit aiſément quand elles ſont récentes, par le moyen de la décoction apéritive majeure, de l'opiat apéritif, des pilules ſavonneuſes, des pilules ſcillitiques ; & pour rendre le ton aux fibres, on mélange le vin chalybé au vin anti-ſcorbutique.

Les attaques d'aſthme humide qui paroiſſent quelquefois en automne, ne réſiſtent guère à la potion ammoniacale, à l'oxymel composé, que l'on rend purgatif & inciſif par le moyen de l'oignon de ſcille & du ſirop de nerprun.

Je répéterai ce qui a été dit dans le Mémoire inſéré dans le I.er volume, que l'oxymel colchique a conſtamment paru moins efficace pour guérir l'hydropiſie, que le vin ſcillitique & la décoction de genet ; une demi-once ou ſix gros de ſemences de moutarde ajoutés à la décoction de genet, ont paru en augmenter l'efficacité *(n)*.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être dit : Concluſion.

(n) On a guéri quelques hydropiques en leur faiſant prendre un gros de ſuc de racine d'*iris paluſtris*, avec autant de ſirop de nerprun, de deux en deux heures, augmentant le lendemain ou le ſur lendemain, juſqu'à deux gros, la doſe de ce ſuc, avec autant de ſirop.

1.° que ces deux ſaiſons, l'hiver & l'été, ont chacune un caractère dominant, duquel réſultent des maladies qui y ſont relatives; que le froid paroît agir plus immédiatement ſur la lymphe, & par ſon épaiſſiſſement produire les engorgemens inflammatoires; que la chaleur a plus d'action ſur la partie globuleuſe du ſang & ſur la bile, qui contribuent conſéquemment davantage aux maladies d'été.

2.° Qu'un froid fixe, & une chaleur long-temps continuée, non-ſeulement produiſent les maladies de l'hiver & de l'été, mais influent encore ſur celles du printemps & de l'automne. L'hiver de 1766 fut très-froid, & fit deſcendre deux fois le matin, pendant le mois de janvier, la liqueur du thermomètre au quinzième degré au-deſſous du terme de la glace: il y eut pendant cette ſaiſon, beaucoup de maladies inflammatoires, & cette diſpoſition inflammatoire ſe conſerva au printemps, & ne ſe perdit que vers le milieu de l'été.

3.° Que, lorſque l'hiver & l'été ſont variables, les maladies ſont moins aiguës & moins mortelles; elles approchent davantage de celles du printemps & de l'automne; & les maladies de ces deux dernières ſaiſons ont un caractère plus diſtinct.

4.° Que les fièvres intermittentes qui ſont endémiques, le long du Rhin, dans toute la province, & les autres maladies qui dépendent du relâchement des ſolides, ſont plus nombreuſes en automne, quand l'hiver précédent a été humide & tempéré; & qu'au contraire, elles le ſont d'autant moins que l'hiver a été plus froid & plus ſec: on remarque alors plus de fièvres quartes, peu de fièvres tierces: les temps ſecs dans ce pays, ſont les plus ſalubres.

5.° Que ſouvent on obſerve, que les maladies ne dépendent point des conſtitutions actuelles ou précédentes

des temps, & font produites par des caufes étrangères.

6.° Que les alimens & les boiffons concourent fréquemment par leurs mauvaifes qualités, à la production des différentes maladies (o).

7.° Que les différens fols, bas ou élevés, fecs ou humides, & les divers afpects du foleil, contribuent, certaines années, aux maladies populaires: elles règnent quelquefois dans plufieurs communautés pendant une faifon entière, fans fe manifefter dans les lieux voifins & même intermédiaires: on ne peut imputer cette fingularité qu'à la différence du fol qui éprouve des décompofitions refpectives à la nature des végétaux, aux pofitions baffes & humides, & à la privation des vents; les exhalaifons que la terre fournit à l'air, n'étant point renouvelées & agitées par les vents, fe corrompent & forment des germes morbifiques. Cette obfervation a lieu dans les vallons, & même dans les parties déclives des plaines marécageufes, lorfqu'il furvient un temps calme après des pluies long-temps continuées.

(o) Les alimens peuvent pécher par un défaut de maturité; d'où réfulte un mucilage groffier, des parties terreftres peu atténuées, des acides peu fubtilifés, mal combinés avec les autres principes; d'où naît l'épaiffiffement de nos liqueurs, plus de lenteur dans leurs mouvemens, une diminution des fécrétions, principalement de la tranfpiration: ils peuvent être viciés par un commencement de fermentation, lorfqu'on les renferme & qu'on les conferve trop humides, ou enfin par les maladies rapportées en parlant des grains, qui les altèrent, détruifent leur mucilage, dégagent trop leurs fels, & produifent une âcreté qui fe communique à nos humeurs; ce qui diffout le lien qui unit leurs parties, & les prédifpofe à la putridité. Les boiffons fpiritueufes peuvent également devenir nuifibles par un défaut de maturité des fucs qui les produifent, ou par une fermentation infuffifante pour atténuer, divifer & mélanger intimément leurs principes: les boiffons aqueufes plus ufitées contribuent davantage aux maladies, par leur altération, par leur vifcofité, ou par le mélange de principes étrangers qui leur impriment différentes qualités nuifibles. Peut-être fait-on trop peu d'attention à ces caufes, qui fouvent déterminent autant les maladies que les conftitutions des temps.

8.° Que les principes qui s'exhalent abondamment des différentes ſubſtances, & ſont ſoutenus dans l'air, étant ſuſceptibles d'une infinité de combinaiſons; ils doivent produire des réſultats également variés, capables d'affecter diverſement les animaux qui y ſont ſoumis.

9.° Que la diverſité des tempéramens, l'âge, le ſexe, la manière de vivre, les circonſtances de la vie, modifient les cauſes des maladies de façon qu'elles les rendent quelquefois plus actives, & que d'autres fois elles énervent & détournent leur action.

10.° Qu'il peut ſe faire un concours de pluſieurs de ces cauſes, qui changent tellement les diſpoſitions que telle conſtitution de ſaiſon feroit naître, qu'elles en produiſent de bien différentes, auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre, & que ſouvent on connoît très-peu.

11.° Que ces cauſes agiſſant ſeules, ou pluſieurs enſemble, avec plus ou moins de force dans les différentes ſaiſons, & ſur différens individus, éprouvent des combinaiſons qui modifient diverſement les nuances & les aſpects des maladies identiques; ce qui oblige les Médecins d'employer des traitemens variés, d'une ſaiſon à l'autre, pour les mêmes maladies, & d'appliquer des moyens gradués & ſouvent diverſifiés pour chaque malade en particulier.

12.° Qu'enfin on impute quelquefois à des cauſes éloignées & extraordinaires, des maladies qui, bénignes dans leurs principes, ne contractent un caractère dangereux que par les fautes du régime ou du traitement, ou plus ſouvent par l'air infecté des lieux qu'on n'a pas ſoin de renouveler, que l'on ne tient pas avec aſſez de propreté, & où on réunit un trop grand nombre de malades.

MÉMOIRE
SUR
LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE PERPIGNAN, ET DE LA PROVINCE DE ROUSSILLON.

Par M. BONAFOS, Docteur & Professeur en Médecine; Médecin de l'Hôpital militaire de Perpignan, Proto-medic. de la province de Roussillon.

PERPIGNAN, la capitale du Roussillon, est une ville de guerre considérable, & très-bien fortifiée: elle est située au vingtième degré trente-quatre minutes cinq secondes de longitude, & au quarante-deuxième degré quarante-une minutes cinquante-cinq secondes de latitude, partie dans une plaine, partie sur une colline, environ à une lieue & demie de la mer, & à dix ou douze lieues des Pyrénées. Cette position lui fait éprouver des vicissitudes très-fréquentes dans l'atmosphère; il arrive assez souvent que l'on voit le froid, le chaud, le sec & l'humide se succéder tour-à-tour, quelquefois assez rapidement, dans un même jour, sur-tout au printemps.

Les hivers n'y sont point rudes, & les chaleurs de l'été y sont vives; mais au moyen des orages qui sont assez fréquens, les chaleurs sont beaucoup tempérées, soit par la pluie qui répand une certaine fraîcheur dans l'air, soit par le vent du nord, qui le plus souvent succède à l'orage, & qui est toujours frais.

Les vents qui dominent le plus dans le Rouſſillon, & ſur-tout à Perpignan, ſont, le vent du nord, connu dans le pays ſous le nom de *tramontane,* & celui d'eſt ou vent marin : on y éprouve ſouvent le vent du ſud, ou vent d'Eſpagne: ce vent eſt fort chaud, léger, peu élaſtique, & conſéquemment mal ſain ; il relâche les parties ſolides, & diſpoſe les fluides à contracter un principe de putréfaction ; il rend le corps lourd, la tête peſante ; il eſt très-contraire aux perſonnes qui ont des diſpoſitions à l'apoplexie, ſur-tout lorſqu'il ſouffle pendant l'été: heureuſement ce vent ne ſe fait pas ſouvent ſentir parmi nous; ordinairement il amène la pluie. Nous reſſentons auſſi quelquefois les effets du vent d'oueſt: ce vent eſt froid & humide; il occaſionne beaucoup de catarres, des fluxions, des pleuréſies, des péripneumonies, &c. de-là vient que du côté du confluent, & ſur-tout au Mont-Louis, ces maladies ſont ſi fréquentes, principalement pendant l'hiver & le printemps.

Le vent du nord eſt froid, ſec & élaſtique, conſéquemment très-ſain ; quelquefois il incommode par ſa violence ; mais en revanche, il purifie l'air; il donne du reſſort aux parties ſolides, il en augmente la force ; il tempère l'ardeur des fluides, en diminue l'efferveſcence: c'eſt au vent du nord principalement que notre climat doit ſa ſalubrité; il n'eſt contraire qu'aux perſonnes qui ont une poitrine foible & délicate ; mais les effets qu'il produit alors, ne ſont qu'accidentels, & par lui-même il eſt toujours très-ſalubre.

Le Rouſſillon eſt une province qui a environ vingt lieues de longueur: elle eſt ſituée dans une très-belle plaine, qui eſt terminée d'un côté par la mer, & de l'autre par les montagnes des Pyrénées: le terroir en eſt aſſez fertile; on y recueille un peu de tout. Le froment

y eſt très-bon, ſur-tout celui qu'on retire de certains endroits qu'on appelle la *Salauque:* nous avons en outre du gros & du petit millet, des haricots, des féves, des pois, de l'avoine & de l'orge, &c. la Cerdagne produit beaucoup de ſeigle.

Le vin eſt fort abondant & fort bon en Rouſſillon; les terroirs gras en produiſent beaucoup; mais il s'aigrit très-facilement, & ne ſe garde pas long-temps: au contraire, celui qu'on retire d'un terroir ſec & chargé de cailloux, eſt excellent; il ſe conſerve pluſieurs années, pourvu qu'il ſoit fait avec ſoin; le tranſport ne le rend que meilleur; & lorſqu'il a acquis trois ou quatre ans, il eſt parfait. On eſtime ſur-tout le vin du terroir de Sorremila, du Vernet & de Riveſalte: le défaut de ces vins, eſt d'être violens; ils ſont très-ſpiritueux & fort tartareux; ils enflamment le ſang, en diſſipent & détruiſent la partie ſéreuſe & balſamique; ils épaiſſiſſent nos liqueurs & deſsèchent les parties ſolides: il eſt donc fort dangereux de s'y adonner, ſur-tout pour les étrangers qui n'y ſont point accoutumés. En effet, les perſonnes qui boivent beaucoup de vin en Rouſſillon, ſont ſujettes aux maladies inflammatoires, aux crachemens de ſang, à la phthiſie, aux rhumatiſmes, à la goutte, à la néphrétique, à la gravelle, aux affections de nerfs, à l'apoplexie, & ſur-tout à l'hydropiſie.

Outre le vin rouge, il y a encore dans la province pluſieurs eſpèces de vins blancs: celui qui eſt ſupérieur à tous, eſt le vin muſcat de Riveſalte; mais il eſt ſi violent & porte ſi fort à la tête, qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire une certaine quantité ſans en être incommodé; c'eſt un vin de liqueur d'ailleurs fort agréable par ſon goût & ſon parfum.

Les oliviers ſont abondans dans le Rouſſillon; mais

l'huile n'en eſt pas ordinairement fort bonne : on a la mauvaiſe habitude de laiſſer trop long-temps croupir les olives à monceaux avant d'en extraire l'huile ; en croupiſſant ainſi elles s'échauffent & ſe pourriſſent, de ſorte que l'huile qu'on en exprime, eſt forte, & même quelquefois fétide.

Le miel de Rouſſillon eſt fort eſtimé ; il y en a cependant de pluſieurs qualités : on en recueille dans certains terroirs, qui eſt blanc comme l'albâtre, & qui a une odeur de romarin qui embaume : quoiqu'on donne quelquefois à ce miel, le nom de *miel de Narbonne*, c'eſt principalement du Rouſſillon qu'on le tire. Nous ne manquons ni d'herbages ni de légumes, qui pour l'ordinaire ſont excellens : l'arroſage de nos jardins & de nos campagnes n'eſt ni pénible ni difficile, excepté dans les temps de ſéchereſſe.

La viande de boucherie eſt aſſez généralement mauvaiſe dans cette province ; le bœuf, le veau y ſont d'une qualité médiocre, & le mouton ne vaut guère mieux : il ſeroit cependant poſſible de rectifier ce défaut qui eſt aſſez important, puiſqu'il y a dans les environs, & ſurtout à Capſir, des veaux excellens, & que le mouton eſt parfait du côté de la Salauque ; mais l'avidité des pourvoyeurs élude tous les règlemens les plus ſages à cet égard : en revanche, le gibier eſt excellent & très-abondant.

Les étangs ſont couverts de canards & autres oiſeaux aquatiques, & les rivières fourniſſent avec abondance des poiſſons d'eau douce ; mais la mer qui borde nos côtes, eſt fort ſtérile depuis un certain temps ; rarement voyons-nous un gros poiſſon : autrefois on pêchoit du thon ; mais depuis pluſieurs années, cette pêche n'a plus lieu : on ne peut qu'en accuſer la pareſſe ou l'inhabileté des pêcheurs.

Nos laines ſont d'une bonne qualité, & elles ſont aſſez eſtimées; c'eſt une reſſource pour la province, qui ſans cela n'auroit preſqu'aucun commerce.

Nos montagnes ſont très-riches en belles plantes & en bois de toute eſpèce; il y a des forêts immenſes de bois de ſapin.

Il y a beaucoup de mines de fer dans ces montagnes, & nous avons pluſieurs forges dans la province, dans leſquelles on le travaille avec ſuccès.

Le Rouſſillon renferme pluſieurs ſources d'eaux minérales; il y en a ſur-tout beaucoup de ſulfureuſes, quelques-unes de martiales, d'alkalines & de nitreuſes.

Les eaux ſulfureuſes les plus connues & les plus en uſage, ſont celles d'Arles, de la Preſte, de Molitg, du Vernet-en-Conflans, de Nihers, de Noſſa, d'Oletta & de la Cerdagne: toutes ces eaux répandent une odeur d'alkali volatil plus ou moins forte; elles ſentent l'œuf couvé, & noirciſſent l'argent en maſſe, &c.

Les eaux d'Arles ont deux ſources très-diſtinctes; l'une ne ſert qu'à l'arroſage, ſa chaleur eſt de cinquante-ſept degrés & demi; l'autre, qui eſt en uſage en Médecine, eſt de cinquante-cinq degrés & demi; la chaleur de cette eau diminue dans le trajet qu'elle fait pour ſe rendre au baſſin dans lequel on prend les bains: ce baſſin eſt très-beau, très-vaſte; il eſt diviſé en deux parties par un mur mitoyen; le peuple ſe baigne dans l'une, & les gens aiſés dans l'autre.

La pièce dans laquelle ces bains ſont renfermés, eſt très-bien voûtée; mais cet édifice ſi beau, ſi ancien, & qu'on attribue aux Romains, eſt prêt à crouler faute de réparations.

Il y a auſſi à Arles un bain de vapeurs: c'eſt un lieu fort ſerré, dans lequel ſe trouvent renfermées les vapeurs

qu'exhalent les eaux en allant ſe précipiter dans le baſſin; la liqueur du thermomètre y monte juſqu'au trente-neuvième degré: à peine y eſt-on entré, qu'on eſt couvert de ſueurs très-abondantes. Une excrétion auſſi prompte & auſſi copieuſe, a quelquefois produit des effets merveilleux dans certaines affections de rhumatiſme qui avoient réſiſté aux remèdes généraux.

La Preſte contient trois ſources d'eau thermale également ſulfureuſe: la première eſt à trente-huit degrés & demi de chaleur en ſortant du roc; la ſeconde à vingt-ſix, & la troiſième à vingt-cinq & demi: ces eaux ne ſouffrent pas le tranſport.

Près de Moligt, petit village du Conflans, on trouve auſſi pluſieurs ſources ſulfureuſes; leur chaleur au ſortir du rocher, eſt de trente-un & de trente-trois degrés: ces eaux conſervent leur vertu & leur odeur aſſez long-temps, & ſe tranſportent aiſément.

Auprès du château de Nihers, on trouve une autre ſource d'eau ſulfureuſe, dont la chaleur n'eſt que de dix-neuf degrés.

Près de Vinca, dans un terroir appelé *Noſſa*, on en trouve une autre fort analogue à celle-ci, dont la chaleur eſt de vingt degrés & demi: ces deux dernières eaux ſouffrent très-facilement le tranſport ſans beaucoup perdre de leurs qualités.

Auprès de Livia, dans la Cerdagne Françoiſe, il y a deux ſources d'eau thermale ſulfureuſe, connues ſous le nom de *las caldas;* la chaleur de l'une eſt de trente-ſept degrés & demi, & celle de l'autre eſt de trente-huit & demi: ces eaux aſſez ſemblables à celles de la Preſte, ne ſouffrent pas le tranſport.

Aux environs d'Oletta, ſur le chemin du mont Saint-

Louis, on trouve également une ſource d'eau ſulfureuſe, dont la chaleur fait monter la liqueur du thermomètre au ſoixante-dixième degré & demi : cette eau eſt conſéquemment trop chaude pour qu'on puiſſe en faire uſage dans aucun cas.

Enfin il y a encore deux ſources d'eau thermale ſulfureuſe auprès de Vernet, petit village de la montagne de Canigou, dont l'une au ſortir du rocher, a quarante-huit degrés de chaleur, & l'autre cinquante-un : cette dernière ſort immédiatement du fond du baſſin, ſe mêle avec la première, qui pour s'y rendre, a perdu neuf degrés de ſa chaleur : elles ſervent aux mêmes uſages que celles d'Arles, & même on les préfère à cauſe de leur moindre chaleur.

Toutes ces eaux, & ſingulièrement celles de la Preſte, priſes intérieurement, produiſent des effets merveilleux dans les maladies de la poitrine ; elles humectent, détendent, relâchent les fibres des poumons, en même temps qu'elles inciſent les matières craſſes, viſqueuſes, âcres & purulentes qui y ſéjournent ; elles en facilitent l'excrétion par la voie des crachats & de la tranſpiration : ces eaux ſont véritablement vulnéraires & déterſives, & comme telles, elles ſont fort analogues à celles de Barège & de Coterès ; ce qui les rend très-recommandables dans les catarres opiniâtres & invétérés, dans les aſthmes ſecs & humides, & même dans les premiers degrés de la phthiſie : elles ne ſont pas moins utiles dans les autres ſuppurations internes & externes ; & on en éprouve de bons effets dans la colique inteſtinale, dans la néphrétique, & dans toutes les maladies de la peau.

Ces eaux en général, ne diffèrent guère entr'elles que par la chaleur, & par le plus ou le moins de volatilité

de leurs principes : il n'eſt pas poſſible de boire celles d'Arles ; elles ſont trop chaudes pour cela, & ſi on les laiſſe refroidir, elles perdent toute leur qualité : par la même raiſon, on ne peut reſter que très-peu de temps dans le bain qui n'eſt pas moins exempt d'inconvéniens, à raiſon de ſa trop grande chaleur : il eſt donc plus prudent de préférer les eaux de la Preſte, & dans certains cas, celles de Vernet, & même celles du château de Nihers dont la chaleur eſt la plus tempérée ; car il eſt de principe, que la trop grande chaleur, en raréfiant le ſang & les humeurs, occaſionne des ſtaſes, des engorgemens, augmente ceux qui exiſtent, prédiſpoſe aux maladies inflammatoires, & enſuite à l'atonie.

On obſerve conſtamment, que les perſonnes d'un tempérament ſec & chaud, & celles qui ont beaucoup d'âcreté dans les fluides, avec tenſion, aridité & ſéchereſſe dans les ſolides, ſe trouvent mal de l'uſage des eaux de Molitg ; que ces eaux produiſent aſſez ſouvent des crachemens de ſang dont les ſuites ſont funeſtes : elles ſont très-bonnes au contraire, quand il y a un relâchement dans la poitrine, que le poumon eſt engorgé de matières épaiſſes & viſqueuſes, comme dans l'aſthme & certains catarres opiniâtres ; alors elles procurent une expectoration abondante & facile, & un ſoulagement ſenſible.

Les eaux martiales les plus connues dans la province du Rouſſillon, ſont celles du Barnadel près Vinca ; celles qu'on nomme *las Picharottas,* dans le terroir de Corneilla de la rivière : on en trouve une autre ſource auprès de la montagne de Force-réal ; deux autres dans le terroir de Montné, dont l'une ſituée au lieu dit la *Ména,* eſt beaucoup plus chargée de mars que toutes les autres dont je viens de parler.

Nos

Nos montagnes nous fourniſſent de tous côtés des fontaines ſans nombre, dont l'eau eſt excellente à raiſon de ſa fraîcheur, de ſa légèreté & de ſa pureté. Ces eaux ſont très-propres à délayer, à tempérer le ſang: bien des gens croient qu'elles ſont chargées de quelque minéral, parce qu'elles ſont beaucoup uriner, & qu'elles donnent de l'appétit; telles ſont les eaux qu'on appelle de *Flagells*, mais c'eſt ſans aucun fondement.

Nous avons dans le Rouſſillon deux ſources d'eau alkaline-martiale; l'une ſe trouve près de Soréda, & porte le même nom; l'autre eſt près de Collioure.

Enfin nous avons encore une ſource d'eau natreuſe, connue ſous le nom de *Saint-Martin de Fenouilla:* cette ſource ſe trouve ſur le chemin d'Eſpagne, un peu au-delà du Boulou.

Il eſt prouvé par l'analyſe, par les différens mélanges qui ont été faits, & par les effets, que les eaux de Saint-Martin contiennent un principe aërien très-ſubtil; qu'elles ſont chargées d'une terre calcaire & d'un ſel alkali foſſile, de la nature du *natrum* des Anciens.

Les eaux de Saint-Martin conviennent pour rétablir le reſſort de l'eſtomac, quand il eſt chargé de glaires, quand il eſt pareſſeux & qu'il fait mal ſes fonctions; elles inciſent, & donnent de la fluidité aux humeurs épaiſſes & viſqueuſes; elles augmentent le jeu & l'action des ſolides relâchés; elles facilitent le cours libre des liqueurs; elles détruiſent les embarras & les obſtructions des viſcères, & rétabliſſent les ſécrétions & excrétions, &c.

En finiſſant l'article des eaux du Rouſſillon, j'ai cru ne devoir pas omettre les bains froids qu'on trouve à Fontromen dans la Cerdagne françoiſe, un peu au-delà du Mont-Louis.

L'eau des bains de Fontromen eſt très - froide ; la liqueur du thermomètre plongé dans ces eaux ne monte qu'au ſixième degré & demi au-deſſus du terme de la congélation; on ne peut reſter que peu de temps dans ces bains, & on n'en prend pour l'ordinaire qu'un ou deux : on pourroit cependant en prendre davantage & y reſter plus long-temps, eu égard à la force & au tempérament du malade.

L'impreſſion que cette eau froide fait en même temps ſur toute la ſurface du corps, occaſionne une criſpation & un reſſerrement ſubit dans les vaiſſeaux, leur donne de la tenſion & du reſſort; en conſéquence, ils ſe contractent avec plus de force, pouſſent le ſang avec plus de vîteſſe, le briſent, l'atténuent; augmentent les ſécrétions & excrétions, de ſorte qu'on a coutume de ſuer beaucoup en ſortant de ce bain, pourvu qu'on ait l'attention de ſe faire bien eſſuyer & frotter, & de ſe mettre dans un lit modérément chaud : c'eſt ainſi que ces bains ont fait ceſſer des douleurs de rhumatiſme & de ſciatique qui avoient réſiſté à d'autres moyens. Je penſe qu'ils pourroient être utiles aux maniaques, ſur-tout en y plongeant quelquefois la tête, ou en l'arroſant de cette eau.

La partie de Perpignan qui eſt placée ſur une colline, eſt en très-bon air, mais elle manque d'eau; l'autre partie qui eſt placée dans la plaine, eſt moins aërée, mais on y a de la meilleure eau & en abondance; l'eau en outre peut couler facilement preſque dans toutes les rues ; cependant le plus ſouvent elle manque, ou elle coule lentement; quelquefois même elle croupit, elle ſe corrompt & infecte l'air, ſur-tout pendant l'été.

Les maiſons des particuliers de cette ville ſont baſſes, & petites , l'air s'y renouvelle difficilement ; la plupart des rues ſont étroites, mal percées & mal-propres; les

cimetières ſont tous renfermés dans l'enceinte des murs; enfin la puanteur qu'exhalent les vers-à-ſoie qu'on étouffe & qu'on laiſſe périr dans leurs coques, ſe joint à toutes ces cauſes pour rendre le ſéjour de Perpignan fort mal-ſain.

Toutes les eaux qu'on boit à Perpignan, en général, ne ſont pas fort bonnes: la ſource des fontaines qui ſe diſtribue dans cette ville, vient d'un petit monticule; elle y eſt conduite par des canaux fort mal entretenus, qui permettent à l'eau du ruiſſeau de la ville de s'y mêler en certains endroits, en ſorte que dès qu'il pleut, l'eau de ces fontaines devient trouble & bourbeuſe. La meilleure de ces fontaines eſt celle des Carmes; il n'y a que celle qu'on nomme de *Saint-Martin*, qui lui ſoit ſupérieure: celle-ci eſt formée par des eaux vives ramaſſées preſque ſur les lieux, & qui fourniſſent continuellement.

L'eau des puits eſt pour la plupart douce & peſante, ſi on excepte néanmoins celle des puits qui ſe trouvent dans le quartier des Cordeliers, dont l'eau eſt fraîche, légère, fort claire & d'un aſſez bon goût; quoiqu'on la garde aſſez long-temps, elle ne ſe trouble pas, & les légumes cuiſent très-bien dans cette eau.

La ſeule eau de citerne dont on fait cas, eſt celle de la citerne des Carmes-déchauſſés: le réſervoir en eſt conſidérable; on y deſcend par un eſcalier voûté dans lequel il y a plus de ſoixante marches: l'eau filtre à travers une excellente pierre-ponce; elle eſt d'un aſſez bon goût, & ne pèſe point ſur l'eſtomac.

L'eau de la rivière de la *Têt*, qui mouille les murailles de Perpignan, eſt fort bonne; mais avant qu'elle arrive à cette ville, il s'y mêle tant d'autres eaux qu'elle perd beaucoup de ſa qualité: pendant l'été, on y fait pourrir le lin & le chanvre, ce qui la rend très-mauvaiſe & même dangereuſe.

On ne ſauroit boire de l'eau de la *Baſſe*, autre rivière qui paſſe à Perpignan, parce qu'elle eſt chargée de toute ſorte d'immondices ; elle ſert principalement pour le lavage des laines & pour préparer les cuirs : le cours de cette rivière eſt d'ailleurs fort lent ; ſon eau croupit en certains endroits, ſe corrompt, & contribue à augmenter l'inſalubrité de l'air des tanneries le long deſquelles elle coule.

Il y a deux caſernes à Perpignan, une à chaque extrémité de la ville ; le corps du bâtiment de l'une & de l'autre forme un carré : les caſernes appelées de *Saint-Jacques*, ſont placées à la partie la plus élevée de la ville, ſur une grande place ; elles ſont très-bien ſituées, rien ne les domine, elles ſont bien aërées, la cour en eſt très-vaſte, & les chambres ſont aſſez élevées. Les caſernes de Saint-Martin ſont placées au contraire dans la partie la plus baſſe de la ville ; le bâtiment n'eſt pas ſi élevé que celui de Saint-Jacques, la cour en eſt plus petite & plus reſſerrée, & les chambres plus baſſes : ces caſernes d'ailleurs ſont dominées de tous côtés par les remparts de la ville, par des couvens & par les maiſons des bourgeois, ce qui intercepte la libre circulation de l'air, & les rend conſéquemment moins ſalubres ; en revanche elles jouiſſent d'un autre avantage, qui eſt de ſe trouver dans le quartier où les eaux ſont les plus abondantes & les meilleures.

Les hôpitaux de Perpignan ſont au nombre de trois, dont le premier eſt l'hôpital général, uniquement deſtiné à renfermer les pauvres orphelins de l'un & de l'autre ſexe de toute la province ; il eſt placé vers l'extrémité de la ville, dans la partie baſſe : le bâtiment diviſé en deux quartiers, l'un pour les garçons & l'autre pour les filles, eſt un peu trop écraſé ; les ſalles ne ſont point ſuffiſamment

élevées, & le logement n'eſt pas aſſez vaſte pour la quantité de ſujets qu'on y reçoit, & qu'on occupe à une manufacture de draps.

Les malades de cet hôpital, comme ceux de toute la province, ſont transférés dans l'hôpital de Saint-Jean, dans lequel on reçoit même les étrangers ; on y enferme les foux, & on y prend auſſi les enfans-trouvés. Ce bâtiment eſt placé preſque au centre de la ville, au bout de la place d'armes & vis-à-vis l'égliſe cathédrale; l'emplacement en eſt un peu trop étroit, trop bas & trop reſſerré. L'hôpital militaire eſt ſitué dans la partie la plus baſſe, à l'extrémité de la ville & près des caſernes de Saint-Martin ; il fait portion du couvent des Cordeliers qui étoit autrefois immenſe, & qui eſt aujourd'hui ruiné & fort peu habitable : il n'y a dans cet hôpital qu'une très-grande & belle ſalle dont les fenêtres ſont à l'oueſt ; on eſt obligé d'y recevoir tous les malades, & ſouvent d'y placer les fiévreux & les bleſſés à côté des dyſſentériques : les latrines collées contre les ſalles, forment un autre inconvénient preſqu'auſſi important ; quelque ſoin qu'on ſe donne, elles répandent dans la ſalle une puanteur ſouvent inſupportable, ſur-tout pendant l'été, lorſque l'eau n'y paſſe pas.

Les habitans du Rouſſillon ſont d'un tempérament vif & vigoureux ; il y a chez eux beaucoup de tenſion & de ſenſibilité dans le ſyſtème nerveux ; leurs paſſions ſont vives ; ils ſont naturellement belliqueux, & toujours prêts à prendre les armes pour la défenſe de l'État & de la patrie.

Les payſans de cette province ſont mal-propres dans leurs habits ; ils boivent beaucoup de vin ; ils ſe nourriſſent principalement de pain bis & de légumes ; & pour peu qu'ils ſoient aiſés, ils achettent un cochon, ils le

falent, & ils s'en fervent pour affaifonner leurs légumes & leurs herbages.

Les bourgeois vivent de viande de boucherie qui en général eft ici fort mauvaife : les riches abufent fouvent de la facilité qu'ils ont de faire bonne chère, & de l'habitude qu'ils contractent d'ufer d'alimens trop fucculens ; il en réfulte une furabondance de fucs, un chyle vifqueux, mal élaboré, & tous les accidens de la pléthore & de la fabure.

On ne connoît point de maladies endémiques dans le Rouffillon ; celles qu'on y obferve le plus fréquemment, font des maladies inflammatoires fouvent fymptomatiques. La vivacité de l'air & fes fréquentes viciffitudes, occafionnent beaucoup de catarres, des pleuréfies, des péripneumonies & des phthifies, fur-tout chez les perfonnes qui boivent beaucoup de vin : les hydropifies de poitrine & du bas-ventre y font affez fréquentes ; on y voit fouvent des fièvres putrides, quelques fièvres malignes & beaucoup de fièvres intermittentes. Les habitans font affez fujets aux dartres, aux écrouelles : la proximité de la mer, l'air humide & froid, les alimens & les vins produifent beaucoup d'affections fcorbutiques.

Dans les maladies aiguës inflammatoires, la faignée réuffit très-bien, pourvu qu'elle foit faite à propos, & réitérée dès le commencement de la maladie ; mais comme ces inflammations ne font fouvent que fymptomatiques, lorfqu'elles ont diminué, il faut avoir recours à de légers purgatifs, &c.

En général, les remèdes trop violens ne conviennent point aux habitans du Rouffillon ; leur fyftème nerveux eft trop facile à ébranler, & ils éprouvent dans prefque toutes leurs maladies, des irritations & des crifpations fpafmodiques qui occafionnent des fymptômes fâcheux.

Les délayans, les acides, les anti-ſpaſmodiques, les toniques légers, les bains domeſtiques, &c. ſont les remèdes que l'expérience journalière nous apprend être les plus analogues & les plus convenables à leur tempérament.

Par une ſuite des mêmes principes, les femmes & les filles ſont fort vaporeuſes ; elles ont le genre nerveux très-délicat : la ſuppreſſion des règles, les pertes blanches, les pâles-couleurs, la leucoflegmatie, ſont les maladies auxquelles elles ſont le plus ſujettes. C'eſt par l'uſage des martiaux, des toniques, des anti-ſpaſmodiques & des apéritifs que nous les guériſſons.

MÉMOIRE
SUR
LE SOL, L'AIR ET LES EAUX
DE CALAIS ET DU CALAISIS.

Par M. DAIGNAN, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin de l'Hôpital militaire de Calais.

LA ville de Calais, capitale du pays conquis & reconquis, eſt ſituée ſur le détroit de la Manche, auquel elle a fait donner le nom de *pas de Calais:* cette ville, quoique peu conſidérable par ſon étendue, eſt très-importante: ſa longitude eſt de dix-neuf degrés trente minutes cinquante-ſix ſecondes; ſa latitude, de cinquante degrés cinquante-ſept minutes trente-une ſecondes. Elle forme un carré long qui s'étend de l'eſt à l'oueſt: elle eſt percée vers ſon centre dans cette direction, d'un bout à l'autre, par deux rues principales; toutes les autres rues ſont collatérales à celles-ci, & les coupent perpendiculairement du nord au ſud, ce qui fait pluſieurs carrés preſque réguliers, qui forment les différens quartiers de la ville. Au moyen de cette diſtribution, la plupart des iſſues répondent ſi bien les unes aux autres, que les vents ont un libre accès par-tout. L'aſſiette de la ville eſt plate, à une petite pente près, qui favoriſe l'écoulement des eaux du côté des remparts, de droite & de gauche vers ſon centre, d'où elles vont ſe perdre par les deux extrémités & par le milieu, dans les foſſés de l'ancienne enceinte de la ville.

On eſtime que cette ville conſidérée dans ſon ancienne enceinte,

enceinte, n'a qu'environ ſix cents toiſes de l'eſt à l'oueſt, y compris la citadelle ; deux cents cinquante du nord au ſud, & dix-neuf cents toiſes de circonférence. Il y a à peu-près neuf cents maiſons, & cinq ou ſix mille habitans au plus : les maiſons ſont toutes conſtruites en brique, & la plupart n'ont qu'un étage outre le rez-de-chauſſée ; mais quelques-unes ſont fort vaſtes : toutes celles qui ſont un peu conſidérables, ont de très-belles caves qui ſont preſque toutes habitées.

Après l'égliſe paroiſſiale & l'hôtel-de-ville, où il y a quelques particularités remarquables, les édifices les plus conſidérables ſont, les citernes publiques, les pavillons, les caſernes & l'hôpital militaire.

Nous avons cinq citernes qu'on peut regarder comme publiques ; il y en a trois dans la ville, les deux autres ſont dans la citadelle. La citerne royale qui eſt bâtie en très-belles pierres de taille, eſt à la partie ſupérieure de la ville, vers l'eſt, à la gauche de la principale entrée de l'égliſe paroiſſiale dont elle reçoit les eaux : elle eſt remarquable par ſa grandeur & par ſa ſolidité ; elle peut contenir ſix mille muids d'eau, & elle eſt à l'épreuve de la bombe. Il y en a une autre moins grande de l'autre côté de l'égliſe, entre les deux pavillons, dont l'eau paſſe avec raiſon pour ſuſpecte, par ſa communication avec celles d'un canal qui paſſe à côté, ou avec les latrines du quartier des Dragons. La troiſième eſt aux Minimes : elle eſt beaucoup moins grande que la royale ; ſa conſtruction paſſe pour ſingulière & fort curieuſe. Les deux citernes de la citadelle qui ſont dans la cour de l'arſenal, ſont de la même conſtruction que celle des Minimes, auſſi belles & auſſi bonnes.

A la droite de cette même entrée de l'égliſe, eſt le pavillon des Officiers : c'eſt un bâtiment tout uni, en

carré, long & à deux étages, outre le rez-de-chauſſée qui eſt élevé de cinq ou ſix marches : il eſt diviſé en trois parties par autant d'eſcaliers qui répondent à droite & à gauche, à des chambres d'une moyenne grandeur, ſimples, mais propres & ſaines, dont l'aſpect eſt à l'eſt & à l'oueſt; ce bâtiment aboutit au quartier des Dragons. C'eſt un autre pavillon, qui en s'étendant ſur la gauche vers l'eſt, forme avec le premier, un angle qui ferme deux côtés du cimetière de la paroiſſe : cet édifice pris ſéparément, eſt beaucoup plus conſidérable que le premier; il forme un carré plus exact, au centre duquel eſt une très-grande cour environnée d'écuries pour la Cavalerie : ce pavillon eſt de la même hauteur que l'autre, mais il eſt différemment diſtribué, ayant des chambres ſur les quatre faces, dont celles qui ont l'aſpect ſur la cour, ſont deſtinées pour la troupe, & ſont plus vaſtes & moins propres que celles de la façade deſtinées pour les Officiers : le rez-de-chauſſée de ce pavillon n'eſt pas élevé comme celui du premier; on y entre de plein-pied, ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins ſain; auſſi eſt-il peu ou point habité.

A l'autre extrémité de la ville, du côté de l'oueſt, ſont la manutention & les caſernes; ce ſont trois bâtimens conſtruits ſur une même ligne, au commencement de l'eſplanade & en face de la citadelle : ces bâtimens ſont iſolés, c'eſt-à-dire, ſéparés les uns des autres, & des dernières maiſons de la ville, par une rue. Les caſernes ſont partagées en deux corps d'inégale grandeur, & diſtingués par les nom de *grand* & de *petit quartier.* Le grand quartier tient le milieu entre la manutention & le petit quartier, mais à diſtance inégale; la manutention eſt tout près à ſa droite, & le petit quartier un peu plus loin à ſa gauche : ces deux caſernes, dont les deux

corps ensemble peuvent loger quatre bataillons, sont à deux étages outre le rez-de-chaussée, très-bien bâties en briques, sur un fonds de sable pur & sec; elles sont bien distribuées, bien percées & bien aërées; leurs faces regardent l'est & l'ouest.

La *manutention* ou la *munition*, ainsi nommée du pain de munition qu'on y fabrique & qu'on y distribue à la troupe, est un bâtiment d'environ quarante toises de longueur sur dix ou douze toises de largeur; il n'y a rien de remaquable que sa propreté & sa commodité pour l'objet auquel il est destiné.

L'hôpital est dans un quartier fort tranquille, à peu de distance des remparts, vers le sud-ouest, un peu au-delà du milieu de la ville en gagnant du côté de la citadelle: cet édifice est à deux étages outre le rez-de-chaussée, & quoiqu'imparfait, il est d'une assez belle apparence, d'une noble simplicité, d'une belle hauteur, & bien aëré.

Outre l'entrée principale, au milieu de l'aile du bâtiment est une seconde entrée, à laquelle répond un grand escalier assez beau, qui communique aux salles à droite & à gauche: ces salles sont au nombre de six; elles sont toutes d'une belle hauteur & d'une largeur proportionnée, bien aërées & bien éclairées par plusieurs croisées dont la principale répond au bout de chaque salle, du côté droit à l'ouest, & du côté gauche à l'est; les autres ont l'aspect au nord & au sud. On trouve que ces croisées ne sont pas proportionnées à la grandeur des salles; mais je pense qu'on ne les a pas faites plus grandes, pour obvier aux inconvéniens qui pourroient résulter des vents qui sont ici, le plus souvent, d'une violence extrême. Il y a sur la façade deux autres salles à peu-près semblables à celles-ci, qui ont l'aspect à l'est & à l'ouest.

Au fond de la cour qui eſt à peu-près carrée, belle & ſpacieuſe, eſt un vieux bâtiment, au rez-de-chauſſée duquel on a établi la boucherie & la lavanderie ; il y a au-deſſus une aſſez grande ſalle, qui ne reçoit l'air & le jour que du côté de l'eſt : cette ſalle eſt deſtinée pour les galeux, lorſqu'ils ſont en grand nombre ; hors cette circonſtance elle ſert de magaſin.

Les caves ſont ce qu'il y a de plus remarquable dans cet hôpital ; elles règnent d'un bout à l'autre de l'aile du bâtiment neuf, qui a trente toiſes de long & dix toiſes de large : elles ſe trouvent actuellement hors d'état de ſervir, étant infectées par les matières fécales qui filtrent à travers les murs dont elles minent les fondemens.

Cet hôpital peut contenir trois cents malades à l'aiſe ; on pourroit y en mettre quatre cents dans un moment de preſſe, en employant les greniers qui ſeroient aſſez propres s'ils étoient ſuffiſamment éclairés.

Il n'y a que deux portes à Calais ; la porte Royale, au ſud du côté de la terre, & la porte du Havre, au nord du côté du port : la porte du Secours appartient à la citadelle ; on l'appelle auſſi *porte de Boulogne.*

La citadelle eſt à l'oueſt, à l'extrémité de la ville, dont elle n'eſt ſéparée que par ſon chemin couvert ; elle forme un carré long du nord au ſud ; elle commande la ville à l'eſt, le port au nord-eſt, la mer au nord, & la campagne au ſud ; elle paſſe pour irrégulière, mais pour très-forte : les objets les plus dignes de remarque dans l'intérieur de la citadelle, ſont, l'arſenal qui eſt très-curieux & un des plus beaux qu'il y ait dans le royaume ; la citerne dont j'ai déjà parlé, & un beau corps de caſernes bâties & expoſées comme celles de la ville.

Sur la droite de la porte du Havre, vers l'eſt & à côté du port, eſt un baſtion très-conſidérable qu'on

appelle le *courgain*, & qui n'eſt ſéparé de la ville que par un foſſé très-profond : ce baſtion qui au jugement des connoiſſeurs, eſt un des plus beaux morceaux de ce genre, domine ſur la mer, ſur l'entrée du canal & ſur le port ; c'eſt l'endroit où ſont raſſemblés tous les pêcheurs & autres gens de mer ; les rues y ſont diſtribuées à peu-près comme dans la ville, mais elles ſont ſi étroites, & les maiſons y ſont ſi ſerrées, qu'il y règne toujours un air de mal-propreté & une humidité malſaine. Il y a dans ce baſtion un Commandant particulier, & un logement pour deux compagnies de la garniſon ; ces petites caſernes appuient ſur le foſſé qui ſépare le baſtion de la ville ; elles en reçoivent continuellement les exhalaiſons qui ſont le plus ſouvent infectées, ce qui les rend mal-ſaines ; elles ſont d'ailleurs propres & bien bâties.

De l'autre côté du pont eſt le *Riſban* ; c'eſt une fortereſſe conſtruite à la tête de la jetée d'oueſt, ſur la pointe de la dune qui aboutit au commencement du canal.

En avant du *Riſban*, un peu ſur la gauche, à l'autre extrémité de la jetée d'oueſt, & à l'embouchure du canal, eſt un fort ſur la partie de l'eſtran que la mer baigne à chaque marée ; ce fort qu'on appelle le *fort-rouge*, eſt tout conſtruit en charpente, & aſſez élevé pour ne pas être inondé au temps de la pleine mer.

Il y a un autre fort ſemblable à celui-ci, de l'autre côté de l'embouchure du canal, mais dans un plus grand éloignement vers l'eſt ; on l'appelle le *fort-vert*, pour le diſtinguer du précédent. Ces deux forts commandent également la rade, & paroiſſent deſtinés à protéger les jetées, & à empêcher les deſcentes qu'on pourroit tenter ſur la côte.

Au ſud de la ville & en face de la porte royale, eſt la baſſe-ville : c'eſt un faubourg aſſez conſidérable, ſéparé de la ville par une belle eſplanade; M. de Vauban y forma jadis le plan d'une ville beaucoup plus grande que Calais : les rues y ſont auſſi diſtribuées comme dans l'ancienne ville, de l'eſt à l'oueſt & du nord au ſud, mais avec plus de régularité; il y a une infinité de jardins qui y forment des promenades fort agréables, & un aſſez bon nombre de maiſons occupées par des jardiniers & du petit peuple, diſtribuées conformément au plan dont elles font voir la grandeur & la beauté.

Au ſud-oueſt de la citadelle, à un quart de lieue ou environ de la ville, eſt le fort *Nieulay,* poſte important, ſitué dans un marais, à l'embouchure d'un vivier formé par les eaux du pays qui paſſent à travers le fort pour ſe dégorger dans la mer : ce fort eſt par ſa ſituation d'une très-bonne défenſe, mais très-mal-ſain; tout l'eſpace du terrein qui le ſépare de la citadelle & de la mer, ne forme qu'un marais qui ſe couvre d'eau à chaque marée; les eaux ne ſont retenues que par une digue qui communique du fort à l'écluſe d'Asfeld, proche de l'angle du ſud-oueſt de la citadelle.

La ville de Calais a environ ſix pieds de pente en divers ſens; ſon point le plus haut eſt au-deſſus du niveau réduit de la mer, d'environ vingt pieds dix pouces; ſon point moyen eſt de dix-ſept pieds dix pouces; ſon point le plus bas eſt de quatorze pieds dix pouces : cette élévation eſt dûe en partie à l'art; elle s'eſt faite par ſucceſſion de temps, au moyen des terres remuées ou tranſportées : il eſt aiſé de voir par les terres étrangères qu'on trouve en fouillant pour faire des puits ou des fondations, que le ſol naturel eſt plus bas.

Le terrein n'eſt pas plus élevé aux environs de la

ville; il n'y a aucune hauteur qui la domine; le point le plus haut eft à l'orient, à l'endroit qu'on appelle la *tête* ou l'*attaque de Graveline*, où la dune la couvre un peu; auffi eft-elle expofée à tous les vents, dont elle n'eft garantie que par les remparts: on y voit régner le plus fréquemment ceux de l'oueft, du nord & de l'eft; ils fe fuccèdent alternativement les uns aux autres pendant l'hiver; ceux du nord & de l'eft font fort ordinaires au printemps; ils y règnent quelquefois pendant des mois entiers fans varier: on ne s'aperçoit que par intervalles de ceux de la partie du fud dans les différentes faifons de l'année, même en été où ils font rares ou peu conftans: pendant l'automne, ils foufflent prefque toujours de la partie de l'oueft: les uns & les autres font fouvent également défagréables, parce qu'ils font ordinairement violens; & quelque calmes qu'ils foient, ils augmentent toujours dans le temps que la marée monte.

Le terrein fur lequel la ville eft bâtie, eft un fonds de fable plus ou moins ferme, plus ou moins gros, plus ou moins lié & plus ou moins aride & friable: les différences qui en nuancent les couches, ou qu'on rencontre d'un quartier à l'autre, doivent être attribuées à quelque courant d'eau, & au mélange de quelques corps étrangers qui s'y font pourris, ou du limon qui a été dépofé en plus grande quantité en certains endroits que dans d'autres. Il y a en général, très-peu de foffiles; on n'y trouve que quelques coquillages & quelques galets ifolés; à peu de diftance de la furface, on rencontre en certains endroits, quelques légères veines de petit cailloutage qui n'ont ni fuite ni profondeur; au refte, ce terrein eft par-tout fort fpongieux & facile à diffoudre dans l'eau, ce qui fait qu'il eft peu folide par-tout où

elle atteint, & qu'on ne peut pas y aſſeoir des bâtimens qui exigent des fondations profondes, ſans employer des pilotis.

Le terrein eſt à peu-près le même dans tous les environs de la ville, excepté ſur la commune, vers le ſud-oueſt de la baſſe-ville où il y a un banc de galets: la partie de ce banc qui eſt à nu & ſans aucun mélange de ſable, s'appelle *les pierrettes*; ce banc qui s'étend de l'eſt à l'oueſt, eſt peu profond; il eſt aſſis ſur un lit de glaiſe qui reçoit & conduit par une pente inſenſible, l'eau de la pluie qui filtre à travers les cailloux, dans deux eſpèces de puiſards qu'on appelle *les fontinelles*, qui ſont à un demi-quart de lieue de la ville, en face de la porte royale. Cette eau eſt d'une grande reſſource dans les temps de ſéchereſſe; elle fournit à la boiſſon & aux autres beſoins de la plupart des habitans qui n'ont point de citerne chez eux. On a prétendu mal-à-propos que cette eau venoit de ſource; on y découvre facilement la partie extractive des plantes, ce qui prouve qu'elle a été reçue ſur la ſurface de la terre, ou qu'elle y a un peu pénétré. Ce banc de galets s'éclipſe totalement ſur la droite, à quelques pas des *fontinelles*; il en reſte quelque veſtige ſur la gauche, & il reparoît enſuite vers le pont Saint-Pierre, d'où il ſe prolonge par une langue aſſez étroite, juſque vers Coulogne; tout le reſte des environs de la ville n'eſt que ſable: on le rend aſſez aiſément fertile par la culture & les engrais, ce qui prouve qu'on pourroit tirer un meilleur parti de cette grande étendue de terrein inculte, connue ſous le nom de *communes de Saint-Pierre du petit courgain*, qui ne ſert actuellement qu'à nourrir très-médiocrement les beſtiaux des pauvres particuliers.

L'eau eſt à peu-près à une égale diſtance de la ſurface de

de la terre dans les différens quartiers de la ville; on la trouve presque par-tout à quinze ou vingt pieds de profondeur; on ne la voit guère plus bas dans aucun puits, quoiqu'ils soient en grand nombre; & le peu de différence qu'il y a des uns aux autres, dépend souvent des terres transportées. On ne remarque pas que ces puits suivent le mouvement de la marée, en haussant ou baissant suivant qu'elle monte ou qu'elle descend: il y a cependant lieu de croire que l'eau qu'ils fournissent, vient en partie de la mer; elle est saumâtre, dure, & chargée de beaucoup de sel marin; elle n'est propre ni à la boisson ni à la préparation des alimens: on s'en est assuré en observant qu'elle charge l'estomac, qu'elle le remplit de flatuosités, qu'elle passe difficilement, & qu'elle racornit la viande & les légumes: on ne s'en sert guère que pour laver les maisons; c'est un usage qui est général dans ce pays-ci, malgré les inconvéniens qui en résultent pour la santé. Les boulangers sont les seuls qui se servent de cette eau pour faire le pain, & ils ne soupçonnent pas qu'elle puisse contribuer à lui donner aucune mauvaise qualité; le pain qu'ils fabriquent, est cependant de beaucoup inférieur à celui des villes voisines, & même à celui de certains particuliers qui préfèrent l'eau de citerne & qui se piquent de le faire avec quelque attention. Cette remarque est importante; car je ne connois point de pays où l'on donne moins d'attention à la confection de l'aliment le plus nécessaire: cette négligence jointe à l'infidélité du jet (sorte de ferment qu'on tire de la bière) dont l'énergie est tantôt plus & tantôt moins forte, est une forte présomption pour croire que les défauts qu'on remarque si souvent dans le pain, viennent autant du peu de soin qu'on y donne, que de l'eau qu'on y emploie; & que les mauvaises qualités de cette eau, si

elle en a, pourroient être compenſées par la manipulation. On eſt d'autant plus fondé à le croire, que le pain de munition, quoique fabriqué avec la même eau, eſt conſtamment ſupérieur dans ſa qualité, à tout autre: cette différence ne peut donc venir, en ſuppoſant d'ailleurs que les matières ſont à peu-près d'égale qualité, que de la manipulation, ou du jet qui n'excite pas la fermentation auſſi ſûrement & auſſi uniformément que le levain ordinaire dont on ſe ſert pour le pain de munition. Malgré tout cela, il y a des raiſons pour croire que l'eau de nos puits n'eſt pas la meilleure pour faire le pain: on ſait que les eaux chargées de beaucoup de ſels fixes, ſont les moins propres pour ſeconder le mouvement inteſtin de la fermentation qui diviſe & atténue les parties viſqueuſes & tenaces de la pâte; ce qui eſt indiſpenſable pour rendre le pain léger & poreux, & d'une facile digeſtion.

L'eau de citerne eſt la ſeule dont on ſe ſerve ordinairement pour la boiſſon & pour la préparation des alimens; elle mérite d'être préférée à toutes les autres, ayant par elle-même toutes les qualités qui caractériſent la bonne eau: elle eſt légère, claire, limpide, ſans goût & ſans odeur; elle diſſout parfaitement le ſavon; elle s'échauffe facilement & ſe refroidit de même; elle cuit promptement les légumes, tire bien la teinture des végétaux, ne charge point l'eſtomac, & paſſe facilement: mais elle n'a pas toujours toutes ces qualités par-tout, ni au même degré; elle eſt ſuſceptible d'être altérée par les différens corps dont elle ſe charge, & qu'elle rencontre dans l'air & dans les réſervoirs, comme les eaux des meilleures ſources en rencontrent dans les entrailles de la terre & dans les fontaines: celles-ci diffèrent ſelon les terroirs qu'elles parcourent, & les lieux où elles ſe

dépofent; l'eau de citerne diffère également fuivant les vents, les faifons, & les vaiffeaux où on la conferve: il eft d'expérience qu'elle eft moins bonne & qu'elle fe gâte affez promptement dans les cruches, en été, dans les temps orageux, & lorfqu'il règne des vents chauds; elle a alors un goût défagréable de terre ou de pouffière, & on y remarque même fans l'aide du microfcope, une quantité prodigieufe d'infectes tous différens de ceux qu'on trouve dans les citernes. Cela ne paroîtra pas furprenant, fi on fait attention qu'en été l'atmofphère eft beaucoup plus chargée qu'en tout autre temps, de différentes parties de fubftances végétales, animales & minérales, que la chaleur atténue, volatilife, élève & difperfe dans l'air, où l'eau de la pluie qui fournit aux citernes, les faifit & les précipite avec elle: c'eft par le mélange de ces fubftances que notre eau contracte de mauvaifes qualités, qui deviennent plus ou moins fenfibles felon que les émanations terreftres font plus ou moins confidérables. La pouffière, les infectes & une infinité d'immondices qui fe ramaffent fur les toits, que la pluie lave & entraîne, ne contribuent pas moins à l'altérer que les impuretés de l'air; auffi n'eft-elle jamais plus mauvaife ni plus défagréable que lorfqu'on a été quelque temps fans pluie: c'eft pour cette raifon, qu'après un certain temps de féchereffe, on a grand foin de détourner les tuyaux des citernes pour ne pas recevoir la première eau.

Les mauvaifes qualités de l'eau de citerne dépendent auffi quelquefois uniquement de la citerne même: l'eau des citernes neuves, nouvellement réparées, ou qui répondent à des bâtimens neufs, n'eft pas potable; elle conferve long-temps un goût de plâtras qui eft infup-portable: l'ufage prématuré & continué de cette eau

ne peut être que très-nuiſible ; outre qu'elle charge l'eſtomac & qu'elle paſſe difficilement, à cauſe de la grande quantité de ſélénite & de matières âcres & terreuſes qu'elle contient, elle produit des conſtipations opiniâtres, des chaleurs d'entrailles, des picotemens & des ſerremens à la poitrine dont on ne ſoupçonne pas la cauſe qu'il eſt très-important de faire connoître. L'eau des citernes mal bâties, vieilles ou qui ont été abandonnées quelque temps, n'eſt pas meilleure que celle des puits ; elles reçoivent par la filtration les eaux ſouterraines qui altèrent celles de la pluie. Il en eſt de même de l'eau des citernes négligées ou mal-propres ; elle a tous les inconvéniens des eaux croupiſſantes ; elle ſent la vaſe & le limon à un point qui la rend inſupportable au goût ; elle eſt même déſagréable à la vue par la quantité prodigieuſe d'inſectes de différente eſpèce qu'on y voit fourmiller.

Il faut encore obſerver qu'après des pluies abondantes, l'eau de citerne eſt généralement mauvaiſe & déſagréable à boire, ſur-tout dans l'été ; la grande affluence de pluie qui dégorge à plein tuyau dans les citernes, y excite une commotion qui agite, délaie & confond avec l'eau le ſédiment limonneux qui ſe dépoſe au fond : c'eſt de-là que vient le goût de vaſe qu'on eſt quelquefois étonné de trouver à l'eau de la citerne royale, & qu'on attribue mal-à-propos à toute autre cauſe.

L'eau des fontinettes eſt preſque auſſi bonne que celle des citernes ; je n'y ai pas reconnu d'autre corps étranger qu'un peu de cette terre glaiſe ſur laquelle elle coule ; on ne lui trouve pas à l'endroit où on la puiſe, le mauvais goût dont ceux qui en uſent ordinairement ſe plaignent, preuve que ce mauvais goût ne provient que des tonneaux dans leſquels on la tranſporte. Ces fontinettes

font d'une grande reffource pour cette ville ; elles tariffent rarement, & lorfque cela arrive, foit par l'effet de la fécherefle, foit à force d'être puifées, on eft réduit, fur-tout le petit peuple, à ufer de l'eau du canal qui n'eft pas beaucoup meilleure que celle des puits; elle eft faumâtre, du moins auprès de la ville.

Quoique l'eau de la mer ne ferve à aucun ufage domeftique ni économique, c'eft ici le lieu d'en dire quelque chofe pour l'utilité dont elle peut être à caufe de la proximité, ou par les inconvéniens qui peuvent en réfulter par rapport à la fanté. Tous ceux qui ont fréquenté les côtes maritimes, favent que l'eau de la mer, au premier coup d'œil, paroît terne, qu'elle eft très-pefante, qu'elle n'eft jamais bien claire ni limpide, qu'elle a une odeur particulière de marais qui lui eft propre, qu'elle eft d'un goût rebutant, âcre, amer & falé.

L'eau de la mer fait périr toutes les plantes, les arbres, les infectes & les poiffons qui vivent dans l'eau douce; elle rend même la terre ftérile pendant quelques années : on l'a éprouvé ici en 1735 ; la mer dans une tempête extraordinaire, força les dunes & fe répandit dans une partie de la baffe-ville, où elle caufa des dommages dont on a vu les veftiges encore long-temps après. L'eau de la mer laiffe après elle, par-tout où elle fe répand, une odeur forte qui affecte ceux qui n'y font pas accoutumés; cette odeur devient encore plus forte & plus pénétrante dans les endroits où l'eau croupit, & le limon qu'elle dépofe à mefure qu'elle s'évapore, eft d'une infection infupportable, fur-tout en été. Ceux qui font expofés aux exhalaifons de ces cloaques, font fujets à des maladies putrides qu'on peut diftinguer par l'intenfité des fymptômes, de la plupart

des maladies de cette eſpèce qui dépendent d'une autre cauſe. J'ai fait cette obſervation à Oſtende, où la marée s'étend fort loin dans les terres: l'immenſe évaporation qui ſe fait ſans ceſſe de l'eau de la mer, entretient dans l'air une humidité mal-ſaine qui produit ou diſpoſe à la longue à beaucoup de maladies, entr'autres aux fièvres intermittentes & au ſcorbut, dont on eſt plus ou moins affecté lorſqu'on vit habituellement ſur les bords de cet élément: d'ailleurs cette humidité habituelle de l'atmoſphère influe puiſſamment ſur le caractère & ſur le tempérament de la plupart des perſonnes qui ont vécu dans un climat oppoſé; leur eſprit perd peu à peu de ſa vivacité, le corps s'appeſantit, & devient ſujet à des indiſpoſitions qu'il n'éprouvoit pas ailleurs.

Si la proximité de l'eau de la mer donne lieu à quelques maladies, on y trouve auſſi la plupart des ſecours qui y conviennent; les plantes anti-ſcorbutiques ſur-tout y croiſſent en abondance, & elles y ſont meilleures que par-tout ailleurs: l'eau de la mer eſt elle-même un remède dont une main habile peut tirer de grands avantages dans bien des circonſtances; elle purge très-bien, & cette purgation eſt à préférer à toute autre dans beaucoup de cas où les ſolides pèchent par relâchement, & lorſque les humeurs ſont lentes, pâteuſes & viſqueuſes; les particules ſalines raniment par leur acrimonie le ton & l'action oſcillatoire des uns, diviſent & atténuent les molécules groſſières des autres. J'en ai éprouvé les bons effets ſur des tempéramens flegmatiques, au commencement du ſcorbut, dans la cachexie & même dans les affections écrouelleuſes. L'eau de la mer eſt le plus puiſſant déterſif dans les vieux ulcères qui participent du ſcorbut ou des écrouelles; elle eſt merveilleuſe contre les contuſions & les échimoſes; les

fomentations difcuffives & les cataplafmes réfolutifs dans lefquels on l'emploie, font plus actifs & plus efficaces que ceux qu'on fait avec l'eau commune. L'eau de la mer eft encore très-propre pour réveiller l'appétit, & pour débarraffer les premières voies des impuretés qui en dérangent fouvent les fonctions : ceux qui ont l'eftomac pareffeux ou chargé de mucofités & de glaires, fe trouvent très-bien de prendre un verre de cette eau le matin à jeun ; cet ufage eft familier parmi un grand nombre de perfonnes en Angleterre : il y en a auffi qui ne fe fervent pas d'autre remède pour fe purger dans des légères indifpofitions, ou comme on dit ordinairement, par précaution.

On vante avec raifon les bains d'eau de mer contre les maladies cutanées ; mais on doit les borner à celles qui n'intéreffent que la peau : je fais exception des autres, pour prévenir contre les effets funeftes de ces bains dans certaines maladies de la peau qui ne font qu'une fuite d'un vice intérieur que les efforts de la Nature font paroître au dehors ; la plupart des dartres un peu confidérables ou rébelles font de ce genre ; rien n'eft plus dangereux dans ces cas que les bains d'eau de mer, parce qu'ils font capables de repercuter la matière qui aborde fans ceffe à la peau. La vertu fpécifique qu'on attribue aux bains de la mer contre la rage, n'eft pas auffi fondée qu'il feroit à defirer qu'elle le fût : ces bains font-ils plus efficaces en pareil cas que les bains ordinaires ? & les uns & les autres font-ils capables de vaincre un venin auffi redoutable ? leur principal mérite n'eft-il pas de tranquillifer l'imagination de ceux qui ont le malheur d'avoir befoin d'y recourir ? le merveilleux cefferoit de l'être s'il fe contenoit dans de juftes bornes ; il eft prefque toujours le fruit de la crédulité du public

& du conſeil des gens peu inſtruits, qui induiſent en erreur ceux qui ſont éloignés de la mer, en leur faiſant perdre pour s'y rendre, un temps précieux, pendant lequel on pourroit tenter des moyens plus puiſſans.

Il n'y a point de côte où l'on ne pêche de pluſieurs eſpèces de poiſſons plus ou moins variés; ceux qui abondent le plus ſur celle-ci, ſont le hareng, le maquereau, le carrelet, la raie, la limande, le merlan, le flet, la ſole, le turbot, la barbue, la vive, la rauſſette, la morue, &c. tous ces poiſſons ſont fort délicats, mais ils ne ſont pas bien gros: on prétend que cela vient du peu de profondeur de la Manche & de l'agitation continuelle de ſes eaux qui s'oppoſent au long ſéjour du poiſſon ſur cette côte, & à ſon accroiſſement: peut-être auſſi le reſſerrement du canal eſt-il une des cauſes pour leſquelles le poiſſon de paſſage y eſt ſi abondant, ſurtout le maquereau & le hareng. La réputation que les Calaiſiens ſe ſont acquis dans cette pêche, me diſpenſe d'en parler; je ferai ſeulement obſerver, que depuis deux ou trois ans elle eſt fort médiocre: ſi on en cherchoit bien la cauſe, peut-être trouveroit-on qu'elle dépend moins du défaut de poiſſons que de la faute des pêcheurs.

Les cruſtacés ſont fort rares ſur cette côte; les homards & les araignées de mer qu'on y voit quelquefois, viennent des environs, particulièrement de Boulogne; nous n'avons à proprement parler, qu'une très-petite eſpèce de crabe dont on ne fait aucun cas, & des ſauterelles qui ſont fort communes & généralement eſtimées; mais c'eſt le peuple qui leur donne un prix, parce qu'il en fait ſouvent ſa nourriture.

Les coquillages ne ſont pas plus abondans que les cruſtacés; nous n'avons que la moule & le pétoncle, encore

encore celui-ci eſt-il auſſi mépriſé que la moule eſt recherchée : comme il n'y a perſonne qui n'en mange avec plaiſir, il eſt bon de faire obſerver que celles qu'on pêche dans la vaſe, ſont quelquefois nuiſibles, ſur-tout dans le mois de ſeptembre ; la plupart de ceux qui en mangent, ſont affectés d'une éruption urticaire accompagnée d'une grande démangeaiſon, ou deviennent rouges & enflés ſur toute l'habitude du corps : dans l'un & l'autre cas, l'eau-de-vie eſt un ſpécifique que l'expérience & les ſuccès ont accrédité.

L'air en général eſt l'agent univerſel de la Nature ; conſidéré comme atmoſphère terreſtre, c'eſt un fluide hétérogène qui agit ſur nos corps par ſes propriétés, par ſes qualités acquiſes & par ſes variations.

On peut dire de l'air comme de l'eau, qu'il emprunte ſes bonnes & mauvaiſes qualités des corps étrangers dont il ſe charge ; & on peut le regarder à cet égard, comme un menſtrue ou un véhicule univerſel dans lequel flottent les débris, ou comme dit Arbuthnot, les *abraſions* des autres corps : en effet, on eſt convaincu aujourd'hui par une infinité de faits & d'expériences, qu'il n'y a point de ſubſtance animale, végétale ni minérale, même des plus fixes, qui ne ſe trouve dans la maſſe de ce fluide.

L'air dans ce pays, eſt généralement froid & humide ; ces qualités y ſont ſi ſenſibles, qu'elles n'auroient beſoin d'aucun examen, s'il n'étoit pas néceſſaire de connoître les impreſſions qu'elles font ſur nos corps ; celle du froid, quoique moins extrême que l'humidité, nous y affecte auſſi vivement.

Le froid n'étant autre choſe que la privation de la chaleur, il ne peut s'eſtimer que par l'augmentation ou

la diminution de celle-ci : les variations de la chaleur ne font pas extrêmes dans ce climat; mais elles y font très-ordinaires, & plus remarquables relativement aux jours qu'aux faifons. Les plus fortes chaleurs que nous éprouvions en été, eftimées au thermomètre de M. de Reaumur, paffent rarement le vingt-cinquième degré; lorfque cela arrive, ce n'eft que pour deux ou trois jours, & on en eft redevable à un grand calme du fud ou d'oueft, qui ne tarde pas à produire des nuages, des orages & des pluies qui ramènent la température à un excès oppofé bien plus durable; car le moindre orage dérange ici le temps pour plufieurs jours. La température la plus ordinaire de cette faifon, à compter du 15 juin jufque vers la fin du mois d'août, roule du quinzième au vingtième degré au-deffus du terme de la congélation; elle fe trouve plus fouvent plus rapprochée du premier terme que du dernier. Les nuits font généralement fraîches, foit à caufe des vents, foit à caufe des météores aqueux, & fur-tout de la rofée qui eft toujours très-confidérable, excepté lorfque les vents de nord ou d'eft règnent.

Au commencement du printemps la température eft très-près du degré de la congélation, du moins le matin & le foir, & malgré les plus beaux jours, le froid eft quelquefois très-piquant; il eft produit par les vents de nord & d'eft qui règnent prefqu'invariablement fur cette côte pendant toute la faifon. Depuis le 15 mai jufqu'au 15 juin, la température s'adoucit infenfiblement jufqu'à gagner le dixième ou douzième degré au-deffus du terme de la congélation auxquels elle fe fixe ordinairement; mais il y a dans cette faifon des jours où depuis dix heures du matin jufqu'à dix heures du foir, on obferve trois ou quatre degrés de différence de la température du jour à celle de la nuit, & même d'un jour à un autre.

L'automne eſt de toutes les ſaiſons de l'année, celle où la température eſt la plus conſtante; elle roule ordinairement du ſixième au dixième degré au-deſſus de la congélation; elle ſe fixe auſſi ſouvent au dernier qu'au premier, excepté dans quelques jours de gelées, où elle approche du terme de la glace; il eſt cependant rare qu'elle l'atteigne ici, plus rare encore qu'elle le paſſe avant la fin de novembre: on eſt redevable de la douceur & de la régularité de cette ſaiſon, aux vents d'oueſt qui ſont moins forts & moins pluvieux que dans les autres temps de l'année.

L'hiver qui nous paroît ſi long, ne ſe fait guère ſentir vivement qu'à la fin de décembre, & il n'eſt pas ordinairement bien rigoureux; il s'écoule quelquefois vers le milieu de l'hiver, quinze jours, trois ſemaines, & même plus, pendant leſquels la température atteint à peine le terme de la glace. Les hivers les plus forts qu'on ait éprouvé ici depuis long-temps, ſont ceux de 1766 & 1767; le thermomètre de M. de Reaumur deſcendit dans le premier juſqu'au neuvième degré, & dans le ſecond juſqu'au treizième & demi. Il faut remarquer que le froid dans la même conſtitution de temps, n'eſt pas auſſi violent ici que dans l'intérieur du royaume, ſur-tout à Paris, quoique cette ville ſoit à une latitude plus méridionale; ce qui confirme les obſervations des Phyſiciens, qui eſtiment que le froid doit être plus fort dans les pays où les vents parcourent de grands eſpaces de terrein couverts de glaces & de neiges, que ſur les bords de la mer. L'humidité qui rend le froid déſagréable, fait que nous le croyons ſouvent plus fort qu'il n'eſt: ce qu'il y a de plus fâcheux dans nos hivers, ce ſont les variations promptes & extraordinaires de la température; elle paſſe quelquefois du terme de la congélation aux

gelées les plus âpres ; il y a ſouvent, comme dans le printemps, pluſieurs degrés de différence d'un jour à l'autre, & dans le même jour du matin au ſoir.

Ces variations fréquentes & inopinées, remarquables dans tous les temps, produiſent la plupart des maladies que nous éprouvons, aggravent celles qui dépendent d'autres cauſes, & intervertiſſent l'ordre qu'elles doivent obſerver par rapport aux ſaiſons: auſſi les maladies de l'été ſe trouvent-elles confondues avec celles de l'automne, & celles de l'hiver avec celles du printemps; la ſeule différence qu'on y obſerve dans ces ſaiſons reſpectives, eſt du plus au moins, de ſorte que dans l'ordre ordinaire, il y a moins de maladies en été qu'en automne, parce qu'il y a dans la première ſaiſon moins de diſproportion de la température de la nuit à celle du jour; & au contraire, il y a ſouvent dans le printemps des maladies d'hiver en plus grand nombre & plus graves que dans l'hiver même, parce que les nuits du printemps ſont très-froides, tandis que les jours ſont fort chauds: s'il arrive donc par quelqu'évènement, que cet ordre ſoit ſubitement dérangé ou totalement bouleverſé, les maladies d'une ſaiſon anticipent ſur l'autre, ſur-tout lorſqu'une autre cauſe concourt avec celle-ci: de-là vient que, ſi les chaleurs de l'été ſont vives ou de quelque durée, les maladies de l'automne commencent dès le mois de juillet, & deviennent beaucoup plus graves, parce que, outre les fraîcheurs de la nuit qui en ſont la cauſe déterminante, elles ſont fomentées par les exhalaiſons putrides des végétaux & des animaux que le deſſéchement des marais & des foſſés fournit à l'atmoſphère.

L'état & les fréquentes variations de la température de ce climat, ſont également contraires à la tranſpiration: il n'y a point de maladie ici où cette évacuation ne ſoit

en défaut ; l'impreſſion conſtante d'un air froid ſur la ſurface de nos corps, la rend rare, & les changemens ſubits du froid au chaud l'excitent & la ſuppriment alternativement : lorſque la tranſpiration eſt diminuée ou retenue, elle fournit une matière plus abondante à toutes les ſécrétions intérieures; & ſi celles-ci n'augmentent pas à proportion que celle-là diminue, il en réſulte tous les accidens de la pléthore.

La moindre altération de nos humeurs, produite par quelque vice de la tranſpiration, s'aggrave ſouvent par les diſpoſitions que ces humeurs ont acquiſes de l'impreſſion habituelle du froid ; car le froid agit auſſi ſur tous nos ſolides & nos liquides ; il condenſe les uns, il contracte les autres ; la diminution du calibre des vaiſſeaux dans ceux qui les ont fort apparens, la rudeſſe & le froncement de la peau, en ſont la preuve : mais ce n'eſt qu'à la continuité du froid qu'il faut attribuer les évènemens fâcheux qui s'enſuivent; le froid par lui-même n'eſt pas contraire à la ſanté; en contractant les ſolides il augmente le ton, le mouvement ſyſtaltique & la force truſive des vaiſſeaux; il accélère le mouvement des liquides, & par une conſéquence naturelle, il les diviſe & les atténue; il favoriſe les ſécrétions; il augmente la chaleur intérieure; enfin il donne plus d'énergie à toutes les puiſſances, & plus d'activité à toutes les fonctions de l'économie animale: mais il en arrive tout autrement ſi l'impreſſion du froid eſt trop conſtante; les ſolides trop long-temps maintenus à un haut degré de tenſion, s'engourdiſſent, ſe roidiſſent même à la longue, & perdent par conſéquent de la ſenſibilité & la ſoupleſſe qui leur eſt néceſſaire, pour la promptitude & la facilité de leurs oſcillations; d'un autre côté, ſi les ſolides paſſent alternativement de la tenſion au relâchement, par

les promptes & fréquentes variations de la température; il doit néceſſairement en réſulter une irrégularité dans la circulation qui ne peut avoir que de fâcheuſes ſuites.

Les effets du froid ne ſont pas bornés aux parties les plus expoſées à l'impreſſion de l'air; ils s'étendent juſqu'aux viſcères, & ſe font remarquer par les atteintes qu'ils y portent, particulièrement au poumon: il eſt vrai que celui-ci eſt directement expoſé au contact immédiat de l'air qui s'y renouvelle ſans ceſſe; mais indépendamment de cette raiſon, l'harmonie établie entre toutes les parties de nos corps, fait que les unes ſe reſſentent de l'impreſſion qui ſe fait ſur les autres: de-là vient que les poumons ſouffrent de trois façons, des effets de l'intempérie; 1.° en ce qu'ils ſont directement expoſés à l'impreſſion de l'air; 2.° en ce qu'ils ſe reſſentent plus que tout autre viſcère de tous les déſordres de la circulation; 3.° en ce qu'ils reçoivent la ſurcharge des humeurs qui ſont retenues ou répercutées dans l'intérieur.

Il ſuit de cet expoſé, que la température de ce climat eſt très-propre à produire toutes les maladies de poitrine & celles qui leur ſont analogues; auſſi voit-on régner fréquemment, ſur-tout dans la ville, des catarres qui prennent différentes formes, des coryza, des enrouemens, des rhumes, des péripneumonies, des fluxions ſur les dents, des ophthalmies, des maux de gorge, des éréſipèles, des fièvres continues, des coliques, des douleurs de rhumatiſme, &c. ces maladies ſuccèdent aux fièvres d'automne vers la fin de novembre, & durent juſqu'à la fin du printemps; elles ſont communes aux habitans & à la garniſon; mais elles exiſtent en moins grand nombre parmi le peuple que parmi le ſoldat, parce que ceux-ci ſont plus expoſés aux injures du temps. Il eſt à remarquer que pendant l'hiver, ces maladies qui au premier aſpect

paroiſſent fort graves, ſont aſſez généralement bénignes, & plutôt humorales qu'inflammatoires: ſans doute que la grande humidité qu'il y a dans cette ſaiſon, balance les effets du froid; & au contraire, elles deviennent inflammatoires, & ſont accompagnées de ſymptômes plus graves dans le printemps: ce changement ne peut être attribué qu'à l'air froid & ſec qu'on éprouve dans cette ſaiſon; les vents de nord & d'eſt qui règnent alors, condenſent les humeurs, deſsèchent, criſpent & roidiſſent les ſolides, particulièrement dans la capacité de la poitrine, ce qui augmente les engorgemens, les inflammations, & tous les accidens dont elles ſont ſuſceptibles.

Les maladies qui appartiennent au printemps, ne paroiſſent guère avant le mois de juin; ce ſont des fièvres intermittentes & des fièvres continues: les premières ſont légères & faciles à vaincre; les autres ont toujours quelque caractère d'inflammation, & ſont quelquefois compliquées avec des éruptions cutanées plus ou moins abondantes & plus ou moins redoutables, ſelon que les viſcères & les glandes de la peau ſont affectés par la qualité & la quantité de l'humeur que leur fournit la dépravation des liquides, ou qui a été interceptée dans les glandes miliaires par la conſtitution précédente du temps.

L'été eſt preſque abſolument exempt de maladies lorſqu'il eſt régulier; s'il eſt pluvieux, comme il arrive ſouvent, il y a quelques fièvres intermittentes, quelques diarrhées qui n'ont rien d'effrayant ni de funeſte que pour ceux qui portent le germe de quelqu'autre maladie capable de faire dégénérer celle-ci; s'il eſt fort chaud, il y a des maladies très-graves, dont il eſt aiſé de trouver la cauſe dans l'excès de la durée ou du degré de la chaleur par rapport au climat. Le premier effet d'une

chaleur vive ou long-temps ſoutenue, eſt ici comme ailleurs, de raréfier les liquides, de les appauvrir par une déperdition inuſitée, de les épaiſſir, de les diſpoſer à l'alkaleſcence, de relâcher les ſolides, de les affoiblir, de diminuer les forces & de ralentir les fonctions: en ſecond lieu, la chaleur élève dans l'air une quantité immenſe d'exhalaiſons putrides que fourniſſent les eaux ſtagnantes & le deſſéchement des marais; ces émanations que nous reſpirons avec l'air, portent dans nos corps le germe d'une multitude de maladies que nos humeurs ſont déjà diſpoſées à faire éclore; il en réſulte ſucceſſivement, de la lenteur dans la circulation, des congeſtions, des embarras, enfin des engorgemens, d'où naiſſent des fièvres bilieuſes, ardentes, putrides, miliaires, des coliques, des *cholera-morbus*, des inflammations, & tout ce qui peut réſulter d'une bile exaltée & alkaline.

Ces maladies ſe ſoutiennent ordinairement juſque bien avant dans l'automne; elles ne diminuent guère qu'aux fortes gelées: dans une conſtitution de temps contraire à celle-ci, il n'y a preſque pas d'autres maladies dans cette ſaiſon, que des diarrhées bénignes, des jauniſſes & beaucoup de fièvres intermittentes, ſur-tout parmi le peuple & les ſoldats: le plus grand inconvénient de ces fièvres, eſt d'être fort ſujettes à la rechute, & de diſpoſer à l'hydropiſie & quelquefois à la phthiſie lorſqu'elles ſont mal traitées.

Après ce que nous venons de dire, il eſt naturel de conclure qu'il eſt extrêmement avantageux pour la ſanté des habitans de ce climat, que les chaleurs de l'été & de l'automne ſoient tempérées, & que l'air y ſoit purifié de temps en temps par la pluie: cependant ſi les pluies ſuccèdent tout-à-coup à de fortes chaleurs, elles produiſent beaucoup de maladies, mais moins graves que celles

celles qui naiſſent d'une conſtitution trop chaude; en rafraîchiſſant ſubitement le temps, elles ſuppriment la tranſpiration, ralentiſſent la circulation, diminuent la force muſculaire, & produiſent bientôt après les maladies qui naiſſent de la lenteur des humeurs & de la détente du ſyſtème vaſculeux: tels ſont les effets de l'humidité que nous allons examiner.

L'humidité eſt une qualité dominante dans l'air de ce pays; on n'a pas beſoin d'avoir recours à des expériences recherchées de Phyſique pour s'en convaincre, il ſuffit de faire attention à ce qui ſe paſſe ſous les yeux de tout le monde: dans les maiſons les mieux conditionnées, les mieux expoſées, les mieux tenues, dans les armoires les plus cloſes & les plus sèches, l'argenterie ſe ternit promptement, le fer poli ſe rouille, le cuivre ſe charge de vert-de-gris, le linge s'humecte, le ſucre fond, le cuir ſe moiſit, le papier devient flaſque, l'écriture s'efface, les lambris ſe déjettent, les meubles ſe fanent, &c. une éponge bien sèche ſuſpendue au milieu d'une chambre où il n'y a point de feu, augmente de poids en vingt-quatre heures; l'eau ſuinte de toutes parts & en tout temps dans les maiſons expoſées au nord & à l'abri du ſoleil; les murs y verdiſſent & tout y pourrit; il en eſt de même dans celles qui ne ſont pas habitées.

Tous ces effets dépendent de l'humidité de l'atmoſphère: il n'eſt pas plus difficile de ſavoir d'où elle vient, que de ſe convaincre qu'elle exiſte; l'immenſe quantité d'eau qui s'évapore ſans ceſſe de la mer, des marais, des canaux & des foſſés qui nous environnent, eſt une ſource plus que ſuffiſante pour fournir à l'humidité de l'air: cette évaporation paroîtroit incroyable ſi elle n'étoit pas conſtatée par des expériences certaines;

elle augmente en raiſon de la chaleur : dans la belle ſaiſon le ſerein & les roſées ſont ſouvent ſi conſidérables, qu'elles équivalent à la pluie; ſi à cette évaporation on ajoute la tranſpiration des animaux & des végétaux, on imaginera à peine la quantité d'eau qu'il doit y avoir dans l'atmoſphère: de-là l'abondance & la fréquence des pluies, des brouillards, de la roſée, du ſerein, des bruines, des brumes, de la gelée, de la neige, du givre, du verglas, enfin de tous les météores aqueux que nous éprouvons dans les différentes ſaiſons de l'année.

Une ſi grande quantité d'eau répandue dans l'atmoſphère, doit néceſſairement donner à l'air des qualités peu propres au maintien d'une ſanté ferme & d'une conſtitution vigoureuſe; elle affoiblit l'élaſticité de l'air & le reſſort de nos ſolides: les hommes, les animaux & les végétaux s'en reſſentent également; ſans ceſſe inondés par les pluies, ou nageans au milieu d'un bain de vapeurs, leurs parties doivent être d'un tiſſu peu ſerré; auſſi leurs fibres ſont-elles lâches, molles, flaſques & foibles : de-là vient que les hommes & les animaux qui vivent conſtamment dans ce pays, ont moins de vivacité, moins de vigueur, & ont plus de corpulence que ceux qui vivent dans un climat oppoſé: les végétaux & les fruits n'y ont pas non plus la même ſaveur; nous en détaillerons les raiſons en parlant du bas-pays.

Ces inconvéniens du climat iroient à l'extrême, s'ils n'étoient pas corrigés par l'attention des habitans; ils y obvient en partie pour eux & pour les animaux, par l'exercice & le travail, & pour les végétaux, par la culture, par l'expoſition & par le choix du terrein qui leur convient: malgré cela il eſt des temps où le relâchement eſt ſi marqué chez les hommes les mieux conſtitués, qu'ils s'en aperçoivent, les uns par l'humeur

morne & trifte, par la pefanteur du corps & par la lenteur des fonctions, d'autres par un mal-être général, par des pefanteurs de tête, par des mauvaifes digeftions, enfin par des douleurs aux articulations, aux parties qui ont été bleffées, & dans celles où la circulation eft imparfaite : dans cet état, on n'a pas grand chemin à faire pour devenir réellement malade ; tous les pores étant relâchés abforbent une grande quantité d'air, qui toujours chargé d'exhalaifons nuifibles, porte dans nos humeurs le germe de différentes maladies, ou fait éclore celles auxquelles elles font difpofées.

Il eft certain que cet excès d'humidité dans l'atmofphère influe beaucoup fur les maladies que nous avons attribuées au froid comme caufe principale : il eft certain auffi que fans le froid, l'humidité en produiroit de beaucoup plus redoutables. Une conftitution chaude & humide eft la plus funefte pour la fanté des hommes & des animaux ; le froid en prévient les effets en s'oppofant à l'alkalefcence des humeurs ; il foutient d'ailleurs l'élafticité de l'air & le ton de nos folides contre les effets de l'humidité. Le froid dont l'impreffion habituelle eft fi défagréable dans ce pays, eft donc néceffaire pour modérer les effets d'une humidité continuelle : peut-être l'humidité l'eft-elle à fon tour pour prévenir les effets du froid ; il arrive par-là qu'un excès modère l'autre.

En faifant la defcription de la ville de Calais, nous avons confidéré le Courgain & la baffe-ville comme fes dépendances ; ce font en effet des lieux qu'il faut diftinguer par rapport aux habitans qui forment trois peuples, dont le langage, les maximes & les ufages font différens.

Les habitans de la ville naiffent avec de l'efprit, de l'aptitude aux arts & aux fciences ; ils pourroient

aiſément s'y diſtinguer, ſi on leur en inſpiroit le goût; & ſi la forme de leur éducation qui les porte tous au commerce dès l'enfance, ne les détournoit de l'application qu'ils exigent. Les paſſions de la jeuneſſe ne ſont chez eux ni vives ni tumultueuſes, preuve certaine de l'influence du climat; ils ont de l'aménité dans le caractère, & quoiqu'un peu jaloux des étrangers, ils ſont prévenans à leur égard; ils vivroient dans la plus grande union entr'eux, ſi une certaine rivalité d'affaires, ou pour mieux dire, l'intérêt, ce grand mobile de la diſcorde des humains, ne les mettoit dans la réſerve les uns à l'égard des autres; ils adoptent, ſoit par politique, ſoit par penchant, beaucoup d'uſages Anglois que la fréquentation leur rend familiers; ils ſont bons ſoldats & bons marins. Les actions mémorables par leſquelles ils ont ſignalé leur zèle patriotique & leur attachement à nos Souverains, conſignées dans l'hiſtoire, me diſpenſent de parler de leur courage & de leur bravoure; jaloux de leur réputation, tout annonce qu'il ne leur faut que des occaſions pour la ſoutenir & l'accroître.

Les Calaiſiens ſont d'une bonne conſtitution lorſqu'elle eſt fortifiée par l'exercice qu'ils aiment; ils ſont d'une taille ordinaire, d'un corſage bien fourni ſans être trop chargés d'embonpoint; le tempérament bilieux-ſanguin & le flegmatique ſont les dominans, le premier parmi les hommes, le ſecond parmi les femmes; leur teint eſt modérément animé; ils ont plus ordinairement les cheveux châtains-clairs que bruns; ceux qui ſont accoutumés à la fatigue, & ſur-tout les gens de travail, ſont nerveux & plus vigoureux qu'ils ne paroiſſent: la vie ſédentaire que la dureté du climat rend habituelle aux femmes, porte quelqu'atteinte au fond de leur conſtitution & à la vivacité de leur eſprit qui d'ailleurs ne

manque pas d'agrémens. Peut-être feroit-on plus fondé à attribuer cette dégradation de la conftitution à l'abus exceffif des boiffons chaudes, telles que le thé & l'eau chaude coupée avec le lait : cet abus eft général & commun à tous les états, fur-tout parmi les femmes; tout le monde s'en régale le matin comme de la liqueur la plus délicieufe ; les femmes ne manquent pas d'en prendre deux fois par jour, & fouvent parmi le peuple, on ne boit pas autre chofe aux repas. Mais il n'eft perfonne à qui cet abus foit auffi nuifible qu'aux enfans, qui pèchent naturellement par un excès d'humidité: on ne leur voit pas ici, dans la première enfance, la vivacité qu'ils ont ailleurs; les boiffons en relâchant leurs fibres, émouffent leur fentiment, & les réduifent dans une efpèce de ftupeur : il eft certain que l'abus de ces boiffons feroit capable de faire dégénérer l'efpèce humaine jufqu'à l'abâtardir.

A l'exception de l'abus du thé & du beurre, autre relâchant qui trouve fa place par-tout, même avec le rôti, la façon de vivre eft ici la même que par-tout ailleurs, fur-tout parmi les bourgeois & les gens aifés. Le vin y eft d'un ufage général: on donne la préférence pour l'ordinaire, à ceux de Bordeaux ; mais dans les repas que la décence de la fociété & l'ufage autorifent, le prix marche d'un pas égal avec la profufion. La cherté de cette boiffon l'interdit au peuple qui y fupplée par la bière: lorfqu'il boit du vin, c'eft par extraordinaire ; & comme il ne trouve fa fatisfaction que dans l'excès des chofes qui ne lui font pas familières, il en ufe quelquefois immodérément; mais il cherche plus fouvent à en oublier la privation par l'abus de l'eau-de-vie.

Les habitans du Courgain forment un peuple marin, qui ne reffemble pas plus à celui de la ville, que s'il en

étoit à cent lieues ; tout y eſt matelot ou pêcheur : endurcis dès l'enfance par les fatigues de la mer ou par les injures du temps, ils ſont petits, mais membreux, robuſtes & vigoureux. Ils vivent durement & ſouvent miſérablement ; leur induſtrie bornée fixe leurs facultés à un degré de médiocrité qui répond bien à l'étimologie du nom du lieu qu'ils habitent: dominés par l'eſpoir d'un gain facile qu'ils attendent des paſſagers qui vont & viennent d'Angleterre, ils négligent des reſſources plus aſſurées qu'ils trouveroient dans la pêche : leur nonchalance à cet égard eſt telle, qu'ils ont abſolument abandonné aux étrangers la pêche & la préparation du maquereau & du hareng, qui devroit faire la fortune de cette ville ; ils n'y ſont occupés qu'à ce qu'il y a de plus vil ; habitués à fumer, ils ſont paſſionnés pour le tabac & l'eau-de-vie.

Les femmes, chargées de toutes les peines du ménage, ont beaucoup plus à ſouffrir que les hommes ; elles ſont ſans ceſſe preſque toutes nues ſur le rivage, à fouir le ſable pour attraper des vers qui ſervent d'appâts pour amorcer le poiſſon, à chercher des moules & à pêcher des ſauterelles ; de-là les unes vont courir à la ville vendre ce qu'elles ont attrapé ; les autres rentrent chez elles, où elles chargent les hameçons de ces vers ou d'autres ſubſtances animales putréfiées, au milieu d'une chambre ſerrée, où l'air eſt toujours humide & infecté par les exhalaiſons de cet appât & des perſonnes mêmes.

La nourriture ordinaire de ces gens-là eſt du poiſſon, des cruſtacés ou des coquillages mal préparés, des tartines, & du thé pour toute boiſſon. C'eſt ici le lieu de dire encore quelque choſe contre cette liqueur : il eſt bien ſingulier qu'une boiſſon auſſi fade ait tellement pris faveur, qu'elle ſoit généralement adoptée dans la partie

ſeptentrionale de la France & dans tous les pays du nord. L'empreſſement & la ſatisfaction avec laquelle on ſe livre ſans beſoin à cette boiſſon, annonce une eſpèce de volupté qu'il n'eſt pas naturel d'attribuer à la force de la ſeule habitude: il faut croire que, lorſque cette habitude eſt confirmée, c'eſt un beſoin; car on y eſt ſujet à des défaillances fort fréquentes, auxquelles on ne manque pas de remédier avec de l'eau-de-vie, lorſqu'on en a la faculté, ſi même on n'a pas l'attention de les prévenir. Quoi qu'il en ſoit, perſonne ne fait un ſi grand excès de thé dans ce pays-ci que les femmes du courgain: il eſt vrai qu'elles n'ont pas de bonne eau à boire; auſſi boivent-elles du thé au moins quatre fois par jour, ſans vouloir croire que le fréquent uſage des boiſſons chaudes relâche l'eſtomac, déprave les ſucs digeſtifs, affecte les nerfs, amollit les chairs, & détruit la forme de la circulation; quoiqu'on puiſſe dire, elles ſupportent plus volontiers la privation de toute autre choſe. On conçoit bien qu'avec un pareil régime, leurs fibres intérieures étant perpétuellement macérées par un déluge d'eau chaude, comme les extérieures par l'humidité de l'air, elles doivent être ſujettes à beaucoup de maladies: elles éprouvent en effet toutes celles qui proviennent d'engorgement, ſur-tout des glandes, les fièvres intermittentes & putrides, & le ſcorbut. Ces maladies font périr les gens du courgain de bonne heure; comme les apoplexies, les affections nerveuſes & les épanchemens, ſur-tout à la tête, font périr ceux de la ville, tant hommes que femmes; car on ne voit pas aujourd'hui comme autrefois, des vieillards de l'un ni de l'autre ſexe, ſains & robuſtes; on y vieillit de bonne heure, ou l'on eſt infirme, plus encore parmi les hommes que parmi les femmes. Cependant les maladies n'y ſont pas

en proportion des caufes, fur-tout parmi le peuple ; fans doute qu'elles font modérées par la fréquente expofition de ces gens au grand air & aux injures du temps qui les endurciffent.

Les fleurs périodiques des filles du courgain commencent fort tard, & quelquefois avec beaucoup de difficulté; il y en a beaucoup qui ne font réglées qu'à dix-huit, dix-neuf & vingt ans: on n'y voit cependant prefque pas de mariages ftériles ; ils font au contraire prefque tous féconds, mais on perd beaucoup d'enfans: ces gens-là s'allient entr'eux, ce qui entretient une certaine union qui leur fait trouver des reffources dans leur médiocrité pour fe mettre à l'abri de la mendicité.

Les habitans de la baffe-ville, tous occupés à la culture de la terre, à l'exception de quelques artifans, ont le même régime & les mêmes maximes que les gens de la campagne, dont nous parlerons après avoir fait la defcription du pays.

Le Calaifis ou pays reconquis, eft un petit pays de fept lieues de long fur deux & demie de large, & quatorze de circonférence, borné au nord par la mer, au fud par l'Ardrefis, à l'eft par le pays du Langle, & à l'oueft par le Boulonois : on le divife en vingt-quatre cantons ou paroiffes; on peut le diftinguer en haut & bas, à raifon de la différente élévation de fon terrein. Le haut Calaifis eft à l'oueft de Calais; il confine avec le Boulonois, & il eft circonfcrit par le bois de Guines qui confine à l'Ardrefis, & par le marais de Hames.

Le haut Calaifis eft un pays montueux formé par des collines fur des parallèles inégaux, & par des vallées plus profondes à mefure qu'on avance vers le Boulonois. Je n'examinerai point fi cette contrée eft une fuite des

dunes

dunes fucceffivement abandonnées par la mer; ce qu'il y a de certain, c'eft que le terrein eft généralement fec, formé d'une craie légère, parfemée de cailloux dont la furface eft inégale, parmi lefquels il fe trouve beaucoup de pyrites martiales & fulfureufes, & quelques coquillages, tels que les moules, les pétoncles, l'oreille de mer, &c. qui font en bien plus grande quantité du côté de Boulogne.

Le terrein de la furface, le *humus* ou la terre végétale, paroît être une glaife qui retiendroit les eaux pluviales fi les pentes n'en favorifoient l'écoulement; cette glaife devient plus fenfible à mefure qu'on s'éloigne des côtes de la mer, & fe convertit infenfiblement en un fable gras en fe rapprochant du bas Calaifis. Ce pays étant abfolument exempt de marais, de rivières, de canaux & même de foffés, l'air y eft moins humide, a plus d'élafticité, & eft par conféquent plus fain que dans le bas Calaifis; la différence des maladies de l'un à l'autre, les bons & prompts effets que cet air fait fur les convalefcens, fur-tout de maladies occafionnées par le relâchement & la lenteur des humeurs, en font une preuve convaincante.

Il n'y a pas dans tout ce canton d'autre eau que celle de puits: elle eft bonne, légère, claire, limpide, & diffout parfaitement le favon: on n'en fera pas furpris fi on fait attention que ces puits font tenus fort proprement, fréquemment puifés, & percés dans un terrein graveleux & pierreux où l'eau ne peut fe charger d'aucune fubftance végétale ni animale, & que les minérales fe précipitent en grande partie par leur propre poids.

Toutes les productions de cette partie du Calaifis diffèrent de celles de l'autre partie à beaucoup d'égards; la végétation, la nutrition & l'accroiffement de tout ce

qui appartient au règne végétal, font plus foibles; herbes, légumes, grains, fourrages, arbres, arbriffeaux, tout y eft moins fort: il en eft à peu-près de même des hommes & des animaux; ils font en général plus grêles, plus effilés, & d'une complexion moins groffière, mais plus nerveufe: cette différence eft plus fenfible parmi les bêtes à cornes, & fur-tout parmi les moutons qui font au moins d'un tiers plus petits que ceux du plat-pays. Les arbres y réuffiffent difficilement; on n'en voit guère que par bouquets autour des habitations, & ceux qui y viennent fans abri, languiffent dans les premières années, & ne s'élèvent jamais à une grande hauteur; ce qui eft encore plus fenfible dans le voifinage des côtes de la mer que dans l'intérieur du pays: ils s'inclinent du côté oppofé aux vents ordinaires, qui en les fouettant fans ceffe, empêchent les progrès de la féve, defsèchent l'extrémité des branches, & leur donnent une forme arquée, comme s'ils euffent été élagués du côté du vent, en forme de croiffant. Les fruits n'y réuffiffent pas non plus en plein-champ; mais ceux qu'on cultive dans de bonnes expofitions, fans être auffi beaux que ceux du plat-pays, font plus fins, plus favoureux, moins aqueux & plus fucculens. Il en eft de même des légumes; ils font moins lavés & plus fubftanciels: le mouton y eft auffi plus exquis & plus eftimé que dans la plaine.

Le bas Calaifis eft dans une parfaite oppofition à tous égards, avec le haut; il y a beaucoup d'eau croupiffante, beaucoup de marais & d'une grande étendue; il eft coupé par une infinité de canaux & de foffés; & le terrein eft fi bas, qu'il y en a au moins un tiers fous l'eau pendant fix mois de l'année: ce terrein n'a généralement point de confiftance; on enfonce prefque par-tout dans la partie du fud, dans le temps le plus fec de l'année.

Quant à la nature du terrein, on peut le regarder comme ayant été primitivement un crément ou une laiſſe de mer, où il n'y avoit que du ſable pur ou du limon qui ſe trouve différent aujourd'hui en différens cantons, à raiſon de la culture & des engrais : dans les terreins incultes, dans la plupart des pâturages & dans les endroits abandonnés, on ne voit encore actuellement que du véritable ſable, & de la tourbe formée par la pourriture ſucceſſive des plantes qui croiſſent dans les marais.

Les excavations qu'on fait journellement en différens endroits de ce terrein pour en tirer de la tourbe, ne contribuent pas peu à perpétuer des marais, que le laps du temps joint au recurement des rivières auroit comblés, au grand avantage de la ſanté des habitans & de l'agriculture. De l'autre côté du canal de Calais, à Saint-Omer, le terrein s'élève peu-à-peu vers l'eſt ; ce n'eſt d'abord qu'un ſable noir & graveleux dont les nuances ſe perdent inſenſiblement.

Cette partie du bas Calaiſis eſt la plus élevée & la plus sèche ; il y a moins de canaux, & la plupart des foſſés y ſont à ſec une grande partie de l'année : tout ce canton eſt preſque à découvert ; on n'y voit que quelques bouquets d'arbres autour des maiſons, qui s'élèvent peu & qui ne ſont point touffus.

La terre végétale a peu de profondeur dans tout le bas Calaiſis ; ce n'eſt en général qu'une ſurface de ſable plus ou moins lié par le limon de la mer, combiné tantôt avec un peu d'argile, tantôt avec de la craie, & quelquefois avec de la glaiſe ; ce qui forme une terre compacte & peu poreuſe qu'il eſt néceſſaire de diviſer par les alkalis du fumier & par la culture, pour la rendre fertile, ſur-tout dans les cantons les plus élevés. Il faut

cependant excepter la petite plaine de Coulogne qui formoit jadis une île à une lieue de la ville ; c'eſt un très-bon fonds qui, quoiqu'argileux, peut être comparé aux terres de la Flandre.

Quoiqu'il ſoit très-certain que ce pays a été ſous les eaux de la mer, puiſqu'il y a des monumens qui dépoſent que les vaiſſeaux abordoient autrefois à Saint-Omer ; on ne trouve preſque point dans les entrailles de la terre, de ces corps marins que les Naturaliſtes regardent comme une preuve que les endroits où on les trouve ont été abandonnés par la mer ; les foſſiles ne ſont nulle part ſi rares que dans le bas Calaiſis.

Cette terre, quoique peu ſubſtantielle, ou ſans *cervelle,* comme diſent les payſans du pays, eſt très-fertile ; toutes les productions y réuſſiſſent parfaitement ; le blé, le ſeigle, le lin, le colſat, les plantes légumineuſes, le trefle, la luſerne, le ſainfoin & tous les légumes y ſont de la plus grande beauté : la végétation y eſt d'une force ſi extraordinaire, qu'elle offre ſouvent à obſerver des prodiges qui étonnent ceux qui les voient, & qui ſemblent être au-deſſus de la croyance de ceux qui ne ſont pas à portée de les vérifier.

La bonté de ces productions ne répond pas également par-tout à leur beauté ; tout ce que fourniſſent les potagers dans le bas-pays, eſt fort inférieur aux productions de ceux du haut Calaiſis : on y trouve peu de ſaveur ; on diſtingue même par le degré d'inſipidité autant que par le port des plantes, les lieux aquatiques qui les ont produites. Les graines rarement y viennent en parfaite maturité : les légumes ſont moins nourriſſans & plus difficiles à digérer ; il y en a même qui ſeroient nuiſibles ſi on en faiſoit un uſage continué ſans précaution : le choux eſt dans ce cas, & il eſt très-mal-ſain avant les gelées.

Cette qualité aquatique du terrein fait de prefque tout le pays d'excellentes pâtures; elles feroient encore meilleures fi on leur donnoit quelques foins: la plupart font telles que la Nature les a faites; elles font toutes appauvries par une quantité prodigieufe de jacobées (*jacobæa vulgaris laciniata*) qui y viennent naturellement comme la fanvre (*raphaniftrum vulgare*) vient dans les terres cultivées. On peut dire que ces deux plantes font la vermine qui ronge le pays: cependant ces pâtures dont la plupart femblent des déferts, font propres pour toutes fortes de beftiaux ; ils ne s'y engraiffent pas facilement, mais ils y font bien nourris, & leurs productions, telles que la chair, le lait & le beurre, font très-bonnes: ces pâtures paroiffent pourtant convenir encore mieux aux chevaux qu'à toute autre efpèce d'animaux. Les vaches, quoique plus belles que celles du Boulonois, y font fort chétives en comparaifon de celles de la Flandre: à les voir on croiroit à peine le produit qu'on en retire; une couple de ces bêtes fait fouvent la reffource de toute une famille, & on regarde comme réduits à la dernière misère, ceux qui n'en ont point du tout.

Les chevaux fuppofent une certaine opulence; il n'y a que les fermiers & les gens aifés qui en aient : fans avoir rien de fin ni d'élégant dans leur tournure, ces animaux font fort beaux dans ce pays-ci; ils ont feulement la tête un peu trop groffe, proportionnellement à leur taille qui eft un peu au-deffus de celle des chevaux de Dragons; leurs jambes font auffi un peu trop fournies & leurs articulations trop marquées : ils font fermes, vigoureux, & n'ont point de vice; l'efpèce en eft excellente pour la fatigue; il n'y a point de meilleurs chevaux de trait: il s'en fait un commerce confidérable avec les Picards & les Normands, qui les achettent à deux ans

pour les mettre dans les pâtures de leurs provinces où ils acquièrent une vigueur peu ordinaire. Ce commerce feroit la fortune de ce canton si on donnoit quelque soin à la perfection de l'espèce; mais l'avarice est une passion aveugle qui empêche de voir les moyens les plus propres à la satisfaire : la plupart des fermiers, accoutumés à payer en grande partie leurs propriétaires avec le profit des bestiaux, sur-tout des jumens qui cultivent la terre, n'attendent pas le temps propre à la propagation pour la perfection d'aucune espèce d'animaux.

Avant de finir sur l'article des cantons les plus aquatiques du Calaisis, je dois faire observer que leurs eaux sont peu poissonneuses; la perche, la carpe, la tanche, le brochet & l'anguille, sont les seuls poissons qu'on y voie: ils sentent tous la vase & le marais où ils vivent, & au point qu'on n'en fait de cas qu'autant que le besoin l'exige.

On s'est aperçu trop tard que les arbres réussissent également bien par-tout dans le bas Calaisis, excepté vers les bords de la mer, où les vents les font périr ou les empêchent de croître; mais à une lieue de la côte & par-tout où il y a des abris, il n'y a point de terrein où ils ne viennent; le succès des plantations qu'on a faites aux environs de la ville depuis quinze à vingt ans, en est une preuve. On y voit des petites maisons de campagne avec tous les plans qui font l'ornement d'un terrein qui étoit absolument nu & qui ne faisoit que de mauvaises pâtures. Les premiers succès de quelques citoyens industrieux ont excité le zèle des autres, & l'émulation est portée à un tel point aujourd'hui à cet égard, que chacun cherche à se surpasser: cette ambition est d'autant plus louable, qu'en faisant l'agrément du pays, elle donnera un nouveau prix aux biens, &

diminuera peu-à-peu celui du bois de chauffage qui eft d'une cherté exceffive. Toutes fortes d'arbres ne réuffiffent cependant pas par-tout également; il y a du choix à faire par rapport à l'expofition & à l'élévation du terrein: ceux qu'on voit réuffir le plus généralement, font les bois blancs, tels que le bouleau, le faule, le peuplier, le hêtre; auffi les emploie-t-on le plus communément pour former des abris au frêne & à l'orme, deux efpèces qui paroiffent fe plaire fingulièrement dans ce pays; on conçoit à peine la rapidité des progrès qu'ils y font pour peu qu'on en prenne foin.

Les arbres fruitiers ne réuffiffent nulle part en plein-champ; les enclos même à une certaine diftance de la ville, ne fuffifent que pour garantir le pommier & le poirier; ce font les feuls qu'on y voie: le cerifier, l'abricotier, le figuier, & le pêcher fur-tout, ne viennent que dans les jardins bien fermés; ils fe plaifent plus en efpaliers qu'en plein-vent; dans ce dernier état ils font communément peu féconds ou tout-à-fait ftériles; il faut de plus qu'ils aient une expofition avantageufe: le figuier & le pêcher dont on a le plus de foin, n'y durent pas plus de dix ou douze ans.

Les fruits font en général médiocrement bons; il faut cependant excepter la pèche & quelques poires d'automne: parmi les autres fruits, fur-tout parmi les rouges, il n'y en a prefque point qui parviennent à une parfaite maturité; ils confervent toujours un excès d'acide, ou deviennent infipides par la furabondance d'eau qu'ils contiennent. Cette acidité qui feroit nuifible par-tout ailleurs, eft peut-être falutaire ici à caufe de la difpofition qu'on y a au fcorbut: on ne s'aperçoit pas du moins que les fruits y occafionnent des maladies, quoiqu'on en faffe un très-grand ufage dans tous les états, fur-tout

des pommes & des groſeilles qui ſont extrêmement abondantes. Les prunes paroiſſent être le ſeul fruit nuiſible à la ſanté; les mieux conditionnées n'y valent rien: il eſt heureux que le pays n'en fourniſſe pas beaucoup, & le peu qu'il y en a, reſte toujours acerbe & auſtère à cauſe de l'humidité & du peu de chaleur du climat; tout ſe reſſent de ſon intempérie. *Quin & reliqua omnia quæ e terra producuntur, terræ ipſius naturam ſequuntur.* Hipp. *de aëre, aquis & locis.*

Les mêmes cauſes qui agiſſent ſur les productions de la terre, influent également ſur les hommes & ſur les animaux, & leurs effets ſont très-ſenſibles ſur les uns & ſur les autres. Les habitans du Calaiſis tiennent le milieu quant au phyſique & au moral, entre les extrêmes qui diſtinguent les peuples qui les avoiſinent, les Boulonois & les Flamands: pour ne rien haſarder dans le détail de ces extrêmes, il ſuffit de les comparer pour avoir une juſte idée du tempérament qui en réſulte: quel qu'il ſoit dans les habitans du Calaiſis, il tient toujours quelque choſe du flegmatique lorſqu'il ne l'eſt pas décidément. On n'y voit ni tailles giganteſques ni ridiculement petites: les gens de la campagne ſont d'une conſtitution qui annonce leur état; ils ont le corps bien formé, robuſte & propre à ſoutenir les travaux de l'agriculture auxquels ils ſont uniquement attachés, autant par inclination que par intérêt: peut-être ſatisferoient-ils mieux leurs deſirs, ſi ce dernier motif ne leur ſervoit pas de mobile dans le ſyſtème d'amélioration dont le pays eſt ſuſceptible: au reſte, on ne voit parmi eux ni boſſus ni boiteux de naiſſance; ceux qui ſont ſujets à ces difformités, le ſont par accident.

On ne s'aperçoit pas que la proximité & la fréquentation d'une ville de guerre & maritime influe ſur les mœurs

mœurs des gens de la campagne : ils ne ſe plaiſent qu'entr'eux, & leur ſociété ne s'étend pas au-delà de leurs voiſins; contens de leur aiſance ou de leur honnête médiocrité, les familles qui ne ſont point diviſées par l'intérêt, vivent dans une grande union : on n'y voit preſque point de veſtige de ces vices honteux qui dégradent l'humanité ; il y a même très-peu d'exemples de cette groſſière crapule que l'aiſance ſemble favoriſer. Les femmes ſont fort ſédentaires & fort laborieuſes ; outre les occupations qu'elles partagent au-dehors avec les hommes, elles en ont de particulières dans le domeſtique, qui regardent le ſoin du ménage, des enfans & des beſtiaux.

Les payſans de ce pays, quoiqu'aiſés en général, ſont nourris fort groſſièrement, ſur-tout les manœuvres; tous les jours de la ſemaine ſont aſſez ſemblables parmi eux quant au régime. Le matin on leur donne pour déjeûner, un potage fait avec de la farine délayée dans du lait écrêmé & un peu de pain bouilli : pendant l'été on fait proviſion pour l'hiver de ce lait écrêmé qui eſt le réſidu du beurre ; on l'aſſaiſonne avec un peu de ſel, pour le conſerver dans des futailles où il devient extraordinairement aigre ; on l'emploie dans l'hiver comme je viens de le dire, avec cette différence, qu'on y ajoute un peu de lait frais, pour en corriger la grande aigreur. Pour dîner, ils ont une ſoupe faite avec les légumes ou les herbes potagères de la ſaiſon, telles que l'oſeille, le choux, le poireau, la carotte, les féves, les pois, &c. avec du beurre & du pain, bouillis enſemble ; & enſuite des tartines, c'eſt-à-dire, des tranches de pain beurré. Le ſouper ne diffère du dîner que par quelques fruits cruds ou cuits, ſelon la ſaiſon. Les bons fermiers mangent du lard ou du porc ſalé qu'on fait cuire dans la ſoupe

commune: quelques-uns ont un petit bouilli le dimanche & les jours de fête. Leur pain eſt fait de farine dont on n'a pas ſéparé le ſon, il eſt mal travaillé, & par conſéquent peſant & compact. La boiſſon ordinaire eſt l'eau, telle qu'elle ſe trouve dans les différens cantons, ou de la bouillie; cette bouillie eſt une décoction de ſon qu'on fait fermenter en y délayant une quantité ſuffiſante de levain pour la conſerver dans des futailles. Après le repas on fait une petite pauſe pour fumer: cet uſage eſt preſque général parmi les gens de la campagne; c'eſt une eſpèce de deſſert qui peut avoir des avantages pour la digeſtion; cependant la plupart lui préféreroient un peu d'eau-de-vie. Cette liqueur & le tabac paroiſſent être les objets décidés de leurs plus vives paſſions; ce n'eſt guère que dans ce genre qu'ils font des excès, & ils ſont beaucoup moins fréquens parmi les gens de la campagne que parmi les artiſans, les bateliers & les marins. Pluſieurs de ceux-ci ſacrifient tout pour ſatisfaire cette paſſion qui les réduit à la plus affreuſe misère, ſur-tout lorſque les femmes imitent les hommes, ce qui n'eſt pas ſans exemple.

Les habitans du bas Calaiſis ne ſont véritablement à plaindre que pour la boiſſon. Au milieu d'un pays inondé de toutes parts, ils n'ont pas d'autre eau que celle de la pluie qu'ils puiſent dans les canaux & les foſſés lorſqu'ils en ſont à portée, ou qu'ils ramaſſent dans des creux qu'ils font en terre auprès de leurs maiſons, pour la partager avec leurs beſtiaux: on peut dire qu'ils ont tous les inconvéniens des eaux ſans en avoir aucun avantage: pendant l'hiver ils ſont ſans ceſſe expoſés à être inondés, & pendant l'été à mourir de ſoif ou à s'empoiſonner.

Cette eau bourbeuſe ne peut être que mal-ſaine à

tous égards; elle devient abſolument putride lorſque les pluies ſont rares ou modérées. L'évaporation qui s'en fait, & la quantité prodigieuſe d'inſectes & de plantes qui y pourriſſent, fourniſſent à l'air des exhalaiſons qui le rendent conſtamment mal-ſain, parce qu'il pèche toujours par un excès d'humidité, & qu'il eſt ſouvent chargé de toutes ſortes de matières putrides ; auſſi ſes effets ſur la ſanté ſont-ils bien ſenſibles. Les habitans du bas Calaiſis ſont plus ſujets aux maladies que ceux du haut Calaiſis ; mais l'empire de l'habitude eſt tel, qu'ils n'y font point d'attention, & on ne remarque pas que les maladies y faſſent de grands ravages : cependant ils ne vivent pas long-temps ; il eſt rare de voir des vieillards à la campagne ; on en voit encore moins parmi les hommes que parmi les femmes : leur façon de vivre ſage & réglée, & l'exercice continuel du corps, en les préſervant des maladies graves, & en diſſipant les plus légères qu'elles éprouvent ſouvent, les aveuglent ſur les ſuites que les unes & les autres peuvent avoir ; il en reſte toujours quelque choſe qui, faute de ſoins, les affecte peu à peu. L'antipathie qu'ils ont pour les remèdes, les empêche de chercher du ſecours lorſqu'ils ſont atteints gravement ; ils périſſent de bonne heure des ſuites de l'atonie, de l'engorgement de quelque viſcère ou de la putridité.

Si on raſſemble maintenant toutes les cauſes des maladies qui paroiſſent devoir naître de la nature des lieux que nous venons de parcourir, de leur expoſition, de la température, des qualités & des fréquentes variations de l'air, de l'état, du tempérament & de la façon de vivre des habitans, &c. on en trouvera un grand nombre capable de produire beaucoup de maladies endémiques, tant aiguës que chroniques. Il n'y en a cependant

pas des unes ni des autres, à proportion de ces caufes; on eft certainement redevable de cet avantage à la force & à la variété des vents qui renouvellent fouvent l'air, qui le dépouillent ou qui l'empêchent de fe charger outre mefure de l'immenfe quantité de fubftances nuifibles que le pays doit lui fournir.

Les maladies les plus ordinaires dans toute l'étendue du Calaifis, font les maladies de poitrine, les fièvres intermittentes & le fcorbut. Celles-ci en produifent d'autres, felon les circonftances du temps & la manière dont les malades fe conduifent: la négligence des fecours convenables, l'abus du régime échauffant, des cordiaux & des fudorifiques, rendent les maladies aiguës, & fur-tout celles de poitrine, quelquefois fi violentes, qu'elles emportent promptement les malades, s'ils n'en font pas délivrés par quelque effort inattendu de la Nature. S'ils réfiftent à la violence de ces maladies, il en réfulte prefque néceffairement des engorgemens, des obftructions, des hémorragies, des fuppurations aux vifcères, qui ont toujours des fuites funeftes.

Dans la conftitution ordinaire du temps, il eft rare que les maladies aiguës foient décidément inflammatoires, fur-tout dans le bas Calaifis; la conftitution des malades ne le porte pas. Les globules de leur fang n'ont pas affez de cohérence, leurs humeurs ne font pas affez denfes, & leurs fibres ne font pas affez fortes pour être fufceptibles d'une grande inflammation (*Voyez* Huxam, *Effai fur les fièvres*). Les maladies font ordinairement produites par le retard & par la fuppreffion fubite de la fueur ou de la tranfpiration, & entretenues par une grande abondance de fabure dans les premières voies: ces caufes donnent rarement lieu ici à des fymptômes d'une inflammation bien évidente; mais fi elles font fecondées

par quelqu'autre caufe produite par un changement confidérable dans la température, les maladies font d'abord véritablement inflammatoires, ou le deviennent bientôt. La même chofe arrive dans le printemps lorfque les jours font fort chauds, tandis que les nuits font très-froides; les humeurs étant raréfiées avant que les folides foient relâchés, elles ne peuvent pas fe porter aifément jufqu'à la furface du corps, ni fe dépouiller de ce qui leur eft étranger; les excrétoires de la peau fe trouvant refferrés ou oblitérés, le fang doit s'engorger dans les capillaires, qu'il force, ou fe porter en plus grande quantité fur les vifcères, particulièrement fur les poumons, où il forme des engorgemens, foit par fon abondance, foit par fa vifcofité: alors les maladies de poitrine font véritablement inflammatoires, & le deviennent de plus en plus par la perfévérance ou par l'intenfité des caufes alléguées. Ces maladies règnent auffi dans les conftitutions extraordinaires du temps, en été & en automne; mais elles font alors moins effentielles que fymptomatiques.

Les maladies de poitrine, foit humorales, foit inflammatoires, ont ordinairement des mauvaifes fuites: les malades fatisfaits d'une apparence de convalefcence qu'ils efpèrent voir affermir par le temps, ne s'aperçoivent du mal que lorfqu'il a jeté de trop profondes racines pour qu'on puiffe y remédier; d'ailleurs, s'ils cherchent quelques fecours, ce n'eft jamais qu'à l'extrémité: le peu de fuccès qu'ont alors les remèdes, les décrie dans leur efprit & dans celui des affiftans, qui à leur tour font comme eux. Il arrive de-là que la plupart des gens de la campagne qui ont le malheur d'effuyer quelque maladie grave de poitrine, périffent, ou guériffent promptement par quelqu'effort falutaire de la Nature: le milieu de

ces extrêmes eſt la langueur qui conduit à la phthiſie ou au maraſme, dans lequel on traîneroit quelques jours miſérables, ſi un régime mal-entendu & des remèdes de charlatan ou de bonne-femme ne les abrégeoient.

On peut prévoir juſqu'à un certain point par la conſtitution du temps, la nature & la force des maladies de chaque ſaiſon, & en conſéquence ſe tenir en garde contre les changemens qui peuvent y ſurvenir : ces changemens ſont quelquefois fort bruſques, quelquefois fort lents à paroître, & ſouvent ils ſont l'effet des remèdes. Il faut bien examiner le génie des fièvres pour ne pas commettre des fautes : il arrive ſouvent que celles qui paroiſſent les plus violentes, deviennent bénignes & régulières, & qu'au contraire, celles qui paroiſſent ſimples & légères, deviennent très-compliquées; mais de quelque façon qu'elles dégénèrent, elles attaquent toujours quelque partie eſſentielle à la vie, & elles ont toujours quelque caractère inflammatoire. Si elles affectent la tête, elles produiſent la léthargie ou la frénéſie; la pleuréſie ou la péripneumonie, ſi c'eſt la poitrine; la dyſſenterie ou le *cholera-morbus*, ſi c'eſt le bas-ventre : ces changemens viennent auſſi quelquefois de la diſpoſition antérieure des ſujets. Mais de quelque cauſe qu'ils dépendent, les affections de la tête ſont plus ordinaires dans l'été; celles de l'eſtomac & du ventre, au commencement de l'automne; & celles de la poitrine, à la fin de cette ſaiſon. Les éruptions à la peau ne paroiſſent guère que dans le printemps : elles ne doivent pas être toujours regardées comme un mauvais ſymptôme des grandes maladies; elles ſont quelquefois critiques, quelquefois auſſi elles dépendent moins de la maladie que de l'air & du régime; mais alors elles ſont le plus ſouvent dartreuſes ou galleuſes.

Les caufes générales des fièvres produifent auffi le fcorbut; mais ce n'eft guère qu'une fimple affection dans ceux qui n'ont pas été travaillés de quelqu'autre maladie; & au contraire, chez ceux qui font dans ce dernier cas, les taches fcorbutiques, les chairs fongueufes des gencives, la puanteur de l'haleine & les autres fymptômes font bientôt portés au dernier degré; ce qui prouve que l'appauvriffement du fang occafionné par la première maladie, en eft la principale caufe.

On ne voit guère de maladies épidémiques dans ce pays, fi même on doit regarder comme telles les fièvres dégénérées, c'eft-à-dire, celles qui de fimples intermittentes deviennent putrides ou malignes, &c. ou qui font accompagnées de fymptômes graves, tels que l'inflammation, le *cholera-morbus*, la dyffenterie, &c. dans certaines conftitutions extraordinaires du temps: cette circonftance les caractérife fuffifamment: on ne les voit régner que dans une conftitution du temps chaude & humide à l'excès. Nous avons dit qu'elles ne commençoient que vers la fin de juillet, après que les chaleurs avoient duré affez long-temps pour que la putréfaction & l'évaporation des marais eût le temps de fe faire & de fournir à l'air les miafmes malins qui les font éclore.

Pour que ces maladies puiffent être regardées comme épidémiques, il n'eft pas néceffaire qu'elles aient le même caractère chez tous ceux qui en font atteints: on fait que les différences qu'on obferve des unes aux autres, dépendent fouvent de la différence des tempéramens, des difpofitions des fujets & de mille autres circonftances. On voit à travers leurs variétés, au moyen des fymptômes principaux, que ces maladies font au fond toutes de la même nature. Nous l'avons obfervé en 1765 & 1766, il y eut un affez bon nombre de fièvres continues qui

furent accompagnées de différentes éruptions chez quelques ſujets, tandis qu'elles en furent abſolument exemptes chez d'autres. Il y eut une très-grande variété dans les éruptions, quant à leur nature, à leur forme & à leur abondance; les uns avoient des taches rouges, les autres la peau fouettée, quelques-uns des efflorefcences, quelques autres des puſtules miliaires, &c. Il faut obſerver que ces fièvres furent très-modérées : les chaleurs ne furent pas aſſez vives ni d'aſſez longue durée pour les porter à un plus grand degré de violence, conformément au principe que nous avons établi ; mais les ſaiſons précédentes ayant été fort humides, les exhalaiſons cutanées avoient été retenues long-temps, ce qui avoit fait accumuler la matière ou le germe de ces fièvres que les premières chaleurs firent éclore. Il n'eſt pas douteux que ſi les chaleurs euſſent été plus fortes & plus longues, ces maladies auroient été redoutables : elles le furent cependant plus dans la ville, parmi les enfans que parmi les adultes, plus dans le bas-pays que dans le haut, & plus encore dans les paroiſſes baſſes de celui-ci que dans les hautes.

La petite vérole & la rougeole régnèrent en même temps : on auroit été ſouvent embarraſſé au commencement de ces maladies, par la difficulté de les diſtinguer des fièvres éruptives, ſi le traitement des unes & des autres n'eût pas été à peu-près le même. Elles firent quelque ravage parmi les enfans; la plus grande perte fut dans le mois de juillet & d'août: ces maladies commencèrent à ſe calmer vers la fin de ſeptembre, & elles diſparurent aux premiers froids juſqu'au printemps ſuivant: elles continuèrent à régner ainſi que les fièvres éruptives, juſque dans l'automne 1766, où elles ceſsèrent les unes & les autres, pour ainſi dire, tout-à-coup.

Les

Les maladies de ce pays, quelle que foit leur nature, exigent rarement un grand nombre de faignées ; ce fecours eft peu afforti au climat, au tempérament, à la conftitution & à la façon de vivre des habitans, j'ofe même dire à l'état des humeurs: tout y favorife le relâchement des folides; l'hématofe ou la fanguification ne peut pas y être bien parfaite; on ne trouve guère un fang riche, compact & fibreux que chez des fujets dont les fibres ont beaucoup d'énergie, & dont le mouvement rapide des liqueurs en affimile les parties homogènes : cependant la faignée ne doit pas y être plus négligée qu'ailleurs, dans les maladies inflammatoires, puifqu'elle en eft le remède; & ce que je viens de dire n'eft relatif qu'aux abus de la faignée.

Les émétiques font d'un ufage plus général, & exigent moins de réferve que la faignée: il eft peu de maladies où ils ne conviennent dans le principe, pour débarraffer les premières voies de la fabure qui s'y trouve prefque toujours en grande quantité; ils font fur - tout indifpenfables au commencement des fièvres, tant intermittentes que continues: ils font indiqués par la Nature même; la perte de l'appétit, le dégoût général, l'amertume de la bouche, la langue chargée & pâteufe, les naufées, le vomiffement qui précède l'invafion de la fièvre, font autant de fignes qui indiquent l'état de l'eftomac : lorfque ces fignes exiftent, on ne doit jamais difpenfer les malades du vomiffement. Lorfqu'on néglige ce fecours, on voit fouvent les fièvres les plus fimples devenir opiniâtres, ou dégénérer en des maladies très-graves; les matières qu'on n'a pas évacuées fe corrompent bientôt par l'effet de la chaleur naturelle, & plus promptement encore, à l'aide de celle de la fièvre: à mefure qu'elles

ſe corrompent, les accidens augmentent par l'impreſſion plus forte qu'elles font ſur les organes des premières voies; bientôt après, elles paſſent dans le ſang, & portent le déſordre dans toutes les fonctions. Enfin ces matières agiſſent comme un poiſon corroſif, qui ne manque pas de produire la perte du malade, ſi on ne l'évacue pas par la voie la plus directe, & cette voie eſt le vomiſſement, parce que ces matières ont ordinairement leur foyer principal dans l'eſtomac.

Il faut cependant obſerver que, quelqu'indiqués que ſoient les émétiques, on ne doit pas toujours les donner d'emblée; il eſt des cas où la ſabure quoiqu'abondante, eſt ſi épaiſſe, ſi viſqueuſe & ſi tenace, qu'elle n'obéit point à l'action de ce remède: il faut en pareil cas, le faire précéder des délayans & des relâchans, en un mot, rendre la matière fluide, & mettre les ſolides en état de ſe prêter aux contractions qui ſe font dans le vomiſſement.

Les purgatifs ne ſont pas moins néceſſaires dans ce pays-ci que les émétiques; le relâchement des ſolides, la lenteur des liquides, les irrégularités de la tranſpiration & le régime, ſuppoſent toujours une grande quantité d'humeurs dans toutes les maladies. Les émétiques ne portent pas leur effet beaucoup au-delà des premières voies, ou tout au plus juſqu'aux émonctoires qui peuvent ſe dégorger par des contractions aſſez fortes ou aſſez réitérées pour mettre leurs excrétoires en jeu.

Les purgatifs agiſſent moins tumultueuſement; ils paſſent dans le torrent de la circulation, du moins les purgatifs liquides; ils diviſent d'abord & préparent, pour ainſi dire, les humeurs; ils animent les ſolides, & mettent toute la machine en jeu pour ſe débarraſſer de

celles qui font nuifibles ; car on doit remarquer qu'un purgatif bien placé agit non-feulement par les felles, mais encore par les urines, par la tranfpiration, & quelquefois par l'expectoration.

Les véficatoires font d'un ufage prefque général dans toutes les maladies aiguës qui ne fe terminent pas promptement, particulièrement dans celles qui affectent la poitrine & la tête : les fuccès qu'ils ont dans les cas où il faut exciter le fentiment, animer la circulation, augmenter le ton des folides & rétablir quelqu'évacuation fupprimée, en prouvent l'utilité.

Les occafions & les circonftances dans lefquelles on place les véficatoires, font ordinairement celles qui exigent l'ufage des cordiaux

Les fuccès conftans ont accrédité les acides, fur-tout les végétaux, pour la guérifon du fcorbut; mais les acides doivent être précédés des délayans lorfque le fcorbut eft avancé : le petit-lait eft fans contredit dans ce cas, le meilleur. Les autres anti-fcorbutiques doivent être combinés avec les acides vineux; c'eft pour cette raifon qu'on les fait infufer dans la bière ou dans le vin : ils rempliffent alors plufieurs indications à la fois; ils raniment puiffamment le ton des folides; rallient les humeurs, en corrigent la putréfaction, & en féparent les parties âcres qu'ils évacuent par différentes voies, particulièrement par celle des urines. Rien n'eft plus propre à rendre les diurétiques efficaces, que les anti-fcorbutiques ; ils jouent le rôle des meilleurs apéritifs, dans la cachexie, dans la leuco-flegmatie, & même dans l'anafarque.

Les amers font d'une utilité également reconnue ; comme anti-feptiques, ils préviennent la dépravation des humeurs ou la corrigent ; ils foutiennent le reffort

des folides & facilitent les digeftions : la plupart des hydropifies naiffantes font guéries ou arrêtées dans leurs progrès par ces feuls remèdes, lorfqu'elles n'ont point d'obftruction pour caufe.

Quand on a lieu de foupçonner dans les fièvres, quelque obftruction, on ne doit jamais adminiftrer le quinquina. Ce remède tient certainement le premier rang parmi les amers, & fa vertu fpécifique contre les fièvres intermittentes n'eft pas équivoque; cependant il faut s'en défier tant qu'il y a quelqu'embarras dans les vifcères; il y occafionne toujours quelque défordre : il produit lui-même les obftructions; car, fans favoir précifément en quoi confifte fa vertu anti-fébrile, il eft certain qu'il agit comme aftringent: en cette qualité, il intercepte les humeurs qui doivent s'évacuer, & cet effet a toujours des fuites fâcheufes; les fièvres deviennent opiniâtres, ou dégénèrent en continues fimples, & quelquefois en aiguës avec des fymptômes d'inflammation, ou tout au moins elles font bientôt accompagnées du gonflement, de la tenfion du ventre, du retard ou de la diminution des urines, de la leucoflegmatie, de l'anafarque, &c.

La tranfpiration eft fi néceffaire ici, qu'on doit mal augurer des maladies où elle eft fupprimée, fur-tout de celles de poitrine. Les diaphorétiques y font d'une néceffité indifpenfable : ils ne réuffiffent jamais mieux que lorfqu'ils font alliés avec les plantes chicoracées ; ils foutiennent alors également bien l'expectoration, la tranfpiration & les urines.

Cette néceffité indifpenfable de la tranfpiration m'a porté, dès le commencement de ma pratique dans ce pays-ci, à tourner toute mon attention du côté des bains, comme le fecours auxiliaire le plus puiffant pour feconder

les évacuations de la peau: la faveur qu'ils ont prife dans l'efprit du public, confirme leur efficacité dans beaucoup de maladies, particulièrement dans les affections nerveufes.

La fource la plus abondante des meilleurs remèdes eft fans contredit, dans le règne végétal. Tous les animaux, dit Arbuthnot, dans fon *Effai fur les alimens*, font faits médiatement ou immédiatement de végétaux, ou d'autres animaux qui vivent eux-mêmes de végétaux: les fubftances végétales font donc plus analogues à nos humeurs, & leurs principes fe combinent de tant de façons dans les différentes efpèces de plantes, foit naturellement, foit artificiellement, par les préparations de la Pharmacie & de la Chimie, qu'elles fourniffent de quoi remplir toutes les indications dans telle maladie que ce foit: on ne fauroit donc trop s'appliquer à la recherche des vertus des plantes. Ceux qui aiment cette partie, & qui ont le temps de s'y livrer, ont bien de quoi fe fatisfaire ici; la Botanique y eft très-riche & très-variée: outre les plantes qui font communes par-tout, chaque canton en a qui lui font particulières ou qui y font plus abondantes; elles font auffi de meilleure qualité, ou elles fervent à faire connoître les productions dont le terrein eft fufceptible.

Il y a fur les bords de la mer, fur-tout dans le printemps & dans l'été, une quantité prodigieufe de *fucus*, d'algues & de coralines, dont la variété de la forme & des couleurs eft auffi amufante qu'admirable: il y en a de fi belles, qu'on en fait des jolis ornemens de cabinet. Dans les endroits du rivage où le fable eft un peu gras & baigné par la mer, la perce-pierre, *crithmum maritimum majus*, eft fi abondante qu'on

peut la faucher; c'eſt-là qu'on va cueillir celle qu'on marine pour ſervir de ſalade d'hiver. La ſoude, *kali ſpinoſum;* la roquette de mer, *kali maritimum;* le fenouil de mer, *myrrhis;* le panicaut, *eryngium;* le liſeron, *convolvulus;* l'helléborine, l'épine de mer, *tribuloides*, viennent en grande quantité & de la plus grande force, dans le ſable le plus aride des dunes; le *telephium* y vient auſſi, mais moins bien que dans les endroits où il y a des cailloux.

Le terrein récemment abandonné par la mer, ou engraiſſé par ſon limon, eſt tout couvert de petit abſinthe, de pourpier de mer, de gazon d'Eſpagne, *ſtatice;* de corne de cerf, *coronopus;* de gramen à feuilles rondes, qui ne ſe trouve pas ailleurs, *gramen rotundi-folium ſpicatum;* de behen rouge, *limonium qui behen rubrum;* de différentes eſpèces de *ſedum*, ſur-tout de *ſedum minus acre.*

Une eſpèce de petit roſeau, *arundo gramineo folio*, eſt ſi commune dans les foſſés de la ville & de tout le pays, qu'on en fait la récolte; on s'en ſert pour couvrir les maiſons. On trouve auſſi dans les foſſés beaucoup de plantes à ombelles, comme l'ache, la berle, &c. Aux approches du marais, on trouve d'abord les différentes eſpèces de joncs, les iris, les glayeuls, le *ſiſymbrium aquaticum*, la lentille d'eau, le nymphoïdes; bientôt après, le nénuphar, *nymphæa;* la flèche d'eau, l'*hydropiper*, l'*aliſma*, le *butomus*, & une très-grande quantité de trefle d'eau, *menyanthes;* il eſt également abondant dans la plupart des canaux: le *beccabunga* & le *naſturtium aquaticum* ne ſont bien communs que dans les eaux qui ont un peu de courant.

Les bons terreins qui avoiſinent les lieux humides;

ſont tout couverts des différentes eſpèces d'*aſter*, d'*eupatorium*, de valériane, de *chamœnerion*, de *lyſimachia*, & ſur-tout de grande conſoude, *ſymphytum majus;* c'eſt une plante des plus communes & des plus abondantes dans tout le pays.

Dans les endroits moins humides, on trouve toutes les eſpèces de lotier, de calament, de plantes à fleurs radiées, légumineuſes & à ombelles; la teneſie, *tanacetum*, & l'*anonis* y ſont fort communes: dans les plus arides, on trouve une grande quantité de pédiculaire, d'euphraiſe, de caille-lait jaune & blanc, *gallium;* de morgeline, *alſine*.

Le bois de Guines offre une grande variété de plantes, parmi leſquelles on remarque plus communément le ſceau de Salomon, la véronique, la petite centaurée, la bétoine, la pervanche, le raiſin de renard, *herba-paris;* l'aigremoine, la bugle, la ſanicle, la double feuille, *ophris bifolia;* la cariophillée, la verge d'or, le pied de lion, *alchimilla;* on y trouve auſſi la fougère & le polypode.

Enfin, parmi l'immenſe quantité de plantes que le pays fournit, il y en a qui ne ſe trouvent que dans certains endroits, comme la petite centaurée à fleur jaune, dans les dunes du côté de Gravelines; le marrube aquatique *lycopus paluſtris*, & la toque *raſſida paluſtris* du côté de Marc; la guimauve & le *ſcordium* vers la Turquerie, dans la même paroiſſe; la pomme épineuſe *ſtramonium*, à Saint-Pierre & à Coulogne; la ſauve-vie *ruta muraria*, au fort Nieulay; le ſouci d'eau *populago*, l'herbe aux poux *petaſites*, la primevère, le creſſon des prés *cardamine pratenſis*, à la Chauſſée; le blé de vache *fagopyrum*, l'hellébore, le bouillon blanc, le *reſeda*, à Peuplingue; l'orobanche & l'aunée *enula campana*, à Sangattes; l'origan,

à Efcales; le pied-de-chat *elichryfum montanum*, la camomille puante *chamœmelum fœtidum marinum*, le chardon bénit des Parifiens *cnicus atractylis lutea dictus*, l'alleluia *oxis*, la fcolopendre, à Pihen; l'ariftoloche, à Saint-Tricas, &c.

Il y a encore beaucoup d'autres plantes utiles ou curieufes qui mériteroient d'être citées ici; mais ces exemples fuffifent pour remplir mes vues, qui tendent principalement à faire connoître la fertilité de ce pays, & l'abondance des fecours qu'on peut y trouver pour combattre les différentes maladies auxquelles les habitans font expofés.

HISTOIRE

HISTOIRE MÉDICO-TOPOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE MONTELIMART EN DAUPHINÉ.

Par M. J. J. MENOURET, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, Correspondant de la Société royale des Sciences, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, & Médecin de l'Hôpital de Montelimart.

Magnâ ex parte hominum formas & mores (& morbos) regionis naturam sequi reperias. Hippocrat. *De aëre, aquis & locis.*

MONTELIMART est situé dans le bas Dauphiné, au quarante-quatrième degré trente-cinq minutes de latitude septentrionale, & au vingt-deuxième degré & environ vingt minutes de longitude, dans le milieu à peu-près de la zone tempérée; il est construit sur un plan insensiblement incliné, à l'extrémité d'un petit côteau occupé par la citadelle, d'où il domine toute la campagne qui l'environne. La ville n'est elle-même dominée par aucune montagne considérable; les plus voisines, qui ne sont cependant pas bien élevées, se trouvent au moins à une lieue de distance au midi & au couchant, à plus de six lieues au levant, & plus éloignées encore du côté du nord. On n'observe dans le territoire que quelques côteaux qui s'élèvent insensiblement, & qui semblent n'être placés que pour varier les païsages & les productions de la Nature: aussi rien n'arrête, rien ne retarde, ni

ne dérange l'aſpect & les impreſſions du ſoleil; les cauſes qui pourroient en augmenter la chaleur par des réflexions, ou la concentrer déſagréablement, n'exiſtent pas. Cet aſtre lance avec liberté ſes feux & ſes rayons; il eſt extrêmement rare que des brouillards ou des nuages le dérobent à nos yeux & nous privent de ſes regards. Il tempère ordinairement, ou du moins il égaie la rigueur ſombre de l'hiver; il ramène bientôt la féconde & précoce activité du printemps, & il exerce plus particulièrement ſa puiſſance & ſes effets dans cette ſaiſon brûlante qui deſsèche les corps & les campagnes. Enfin, des pluies ſurviennent qui ramènent le calme, & inſenſiblement le ſoleil s'éloigne; mais, quoiqu'il darde alors avec plus d'obliquité des rayons plus foibles, il ne laiſſe pas d'entretenir pendant aſſez long-temps, une ſérénité parfaite, une douce température, & de nous procurer une automne ordinairement belle & longue; il ſemble même, avant de céder à l'hiver un empire limité, vouloir ſe ranimer; on le voit rappeler encore dans le mois de novembre des jours chauds & ſereins.

La liqueur qui meſure les degrés de chaleur dans les tubes de M. de Reaumur, commence, à l'exemple de la Nature, à ſe concentrer & à deſcendre au-deſſous de zéro dès le mois de décembre, & elle ſe ſoutient aſſez ſouvent pendant le reſte de l'hiver à ce terme; elle varie de-là juſqu'au cinquième ou ſixième degré au-deſſous qu'elle paſſe très-rarement. Nous l'avons cependant obſervé cette année 1767, le 10 janvier, à treize degrés au-deſſous; & certainement cet hiver ſera époque, & cette époque ſera triſte ici, ſur-tout dans l'eſprit des vignerons & des buveurs.

Dès le mois de février, les temps ſont variables, inconſtans; l'impreſſion du froid eſt encore ſenſible, mais

ordinairement peu confidérable : la liqueur eft toujours au-deffus de zéro : on la voit quelquefois monter dans le mois fuivant, jufqu'au douzième ou quatorzième degré, à mefure que la chaleur fe développe, & que la Nature fe vivifie : fon point ordinaire eft depuis huit jufqu'à douze degrés. La chaleur fe répandant enfuite avec plus de rapidité, on voit la liqueur fe porter jufqu'au vingtième degré dans le mois de mai, & s'y foutenir habituellement pendant les mois fuivans : elle parvient alors jufqu'au vingt-cinq, vingt-fix, vingt-feptième ; mais il eft rare qu'elle y foit long-temps fixée.

La chaleur moyenne & la plus commune dans cette faifon, fixe la liqueur au dixième ou douzième degré l'après-midi : il n'en eft pas de même le foir & le matin ; car alors le froid augmente, & elle en fuit les variations.

Les météores ignés ne font point communs dans ce pays : fouvent à la vérité le tonnerre éblouit, étonne, trouble par la vivacité, par l'éclat inattendu de fa lumière, par la force & la continuité de fon bruit ; mais il eft très-rare qu'il éclate, qu'il tombe, qu'il frappe des victimes. Il eft affez ordinaire de voir dans les foirées d'été, des éclairs fans tonnerre, & le ciel agréablement fillonné par des traits variés de feu & de lumière.

DE L'AIR.

On ne peut être furpris que l'air ait fi particulièrement attiré les regards & l'attention d'Hippocrate, puifqu'il eft la fource de la vie, & la caufe la plus féconde des maladies. Cet élément fubtil eft un des principes conftitutifs de notre être, & le plus néceffaire à fa confervation : il pénètre le corps par mille embouchures, & de différentes façons ; il fe répand dans l'intérieur, s'y mêle, s'y confond avec les humeurs, & entre dans la compofition des

parties les plus ſolides: en un mot, ce fluide univerſel eſt l'organe ou l'inſtrument de preſque tous les phénomènes ſublunaires.

L'air eſt de ſa nature un corps fluide, homogène, élaſtique & grave; il doit à des cauſes connues la ſécheresſe ou l'humidité, la chaleur ou le froid, & à des principes peu conſtatés encore, malgré des recherches auſſi inutiles que laborieuſes, le mouvement progreſſif qui le conſtitue & le fait appeler *vent, ventus aëris fluxio & effluxio.* C'eſt par ces différentes propriétés, qualités & modifications, que l'air agit ſur nos corps, à quoi il faut ajouter les altérations qu'il peut éprouver par les matières ſubtiles qui s'élèvent dans l'atmoſphère; & qui ſans s'unir chimiquement avec lui, y reſtent plus ou moins long-temps par ſimple confuſion. La Phyſique n'a rien dit de ſatisfaiſant encore ſur la nature & la figure des parties qui compoſent l'air; & la Chimie n'y a reconnu que l'acide vitriolique. On ſait d'ailleurs que l'air peut tenir & qu'il tient ordinairement en diſſolution une certaine quantité d'eau; que cette quantité n'excédant pas le point de ſaturation, ne trouble point ſa tranſparence, ne diminue point ſon élaſticité & ce qu'on appelle ſa ſécheresſe. Il eſt aſſez vraiſemblable que le reſſort & la gravité de l'air s'accompagnent & ſe ſoutiennent réciproquement: ils ſont l'un & l'autre en raiſon inverſe de ſon humidité; ce qui fait que les mêmes meſures ſervent à fixer l'état & le degré de ces différentes propriétés ou qualités. Il eſt en outre à peu-près conſtant que ces propriétés ou qualités ſont analogues à l'origine & à la direction du vent, de façon que tel vent eſt ordinairement élaſtique & ſec, tel autre humide & ſans reſſort. Auſſi dans ce pays & dans toutes les contrées ſeptentrionales, le vent qui vient du nord apporte

la féchereffe, la férénité, & répand dans tous les corps la force & l'agilité. On juge que ce vent domine lorfqu'on aperçoit les fignes que l'air eft élaftique & fec. Le vent du midi eft toujours accompagné d'humidité ou de nuages, & quoiqu'il foit réellement moins pefant ou moins élaftique, il femble imprimer aux corps un caractère de lourdeur & d'appefantiffement, & juftifie l'épithète qu'on lui donne de *plumbeus aufter.* Le règne de ce vent s'annonce par les marques de la perte du reffort & par l'humidité de l'air.

Nos hygromètres, tout fautifs qu'ils font, annoncent peu d'humidité dans l'air qui nous environne: la même chofe eft confirmée par le fel de tartre qui fe réfout plus lentement en liqueur.

Le baromètre, inftrument plus ingénieux & plus exact, s'y accorde en ce point, & défigne par l'élévation de la liqueur, qu'elle eft comprimée par un fluide actif, élaftique & pefant; l'efpace qu'elle parcourt ordinairement dans nos tubes, eft compris entre le vingt-fept & le vingt-huitième pouce; elle defcend rarement au-deffous du vingt-feptième, & ne monte prefque jamais au-deffus de vingt-huit. Les trois quarts de l'année, elle varie entre huit & onze lignes au-deffus de vingt-fept pouces; elle annonce ainfi une férénité plus ou moins parfaite. Dès qu'elle defcend à fix lignes, le beau temps ceffe, le vent du midi gagne, le ciel fe couvre de nuages, & la conftitution pluvieufe s'établit. En raffemblant toutes les heures où l'on obferve la liqueur au-deffous de ce point, on ne formeroit pas dans le cours de l'année, l'efpace de deux mois entiers.

On juge déjà, par ce qui vient d'être obfervé, que parmi les vents qui foufflent dans ce pays, le vent du nord doit être le dominant; il fouffle en effet lui feul, à

différentes repriſes, pendant huit à neuf mois de l'année; les montagnes qui bordent la rive du Rhône dans le Vivarais, ſervent d'un côté à diriger ſon action dans la plaine où eſt bâtie notre ville; de l'autre côté, aucun obſtacle ne dérange & ne détourne ſon impulſion directe, ainſi, quelquefois violent & fougueux aquilon, il ſe déchaîne avec impétuoſité, renverſe, ravage & déracine tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage & lui oppoſe de la réſiſtance; il apporte les froids, la glace & les frimats des contrées ſeptentrionales; d'autres fois zéphir paiſible & léger, il badine avec les fleurs, modère la chaleur brûlante d'un ſoleil trop ardent, & répand une douce & agréable fraîcheur; tantôt, uniſſant ſon ſouffle aride à l'action deſſéchante d'un ſoleil actif, il brûle, dévore les campagnes & augmente par-tout la ſéchereſſe & l'aridité; mais toujours le même, toujours ſerein & ſalubre, il balaie le ciel, diſſipe les nuages & procure, même dans le cœur de l'hiver, les regards bienfaiſans du ſoleil: il chaſſe les exhalaiſons qui ſortent des villes, que produiſent l'entaſſement des hommes vivans, & celui des cadavres encore plus dangereux; & ſi nous lui devons les froids pénétrans de l'hiver, nous croyons cet inconvénient bien compenſé par l'avantage durable de la ſérénité du ciel, de la ſalubrité de l'air & de l'activité qui en réſulte dans les corps & dans les eſprits. L'hiver eſt ſon théâtre favori, il domine aſſez conſtamment auſſi pendant l'été, il eſt moins habituel pendant le printemps & l'automne; les vents d'oueſt & de ſud ou de ſud-oueſt prenant quelquefois le deſſus, amènent avec eux la conſtitution nébuleuſe, humide & pluvieuſe, & procurent par leurs débats & leur contraſte avec les vents du nord, des tourbillons & des orages; le vent d'eſt ou eſt-quart-ſud-eſt ſouffle rarement, c'eſt lui qui nous donne les

pluies les plus abondantes & les plus longues au commencement ou à la fin de l'automne.

A plusieurs lieues aux environs de cette ville, on n'observe, ni mines, ni marécages, ni mouffettes qui puissent répandre dans les airs des exhalaisons pernicieuses, & que nous risquions de recevoir par les vents ; ainsi par sa nature l'air de ce pays est très-pur, il est d'ailleurs élastique & sec, & si quelque chose peut altérer sa pureté & sa salubrité, ce ne peut être que quelques établissemens accidentels susceptibles de correction & de changement, dont il sera fait mention ci-après.

DE L'EAU.

L'eau formant, ainsi que l'air, un des matériaux essentiels du corps humain, étant l'instrument immédiat de la végétation & de la vie animale, devenue nécessairement la boisson générale de l'homme, & le véhicule des alimens & des remèdes, n'a guère moins que l'air d'influence & d'action sur la conservation de la santé & la production des maladies. On peut la considérer par les qualités attachées à son essence, qui la rendent habituellement nécessaire au physique de l'homme, ou bien comme un liquide en mouvement, qui roule dans des canaux creusés par la Nature ou par l'art pour les différens objets d'agrément & d'utilité. Nous pouvons assurer que sous ces deux points de vue Montelimart est heureusement partagé : en effet, à une demi-lieue à l'ouest, le Rhône, le plus beau, le plus rapide & le plus considérable fleuve de la France, roule ses flots majestueux ; & aux portes même & sous les murs de la ville, deux petites rivières, le *Roubion* & le *Jabron*, viennent joindre leur onde tranquille & réunir leurs flots, pour ensuite se

perdre avec ceux du Rhône, après avoir joué par mille contours dans les pays qu'ils traverſent, après avoir erré dans des prairies émaillées, & avoir fourni un grand nombre de canaux dont les uns pénétrant la ville, ſervent à la propreté, aux arts & aux manufactures, tandis que les autres portent au loin dans les campagnes l'agrément, la fraîcheur & la fertilité.

Le Röubion eſt ordinairement aſſez conſidérable pour ſoutenir un bateau deſtiné au paſſage des gens de pied; il eſt d'ailleurs ſuſceptible d'être paſſé au gué par les chevaux. Sa ſource voiſine de celle de la Drôme, eſt à une dixaine de lieues de la ville à l'eſt, dans les montagnes du Dauphiné: ce n'eſt d'abord qu'un petit filet d'eau auquel d'autres viennent ſe joindre, & qui reçoit dans ſa courſe alongée par bien des détours, quelques torrens qui contribuent à le groſſir avant qu'il nous arrive. L'origine des plus grands fleuves n'eſt pas différente; ils ne deviennent tels que parce qu'ils engloutiſſent un plus grand nombre de petits ruiſſeaux. Ainſi parmi les hommes, tous foibles & égaux à leur origine, les uns ne deviennent plus grands & plus remarquables, que parce qu'ils abſorbent la ſubſtance d'un plus grand nombre de leurs voiſins. Les eaux du Roubion coulent ſur un gravier léger, débris des cailloux; elles charient dans le temps des inondations, un ſable impur mêlé de beaucoup de terre argileuſe & cultivable; ce qui le rend moins propre à faire avec la chaux un bon mortier: ces eaux ſont dures, sèches; quoiqu'elles ſoient employées à l'arroſement des prairies, on eſt bien aſſuré qu'uniquement capables d'humecter la terre elles ne font rien moins que l'engraiſſer: elles ſont plus appropriées aux arts, aux corroyeries, aux teintures, &c.

L'eau du Jabron, plus limpide, fraîche, même dans

le

le temps de la canicule, mais moins abondante que celle du Roubion, coule paiſiblement ſur un ſable aſſez fin, très-pur & très-homogène: elle a ſa ſource au-deſſus du bourg de Dieu-le-fit, à cinq lieues environ eſt-ſud-eſt de la ville. Cette eau eſt aſſez douce & molle, plus propre à humecter & à fertiliſer les terres, qu'à leſſiver le linge & à cuire les légumes, &c. Toute la campagne, les côteaux ainſi que la plaine, fourmillent de fontaines dont l'eau eſt très-bonne, & qu'on pourroit pour la plupart conduire avec beaucoup de facilité à la ville qui en eſt abſolument dépourvue. On remarque à un mille de la ville au ſud-oueſt, un grand baſſin d'eau formé par la Nature, d'environ quatre cents pas de diamètre, qui paroît ſuivre en s'abaiſſant ou s'élevant, les gradations du Rhône dont il ſurpaſſe cependant le niveau de pluſieurs toiſes; l'on a inutilement multiplié les cordages pour atteindre juſqu'au fond de cette eſpèce de lac. Cette profondeur extrême & inconnue a donné occaſion à l'imbécille crédulité du peuple & à mille contes ſuperſtitieux: il paroît que cette eau doit ſon origine à des montagnes aſſez élevées qui ſe trouvent à deux ou trois milles à l'oueſt, comme nous l'avons obſervé, & qui ne donnent ailleurs aucune ſource conſidérable. Cette eau n'a aucun débouché ſenſible ni aucune iſſue apparente; elle croupit ſans s'altérer; les bords n'en ſont point marécageux; c'eſt un gravier caillouteux: il s'y nourrit & reproduit une grande quantité de carpes.

A l'exception d'une petite fontaine qui ſort latéralement dans un endroit plat, au nord de la ville, tout près des caſernes, où les perſonnes délicates & recherchées envoient puiſer pour leur uſage, les puits ſont dans la ville notre unique reſſource. On ſait que les puits ſont

une foſſe plus ou moins profonde dans laquelle on a eu ſoin de renfermer une ſource d'eau, & d'en procurer l'accumulation en bouchant l'iſſue par laquelle elle s'é-couloit; ainſi elle ne diffère eſſentiellement de celle des fontaines que par le libre écoulement & le renouvellement ſucceſſif de l'eau, inconvénient auquel on ſupplée dans les puits bien fréquentés, par la quantité d'eau qu'on en tire. Mais il peut arriver que ces ſources placées au-deſſous du niveau des rues, reçoivent une altération plus grande par le voiſinage des latrines, des fumiers, des cimetières, des égouts, dont l'humidité ſe filtrant à travers les murs pénètre aiſément dans l'intérieur des puits; & c'eſt à mon avis, l'inconvénient le plus ſenſible & le plus dangereux: c'eſt auſſi celui qui devroit principalement engager à ſubſtituer aux puits les fontaines d'eau coulantes; dans cette ville ſur-tout, cet établiſſement ſeroit facile & néceſſaire. On remarque par la ſeule analyſe du goût & des yeux, une différence très-ſenſible entre les eaux des quartiers propres & élevés, & celles qui ſe puiſent dans les quartiers bas & dans le voiſinage des cimetières & des égouts; ces dernières ont une ſaveur fade & douceâtre, & ſont toujours plus ou moins colorées. D'ailleurs l'origine de toutes nos eaux eſt la même; elles ſortent du ſein des rochers & des terres d'une nature gypſeuſe & calcaire, & elles ſe ramaſſent dans nos puits ſur des lits de gravier & de ſable aſſez purs.

Pour que l'eau ſoit éminemment bonne, elle doit être très-légère, très-limpide & très-pure; ces qualités étroitement liées entr'elles, ſont dans une dépendance réciproque.

Après avoir peſé ſucceſſivement & avec la plus grande exactitude, toutes les eſpèces d'eau qui ſont en uſage

à Montelimart, & les avoir ensuite soumis à l'ébullition pour juger, d'après Hippocrate, leur pesanteur relative; il résulte de cette double expérience,

Qu'après les eaux du Rhône, celles du Roubion & de la fontaine de Catelin sont les plus légères:

Que celles du Jabron, de la fontaine du Pécher & des puits qui sont du côté de la rivière le sont un peu moins:

Que les eaux des puits du centre de la ville & de celui de Sainte-Agathe, dans la citadelle, sont un peu plus pesantes:

Que celles des puits qui avoisinent les égouts le sont encore davantage:

Enfin que les plus pesantes de toutes, sont celles des puits placés le plus près du côteau, dans les quartiers les plus élevés.

Il paroît aussi que les eaux de pluie & des rivières qui ont un cours plus long & plus rapide, sont les plus légères; que parmi celles des puits la légèreté augmente à proportion que les eaux s'éloignent de leur source ou qu'elles s'approchent de la rivière, & il pourroit bien se faire que les puits de ces quartiers dussent une partie au moins de leurs eaux à des infiltrations de la rivière de Roubion, d'autant mieux que ces puits suivent les variations de cette rivière, & que, quand elle déborde ils augmentent beaucoup, & les caves du voisinage se remplissent d'eau qui disparoît successivement à mesure que la rivière décroît.

La limpidité de l'eau exclut le mélange que les Chimistes appellent par confusion, des corps hétérogènes qui ne sont que divisés & suspendus; mais elle peut subsister avec la véritable mixtion ou la solution saline; elle n'est jamais parfaite dans les eaux des puits qui avoisinent les tas de fumier, les égouts, &c.

Elle est troublée par les pluies dans la plupart des

puits, & ſur-tout dans ceux qui ſont du côté de la rivière, ce qui indique ou la communication de ces eaux, ou que les ſources ſont ſuperficielles: la limpidité de l'eau ne ſuit pas toujours directement la légèreté; elle eſt beaucoup plus ſenſible dans celles du Jabron que dans aucune autre eau, même diſtillée.

Les eaux de Montelimart, ſoit de rivière, de fontaine ou de puits, naiſſent dans des rochers totalement gypſeux ou calcaires, elles traverſent des terres de même nature, & n'éprouvent pour la plupart aucun flottement pour ſecouer & détacher la ſélénite qu'elles contiennent toutes en plus ou moins grande quantité. Les expériences particulières que j'ai faites ſur chacune de ces eaux, m'ont convaincu que leur hétérogénéité dans ce genre, étoit en raiſon inverſe bien exacte de leur légèreté. L'eau diſtillée, les eaux de pluie, de neige ou du Rhône, ont ſoutenu ſans altération toutes les épreuves; il ne s'y eſt pas formé le moindre nuage par le mélange des ſels alkalis fixes volatils, ou des ſels lunaires; les diſſolutions de mercure par l'acide nitreux, n'ont éprouvé aucun changement de couleur; le ſavon s'y eſt diſſout entièrement ſans précipité, &c. Dans l'eau du Roubion, l'altération, le nuage, le changement, ont été très-peu conſidérables, ils ont augmenté ſucceſſivement dans les autres à proportion de leur peſanteur: la diſſolution de mercure y a tout-à-fait jauni. On préfère ici l'eau du Roubion pour faire cuire les légumes, pour les leſſives; & cette préférence que l'uſage indique, eſt, comme on le voit, bien fondée; mais rien n'approche de l'onctuoſité & de la molleſſe des eaux du Rhône, elles rendent la peau douce & ſouple; elle nous paroît, pour les bains ſur-tout, d'une efficacité ſupérieure: ſans doute que le mouvement & le flottement en écartent les principes

étrangers, & rendent l'union de l'air plus intime & plus anatique.

L'incorruptibilité des eaux eſt une ſuite & un effet naturel de leur pureté, & c'eſt un principe de chimie aſſuré & qu'on pourroit généraliſer, qu'un corps tend d'autant moins à ſa décompoſition, qu'il eſt plus pur, plus ſimple & plus homogène. Nos eaux qui, à la ſélénite près, ſont aſſez pures, ſe conſervent pluſieurs jours ſans la moindre altération, ſans perdre leur tranſparence & leur limpidité: mais les eaux du Rhône ont encore, ſur cet article, une ſupériorité bien reconnue; *Jacques Sponius* avoue que ces eaux dégagées par la réſidence des impuretés qui y ſont confuſément mêlées, peuvent ſe garder dans des vaiſſeaux de terre, mis à la cave, plus de cent ans ſans ſe corrompre.

De tous ces détails, il réſulte que les eaux deſtinées à la boiſſon des habitans de Montelimart, ſont toutes chargées plus ou moins de ſélénite, & par conſéquent plus ou moins dures & crues; d'ailleurs, elles ſont pures, limpides, & ne ſe corrompent pas aiſément: les eaux qui contiennent des principes étrangers, à plus forte doſe ou plus multipliés & qu'on appelle *minérales*, ne ſont pas rares dans ces cantons; on en voit naître pluſieurs ſources aux bords des rivières de Roubion & du Jabron; l'ocre qu'elles laiſſent ſur les endroits où elles paſſent, indique d'abord leur caractère; le fer, métal répandu dans toute la Nature, même dans les êtres animés, paroît y abonder ſenſiblement. Parmi ces ſources, il y en a une de remarquable à une demi-lieue de la ville, ſur la rive droite ou auſtrale du Jabron, qui avoit autrefois joui d'une grande réputation ſous le titre de *Sainte-fontaine*, & qui oubliée enſuite, paroît, depuis quelques années, reprendre honneur & crédit: ſes bons effets y rendent

chaque année le concours de nos habitans plus considérable. Ces eaux pèsent peu sur l'estomac, purgent assez, font couler la bile & augmentent ou facilitent le cours des urines; les bilieux, ceux qui ont des obstructions légères, des embarras peu anciens dans le foie en éprouvent de très-heureux effets, c'est un remède en même temps agréable & utile pour les jeunes filles qui ont les pâles-couleurs & qui languissent faute d'exercice, de plaisirs & de dissipation; elles sont propres aussi dans les maladies d'été, presque toutes dépendantes d'une bile plus active & plus abondante, &c. en un mot, elles sont assez analogues aux eaux de Vals, quoiqu'inférieures en activité.

Elles pourroient donc les suppléer dans bien des cas: on y découvre, 1.° un principe spiritueux ou aërien fort actif & abondant; 2.° du fer, qui y est retenu par cet air surabondant ou par son extrême division, sans y être sous la forme de vitriol; 3.° un peu d'alkali fixe; 4.° une terre absorbante soluble; 5.° une espèce de sel d'*ebsum* à base terreuse.

Au bord de la même rivière, à cinq lieues & à l'est de cette ville, près d'un bourg considérable appelé *Dieu-le-fit*, du milieu des rochers de grès & de pyrites martiales, tapissés par des efflorescences vitrioliques & sulfureuses, sortent trois principales sources d'eau minérale, dont deux dites la *Galienne*, & la *Magdeleine*, ont beaucoup de rapport par leurs principes & leurs effets avec celle dont nous venons de parler. La troisième, appelée la *Saint-Louis*, est remarquable par la quantité de vitriol en nature qu'elle contient: ce vitriol est tout martial; il y a un peu d'alun, mais pas un atôme de cuivre ni de soufre. Ces eaux sont un vomitif très-prompt & très-efficace dans beaucoup de maladies;

mais on ne fauroit les prendre avec trop de ménagemens & de précautions, & on ne doit pas le faire fans une indication déterminée par les gens de l'art. Leur ufage extérieur eft plus étendu & plus familier : on les emploie dans tous ces cantons, pour les maladies des yeux qui exigent les toniques ; elles diffipent les inflammations, fortifient la vue : on s'en fert auffi avec fuccès pour les maladies de la peau, pour la gale, les vieux ulcères, &c.

Il y a encore au bord du Roubion, près du village du *Pont-de-Baret*, à deux ou trois lieues nord-eft de cette ville, une fource d'eau acidule qui jouit d'une réputation très-étendue & bien méritée : femblable par fon minéral aux Saintes-fontaines, elle les furpaffe en qualité & en vertu.

L'eau que la chaleur du foleil élève de nos rivières & de la furface humide de nos champs, forme la matière fimple des météores aqueux : quelquefois retenue encore dans les vides de l'atmofphère comme dans les cavités d'une éponge, elle retombe fous les noms de *ferein* & de *rofée*, dès que la chaleur qui en la dilatant la foutenoit, eft paffée, & que les parties d'air éprouvent par des vents frais ou par l'abfence du foleil, une forte de contraction & de refferrement : d'autres fois cette eau plus élevée fe ramaffe dans des efpèces de réfervoirs fufpendus dans l'atmofphère, qui flottent, fe meuvent & font tranfportés par le fouffle varié des vents ; elle en échappe fous les différentes formes de *pluie*, de *neige* & de *grêle*, &c.

Le ferein & la rofée font très-ordinaires & abondans dans ce pays, on les obferve dans toutes les faifons : 1.° toutes les fois que le temps eft calme & le ciel ferein,

excepté pendant les fortes chaleurs où vraifemblablement les vapeurs font élevées trop haut, & le refroidiffement de l'atmofphère, même dans la nuit, n'eft pas affez confidérable; 2.° pendant les grands froids où l'eau même, ainfi que la terre, eft imperfpirable; 3.° pendant que les vents du nord foufflent avec impétuofité, ils emportent fans doute au loin les vapeurs élevées; 4.° enfin, lorfque les nuages dérobent le foleil & font un obftacle à fon impreffion fur les furfaces humides. Dans les beaux jours d'hiver, cette humidité devient fenfible à la vue; la même caufe qui donne un corps à l'air humide que nous refpirons en hiver, donne à cette rofée une confiftance vifible & le nom de brouillard; lorfque le vent frais, qui eft l'avant-coureur de l'aurore, concentre & coagule ces molécules d'eau, on voit la terre couverte d'une efpèce de neige qu'on appelle *gelée blanche*, quelquefois plus abondante, elle s'attache aux arbres fous le nom de *givre*, de *frimats*; on commence quelquefois à les obferver dans le mois d'octobre; & les gens infirmes, ceux qui font fujets aux douleurs, aux rhumatifmes, ne manquent pas de s'en apercevoir, même dans les lits les plus chauds & les appartemens les plus retirés; ces frimats nuifent aux fleurs, aux grains & aux fruits.

Les pluies ne font pas, ainfi que nous l'avons déjà obfervé, bien abondantes, elles règnent principalement dans le printemps & dans l'automne. Suivant les mefures prifes par M. Flaugergue, Confeiller à la Cour des Aides de Montpellier, qui s'applique avec fon fils, à toutes les obfervations de cette claffe avec autant de fuccès que de zèle, la quantité d'eau de pluie qui eft tombée dans ce pays, a été évaluée depuis le mois de feptembre 1765 jufqu'à la fin d'octobre 1766, comme il fuit:

ANNÉE

ANNÉE 1765.

	pouces.	lignes.		pouces.	lignes.
SEPTEMBRE	0.	3.	NOVEMBRE	6.	6.
OCTOBRE	3.	4.	DÉCEMBRE	1.	2.

ANNÉE 1766.

JANVIER	0.	0.	JUIN	2.	3.
FÉVRIER	1.	11.	JUILLET	2.	2.
MARS	0.	9.	AOÛT	0.	0.
AVRIL	3.	9.	SEPTEMBRE	1.	4.
MAI	2.	11.	OCTOBRE	4.	9.

Il réſulte que le total de l'eau de pluie tombée dans les mois ci-deſſus, ſe monte à 31 pouces 1 ligne.

Il eſt à propos d'avertir que cette année a paſſé pour être trop aride, & qu'il tombe communément plus de pluie. La neige eſt aſſez rare dans ce pays: la grêle s'obſerve aſſez ordinairement dans l'été en plus ou moins grande quantité; elle a été remarquable cette année par l'abondance & la groſſeur des grains, & le dégât qui en a été la ſuite. Le froid qui reſſerre les parties d'eau, qui en dégage l'air, donne ſans doute à l'eau cette conſiſtance: la grêle qui tombe dans la ſaiſon la moins froide, ſeroit-elle produite par un froid artificiel qu'exciteroit le frottement des nuages avec l'entremiſe de quelque matière ſaline, par un mécaniſme ſemblable à celui dont on ſe ſert pour faire les glaces dont on couvre nos tables dans l'été? quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ces météores ne contiennent rien d'étranger: la

Chimie éclairée & rigoureuſe en a proſcrit tous les ſels & le nitre que l'imagination aveugle des Phyſiciens y avoit introduits. Les qualités vénéneuſes, que bien des Médecins, avec Hoffman, Ramazzini, &c. ont attribué au ſerein & à la roſée, qu'ils ont cru conſtatées par le dégoût & par la déſertion des abeilles, par la langueur des vers-à-ſoie, &c. ne ſont rien moins qu'avérées: ſi ces météores ſont propres à donner des rhumes & des catarres, ſi en Eſpagne, en Sicile, en Italie, en Hongrie, dans les Indes, il eſt mortel d'en recevoir l'impreſſion pendant le ſommeil; c'eſt qu'une humidité froide & pénétrante ne peut manquer d'affecter déſavorablement les corps dont tous les pores ſont ouverts, dans leſquels la tranſpiration eſt abondante, ſur-tout lorſque les vaiſſeaux & les nerfs engourdis par le ſommeil oppoſent à l'action de cette cauſe moins de vigueur & de réſiſtance: ces effets feront d'autant plus mauvais, que la chaleur du jour ayant été plus vive, le froid du ſoir viendra plus ſubitement, & le ſerein tombera avec plus d'abondance. Les fruits cueillis à la roſée, moins cuits & plus aqueux, ſont laxatifs; & par cette raiſon, les raiſins couverts de roſée ſont un remède recherché dans ce pays par bien des gens, & éprouvé avec ſuccès.

Si la roſée a pu faire quelquefois du mal aux végétaux, c'eſt lorſque trop long-temps retenue ſur eux & ramaſſée en petites gouttes, elle forme une eſpèce de loupe qui donne aux rayons du ſoleil une activité dévorante. On préſerve les blés de ces mauvais effets, ſi avant que le ſoleil paroiſſe, on a ſoin de promener ſur les champs un cordeau qui ſecoue les épis & en faſſe tomber la roſée.

On accuſe avec plus de raiſon la *manne*, d'être le poiſon du règne végétal; c'eſt ainſi qu'on appelle une eſpèce de pluie qu'on voit tomber quelquefois en plein

midi ſous un ciel ſerein, en groſſes gouttes: elle brille de loin ſur les plantes & ſur les feuilles des arbres; elle a la conſiſtance, l'onctuoſité & la douceur du miel, comme je l'ai ſouvent vérifié. Soit que cette viſcoſité lui ſoit naturelle, ou plutôt qu'elle la doive à la tranſpiration des plantes alors plus abondantes, elle en eſt beaucoup plus tenace; elle fait plus long-temps ſur les végétaux l'effet du verre ardent: dès qu'ils en ſont touchés, ils ſemblent grillés & deſſéchés; les fruits perdent leur accroiſſement, & les animaux qui en tirent leur nourriture, ſont ſenſiblement incommodés; les vers-à-ſoie ſont plus expoſés à l'effet de ce poiſon, & ils en ſentent plus vivement & plus promptement l'impreſſion.

DE LA TERRE.

Né de la terre & nourri de ſes productions, l'homme doit néceſſairement ſe reſſentir de ſes qualités, & partager en quelque façon ſa nature & ſes caractères; ces rapports ſenſibles, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral, ont été ſouvent remarqués par les Médecins, à l'exemple de leur chef, & par différens Politiques, Moraliſtes & Hiſtoriens, auxquels ils ont ſervi de guides & de modèles *.

Le terroir de Montelimart offre trois variétés principales, ſoit qu'on le conſidère relativement à la nature de la terre, ſoit qu'on examine le caractère de ſes productions; ces variétés ſont le côteau, la plaine non arroſable, & celle qui eſt ſuſceptible d'arroſement.

Montelimart eſt, comme nous l'avons déjà dit, aſſis ſur l'extrémité d'une petite colline ſur laquelle a été bâtie la citadelle; cette colline ſe prolonge à peu-près directement au nord, ayant au commencement peu

* Plutarque, Lachambre, Monteſquieu, &c.

de largeur, elle en acquiert enfuite à mefure qu'elle s'éloigne, & elle fe termine après diverfes inégalités, en hauteur, en largeur & en direction, jufqu'aux bords de la Drôme, à quatre lieues environ, & au nord de cette ville où elle va fe confondre avec la plaine de ces endroits montagneux: elle eft cultivée dans prefque toute fon étendue; la partie qui eft renfermée dans le territoire de Montelimart, n'étoit autrefois qu'un bois ou une efpèce de parc qui alloit aboutir d'un côté au château ou citadelle de la ville, & de l'autre au village de Savaffe: fur le fommet de ce côteau, ainfi que fur les pendans, expofés à l'eft & à l'oueft, on a fubftitué à des arbres ftériles, des vignes immenfes; elles couvrent tout ce terrein, elles y durent près de deux cents ans, fans que leur vieilleffe diminue leur force & leur produit; le vin qu'elles donnent eft excellent; il joint à beaucoup de parfum & de délicateffe, la vigueur moelleufe des vins de Bourgogne. Les vignes font remplies d'arbres fruitiers de toute efpèce, & le fruit qu'ils produifent fans culture & fans engrais, eft bien préférable à celui qu'on arrache par force, à la terre, dans les jardins; les différens légumes qu'on a quelquefois effayé d'y femer y viennent très-bien, le fol eft couvert de cailloux fufibles, la terre qui eft au-deffous eft rouge, douce & légère; en creufant davantage, on trouve des lits de fable & d'argile; fur le penchant qui regarde l'oueft, la terre y eft plus rouge, ferrugineufe, bolaire & affez vitriolique dans certains endroits, pour fervir à la décompofition du nitre: on rencontre plus bas & affez à l'extérieur, une terre blanchâtre, calcaire, qui avoifine les carrières, & qui paroît en être le débris ou peut-être la matrice; on trouve des coquillages, foit ifolés, foit incorporés dans les pierres & déjà pétrifiés. Les carrières

qui ſont au-deſſus en ſont des produits naturels, puiſqu'elles ſont toutes calcaires; la chaux qu'on en fait, a la réputation la plus étendue & la mieux méritée: lorſqu'on l'unit pour faire du mortier avec le ſable du Jabron, il en réſulte un corps plus ſolide & plus dur que les pierres; il eſt à l'épreuve des inſtrumens, des injures & de la durée des temps: on y trouve auſſi confondues des maſſes gypſeuſes, qui étant cuites forment de très-bon plâtre. La chauſſée ou le grand chemin qui va au nord, ſépare la partie occidentale de ce côteau du quartier qu'on appelle proprement la *plaine*, qui occupe tout l'eſpace compris depuis ce terme au nord-oueſt juſqu'à l'oueſt; il a le Rhône au couchant pour limites; ce terrein eſt noir, abſolument dépourvu de cailloux & de carrières, il eſt gras, humide, collant; il ſeroit peut-être marécageux s'il n'étoit coupé par des canaux qui vont déboucher dans le Rhône, dont le lit eſt beaucoup plus bas; c'eſt le quartier des terres à blé. On y cultive auſſi quelques vignes, plus à cauſe de la quantité que de la qualité du produit: l'intérêt général réclame depuis long-temps contre cet abus; mais ſa voix eſt étouffée par celle de l'intérêt perſonnel, & de cette liberté ſi naturelle à un chacun de planter dans ſon champ, ce dont il eſpère tirer plus de profit. A meſure qu'on approche du Rhône, la terre devient plus douce, plus légère, ſablonneuſe, & néanmoins propre à porter du blé.

En s'avançant circulairement du côté du midi, on trouve à peu-près directement à l'oueſt le lit de la rivière de Roubion, dont les bords de chaque côté, ſuſceptibles d'arroſement, ont été convertis pour la plus grande partie, en prés ou en jardins; la terre originairement légère, ſablonneuſe, a été dénaturée & engraiſſée par les fumiers

dont on la couvre; elle eſt devenue propre à toutes ſortes de productions. Aux bords de cette plaine s'élève inſenſiblement une carrière de pierres calcaires, qui s'étend en longeant l'oueſt-quart-ſud-oueſt, & qui ſépare ce quartier d'une plaine plus conſidérable, plus sèche, moins fertile & inabordable par les eaux d'arroſemens: cette plaine rapporte du ſeigle; mais la plus grande partie eſt plantée en vignes, & le vin qu'on y recueille a moins de corps, mais plus de délicateſſe & de feu que celui du côteau. La terre eſt couverte de pierres vitreſcibles; elle eſt rougeâtre, sèche & un peu ſablonneuſe; elle a peu de profondeur: le fond n'eſt que du gravier; ce qui fait que les vignes parviennent dans trente ans à une vieilleſſe ſtérile.

Cette plaine eſt dominée & terminée à l'eſt-ſud-quart-eſt, par un petit côteau couvert de chênes de différentes eſpèces, de châtaigniers dans la partie méridionale, & de bonnes vignes dans la partie qui approche du levant. La ſuperficie de ce terrein eſt analogue à celle du *bois-de-l'eau*; l'intérieur eſt rempli de pierres calcaires qui ne paroiſſent point achevées, & dont la continuité eſt dérangée par des maſſes de gravier, de tuf & de pierre-morte. Un peu plus à l'eſt, on trouve une carrière de pierre calcaire, au bas de laquelle ſort une eau minérale acidule, ſous le nom de *Sainte-fontaine*, dont nous avons déjà parlé: c'eſt dans ces quartiers qu'on rencontre en faiſant fouiller la terre par des cochons, cette concrétion végétale ſingulière, plus connue des gourmets que des Naturaliſtes, ſous le nom de *truſes*, *lycoperdum globoſum, ſolidum, muricatum, radice deſtitutum.* Linnæi, *claſſ. fungor. ſpec. plant.* On ne ſait ſi l'on peut mettre au rang des plantes, ce corps végétal deſtitué, au moins ſenſiblement, de racines & de ſemences, quoiqu'en

aient dit, après M. Geoffroi, plusieurs Naturalistes.

En s'approchant de l'est, le terrein s'abaisse, change de caractère, de nature & de produit par le moyen des eaux du Jabron qu'on peut y dériver: cette petite rivière coulant dans cet endroit, donne à droite & à gauche des canaux qui humectent, rafraîchissent & fertilisent ses bords: avec le secours de ces eaux, on est venu à bout de convertir en prairies ou en bosquets une étendue considérable de gravier sec & stérile. La terre améliorée par les eaux & les fumiers, n'a aucune de ses qualités premières: sur la rive gauche du Jabron, on a trouvé des lits considérables d'argile propre aux poteries, tuileries, &c. Au bord des prairies qui forment la rive droite, fort près de la ville, s'élève un côteau triangulaire dont un des côtés s'étend assez directement à l'est, l'autre longeant le Roubion, gagne le nord-est: ce terrein est analogue à celui du bois-de-l'eau, couvert & rempli de cailloux ronds & vitrescibles, & formé par une terre rouge & légère qui a beaucoup de profondeur, au-dessous de laquelle sont des lits de sable; on y voit aussi quelques veines de marne, trop peu considérables pour attirer les regards & les travaux de l'agriculteur. La partie orientale & septentrionale de ce côteau est couverte de chênes; le sommet & les faces qui regardent le couchant & le midi sont plantés en vignes très-durables; le vin qu'elles donnent passe pour supérieur à ceux des autres quartiers.

Au bas de ce côteau coule, comme nous avons dit, le Roubion arrivant à la ville par un chemin tortueux à peu-près du nord-est; il donne plusieurs canaux à la rive droite, qui arrosent un vallon très-borné, & qui ont donné lieu de le convertir en prairies: quelque dénaturée qu'en soit la terre, on peut juger que dans son état primitif elle étoit douce, légère, & avoit beaucoup de

profondeur. C'eſt la face orientale du côteau que nous avons déſignée ſous le nom de *bois-de-l'eau*, qui termine ce quartier au couchant; il s'étend au midi jufqu'aux portes de la ville.

Après avoir ſuccinctement parcouru les différens quartiers qui forment le territoire de Montelimart, on trouve quelques contrées de terre humide, graſſe & fertile, d'autres qui doivent leur fertilité & une humidité paſſagère à des eaux coulantes, mais il n'y en a aucune qui ſoit abſolument marécageuſe: la plus grande étendue du terrein eſt celui où la terre eſt douce, légère, sèche & pierreuſe; auſſi les terres à blé ſont rares, celles à ſeigle le ſont un peu moins, les prairies ſont plus abondantes, & les vignobles encore plus étendus.

Le terroir ne fournit point aſſez de grain pour la conſommation qui ſe fait dans la ville, conſommation au moins doublée par la multitude des paſſagers. Les prairies ſe fauchent trois ou quatre fois par an, & donnent un produit conſidérable & ſuffiſant. On regorge, ou plutôt, on regorgeoit de vin, avant qu'un hiver rigoureux eût détruit la plus grande partie de nos vignes; & l'induſtrie des habitans ne s'eſt jamais occupée des moyens d'en faire une branche importante de commerce, en l'exportant. Les terres ſont labourées ſuivant l'ancien uſage, par deux bœufs, mulets ou chevaux attelés à une ſimple charrue. On élève dans la campagne toute ſorte de volaille; les dindes y forment des troupeaux nombreux, & fourniſſent nos tables d'un mets très-agréable. Les abeilles paroiſſent, depuis peu de temps, occuper davantage nos campagnards; elles payent leur ſoin par un miel aſſez bon & aſſez abondant, & par une cire ſuſceptible d'être exactement dépurée & blanchie. Les bêtes à laine & les cochons que renferment nos campagnes, ſont

ſpécialement utiles à l'engrais des terres : ils ſont bien loin de ſuffire à l'uſage multiplié qui s'en fait pour la nourriture ; leur chair eſt bonne, ſaine & délicate ſans être chargée de beaucoup de graiſſe, à moins qu'on ne prenne des ſoins particuliers pour parvenir à ce point ; ce qui ſe pratique aſſez généralement pour les cochons. Les pâturages manquant preſqu'entièrement, par l'avantage & le profit qu'on trouve dans le débit des foins, par la facilité de convertir les prairies en guérets, & par la rareté des bois & des terres incultes, on conçoit aiſément qu'on ne peut entretenir beaucoup de brebis, de chèvres & de vaches, & qu'en conſéquence le lait doit y être rare, ainſi que les préparations qu'on en tire, tels que le beurre & le fromage ; à peine a-t-on aſſez de lait pour la conſommation journalière des cuiſines & des malades : le beurre & le fromage nous viennent du dehors, & ſur-tout du Vivarais, & ſont médiocrement bons. Le lait du pays eſt excellent, agréable au goût, ſucré & d'une conſiſtance médiocre. Le gibier, ſoit dans le terroir de Montelimart, ſoit dans les environs d'où on nous l'apporte, eſt fort commun & d'une bonne qualité : il eſt de deux ſortes ; ou propre au pays & *de ſéjour*, comme diſent les chaſſeurs, ou bien *de paſſage :* dans la première claſſe ſont les lièvres, les lapins, les perdrix rouges & griſes, les poules d'eau, les tourterelles, les merles, les grives & les ortolans ; tout ce gibier eſt excellent, à l'exception de ces derniers qui ſont à peine connus & nullement recherchés des chaſſeurs, à cauſe de leur maigreur, & l'on n'a ni la patience ni la friandiſe de les engraiſſer. Les belettes, les fouines, les renards ſont aſſez rares, les loups le ſont encore davantage, & l'on n'y voit point d'autres bêtes fauves.

Le gibier de paſſage eſt ordinairement fort abondant

& très-délicat dans le temps marqué de la defcente & de la montée; il eft fupérieur dans la defcente. Chacun de ces paffages dure quinze jours ou un mois: la montée fe fait communément en février ou mars, & la defcente, dans les mois d'octobre & de novembre, & même un peu plus tard pour quelques efpèces. Dans cette claffe nous rangeons les oies, les canards, les corneilles, les étourneaux, les vaneaux, les pluviés-dorés, qui paffent affez rapidement, les bécaffes, bécaffines, cul-blanc-bécaffis; une efpèce de poule-d'eau, les râles, les cailles, les tourdres, les gracets bec-figues, préférables aux ortolans; les alouettes, qui paffent ordinairement l'hiver quand il eft bien froid dans ces quartiers: on fait de tout ce gibier une deftruction étonnante & une confommation relative.

Les êtres organifés qui fortent du fein de la terre, font encore plus nombreux & plus variés que les corps vivans qui rampent, marchent ou volent fur la furface. La commodité des arrofemens, & l'ufage plus répandu des fruits & des végétaux, a fait prodigieufement multiplier depuis quelques années, les jardins autour de la ville: c'eft dans ces lieux fpécialement cultivés, où les foins affidus corrigent les terreins les plus ingrats, & changent jufqu'à la nature du climat; c'eft-là que l'on hâte la végétation, que l'on préferve les plantes délicates de l'influence des faifons les plus contraires; que l'on parvient enfin à y naturalifer celles qui naiffent dans les contrées les plus éloignées. Nos jardins donnent dans tous les temps toutes fortes de légumes; on y voit croître, même en pleine terre, les orangers, les dattiers & les piftachers.

Avec des travaux moins recherchés, le payfan tire du fein de la terre du blé, du feigle, du blé farrafin différentes efpèces de légumes farineux, des pois chiches,

des racines ſucculentes, telles que les raves, les pommes de terre, les betteraves, &c.

Il plante dans ſes champs, & élève ſans beaucoup de ſoins les arbres fruitiers de toute eſpèce, tels que les noyers, les amandiers & même les châtaigniers. On a depuis quelques années eſſayé des oliviers dans nos terres; le ſuccès le plus grand a couronné cette utile tentative. L'arbre le plus répandu & le plus eſtimé par ſon produit eſt le mûrier, dont la feuille eſt ramaſſée au printemps, pour la nourriture de cet inſecte admirable qui donne la ſoie; & en automne, pour ſervir de pâturage aux beſtiaux. Nos grands chemins ſont bordés & ombragés par des allées immenſes de noyers, & les haies qui ſervent de rempart & de clôture à nos vignes, ſont faites avec le grenadier ou l'aubépine; l'une répand par ſes fleurs, dans les premiers jours du printemps, le parfum le plus doux; l'autre donne en automne des fruits très-recherchés.

La culture plus ou moins forcée, a tiré de la terre les végétaux dont nous venons de parler: il en eſt d'autres qu'elle donne d'elle-même, qui ſont plus particulièrement propres à réparer les altérations de la ſanté, tandis que les végétaux cultivés ſervent ſeulement à l'entretenir. Nous n'avons ici aucune plante deſtinée aux arts, à la nourriture ou à la Médecine, qui ne ſe trouve ailleurs: mais ces plantes coſmopolites ſont fort répandues; elles varient dans les différens quartiers, & comme elles ſont des produits inaltérés de la terre, elles peuvent être une ſorte de ſigne de ſa nature, une eſpèce de *géomètre* ou *géoſcope*. C'eſt dans cette vue que nous joignons une liſte abrégée des plantes que l'on trouve dans les environs de notre ville: elle ſervira auſſi à faire connoître les armes que la Providence nous fournit contre les maladies dont nous ſommes affligés; d'où il peut réſulter une ſorte de

connoiſſance de ces mêmes maladies; car les maux & les remèdes ſe trouvent preſque toujours liés entr'eux.

On trouve avec profuſion ſur les côteaux les plantes ſuivantes ;

Les	Les	Les
Pſyllium,	*Polium,*	*Herniaria,*
Alchimilla,	*Lavandula,*	*Urtica,*
Aparine,	*Betonica,*	*Hypericum,*
Rubia tinctorum,	*Heaera terreſtris,*	*Bugloſſum,*
Cruciata,	*Origanum,*	*Cynogloſſum,*
Bruſcus,	*Pimpinella,*	*Filix,*
Agrifolium,	*Serpillum,*	*Fœniculum,*
Lithoſpermum,	*Meliſſa,*	*Lilium convallium,*
Pulmonaria Italor,	*Calamintha,*	*Lunaria,*
Alkekengi,	*Salvia,*	*Lupulus,*
Pervinca major,	*Hyoſcyamus niger & albus,*	*Marrubium multiplex,*
Centaurium minus,	*Carduus multiplex,*	*Nummularia,*
Aſclepias nigra,	*Stæchas citrina,*	*Œnanthe,*
Polygonatum,	*Orchis multiplex,*	*Ononis.*
Chamæpitys,	*Geranium multiplex,*	
Chamædrys,	*Helleborus niger,*	
Fumaria,		

Outre pluſieurs des précédentes, on voit croître dans la plaine non arroſable ;

Les	Les	Les
Brionia,	*Cynogloſſum,*	*Sambucus duplex,*
Litoſpermum,	*Rapunculus,*	*Althæa,*
Anchuſa,	*Solanum multiplex,*	*Malva,*

Les	Les	Les
Viola,	*Matricaria,*	*Equiſetum,*
Hyacinthus muſcaris,	*Conyza,*	*Echium,*
Orobanche,	*Chamæmelum multiplex,*	*Sphondylium,*
Verbaſcum multiplex,	*Tamariſcus,*	*Verbena,*
Lapathum,	*Siſymbrium multip.*	*Veronica,*
Millefolium,	*Eryſimum,*	*Gramen multum & multiplex,*
Tithymalus multiplex,	*Papaver erraticum,*	*Agrimonium,*
Scabioſa,	*Cyanus,*	*Fumaria,*
Tuſſilago,	*Orchis bifolia,*	*Cichorium multiplex.*
Arthemiſia,		

Enfin dans les quartiers arroſables, on trouve en quantité;

Les	Les	Les
Iris germanica,	*Scrophularia nodoſa,*	*Perſicaria,*
—— fœtida,	*——— aquatica,*	*Chelidonium majus,*
Plantago multiplex,	*Bellis,*	*Lotus,*
Conſolida major,	*Millefolium,*	*Melilotus multiplex,*
Althæa,	*Horminum,*	*Medicago multiplex,*
Gallium duplex,	*Verbena,*	*Trifolium multiplex,*
Nepeta cataria,	*Arthemiſia,*	*Saponaria,*
Brunella,	*Narciſſus,*	*Potentilla,*
Bugula,	*Ranunculus,*	*Pentaphyllum,*
Mentha multiplex,	*Salicaria,*	*Dipſacus, &c.*

Les arbres & arbuſtes qui viennent ſans être plantés & ſemés par l'art, ſont: le chêne blanc, le chêne vert, le ſaule, le peuplier blanc, l'aune, le petit houx, l'oſier, le genevrier, le grenadier, le roſier ſauvage, le prunelier, le noirprun, l'aubépine, &c.

HISTOIRE PHYSIQUE ET PARTICULIÈRE DE LA VILLE.

IL paroît à peu près certain que l'homme en se raffemblant en société, en s'enfermant dans des villes, a fuivi fa deftination, a obéi à la voix de la Nature, & a obtenu quelques avantages politiques. Il eft bien plus vrai encore que par la communication des idées, le langage s'eft perfectionné, la raifon ou la faculté de raifonner s'eft développée, & les fens internes ont acquis plus d'exercice, de force & d'activité ; mais avec ces qualités nouvelles & artificielles, l'homme a-t-il marché plus fûrement au bonheur ! Nous n'ofons point le décider : ce qu'il y a de bien conftaté, c'eft que l'inftinct & les fens externes ont perdu de leur vivacité, à mefure qu'une partie des forces qui les animoient a été retirée, pour fournir aux travaux de l'imagination ; c'eft que l'exercice de l'efprit a procuré l'affoibliffement du corps ; c'eft que l'appétit des chofes naturelles dans divers genres, a cédé au goût des productions variées de l'art ; que les alimens fimples devenus infipides, il a fallu, pour fatisfaire au palais devenu délicat, les dénaturer, les décompofer & les altérer plus ou moins, fuivant que l'on s'eft trouvé, par l'état ou par la fortune, plus ou moins éloigné du point de la Nature ; c'eft que les miafmes qui fortent du corps de plufieurs hommes raffemblés, & qui s'élèvent de leurs excrémens corrompus, ont dû néceffairement altérer l'air, & créer, pour ainfi dire autour d'eux, une atmofphère plus ou moins infecte & pernicieufe. Cet inconvénient habituel, le feul qui foit aujourd'hui fenfible & fufceptible d'obfervations, a pu être plus ou moins favorifé par la forme des habitations, par les précautions obfervées ou négligées dans la conf-

truction des villes, par les occupations des habitans, & par les divers établiſſemens qu'on y a introduits, permis ou tolérés ; nous allons faire l'application de ces principes.

La ville de Montelimart eſt cloſe de murs peu élevés ; elle eſt ſéparée dans tout ſon circuit des dernières maiſons par un eſpace, *pomœrium*, qui permet aux voitures d'en faire le tour entier avec beaucoup de facilité. Les murs ſont percés par quatre portes à peu-près dirigées aux quatre points cardinaux ; les rues ſuivent aſſez exactement cette direction : les plus longues & les plus fréquentées vont du nord au midi ; elles ſont bien percées, bien diſtribuées ; quelques-unes ſont très-droites, très-larges & fort bien bâties : il n'y en a point qui ne ſoit aſſez large pour ſupporter aiſément le paſſage de toutes ſortes de voitures, & l'on s'occupe tous les jours, à meſure que les occaſions ſe préſentent, du projet d'augmenter cette largeur & leur alignement ; objet eſſentiel, non-ſeulement pour l'agrément, mais encore pour l'utilité. Ainſi le ſoleil & les vents abordent, pénètrent, agiſſent par-tout ſans obſtacle ; des places répandues en divers quartiers, quoique ſimples & ſans décoration, facilitent encore leur accès & leur action. Quelque légère que ſoit la pente des rues, elle eſt très-ſuffiſante pour le libre & facile écoulement des eaux ; les murs qui regardent l'eſt & le ſud-eſt, ſont percés en divers endroits pour leur donner paſſage. Il y a communément peu de boue : l'on ne peut cependant nier qu'il n'y en ait encore trop, & que la ſévérité des Magiſtrats ne ſoit trop relâchée ſur cet article, plus important que l'on ne penſe : l'obſervation faite par le Médecin Courtois, rapportée par le Commiſſaire Lamarre, eſt une preuve bien ſenſible de l'altération que l'air contracte dans les rues où l'on laiſſe accumuler les boues.

Les maiſons ſont en général peu élevées ; il eſt très-rare qu'elles aient quatre étages : elles en ont plus ſouvent trois, ſur-tout dans les quartiers que les arts ou le commerce rendent plus fréquentés ; & dans ceux qui ſont occupés par les Laboureurs, les maiſons n'en ont communément que deux : par-tout elles ſont conſtruites en maçonnerie ; la pierre calcaire ou le moellon ordinaire forme un corps très-ſolide avec le mortier. Il eſt aſſez ordinaire que le premier étage ſoit voûté ou en maçonnerie, ou en pierres taillées, ou en briques unies par le moyen du plâtre. Il n'eſt pas rare de voir chez les perſonnes aiſées, ces voûtes de briques, répétées au ſecond & au troiſième étage ; le pavé des appartemens n'eſt ſouvent que du mortier preſſé & battu, qu'on appelle *glaie :* lorſqu'il eſt bien fait, il a la dureté & le poli de la pierre taillée, & il n'en a pas le défaut de continuité. Cette conſtruction a des avantages ſenſibles ; non-ſeulement elle met les appartemens à l'abri des ravages du feu, mais elle eſt encore plus ſolide, & par ce moyen les appartemens élevés participent moins à la fraîcheur, à l'humidité & quelquefois à la puanteur des rez-de-chauſſée, qui ſont très-rarement deſtinés à ſervir de chambre à coucher ; les maiſons ſont d'ailleurs bien percées & bien éclairées : les emplacemens n'ayant jamais été bien précieux, on a pu facilement multiplier les cours & les jardins. Le payſan le moins opulent eſt logé très-commodément avec ſa famille qui eſt ordinairement aſſez nombreuſe : il ſeroit même ſainement s'il n'étoit pas ſi empreſſé d'entaſſer du fumier à la porte ou dans l'intérieur de ſa maiſon, ſacrifiant ainſi à un intérêt pécuniaire l'intérêt bien plus important de la ſanté. L'artiſan qui cherche les quartiers les plus favorables au débit de ſon travail, eſt logé plus à l'étroit ; & c'eſt le ſeul cas où l'on

l'on voit plufieurs ménages réunis fous le même toit: la fortune pour la première fois, peut-être d'accord avec la Nature, fert à procurer à ceux qu'elle favorife, des logemens fpacieux, bien aifés, fains, & auffi éloignés qu'ils peuvent l'être des caufes accidentelles d'infection.

D'où il réfulte qu'en général, la ville par fa pofition, par fa conftruction, par fa forme établie & folide, augmente auffi peu qu'il eft poffible le danger phyfique, néceffairement attaché à l'entaffement des hommes. Nous ne trouverons pas les mêmes avantages en parcourant les divers ufages ou établiffemens qui peuvent avoir un rapport quelconque avec la falubrité de l'air, & par conféquent avec la fanté, & qui font communs à tous les habitans.

Sous les murs de la ville, du côté le plus bas, expofé aux regards du foleil couchant & à ceux du midi, fe préfentent des grandes mares d'eau, qui n'ayant aucune forte d'écoulement, croupiffent, fe corrompent, & répandent, fur-tout dans les quartiers voifins, la puanteur & l'infection; la fource de ces eaux augmente encore leurs mauvaifes qualités & leur effet pernicieux: elles viennent en effet des eaux pluviales, qui après avoir parcouru toutes les rues, traverfé des tas de fumier & des latrines, fe précipitent dans ces réfervoirs que l'intérêt a creufés, & que la négligence entretient. La vafe que l'on retire en les nettoyant forme un engrais très-précieux. La détérioration des murs de la ville, qui eft une fuite de l'action de ces eaux, a réveillé l'attention des Magiftrats, & les a portés à s'occuper des moyens propres à corriger ces défauts; la confidération du tort que ces eaux croupiffantes font à la fanté, feroit-elle un motif moins important? Bien fupérieure à toutes les raifons d'intérêt, ne devroit-elle

pas engager à donner à ces eaux une pente libre & un écoulement rapide !

Dans l'intérieur, dans le centre de la ville, dans les quartiers les plus fréquentés & les mieux habités, on voit avec autant de furprife que d'indignation, s'élever deux cimetières, c'eft-à-dire, des monceaux de terre, vrais débris des cadavres corrompus, dans laquelle on en entaffe chaque jour de nouveaux. Déjà ce terrein de corruption furpaffe de dix pieds le niveau de la rue; & l'églife paroiffiale fe trouve comme enterrée entre ces deux cimetières, dont l'un eft accolé contre fes murs qu'il pourrit & qu'il infecte : l'odeur la plus pénétrante & la plus dangereufe s'en exhale pendant l'été; l'air eft chargé de miafmes, d'autant plus propres à répandre la contagion; que pour les produire l'infection de la mort fe joint à celle de la maladie : les eaux de pluie pénètrent ces amas de pourriture, & en apportent la diffolution dans nos puits. L'églife paroiffiale forme encore un nouveau cimetière d'autant plus déplacé, que c'eft un endroit fermé & deftiné à l'affemblée d'un grand nombre de perfonnes. Il n'eft point d'habitant, pour peu que la fortune feconde fon orgueilleufe piété, qui n'ait acheté le droit d'y être enféveli & toute fa famille. Ce n'eft point dans des caveaux profonds, bien voûtés, fcrupuleufement fermés, qu'on place les morts; le nombre n'en pouvant être fuffifant pour tous ceux qui ambitionnent l'honneur de pourrir dans l'églife, chacun s'eft procuré l'efpace de fix pieds de long & de trois pieds de large, couvert d'une groffe pierre. Ainfi pour loger les cadavres, on lève cette pierre, on fouille la terre à quelques pieds, on remet le tout tant bien que mal fur la bière, fans enduit, ni maçonnerie, & l'on répète dans la même foffe la même cérémonie, toutes les fois qu'il y a quelque

nouveau cadavre de la même famille à y loger; de façon qu'il y en a quelquefois jusqu'à l'embouchure, & que souvent la terre qu'on fouille est encore humide, corrompue & d'une fétidité insoutenable. On imagine aisément combien ce pavé inégal est désagréable à la vue, & peu sûr pour les pieds; mais ce qui n'est pas moins évident, & ce qui est encore plus révoltant & plus dangereux, c'est l'exhalaison affreuse qui en sort à chaque instant, dont l'énergie meurtrière est augmentée par la chaleur & par la multitude. Si jamais l'entassement des hommes est nuisible, c'est sur-tout dans le séjour de la pourriture & de l'infection: les exemples des syncopes, procurées par cette cause, ne sont pas rares; & peut-être y a-t-il bien d'autres maladies qui lui doivent obscurément leur funeste origine. Si jamais les cimetières ont dû être proscrit du sein des villes, & l'inhumation dans les églises défendue, ce seroit sur-tout dans cette ville. Eh pourquoi les arrêts rendus sur cet objet dans la capitale du Royaume, n'ont-ils excité qu'une admiration stérile!

Je n'ai point à me reprocher d'avoir gardé sur cet objet un silence condamnable, dès que j'ai été à portée & en droit d'élever la voix. Plus zélé citoyen que Médecin intéressé, j'ai dénoncé cet abus énorme à la vigilance des Magistrats-Juges de Police, au nombre desquels j'avois été admis: c'étoit au commencement de 1765, dans le même temps que le Parlement de Paris ordonnoit ce même changement, malgré les réclamations de l'intérêt & du faux zèle. Déjà le terrein hors des murs étoit assigné, marqué, cédé gratuitement à la ville, & tout paroissoit le plus heureusement disposé, lorsque l'on vint à bout de faire suspendre, sous différens prétextes, l'exécution du projet arrêté. Ainsi, malgré toutes mes réclamations, les cimetières sont encore à leur place,

monument pernicieux de la foibleſſe, de l'inconſéquence & de la diſcorde ; & l'on continue, avec plus de danger que jamais, d'entaſſer des morts dans l'égliſe. Ainſi l'on s'eſt ſervi du nom ſacré de la Religion, pour ſoutenir l'abus le plus oppoſé à ſon véritable eſprit, à l'humilité & à la charité chrétienne ; abus proſcrit par les décrets des Papes, par les canons des Conciles, & qui devroit l'être avec plus de force encore par les loix politiques. L'on ſuit une méthode bien plus ſage, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument exempte d'inconvéniens, à l'égard des cadavres des animaux inutiles : la folie ou la négligence n'a point encore été au point de les garder dans l'intérieur de la ville ; on les traîne dans des endroits écartés aux bords de la rivière, où on les laiſſe expoſés à l'air ; ils y pourriſſent & ſe décompoſent naturellement, rendant ainſi des matériaux aux magaſins de la matière vivante, mais ce n'eſt pas toujours ſans répandre des exhalaiſons infectes & pernicieuſes, à moins qu'ils ne ſoient promptement dévorés par quelqu'animal carnaſſier.

Quant aux animaux que l'on immole à l'intempérance des hommes, & qui ſont deſtinés à ſa nourriture, on ne prend pas les mêmes précautions, quoiqu'elles ne fuſſent guère moins néceſſaires ; perſonne n'ignore combien il émane d'infection & d'odeur des différentes parties, & ſur-tout des entrailles de ces animaux qu'on laiſſe ſouvent corrompre. Les boucheries ſont répandues dans tous les quartiers de la ville, & il ne ſeroit pas moins aiſé qu'utile de les placer hors des murs, ou aux bords des canaux d'eau courante qui la traverſent ; ces quartiers iſolés ſemblent être deſtinés par leur poſition & par les commodités qui s'y trouvent, aux arts qui peuvent donner de la mauvaiſe odeur ou répandre beaucoup de ſaleté : les teinturiers,

les tanneurs & les corroyeurs en occupent une partie, & y font placés favorablement pour leur travail & pour l'avantage du refte des habitans.

On devroit auffi reléguer aux bords de ces ruiffeaux & loin des quartiers fréquentés, les établiffemens qui fervent aux filages des cocons; on fait que pour ce travail, on tient les cocons plongés dans une chaudière d'eau bouillante, dans la vue de diffoudre le *gluten* qui lie enfemble le fil dont le ver a formé fon enveloppe: on unit plufieurs de ces fils décollés qu'on devide enfemble fur une roue; il fe trouve qu'à la fin du jour l'eau de la chaudière chargée de ce *gluten*, exhale une odeur animale très-fétide; elle infecte tout un quartier, lorfque trompant la vigilance des Officiers de Police, les fileufes ne portent point cette eau dans la rivière, & la répandent dans les rues. La publication réitérée des ordonnances fur cet objet, & les punitions proportionnées aux délits, rendent les infractions plus rares fans néanmoins les empêcher tout-à-fait.

Quels que foient les inconvéniens pour la fanté, qui naiffent de la mauvaife pofition des divers établiffemens & des abus qui s'y font gliffés, dont nous venons de faire le tableau, ils font tous fufceptibles d'une correction facile, dès que le Magiftrat voudra s'en occuper férieufement. La réflexion fuivante eft bien faite pour le déterminer.

Si les gens fains & aifés fe reffentent des influences de l'atmofphère, quelle impreffion ne doivent-elles pas faire fur des gens raffemblés en grand nombre dans un petit efpace, & fur des corps affoiblis par la misère & la maladie! (Préface du recueil d'Obfervations de Médecine des Hôpitaux militaires, par M. Richard, *tome I.*er*).*

L'entaffement des Soldats dans les cafernes & dans

les hôpitaux, étant un vice effentiel & inévitable, il eft de la dernière importance que ces établiffemens ne renferment point d'autres vices particuliers propres à aggraver les dangers qui peuvent naître du feul entaffement.

Nos cafernes ne méritent aucun blâme de ce côté; on ne peut rien ajouter à la bonté, à la falubrité de leur pofition & de leur conftruction: elles font placées au nord-oueft de la ville fur un terrein affez élevé, loin des foffés & des égouts, expofées au fouffle falutaire des vents du nord, & difpofées de façon à permettre & à favorifer fon accès & fon impreffion: elles font bien bâties, exactement entretenues, & affez vaftes pour loger avec facilité deux bataillons d'Infanterie. Nous ne devons cependant pas diffimuler qu'il manque à ces cafernes une cour pour contenir les foldats, une fource d'eau coulante pour leur ufage, quoiqu'ils aient à deux cents pas une fontaine fuperficielle dont l'eau eft très-bonne, & enfin un ruiffeau pour tenir les latrines toujours balayées, défaut commun à la plus grande partie des maifons de la ville.

Il y a un autre corps de cafernes beaucoup moins confidérable dans la citadelle, qui eft occupé par une compagnie d'Invalides deftinés à en faire la garde & le fervice. La citadelle eft, comme nous l'avons déjà dit, fituée fur le fommet d'un petit côteau qui commande la ville au nord-eft; elle forme un polygone irrégulier, flanqué de baftions, & fufceptible, à ce qu'on prétend, d'être aifément fortifiée: l'air y eft fenfiblement plus pur, plus vif & plus agréable que dans la ville: l'eau qui fert à la boiffon, fe tire d'un puits creufé dans le roc dont la profondeur eft extrême; elle eft fraiche en été, limpide, douce & légère. Quoique infirmes, affoiblis par les ans, les fatigues & les bleffures, nos Invalides font

très-rarement malades ; on les voit pouffer très-loin leur carrière dans ces retraites paifibles, où loin d'une molle oifiveté, ils ont obtenu de la bonté du Roi les douceurs du bien-être & du repos.

Les hôpitaux, afiles refpectables du foldat accablé de maux, & du malheureux que preffent à l'envi la maladie & l'indigence, font fans contredit le chef-d'œuvre & le plus beau monument de la magnificence des Souverains & de l'humanité des peuples. Si dans ces maifons les fources d'altération & d'infection font prefque inévitablement multipliées, il femble que les précautions & les correctifs devroient y avoir été accumulés & répandus avec une forte de profufion. Nous l'avouons à regret, notre hôpital bien loin de compenfer & de réparer en quelque façon les défavantages effentiellement attachés à la qualité d'hôpital, les augmente encore par les vices accidentels de fa conftruction & de fa pofition : il eft difficile d'exprimer combien le local en eft petit, incommode & défectueux. Il eft placé dans la partie méridionale, dans le quartier le plus bas de la ville, & la principale falle fe trouve encore enfoncée au-deffous du niveau du terrein environnant, fur-tout du côté du couchant, où eft placé le long de fes murs le cimetière de l'hôpital. C'eft de ce côté qu'on a pu ménager un plus grand nombre de fenêtres, pour donner du jour & de l'air à la falle : elle eft auffi éclairée & aérée par deux fenêtres & une porte, qui donnent du côté oppofé fur une cour fort étroite. Au-deffus des deux falles, & dans la même expofition, en règne une autre qui a plus d'air & plus de clarté que les inférieures ; il y a communément vingt-cinq lits, & on y en a mis dans les cas de befoin jufqu'à quarante. Un avantage très-confidérable que nous ne devons pas oublier, c'eft qu'un petit canal

d'eau coule ſous la ſalle; qu'il traverſe & nettoie continuellement les latrines qu'on a pratiquées avec ſoin dans les deux étages.

Le cimetière ſe trouve, comme nous l'avons dit, ſitué au couchant de la principale ſalle, qui lui ſert d'enceinte d'un côté; au nord il eſt borné par le canal, & des bâtimens plus ou moins élevés le limitent au midi & au couchant. Ce terrein qui renferme environ ſept à huit toiſes quarrées, eſt entretenu fort humide par ce canal, par la difficulté de l'écoulement des eaux, par les obſtacles qui s'oppoſent à l'action du ſoleil & des vents. Les cadavres y reſtent long-temps à demi pourris, l'infection y eſt extrême; les murs de la ſalle ſont rongés & moiſis, même dans l'intérieur: ce qui a obligé d'en éloigner les lits. Une humidité puante le pénètre, & menace à chaque inſtant d'y porter le levain contagieux de la maladie & de la mort; & les vapeurs qui s'en élèvent forment l'atmoſphère qui doit renouveler l'air des ſalles. On imagine aiſément que des abus ſi grands n'ont pas reſté long-temps cachés & méconnus: les recteurs ont tâché de les diſſiper; ils ont ſouvent cherché des moyens de ſe procurer un cimetière éloigné; mais la modicité des revenus de l'hôpital, & les entraves que les ordonnances mettent à l'emploi de ces biens, ont retardé l'exécution de ce projet. On s'étoit flatté de le voir arriver en même temps que le tranſport des cimetières de la ville, dans l'emplacement général; on en avoit marqué un exprès pour cet objet: les mêmes motifs ont empêché ce double changement, qui renferme tant d'avantages.

La bonne chère & le bon vin ſont trop communs & trop répandus dans cette ville, pour que la tempérance ſoit la vertu favorite de nos compatriotes. Quelle eſt la ſageſſe qui peut réſiſter toujours aux tentations puiſſantes

&

& continuelles ! Le payſan, c'eſt-à-dire, toute la portion des citoyens qui s'adonne aux travaux de la terre, auxquels l'on peut joindre ceux d'entre les artiſans qui exercent les profeſſions les plus groſſières & les plus mécaniques, ſe livre avec facilité aux excès du vin, pendant les jours trop multipliés où les travaux ſont proſcrits. Il n'y a pas bien des années que cette fureur de boire ſans ſoif & ſans manger, étoit répandue parmi les gens d'une condition plus relevée. Les plaiſirs modérés de la table, les parties honnêtes de bonne chère, aſſez ſouvent répétées, ont ſuccédé à cette intempérance crapuleuſe: mais le peuple a conſervé encore l'ancien uſage & l'ancien goût. Pendant le reſte du temps, où l'oiſiveté n'eſt pas commandée & n'autoriſe pas en quelque façon la crapule, le payſan vit chez lui avec une frugalité bornée ; il fait quatre repas par jour, mangeant toujours du pain de froment très-bon, quoique groſſièrement préparé, buvant du vin aſſez paſſable, ou une liqueur analogue faite avec de l'eau qu'on jette ſur le marc du raiſin, & qui ſubit une véritable fermentation ; c'eſt ce qu'on appelle de la *piquette*. Le dîner & le ſouper ſont compoſés d'un potage copieux, chargé de légumes très-ſucculens, & d'un morceau de viande de cochon endurcie par le ſel & la fumée, dont la décoction a ſervi de bouillon à la ſoupe : l'uſage de cette chair ſalée eſt aſſez univerſel dans le pays. Pendant les jours d'abſtinences, fidèlement obſervés par les gens de cet état, les légumes farineux, cuits & diverſement apprêtés à l'huile de noix, forment leur nourriture ordinaire : les pommes de terre ſont auſſi d'un uſage très-répandu ; ce légume eſt fort nourriſſant, & ſi ſain, qu'au rapport d'un hiſtorien, il y a ſur les côtes d'Angleterre une contrée où les habitans en font une grande conſommation, & vivent à l'abri de pluſieurs maladies, qui ſont habituelles

dans les pays voiſins où cette nourriture n'eſt pas uſitée. Nos payſans attribuent leur force & la conſtance avec laquelle ils travaillent, à l'uſage du vin ; dès qu'ils en ſont privés, ils ſe ſentent énervés, foibles & engourdis, & ils mangent beaucoup plus: lorſqu'il eſt abondant, il leur ſert d'aliment, & contribue à faire diminuer ſenſiblement la conſommation des autres nourritures. L'on en donne peu aux enfans ; ils ne boivent preſque que de l'eau juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans ; ils mangent peu de viande, & ne ſe nourriſſent preſque que de légumes & de fruits. Les mères ne ſont point aſſez civiliſées ou aſſez riches, pour ſe décharger ſur d'autres du ſoin d'allaiter leurs enfans : elles ſont vives, agiſſantes, laborieuſes, s'exerçant à toutes ſortes de travaux, fort ſoigneuſes, propres & rangées dans leur ménage. Les filles mènent une vie auſſi active & exercée ; elles ont une paſſion dominante & une adreſſe ſingulière pour les danſes vives : cet exercice agréable eſt le correctif le plus efficace de la vie ordinairement trop ſédentaire du ſexe, & le remède le plus propre à diſſiper ou à prévenir cette langueur générale qui occupe le corps & l'eſprit, ou le cœur des jeunes filles, parvenues à un âge critique.

L'artiſan aiſé ſuit à peu près le même régime, peut-être plus recherché dans l'apprêt des alimens, dans la qualité du pain & du vin : il joint aux légumes, qui forment la nourriture des jours maigres, l'uſage des poiſſons ſéchés & ſalés, tels que les harengs, la merluche, &c. Il ſe dédommage pendant les jours libres du peu d'exercice qu'il fait pendant les autres jours deſtinés à un travail ſédentaire : les jeux procurent toujours de l'exercice & du mouvement, & les filles ſe promènent ou danſent. Rien n'eſt comparable à l'agitation, à la diſſipation & à la mobilité des enfans dans ces deux états ; ils ſont

ſans ceſſe à courir & à jouer, depuis le moment qu'ils peuvent faire uſage de leurs membres, juſqu'à celui où la raiſon les dirige à des choſes utiles ou néceſſaires. Le bain dans la rivière eſt un de leurs plaiſirs favoris : à peine âgés de ſix ans, on les voit ſe débattre dans l'eau, & nâger avec beaucoup d'adreſſe; ce paſſe-temps eſt en vogue depuis le mois d'avril, juſqu'à la fin du mois d'octobre. Le tempérament le plus robuſte eſt le fruit heureux de ces ſortes d'amuſemens, que la tendreſſe inconſéquente des mères condamne & empêche trop dans un état plus relevé.

Le ſoldat vit à peu-près comme l'artiſan, avec cette différence, qu'il n'uſe que de la viande de boucherie, elle ſert à faire la ſoupe, & ils la chargent de beaucoup de légumes groſſiers & ſucculens : le pain & le vin qu'il trouve dans ce pays ſont de très-bonne qualité, & l'eau qui eſt à ſa portée eſt préférable à toutes celles de la ville.

En parcourant les états plus élevés, nous trouverons qu'on s'écarte encore plus de la ſimplicité & des loix que la Nature a tracées, pour l'uſage des alimens & pour l'exercice. Les hommes ont quitté le travail des mains pour des occupations factices, qui énervent le corps; l'un paſſe ſa vie dans un endroit bas & humide, où les rayons du ſoleil ſont introduits avec adreſſe & économie, pour vendre bien cher ce qu'il a acheté à bon marché; l'autre immobile dans un fauteuil, pâlit & s'excède pour défendre les intérêts d'autrui : celui-là ne ſort que pour aller de maiſon en maiſon reſpirer l'infection de la maladie, partager les ennuis, les chagrins & les ſollicitudes de ceux que le malade intéreſſe à ſon ſort. S'il rentre chez lui, il s'appéſantit ſur les livres, médite, réfléchit, ſe tourmente pour arracher à une Nature avare des ſecrets

trop cachés; celui-là fatigué de fon inutile oifiveté, languit, ennuyant & ennuyé. Les feuls véritablement fages & heureux, fe livrent aux foins fatisfaifans de l'agriculture, excitent par leur préfence & quelquefois par leurs exemples le laboureur harraffé, parcourent leurs campagnes, ont le plaifir flatteur de voir bondir leurs troupeaux, croître les arbres qu'ils ont plantés, & fentent avec complaifance que la Nature dans ces endroits fleurit & fructifie pour eux.

Des potages copieux, la viande de boucherie bouillie ou rôtie, & la chair de cochon falée, forment le fonds de l'ordinaire des gens de cette claffe; un pain agréable & fucculent, préparé dans la maifon avec la farine du plus pur froment, & un vin exquis & naturel s'y confomment journellement; les falades & les fruits font d'un ufage habituel ; des ragoûts affez fimples, des végétaux aqueux peu dénaturés, font des mets qu'on ajoute affez fouvent; ces mêmes végétaux, des légumes farineux, du laitage, du riz, des œufs, du poiffon d'eau douce, quelquefois du poiffon de mer, diverfement apprêtés, font la nourriture des jours maigres. Le bœuf & le mouton, fans être beaucoup chargés de graiffe, ont ici une faveur délicate; c'eft la viande la plus commune: les veaux font plus rares; mais depuis le mois de février jufqu'au mois de juin, la confommation des agneaux & des chevreaux eft très-confidérable. La volaille fort abondante fupplée fouvent pour le rôt à la viande de boucherie: on a rarement la patience ou le talent de l'engraiffer beaucoup; elle eft d'ailleurs d'une très-bonne qualité. Les dindes, efpèce de volaille la plus répandue, font en même temps bien fupérieures au goût par la fermeté, la délicateffe & la netteté de leur chair. Le gibier fournit auffi un fupplément à la bonne chère non moins agréable que facile.

Les femmes de cet ordre, mènent une vie plus ſédentaire, plus recluſe que dans aucun autre; adonnées au ſoin de leur ménage qu'elles entendent très-bien, difficiles à ſe répandre dans le monde, elles ſortent, s'exercent & ſe diſſipent très-peu. Les filles ſaiſiſſent avec beaucoup d'empreſſement les occaſions de s'exercer, ſur-tout quand le plaiſir y eſt joint; elles ſupportent ſans incommodité les fatigues de la danſe portées très-loin. Les enfans ſont retenus par les règles d'une bienſéance déplacée, & empêchés de s'abandonner à tous les exercices que leur âge exigeroit, & auxquels leur vivacité naturelle les porteroit: on ſacrifie à la fureur précoce de former leur eſprit, l'inſtitution plus ſage & plus naturelle de laiſſer développer leur corps & fortifier leur tempérament.

Dans cet état qu'on a décoré du nom de *premier*, & qui eſt le dernier dans l'ordre de la Nature, diſpenſés de tout travail par les faveurs de la fortune, les hommes ainſi que les femmes paſſent les trois quarts de leur vie au lit, à table & à des jeux qui ſans exercer le corps, tendent l'eſprit & animent les paſſions; quelques momens trop courts de promenade ſont le ſeul exercice que ſe permettent les femmes dans les plus beaux jours: la chaſſe eſt pour les hommes une diſſipation plus conſidérable, mais trop commode & ſouvent trop rare. Les alimens aſſaiſonnés avec les aromates des Indes, préparés avec les extraits réduits de la chair des animaux, dénaturés & diverſifiés de cent façons pour piquer un goût blaſé, pour flatter un palais délicat, pour être entaſſés dans un eſtomac au-delà de ce que le beſoin exige, ſont tous les jours prodigués ſur les tables. Au vin naturel du pays on joint les vins compoſés & frelatés des contrées éloignées; les liqueurs ſpiritueuſes qu'on en retire, ſont

animées avec des aromates & des huiles eſſentielles de toute eſpèce. L'uſage du café s'eſt répandu d'une manière étonnante depuis quelques années, dans tous les états.

Les enfans, en ſortant des mains d'une nourrice mercénaire, aux ſoins de qui des mères trop délicates ont cédé leurs droits & leurs devoirs, reçoivent une éducation encore plus prompte & plus recherchée pour leur eſprit, & ſont encore plus éloignés de la liberté, de la diſſipation & des exercices ſi néceſſaires à leur âge & à leur ſanté. On apporte plus de précautions dans le choix de leurs alimens; on ſe garde bien de les gorger, ainſi que cela ſe pratique ailleurs, de ce mélange épais & indigeſte de farine crue & non fermentée, avec du lait: la ſoupe au bouillon léger ou à l'huile, auquel on joint de l'oignon ou de l'ail, eſt leur première nourriture ſolide; on y fait ſuccéder enſuite des œufs frais, des légumes aqueux, des fruits; & on ne ſe permet de leur donner de la viande, que dans un âge très-avancé. L'uſage ancien & ridicule de les empriſonner, de les garrotter, de les étouffer dans des langes, & enſuite dans des corps de baleine, ſubſiſte encore ici, malgré les pleurs de ces tendres victimes & les cris de la raiſon.

En général & dans tous les états, il ſe fait une conſommation étonnante de fruits & de végétaux: il ſemble que la Nature non moins éclairée que bienfaiſante, en proportionne la qualité & la quantité aux pays & aux ſaiſons toujours relativement aux beſoins de l'homme. Ainſi dépourvus des fruits éminemment acides, qui ſont fort abondans & non moins néceſſaires dans les contrées où une chaleur exceſſive exalte & alkaliſe, pour ainſi dire, la bile, nous recueillons en quantité des fruits plus doux & ſucrés, dont l'acide eſt corrigé par le corps muqueux plus abondant & étendu dans beaucoup d'eau. La fin du

printemps & l'été offrent à nos goûts ainsi qu'à notre utilité, les cerises, les fraises, plusieurs variétés de prunes, des abricots, des poires, des pèches, des pavies, des figues, les fruits cucurbitacés, parmi lesquels nos melons tiennent un rang si distingué. Les sucs savonneux de ces différens végétaux tempèrent, délayent, adoucissent la bile, donnent plus de fluidité aux humeurs & de souplesse aux couloirs. Les raisins supérieurs encore par leur goût & par leurs qualités, sont les riches présens que l'automne enorgueillie nous fait: ils ne sont pas tous employés à fournir cette liqueur précieuse qui doit combattre les froids de l'hiver; on en consomme une grande quantité, & l'on tâche d'en conserver pour l'arrière-saison, ou frais ou desséchés: ils ne sont pas seulement un aliment délicieux, ils sont encore un remède utile pour diviser une bile épaisse & altérée, pour la faire couler & dissiper, ou prévenir la cohorte nombreuse des affections hépatiques & mélancoliques dont cette humeur viciée est la source. Les raisins, les figues, les pèches, les prunes & autres fruits de cette espèce desséchés avec soin, les fruits dont le noyau est comestible, les pommes, quelques variétés de poires, les châtaignes, &c. sont réservés pour l'hiver, temps où l'on a moins besoin de mets aqueux & rafraîchissans.

La même intelligence paroît avoir présidé à la production & à la distribution des légumes, relativement aux différentes saisons & aux besoins des hommes. Tous les végétaux, dès qu'ils sont comestibles & nutritifs, contiennent le corps muqueux plus ou moins altéré, combiné ou développé, qui est la partie éminemment alimenteuse: dans les uns, ce corps renfermé dans un réseau délicat & délayé par beaucoup d'eau, constitue l'espèce de légumes que nous pouvons appeler *aqueux;* tels sont les épinards,

l'oseille, la courge, le concombre, les petits pois frais, les endives, les laitues, &c. dans les autres, l'on trouve une partie aromatique, une huile essentielle jointe à la partie muqueuse, peu abondante, peu serrée & assez délayée; de ce nombre sont, les cardons, les artichauds, les céleris, les champignons, les truffes noires, &c. auxquels on peut donner le nom de légumes *chauds*, à raison d'une chaleur plus ou moins marquée qu'ils excitent dans l'estomac. On peut faire une troisième classe de ces légumes charnus & succulens, dans lesquels la partie nutritive est fort abondante, peu aqueuse & assez pressée dans un parenchyme robuste & grossier; ici se rapportent toutes les racines succulentes, les raves, navets, pommes-de-terre, les pois-chiches avec leur gousse, les choux, &c. Les légumes proprement dits *farineux*, forment une quatrième espèce; le corps muqueux est encore moins délayé, moins développé, plus brut & plus difficile à séparer d'un parenchyme compact.

C'est dans le printemps & dans l'été que naissent abondamment & que se consomment avec avidité les légumes de la première espèce; mais ils ne paroissent guère que sur la table des riches; la grosse faim des paysans seroit peu satisfaite par ces mets trop légers & trop délicats; les courges sont presque le seul légume de cette classe, qui par son abondance leur soit de quelque usage.

Dans l'automne & dans l'hiver, temps plus particulièrement consacré à la bonne chère, les légumes chauds propres à aiguillonner l'appétit, à ranimer l'estomac, sont employés comme mets & comme assaisonnement par ceux qui ont de quoi y joindre des alimens plus nourrissans.

Les entrailles robustes des paysans s'occupent à la

digeſtion plus longue & plus durable des légumes charnus & farineux : la peine néceſſaire pour en extraire une nourriture abondante, paroît leur être analogue; elle entretient leur force & leur activité.

Placés dans un pays ouvert de toutes parts, expoſés à toute l'inclémence des ſaiſons, en but aux moindres variations de l'atmoſphère, recevant ſans obſtacle l'impreſſion directe du ſoleil & des vents, nourris d'alimens peu humides & peu ſucculens, abreuvés d'un vin actif, d'une eau sèche & dure, environnés & pétris, pour ainſi dire, d'un air ſec, élaſtique & vif, les habitans de Montelimart ſont la plupart bruns, velus, robuſtes & d'une taille médiocre : les enfans ſont vifs, étourdis, exercés, pourvus d'une mémoire excellente & d'une conception facile: les hommes ſont actifs, impétueux dans le travail ; ils compenſent le défaut de conſtance par beaucoup d'ardeur; ils ſont induſtrieux, inventifs pour les arts, réuſſiſſant facilement dans les endroits où ils vont, comme on dit, chercher fortune : l'état militaire eſt l'objet de leur paſſion dominante; ils y volent avec un empreſſement extrême dès que l'accroiſſement de leur taille les rend dignes d'être agréés. Ce tableau eſt exactement conforme à celui que nous a laiſſé Hippocrate; les mêmes effets ſont toujours produits par la même cauſe *.

L'habitant dans quelque condition qu'il ſoit placé,

---

* *Ubi regio nuda eſt, non munita, aſperâ quæque hieme prematur, ſole exuratur, ibi duros, graciles, articulis diſcretos, carnoſos, hirſutos homines cernas, qui & ad aliquid agendum naturâ ſunt induſtrii & vigilantes; mores habent ſuperbos, in iram proclives, pertinaces, magiſque feritatis quàm lenitatis participes, eoſque ad artes acutiores & ſolertiores, & ad res bellicas gerendas meliores deprehendas.* Hippocrat. *de aëre, aquâ & locis.*

content & fier de fon fort, ne jaloufe ni n'adore fervilement ceux qui font au-deffus de lui. Il refufe févèrement fon hommage au rang & à la fortune, lorfque la douceur, l'urbanité & la politeffe ne les accompagnent & ne les foutiennent pas. Le noble enorgueilli de fes vieux parchemins, le riche enflé de fon or font méprifés & délaiffés, lorfqu'ils n'apportent que ces titres dans la fociété, & qu'ils prétendent faire trop valoir ces avantages étrangers; la franchife, la bonhommie, la fincérité font des qualités générales: on penfe avec liberté, & l'on fe permet, peut-être trop, de dire ce que l'on penfe.

Dans tous les états, le goût des plaifirs eft très-vif, fur-tout quand il n'eft pas contre-balancé par quelque occupation qui, en attirant les forces de l'efprit, affoibliffe le corps & émouffe l'ardeur du tempérament. Ardens pour les femmes, pour la bonne chère & pour le vin, les habitans de ce pays s'y livrent avec d'autant plus d'empreffement que les moyens font faciles & agréables; ce n'eft pas que l'amour foit, comme dans les pays chauds, le feul bonheur & la vie des habitans; il y domine cependant beaucoup, & s'y rend attrayant & agréable par les acceffoires & par les chofes, dit un excellent connoiffeur *, qui d'abord femblent être lui-même & ne font pas encore lui. Quoique le climat n'ait pas encore une qualité affez déterminée, pour y fixer & naturalifer les vices & les vertus, cependant on y voit des paffions d'une conftance furprenante & d'une durée prodigieufe. La frivolité, l'inconftance & la légèreté, vertus ou défauts françois, n'ont point encore pénétré jufque dans nos cabanes; on aime bonnement ici, fa femme, fa maîtreffe, fes parens & fa patrie: Ce penchant inconnu qui nous attire vers le lieu de notre naiffance, y eft pouffé très-loin; la Nature le donne, l'éducation,

* Montefquieu, *Efprit des loix*, livre XVI.

l'uniformité qui règne ſur cet objet dans la façon de penſer, contribuent auſſi ſans doute à l'augmenter *: quoiqu'on aime beaucoup à voyager, on eſt impatient & empreſſé de revoir & de retrouver ſes foyers. Une vertu plus ſingulière dans ce ſiècle, & plus provinciale, qui brille particulièrement dans cette ville, c'eſt l'union conjugale : on ne peut s'empêcher d'être enchanté & encouragé par l'harmonie, le concert & la douceur qui règnent dans les ménages, & d'envier le bonheur paiſible qui en eſt la ſuite ; il y a bien des années qu'on n'a pas vu un ſeul exemple de divorce : les femmes ſont très-fécondes, ſoit par cette raiſon, ſoit par d'autres dépendantes de la conformation du terrein, ou du climat ; il eſt très-ordinaire de voir des mères de douze enfans, & il n'eſt pas rare d'en trouver qui en ont eu le double.

Les femmes ſont en général grandes, bien-faites, exactement conformées : la taille, les mains, les pieds & les dents ſont remarquables par leur beauté ; le viſage eſt agréable ſans régularité, orné de belles couleurs ; les yeux aſſez grands, & les cheveux noirs ou châtains communément bien fournis : elles paroiſſent propres à faire des enfans & à les allaiter elles-mêmes. Dès l'âge de treize ans, & ſouvent plutôt, elles commencent à porter des fleurs, & à marquer qu'elles ſont capables de donner des fruits : les ſignes de cette faculté finiſſent vers la quarante-cinquième année, & l'on n'obſerve pas

* *Pur e ſuave coſa a chi del tuto,*
Non e privo di ſenſo, il patrio nido
Che die natura al naſcimento humano.
Verſo il caro paeſe ov'altri enato,
Un non ſo che d'inteſo affetto,
Che ſempre vive e non s'invechia mai.
Paſtor fido di Guarini.

ſouvent des orages ni à la première apparition, ni à la ceſſation de ce flux périodique, qui eſt aſſez abondant. Il eſt rare que nos femmes ſoient chargées d'embonpoint, à moins que des profeſſions particulières, & une vie trop ſédentaire ne le procurent : elles ſont actives, laborieuſes, fort adonnées à leur ménage, attachées à leurs maris & à leurs enfans. Les filles en ſi bonne école ne peuvent qu'être ſages, modeſtes, retenues, laborieuſes : une éducation ſoutenue, la raiſon développée de bonne heure, la dévotion dont elles ſont quelquefois une paſſion, ſont autant de freins oppoſés à la vivacité d'un tempérament précoce.

Quant au caractère, les habitans de Montelimart tiennent du Dauphinois, qu'on ſait être *fin & courtois*. On trouve en effet dans les montagnes du Dauphiné, beaucoup de courtoiſie, de cordialité & de frugalité, avec cette hoſpitalité & cette ſimplicité de mœurs & de conduite qui diſtinguoient ſi avantageuſement les premiers citoyens du monde. Outre ce bon ſens attaché à des fibres robuſtes & groſſières, on trouvera chez eux un eſprit juſte, propre aux combinaiſons, aſſez fin pour les garantir contre la fraude & la tromperie, mais trop droit pour les en rendre coupables. Dans le plat-pays, & à Montelimart ſur-tout, le caractère Dauphinois s'y ſoutient : les habitans de cette ville ſont francs, polis, honnêtes, moins ſimples dans les mœurs & dans la conduite, plus hauts & moins ſouples pour la façon de penſer : l'éducation, l'établiſſement d'un grand nombre d'étrangers dans la ville, le paſſage d'un plus grand nombre encore qui la traverſent, pour aller aux deux extrémités du Royaume, ont ſans doute contribué à adoucir cette rudeſſe & cette auſtérité qu'ils auroient pu tirer de leur poſition. Ils ont moins l'eſprit de combinaiſon, de calcul & de commerce que nos montagnards;

moins de feu, de vivacité & de pétillant que les Languedociens & les Provençaux; mais un jugement sûr, une imagination forte & un esprit solide: ils sont propres à réussir dans les sciences dès qu'ils veulent s'y appliquer; un petit nombre les cultive comme occupation, un plus grand nombre s'y livre comme à un amusement: ils y réussissent tous; les professions scientifiques, les arts libéraux, les belles-lettres y sont cultivées avec succès: la variété des temps, des choses & des évènemens, entretient beaucoup dans cette ville l'agilité & le travail: elle exerce le corps & l'esprit, & répand beaucoup de vie dans le corps des citoyens *. Le commerce, quoique très-facile par la rivière, par le passage, par la situation, n'est pas trop du goût de nos habitans, ils s'y adonnent peu; il semble que cet état tranquille ne soit pas conforme à la vivacité de leur esprit.

HISTOIRE MÉDICALE.

Tous les détails que nous avons fait précéder jusqu'ici, guidés & dirigés par le prince de la Médecine, & par le chef de notre correspondance, n'avoient pour but que d'éclaircir & de perfectionner une des parties de la Médecine la plus importante & la plus négligée; celle qui a pour objet les maladies propres à chaque contrée, les signes qui caractérisent ces affections locales, la liaison qui se trouve entre elles & les principes qui les produisent; en un mot, les remèdes particuliers qu'elles exigent. C'est celle qui constitue éminemment le Praticien, & qui le distingue de ceux qui traitent des maladies dans leur cabinet, & qui ne donnent que des règles générales, purement théoriques & absolument inapplicables. *Celui,*

* *Varietas corpus & animum ad laborem excitat... exercitatione & laboribus crescit animi fortitudo.* Hippocrat. *de aëre, aquâ & locis.*

dit Hippocrate, notre modèle & notre guide conſtant, *qui ſe ſera ſoigneuſement occupé à faire toutes ces obſervations, & qui aura retenu au moins une grande partie de ces connoiſſances, ne ſera point embarraſſé pour diſcerner le caractère & la nature des maladies propres à chaque contrée; & de celles qui ſont communes à toutes, & pour approprier à chacune le traitement le plus avantageux; il donnera au contraire dans des erreurs pernicieuſes, s'il a négligé une étude auſſi néceſſaire* *.

La ſalubrité de cette ville eſt un avantage qu'on peut facilement déduire de ſa poſition heureuſe, relativement au ſoleil, à l'air, aux eaux & aux terres: *Quod ſi*, dit le même Auteur, *flumina ea regio habeat quæ ſtagnantes & pluvias aquas educant ii incolumes degunt, & colore cutis ſunt ſplendido....... & urbes quidem quæ ſoli & ventis probè ſunt expoſitæ, & bonis aquis utuntur, eæ quidem hujuſmodi (temporum) mutationes minimè ſentiunt...........* Il eſt extrêmement rare de voir ici de ces fléaux terribles, produits d'une cauſe générale, qui dévaſtent d'une manière uniforme des contrées entières: nous avons été dans le cas d'obſerver plus d'une fois, que des maladies épidémiques dominoient avec férocité dans les bourgs des environs, tandis qu'elles ſembloient reſpecter l'enceinte de la ville, & en épargner avec une ſorte de choix les habitans fortunés. Les corps accoutumés aux moindres viciſſitudes des ſaiſons, n'en éprouvent pas des effets conſidérables; peut-être même ces alternatives fréquentes de froid & de chaud, contribuent-elles, ſuivant la remarque de Celſe, à les rendre plus forts & plus robuſtes: cependant la diverſité des ſaiſons modifie d'une façon particulière les maladies que d'autres cauſes peuvent exciter; & ces viciſſitudes peuvent même en déterminer, ſur des ſujets

* *De aëre, aquâ & locis.*

déjà diſpoſés par les excès, les différens genres, qui ſont la ſource la plus ſûre & la plus féconde des maladies. Ainſi au printemps, à la ſuite des viciſſitudes de cette ſaiſon, de ces alternatives fréquentes de froid & de chaud, nous voyons régner la cohorte nombreuſe des fluxions, des rhumes, des catarres, qu'accompagnent des fièvres ſimples ou compliquées avec la putride vermineuſe : la poitrine, ſiége d'une tranſpiration très-conſidérable, eſt la partie ſpécialement choiſie pour le ſiége de ces affections ; les délayans, les diapnoiques légers & le régime, ſuffiſent dans les cas ſimples ; mais lorſque la maladie eſt grave, on ne peut ſe diſpenſer de recourir à la ſaignée, & de la répéter ordinairement juſqu'à quatre ou cinq fois, ou même un peu plus ſouvent : le vomitif, les purgatifs, les apozèmes inciſifs, les huileux, les ſucs béchiques & le kermès, ſont employés, variés & combinés avec ſuccès, pourvu qu'on ſoit attentif à ſaiſir le moment opportun. Dans les cas plus fâcheux, où l'affaiſſement & l'engorgement humoral gagnent, on a recours aux bols camphrés & aux véſicatoires. La conſtitution vernale commence ici dès le mois de février, & s'étend juſqu'au mois de mai : c'eſt dans ce temps que l'on tâche de remédier aux affections chroniques, par l'uſage du lait & des ſucs d'herbe appropriés.

Les commencemens de l'été ſont fort ſains, ſoit parce que le paſſage du printemps à l'été ne ſe fait pas par un changement violent & bruſque, ſoit auſſi parce que les fruits aqueux ſont les ſeuls qui paroiſſent : quelques imprudens payent alors par des fluxions de poitrine, ou par des points de côté, le plaiſir dangereux d'étancher une ſoif ardente, produit de la chaleur, par des boiſſons trop fraîches ; ces affections communément ſimples &, comme diſent les Pathologiſtes, eſſentielles, cèdent aux

ſaignées, aux délayans, aux huileux, & n'exigent point ou peu de purgatifs. On voit régner quelques fièvres intermittentes, tierces, des continues qui en ont le caractère ; & que les mêmes remèdes combattent avec facilité : ſavoir, les évacuans, les boiſſons compoſées avec les ſucs des fruits, les tiſanes de tamarins & de pruneaux, & les apozèmes laxatifs : on en ſoutient l'effet par des inciſifs & du petit lait ; dans le traitement des affections chroniques, on emploie les bains, que l'on multiplie ſuivant le beſoin.

A meſure que le ſoleil, avançant dans ſa courſe, darde ſur nous avec plus d'impétuoſité & d'aſſiduité, des rayons plus directs, & que le ſang ſemble être dans une ſorte d'orgaſme & d'efferveſcence, les vaiſſeaux ſouples & relâchés, ſur-tout ceux de la tête, cèdent à ſon action, & il ſe porte d'autant plus dans cette partie que, ſoit ſpaſme, ſoit engorgement humoral, les vaiſſeaux du bas-ventre s'oppoſent à la liberté de ſon cours : c'eſt alors que règnent les fièvres malignes en petit nombre, les fièvres aiguës avec délire, ou avec des céphalalgies violentes. Les premières exigent quelques ſaignées dans le commencement, beaucoup d'anti-ſpaſmodiques dans le cours, tels que les poudres tempérantes, nitrées, abſorbantes ; quelquefois ces anti-ſpaſmodiques doivent être toniques, tels que le camphre & le quinquina ; & les purgatifs n'ont lieu qu'à la fin. Parmi les remèdes de cette eſpèce les poudres fondantes à petite & fréquente doſe, ſont préférables à ces ſucs gras, indigeſtes & viſqueux, qui donnent à ces malades des vapeurs & des angoiſſes cruelles. Il m'a paru qu'il étoit à peu-près indifférent de donner, ou de négliger l'émétique dans les premiers jours ; il peut être placé, comme fondant inſenſible dans les

les tisanes. Quant aux fièvres aiguës, simples, quoique portant violemment à la tête, on est quelquefois surpris de la promptitude avec laquelle elles sont guéries après deux ou trois saignées, dont une, au moins, du pied, & le vomitif, qui fait rendre de tous côtés des torrens de bile. C'est sur cette humeur, qui joue le plus grand rôle dans la machine, & sur-tout dans le district des premières voies, que se remarque principalement l'influence de l'été: elle s'exalte, se raréfie, devient plus âcre & plus active; elle dilate & irrite ses couloirs, pendant que l'estomac affadi & relâché, reçoit sans appétit, & par conséquent sans plaisir la nourriture, & la digère lâchement & imparfaitement. De-là les maladies ventrales, diarrhées, dissenteries, ténesme, *cholera-morbus*, &c. dont la nature & le caractère sont analogues à la constitution sèche ou humide de la saison, & à la qualité âcre ou glaireuse des fruits qui en est une suite; ce qui, comme nous croyons l'avoir remarqué ailleurs, mérite une attention particulière pour leur traitement: c'est la saison favorite des eaux minérales, & des bains de la rivière dont l'usage est fort répandu.

La bile desséchée dans ses couloirs, devenue *mélancolie*, pour parler avec les Anciens; le sang appauvri, épaissi, & pour ainsi dire poisseux; tous les organes du bas-ventre roidis, engorgés & resserrés, deviennent en automne les causes des obstructions, des fièvres quartes, des sinoques putrides, des affections vaporeuses, atrabilaires, hémorroïdales, & des maux variés qu'occasionnent les dérangemens survenus dans cette dernière évacuation. Ces engorgemens dans les viscères sont d'autant plus tenaces, difficiles à résoudre, & les maladies qui en sont l'effet d'autant plus graves, fâcheuses & opiniâtres, que les chaleurs de l'été ont été plus fortes & plus durables:

c'eſt ce que nous avons eu occaſion d'obſerver pendant l'automne de cette année 1766. Les délayans plus incifiſs, les apéréſifs ſalins, les fondans, les aloëtiques, les ſavonneux, les gommo-réſineux, les purgatifs, doivent être long-temps employés & méthodiquement gradués, pour ſolliciter avec fruit des vaiſſeaux ſi engourdis, & leur arracher, pour ainſi dire, des matières lentes & incapables de ſubir une coction, une véritable maturation.

Les froids ſecs & rigoureux de l'hiver, produiſent ou augmentent la roideur des fibres, le reſſerrement des petits vaiſſeaux, racorniſſent ceux qui ſont expoſés à l'action plus immédiate de l'air, diminuent les tranſpirations, rendent le cours des humeurs plus lent & plus difficile, engourdiſſent le ſang, ralentiſſent le mouvement intérieur, l'orgaſme qui en eſt la vie, & qui eſt le principe de toutes les excrétions. De-là les congeſtions ſéreuſes en tous genres, l'affection particulière & chronique des organes du bas-ventre, les dépôts rhumatiques, les hydropiſies, les apoplexies, ſoit humorales par le peu de diſſipation, ſoit ſanguines par l'abord plus facile du ſang dans les vaiſſeaux ſouples de la tête, & la réſiſtance que lui oppoſent les vaiſſeaux rôidis des autres parties, ſoit ſyncopales dans les vieillards exténués. La Nature parvenue alors au dernier point de décrépitude, paroît rentrer dans le domaine de la mort: elle y entraîne avec elle les hommes qui lui ſont devenus ſemblables par leur âge ou leurs infirmités: une portion d'eux y reſte, s'y décompoſe, & n'en ſort que ſous de nouvelles formes. On oppoſe peu de remèdes, & avec peu de ſuccès à ces maladies, par leſquelles ſe termine, plus ou moins tard, une vie néceſſairement périſſable: on tâche cependant de ranimer les corps épuiſés & languiſſans, par des bouillons toniques & reſtaurans, par les martiaux, par des frictions, par de légers aromatiques, par l'uſage

modéré du vin, dont on augmente ou dont on varie l'activité. On traite les apoplexies & les paralyfies féreufes avec les vomitifs, les purgatifs, auxquels on affocie avec avantage les fudorifiques, avec les eaux de Balaruc, les frictions, les parfums, &c. les guérifons font en petit nombre. Les hydropifies qui fuccèdent à des maladies, cèdent aux toniques, aux fondans, aux purgatifs aloëtiques : les pilules du formulaire de M. Richard, ont fait merveille dans quelque cas de cette efpèce ; je les ai trouvées bien fupérieures en efficacité, aux pilules cochées & autres de cette claffe : l'oxymel fcillitique m'a paru fpécialement propre dans les cas où l'épanchement menaçoit la poitrine. Quant aux hydropifies qui furviennent à nos buveurs de profeffion, comme elles ne fe décident que quand tous les vifcères du ventre font crifpés, brûlés & defféchés, quand le fang eft entièrement appauvri, elles ne font guère fufceptibles de traitement ni de guérifon. Les fluxions fanguines aux oreilles, au gofier, à la tête, font très-fréquentes au commencement de cette faifon chez les jeunes gens ; & comme elles doivent leur origine à des fuppreffions fi faciles de tranfpiration, la faignée eft abfolument néceffaire & extrêmement utile ; jamais on ne tire de fang auffi couenneux.

Les faifons de la vie, relatives aux faifons de l'année, modifient les maladies d'une façon affez analogue. Ainfi l'adolefcence & la jeuneffe, images du printemps, âge deftiné & confacré par la Nature au développement des fibres, à la fougue & à l'agitation des humeurs, aux exercices les plus violens, à l'inquiétude de l'efprit, aux plaifirs & aux excès, deviennent le fujet des affections vernales, des maladies inflammatoires, des hémorragies, &c. Dans l'âge viril, temps où les follicitudes, les foucis cuifans, les affections de l'efprit, l'ambition, l'envie, &c.

commencent à joindre leur lugubre influence, où le mouvement des humeurs eſt moins impétueux, & les organes acquièrent plus de ſolidité & de conſiſtance, quelques maladies d'été, & celles d'automne, deviennent plus familières : celles-ci gagnent de plus en plus à meſure que le joug des années s'appéſantiſſant, l'exercice du corps diminue, les inquiétudes de l'eſprit augmentent, les fibres ſe roidiſſent, & l'effervefcence du ſang ſe ralentit. Rien n'eſt plus frappant que la reſſemblance de la vieilleſſe avec l'hiver : cette ſaiſon où la terre endurcie & reſſerrée, dépouillée de fleurs & de fruits, ne préſente plus que quelques troncs arides & déſeuillés ; où l'eau devenue ſolide, eſt arrêtée dans ſon cours, où le mouvement, la chaleur & la vie ſemblent prêts à s'éteindre. En effet, dans cet âge, les canaux qui multiplient & répandent la chaleur, l'humidité & la ſoupleſſe, s'oblitèrent & ſe durciſſent ; la peau n'eſt qu'une écorce ſèche & inſenſible ; quelques cheveux blanchis & deſſéchés, en ornent ou couvrent encore quelques parties. La ſenſibilité, qui eſt la vie des parties ſolides ; la chaleur intérieure, qui eſt la vie du ſang, s'affoibliſſent, & le mouvement des humeurs, qui en eſt la ſuite & l'effet, languit preſque ſuſpendu. Les ſéroſités qui ne ſont ni mêlées avec le ſang, ni évacuées par le couloir de la peau, ſe dépoſent ſur différens membres, ou ſe ramaſſent dans des cavités particulières ; de-là les apoplexies ſéreuſes, les rhumatiſmes, les paralyſies, les catarres, la gravelle, les hydropiſies, qui ſont le triſte apanage de la vieilleſſe & de l'hiver.

L'empire que certains organes peuvent prendre ſur d'autres, & qu'ils ſe communiquent & ſe tranſmettent ſucceſſivement, peut auſſi donner naiſſance à cette diverſité de maladies, en produiſant le changement ſucceſſif des tempéramens. Les enfans n'ont point été compris

dans cette diſtribution, comme n'ayant point de tempérament formé, point de conſiſtance & point de ſolidité; ils ne ſont, pour ainſi dire, qu'une pulpe nerveuſe & glaireuſe qui tend à s'étendre, à ſe rafiner & à ſe purifier: auſſi dans ces machines éminemment ſenſibles & délicates, les maladies convulſives ſont très-fréquentes, faciles à être excitées par l'irritation des gencives lors de la pouſſe des dents, par les piqûres & les agacemens de ces inſectes paraſites dont la foibleſſe de leur eſtomac facilite le développement & la population. La tête qui ſemble être le centre & le magaſin principal de cette pulpe nerveuſe, eſt en même temps le couloir le plus affecté par les évacuations qui tendent à la dépurer: bientôt tout l'organe entamé en devient le théâtre; les poux, le fluement des oreilles, la teigne, l'engorgement des glandes maxillaires & amigdales, ſont des affections très-communes; les enfans commencent en naiſſant à y être ſujets, & l'on ſe garde bien, quand on eſt ſage, de s'oppoſer à ces moyens naturels de dépuration. La rougeole, la petite vérole volante & la petite vérole proprement dite, ſont des maladies analogues qu'on peut appeler *univerſelles*; à peine voit-on quelques ſujets qui ne les aient pas eſſuyées ſenſiblement; elles viennent par épidémies après des intervalles plus ou moins longs. Il y a ſix à ſept ans que la petite vérole n'a point paru dans cette ville; mais nous avons lieu de craindre la prochaine invaſion de cette maladie ſi redoutée & pourtant inévitable: elle n'eſt pas communément bien fâcheuſe, parce qu'elle eſt ordinairement ſimple. La qualité de notre air eſt favorable aux maladies éruptives; mais il peut arriver que ce levain ſe compliquant avec l'effet inconnu d'une mauvaiſe conſtitution des temps, donne lieu à des épidémies funeſtes. Ce qu'il y a de bien

certain, c'eft que le régime échauffant, foit dans la petite vérole, foit fur-tout dans la rougeole, augmente beaucoup le nombre des victimes: la plus légère connoiffance de la maladie & la moindre confidération fur le tempérament fi fufceptible des enfans, devroient être un frein à la contagion de ce préjugé populaire. L'inoculation combattue par le même préjugé, par l'envie, par l'ignorance, & peut-être par la mauvaife foi, n'a point encore pénétré dans ces lieux; il n'eft pas douteux qu'elle n'épargnât bien des pleurs, & fouvent un grand nombre d'enfans chéris: à juger fans intérêt & fans partialité, on ne peut difconvenir que ce ne foit le remède qui fait éclater avec le plus d'avantage le pouvoir de la Médecine.

Le vifcère particulier dont les femmes font pourvues, qui femble être dans elles un nouvel animal doué d'une vie propre & d'une fenfibilité exquife, qui eft l'organe d'un ordre particulier de fonctions, le théâtre d'une évacuation périodique, le principe de leurs affections les plus foutenues, de leurs paffions les plus vives, devient ainfi une fource de maladies particulières, lorfque ces fonctions phyfiques ou morales que la Nature exige avec plus ou moins d'autorité dans les différens pays & les différens individus, font contrariées, troublées & diverfement empêchées dans leur exercice. La Nature paroît dans ce pays affez impérieufe, févère & prompte à punir les infractions de cette efpèce; les langueurs, la chlorofe, les variétés infinies des vapeurs, quelquefois même la phthifie, font les châtimens dont elle fe fert: on obferve plus rarement les fleurs blanches & les autres dérangemens dans l'excrétion menftruelle, fur-tout chez les femmes, à moins qu'elles n'aient des caufes perfonnelles de maladie.

Toutes ces maladies diverſifiées par des circonſtances particulières, reçoivent une modification générale, une ſorte de ſpécification propre au pays, dépendantes de la conſtitution des habitans. Nous avons cru obſerver que le foie étoit chez ceux de Montelimart l'organe dominant, celui qui déterminoit & fixoit leur tempérament, dont l'accroiſſement, l'activité & l'influence étoient plus remarquables. Le tempérament bouillant, impétueux & colérique, la couleur brune de la peau, la diſpoſition hémorroïdale généralement répandue, la multitude des affections hépatiques, ſont des effets naturels, & des ſignes peu équivoques de l'empire de cet organe: un climat chaud & ſec, une atmoſphère pure & élaſtique, des eaux vives & dures, un vin ſpiritueux, des nourritures actives & ſucculentes, paroiſſent bien propres à procurer cette diſpoſition. Elle devient facilement vicieuſe & maladive par les excès de vin & de bonne chère, par l'uſage immodéré des légumes âcres, des viandes piquantes prêtes à ſe corrompre, & ſur-tout par la conſommation habituelle de la chair de cochon endurcie par le ſel & la fumée. Cette viande fut proſcrite par les loix médico-politiques des légiſlateurs Égyptiens, que ceux des Juifs adoptèrent, comme propres à favoriſer les progrès & l'opiniâtreté de la lèpre. On ſait que la ſource de ces maladies cutanées eſt dans le foie, & que la bile diverſement altérée en eſt la matière principale.

Nous avons ſouvent eu occaſion de remarquer que le foie joue un très-grand rôle, & mérite des attentions particulières, ſoit dans les maladies aiguës, ſoit dans les affections chroniques. Nous voyons très-peu de fièvres putrides, quelle que ſoit leur ſimplicité, qui ne ſoit accompagnée de quelque gène, gonflement ou douleur dans la région hépatique, qui n'ait pour criſe des évacuations

bilieufes, & fouvent le flux hémorroïdal dont on connoît les liaifons & les dépendances avec le foie au moyen des communications de la veine-porte avec les veines hémorroïdales internes. L'art emploie avec fuccès pour cette affection particulière, des fomentations locales, les potions huileufes, les décoctions de plantes hépatiques, & fur la fin ajoute avec avantage les fondans cholagogues. Les hépatites plus décidées ne font pas rares; on eft obligé dans leur traitement de faire précéder la faignée plus ou moins répétée, pour modérer les fymptômes inflammatoires: les redoublemens en tierce qui font très-fréquens dans prefque toutes les maladies, annoncent une forte d'influence du foie. J'ai vu des attaques d'apoplexie fuivre le cours ordinaire & périodique dans les redoublemens d'une fièvre continue exacerbante tierce, dont le foyer étoit vraifemblablement dans cet organe & dans les premières voies. On auroit occafion de vérifier fouvent cette obfervation, fi on fecouoit un peu plus le préjugé & la routine dans l'examen & le traitement de cette maladie. Les fièvres tierces & quartes affez répandues, fur-tout dans les quartiers voifins des foffés de la ville, & trop communément traitées par des remèdes fecrets ou populaires que débitent avec autant d'ignorance que de fécurité les femmelettes & les Médecins fubalternes, ces fièvres, dis-je, laiffent fouvent après elles des jauniffes, des engorgemens fenfibles, des obftructions plus ou moins difficilement réfolubles dans ce vifcère: ces affections effentielles & primaires fe préfentent quelquefois à notre pratique, ainfi que les endurciffemens & appierriffemens même de la bile dans la véficule du fiel. Le favon pur, quelquefois aiguifé par le diagrède précédé des délayans & du petit-lait, eft dans ce cas un fpécifique admirable. L'hydropifie, effet prefque néceffaire des

des boiſſons vineuſes immodérément priſes, ſuite ordinaire d'un vice ſenſible dans le foie, termine des vieilleſſes précoces ; c'eſt l'écueil où viennent échouer la plupart de nos ivrognes.

La diſpoſition hémorroïdaire eſt, comme nous l'avons déjà inſinué, extrêmement commune, ſoit en ſanté, ſoit comme criſe de maladie; ſur cent ſujets à peine en trouveroit-on dix, ſur-tout parmi les hommes, qui en fuſſent tout-à-fait exempts. Les dérangemens qui ſurviennent dans cette évacuation, accuſent manifeſtement l'altération de l'organe qui en eſt la ſource; ils ſont très-fréquens & très-variés: on a vu ſouvent des conſomptions lentes, des ulcères aux gencives, eſpèce de ſcorbut blanc, à la ſuite des pertes exceſſives par les hémorroïdes, à quoi ſe joignoient l'appétit le plus vorace, une ſoif dévorante, une ardeur continuelle, ſignes peu équivoques de l'affection du foie, que la conſommation prodigieuſe des fruits aqueux pouvoit ſeule tempérer. La ſuppreſſion de cette évacuation eſt ordinairement ſuivie de l'hémophthiſie: cette affection eſt fort commune dans ce pays; elle eſt favoriſée, ſuivant l'obſervation de Rhazis *, par le ſouffle dominant des vents du nord. On obſerve des crachemens de ſang dont le retour eſt périodique tous les jours ou tous les deux jours à des heures marquées: l'affection ſpaſmodique du foie & des viſcères environnans eſt dans ce cas très-ſenſible; quelquefois il s'y joint des embarras d'humeurs. Les purgatifs & le quinquina ſont les remèdes les plus appropriés, ils ſont preſque toujours efficaces. Il y a d'autres hémophthiſies abſolument idiopathiques, dépendantes

---

* *De re medicâ*, lib. V, cap. IV.

d'un état variqueux des vaiſſeaux pulmonaires, & d'une diſpoſition tuberculeuſe, qui exigent l'application la plus circonſpecte, la plus délicate & la plus méthodique des légers incraſſans, des délayans ſucrés, des inciſifs doux, & qui quelquefois éludant les effets de ces remèdes, dégénèrent promptement en phthiſie pulmonaire.

Cette maladie mérite un rang diſtingué parmi les maladies chroniques, communes dans ce pays : ſes ſujets favoris ſont les filles dont le tempérament eſt vif, les paſſions trop contraintes, le genre de vie forcé, & qui exercent & fatiguent trop leur poitrine par des prières trop ardentes & trop prolongées. Les quartiers où cette maladie règne le plus ordinairement & où elle produit les plus grands ravages, ſont la partie occidentale & méridionale de la ville, la plus baſſe & la plus expoſée aux vapeurs infectes des égouts: quelquefois elle eſt amenée & ſoutenue par un vice ſcrophuleux; alors ſes progrès ſont plus rapides & plus incoërcibles. Nous ne devons pas diſſimuler que ce vice, d'autant plus terrible qu'il eſt ſouvent héréditaire, ſe répand trop dans cette ville; & nous croyons qu'il ſeroit bien important que les loix en empêchaſſent la propagation, en l'arrêtant dans les ſources. Les vulnéraires, les balſamiques, les laits de chèvre, de vache & d'âneſſe, ne ſont contre la phthiſie pulmonaire que des ſecours légers, des palliatifs, & des moyens de guériſons inſuffiſans, ſans le changement de vie & d'état, ſans l'exercice & la diſſipation. Les eaux de Saint-Laurent, auxquelles nous envoyons avec aſſez de ſuccès ces malades, doivent ſans doute une partie des bons effets qu'elles produiſent, à la ſecouſſe utile que procurent les voitures & les chevaux, dont l'uſage eſt abſolument néceſſaire: ces mêmes eaux réuſſiſſent très-bien dans les phthiſies

hépatiques, qui ſont fort communes, & que l'on confond mal-à-propos avec celles du poumon; les laitages & les autres incraſſans, abſolument inappropriés, en précipitent l'iſſue funeſte : on parvient quelquefois, avec plus d'effet, à s'oppoſer aux progrès ſourds de cette maladie par les teintures martiales, les fondans légers, tempérés par le petit lait & les eaux minérales acidules : on a vu quelquefois l'opération de ces remèdes, ſuivie de déjections copieuſes de bile noire.

C'eſt ſans doute par la connoiſſance du tempérament de ſes habitans, que s'eſt introduit dans cette ville l'uſage des eaux minérales : l'expérience heureuſe de leurs bons effets, l'a encore accrédité. Dès que les chaleurs ont règné avec une certaine activité, on voit ſe former des parties de buveurs & buveuſes d'eaux; la plus légère indiſpoſition les détermine d'autant plus facilement qu'ils ſont aſſurés d'y trouver bonne & nombreuſe compagnie : la gaieté, l'exercice, la diſſipation, & une ſorte de choix & de modération dans la qualité & la quantité des alimens, qui n'exclud point leur délicateſſe, concourent beaucoup à l'effet des eaux : elles deviennent ainſi un remède de néceſſité pour quelques perſonnes, d'utilité pour quelques autres, de précaution pour les uns, & de ſimple agrément pour d'autres, qui ont beſoin de cette occaſion pour égayer l'ennuyeuſe uniformité d'une vie contrainte & reſſerrée : on obtient à la faveur des eaux, de pouvoir purger des gens qui affichent la plus grande répugnance pour ce qu'ils appellent drogues & remèdes. Les eaux de Vals, de la ſource dite la *Marquiſe*, ſont celles dont l'uſage eſt le plus répandu : elles ſont ſpécialement utiles aux bilieux & mélancoliques, à ceux qui ont des obſtructions légères,

aux eſtomacs affoiblis par l'uſage immodéré de la bonne chère, aux perſonnes du ſexe, qui ſouffrent quelques dérangemens dans l'évacuation qui leur eſt particulière. En accréditant l'uſage des eaux de Vals, j'ai abſolument exigé qu'elles fuſſent apportées dans des bouteilles de verre, bien exactement bouchées, & non dans des barils dont on ſe ſervoit auparavant; le dégagement de l'air & la précipitation du principe martial ſont en effet très-faciles, quand on n'emploie pour tranſporter les eaux que des vaiſſeaux de bois qui ne peuvent jamais être parfaitement joints, ni ſi exactement fermés que des bouteilles: quand on prend cette dernière précaution, elles nous parviennent auſſi parfaites qu'il eſt poſſible de les avoir, & elles contiennent encore aſſez de fer ſuſpendu, & l'air ſurabondant qui les rend preſque auſſi ſpiritueuſes qu'à la ſource: on conſerve auſſi par-là l'alkali fixe & les ſels neutres qu'elles contiennent. Les perſonnes qui ont les nerfs trop ſenſibles, la poitrine délicate ou échauffée, uſent des eaux d'Yeuſet, qui ne contiennent qu'une très-petite quantité de ſels, & qui ſont ſavonneuſes: une ſorte de goût & d'odeur qui leur eſt particulière, y feroit ſoupçonner quelque principe huileux, ſi la Chimie pouvoit concilier ſon exiſtence avec l'extrême limpidité de l'eau. Le peuple court en foule aux Saintes-Fontaines, aux ſources qui naiſſent aux bords de la rivière, à celles du pont de Barret & de Dieulefit.

Nous envoyons avec aſſez de ſuccès nos poitrinaires, ceux qui ont des maux d'eſtomac anciens, avec chaleur, douleur & âcreté, les malades attaqués de rhumatiſmes, de contractions, de ſéchereſſes dans les articulations, &c. aux eaux thermales, dites *de Saint-Laurent*, village ſitué dans le Vivarais, à douze ou quinze lieues oueſt de cette

ville; elles servent en boisson, en bains, en douches & en vapeurs: on en a vu dans les blessures d'armes à feu avec esquilles, des effets prodigieux, analogues à ceux des eaux de Barèges. Leur chaleur fait monter le thermomètre de M. de Reaumur, à environ cinquante degrés; elles ont la saveur & l'odeur du bouillon fait avec la chair des jeunes animaux; douces & onctueuses au toucher, elles rendent la peau de ceux qui s'y baignent, souple & huileuse. Quand on les boit, elles séjournent peu sur l'estomac, n'y pèsent point du tout, passent promptement par les urines ou par les sueurs, & répandent dans les veines une sorte de fraîcheur agréable. La Chimie analytique n'y découvre aucun principe minéral, & l'on n'en observe aucun autre quand elles ont été transportées, quelque précaution qu'on ait prise pour retenir ce qu'il pourroit y avoir de spiritueux. Il y a lieu de présumer qu'elles doivent leur vertu à leur légèreté, à leur chaleur & à leur extrême pureté. Ainsi les eaux de Pipers en Allemagne, le bain de Serpens *das Schlangen-Bad*, dans la Hesse; les eaux de Pise, de Teltuci, de Nocere en Italie, & tant d'autres qui ont une célébrité fort juste & fort étendue, dépourvues de tout minéral sensible, ne paroissent agir que par leur extrême subtilité.

Les mêmes causes qui contribuent dans ce pays, à donner au foie plus d'empire sur les actions physiques & morales; plus d'influence & de part dans la production ou le partage des maladies, favorisent en même-temps l'abondance & le goût des fruits & des végétaux nourrissans, propres à contre-balancer la disposition trop facile de cet organe: elles concourent aussi à faire naître abondamment du sein de la terre, les plantes les plus propres à remédier aux affections dont il peut être l'objet,

comme l'on peut s'en convaincre dans la liſte que nous en avons donnée ci-deſſus. Nous ajouterons ſeulement que les chicoracées, les patience, la fumeterre, la pimprenelle, l'aigremoine, & les autres de cette claſſe, ſont extraordinairement multipliées. Ainſi, ſoit par un effet néceſſaire des loix immuables qu'il a preſcrites à la Nature, ſoit par un acte repété de ſa bienfaiſance, l'Etre Suprême a placé le bien près du mal, les remèdes à portée des maladies, & les reſſources à côté des beſoins; motifs journaliers d'admiration & de reconnoiſſance.

CHAPITRE SECOND.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

PUISQUE l'atmoſphère dans laquelle nous vivons, eſt la maſſe entière des vapeurs & de l'air qui nous environne, & que les différens météores qui la compoſent, ont une influence ſenſible ſur nos développemens, ſur nos mouvemens, ſur toute notre exiſtence, les obſervations météorologiques ſont de la plus grande importance en Médecine, & on ne peut les négliger ſans renoncer à l'avantage de mieux connoître les cauſes générales, & peut-être les plus communes des maladies.

L'air, ce fluide ſi néceſſaire à la vie, n'eſt jamais abſolument pur; il ſe combine aiſément avec différentes matières hétérogènes, qui l'altèrent, & il imprime au corps qui le reçoit, & ſur lequel il pèſe, les différentes qualités dont il eſt lui-même imprégné. S'il eſt trop chaud, il raréfie le ſang; il atténue, il relâche les ſolides, & cauſe une trop grande diſſipation des eſprits, en même-temps qu'il développe, qu'il alkaliſe ou qu'il volatiliſe les ſels : s'il eſt trop froid, il condenſe les humeurs, il reſſerre les pores, & ſurcharge conſéquemment les parties internes. Il eſt donc intéreſſant de pouvoir apprécier ces qualités acquiſes, qui, quand elles ſont exceſſives, deviennent des défauts : le *thermomètre* eſt la meſure de ces extrêmes, & il fixe avec autant de juſteſſe que de préciſion, tous les degrés intermédiaires.

Il n'eſt pas moins néceſſaire de pouvoir eſtimer avec l'*hygromètre*, l'humidité ou la ſéchereſſe de l'air, puiſque

l'une nous rend mous, languiſſans, & nous prédiſpoſe à la ſabure; & que l'autre roidit trop les fibres, & diminue conſéquemment les ſécrétions.

Les changemens preſque continuels qui arrivent à l'atmoſphère, influent ſur ſa peſanteur ; la preſſion qu'elle exerce ſur nos corps eſt aſſujettie à ces changemens : on la calcule aiſément, dès qu'on ſait quelle eſt la hauteur du mercure dans le *baromètre.*

Ces trois meſures ſuffiſent à un obſervateur attentif & inſtruit, pour décider de la qualité de l'air que nous reſpirons, & qui nous enveloppe : s'il y joint le détail des ſubſtances hétérogènes, qui ſe combinent avec cet élément, qui en changent la texture, & qui l'altèrent de mille façons différentes, alors il aura des réſultats très-exacts de ſa compoſition & de ſes qualités les plus actives.

Ce ſont ces réſultats que M. de Larſé, Médecin de l'Hôpital militaire d'Arras, préſente aujourd'hui : ſes tables météorologiques font voir d'un coup-d'œil, toutes les cauſes qui concourent aux variations de l'atmoſphère. Par le précis qu'il y joint des maladies de chaque mois, on aperçoit la liaiſon ſenſible qu'elles ont avec la conſtitution. En continuant avec conſtance un travail auſſi utile, le Médecin qui s'y aſſujettit, peut acquérir l'art de prévoir les maladies de chaque ſaiſon, & d'en ſuivre plus exactement les rapports. On comprend aſſez combien cette ſcience peut éclairer, ſurtout dans les épidémies ; car il eſt de principe que les révolutions pareilles, doivent donner à peu-près les mêmes effets, ou indiquer la cauſe des variations qui en troublent le retour.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *faites à Arras par M.* DE LARSÉ, *Médecin de l'Hôpital militaire de cette ville.*

OCTOBRE 1770.

Jours du Mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.		État du ciel.	
	à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	Matin.	Midi.	Soir.	Matin.	Soir.	Matin.	Soir.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	12	15	11	27. 11	27. 11	28. 1	N.N.O.	N.	couvert, bruine.	couvert.
2	10	16	10	28. 1½	28. 1½	28. 1½	E. N. E.	E. N. E.	ſerein.	ſerein.
3	7	16	11	28. 1½	28. 1	28. 1	E. N. E.	E. N. E.	ſerein.	ſerein.
4	3	17	9	28. 0	28. 0	28. 0	E.	E. N. E.	ſerein.	ſerein.
5	6	16	8	27. 11½	27. 11	27. 11	N. O.	O.N.O.	ſerein.	ſerein.
6	5	17	9	27. 11	27. 11½	28. 0	N. O.	N.	brouillard.	nuages, bruine.
7	12	18	12	28. 1	28. 1	28. 1	O.	O.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
8	13	15	14	28. 1	28. 1	28. 1	O.	O.	couvert.	couvert, bruine.
9	13	16	13	28. 1	28. 0½	28. 0	O.	S. O.	couvert.	ſerein.
10	13	16	13	27. 10	27. 9	27. 8	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
11	8	14	7	27. 9	27. 10	27. 11	N. O.	N. O.	ſerein.	ſerein.
12	9	14	8	27. 10	27. 10	27. 8	S. O.	S. O.	couvert.	couvert.
13	8	7	6	27. 7	27. 6	27. 6	S. O.	S. O.	couvert.	couvert, pluie.
14	6	9	6	27. 6	27. 6	27. 5½	O. S. O.	O.	ſerein.	ſerein.
15	4	6	5	27. 4	27. 2½	27. 2½	S.	S. O.	couvert.	couvert, pluie.
16	7	8	6	27. 1	27. 1½	27. 2	S.	S.	couvert, pluie.	nuages, beau.
17	8	10	8	27. 3	27. 4	27. 4	S.	S.	couvert.	nuages, beau.
18	7	10	8	27. 4	27. 4½	27. 4½	S. S. O.	S. S. O.	nuages.	nuag. pet. pluie.
19	6	10	7	27. 6	27. 7	27. 7	S. O.	S. O.	nuages.	nuages.
20	5	8	6	27. 7½	27. 6	27. 5	S.	S.	nuages, beau.	ſerein.
21	6	9	5½	27. 4	27. 3	27. 1	S. S. O.	O.	couv. gr. pluie.	couvert, gr. pl.
22	5	7	6	27. 2	27. 1½	27. 1½	O.	O.	nuages.	nuages, pet. pl.
23	4	8	7	26. 11	26. 10	26. 11	S.	S.	nuages.	nuages.
24	5	9	5	27. 2	27. 3	27. 5	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
25	4	8	6	27. 5½	27. 6	27. 6½	S. O.	S.	nuages, beau.	nuages, pluie.
26	4	9	6	27. 7	27. 6½	27. 6	S. O.	S. O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
27	4	9	5	27. 5	27. 5	27. 6	N.	N. N. E.	brouillard épais.	nuages, beau.
28	4	7	5	27. 7	27. 6	27. 4	N. E.	S. O.	nuages, beau.	couvert, pluie.
29	4½	6	5	27. 4½	27. 4	27. 5½	O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
30	4	7	5	27. 5	27. 4½	27. 4	S. O.	S. O.	couv. pet. pluie.	couv. pet. pluie.
31	4	7	5	27. 5	27. 6	27. 7	N. O.	N. O.	couv. pet. pluie.	couv. pet. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été 18 degrés, la moindre de 3 degrés au-dessus du terme de la glace; il a varié de 15 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ lignes, son plus grand abaissement de 26 pouces 10 lignes; il a varié de 15 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé trois fois du N. une fois du N. N. E. une fois du N. E. trois fois de l'E. N. E. une fois de l'E. sept fois du S. deux fois du S. S. O. dix fois du S. O. une fois de l'O. S. O. sept fois de l'O. une fois de l'O. N. O. quatre fois du N. O. & une fois du N. N. O.

Il y a eu douze jours de pluie, quatre de bruine, deux de brouillard, quinze de temps couvert, treize de nuages, & quinze de temps serein ou beau *.

Notre atmosphère a été pendant tout ce mois dans un état assez tempéré; le vent du sud-ouest a été le plus marqué, & la chaleur auroit presqu'égalé celle des mois de juin & juillet, si le temps couvert & les pluies n'avoient empêché les rayons du soleil.

Les maladies qui ont règné pendant ce mois, étoient des fièvres malignes & putrides, pareilles à celles qui avoient été observées pendant les mois d'août & septembre précédens: il y a eu en outre des fièvres continues simples, des fièvres vermineuses, quelques rémittentes, des fièvres quotidiennes intermittentes, des coliques & des diarrhées.

* Nota. *On conçoit aisément qu'il ne faut pas entendre par-là le jour complet & entier, mais seulement une partie du jour qui a donné lieu à l'observation rapportée, de sorte que le même a pu fournir la remarque de plusieurs observations météorologiques différentes.*

NOVEMBRE 1770.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE. à 8h du matin	à 2h du ſoir.	à 8h du ſoir.	BAROMÈTRE. MATIN. pouc.	lign.	MIDI. pouc.	lign.	SOIR. pouc.	lin.	VENTS. MATIN.	SOIR.	ÉTAT DU CIEL. MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.										
1	5	8	5	27.	8½	27.	9	27.	10	N.	N.	couvert, pluie.	nuages, pluie.
2	2	7	4	27.	11	27.	11	27.	11	N.	N.	ſerein.	ſerein.
3	2½	6	5	27.	11	27.	10½	27.	10¼	N.N.E.	N.N.E.	brouillard épais.	nuages, beau.
4	5	7	6	27.	9	27.	9	27.	9½	S. O.	S. O.	couvert, gr. pluie.	couvert, pluie.
5	4	7	5	27.	10	27.	9	27.	8	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
6	8	9½	7	27.	5½	27.	3	27.	3	S.	S.	couvert, pluie.	couvert, pl. cont.
7	5	7	6	27.	4½	27.	3½	27.	1	S.	S. S. E.	couv. pet. pluie.	couv. pet. pluie.
8	10	11	9	26.	10	26.	10½	27.	0	S.	S. O.	nuages.	nuag. pet. pluie.
9	6	7	6½	27.	2	27.	2	27.	0	S. O.	S. O.	nuages, pluie.	nuages, gr. pluie.
10	7	9	5	26.	11	26.	11½	27.	1½	S. O.	O. S. O.	couv. gr. pluie.	nuages, pet. pluie.
11	6	8	6	27.	5	27.	6	27.	8	O.	O.	couvert.	couvert.
12	6	9	7	27.	9	27.	9	27.	9	S. O.	S. O.	couvert.	couvert.
13	10	11	9	27.	9½	27.	9½	27.	10	O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pet. pl.
14	10	12	10½	27.	10	27.	9	27.	8	S. O.	S. O.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
15	8	6	5	27.	10	27.	9½	27.	9½	N. E.	E.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
16	4	5	2½	27.	8	27.	7½	27.	7	N. E.	E.	couvert, pluie.	couv. gr. pl. cont.
17	8	9	5	27.	3	27.	4	27.	5	O.	O.	couvert, pluie.	couv. gr. pl. tonn. écl.
18	4	4	1	27.	3	27.	3	27.	4	N. E.	N. E.	couv. gr. pluie.	couvert, gr. pluie
19	2½	1½	3	27.	4½	27.	4	27.	3	N. E.	E.	couvert.	couvert.
20	1	0	1	27.	0	27.	0	27.	3	E.	N. E.	couvert.	cou. peu de neige.
21	1	3	1	27.	8	27.	9	27.	10	N. E.	N. O.	couv. neige 8 lign.	nuages, beau.
22	2	3	1	27.	10	27.	8	27.	7	S. O.	S. O.	couvert.	couvert, gr. pl.
23	7	9	8	27.	3	27.	4	27.	5½	S. O.	O.	couv. petite pluie.	couvert, pet. pl.
24	6	7	6	27.	5	27.	4½	27.	4½	O.	O.	couvert, bruine.	couvert, gr. pluie
25	4	7	5	27.	4	27.	3	27.	0	O. S. O.	S. O.	couvert, gr. pluie.	couv. gr. pl. tempête.
26	5	6	5	27.	0	26.	8	26.	8	O. S. O.	O. S. O.	couvert, gr. pluie.	couvert, gr. pl.
27	4	5	2	27.	0	27.	1	27.	3	O.	O.N.O.	couv. pet. pluie.	couvert, pet. pl.
28	2	4	2	27.	6	27.	7	27.	8	O.N.O.	N. O.	couvert.	couvert, pluie.
29	1½	2	0	27.	9	27.	8	27.	8	O.	S.	nuages, beau.	nuages.
30	0	3	0	27.	8	27.	8	27.	9	S.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-deſſus du terme de la glace, le plus grand froid de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous du même terme; il a varié de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 lignes, ſon plus grand abaiſſement de 26 pouces 8 lignes; il a varié de 15 lignes.

Le vent a ſoufflé deux fois du N. une fois du N. N. E. ſix fois du N. E. cinq fois de l'E. une fois du S. S. E. ſix fois du S. neuf fois du S. O. trois fois de l'O. S. O. ſix fois de l'O. deux fois de l'O. N. O. & deux fois du N. O.

Il y a eu dix-huit jours de pluie, trois de bruine, un de brouillard, deux de neige, vingt-trois de temps couvert, neuf de nuageux, un de tempête, un de tonnerre & d'éclairs, ſix de temps ſerein ou beau.

La température de notre atmoſphère, quoique plus conſtamment humide, a cependant ſouffert plus de variation que celle du mois précédent; le vent du ſud-oueſt a dominé.

Les fièvres rémittentes ont continué d'affliger les ſoldats & le peuple: les fièvres continues ſimples, & les intermittentes, ont été accompagnées de grands maux de tête.

DÉCEMBRE 1770.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE. à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	BAROMÉTRE. MATIN.	MIDI.	SOIR.	VENTS. MATIN.	SOIR.	ÉTAT DU CIEL. MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	$1\frac{1}{2}$	3	2	27. $9\frac{1}{2}$	27. $10\frac{1}{2}$	27. $11\frac{1}{2}$	N.N.E.	N.N.E.	brouillard épais.	brouillard épais.
2	3	5	4	27. 11	27. $10\frac{1}{2}$	27. $10\frac{1}{2}$	S. O.	S. O.	brouillard.	couvert, pluie.
3	5	6	5	27. 10	27. 10	27. 10	O.	O.	couvert, bruine.	couvert.
4	$4\frac{1}{2}$	5	4	27. 10	27. 10	27. 10	E.	E.	couvert.	couvert.
5	2	3	2	27. 9	27. $8\frac{1}{2}$	27. 7	N.	N.	couvert.	couvert.
6	5	6	$4\frac{1}{2}$	27. 3	27. 3	27. $3\frac{1}{2}$	O.	O.	couv. pet. pluie.	couvert, pet. pl.
7	3	$4\frac{1}{2}$	3	27. 3	27. $4\frac{1}{2}$	27. $5\frac{1}{2}$	O.	O.N.O.	couvert, gr. pluie toute la journée.	
8	2	3	2	27. 8	27. $7\frac{1}{2}$	27. 7	N. O.	O.	nuages, beau.	couvert, gr. pl.
9	$1\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	27. 7	27. 7	27. 7	N.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
10	1	2	1	27. 7	27. 7	27. $8\frac{1}{2}$	N. O.	N. O.	serein.	serein.
11	1	$1\frac{1}{2}$	1	27. $9\frac{1}{2}$	27. 9	27. 9	O.	S. O.	nuages.	nuages, neige peu
12	4	5	4	27. $7\frac{1}{2}$	27. 8	27. 9	O.	O.N.O.	couvert.	nuages, beau.
13	$4\frac{1}{2}$	7	8	27. 9	27. $7\frac{1}{2}$	27. 7	S. O.	S. O.	couvert, grande pluie tout le jour.	
14	3	5	3	27. 8	27. 9	27. 9	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
15	5	8	8	27. 4	27. 3	27. 6	S. O.	O.	couvert, grande pluie tout le jour.	
16	9	10	9	27. 6	27. 7	27. 8	O.	O.	couvert, pluie cont. tout le jour.	
17	$5\frac{1}{2}$	7	5	27. 9	27. 8	27. $8\frac{1}{2}$	O.	O.	nuages.	nuages.
18	3	6	8	27. 9	27. 7	27. 5	S. O.	S. O.	couvert, bruine.	couvert, gr. pl.
19	4	6	$2\frac{1}{2}$	27. 3	27. 9	27. 10	N. O.	O.	couv. gr. pl. temp.	nuages.
20	$2\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3	27. 6	27. 3	27. 2	S. O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
21	3	4	2	27. 3	27. 5	27. $5\frac{1}{2}$	O.	O.	couv. pluie par interv. tout le jour.	
22	2	$3\frac{1}{2}$	1	27. 7	27. $8\frac{1}{2}$	27. 10	N.	N.	nuages.	nuages.
23	1	2	1	27. $8\frac{1}{2}$	27. 7	27. 6	S. O.	S.	couvert, pluie contin. tout le jour.	
24	2	4	3	27. 6	27. 5	27. 5	S.	S.	couvert, pluie.	nuages.
25	2	4	2	27. 7	27. 8	27. 8	S.	S.	couv. pluie par interv. tout le jour.	
26	0	$3\frac{1}{2}$	2	27. 9	27. 8	27. $7\frac{1}{2}$	S. O.	S. O.	couvert.	couvert, pluie.
27	$6\frac{1}{2}$	7	4	27. $5\frac{1}{2}$	27. 7	27. 8	O.	N. O.	couvert, pluie.	couvert.
28	1	5	6	27. 9	27. 8	27. 7	O.	S. O.	couvert.	couvert, pluie.
29	7	$8\frac{1}{2}$	7	27. 7	27. $6\frac{1}{2}$	27. 6	O.	O.	couv. bruine par interv. tout le jour.	
30	6	9	8	27. $3\frac{1}{2}$	27. 5	27. 7	S. O.	N. O.	nuag. gr. pluie.	nuages, pluie.
31	7	9	8	27. 7	27. 8	27. 8	S. O.	S. O.	nuages, pluie.	nuages, pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés, le plus grand froid d'un degré au-deſſous du terme de la glace; il a varié de 11 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes, ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 2 lignes, il a varié de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé trois fois du N. une fois du N. N. E. une fois de l'E. trois fois du S. onze fois du S. O. quinze fois de l'O. deux fois de l'O. N. O. & cinq fois du N. O. le vent d'oueſt a dominé.

Il y a eu dix-neuf jours de pluie, trois de bruine, deux de brouillard, un de neige, un de tempête, vingt-deux de temps couvert, dix de nuages, & cinq de temps ſerein ou beau.

La température de notre atmoſphère a été à peu près la même que celle du mois précédent, le temps a été ſeulement plus humide; le vent d'oueſt a dominé.

Les fièvres rémittentes ont continué, non-ſeulement dans les hôpitaux, mais auſſi dans la ville & dans les environs: il a régné de plus des jauniſſes & des fièvres vermineuſes.

JANVIER 1771.

Jours du Mois.	Thermomètre.			Baromètre.						Vents.		État du ciel.	
	à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	Matin.		Midi.		Soir.		Matin.	Soir.	Matin.	Soir.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc.	lign.	pouc.	lign.	pouc.	lign.				
1	9	10	9	27.	8	27.	8	27.	8	S. O.	S. O.	nuag. pet. pluie.	nuages, pet. pl.
2	7	6	7	27.	6½	27.	5½	27.	5½	S. O.	S. O.	nuag. gr. pluie contin. tout le jour.	
3	6	6	5	27.	3	27.	3	27.	3½	S. O.	S. O.	nuag. ton. pluie cont. tout le jour.	
4	1½	4	1	27.	3½	27.	4	27.	4½	O.	O.	nuag. gr. pluie.	nuages, pluie.
5	1½	3½	1	27.	4½	27.	5	27.	5½	N. O.	N. O.	nuages.	nuages.
6	0	2	0	27.	7	27.	8	27.	9	N.	N.	nuag. peu de neig.	nuag. peu de neig.
7	2	1	1	27.	10	27.	8	27.	7	O.	O.	nuages, neige.	nuages, neige.
8	2½	1	1½	27.	7	27.	6½	27.	6	N. O.	O.	nuages.	cou. peu de neige.
9	2	0	0½	27.	6	27.	6½	27.	6½	N.	N.	nuages, neige.	nuag. peu de neig.
10	2	0	1½	27.	6	27.	5½	27.	5½	O.	O.	nuages.	nuages, gresil.
11	7	5½	5½	27.	6	27.	6	27.	6	N.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
12	7	6	6	27.	5½	27.	5½	27.	5	E. N. E.	E. N. E.	nuages.	couvert, gresil.
13	9	9	8½	27.	5	27.	5	27.	5	E. N. E.	E. N. E.	nuages.	couvert.
14	8½	8	8	27.	5	27.	4½	27.	5	E. N. E.	E. N. E.	brouillard.	brouillard.
15	6	5	4½	27.	5½	27.	6	27.	6½	E. N. E.	E. N. E.	brouillard.	brouillard.
16	5	4	6½	27.	4½	27.	4	27.	4	E. N. E.	N. E.	couvert.	couvert.
17	8½	6	8	27.	4½	27.	5	27.	6	N. E.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
18	9½	5	6	27.	5	27.	4	27.	4	N. E.	E. N. E.	nuages, beau.	couvert.
19	2	0	0	27.	2	27.	1½	27.	1	S. S. E.	S. S. E.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
20	1	1	1	27.	1	27.	1	27.	2	E.	N.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
21	2	1	1	27.	4	27.	6	27.	7	N. E.	N. E.	couvert, neige.	couvert, neige.
22	2	1	1	27.	9	27.	10	27.	10	N. E.	N. E.	couvert.	couvert, neige.
23	0	2	1	27.	10	27.	10	27.	10	N. O.	N. O.	couvert, bruine.	couvert, bruine.
24	0	2	1½	27.	11½	27.	11	27.	10½	N. O.	O.	nuages, beau.	couvert, pluie.
25	5	5	3	27.	7	27.	8	27.	10	O.	N. O.	couvert.	couvert.
26	3	5	4	27.	8	27.	7	27.	3	S. O.	S. O.	couvert, bruine.	couvert.
27	4	4	1	27.	2	27.	5½	27.	7	O.	N.	couvert.	nuages.
28	0	4	2	27.	6	27.	4	27.	2	S.	S.	couvert, neige.	couvert, pluie.
29	2	1	2	27.	8	27.	9	27.	9	N. E.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
30	1	2	4	27.	8½	27.	8	27.	8	S.	S. O.	couvert, pet. pl.	couvert, gr. pluie.
31	7	9½	9	27.	9	27.	8½	27.	8½	S. O.	S. O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la glace, le plus grand froid de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme; il a varié de 19 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes, son plus grand abaissement de 27 pouces une ligne; il a varié de 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé cinq fois du N. sept fois du N. E. six fois de l'E. N. E. une fois de l'E. une fois du S. S. E. deux fois du S. six fois du S. O. sept fois de l'O. & cinq fois du N. O.

Il y a eu huit jours de pluie, quatre de bruine, deux de brouillard, sept de neige, deux de gresil, un de tonnerre, dix-sept de temps couvert, dix-sept de nuageux, & cinq de beau temps.

Le temps, quoique variable & couvert, a été assez froid pendant tout ce mois; les vents du nord-est & de l'ouest ont dominés.

Les fièvres rémittentes, observées pendant les trois mois précédens, & qui duroient depuis un an, ont enfin cessé vers le quinze de ce mois: cette maladie a fait place à des fièvres éphémères, à des fièvres aiguës idiopatiques & symptomatiques; celles-ci étoient la suite de points de côté fixes. Il a aussi régné des fièvres tierces & quartes.

FÉVRIER

FÉVRIER 1771.

Jours du Mois.	Thermomètre. à 8h du matin.	à 2h du ſoir.	à 8h du ſoir.	Baromètre. Matin.	Midi.	Soir.	Vents. Matin.	Soir.	État du Ciel. Matin.	Soir.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	7	6½	4	27. 8½	27. 8½	27. 8½	O.	O.	nuages, pluie.	nuages, pluie.
2	5	7	6	27. 9	27. 9½	27. 10	O.	O.	nuages, pluie.	nuages.
3	4	7	6	28. 0	28. 0	28. 1	N. O.	N. O.	ſerein.	nuages, pluie.
4	4	5	4	28. 0½	28. 0½	28. 0½	N. O.	N. O.	couvert.	couvert, pluie.
5	2	5	3½	28. 0½	28. 0½	28. 1	N.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
6	3	2	0	28. 1	28. 0½	28. 0	N.	N.	couvert.	couvert.
7	3	2	3	27. 11½	27. 11	27. 10½	E.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.
8	4	2	5	27. 10½	27. 10	27. 11½	N. O.	N. E.	couvert, greſil.	nuages.
9	6½	4	5	28. 0	28. 0	27. 10¼	N. E.	N. E.	couvert, greſil.	nuages.
10	7	6	7	27. 8½	27. 8	27. 8	E.	E.	neige.	couvert.
11	7	4	7	27. 7	27. 5	27. 4½	S.	E.	neige toute la journée.	
12	11	2	6	27. 5	27. 5	27. 7	O.	N. O.	couvert.	nuages, beau.
13	5	2	5	27. 7½	27. 8	27. 9	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
14	2	1	1	27. 5	27. 5½	27. 6	O.	N. E.	nuages, greſil.	nuages.
15	0	0	0	27. 6½	27. 6½	27. 7	N. E.	N. E.	nuages.	nuages.
16	2	4	3	27. 8	27. 8½	27. 9½	S.	S.	couvert.	couvert.
17	3	7	6	28. 0	28. 1	28. 2	S. O.	S. O.	couv. pet. pluie.	nuages.
18	3	7	3	28. 3	28. 2	28. 2	S.	S.	brouillard.	nuages, beau.
19	0	8	2	28. 2	28. 1	28. 0½	S.	S.	ſerein.	ſerein.
20	0	8	4	27. 10	27. 9	27. 9	S.	S.	ſerein.	ſerein.
21	0	8	3	27. 8½	27. 8½	27. 8½	S.	S. E.	ſerein.	ſerein.
22	0	9	4	27. 8	27. 8	27. 8	S.	S.	ſerein.	ſerein.
23	2	10	4½	27. 7¾	27. 7½	27. 7½	S.	S.	ſerein.	ſerein.
24	3	11	5	27. 7½	27. 7½	27. 7	S.	S.	ſerein.	ſerein.
25	5	9	7	27. 5	27. 4½	27. 4½	S.	S.	nuages.	nuag. pet. pluie.
26	7	9	6	27. 6	27. 9	27. 9	O.	O.	couvert.	brouillard.
27	2	10	7	27. 10	27. 10	27. 10	S. O.	S. O.	brouillard.	ſerein.
28	2	5	2	27. 10	27. 9	27. 9	N.	E.	brouillard épais.	brouillard épais.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la glace, le plus grand froid a été de 11 degrés au-dessous du même terme; il a varié de 22 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; il a varié de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé trois fois du N. quatre fois du N. E. quatre fois de l'E. une fois du S. E. onze fois du S. deux fois du S. O. cinq fois de l'O. & quatre fois du N. O.

Il y a eu six jours de pluie, quatre de brouillard, deux de neige, deux de gresil, neuf de temps couvert, treize de nuageux, & quatorze de temps serein ou beau.

La température de ce mois a été moins humide, mais plus froide que celle du précédent; d'ailleurs le temps a été assez beau; le vent du Sud a dominé.

Il n'a paru pendant ce mois que des angines inflammatoires, & les fièvres éphémères observées pendant le mois de janvier. J'ai remarqué que les points de côté ne paroissoient que lorsqu'il cessoit de geler, & qu'une nouvelle gelée les faisoit disparoître: ces points de côté étoient des plus aigus, & souvent accompagnés de grands maux de tête: l'emplâtre vésicatoire appliquée sur le point même, après deux ou trois saignées, le faisoit promptement disparoître, ainsi que la fièvre & le mal de tête.

MARS 1771.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÉTRE.			VENTS.		ÉTAT DU CIEL.	
	à 8h du matin	à 2h du soir.	à 8h du soir.	MATIN.	MIDI.	SOIR.	MATIN.	SOIR.	MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lin.				
1	2	4	1½	27. 7½	27. 7	27. 6	E.	E.	couvert.	couvert.
2	2	5	2	27. 5½	27. 5	27. 4	E.	S. E.	couvert.	couvert.
3	2½	4	3	27. 3½	27. 3	27. 3	S. E.	S. E.	couvert, pluie.	couvert.
4	3½	7½	3½	27. 3	27. 3½	27. 4	N. E.	N. E.	nuages, beau.	couvert, pluie.
5	0	0	1	27. 3	27. 2½	27. 2½	N. E.	N.	couv. pluie, neige.	couvert, pluie.
6	1	2	1	27. 2	27. 2	27. 2	N.	N.	nuages.	nuages.
7	0	3	0	27. 2	27. 2½	27. 3	N.	N.N.O.	nuages.	couvert, neige.
8	0	2	0	27. 4	27. 4	27. 5	N. O.	N. O.	couvert, gresil.	couvert, gresil.
9	0	1½	0½	27. 5	27. 6	27. 6	N. O.	N. O.	nuages, gresil toute la journée.	
10	0	1	1	27. 6	27. 6	27. 7	N.	N.	nuages, beau.	nuages.
11	2½	1	1	27. 7	27. 7½	27. 8½	E.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.
12	0	3	5	27. 9	27. 8	27. 5	S. E.	S.	nuag. pet. pluie.	nuag. pet. pluie.
13	5	14	8½	27. 5	27. 5	27. 5	S. S. O.	S. O.	ferein.	nuag. gr. pl. tonn.
14	4½	12	8	27. 5	27. 5	27. 3	S. O.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.
15	6	12	7	27. 3	27. 5	27. 7	O.	O.	nuages, pluie.	nuag. pet. pluie.
16	6	8	6	27. 7	27. 7	27. 7	S. O.	S.	brouillard.	couvert, gr. pl.
17	6	6	2	27. 8	27. 10	27. 11	N. E.	N. E.	nuages, pluie.	nuages.
18	2	3	2	27. 11	27. 11	27. 11	N. E.	N. E.	nuag. pet. pluie.	nuages.
19	2	4½	2½	27. 11	27. 11	28. 0	N. E.	N. E.	nuages.	nuages.
20	2½	4½	3½	28. 0	27. 11½	27. 11¼	N.	O.	nuages.	nuages.
21	4	5	2	27. 9	27. 9	27. 10	S. O.	N. E.	couvert, pluie.	couvert.
22	0½	3	0	27. 9	27. 9	27. 8	N. E.	N. E.	couvert.	couvert, neige.
23	2	0½	2	27. 7	27. 7	27. 7	N.	N.	couvert, neige.	cou. neige & grêle.
24	3	2	3	27. 7	27. 7	27. 7	N. E.	N.	couvert, neige.	couvert, neige.
25	4	1½	4	27. 7	27. 7	27. 7	N.	N.	couvert, neige.	couvert, neige.
26	4	1	2	27. 7	27. 7	27. 7	N.	N. O.	couvert, neige.	couvert, neige.
27	1	3	0½	27. 7	27. 7	27. 7¼	N. O.	N. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
28	1	5	1	27. 8	27. 8	27. 8	S. O.	E.	ferein.	ferein.
29	1	3	1	27. 8	27. 8½	27. 9	E.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.
30	2	4	0	27. 10	27. 10½	27. 11	E.	E.	ferein.	ferein.
31	0	3	1	27. 11½	28. 0	28. 0	N. E.	N. E.	couvert, neige.	couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 14 degrés, le plus grand froid de 4 degrés au-dessous du terme de la glace ; il a varié de 18 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces, son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes ; il a varié de 10 lignes.

Le vent a soufflé neuf fois du N. neuf fois du N. E. sept fois de l'E. trois fois du S. E. deux fois du S. une fois du S. S. O. cinq fois du S. O. deux fois de l'O. quatre fois du N. O. & une fois du N. N. O.

Il y a eu dix jours de pluie, un de brouillard, huit de gresil, un de grêle & de tonnerre, quatorze de temps couvert, seize de nuageux, & huit de temps serein ou beau.

La température de ce mois a été plus humide, & aussi froide que celle du précédent ; le vent de nord a dominé.

Il y a eu pendant ce mois des affections catarrales, qui se sont plus particulièrement portées à la gorge ; elles ont produit quelques angines. Il a régné aussi des coliques avec constipation, des fièvres tierces, & des points de côté de la nature de ceux du mois précédent.

AVRIL 1771.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.			VENTS.		ÉTAT DU CIEL.	
	à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	MATIN.	MIDI.	SOIR.	MATIN.	SOIR.	MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	0	7	4	28. 0	27. 11½	27. 11	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
2	1	8	4	27. 10½	27. 10	27. 10	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
3	3	6	4	27. 10	27. 10	27. 10	N. E.	N. E.	couvert.	couvert.
4	4	8	4	27. 10	27. 10	27. 10	N. E.	N. E.	couvert.	ſerein.
5	6	10	5	27. 9	27. 9	27. 8	O.	O.	ſerein.	ſerein.
6	3	6	2	27. 8	27. 9	27. 10	N.	N.	couvert.	couvert.
7	3	5	1½	27. 10½	27. 10	27. 9	N. E.	N. E.	couvert.	couvert.
8	0	8	5	27. 9	27. 8	27. 8	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
9	4	9	5	27. 7	27. 8	27. 8	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
10	3	8	2½	27. 8½	27. 9	27. 10	N. E.	N. N. E.	couvert.	couvert.
11	2	9	3	27. 11	27. 9	27. 8½	N. E.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
12	2	9	6	27. 9	27. 8	27. 7	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
13	3	10	5	27. 7	27. 8	27. 8½	N. O.	N.	ſerein.	ſerein.
14	3	10	6	27. 8	27. 8	27. 6½	O.	O.	ſerein.	ſerein.
15	3	4	1½	27. 4	27. 6	27. 7½	N. O.	N.	couvert.	couvert.
16	1	0	0	27. 8	27. 8	27. 8	O.	O.	couvert, neige.	couvert, neige.
17	0	4	2	27. 9	27. 10½	27. 11½	N. O.	N.	couv. neige, grêle.	nuages, neige.
18	2	5	2	28. 0	28. 0	28. 0	N. E.	N. E.	nuages.	nuages.
19	3	1½	1	27. 10	27. 10	27. 10	N. E.	N. E.	couvert, neige toute la journée.	
20	3	5	3	27. 10½	27. 10½	27. 11	N. E.	N. O.	couvert.	nuages.
21	5	9	6	27. 10	27. 10	27. 10	N.	N. E.	couvert.	couvert.
22	6	10	7	27. 9	27. 8	27. 7	S. O.	O.	couvert.	couvert.
23	8	14	5	27. 7	27. 7	27. 7	O.	O.	couvert.	nuages.
24	5	9	5	27. 6	27. 4	27. 4	S. O.	S. O.	couv. pet. pluie.	couvert, pluie.
25	5	8	5	27. 7	27. 9	27. 9½	N.	N.	couv. pet. pluie.	nuages, pet. pluie.
26	5	9	4	27. 11	28. 0	28. 1	N.	N.	ſerein.	ſerein.
27	6	12	7½	28. 1	28. 1	28. 0	S.	S.	ſerein.	ſerein.
28	8	14	8	27. 9	27. 7	27. 8	S. O.	N. O.	nuages.	nuages.
29	5	12	5½	27. 7	27. 6	27. 5	N.	N.	nuages.	nuages.
30	6	12	6½	27. 4	27. 5	27. 6	O.	S.	nuages, pluie.	nuages, pet. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 14 degrés, le plus grand froid d'un degré au-deſſous du terme de la glace; il a varié de 15 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces une ligne, ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 4 lignes; il a varié de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé huit fois du N. une fois du N. N. E. quatorze fois du N. E. deux fois du S. trois fois du S. O. cinq fois de l'O. & cinq fois du N. O.

Il y a eu trois jours de pluie, trois de neige, un de grêle, quinze de temps couvert, neuf de nuageux, & douze de temps ſerein ou beau.

Pendant ce mois le temps a été aſſez conſtamment beau; il y a eu encore quelques jours de froid, & le vent du nord-eſt qui a dominé, a contre-balancé les premiers effets des rayons du ſoleil, qui auroient été ſenſibles.

Les fièvres catarralles, obſervées dans le mois précédent, ont encore continué pendant celui-ci. Les points de côté ſont devenus plus aigus, & ont été ſuivis de crachemens de ſang, qui annonçoient une péripneumonie, ou une inflammation de poitrine: on a auſſi vu des fièvres tierces & quotidiennes intermittentes.

MAI 1771.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÉTRE.			VENTS.		ÉTAT DU CIEL.	
	à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	MATIN.	MIDI.	SOIR.	MATIN.	SOIR.	MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	6	12	6	27. 7	27. 7	27. 7	O.	O.	couvert, pluie.	couv. pet. pluie.
2	7	12	6	27. 8	27. 9	27. 10	O.	O.	nuag. pet. pluie.	nuages, pet. pl.
3	6	14	9	27. 11½	27. 11½	27. 11	S.	N. E.	ſerein.	ſerein.
4	9	14	10	27. 9	27. 8½	27. 8	S.	S.	nuages, pluie.	nuag. or. tonn. pl. écl.
5	10	14	10	27. 7	27. 6½	27. 6½	S.	S.	nuag. gr. pluie.	nuages, gr. pluie.
6	12	16	13	27. 6½	27. 6½	27. 6	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
7	12	16	13	27. 6	27. 6	27. 6	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
8	13	17	14	27. 6	27. 6	27. 8	S.	S.	nuages, beau.	nuages, pluie.
9	13	19	12	27. 8½	27. 8½	27. 8	S. O.	N.	nuages, beau.	nu. pl. grêle, écl. ton.
10	10½	14	11	27. 8	27. 8	27. 8½	S.	S.	nuages, beau.	nuages, beau.
11	13	16	12	27. 8½	27. 8½	27. 8	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuag. pet. pluie.
12	11	14	10	27. 8½	27. 8½	27. 9	S. O.	O.	nuages.	nuag. pet. pluie.
13	10½	13	10	27. 9½	27. 9½	27. 9½	N.	N. E.	nuages, pluie.	nuages, pluie.
14	12	20	16	27. 9	27. 9	27. 9	E.	S. E.	ſerein.	ſerein, éclair.
15	14	20	17	27. 9	27. 8½	27. 8	E.	E.	ſerein.	ſerein.
16	18	24	17	27. 7½	27. 7	27. 7	S.	S. O.	ſerein.	nu. be. très-pet. pl.
17	16	16	11	27. 7	27. 7	27. 7	O.	O.	nuag. gr. pluie.	nuages, beau.
18	10	12	9	27. 9	27. 9	27. 9½	N. O.	N.	nuages.	nuages.
19	9	14	9	27. 10	27. 10	27. 10½	N.	N.	nuages.	nuages, beau.
20	10	16	11	27. 11	27. 11	27. 11	N.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
21	12	18	15	27. 10½	27. 10	27. 10	N. N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
22	10½	15	11½	27. 11	27. 11	27. 11	N. O.	N. O.	nuages.	nuages.
23	15	18	16	28. 0½	28. 0½	28. 0½	S.	N. O.	ſerein.	ſerein.
24	10	19	16	27. 11	27. 11	27. 10½	S. O.	S. O.	ſerein.	ſerein.
25	12	20	16	27. 10	27. 9	27. 8½	O.	N. O.	ſerein.	ſerein.
26	17	22	15	27. 8	27. 7½	27. 7	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuag. peu de pl.
27	16	20	13	27. 7	27. 7	27. 7	S. O.	S. O.	nuag. pl. or. tonn. écl.	nuages, gr. pl.
28	10	16	12	27. 10½	27. 10½	27. 10½	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
29	13	21	16	27. 9	27. 9	27. 8½	S. O.	N. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
30	13	11	10	27. 7	27. 6	27. 7	S. O.	O.	nuag. gr. pluie.	nuages, pluie.
31	10	16	10	27. 10	27. 10	27. 9	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuages, beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la glace, la moindre de 6 degrés au-dessus du même terme ; il a varié de 18 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces une demi-ligne, son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes ; il a varié de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé cinq fois du N. une fois du N. N. E. trois fois du N. E. deux fois de l'E. une fois du S. E. huit fois du S. onze fois du S. O. six fois de l'O. & cinq fois du N. O.

Il y a eu quatorze jours de pluie, quatre d'orage, de tonnerre & d'éclairs, un de grêle, un de temps couvert, vingt-trois de nuageux, & vingt-un de temps serein ou beau.

La température de ce mois a été inconstante & variable ; les chaleurs néanmoins ont été assez vives : le vent du sud-ouest a dominé.

Les fièvres catarrales ont continué, & outre les inflammations de poitrine, on a observé des fièvres rhumatismales, & accompagnées de points de côté : il a de plus régné des enrouemens avec sécheresse de la gorge, & des fièvres intermittentes, quotidiennes, tierces & quartes.

JUIN 1771.

Thermomètre.			Baromètre.			Vents.		État du ciel.	
à 8h du matin.	à 2h du ſoir.	à 8h du ſoir.	Matin.	Midi.	Soir.	Matin.	Soir.	Matin.	Soir.
Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
11	14	10	27. 7	27. 7	27. 9	O.	O.	nuag. pet. pluie.	nuages.
10	14	10	27. 10	27. 11	27. 11½	O.	N. O.	nuages.	nuages.
10	13	10	28. 1	28. 1	28. 1	O.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
9	14	10	28. 1	28. 1	28. 0	N. O.	N. O.	nuages.	nuages.
12	17	12	28. 0	28. 0	27. 11	N. O.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
14	18	14	27. 10	27. 9½	27. 9½	N.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
14	19	14	27. 10	27. 10	27. 11	N. O.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
14	19	15	27. 11½	27. 10½	27. 10	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
17	23	18	27. 10½	27. 10	27. 10	N.N.E.	E.	ſerein.	ſerein.
17	23	20	27. 9½	27. 9	27. 8	E.	E.	ſerein.	pl. tonn. écl. or.
17	24	21	27. 8	27. 8½	27. 9	S. O.	S. O.	ſerein.	ſerein.
15	17	16	27. 9	27. 9	27. 10	O.	O.	couvert, bruine.	couvert.
14	18	16	27. 10	27. 10	27. 10	O.	N. E.	ſerein.	nuages, gr. pluie.
13	19	13	27. 10	27. 10	27. 10	N. O.	N. O.	nuages, bruine.	nuages, bruine.
12	15	11	27. 9½	27. 8	27. 7½	N.	N.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
9	13	9	27. 3½	27. 2½	27. 3	S. S. O.	S. O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
7	8	7	27. 4	27. 4	27. 4	N.	N. O.	couv. gr. pluie.	couv. gr. pluie.
8	8½	8	27. 4	27. 7	27. 9	N.	N.	couv. or. gr. pluie	couv. or. gr. pluie
10	13	11	27. 10	27. 11	27. 11¼	O.	O.	nuages, beau.	couvert.
11	14	12	27. 11	27. 11	27. 11	O.	O.	couvert, pluie.	couv. pet. pluie.
10	12	10	27. 11¼	27. 11½	27. 11½	N.	N.	couvert.	couvert.
9	11	8½	27. 11½	28. 0	28. 0	N.	N.	couvert.	couvert.
10	14	9	27. 11½	27. 11	27. 10	N.	N.	couvert, bruine.	couvert, pluie.
10	16	13	27. 10	27. 10	27. 10	N.	N.	couv. gr. pluie.	couv. écl. pluie.
14	20	15	27. 10	27. 10	27. 10½	N.	N.	nuages, beau.	nuages, pl. tonn.
14	20	17	27. 10	27. 9½	27. 9	N.	E.	couvert.	ſerein.
15	18	13	27. 8	27. 8	27. 7	E.	N. E.	nuages, beau.	co. or. pl. ton. écl.
11	14	10	27. 7	27. 7	27. 7½	N.	N.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
9	13	8	27. 8	27. 8½	27. 9½	N.	N.	couv. pet. pluie.	nuages, beau.
9	12	10	27. 9	27. 9	27. 9	N.	N.	nuages.	nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 24 degrés, la moindre de 7 degrés au-dessus du terme de la glace; il a varié de 17 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 1 ligne, son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes½; il a varié de 10 lignes½.

Le vent a soufflé treize fois du N. une fois du N. N. E. trois fois du N. E. quatre fois de l'E. une fois du S. S. O. deux fois du S.O. sept fois de l'O. six fois du N.O.

Il y a eu quatorze jours de pluie, trois d'orages, de tonnerre & d'éclairs, trois de bruine, quinze de temps couvert, quatorze de nuageux, & treize de temps serein ou beau.

La température de ce mois a été assez variable & un peu orageuse; le vent du nord nous a donné quelques froids assez vifs; c'est cependant le vent d'ouest qui a dominé.

Les inflammations de poitrine observées les mois précédens, ont encore subsisté pendant celui-ci, de même que les fièvres intermittentes: on a aussi éprouvé beaucoup de fluxions sur les yeux, sur les oreilles & sur la gorge, qui paroissoient provenir de la répercussion de la transpiration.

JUILLET 1771.

Jours du Mois.	Thermomètre. à 8h du matin	à 2h du ſoir.	à 8h du ſoir.	Baromètre. Matin.		Midi.		Soir.		Vents. Matin.	Soir.	État du ciel. Matin.	Soir.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc.	lign.	pouc.	lign.	pouc.	lign.				
1	11	15	11	27.	9	27.	9	27.	8½	N.	N.	couvert, bruine.	couv. pet. pluie.
2	10	13	10	27.	8	27.	8	27.	8	N.	N.	couvert, pluie cont. tout le jour.	
3	10	14	11	27.	9	27.	9½	27.	10	N. O.	N. O.	couv. gr. pluie.	couv. pet. pluie.
4	12	15	11	27.	10½	27.	11	27.	11¼	N.	N. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
5	13	15	12	27.	11¼	27.	11	27.	11	N. O.	O.	couv. pet. pluie.	couv. pet. pluie.
6	14	16	13	27.	11	27.	11	27.	10¾	O.	N.	couvert, pluie.	couv. gr. pluie.
7	14	16	13	27.	11	27.	11	27.	11¼	N. O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
8	14	17	14	27.	11	27.	11	27.	10½	O.	O.	couvert.	nuages, beau.
9	14	19	14	27.	9½	27.	9	27.	9	O.	O.	couv. pet. pluie.	nuages, beau.
10	14	19	13	27.	9	27.	9½	27.	10	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
11	14	20	14	27.	10	27.	9½	27.	9	O.	O.	ſerein.	ſerein.
12	15	21	13	27.	8½	27.	8	27.	9	O.	O.	couvert.	couv. gr. pluie.
13	15	21	14	27.	10	27.	10½	28.	1	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
14	13	21	13	28.	1½	28.	1½	28.	2	O.N.O.	N.	ſerein.	ſerein.
15	14	23	17	28.	1½	28.	1	28.	0½	N. E.	N. E.	ſerein.	ſerein.
16	15	24	19	28.	0	28.	0	27.	11½	E.	E.	ſerein.	ſerein.
17	18	26	21	27.	11	27.	10½	27.	10	N.	E.	ſerein.	ſerein.
18	18	22	16	27.	9	27.	9	27.	8	N.	O.	couvert.	couv. pet. pluie.
19	14	18	17	27.	6	27.	6	27.	7	O.	O.	couv. pet. pluie.	couvert.
20	12	17	13	27.	9	27.	9	27.	11	O.N.O.	O.	couvert, pluie.	couvert, bruine.
21	12	17	13	27.	11	27.	10½	27.	11	S. O.	O.	couvert, bruine.	couvert.
22	13	18	13	27.	11	27.	11½	28.	0	O.	O.	couvert, bruine.	nuages, beau.
23	13	20	14	28.	0½	28.	1	28.	1	S. O.	S. O.	ſerein.	ſerein.
24	14	23	18	28.	1	28.	0	27.	10½	N.	S. O.	ſerein.	ſerein.
25	14	18	14	27.	10	27.	10	27.	9	O.	O.	couvert, pluie.	couvert.
26	14	17	14	27.	8	27.	7½	27.	7½	S. O.	O.	nuages.	nuages, pluie, or.
27	14	16	14	27.	8	27.	9	27.	10	O.	O.	nuages, bruine.	nuages, bruine.
28	14	18	15	27.	10	27.	10	27.	10	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
29	14	18	14	27.	11	28.	0	28.	1	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
30	13	20	15	28.	0	27.	11	27.	10	O.	O.	nuages, beau.	nuages, beau.
31	12	17	12	27.	8	27.	7	27.	6	S. O.	O.	nuages, pluie.	couvert, pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 26 degrés, la moindre de 10 degrés; il a varié de 16 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 2 lignes, ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 6 lignes; il a varié de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé dix fois du N. une fois du N. E. deux fois de l'E. cinq fois du S.O. vingt-une fois de l'O. deux fois de l'O.N.O. quatre fois du N.O.

Il y a eu quatorze jours de pluie, cinq de bruine, un d'orage, ſeize de temps couvert, douze de nuageux, ſeize de temps ſerein ou beau.

La chaleur a été plus grande pendant ce mois, & le temps a été aſſez beau; c'eſt le vent d'oueſt qui a dominé.

Les mêmes inflammations de poitrine ont continué, ainſi que les fièvres exanthémateuſes avec leur complication. On a remarqué que les fièvres intermittentes étoient ſujettes à de fréquentes récidives, ce qui n'étoit pas arrivé les années précédentes.

AOÛT 1771.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÉTRE.			VENTS.		ÉTAT DU CIEL.	
	à 8h du matin.	à 2h du soir.	à 8h du soir.	MATIN.	MIDI.	SOIR.	MATIN.	SOIR.	MATIN.	SOIR.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	12	15	11	27. 7½	27. 8	27. 9	N. O.	N. O.	couvert.	couv. pet. pluie.
2	9	13	12	27. 9½	27. 10	27. 11	N. O.	N. O.	nuages.	nuages.
3	12	16	14	27. 11	27. 11	27. 11	O.	O.	nuages.	nuages, bruine.
4	13	19	14	27. 11	27. 11	27. 11	O.	O.	nuages, bruine.	nuages, bruine.
5	14	20	16	27. 10½	27. 10	27. 9¾	N. O.	N. O.	nuages, beau.	nuages, pet. pluie.
6	14	23	16	27. 9	27. 8½	27. 8¼	O.	N. O.	nuages, pet. pluie.	nuages ; beau.
7	15	24	17	27. 8	27. 8	27. 8	N. O.	N. O.	ferein.	ferein.
8	14	16	13	27. 7½	27. 7½	27. 7½	S. O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
9	14	18	16	27. 7¼	27. 7½	27. 8	S. O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
10	13	17	15	27. 8½	27. 9	27. 9	O.	N. O.	nuages, pet. pluie.	nuages.
11	13	18	15	27. 10	27. 10	27. 9	O.	O.	nuages.	nuages.
12	14	17	14	27. 6	27. 1½	27. 2	S. O.	O.	couv. gr. pluie contin. tout le jour.	
13	12	16	12	27. 6	27. 6	27. 6	O.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
14	12	17	12½	27. 7	27. 8½	27. 9½	N. O.	N. O.	nuages, beau.	nuages, pluie, or.
15	12	19	14	27. 10	27. 11	27. 11	N.	N.	nuages, pet. pluie.	nuages, beau.
16	14	17	15	27. 10	27. 10	27. 8½	O.	O.	couvert.	couv. pet. pluie.
17	13	16	12	27. 8	27. 8	27. 9½	O.	O.	couv. petite pluie.	couv. pet. pluie.
18	12	16	12	27. 10	27. 9½	27. 8	O.	O.	nuages, beau.	couv. gr. pluie.
19	11	15	11	27. 7	27. 4	27. 5	O.	O.	couv. pluie continuelle tout le jour.	
20	12	16	15	27. 6	27. 7	27. 8	O.	O.	couv. petite pluie.	nuages, beau.
21	13	17	14	27. 8	27. 8	27. 9	S. O.	O.	nuages.	nuages.
22	15	20	15	27. 10	27. 10	27. 10	O.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
23	12	17	12	27. 9	27. 8	27. 7	N. E.	E.	nuages, beau.	nuages, pluie.
24	11	15	10	27. 4½	27. 4	27. 3	N. E.	S.	couv. gr. pluie contin. tout le jour.	
25	10	14	10	27. 3	27. 6	27. 7	N. O.	N. O.	couv. gr. pluie contin. tout le jour.	
26	10	15	10	27. 9	27. 10½	27. 11½	N.N.O.	N.	couv. gr. pluie.	couvert, pluie.
27	10	12	10	27. 11	27. 11	27. 11	O.	O.	couvert, pluie tout le jour.	
28	12	18	12	27. 11¼	27. 11	27. 10¾	O.	O.	ferein.	couvert, pluie.
29	15	20	14	27. 11	27. 11¼	27. 11¼	O.	O.	couv. pet. pluie.	nuages, beau.
30	16	21	17	27. 11¼	27. 11¼	27. 10	O.	S. O.	ferein.	ferein.
31	17	24	19	27. 9	27. 8	27. 8½	S. O.	S. O.	ferein.	ferein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 24 degrés, la moindre de 9 degrés ; il a varié de 15 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 lignes $\frac{1}{2}$, son plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1$\frac{1}{2}$ ligne ; il a varié de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé trois fois du N. deux fois du N. E. une fois de l'E. une fois du S. ſix fois du S. O. vingt fois de l'O. une fois du N. N. O. & huit fois du N. O.

Il y a eu vingt-deux jours de pluie, deux de bruine, un d'orage, ſeize de temps couvert, quinze de nuageux, & treize de temps ſerein ou beau.

Les grandes pluies qu'il a fait pendant ce mois, ont un peu calmé les chaleurs, qui, ſans cela, auroient été apparemment plus conſidérables : le vent d'oueſt a été le dominant.

Les inflammations de poitrine ont paru diſſipées ; mais les fièvres exanthémateuſes & les intermittentes ont continué. Il s'eſt joint à ces maladies des fièvres doubles-tierces, des continues, & le ſcorbut : cette dernière maladie ne ſe rencontrant jamais dans ce climat, il eſt à préſumer que le régiment de Beaujolois en a apporté le germe de Dunkerque, où elle eſt aſſez commune : on eſt d'autant plus diſpoſé à penſer ainſi, que le régiment de Berri, Cavalerie, qui fait partie de notre garniſon, & nos bourgeois, en ont été exempts. Les fréquentes récidives qu'éprouvent les malades attaqués de fièvres intermittentes, ont peut-être une cauſe & une origine à peu-près pareille.

SEPTEMBRE 1771.

Jours du Mois.	Thermomètre. à 8h du matin.	à 2h du ſoir.	à 8h du ſoir.	Baromètre. Matin.	Midi.	Soir.	Vents. Matin.	Soir.	État du ciel. Matin.	Soir.
	Degrés.	Degrés.	Degrés.	pouc. lign.	pouc. lign.	pouc. lign.				
1	14	20	15	27. 8	27. 8	27. $8\frac{1}{4}$	E.	N. E.	nuag. or. pl. ton.	nuag. orage, pluie.
2	13	18	12	27. 9	27. $9\frac{1}{2}$	27. 10	N. E.	N. E.	couvert.	couvert.
3	13	18	15	27. 10	27. 9	27. 9	E. N. E.	N. E.	couvert.	cou. ton. écl. gr. pl. or.
4	14	21	16	27. 9	27. 9	27. 10	E. N. E.	N. E.	couvert.	ſerein.
5	14	17	13	27. 10	27. $10\frac{1}{2}$	27. $10\frac{3}{4}$	N. N. O.	N.	nuages, bruine.	nuages, bruine.
6	14	18	14	27. 10	27. 10	27. 9	N.	N.	nuages, beau.	nuages, beau.
7	12	16	12	27. 7	27. 6	27. 7	O.	S. O.	couv. pet. pluie.	couv. gr. pluie.
8	12	16	12	27. 8	27. 8	27. 8	N. O.	N. O.	nuag. pet. pluie.	nuages, pet. pl.
9	10	14	10	27. 9	27. $9\frac{1}{2}$	27. 10	O.	O. N. O.	nuages, pluie.	nuages, pluie.
10	9	13	8	27. 10	27. 10	27. 10	O.	O.	nuages, pluie.	nuages, pluie.
11	12	14	11	27. $9\frac{1}{2}$	27. $9\frac{1}{4}$	27. 9	S. O.	S. O.	nuages, bruine.	nuages, bruine.
12	13	17	14	27. 9	27. 9	27. 9	S. O.	S. O.	nuages, beau.	nuages, beau.
13	15	22	15	27. 9	27. 9	27. $8\frac{1}{4}$	S. O.	S. O.	ſerein.	nuag. beau, pet. pl.
14	12	17	12	27. 7	27. 9	27. 10	S. O.	N. O.	couvert, pluie.	couvert.
15	14	18	15	27. 11	27. 11	27. 10	N.	S. S. O.	ſerein.	ſerein.
16	12	16	11	27. 9	27. 7	27. 8	S.	O.	couvert, pluie.	couvert, pluie.
17	10	17	12	27. 9	27. $10\frac{1}{2}$	27. 11	N.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
18	9	16	10	27. 10	27. 10	27. 10	N. E.	N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
19	10	19	11	27. 10	27. 10	27. 10	N. E.	S.	ſerein.	ſerein.
20	12	20	15	27. 9	27. $8\frac{1}{2}$	27. 8	S.	O.	ſerein.	nuag. pet. pluie.
21	13	17	12	27. 8	27. 8	27. $7\frac{1}{2}$	S. O.	S. E.	nuages, beau.	nuages, pluie.
22	13	18	13	27. $7\frac{1}{2}$	27. $7\frac{1}{2}$	27. 7	E.	E.	nuages, beau.	nuages, beau.
23	12	16	$10\frac{1}{2}$	27. 6	27. 6	27. 5	N. E.	N. E.	couvert, pluie contin. tout le jour.	
24	10	14	9	27. 6	27. 8	27. 9	N. N. E.	N. N. E.	couvert, pluie.	couv. pet. pluie.
25	9	14	9	27. 10	27. 10	27. $10\frac{1}{2}$	N.	N.	couv. pet. pluie.	couv. pet. pluie.
26	8	13	8	28. 0	28. 0	28. 0	N.	N.	nuages, beau.	nuag. pl. grêle, or.
27	7	12	$8\frac{1}{2}$	28. $0\frac{1}{2}$	28. $0\frac{1}{2}$	28. 1	N. E.	E.	ſerein.	ſerein.
28	7	$13\frac{1}{2}$	9	28. 1	28. $0\frac{1}{2}$	28. 0	N. N. E.	N. N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
29	8	14	10	28. 0	27. $11\frac{1}{2}$	27. 10	N. N. E.	N. N. E.	nuages, beau.	nuages, beau.
30	7	12	6	27. $9\frac{1}{2}$	27. $9\frac{1}{2}$	27. 9	N.	N. E.	nuages.	nuages, pet. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés, la moindre de 6 degrés; il a varié de 16 degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes; il a varié de 8 lignes.

Le vent a soufflé sept fois du N. trois fois du N.N.E. dix fois du N. E. deux fois de l'E. N. E. trois fois de l'E. une fois du S. E. trois fois du S. une fois du S. S. O. six fois du S. O. cinq fois de l'O. une fois de l'O. N. O. deux fois du N. O. & une fois du N. N. O.

Il y a eu seize jours de pluie, deux de bruine, trois d'orage, deux de tonnerre & d'éclairs, un de grêle, neuf de temps couvert, dix-huit de nuageux, & quinze de temps serein ou beau.

La température de l'air pendant ce mois a été assez inconstante, la chaleur a été moindre qu'au précédent; le vent nord-est a dominé.

Les inflammations de poitrine, qui avoient été calmées, ont reparu de nouveau, & les différentes fièvres intermittentes ont continué; il y a eu aussi des rhumatismes inflammatoires, des fièvres ardentes & des scarlatines.

CHAPITRE TROISIÈME.

DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

L'HISTOIRE des maladies épidémiques intéresse trop sensiblement l'humanité pour être lûe avec indifférence; c'est le tableau le plus touchant des misères humaines. Qui ne seroit en effet attendri de voir une ville ou toute une province affligée d'une maladie qui porte avec elle la consternation & la mort, qui enlève des familles entières, & dépeuple tout un pays! La crainte qui s'empare des esprits, est une nouvelle maladie presque aussi dangereuse que la première; elle exagère le mal; elle méconnoît ou rend inutiles les secours qu'on lui présente; & ce qui est plus accablant encore, elle affoiblit ou elle éloigne les ressources de l'amitié, de la bienveillance & du devoir. Mais si ce fléau destructeur accable en même temps le corps & l'esprit, il fait quelquefois éclore des vertus ignorées, & du sein même du malheur & de la calamité il naît souvent des actes de bienfaisance qui honorent & soulagent l'humanité.

C'est dans ces temps de désastre que le Médecin dévoué par état au service des malades, remplit le plus dignement sa mission: souvent placé entre la vie & la mort, loin d'être effrayé des alarmes populaires, il s'empresse à porter par-tout l'espérance & la consolation; il regarde comme son premier devoir, la nécessité de bannir du cœur & de l'esprit la crainte qui prédispose à la maladie ou qui la rend plus grave; il ramène auprès des malades ceux que la terreur avoit éloignés; & son

exemple, en ranimant la confiance, rétablit le fervice de ces infortunés, qui avoit été négligé, ou quelquefois totalement abandonné.

Après avoir donné l'attention la plus fcrupuleufe à la fituation du pays, il confulte les obfervations météorologiques; il fe fait rendre compte de tout ce qui intéreffe la fanté des habitans, foit par rapport à leurs alimens, foit par rapport aux eaux dont ils fe fervent; enfin il ne néglige rien de ce qui peut l'inftruire de la caufe de la maladie.

Pénétré de ces notions premières, il va au lit des malades pour l'obferver de plus près; il y examine, il y fuit la marche de la Nature livrée à elle-même, pour mieux juger des fecours qu'elle exige de l'art; loin de l'interrompre par des remèdes contradictoires & précipités, il eft attentif à dévoiler les moyens qu'elle emploie, les routes qu'elle choifit, & l'ordre qui la régit; il voit fi elle n'eft point accablée & opprimée par l'abondance & la qualité de la matière morbifique, ou fi les forces ne font point trop abattues pour l'expulfer.

Jugeant des mouvemens de la Nature par fes réfultats, & de la néceffité des remèdes par leurs effets, il vérifie par l'infpection des cadavres la plus grande fûreté de l'une ou de l'autre méthode, & il pofe les fondemens d'une pratique éclairée qu'il étend & reftreint fuivant les circonftances, fuivant l'état, les forces & la fortune des malades; car dans les épidémies fur-tout, il faut que la méthode de guérir foit fimple, peu coûteufe, & facile dans l'exécution; enfin il ne perd jamais de vue les préceptes & la pratique d'Hippocrate. En fuivant ce divin modèle on ne peut guère s'égarer.

On voit des épidémies qui, comme celles d'Angerville en 1764, exigent plus de précautions que de remèdes.

La négligence impardonnable que l'on avoit eue de laiſſer ſans ſépulture une quantité prodigieuſe d'animaux qui étoient morts dans ce bourg, la malheureuſe habitude parmi les hommes d'enterrer les morts au milieu des vivans, la mal-propreté des rues, l'humidité & la mauvaiſe qualité des grains l'avoient produite ; la diſparition de tous ces défauts la fit ceſſer. La Médecine, en aſſignant la cauſe de l'épidémie, réveilla le zèle & l'attention du Magiſtrat, & coupa le mal par ſa racine; elle n'eut plus qu'à guérir ceux que l'épidémie avoit déjà attaqués, & qui étoient en très-grand nombre; le zèle & le ſavoir du Médecin en vint bientôt à bout.

Celle qui ſe fit ſentir à Arbois en 1766, fut plus conſidérable, & elle emporta plus de monde; elle s'étoit principalement fixée ſur le peuple & ſur les malheureux que la pauvreté & la mal-propreté accablent toujours de concert. Les accidens étoient à peu-près les mêmes qu'à Angerville, ils étoient ſeulement plus graves, plus rébelles: la curation fut auſſi à peu-près la même. Mais cette maladie dura plus long-temps, parce qu'il eſt plus aiſé d'éloigner & d'arrêter les cauſes productrices d'une épidémie, quand elles ſont générales, & ſpécialement ſoumiſes à l'ordre public & à la Police, qu'il ne l'eſt de changer la manière particulière d'être & de vivre de chaque habitant; on vient à bout de l'un par l'autorité, & pour l'autre on ne peut employer que l'inſinuation quelquefois inſuffiſante & ſouvent d'un effet impraticable.

La maladie qui régna dans le Vivarais en 1766, que décrit M. Menuret, eſt intéreſſante par les Obſervations météorologiques qui la précèdent, & par tous les détails qui l'accompagnent; rien n'eſt oublié de ce qui peut inſtruire & plaire. Ce Médecin ſuit pas-à-pas la Nature, & il connoît trop cette liaiſon des rapports,

cette harmonie du mouvement qui la conftitue, pour s'y méprendre. On peut préfenter ce Mémoire comme un modèle en ce genre, qui doit encourager ceux qui fuivent la même carrière. La méthode curative de M. Menuret eft auffi fûre que fes principes font lumineux, & de deux cents quarante foldats qu'il a traités de cette épidémie, il ne lui en eft mort aucun. Il fait hommage de fes fuccès à la Nature, dont il n'a été, dit-il, que le miniftre & l'interprète: c'eft être auffi modefte que favant.

Cette épidémie avoit été précédée, comme beaucoup d'autres, de celle des animaux, & par une malheureufe fécurité, loin de prendre des précautions pour en garantir les hommes, l'avidité l'avoit accélérée, en faifant fervir à leur nourriture ces animaux déjà malades. M. Menuret en garantit la ville de Montelimart, en déclamant contre l'ufage de ces alimens meurtriers, qui dès-lors furent unanimement profcrits. Le grand froid de l'hiver avoit prédifpofé les hommes à cette maladie, qui étoit une inflammation de poitrine compliquée, avec la fièvre putride vermineufe.

Le froid de l'hiver 1767, fut également violent, & produifit le germe de l'épidémie qui ravagea la ville & les environs de Challon-fur-Saône, pendant l'été fuivant: elle fe démontra d'abord par des maux de gorge, qui attaquèrent fpécialement les enfans; elle fut prefque générale parmi eux: ces maux de gorge étoient accompagnés d'une fièvre aiguë éruptive. M. Deloify, qui en donne la defcription, la trouve affez femblable à celle qui parut à Laufane en 1761. Cette maladie perfévéra jufqu'en automne, où elle fit place aux fièvres putrides, qui en confervèrent encore le type & le caractère. Les moyens curatifs, employés par M. Deloify, font fimples & conféquens; il regarde la faignée comme

peu utile dans cette épidémie : les cordiaux employés par les gens de la campagne, furent presque toujours funestes. Un régime sévère & rafraîchissant, quelques boissons acides, pour remédier à la dissolution du sang; des purgatifs appropriés, voilà sa méthode; & le succès l'a justifié. La saignée étoit encore moins indiquée dans les fièvres putrides qui cédoient aux vomitifs, aux incisifs, aux toniques, & sur-tout au camphre dont il fait l'éloge.

Dans la description qu'il donne des épidémies qui ont régné dans le pays de Laon, pendant les années 1766, 1767, 1768, 1769 & 1770, M. Dufot remarque que c'est toujours la même maladie, qui, en différentes saisons de l'année, paroît sous différentes formes, sur-tout dans les campagnes. Scrutateur scrupuleux des maximes d'Hippocrate, il suit sur ses pas la marche des épidémies : il distingue celles qu'il a remarquées, en fièvres putrides simples exquises, & en fièvres inflammatoires putrides. Malgré l'oppression, l'irritation du pouls, & les douleurs aiguës de la tête, il ne pratique point la saignée; l'émétique, mieux indiqué & soutenu, détruisoit promptement ces symptômes; les purgatifs continuoient d'évacuer la saburre, & les toniques achevoient la guérison. Ce Médecin raconte le caractère de la maladie de chaque bourg ou de chaque village où il fut appelé. A *Bauriame*, l'épidémie s'étoit cachée sous la forme d'une péri-pneumonie exquise : elle fut guérie sans saignée, & avec l'émétique. Ces observations étoient soutenues de certificats de Curés & Juges des lieux, que j'ai retranchés comme inutiles & superflus : M. Dufot mérite bien d'être cru sur sa parole.

On voit par la marche de ces épidémies, que la putridité & les vers, en sont des symptômes presque toujours essentiels :

Qu'outre l'évacuation des matières contenues dans les premières voies, opérée par l'émétique, le diaphragme & les mufcles du bas-ventre, contractés dans l'action du vomiffement, preffent tous les vifcères contenus dans cette cavité, & mettent en mouvement les humeurs ftagnantes dans leurs couloirs : la circulation dans les capillaires, eft conféquemment accélérée par la contraction générale des folides, dont la vertu tonique eft mife en jeu par les fecouffes redoublées du vomiffement :

Que la faignée dans ces maladies, n'eft prefque jamais indifférente ; & que pour être décidée, elle demande l'examen le plus délicat :

Que les cordiaux, loin de détruire un levain fuppofé, ou un venin acrimonieux, feroient plutôt faits pour l'exalter, s'il exiftoit; que ces remèdes échauffans, recherchés par le peuple & prônés par les empyriques, ne font qu'accélérer le tranfport de la matière morbifique au cerveau; qu'ils déterminent l'inflammation & difpofent à la gangrène :

Enfin que, quand on eft confulté dans les épidémies, il eft confolant d'en pouvoir rapporter le type & le caractère à une autre de même efpèce déjà connue; ce qui raffure fur les premiers fecours qu'on doit propofer; qu'il faut être très-circonfpect fur ces premiers remèdes, & ne s'y déterminer que fur des indications précifes; qu'il faut bien fe garder fur-tout de confondre les mouvemens de la Nature avec ceux de la maladie.

MÉMOIRE sur la Maladie épidémique qui a affligé le bourg d'Angerville près d'Étampes en 1764, par M. BONCERF, Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôtel-Dieu de la ville d'Étampes.

LE bourg d'Angerville situé à six lieues d'Étampes, éprouva dès le mois de février 1764, une épidémie qui paroît avoir quelques relations avec celle qui avoit affligé les habitans de cette même ville, le printemps & l'été précédens.

Cette maladie s'annonçoit par un frisson plus ou moins considérable, auquel succédoit la chaleur & la fièvre suivie de sueurs abondantes; la tête étoit pesante, l'estomac embarrassé & les forces abattues; la fièvre étoit continue avec redoublemens: le troisième jour le visage s'enflammoit & toute la peau devenoit rouge, & ces derniers symptômes annonçoient une éruption milliaire dont les grains saillans étoient de la grosseur d'une tête d'épingle; quelquefois ce n'étoit que des taches pétechiales sans aucune élévation. Ces premières éruptions faisoient place à une seconde dont les boutons blancs étoient remplis d'une liqueur claire, limpide & acrimonieuse; elle paroissoit plus ou moins vîte, suivant la violence & l'ardeur de la fièvre, & suivant le degré plus ou moins abondant de l'acrimonie dominante; rarement cependant arrivoit-elle avant les cinquième ou septième jours de la maladie. Cette éruption étoit accompagnée de symptômes à peu-près pareils à ceux qu'on éprouve dans la petite vérole & dans la rougeole; elle étoit précédée de maux de tête & d'envie de vomir; ensuite paroissoit l'oppression, les tintemens & bourdonnemens d'oreilles, le délire & le transport: la surdité manquoit

rarement de se joindre à tous ces symptômes effrayans, & la sueur déjà annoncée étoit continuelle, très-fétide, & de la plus grande acrimonie: cette dernière qualité étoit si sensible, qu'en touchant souvent les mains de ces malades, on éprouvoit un picottement & une démangeaison considérable, & une espèce d'engourdissement du bras. Les nuits étoient toujours très-mauvaises; le pouls étoit petit, concentré & vermiculaire; il y avoit des soubresauts dans les tendons; quelques malades rendoient des vers. Cette maladie qui étoit une vraie fièvre putride maligne & pourprée, ressembloit assez à la fièvre *helodes* des Anciens; elle attaquoit moins vivement les enfans, & ils en guérissoient plus promptement & plus sûrement que les adultes.

Ceux qui étoient long-temps affectés de cette maladie, éprouvoient des escarres gangréneux ou des phlyctènes.

Ceux qui en mouroient vers le septtième ou le neuvième jour, avoient le corps vert & quelquefois noir; ils répandoient une infection insupportable; le sang paroissoit presque totalement dissous.

La cause de cette épidémie peut être rapportée à l'air infect & corrompu que l'on respiroit dans ce bourg par la mal-propreté constante qui y régnoit alors; la quantité prodigieuse de poules & de chiens morts qu'on n'avoit point enterrés, n'avoit pas peu contribué à corrompre ce fluide si nécessaire à la vie; & la mauvaise nourriture avoit achevé de vicier les sucs de la digestion, ce qui avoit produit une altération presque générale dans les humeurs.

Les grains de toute espèce, & sur-tout ceux qui servent à faire le pain, avoient été recueillis dans un temps humide, & n'avoient jamais pu être suffisamment séchés; ce qui contribuoit à gâter & à dépraver l'espèce

de

de nourriture la plus commune & la plus uſitée parmi nous. Les animaux qui vivent comme du rebut de ces grains, en avoient éprouvé les premiers la mauvaiſe qualité; la plupart en étoient morts, & leur exemple auroit dû au moins faire recourir à quelques précautions pour s'en garantir; mais on fit ſervir encore à la nourriture des hommes, quelques-uns de ces animaux malades, & ceux qui ſuccombèrent, reſtèrent ſur la terre ſans être enterrés, comme ſi on avoit voulu augmenter par tous les moyens poſſibles la contagion déjà trop développée.

A ces cauſes premières & générales ſe joignirent encore la négligence pour l'enterrement des morts; les foſſes faites avec peu de ſoin & ſans profondeur exhaloient une odeur fétide d'autant plus pénétrante & meurtrière, que le terrein ne permettoit pas toujours de les éloigner, & qu'en creuſant on découvroit ſouvent des cadavres à demi conſumés.

Mon premier ſoin, en arrivant à Angerville, fut de tranquilliſer les eſprits, & de diſſiper la crainte & la frayeur qui s'étoient emparées de tous les habitans: le nombre journalier des morts avoit accrédité l'opinion que c'étoit une peſte; & l'on ſait trop combien les affections de l'ame, ſur-tout quand elles ſont déſagréables, prédiſpoſent à l'épidémie.

Après avoir raſſuré les habitans de ce bourg, je leur propoſai un règlement qui tendoit à les préſerver de l'infection; j'obtins qu'on enterrât tous les animaux morts qui infectoient le pays, qu'on prît plus de précautions pour la ſépulture des hommes, qu'on enlevât toutes les ordures, boues & fumiers qui étoient entaſſés dans les rues & dans les carrefours:

Qu'on parfumât les maiſons avec la vapeur du vinaigre, ou au moins avec le genièvre:

Qu'on brûlât la paille des lits quand les malades étoient morts, & qu'on prît les plus grandes précautions pour la lessive dès draps & des couvertures.

Je proposai aussi de purifier l'air en faisant des feux de distances en distances avec des buissons de genièvre ; je recommandai la tempérance & la propreté, sur-tout à ceux qui par état ou par amitié devoient secourir les malades.

Enfin pour détruire le mal jusque dans sa source, je donnai les moyens de sécher & torréfier les grains destinés à la nourriture. Ces précautions furent prises par le plus grand nombre, & elles opérèrent un bien manifeste; car pendant plus d'un mois que j'ai été chargé du traitement des malades de ce bourg, je n'ai perdu que neuf personnes, sans compter six autres accablées de vieillesse & d'infirmités, qu'on ne peut raisonnablement mettre sur le compte de l'épidémie; & avant mon arrivée il en étoit déjà mort soixante-quatre.

Les moyens que j'employai pour guérir & soulager les malades, étoient très-simples; je ne mis la saignée en usage que chez les personnes pléthoriques, & chez qui la violence de la fièvre & des maux de tête l'indiquoient comme indispensable ; je m'étois d'autant plus déterminé à ne pas employer indifféremment ce secours, que l'effort de la maladie paroissoit se porter plus particulièrement vers les premières voies & l'organe de la transpiration, que le pouls étoit petit, que le sang étoit dissous, & que la cause première de la maladie paroissoit contredire encore plus positivement cette évacuation.

L'émétique ou le *kermès* opérèrent avec avantage en évacuant les levains viciés dont l'estomac étoit particulièrement surchargé ; les purgatifs venoient ensuite imprimer leur action sur tout le canal intestinal, & on

ſuivoit cette indication en faiſant boire au malade de la tiſane ou du petit-lait aiguiſé. La boiſſon ordinaire étoit de la limonade ſimple ou minérale avec l'eſprit-de-nitre dulcifié; l'eau de caſſe, les tamarins, le lénitif, étoient auſſi ſucceſſivement employés, ainſi que les lavemens, ſuivant les circonſtances, pour opérer une continuité d'évacuation qui paroiſſoit indiſpenſable.

Cette méthode réuſſiſſoit toutes les fois qu'on l'avoit employée dès les commencemens de la maladie; par-là on empêchoit la matière contenue dans les premières voies de paſſer dans le ſang, & de ſe porter ſur quelques organes intéreſſans, comme les poumons ou le cerveau; on prévenoit conſéquemment le dépôt & la gangrène qui en étoient communément les ſuites, & l'éruption étoit moins conſidérable & moins dangereuſe quand on avoit d'abord employé ce moyen: mais ſi on avoit été averti trop tard, & ſi la matière putride avoit déjà exercé ſon action ſur le ſang, ſur la lymphe & ſur les organes de la tranſpiration, alors on en aidoit l'expulſion par de légers diaphorétiques, par une ample boiſſon d'oximel, ou on en préparoit la dépuration par quelques potions émétiſées, ſoutenues d'une boiſſon analogue abondante, évitant avec ſoin tous les cordiaux incendiaires, qui n'auroient pu que hâter & compléter la diſſolution du ſang qui n'étoit déjà que trop manifeſte. Quelquefois la Nature excitoit des criſes ſalutaires qu'il falloit bien ſe garder de troubler; mais elles étoient communément inſuffiſantes, & c'étoit ſeconder ſon ouvrage que de coopérer à leur perfection: le *kermès* minéral donné à petite doſe & mêlé avec les ſudorifiques indiqués, étoit un des moyens qui dans ce cas a le plus conſtamment réuſſi. C'eſt ainſi que s'eſt terminée cette maladie dont les commencemens avoient porté la frayeur & la crainte

dans les efprits. Les précautions prefcrites pour remédier à la caufe qui l'avoit produite & aux défauts qui l'entretenoient, ont été peut-être plus décifives que les remèdes les mieux indiqués, pour en détruire les effets; mais ces deux moyens concourant au même but, fe prêtent mutuellement des forces, & leur réunion eft effentielle pour terminer heureufement toute efpèce d'épidémie.

OBSERVATION d'une Fièvre putride vermineufe épidémique, qui affligeoit le peuple de la ville d'Arbois en Franche-comté, pendant l'année 1766, par M. BONNEVAULT, Médecin de l'hôpital de cette ville.

LA ville d'Arbois eft peuplée de cultivateurs : la rigueur du froid pendant l'hiver dernier, & la durée de la pluie au printemps, en empêchant leurs travaux ont augmenté leur misère, & les ont prédifpofés à la fièvre épidémique qui s'eft fait fentir fur la fin du mois de juin. Les premiers qui en ont été attaqués, en ont été les victimes, & ont péri affez promptement. Cette maladie fe communiqua aifément, fur-tout parmi le peuple, & l'hôpital en fut bientôt rempli : ce qu'il y a de fingulier, c'eft que les vieillards & les enfans en ont été prefque tous exempts: peut-être n'ont-ils dû cette faveur qu'aux acides qui dominent dans les premières voies également dans l'enfance & dans la vieilleffe; mais cette exception n'eft pas moins un phénomène qui mérite d'être obfervé.

Les maux de tête, la proftration des forces, la perte totale de l'appétit, annoncent communément la maladie; elle fe confirme par la fièvre qui fe développe plus ou

moins promptement, & qui eſt ſouvent accompagnée d'un délire ſourd & d'un aſſoupiſſement léthargique : la diarrhée ſe met bientôt de la partie, & les malades éprouvent cet accident & urinent ſans s'en apercevoir, ce qui eſt le ſymptôme le plus ſiniſtre *. La langue eſt pâteuſe, jaune ou blanche, & devient enfin noire; il ſurvient à quelques malades des taches pourprées, à d'autres des eſcarres gangréneux, & des parotides à peu d'autres; chez tous la convaleſcence eſt longue & difficile.

Après avoir ſaigné les plus robuſtes & ceux à qui la pléthore étoit manifeſte, je donnai d'abord un émétique aſſez puiſſant que je réitérai ſuivant le beſoin, en mêlant le tartre ſtibié avec les purgatifs; je joignois à ces remèdes une ample boiſſon acidulée; & dans le cas d'aſſoupiſſement, jemployois l'emplâtre véſicatoire. Ces remèdes ont quelquefois ſuffi, ſur-tout quand ils ont été adminiſtrés à temps; mais le plus ſouvent la fièvre accompagnée de délire & de la diarrhée continuoit d'agiter les malades; il ſe faiſoit auſſi des évacuations vermineuſes; enfin la criſe arrivoit, ſoit par la durée de ces évacuations, ſoit par des dépôts, des eſcarres gangréneux, ou la mort venoit mettre fin à leurs tourmens vers le vingt-unième jour de la maladie.

On facilitoit ces évacuations par la décoction de tamarin, par l'uſage du mercure doux & de l'*ipecacuanha* à petite doſe; & on entretenoit les forces pour les ſupporter, par de légers cordiaux.

Ceux qui ont péri à la ſuite d'un délire violent & maniaque, avoient les membranes du cerveau plus tendues, ſans aucune autre altération à ce viſcère; & l'on trouvoit des ſtaſes gangréneux dans le bas-ventre de ceux

* *Quibus urinæ non recordantibus nec admonitis effluunt, pernicies portenditur.* Hippocrat.

qui avoient eu un délire plus obfcur & un anéantiffement plus abfolu.

Les bons bourgeois & ceux qui obfervoient la propreté fur leur perfonne & dans leurs maifons, ont été peu fujets à cette maladie qui enlevoit un dixième de ceux qui en étoient atteints. Quand la maladie fe terminoit par la mort, elle étoit annoncée par la continuation du délire & du cours de ventre, par l'abattement qui devenoit exceffif; la langue étoit noire, le gofier fe defféchoit, le malade ne pouvoit plus avaler; enfin les efcarres gangréneux fe multiplioient prefque à l'infini: tous les anti-feptiques connus avoient été employés vainement pour prévenir cette malheureufe terminaifon. Nous avions coutume de donner le camphre en bols avec la ferpentaire de Virginie; mais cette forme de médicamens ne plaît point aux payfans de ces cantons, qui indociles ou peu habitués, les rejetoient fans les avaler. J'y ai fubftitué le vinaigre camphré des formules des hôpitaux, qui a fait des merveilles, & foutenoit les forces abattues par la violence & la durée des déjections, en même temps qu'il prévenoit les progrès de la putridité.

La continuité de ces fecours & le beau temps, ont enfin terminé cette épidémie, qui a attaqué plus de trois cents perfonnes de ce pays, & qui a duré plus de huit mois.

MÉMOIRE sur une Maladie épidémique observée à l'hôpital de Montelimart pendant l'année 1767, par M. MENURET, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, &c.

LA constitution sèche & froide qui avoit commencé vers le milieu de décembre, s'est soutenue avec une constance inaltérable pendant tout le mois de janvier; le froid a augmenté par degrés jusqu'au onze du mois, & il étoit au point que le vin se geloit dans les celliers, & le pain étoit glacé; tous les canaux, toutes les rivières, le Rhône même, étoient presque entièrement pris; la liqueur descendit dans le thermomètre jusqu'à neuf degrés au-dessous du terme de la congélation; le vent du nord ne désempara point, & la sérénité du ciel fut constante: le mercure dans le baromètre a conséquemment peu varié, se soutenant toujours à vingt-sept pouces neuf ou onze lignes: ses variations ont été beaucoup plus considérables dans le mois suivant, ainsi que celles de l'atmosphère. La plus grande partie de ce mois s'est passée en alternatives fréquentes de froid & de chaud, de pluie & de beau temps, de vents de nord & de sud; le mercure dans le baromètre étoit dans un mouvement continuel depuis quatre lignes jusqu'à dix au-dessus de vingt-sept pouces. Janvier. Février.

Les fluxions de poitrine entées sur des fièvres putrides vermineuses, ont été très-fréquentes & très-funestes dans les villages & bourgs des environs; elles ont été rares, très-graves, mais point mortelles dans la ville: nous n'en avons point eu de bien caractérisées à l'hôpital, parce que la rigueur de la saison empêchoit peut-être de nous apporter les malades des garnisons qui refluent ordinairement ici.

En général, la faiſon a été bonne, & a produit peu de maladies. Les froids exceſſifs en vivacité & en durée, qui ont régné, ont empiré l'état & accéléré la fin des vieillards, des gens cacochimes, des poitrinaires & des hydropiques. Cette dernière maladie a été fort commune cet hiver, & pour ainſi dire, épidémique: nous en avons eu quelques atteintes à l'hôpital; d'ailleurs la plus grande partie des ſoldats qui y étoient détenus, étoient des traîneurs chargés de vieilles incommodités, attaqués de fièvres intermittentes invétérées, & réduits à un état extrême de langueur & d'épuiſement.

Mars & Avril. Ces deux mois qui forment le paſſage d'une ſaiſon froide, languiſſante & comme morte, à une ſaiſon chaude, vivante & animée, ſont auſſi le théâtre des orages, des tempêtes & des plus grandes variations de l'atmoſphère.

Le vent du ſud accompagné de nuages & de pluies parut dominer pendant les premiers jours de mars; mais bientôt un vent du nord impétueux lui ſuccéda, & le froid devint très-piquant. Après quelques variations du nord à l'eſt, le ſud reparut, qui fut preſqu'auſſitôt remplacé par le nord; & ces deux vents ſe ſuccédèrent alternativement pendant ce mois; ce qui produiſit des giboulées, quelques flocons de neige & un peu de pluie. Le mercure dans le baromètre ne deſcendit point au-deſſous de vingt-ſept pouces ſept lignes, & ne monta point au-deſſus de dix lignes. Le vent du ſud domina pendant le mois d'avril, & le nord ne parut qu'un inſtant: ce mois fut auſſi conſtamment pluvieux, & la chaleur & la ſérénité ne ſe firent apercevoir qu'aux derniers jours: le mercure dans le baromètre fut preſque toujours à vingt-ſept pouces ſix lignes; il ne fut que quelques jours à vingt-ſept pouces quatre lignes.

La mortalité qu'ont éprouvée les divers animaux, femble mériter une place dans nos Obfervations, & devoir arrêter un moment nos regards à plufieurs titres; comme effet tenant à la conftitution des temps, comme phénomène propre à répandre par l'analogie quelque jour fur les maladies des hommes, peut-être auffi comme caufe partielle de ces mêmes maladies. On doit fe rappeler que la violence du froid a été exceffive pendant cet hiver, que les corps animés ont à peine réfifté à la vivacité de fon impreffion: on s'aperçoit aujourd'hui que ce froid actif a pénétré dans les entrailles de la terre, & a éteint jufque dans les plus profondes racines, la chaleur & la vie qui dans les végétaux ont coutume de s'y concentrer. Les arbres & les arbuftes qui fembloient avoir acquis par l'âge plus de confiftance & de dureté, ont été précifément ceux qui ont le plus tôt péri; les vignes déjà anciennes ont été dévaftées: ainfi dans l'efpèce humaine, le vieillard accablé d'années a vu fe diffiper le refte de chaleur qui l'animoit; le froid, ennemi du mouvement, a achevé d'arrêter un fang circulant avec peine dans des vaiffeaux racornis, & bientôt il a ceffé de vivre.

On s'étoit aperçu dans le courant de l'année précédente, vers le mois de mai fur-tout, qu'une rofée chaude qu'on appelle *manne*, étoit tombée abondamment, que les arbres, les vignes & les différens végétaux en avoient reçu une altération confidérable. Les vers-à-foie éprouvèrent les premiers les mauvais effets des feuilles de mûrier ainfi altérées; ils réuffirent très-mal: depuis ce temps les poules d'Iindes qui forment dans ce pays des troupeaux nombreux, & le refte de la volaille, ont été affectés diverfement jufqu'à la fin de l'hiver. Avant les grands froids, les chevaux payèrent le tribut à l'épidémie

qui ravageoit les animaux; il en périt beaucoup par le *vertigo*, espèce de frénésie contagieuse qui les emportoit en peu de jours, sans que les saignées plus ou moins abondantes, les lavemens & les autres secours multipliés & variés par nos Hippiatres, pussent arrêter ou adoucir la marche furieuse de cette maladie qui conduisoit rapidement à la mort. La contagion étoit telle que, dès qu'un cheval étoit attaqué dans une écurie, non-seulement les autres qui s'y trouvoient, ne tardoient pas à éprouver les mêmes symptômes, si on ne les éloignoit promptement, mais encore l'infection subsistoit pendant plusieurs semaines, & gagnoit les chevaux qu'on auroit pu y amener pendant ce temps, de façon qu'on étoit obligé de laisser long-temps les écuries vides & aérées, de les parfumer, & même de les reblanchir quelquefois par-tout où cette maladie avoit laissé des traces de sa fureur. On vit aussi dans le même temps quelques chiens se ressentir du désastre commun, quoique la différence de leur nourriture semblât devoir les en exempter; ils devenoient tristes, languissans, portoient les oreilles & la queue basses; leurs yeux étoient obscurcis, couverts de chassie & de taches, & perdoient ensuite leur mouvement & leurs fonctions; le dégoût, le vomissement, la toux, & la gêne dans la respiration, étoient les symptômes assidus de la maladie: ces accidens augmentant les conduisoient assez rapidement au terme commun des choses terrestres. On est parvenu à arracher à la mort quelques-unes de ces victimes, en leur donnant l'émétique à diverses reprises, & leur faisant boire beaucoup d'huile avec de l'ail. Ils ont langui long-temps, & n'ont repris que par degrés l'éclat naturel & l'exercice de leurs yeux.

Les bêtes à laine ont été dans tout le bas Dauphiné

& dans une partie du Vivarais, les victimes choisies & les plus nombreuses du fléau épidémique. Les fourrages de mauvaise qualité, la violence du froid, qui ne leur permettoit pas de quitter leurs bergeries pour aller paître l'herbe fraîche & respirer un air pur, ont favorisé de concert l'invasion & les progrès de la maladie. On voyoit ces animaux maigres, desséchés, affoiblis, se soutenant à peine sur leurs pieds, devenir ensuite enflés, & finir, en luttant par des mouvemens convulsifs contre la destruction violente de leur être. En ouvrant ces cadavres, on trouvoit le ventre plein d'eau, le foie grossi, d'un gris-blanc, parsemé d'ulcères & de duretés; quelques-uns disent y avoir vu des vers. Les autres viscères du bas-ventre étoient assez ordinairement sains à quelques obstructions squirreuses près. Les poumons étoient plus affectés; ils présentoient des suppurations plus ou moins avancées, des ulcères, des tubercules: cette altération favorisoit beaucoup la propagation du mal, parce que l'air s'infectoit, se chargeoit d'un levain contagieux, étant expiré d'un organe détruit par la pourriture, & devenoit pour les autres animaux qui l'absorboient, un germe de maladie d'autant plus fécond qu'il agissoit sur des corps plus malheureusement disposés. Les vaisseaux étoient affaissés & à demi remplis d'un sang aqueux & peu coloré; il paroît que le premier vice inhérent au foie portoit sur la sanguification. Il est aisé de juger que la chair de ces animaux déjà malades qu'on dévouoit à une mort précipitée pour l'usage de l'homme, ne pouvoit qu'être altérée, mal-saine & pernicieuse: l'on sait trop combien l'intérêt particulier l'emporte sur l'intérêt général, pour ne pas imaginer & comprendre facilement que les marchands se defaisoient plus tôt des animaux qu'ils voyoient languir & dépérir, & que les bouchers

avides s'empreffoient de les acheter pour les avoir à plus vil prix. Ne pouvant empêcher ces débits dangereux pour la fociété, je recommandai expreffément d'examiner avec attention chez les bouchers les organes intérieurs des animaux qui étoient mis en vente, pour ne fe déterminer à en prendre & à en ufer qu'autant qu'ils paroîtroient fains & inaltérés*. On a tâché de remédier avec quelque fuccès aux progrès du mal & de la contagion, en parfumant les bergeries avec la fumée d'ail & de bois de genièvre brûlé, en faifant manger aux beftiaux beaucoup de fel avec de la rhue & des baies de genièvre, en leur faifant avaler quelques dofes d'un éleĉtuaire chaud, comme l'orviétan ou autres femblables, capables de redonner du ton & de la force au fang & aux vaiffeaux qui en étoient également dépourvus. Mais le retour du printemps & des nouvelles herbes ont été le remède le plus prompt & le plus efficace, & depuis près d'un mois on s'aperçoit de la ceffation de ce terrible fléau.

L'homme environné d'air, pêtri, pour ainfi dire, & nourri d'air, refpirant, avalant continuellement l'air, & l'abforbant par tous les pores, doit inévitablement partager les variations & les dérangemens qui furviennent dans ce liquide qu'il s'identifie de tant de façons. Les viciffitudes de froid & de chaud étant plus fréquentes dans cette faifon, doivent être plus aĉtives & plus funeftes; le nouveau feu qui dans ce même temps pénètre, agite, vivifie & enflamme les fluides, qui augmente leur vîteffe, cette chaleur naiffante qui ranime, érige tous les vaiffeaux, qui les ouvre à l'abord des humeurs & à l'iffue plus

* La confommation du mouton a été très-petite dans cette ville pendant l'hiver; la crainte des maladies avoit infpiré une réferve très-fage à l'égard de cette viande. Peut-être doit-on à cette précaution l'avantage d'avoir été à l'abri de la contagion.

abondante des tranſpirations pulmonaire & cutanée, rendent en même temps toutes ces parties, ſi on peut le dire, plus impreſſionnables, plus ſenſibles aux diverſes cauſes, plus diſpoſées à recevoir & à développer les levains morbifiques. Auſſi avec quelle facilité ſe répandent alors les rhumes, les catarres, les affections inflammatoires de la poitrine! & quelle autre ſaiſon plus propre à ſeconder, à favoriſer la naiſſance & la propagation des fléaux épidémiques!

Pendant que l'action combinée de ces diverſes cauſes répandoit dans tous les bourgs & villages des environs, des fluxions de poitrine rapidement mortelles, cette ville dans le centre de l'orage, étoit préſervée de la contagion qui ſembloit l'inveſtir de toutes parts; à peine s'eſt-il préſenté deux ou trois maladies de cette eſpèce parmi le peuple, & certainement elles avoient été méritées par des erreurs ſenſibles. Les accidens ont été graves, multipliés, opiniâtres; mais la Nature peu dérangée ou aidée à propos, a toujours été victorieuſe : dans les endroits même qui étoient le théâtre ſpécial de la maladie, on eſt parvenu à oppoſer à leurs progrès des digues efficaces, quand on a pu commencer à bonne heure les travaux. Ces maladies préſentoient des ſignes non équivoques d'une vraie inflammation de poitrine compliquée avec la fièvre putride vermineuſe: il falloit diriger à ces deux états les indications & les ſecours, & ne jamais perdre de vue l'un en s'attachant trop à l'autre. Les malades ſimplement ſaignés ont péri; les purgations ſeules n'ont pas mieux réuſſi, & les catartiques ſimples combinés avec les ſaignées, ſans vomitifs, n'avoient qu'un ſuccès imparfait. Les malades qui ont guéri, ont rendu beaucoup de vers, & les Chirurgiens des villages, qui ont ouvert des cadavres, m'ont aſſuré avoir trouvé

ces insectes très-multipliés dans les premières voies, & en avoir observé même qui, ayant percé ces viscères membraneux, portoient leur corps sur des organes plus durs, & traversoient le foie, le cœur & les poumons. Quoi qu'il en soit de ces observations trop conformes aux idées populaires, il est certain que les vers étoient dans ces maladies, un accident essentiel qui exigeoit une attention particulière & des remèdes propres.

Les soldats du régiment de Conti, en garnison dans le Vivarais, qui accouroient en foule dans cet hôpital, nous ont donné de fréquentes occasions d'examiner & de traiter ces maladies. C'est dans ces cantons que la mortalité des bestiaux a été plus considérable, & les ravages du fléau épidémique plus répandus parmi les hommes.

On apporta le 2 mars, *Louis Compot*, dit *la Liberté*, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament sec & bilieux: il avoit depuis deux jours le point de côté, la difficulté de respirer, le sentiment d'un poids considérable sur la poitrine, & la fièvre aiguë; son pouls étoit vif, précipité, convulsif; sa langue étoit toute blanche & assez humectée, la toux pressante & sèche, l'expectoration nulle, à quelques crachats près qui n'étoient que de la salive légèrement teinte de sang; les urines étoient rouges, épaisses & en petite quantité, les selles liquides, jaunes & fréquentes. On fit trois saignées du bras dans l'espace de vingt-quatre heures: le sang ne fut point couenneux; les accidens diminuèrent un peu. Sa boisson étoit une infusion de fleurs de sureau miellée; on lui donnoit par intervalles quelques cuillerées d'un mélange d'huile d'amandes douces & de suc de chicorée adouci, par lequel on suppléoit au suc de bourache qui paroît dans ces cas plus approprié, étant moins âcre & plus savonneux; mais

la rigueur du froid avoit empêché cette plante de ſe ſoutenir & de repouſſer. La langue paroiſſant toujours humide & chargée, le pouls reſtant toujours vibratil, on crut devoir & pouvoir ſe prêter à la néceſſité ſenſible de ſecouer une machine affaiſſée, de briſer & de mêler des humeurs engourdies, & à l'avantage réel quoique moins urgent, d'évacuer les premières voies : on fit prendre quinze grains d'ipecacuanha, trois grains de tartre ſtibié dans quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange. L'effet du remède fut aſſez complet ſans être fatigant, & à travers beaucoup de matières jaunes & glaireuſes, on diſtingua un vers long encore vivant: il y eut pluſieurs ſelles aſſez conſidérables. Le malade reſta quelques heures après l'opération du remède, aſſez tranquille & dégagé; les crachats parurent un peu plus épais & rouillés. Les ſymptômes ayant redoublé ſur le ſoir, on tira encore du ſang qui fut preſqu'entièrement couenneux : on fut obligé de répéter la ſaignée le lendemain matin; le ſang eut le même caractère : l'expectoration étoit toujours difficile; cependant la toux redoublée amenoit quelques crachats ſanguinolens & plus cuits; le point de côté étoit peu ſenſible; l'oppreſſion & le poids ſur la poitrine étoient à peu-près au même degré; le pouls étoit moins ferratil, mais toujours vif, gêné & peu développé; la langue étoit devenue sèche, raboteuſe, & brûlée ſans être noire; les urines avoient peu changé; les ſelles étoient devenues plus rares. On ſubſtitua à la tiſane ordinaire, la tiſane émulſionnée, très-légèrement camphrée & nitrée, qu'on faiſoit boire abondamment: on continuoit toujours la potion huileuſe: les ſymptômes ſe ſoutenant dans le même état ſans accident anomale, ſans ſignes fâcheux, le pouls, quoique vif & gêné, conſervant une certaine conſiſtance, on perſiſta dans cette

inaction ou dans l'ufage de ces petits remèdes, pendant deux jours : laiffant à la Nature la liberté de mûrir & de cuire les humeurs morbifiques, de préparer fourdement la crife, on crut devoir fe borner à humecter, à affouplir & à détendre, autant qu'il eft poffible à l'art : le camphre & le nitre rendent les boiffons plus pénétrantes, plus propres à fe mêler avec les fluides, ou à faire quelqu'impreffion fur les folides. On ajouta enfuite quelques grains de kermès à la potion huileufe : le pouls ayant paru s'affaiffer davantage, on donna les bols avec le kermès, le camphre & le nitre. Le pouls commença vers le huit ou neuvième jour, à fe ralentir, à fe développer par intervalles, confervant cependant toujours un fond de vibratilité ; les crachats parurent plus faciles & plus cuits ; les felles qui avoient été pendant quelques jours, liquides, en petite quantité, accompagnées de tenefme, s'épaiffirent & devinrent très-fétides ; la langue redevenue humide annonça la foupleffe des organes intérieurs, la difpofition favorable des couloirs & la mobilité des humeurs ; elle indiqua par-là la néceffité & l'opportunité des purgatifs. On donna la manne avec le kermès & les vermifuges ; l'effet fut tel qu'on le fouhaitoit ; les felles furent abondantes, épaiffes & fétides ; on y vit plufieurs vers ; on crut pouvoir y diftinguer les débris d'un plus grand nombre : cependant l'expectoration fe foutint moins confidérable que l'oppreffion & l'embarras de la poitrine n'euffent dû le faire efpérer. Les purgatifs animés avec le féné furent réitérés avec fruit : la guérifon paroiffant affermie après une convalefcence courte, le malade fortit dès les premiers jours du mois fuivant.

Pierre Ledoux, dit *la Douceur*, *Philippe Machette*, *Laurent Clave*, dit *Maffage*, & beaucoup d'autres foldats du

du régiment de Conti ont essuyé la même maladie dans cet hôpital, accompagnée des mêmes symptômes, & ont été traités avec la même méthode & le même succès. On a pu sur quelques-uns économiser une ou deux saignées avant l'administration de l'émétique, le sang n'étant point couenneux, & les symptômes étant un peu moins urgens. La principale différence qu'il peut y avoir eu entre ces maladies, a été dans la longueur du temps qui s'est écoulé depuis le vomitif, depuis que la Nature a paru concentrer ses opérations dans l'intérieur, que les organes racornis & desséchés étoient fermés à toute évacuation, jusqu'au moment où la souplesse des couloirs & la transpiration des petits vaisseaux ont commencé à se rétablir: tous les malades ont rendu beaucoup de vers lombricaux, ou entiers ou brisés, & en partie détruits.

Le nommé *Pierre Raymond*, dit *la Tendresse*, a été plus vivement affecté qu'aucun de ses camarades, soit effet d'une mauvaise disposition, soit à cause du retard qu'il avoit mis à se faire traiter. Il arriva le troisième jour de sa maladie: un point au côté gauche très-aigu le rendoit oppressé & haletant; il déliroit obscurément; il avoit le visage luisant & les joues d'un rouge saturé; son pouls étoit petit, vibratil & fort précipité, sa langue jaunâtre & peu humectée. Il parut nécessaire de le saigner deux fois dans quelques heures qui restoient de ce jour: le sang fut toujours rouge, sans couenne; cependant chaque saignée développoit pour quelque temps le pouls, & diminuoit l'oppression. On ne manqua point d'employer les humectans, les sucs d'herbes, les huileux, &c. Le lendemain matin on fit une troisième saignée dont le caractère & l'effet furent à peu-près les mêmes. Une heure après on crut pouvoir donner le vomitif, remède moins essentiel pour vider l'estomac que pour réveiller

les ſolides engourdis & affaiſſés, pour briſer & mêler les humeurs, & ranimer leur cours dans les plus petits vaiſſeaux. L'évacuation fut aſſez facile & abondante: il n'en réſulta cependant pas beaucoup de ſoulagement; le point perſiſta avec vivacité; l'oppreſſion étoit auſſi fatigante; la toux arrêtée par la douleur & par la gêne n'évacuoit preſque rien; le pouls conſervoit toujours ſon caractère d'irritation & ſa célérité; la tête qui avoit paru pendant quelques inſtans plus libre, s'embarraſſa de nouveau. On réitéra la ſaignée, eſpérant de tirer un ſang couenneux, comme il arrive d'ordinaire après l'opération de l'émétique, & cette eſpérance fut réaliſée, mais les ſymptômes n'en furent pas beaucoup diminués; le point parut ſeulement un peu s'étendre & devenir moins piquant. On inſiſta ſur l'exhibition fréquente des autres ſecours: l'eſtomac en étoit rebuté; il ſurvint quelques nauſées; la nuit ſe paſſa dans cet état de gêne, d'inquiétude & d'agitation. On eſſaya d'humecter plus immédiatement la poitrine, de rendre la toux plus entière & plus efficace, en faiſant reſpirer continuellement au malade la vapeur de l'eau bouillante à laquelle on avoit mêlé du vinaigre: ce fut avec peu de ſuccès; l'oppreſſion étoit toujours violente; le pouls parut plus roide, plus vif & plus tendu quoique moins intérieur. On fit encore une petite ſaignée qui donna un ſang moins couenneux; elle dégagea plus ſenſiblement: peu de temps après, le point paſſa rapidement au creux de l'eſtomac; il y étoit plus aigu, plus ſuffoquant: on tenta en vain de l'adoucir par des loochs calmans, par l'huile d'amandes, par les frictions avec l'onguent d'althéa & l'huile douce, par l'application des corps chauds. La Nature fatiguée par ces ſecours, loin d'en être aidée, ſe ſecourut elle-même plus efficacement; elle excita un vomiſſement de matières

jaunes, glaireufes, avec un ver vivant; le point de l'efftomac fut prefque diffipé; celui du côté devint alors fenfible: peut-être avoit-il toujours exifté; mais l'impreffion plus vive de la douleur de l'eftomac avoit effacé celle-là, comme il arrive en fait de fenfations, où la plus forte éteint la foible: ce point de côté fut plus obtus, la refpiration un peu plus libre, & la toux toujours affidue; le pouls ne ceffoit d'être tendu & concentré; la langue n'étoit pas trop sèche; les boiffons révoltoient & foulevoient l'eftomac affadi. On crut feconder la Nature, & favorifer une évacuation qu'elle méditoit & qui avoit déjà foulagé ; on jeta quelques grains de tartre ftibié dans une eau de caffe qu'on donna pour boiffon: les effets ne répondirent pas aux efpérances ; il y eut quelques évacuations par haut & par bas, affez aqueufes, avec un feul ver mort. Cependant le malade parvenu au neuvième jour, paroiffoit s'affoiblir; il étoit affaiffé; la refpiration devenoit plus difficile, la toux incommode & continuelle; l'expectoration étoit toujours rare & le délire plus général. On donna le kermès; on y joignit bientôt le camphre avec le nitre: la refpiration devint prefque ralante, le pouls fuyant; tous les fymptômes étoient très-graves, & l'abattement extrême. On appliqua fur le foir, aux jambes, deux véficatoires animés; ils mordirent peu, quoiqu'ils euffent refté toute la nuit: cependant le pouls avoit repris un peu de corps, & la refpiration étoit moins gênée; le point de côté étoit léger; celui de l'eftomac revint: le bol camphré y faifoit une impreffion de chaleur bien fenfible; il y eut des picottemens aigus en divers endroits du ventre: ces effets parurent produits par les vers. On effaya de les combattre par des remèdes plus directs; on donna un bol avec le mercure doux, la

coraline & le kermès, & l'on continua les huileux; il y eut deux selles très-chargées de vers, & tous ces symptômes furent calmés. On réitéra avec un égal succès ce même remède le lendemain; le pouls devint moins vif, plus extérieur, restant d'ailleurs vibratil & inégal; la respiration fut plus libre; les points étoient presque entièrement dissipés; la toux n'étoit guère moins incommode ni plus grasse. On fit passer de la manne avec les minoratifs anthelmintiques; l'effet en fut très-considérable, l'évacuation des vers très-abondante. On répéta les bols vermifuges, & l'on y joignit de temps en temps quelques grains de poudre cornachine pour augmenter les évacuations. Les symptômes se sont ainsi dissipés par degrés, à la toux près qui a assez long-temps fatigué le malade, & d'autant plus qu'elle a été sèche ou peu efficace.

Si dans ces cas, l'art a paru concourir au triomphe de la Nature, si les secours qu'il a fournis, ont été nécessaires ou utiles; il s'en est présenté d'autres où la Nature seule a suffi, où ses efforts modérés & bien ordonnés n'auroient pu qu'être dérangés par une Médecine inquiète & trop agissante, où sur-tout il eût été dangereux d'appliquer la méthode qui avoit paru heureuse dans les autres circonstances: tant il est vrai que le Médecin observateur & ministre de la Nature, doit avant que d'agir, consulter cet oracle, se dépouiller d'une routine trop souvent aveugle, & varier suivant les maladies, sa façon de les traiter.

Joseph Comte, dit *le Comte*, soldat du régiment de Conti, arriva à l'hôpital au commencement de mars avec tous les signes de la fluxion de poitrine simple qui s'étoient manifestés depuis deux jours, toux fréquente, expectoration copieuse & assez facile, crachats rouillés, quel-

quefois ſanglans, toujours épais, point de côté peu vif, oppreſſion légère, fièvre ardente, pouls fort, précipité & médiocrement tendu, la peau douce & ſouple, la langue blanche & humectée. Il fut ſaigné tout de ſuite; le ſang fut chargé de couenne: il fut mis à l'uſage de la tiſane ordinaire de fleurs de ſureau avec le miel, des ſucs de chicorée avec le ſirop & l'huile douce. Cette ſaignée, peut-être abſolument évitable, ne changea pas beaucoup l'état du malade; il continua de bien cracher pendant quelques jours; ſon pouls s'aſſouplit; ſa peau devint plus humide; la tranſpiration étoit abondante & générale; les urines d'abord rougeâtres & en petite quantité, continuèrent plus abondamment & moins colorées, déposèrent aſſez promptement un ſédiment blanchâtre; le ventre n'étoit ouvert que par l'effet des lavemens donnés tous les jours. Il y eut vers le ſixième jour quelques heures d'inquiétude, de jactation & de gêne pendant la nuit, temps peu favorable pour demander & adminiſtrer des remèdes qui euſſent d'ailleurs été déplacés. Cet état fut paſſager: à la viſite du matin le pouls étoit plus ſouple, plus développé avec force & redoublement; les crachats parurent plus cuits & comme purulens; la tranſpiration augmenta. On donna la tiſane de coquelicot; la ſueur s'établit avec aſſez d'abondance pendant la nuit ſuivante: il n'y eut plus de fièvre dès le huitième jour; le pouls toujours ſouple avoit repris ſa lenteur & ſa tranquillité naturelle; la toux étoit moins fréquente, l'expectoration ſe ſoutenoit. Le malade commença à manger avant qu'on ſuccombât à la tentation de le purger; cependant après quelques jours, cette indication ayant paru marquée, & l'expectoration ayant ceſſé, il prit un léger purgatif qui fit ſon effet ordinaire; & le malade ſortit de l'hôpital douze ou quinze jours après y être entré, ſans éprouver

les langueurs d'une convalefcence difficile : c'eſt un avantage précieux qu'ont ceux que la Nature guérit; ce qui ſemble indiquer que les moyens dont elle ſe ſert, ſont plus ſimples, plus favorables à la conſtitution de la machine, que les ſecours étrangers que l'art emploie plus ou moins aveuglément, & dont l'effet forcé eſt toujours plus ou moins prolongé pendant la convaleſcence, ſur-tout lorſqu'ils ont été ou trop multipliés ou adminiſtrés mal-à-propos.

André Lefevre, ſoldat du même régiment, ſe trouva à peu-près dans les mêmes circonſtances. On ſe crut obligé de le faire ſaigner deux fois le premier jour qu'il arriva à l'hôpital, de le faire vomir le lendemain, après quoi il fut livré aux forces de la Nature, qui le traita auſſi favorablement que ſon camarade.

Pluſieurs autres ſoldats du même régiment, ont eu la même maladie, & l'iſſue en a été auſſi heureuſe.

Les vents d'oueſt & du ſud régnèrent pendant les premiers jours du mois de mai, & le temps fut couvert & pluvieux: les jours ſuivans furent plus ſereins, & le temps devint aſſez chaud; le vent du nord ſouffloit alors, mais aſſez modérément: bientôt il fut remplacé par le ſud, qui amena des nuages & la pluie: le vent du nord reparut encore pour quelque temps, & procura du froid; mais s'étant calmé, le ſud-oueſt ſouffla, & détermina une pluie abondante.

Les commencemens de Juin furent, comme la fin du mois de mai, le théâtre des vents du ſud & du ſud-oueſt, & la conſtitution humide & pluvieuſe perſévéra. La chaleur fut pendant quelques jours aſſez forte, & même étouffante: après ce temps le nord reparut, & ramena le beau temps & la ſérénité; le ſoleil répandit alors dans les airs une chaleur plus active, qui fut bientôt

tempérée par une pluie très-abondante qui avoit été annoncée par le vent du ſud ; & cette alternative de chaleur & de pluie ſe ſoutint juſqu'au 25 : alors le ſud & le ſud-oueſt reprirent le deſſus, & le gardèrent juſqu'à la fin du mois.

La liqueur du thermomètre a ſouffert beaucoup de variations pendant ces deux mois, & elle paſſoit aſſez rapidement d'un excès à un autre; elle n'a jamais cependant excédé vingt-ſept pouces onze lignes, ni été au-deſſous de vingt-ſept pouces trois lignes.

Les mois de mai & de juin ſont communément les plus ſains dans ce pays; la révolution que le printemps opère dans les corps vivans, eſt paſſée; les machines organiſées ſont déjà pliées aux loix d'une Nature plus active; la ſaiſon prend inſenſiblement plus de conſiſtance; les maladies, ſuites ou effets de ce changement, de cette fermentation dans la Nature & dans les humeurs, ſont ſur leur déclin: d'un autre côté, le ſang n'eſt point encore brûlé, les humeurs ne ſont point exaltées, ni les ſolides deſſéchés par l'action vive & continue d'un ſoleil trop ardent; les fruits accordés dans cette ſaiſon avec beaucoup de ménagement & de ſageſſe, n'ont pu être ni par leur quantité, encore moins par leurs qualités, des cauſes de maladies: les fraiſes & les ceriſes ſont preſque les ſeuls qu'on voie paroître pendant ces deux mois ; eh! quel autre aliment plus agréable & plus ſalutaire, & dont les excès même tirent le moins à conſéquence! ainſi à l'abri des maladies d'été qui n'ont pu être encore préparées & déterminées, débarraſſé de celles du printemps qui ont terminé leur cours, l'homme vit pendant cet intervalle dans la plus grande ſécurité.

Obſervons encore que le fléau épidémique qui avoit

attaqué l'efpèce humaine, ainfi que les animaux, femble enfin avoir épuifé fes forces & fes fureurs; la vie & la fanté répandues dans les villes & dans les campagnes, y ont ramené le travail, la vigueur & l'activité; les troupeaux paiffant l'herbe nouvelle bondiffent dans nos prés, & l'homme qui les immole à fes befoins ou à fon intempérance, ne craint plus de puifer la mort dans des chairs corrompues. Auffi nous avons eu très-peu de maladies à traiter dans la ville, dans l'hôpital & dans les environs, fi l'on en excepte les catarres que les variations de l'air & le froid qui n'eft pas ordinaire dans cette faifon, ont occafionnés, que des caufes particulières dont il a été fait mention, avoient aggravés & multipliés; un petit nombre de fièvres putrides anomales, & les reftes opiniâtres des affections qui avoient régné dans les mois précédens.

Il eft arrivé à l'hôpital vers la fin d'avril & dans le courant de mai, quelques foldats du régiment de Conti, qui paroiffoient foiblement frappés de la maladie épidémique expirante; ils avoient la fièvre plus ou moins aiguë, le pouls vif, précipité, affez faillant, médiocrement tendu, le point de côté léger, la toux preffante & incommode, la langue blanche & humectée, l'eftomac fort embarraffé, &c. Une faignée, beaucoup de délayans, le vomitif, le fur-lendemain une purgation, diffipoient avec beaucoup de facilité cet état peu grave: la Nature feule eût peut-être auffi bien fait; mais l'art toujours jaloux, & quelquefois même trop preffé de la fuppléer, ne voulut pas perdre fes droits. Quoi qu'il en foit, il paroît qu'on auroit tort de refter dans l'inaction, lorfqu'on voit clairement qu'on peut agir avec fûreté & avec fruit, lorfque les indications font fimples, évidentes & bien marquées; ce qui prouve encore, indépendamment de

la

la légèreté des ſymptômes, combien l'épidémie étoit foible, diſpoſée & prête à céder.

On a pu voir dans le tableau varié que nous avons tracé de cette épidémie, différentes nuances, différens aſpects, mais toujours le même objet; elle s'eſt toujours préſentée, ainſi que nous l'avons annoncé au commencement, ſous la forme décidée, quoique diverſifiée, de la fluxion de poitrine compliquée avec la fièvre putride vermineuſe. Nous allons tâcher, pour compléter notre travail ſur cette matière intéreſſante, d'ajouter ici le tableau théorique & raiſonné de cette épidémie, quoiqu'à dire le vrai, il nous paroiſſe bien autrement difficile & dangereux d'imaginer & de diſcourir, que de voir & de raconter.

On peut d'abord poſer pour principe, que toute maladie qui attaque de la même façon un certain nombre de perſonnes, eſt excitée par une cauſe commune & générale; & qu'il n'y a point de cauſe auſſi univerſellement la même, dont les effets ſur le corps ſoient plus étendus, plus conſtatés, quoique moins connus, que l'air. Les alimens fourniſſent un principe beaucoup moins fécond, parce qu'ils ſont plus diverſifiés, plus facilement variables par la poſition des lieux, le caractère des terreins, la nature des climats, l'état, la fantaiſie & la volonté de ceux qui en uſent: ils ne doivent cependant pas être exclus de la coopération aux maladies générales, parce qu'ils participent plus ou moins de l'altération de l'air, & qu'il y a d'ailleurs des circonſtances où ils préſentent des vices réels & obſervables.

L'influence de l'air dans la production des maladies populaires, eſt une de ces vérités auſſi ancienne que la Médecine. Hippocrate, le premier & le plus grand des

Médecins, a donné ſur cet objet les leçons les plus multipliées, les principes les plus ſûrs & les exemples les plus ſatisfaiſans.

Sans admettre ni conteſter l'exiſtence & l'action des miaſmes, dans certains cas étrangers à notre ſujet, on pourroit préſumer que nos maladies ſimplement épidémiques & nullement contagieuſes, ont pu être excitées par les qualités phyſiques de l'air; & c'eſt dans cette hypothèſe que les Obſervations météorologiques préſentent quelque utilité: il ne s'agiroit que de trouver leur liaiſon & leur connexité avec les Obſervations chimiques, & découvrir ainſi la chaîne qui lie les effets que nous avons cru pouvoir déterminer dans la machine, avec ceux qu'ont dû produire les altérations ſenſibles de l'atmoſphère.

Nous devons rappeler qu'après une automne aſſez humide, l'hiver le plus rigoureux plongea toute la Nature dans l'inaction & l'engourdiſſement; le froid pénétrant qui régna avec tant de conſtance, ſembloit deſſécher les êtres organiſés, criſper & racornir tous les pores, tous les vaiſſeaux expoſés à ſon impreſſion immédiate, empêcher l'iſſue des humeurs perſpiratoires, & ſuſpendre dans tous les petits canaux le mouvement des liquides. A peine l'artiſan pouvoit-il quitter le feu pour s'exercer à un atelier, & la terre que la gelée avoit endurcie, ne permettoit au laboureur aucune eſpèce de travail champêtre: les corps vivans ſurchargés d'humeurs, ne purent aiſément s'en débarraſſer, ſoit à cauſe du reſſerrement des vaiſſeaux perſpiratoires, pulmonaires & cutanés, ſoit par le défaut d'exercice & de mouvement devenus preſque impraticables. La rigidité, la force ſyſtaltique du ſyſtème vaſculaire augmentant avec le froid, le ſang a dû néceſſairement devenir plus denſe, plus battu, acquérir, pour

ainfi dire, plus de force & de ton, difpofition émi-nemment favorable à l'état inflammatoire. La diminution confidérable des tranfpirations produifit donc naturellement une pléthore, foit de fang qui fe dépuroit moins, foit de férofités qui féparées du fang ne trouvoient pas une iffue bien libre; ainfi fe formoit lentement ce principe hétérogène qui devoit troubler le mouvement & le mélange exact des parties du fang, par fon féjour dans les extrémités infenfibles ou non irritables des vaiffeaux: ce principe fe fortifioit, s'étendoit de jour en jour, & croiffoit, pour ainfi dire, en énergie & en quantité, avant de donner aucun figne de fon exiftence. Par un progrès naturel, l'engorgement des tuyaux excrétoires & des vaiffeaux plus confidérables fuccède à celui des capillaires; déjà les fécrétions commencent à languir, l'appétit diminue, le moindre exercice laffe & fatigue; bientôt le fang eft altéré, les vaiffeaux fenfibles font agacés: à ce fignal, la Nature endormie fe réveille; toutes les parties irritables & mobiles font mifes en action & en mouvement; la fièvre s'excite, & en commençant elle augmente ou développe des engorgemens particuliers; elle détermine une partie plus ou moins confidérable de cette matière hétérogène & couenneufe que le fang charie dans les organes affoiblis, irrités, difpofés à la recevoir, ou avec lefquels elle peut avoir quelqu'analogie.

On conçoit aifément comment toute caufe qui fait dans la machine une révolution fubite, peut hâter le progrès du principe morbifique, l'altération du fang & le développement de la maladie. Parmi ces caufes, la plus prompte, la plus analogue & la plus décifive, eft fans contredit, l'expofition d'un corps échauffé par la débauche ou l'exercice, à un froid vif & imprévu; elle peut même feule & fans difpofition antérieure, occafionner la même

maladie, en faiſant refluer dans le ſang la matière de la tranſpiration, & ſur-tout la ſueur, & en occaſionnant un dépôt de cette même humeur dans une des parties où cette tranſpiration eſt le plus émue. Cette matière peut d'autant plus être regardée comme hétérogène au ſang, qu'elle a ſubi dans les couloirs de la peau ou des poumons, une plus grande altération. On ſe croiroit fondé à établir que la couenne qui ſe forme dans le ſang, eſt formée par la matière même de la tranſpiration retenue, ſi l'on conſidère que cette couenne ſe remarque ſingulièrement & conſtamment dans toutes les maladies de fluxions, où la tranſpiration arrêtée joue un rôle conſidérable comme cauſe ou comme accident, & qu'on l'obſerve ſur-tout dans la ſaiſon où les arrêts de tranſpiration & les maladies qui en ſont la ſuite, ſont plus généralement répandues; on pourroit ſoupçonner que, dans certains cas, cette matière fixée & comme engourdie dans la partie principalement affectée & dans les capillaires, n'eſt point ſuffiſamment mêlée avec le ſang, & qu'il eſt beſoin de la troubler, de ſecouer la machine, de donner aux vaiſſeaux & aux humeurs un mouvement nouveau & différent. C'eſt préciſément ce que l'émétique opère avec autant d'avantage que d'efficacité; d'où il réſulte que la ſaignée placée après l'action de ce remède, donne un ſang très-couenneux, tandis qu'il ſortoit auparavant rouge, pur & inaltéré.

En confirmation de ces idées, & malgré le préjugé reçu, que la conſtitution froide & boréale de l'hiver eſt extrêmement ſaine, nous remarquerons d'après l'expérience, qu'elle devient nuiſible quand elle paſſe certaines bornes, & qu'elle produit des effets aſſez ſemblables à ceux que nous avons cru pouvoir déterminer. On voit en effet, en parcourant les faſtes de la Médecine

obſervatrice, que cette conſtitution immodérée eſt principalement fertile en fièvres inflammatoires, putrides, en catarres, pleuréſies & péripneumonies. Ce ſont ces mêmes maladies qu'Hippocrate, le chef des Obſervateurs, note comme une ſuite des grands froids & des vents du nord *(a)*. Parmi les vrais diſciples de ce grand maître, Baillon rapporte qu'en 1571, l'hiver ayant été très-rigoureux, il y eut une très-grande quantité de maladies, ſur-tout de pleuréſies, de catarres, de fluxions ſur les poumons; les malades rendoient des vers qui avoient demi-pied de long. . . . . les points de côté réſiſtant aux ſaignées multipliées, étoient ſouvent emportés par le vomiſſement ou la déjection des vers *(b)*. Suivant le même auteur, l'année 1573, où le froid fut porté à un point de vivacité & de durée encore inobſervé, fut très-fertile en maladies inflammatoires; les pleuréſies furent très-répandues & très-funeſtes; un des ſymptômes dominans & fâcheux étoit ce deſſéchement, cette aridité des couloirs de la peau que nous avons eu occaſion de faire remarquer *(c)*. La même choſe arriva à Londres au rapport de Sydenham, pendant l'hiver de 1665 qui fut très-froid & très-long; les péripneumonies, pleuréſies, angines & autres maladies inflammatoires de cette eſpèce, firent de grands ravages *(d)*. Celſe reconnoît que de tous les temps, la conſtitution boréale eſt la plus propre à exciter des toux, des points de côté, des fluxions de poitrine *(e)*; & Rhazis recommande de

---

(a) Hippocrat. *aphor.* 5 *&* 23, *lib.* III.

(b) Ballonii *Epidem. & Ephemer. lib.* I, *pag.* 20.

(c) *Ibid. Conſtitut. quarta.*

(d) Sydenham *opera, lib.* I, *ſect.* II, *cap.* I.

(e) *Lib.* III.

préſerver des vents du nord ceux qui ont la poitrine foible & délicate.

En parcourant les Obſervations répandues dans les Journaux de Médecine, je vois des maladies ſans nombre ſuccéder à l'hiver de 1709, qui par ſa rigueur extrême a mérité le triſte avantage de faire époque. Le froid de l'hiver de 1716, inférieur au précédent ſeulement de trois degrés, & qui dura, à quelques légers intervalles près, depuis le 15 décembre jusqu'au 30 janvier, donna naiſſance à beaucoup de pleuréſies d'une très-mauvaiſe eſpèce, ſuivies de délire, affaiſſement, mouvemens convulſifs. On retira beaucoup de ſoulagement des ſaignées & des catartico-émétiques *(f)*. En 1729, l'opiniâtreté & la longueur du froid qui dura jusqu'en mai, rendit très-fréquentes & très-dangereuſes les pleuréſies & péripneumonies *(g)*. En 1733, le froid qui régna aſſez vivement, produiſit beaucoup de douleurs de rhumatiſme, & des pleuréſies très-graves *(h)*. L'hiver de 1740, ſuccédant à une automne froide & pluvieuſe, approcha de celui de 1709 par la violence du froid, & le ſurpaſſa en durée, ayant perſiſté ſans intermiſſion, depuis le 6 janvier jusqu'au 9 mars. Un froid auſſi long produiſit beaucoup de maladies . . . fièvres catarrales putrides . . . malignes . . . avec affection grave de la poitrine & de la tête *(i)*.

Toutes ces hiſtoires montrent évidemment la liaiſon conſtante entre telle conſtitution & telles maladies, &

(f) Journal de Médecine; mois de décembre 1763.

(g) *Ibidem.* Juin 1764.

(h) *Ibidem.* Août 1764.

(i) *Ibidem.* Décembre 1764.

elles fortifient la chaîne qui unit les faits & les idées, l'obfervation & le raifonnement.

Quoiqu'il paroiffe bien évident que l'air, par fes qualités phyfiques, par fa froideur, fa féchereffe, par une incurfion rapide des pays feptentrionaux, ait pu produire nos maladies épidémiques, on ne peut cependant refufer un rang parmi les caufes auxiliaires, à l'altération fenfible des alimens, & fur-tout des fubftances animales. Ramazzini ne fait point difficulté d'attribuer les conftitutions maladives en grande partie, à la mauvaife rouille qui détériore les végétaux & les fruits d'automne (*k*). Cependant ces alimens étoient ou paroiffoient moins viciés & plus fains que la nourriture fournie par les animaux; mais leur ufage n'a pu être continué en hiver, le froid ayant totalement brûlé & dépouillé les jardins: le peuple, & fur-tout le foldat, étoit donc réduit à la chair des beftiaux, qui, comme nous l'avons remarqué, victimes choifies du fléau épidémique, portoient dans leurs entrailles & dans leur fang, des caufes manifeftes de maladie & de mort. On fait que les humeurs animales confervent, même après la mort du fujet, ou en étant féparées, certaines qualités dont elles étoient auparavant imbues, & qu'elles deviennent ainfi un levain propre à exciter dans les corps vivans où elles feroient reçues, la même fermentation ou altération qu'elles éprouvoient: la communication des charbons, l'inoculation de la petite vérole en font des preuves frappantes. Les hommes en mangeant ces chairs infectées, ont dû néceffairement avaler le poifon avec la nourriture: les organes digeftifs peut-être affoiblis par la vie fédentaire & inexercée, n'ont pu dompter entièrement ces mauvaifes qualités; ils font devenus le premier fiége & le premier théâtre du mal.

(*k*) *De conftitut. aër.* 1690.

Ces digeftions viciées ou imparfaites ont dû laiffer des embarras dans les premières voies, former des matières propres au développement & à la nourriture des vers, fournir au fang un chile impur, & préparer ce principe de l'altération du fang, mobile & caufe de la fièvre putride: de-là ce caractère éminemment putride joint à la difpofition inflammatoire, de-là l'état vermineux, les fymptômes abdominaux, l'affaiffement, &c. de-là encore l'abondance & l'utilité de la crife inteftinale.

De cette caufe fe déduit auffi naturellement la multiplicité des maladies dans les endroits où la mortalité des beftiaux étoit plus répandue: on voit pourquoi la maladie épidémique n'a point développé fes fureurs dans certains endroits, tels que cette ville, où le peuple eft reftreint à la chair de cochon falée, où les gens aifés fe bornent à l'ufage du bœuf, & où les uns & les autres fe privèrent de la chair des bêtes à laine. Il peut fe faire auffi que d'autres raifons particulières aient contribué à cette diftinction avantageufe; mais on peut d'autant moins nier l'utilité de cette circonfpection, que dans le Vivarais & dans les villages où cette maladie dominoit principalement, l'on n'y tue point de bœufs, & l'on n'y vit prefque que de moutons ou de brebis, fur-tout le foldat & cette portion du peuple qui a été fpécialement affectée.

On ne peut point déterminer au jufte pourquoi, tous les hommes étant expofés aux mêmes caufes, les uns ont fuccombé, tandis que les autres fe font fouftraits à leur impreffion. On fait en général, que tous les corps diverfement fenfibles & fufceptibles, font différemment affectés par les mêmes caufes, & que cette idiofyncrafie fait que dans les uns, les reins plus ouverts ont fuppléé à la tranfpiration, que dans d'autres, des diarrhées ont

fervi

ſervi à emporter les réſidus des mauvaiſes digeſtions, que dans ceux-ci le tiſſu de la peau plus lâche a ſoutenu l'effort d'un froid vif & reſſerrant, que dans ceux-là un eſtomac robuſte a dompté le poiſon; que pluſieurs de ceux qui ont ſuccombé, y apportoient une diſpoſition produite par des chagrins, par des ſoucis, par la frayeur, par des débauches, par des imprudences, &c. On peut croire que les premières victimes de la maladie étoient ceux qui lui préſentoient plus d'accès & de diſpoſition: auſſi ont-ils été plus fortement touchés; que ceux qui ont réſiſté plus long-temps, étoient mieux conſtitués & plus ſains d'ailleurs; que les derniers chez qui les cauſes déterminées de la maladie déjà affoiblies, (l'hiver étant devenu moins rigoureux & les beſtiaux moins malades) n'avoient pu produire qu'une légère altération, ont dû ſon développement à la révolution que le retour du printemps opère dans la machine: la légèreté des maux a annoncé la foibleſſe de la main qui frappoit, & la forte réſiſtance, la bonne conſtitution des corps attaqués.

Les ſoldats Invalides qui forment la garniſon de notre citadelle, eſſuyèrent dans le cours des mois de maï & juin une maladie qui ſe préſenta d'abord ſous l'aſpect le plus grave & le plus fâcheux; ils arrivoient à l'hôpital dans un affaiſſement extrême, dévorés par une chaleur exceſſive, tourmentés d'une ſoif ardente, le viſage d'un rouge ſaturé, la langue gonflée, noire, aride & brûlante; la fièvre extérieure chez quelques-uns, étoit conſidérable, le pouls vif & précipité. On crut devoir attribuer cet état aux excès trop habituels du vin, des liqueurs fortes, de la pipe, excès que la rigueur du froid avoit ſans doute fait augmenter, & par le moyen deſquels ils s'étoient peut-être préſervés de maladies plus graves;

aux travaux de la campagne devenus moins praticables & plus difficiles après une longue inaction; à l'impreſſion d'une ſaiſon plus active, &c.

Quelques-uns de ces malades ne furent pas ſaignés : le remède général qui ſembloit auſſi plus approprié à cet état d'aridité, de criſpation, de racorniſſement de tout l'organe inteſtinal, étoit une boiſſon abondante de tiſane émulſionnée ou d'eau de ceriſes, & quelques poudres abſorbantes nitreuſes. On ne ſauroit exprimer avec quelle promptitude ces larges boiſſons que les malades prenoient avec le plus grand plaiſir, changèrent leur état; une pluie abondante qui tombe ſur des prairies deſſéchées par un ſoleil ardent, n'a pas un effet plus prompt & plus marqué. Ils étoient pendant trois ou quatre jours reſtreints à ce ſeul remède; on ſubſtituoit au bouillon quelques crêmes de ris; la détente arrivant & la ſoupleſſe conſtatée par les ſignes qui lui ſont propres, on les purgeoit; ils ſortoient de l'hôpital parfaitement guéris. Le nommé *la Fleur*, qui avoit le plus mérité cette maladie, & qui en avoit éprouvé les ſymptômes les plus graves, eut un mois après, une rechute excitée par les mêmes cauſes: il ne fut pas plutôt arrivé à l'hôpital, qu'il demanda lui-même avec empreſſement les mêmes tiſanes, dont il obtint pour la ſeconde fois une guériſon auſſi prompte que facile.

OBSERVATIONS des Maladies épidémiques qui ont régné à Challon-ſur-Saône pendant l'année 1767, par M. DE LOISY, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin des hôpitaux dudit Challon.

L'HIVER de 1767 commença par le froid le plus rigoureux dont on ſe ſouvienne; ſa durée fût d'environ un mois: il fut donc près d'une fois plus long que celui de 1709 qui dura dix-ſept jours; & en comparant les Obſervations météorologiques que nous avons faites, avec celles que nous avons de 1709, nous remarquons qu'il n'y eut qu'un demi-degré de différence, puiſqu'en 1709, la liqueur du thermomètre deſcendit à quinze degrés au-deſſous du terme de la glace, & que le 11 janvier 1767, elle fut à quatorze degrés & demi. La Saône fut gelée dès les premiers jours d'un bord à l'autre, au point de pouvoir être traverſée par des voitures ſans aucun riſque: l'épaiſſeur de la glace fut de quatorze pouces. Le froid de 1766 fut bien vif à la vérité, & perſévéra ſans diſcontinuité depuis le 13 décembre 1765 juſqu'au 13 février ſuivant; mais dans ſa plus grande violence, le thermomètre ne deſcendit qu'à treize degrés, & l'épaiſſeur de la glace ne fut que de onze pouces.

La forte gelée de 1767 ayant ceſſé, l'hiver continua dans les alternatives conſtantes de pluie, de neige, de gelée, de temps doux, d'humidité, & ces variétés durèrent ſi long-temps que cette ſaiſon ne fut pas reconnoiſſable; il neiga ſur la fin d'avril, & il gela à différentes

fois aſſez fort pour ôter toute eſpérance de recueillir du vin.

L'été fut également pluvieux & très-variable ; il n'y eut que ſur la fin quelques jours aſſez beaux & médiocrement chauds.

L'automne fut dans ſon commencement, pluvieuſe & froide. Le mois de novembre fut très-froid, & l'air conſtamment chargé de brouillards qui ne produiſirent ni pluie ni neiges. Celui de décembre fut à peu-près de même, mais beaucoup plus froid.

Cette conſtitution de l'air ſi peu ordinaire, ſi contraire à la ſanté par ſon excès dans le froid, ſes variations conſtantes & ſoudaines dans ſes qualités ſenſibles, paroît être la cauſe éloignée du grand nombre de malades que nous avons eus cette année.

Ce ne fut que ſur la fin de la ſaiſon où nous aurions dû avoir le printemps, que l'on s'aperçut qu'il y avoit beaucoup de malades, avec une entière uniformité d'accidens. Cette maladie qui conſiſtoit en une inflammation de la luette & des amigdales, accompagnée de la fièvre la plus vive, porta ſes effets particulièrement ſur les enfans, dont il y en eut peu d'exempts, elle continua pendant tout l'été, diminua aux approches de l'automne, & ceſſa enfin tout-à-fait à celles de l'hiver.

L'automne préſenta des maladies d'un caractère différent : elles en imposèrent d'abord, en ſe montrant ſous l'appareil de celles de l'été ; mais la fièvre dégénérant inſenſiblement en putride bien marquée, fit voir une autre eſpèce de maladie différente par la nature de la fièvre, par le danger qui l'accompagna, par les ſujets qu'elle attaqua, & par le traitement qu'elle exigea. Ainſi le mal de gorge inflammatoire ayant été l'accident inſéparable de preſque toutes les maladies qui ont paru en 1767 à

Challon-ſur-Saône, depuis la fin du printemps juſqu'à celle de l'automne, & ayant affecté en même temps un très-grand nombre de perſonnes de tout âge & de tout ſexe, on peut dire que les maux de gorge ont réellement formé un genre d'épidémie dans cette ville. Néanmoins, comme ceux qui ont régné une partie du printemps & tout l'été, ont attaqué principalement les enfans, avec une fièvre très-aiguë à la vérité, mais qui n'a eu de danger qu'autant qu'on ne lui a pas oppoſé le traitement le plus ſimple, & que les malades ont été en très-grand nombre, tandis que ceux que l'on a obſervés pendant l'automne, n'attaquoient que les adultes, ſe trouvoient joints à une fièvre de mauvais caractère qui demandoit un traitement particulier & très-varié, il ſuit que l'on doit diſtinguer les maladies de l'été de celles de l'automne, les premières ayant eu un caractère vraiment épidémique, & les autres ne pouvant porter ce nom par le petit nombre de malades qui en ont été attaqués.

MALADIES DE L'ÉTÉ.

Maux de gorge épidémiques avec fièvre aiguë, ſouvent éruptive.

SI nous n'obſervames point de maladie populaire pendant l'hiver & le printemps de 1767, quoique ces deux ſaiſons aient été très-irrégulières, c'eſt qu'elles furent celles qui diſposèrent les corps aux maladies qui parurent dans la ſuite de l'année. Les voies de l'inſenſible tranſpiration conſtamment gênées par le froid exceſſif de l'hiver, fréquemment dérangées, ſouvent ſupprimées par les variations de l'air dans la ſaiſon ſuivante ; & cette évacuation ſi néceſſaire à la vie ſaine, lorſqu'elle ſe fait convenablement, n'ayant pas été dans tous les ſujets

rétablie en entier, ou compenſée par d'autres, il en a dû réſulter un dérangement, par la retenue dans la maſſe du ſang, de matières hétérogènes qui avoient été deſtinées à en être expulſées comme nuiſibles, & peut-être encore par l'introduction de vapeurs corrompues dont l'air eſt plus ou moins chargé, ſuivant qu'il a été plus ou moins long-temps humide. Auſſi ces deux cauſes ont-elles eu particulièrement leurs effets dans les ſujets chez leſquels la tranſpiration n'eſt pas naturellement bien abondante, tels que ſont les enfans & les perſonnes d'un tempérament pituiteux.

Quant aux maux de gorge qui ont été l'accident eſſentiel de l'épidémie, je ſuis porté à croire que l'air froid & humide, par ſon contact ſur les glandes du fond de la bouche, a occaſionné l'affoibliſſement de leur reſſort & l'épaiſſiſſement de l'humeur qu'elles ſéparent. C'eſt le ſentiment d'Arbuthnot, qui dans ſon Traité ſur les effets de l'Air *(a)*, dit que les indiſpoſitions catarreuſes paroiſſent dépendre de l'humidité & de la froideur de l'air, & que les toux & les catarres ſont l'effet de l'air froid & humide *(b)*.

La maladie dont je donne la deſcription, a été ſi générale parmi les enfans, qu'il y en a eu très-peu qui n'en aient été attaqués : dès que dans une maiſon un enfant étoit tombé malade, tous les autres le devenoient bientôt, ſans qu'elle fût pour cela contagieuſe. Les adultes n'en ont pas été abſolument exempts, mais elle a été moins commune chez ceux-là, & très-rare chez les perſonnes d'un âge moyen. Elle n'a pas ſeulement été obſervée dans la ville, mais encore dans les campagnes voiſines & bien au loin.

(a) Chap. VI, §. XL, page 210.
(b) §. XLI, page 216.

Une légère douleur des amygdales annonçoit ordinairement la maladie; la fièvre furvenoit enfuite, qui commençoit par un friffon de dix à douze heures, & de-là on paffoit rapidement à une chaleur exceffive; le pouls étoit vif, dur & très-précipité, la peau sèche & brûlante, le vifage enflammé, les yeux vifs & étincelans; la langue étoit d'un rouge foncé, cependant humide & point chargée les premiers jours; elle devenoit enfuite aride, & fe couvroit à fa bafe d'une pellicule jaunâtre. Le mal de gorge n'occupoit ordinairement que les amygdales & la luette, en forte que la déglutition étoit plus douloureufe que difficile. Les glandes étoient très-tuméfiées, & tout l'intérieur de la bouche étoit d'un rouge ardent. L'inflammation augmentoit avec la fièvre, & duroit autant qu'elle; quelquefois l'engorgement fe communiquoit aux parotides & aux maxillaires. Dans le progrès du mal, & lorfqu'il étoit confidérable, il furvenoit des aphtes dans le fond de la bouche, qui quelquefois fe multiplioient au point d'en occuper tout l'intérieur, & fatiguoient confidérablement les malades. La fécherefle des narines & l'enchifrenement étoient encore un accident très-incommode; mais fur le déclin, lorfque les glandes de la membrane pituitaire fe relâchoient, que l'humeur qui les engorgeoit, fe délayoit, il furvenoit un écoulement d'une humeur vifqueufe, épaiffe & blanche; ce qui a fait hafarder à quelques Obfervateurs, de dire que cette évacuation étoit l'effet d'un abcès du cerveau, & que cette maladie étoit de même efpèce que celle qui les années dernières fut épizootique fur les chiens; mais l'un n'eft pas en effet plus réel que l'autre.

Le troifième jour de la fièvre pour l'ordinaire, quelquefois plus tôt, d'autres fois plus tard, fuivant qu'elle

étoit plus ou moins vive, il paroiſſoit d'abord ſur le viſage, une eſpèce d'éruption de taches rouges de la largeur d'une lentille, ſans élévation; cette éruption gagnoit enſuite la poitrine, & ſucceſſivement les mains, les bras, les jambes, les cuiſſes; ce qui d'abord en impoſoit aux inattentifs, qui la prenoient pour la rougeole. Quelquefois ce n'étoit qu'une ſimple rougeur ſans taches diſtinctes, qui augmentoit inſenſiblement, & couvroit toute la ſurface du corps: la rougeur étoit d'autant plus vive que la fièvre étoit plus forte, elle s'éteignoit dans la rémiſſion. Quelquefois le millet blanc ſe joignoit à cette éruption, & alors la maladie étoit très-violente: cette rougeur duroit ordinairement trois jours, & quelquefois cinq à ſix, après quoi elle diſparoiſſoit en s'éteignant inſenſiblement, & l'épiderme tomboit par écailles plus ou moins grandes, ſuivant l'intenſité de la maladie; on en a vu de ſi larges, qu'il ſembloit que c'étoit un gant que l'on avoit tiré du bras des malades.

La durée de la maladie dans ſon danger, étoit communément de quatorze jours, quelquefois elle étoit terminée au ſeptième & au neuvième, mais très-rarement, & plus ſouvent elle alloit au vingt-unième jour & même au-delà: à l'exception de quelques moiteurs qui ſurvenoient à la fin, ou lorſque le danger ceſſoit, aucune évacuation ſenſible bien caractériſée critique, n'annonçoit la fin de la maladie; mais elle ſe terminoit inſenſiblement, en ſorte que l'intervalle compris entre la diſparition du danger & la ceſſation totale de la fièvre, étoit ordinairement très-long.

Cette maladie étoit peu dangereuſe par elle-même, elle ne le devenoit que par les effets d'un mauvais traitement; le plus ſimple a été celui qui m'a paru convenir. La principale indication étoit d'abattre le grand mouvement

mouvement du fang, & c'eft pour ainfi dire, la feule à laquelle je me fuis attaché dans le fort de la maladie. Je confeillai un régime févère & rafraîchiffant, à proportion de la violence de la fièvre, & j'avois l'attention à ce que les bouillons ne fuffent préparés qu'avec le veau ou le poulet, & d'y faire cuire quelques plantes rafraîchiffantes & acidules, comme la laitue, l'ofeille, la chicorée. Pour boiffon ordinaire, j'employai une tifane avec ces mêmes plantes, ou feulement une infufion de fleurs de mauve, ou une limonade légère, ou de l'eau de veau, ou de celle de poulet fimple lorfque les facultés des malades qui m'étoient confiés, pouvoient le permettre; la chaleur de la peau plus ou moins âcre, la langue plus ou moins sèche, &c. me guidoient dans l'adminiftration des remèdes plus ou moins rafraîchiffans. C'eft pourquoi, fi la langue confervoit encore quelque humidité, fi la chaleur de la peau étoit modérée, je prefcrivois trois fois par jour, une verrée d'aposèmes préparés avec la chicorée, l'ofeille, le fraifier, la laitue, à quoi j'ajoutois la poudre tempérante & le firop de limons; mais fi je remarquois de l'aridité & de la féchereffe à la langue, j'y fubftituois le petit lait auquel j'ajoutois le fel fédatif. Le foir je donnois un julep avec les eaux de laitue, le firop de limons & quelques gouttes d'efprit de foufre. Le ventre étant ordinairement refferré, j'avois foin de faire donner chaque jour, un ou deux lavemens émolliens. Pour remédier au mal de gorge, j'ai employé avec avantage le fel de Saturne dans les gargarifmes.

Pour ce qui concerne la faignée, j'ai été très-réfervé fur fon ufage; je ne l'ai employée qu'auprès des adultes, & feulement lorfque les accidens étoient preffans; je la pratiquois alors, foit au bras, foit au pied, fuivant les

circonſtances; mais je n'ai jamais excédé le nombre de trois. J'avois remarqué que le ſang étoit long-temps à ſe fixer, que ſa conſiſtance avoit peu de fermeté, que ſa couleur étoit d'un rouge de corail avec peu de ſéroſités, ce qui indiquoit qu'il n'en falloit tirer qu'avec ménagement; cependant lorſque la violence des accidens m'y contraignoit, je me ſuis prêté aux circonſtances, ſans égard à l'éruption ou prochaine ou préſente, la regardant abſolument comme ſymptomatique, puiſque les accidens ne diminuoient en rien lorſqu'elle ſe montroit, pas même dans toute ſa durée.

J'inſiſtois ſur l'uſage abondant des délayans, des tempérans & des rafraîchiſſans, tant que je remarquois beaucoup d'érétiſme, de chaleur & de ſécherefſe: par ce moyen je détrempois le ſang, je donnois de la fluidité aux humeurs, & j'adouciſſois les parties âcres dont le ſang pouvoit être chargé, & en même temps je procurois la détente des vaiſſeaux & le relâchement des glandes, pour diſpoſer aux ſéparations critiques. J'ai ajouté quelques acides à ce traitement, afin de corriger la qualité du ſang qui me paroiſſoit tendre à ſa diſſolution. Enfin, je n'ai donné de purgatifs qu'autant que j'ai pu préſumer avoir obtenu ces effets par la diminution du mal de gorge, le ralentiſſement du pouls, la douceur de la peau, l'humidité de la langue, les urines moins ardentes, le ventre plus libre, &c. alors j'ai commencé par les plus doux, & j'ai augmenté leur force à proportion de la diminution de la maladie.

Cette maladie vraiment épidémique, ne ſemble guère différer de celle qui parut à Lauſanne, au printemps de 1761, & dont M. Tiſſot donne la deſcription dans ſon Avis au Peuple *(page 140, §. XVII & ſuivans)* faiſant obſerver à la fin, d'après l'éditeur de ſon Traité des

Fièvres, que cette maladie a beaucoup de rapport avec le mal de gorge gangréneux qui a été épidémique depuis vingt ans, dans plufieurs endroits de l'Europe.

Le traitement échauffant que des empyriques firent adopter aux gens de la campagne, fous prétexte d'exciter la Nature à l'expulfion du venin qu'ils fuppofoient gratuitement, a eu les plus mauvais fuccès. Les faignées multipliées que quelques autres employoient, les vomitifs, les purgatifs, n'ont pas mieux réuffi: les malades traités par cette dernière méthode, & qui n'y ont pas fuccombé, ont eu une convalefcence longue & difficile; d'autres ont fini par l'hydropifie, l'anafarque; tous avoient une foibleffe de nerfs très-remarquable.

Maladies de l'Automne.

Fièvres putrides.

Le changement de faifon ne mit point de fin aux maux de gorge ci-deffus, le nombre des malades feulement diminua beaucoup, particulièrement fur la fin de l'automne, où l'on vit fi peu de malades de cette efpèce, que l'épidémie parut comme terminée: mais dans cette même faifon, on en remarqua quelques autres dont les commencemens de la maladie fe trouvant avec des accidens qui reffembloient à ceux de l'épidémie courante, firent d'abord croire que l'on n'en avoit pas une autre à combattre; mais on ne tarda pas à s'apercevoir de la différence.

Quelques jours avant de s'aliter, les malades fe plaignoient d'un petit mal de gorge, qui fe remarquoit à un peu de douleur en avalant, à un léger gonflement & à une rougeur de la luette & des amygdales: ils reffentoient en même temps un mal-être univerfel, quelques

friſſonnemens irréguliers, des inquiétudes & des agitations pendant la nuit; ils n'avoient que peu ou point de ſommeil; la bouche étoit mauvaiſe avec dégoût, quelques envies de vomir, & la tête très-douloureuſe; tel fut le prodrome de la maladie: il ſurvenoit enſuite un friſſon qui duroit quatre à cinq heures, & qui étoit ſuivi d'une chaleur conſidérable; le viſage étoit enflammé, les yeux étincelans, & la douleur de tête paroiſſoit inſoutenable; la langue cependant étoit humide & ne paroiſſoit point échauffée; ſur la fin ſeulement, elle ſe ſéchoit ſans devenir plus rouge. Le mal de gorge ne ſuivoit point l'excès de la fièvre; il ſe diſſipoit au contraire après ſept à huit jours; mais il lui ſuccédoit une petite toux avec un peu d'oppreſſion, & quelques malades crachoient ſur la fin, comme un dépôt qui ſe feroit fait ſur la poitrine, ſans qu'aucune douleur de cette partie ſe ſoit jointe à cet accident. Les urines étoient rouges & ardentes dans les premiers temps de la maladie; mais de-jour à autre, elles perdoient de cette teinte; elles paroiſſoient enſuite citronnées & peu à peu elles devenoient crues & claires, comme ſi elles avoient été filtrées: elles reſtèrent dans cet état de crudité pendant tout le cours de la maladie, non-ſeulement après la ceſſation de tout danger, mais on les remarquoit encore telles après l'extinction de la fièvre, en ſorte que les urines coulèrent abondamment, ſur-tout dans le déclin, mais ne donnèrent dans tout le cours de la maladie aucun ſigne de coction. Le ventre étoit reſſerré dans les commencemens, mais il ſurvenoit dans la ſuite un dévoiement; les déjections étoient fréquentes, ſéreuſes au point que les boiſſons & les bouillons ne ſembloient que paſſer, ſans avoir ſouffert d'altération. Le pouls étoit d'abord vif & animé; les malades ſe plaignoient principalement d'une douleur de tête exceſſive, qui avec

des yeux extrêmement étincelans, menaçoit d'un délire prochain; & en effet, environ le douzième jour ou le quinzième de la maladie, il paroiſſoit avec une inſomnie continuelle: à proportion qu'il s'établiſſoit, les urines devenoient plus crues, le ventre ſe météoriſoit, le pouls devenoit plus petit, plus ſerré, plus fréquent; à la fin, il étoit irrégulier, peu ſenſible, & on remarquoit une tendance à l'aſſoupiſſement, qui ſe déterminoit enfin, mais toujours avec délire. La peau étoit brûlante au toucher, & on ſentoit les chairs palpiter ſous la main. Ces derniers accidens qui formoient le dernier période de la maladie, furent toujours tels que le ſort des malades ſembloit déſeſpéré; la plus grande partie cependant ſe ſont tirés d'affaire.

Environ le trentième jour de la maladie, & quelque-fois plus tard, on commençoit à s'apercevoir d'une diminution: le mieux paroiſſoit enfin quatre à cinq jours après, mais inſenſiblement, & la convaleſcence étoit également longue; en ſorte que du principe de la fièvre à ſon entière ceſſation, on comptoit au moins cinquante jours ſans que la terminaiſon de la maladie pût être juſtement attribuée à aucune criſe ou évacuation ſen-ſible, ſi ce n'eſt de petites moiteurs qui parurent ſur la fin. La plupart des malades ont eu des ſaignemens de nez, quelques-uns même des hémorragies qui n'ont jamais paru critiques; au contraire, les accidens loin de perdre de leurs forces, augmentoient, le pouls s'affaiſſoit & devenoit irrégulier à cette époque & à proportion que le ſang s'écouloit.

Les différentes formes ſous leſquelles cette fièvre s'eſt ſucceſſivement montrée, porteroient à croire qu'elle différoit eſſentiellement de la maladie épidémique qui parut l'été: il me ſemble néanmoins que l'on peut y

reconnoître le même fond ou la même maladie, mais qui a dégénéré en une plus maligne, dépendante toujours de la continuité & de l'excès des mêmes caufes météorologiques.

Cette maladie ayant eu une marche irrégulière, on varia conféquemment fur le choix & l'application des remèdes.

La faignée parut d'abord indiquée par le mal de gorge, la douleur exceffive de la tête, le brillant des yeux, la vivacité du pouls, &c. mais l'évènement n'y répondit point; & dans cette conftitution, les indications à la faignée étoient fûrement fauffes: les malades la foutenoient mal, les accidens devenoient après fenfiblement plus graves, la tête n'en étoit point foulagée, le pouls perdoit de fa force & de fa jufteffe; & d'ailleurs le fang reçu dans les palettes, étoit d'une confiftance lâche & molle; fa couleur étoit noire, & fa furface préfentoit une pellicule marbrée de brun & de vert. Néanmoins avant qu'on n'eût acquis ces connoiffances, les faignées, foit du bras, foit du pied, ont été placées, mais (on doit l'avouer) avec défavantage, & j'ai eu occafion de remarquer que ceux chez qui on a débuté par la faignée ont été dans un plus grand danger, qu'ils ont été plus long-temps défefpérés, & que leur maladie a beaucoup plus traîné en longueur.

Les émétiques bien indiqués par l'état de la bouche & les difpofitions au vomiffement, donnés de bonne heure, ont eu un bon effet, tant par l'abondante évacuation de matières bilieufes qu'ils ont produite, que par l'allégement qu'en ont reffenti les malades. Les purgatifs au contraire, quelques doux qu'on les ait donnés dans le courant de la maladie, ont toujours mal réuffi; ils ont prefque toujours été fuivis de l'augmentation de la fièvre & du délire.

Les remèdes que j'ai employés dans le fort de la maladie, dans ce temps où le Médecin obſerve les voies que la Nature choiſira pour l'expulſion de la matière morbifique, ont été tous ceux que j'ai penſé pouvoir détremper les humeurs, les pénétrer, les affiner, les diſpoſer enfin à enfiler les différens couloirs & à en dépurer le ſang. Dans cette vue, j'ai mis mes malades à l'uſage des aposèmes faits avec les racines d'oſeille, de fraiſier, les feuilles de chicorée, bourrache, ſcolopendre, &c. j'y ajoutois le ſel de nitre & le ſirop de violette : la boiſſon ordinaire étoit ou une limonade légère, ou une tiſane avec la racine de fraiſier, de chiendent, le nitre purifié; & le ſoir, pour calmer le délire & les agitations où les malades étoient toutes les nuits, j'ai donné des juleps avec les eaux de laitue, le ſirop de limons, le ſel ſédatif, la liqueur minérale anodine d'Hoffman. Néanmoins le mal empirant, la peau devenant plus sèche, plus brûlante, la langue & le goſier ſe ſéchant au point que les malades avoient peine à articuler, le délire augmentant, les urines devenant plus crues, & les malades fatigués d'une toux sèche, j'ai cru devoir y ſubſtituer l'uſage du petit-lait, des bouillons de poulet ou de mou de veau, les eaux de poulet, de veau, &c. Mais, ſoit que par ces moyens j'abattis trop l'effort critique, ou que le dévoiement qui ſurvenoit, détourna quelque criſe qui ſe préparoit ailleurs, j'ai vu alors les malades peu à peu tomber dans l'aſſoupiſſement, la chaleur de la peau reparoître comme dans l'état naturel, & en même temps le pouls s'affaiſſer, devenir irrégulier & ſi foible qu'à peine pouvoit-on le ſentir. J'étois obligé dans ces momens où tout me paroiſſoit déſeſpéré, de négliger ce que la cauſe de la maladie ſembloit devoir exiger, pour ſoutenir les forces par quelques cuillerées

de potions cordiales & abſorbantes, dont on faiſoit uſage principalement dans le temps de la rémiſſion de la fièvre, de donner pour boiſſon ordinaire, une tiſane avec la racine de ſcorſonère & la corne de cerf. Je faiſois appliquer des véſicatoires aux jambes, à quelques malades, car il ne m'a pas été libre auprès de tous: par ces moyens le pouls paroiſſant reprendre de la vigueur, lorſque j'ai vu jour à placer quelques remèdes, j'ai employé les anti-putrides décidés, dans la vue de corriger l'âcre hétérogène répandu dans la maſſe des fluides, qui les tenoit en fonte, ainſi que le genre nerveux dans l'irritation. Dans cette vue, j'ai donné les bols de camphre des formules des hôpitaux militaires, dont j'ai fait prendre le poids de vingt-quatre grains de quatre en quatre heures, pendant le jour. Il m'a paru que ces derniers remèdes ont été ceux qui ont attaqué le plus directement la cauſe de la maladie. Après quelques jours de leur uſage, il eſt ſurvenu de légères moiteurs; avec elles on a vu renaître l'eſpérance chez la plus grande partie des malades, qui recouvroient enfin leur ſanté, mais bien à la longue.

MÉMOIRE ſur les Maladies épidémiques qui, depuis cinq ans, ont régné dans le pays Laonnois, généralité de Soiſſons, par M. DUFOT, Médecin penſionnaire de la ville de Laon.

DEPUIS cinq ans que j'habite cette province, & qu'on m'a confié le traitement des maladies épidémiques qui affligent le pays Laonnois, les Obſervations ſuivies & répétées que j'ai eu occaſion de faire, m'ont appris que ce n'étoit à peu-près que la même maladie, qui

qui en différentes ſaiſons de l'année, reparoiſſoit ſous diverſes formes, ſur-tout dans les campagnes. Il eſt vrai que les circonſtances, les différens phénomènes, les divers accidens ont dû faire varier le traitement quant à certaines parties; mais il a été preſque toujours le même quant à l'eſſentiel, parce que la maladie, malgré ſes nuances, étoit toujours la même.

La meilleure façon de voir, en Médecine, eſt de comparer une maladie qu'on doit guérir, avec les maladies ſemblables qu'on a déjà connues par ſon expérience ou par celle des autres. J'ai traité jadis par ordre du Miniſtère, pluſieurs maladies épidémiques dans le midi & au centre de la France; il m'a paru que celles de ces contrées étoient à peu-près les mêmes; je les ai comparées, & je les ai preſque toutes vues dans la claſſe des putrides.

En s'occupant du caractère de la maladie plutôt que de ſes accidens, les ſymptômes qui feroient perdre de vue ceux de la putridité, étant bien appréciés, ils ne découvrent que la même maladie ſous différentes formes. La même poſition de lieu donne aux villages la même maladie putride : dans les lieux bas & marécageux, règnent des fièvres putrides ſimples exquiſes ; les inflammatoires putrides infectent ordinairement les lieux hauts. Voilà la diviſion ſimple des maladies épidémiques que nous voyons annuellement affliger nos contrées. Cette diviſion eſt celle d'Hippocrate; peut-on ſuivre un meilleur guide en Médecine! les diſtinctions pompeuſes des Modernes ne font qu'embarraſſer ſans inſtruire davantage. *Ita ferè ſupervacua eſt* (dit Freind) *omnis quæ curiosè fit diſtinctio, & præſertim Medicinæ ſtudioſos adeò parùm juvat ut potiùs in errorem agat, falsò nimirum opinantes notam affectam videri ut propriam itidem eſſe omninò ſuam cuique medendi normam.*

Ce n'eſt pas le nom d'une maladie qui doit déterminer; mais les ſymptômes eſſentiels qui la caractériſent: or ceux de la putridité paroiſſent conſtamment, quoique ſous différentes formes, dans preſque toutes les maladies des gens de la campagne. Cette portion précieuſe de l'eſpèce humaine eſt forcée de travailler beaucoup, & de travailler immédiatement après ſes repas; la digeſtion eſt troublée & viciée. Les cultivateurs ne vivent, pour ainſi dire, que des épluchures des riches; leurs alimens ſont communément mauvais ou mal préparés; ces alimens qui ne contiennent que très-peu d'air fixe, ſe corrompent aiſément. Leurs habitations & leurs habillemens contribuent encore à leur donner des maladies putrides; leurs maiſons ſont baſſes, étroites, peu aérées, malpropres & voiſines des étables, des mares & des fumiers. Quand leurs habits ſont mouillés par la pluie ou par la ſueur, ils les laiſſent ſécher ſur leur corps ſans précaution; la partie aqueuſe de la matière de la tranſpiration n'eſt point abſorbée; cette humidité qui ſe corrompt, amène la diarhèſe putréfactive. Les gens de la campagne d'ailleurs ſont long-temps malades avant de s'aliter; & quand un abattement général les oblige de diſcontinuer leurs pénibles travaux, le premier ſecours qu'ils ſe procurent, c'eſt de mauvais vin qu'ils aigriſſent encore en le faiſant bouillir ou chauffer: ils s'efforcent de manger de la viande bouillie, ſouvent même pendant le redoublement de la fièvre, ſous prétexte de ſe fortifier. La maladie empire; ils appellent enfin du ſecours, ou plus ſouvent encore, on va les ſecourir ſans être appelé.

Dans preſque toutes leurs maladies, & ſur-tout dans les maladies épidémiques, ces infortunés ſe plaignent d'un abattement général, d'anxiétés, de nauſées, de douleurs de tête, de douleurs de colique; la langue eſt

jaunâtre, blanche, ou ſimplement humide & pâle. Je ne regarde cet état que comme préparatoire & prédiſpoſant à la vraie fièvre putride ; mais quand la maladie a été détériorée ou par le traitement ou faute de ſecours, & que les miaſmes putrides ſe ſont répandus des premières voies dans le ſang, alors les accidens augmentent en intenſité ; la langue devient sèche, noire, elle ſe gerſe; l'altération eſt grande; les malades rendent ſouvent par les ſelles des matières d'une fétidité cadavéreuſe, & ſans s'en apercevoir; le ventre & les hypocondres ſont tendus; le délire ſurvient, & les taches pourpreuſes paroiſſent. Alors les aſſiſtans déſeſpèrent de la vie de ces malheureux, qui eux-mêmes perdent toute eſpérance de guériſon.

Voilà les principaux accidens que j'ai obſervés dans les maladies populaires de quelques provinces ſituées au midi & au centre de la France; & depuis cinq ans, j'ai vu les mêmes ſymptômes dans les épidémies qui ont régné dans le pays Laonnois.

Les vues générales dans le traitement de ces maladies étant d'empêcher les progrès de la putridité, de l'évacuer, & de rétablir les fonctions de l'économie animale dans leur état ſain, l'eſtomac & les inteſtins, comme le réceptacle & le foyer de la cauſe morbifique, ont eu mes premiers ſoins. Dans le commencement de la maladie, je donne le tartre émétique en grand lavage & uni au ſel d'epſom, enſuite le même vomitif dans une décoction d'hipecacuanha. Quand j'aperçois quelque ſigne de coction, j'ai recours aux purgatifs végétaux, pour balayer les inteſtins & aider la Nature à ſe délivrer de ſon ennemi, j'emploie enſuite les cordiaux doux & antiſeptiques, qui en fortifiant les ſolides, empêchent de paſſer dans le ſang le reſte des matières putrides: le

vin de quinquina avec un peu de camphre, eſt la baſe de ces cordiaux. Le dépôt des urines, les ſueurs graſſes ou les dévoiemens bilieux & d'une bonne matière accompagnent quelquefois l'effet de ces premiers remèdes, ou leur ſuccèdent.

La maladie, il eſt vrai, malgré l'effet des vomitifs, parcouroit ſes trois périodes; mais ils avoient préparé la coction des humeurs en en diminuant la maſſe; ils rendoient le jeu des organes plus régulier, en allégeant la Nature d'une partie de ſon fardeau. *Medicina ſolummodo Naturæ laborantis auxiliatrix.*

Pendant ce traitement je n'omets aucun des ſecours préliminaires & concomitans, les boiſſons acides, les lavemens, les fomentations, &c. tout ce qui peut délayer les humeurs & les rendre aiſément perméables: depuis long-temps j'unis l'ipecacuanha au tartre émétique, parce que ce premier vomitif donné ſeul, m'a paru agir trop foiblement; d'ailleurs, par ſa vertu aſtringente il ferme le paſſage aux matières putrides que l'émétique met en mouvement; il eſt enfin un bon anti-ſeptique par ſa gomme réſine. Que s'il reſte encore des ſignes de putridité, je rends le vin de quinquina purgatif avec la rhubarbe & le ſel ammoniac.

Les taches pourpreuſes, qui communément ne ſont que le produit des ſueurs forcées ou de la mal-propreté des malades, peuvent être auſſi l'effet de la virulence des humeurs putrides. Mon traitement dans tous ces cas, eſt le même; je joins alors au quinquina de plus fortes doſes de camphre: ce dernier remède eſt un puiſſant anti-ſeptique qui ſoutient les forces, ranime l'action des nerfs, aide la coction des humeurs; mais je ne le donne qu'après l'effet répété des purgatifs, afin que ſa vertu ne ſoit point enchaînée, qu'il ne reçoive point d'entraves

dans les premières voies, par l'abondance des matières putrides qui y féjourneroient encore.

Tel eft fommairement le traitement fimple de nos maladies épidémiques dans ces contrées; c'eft le même que j'avois fuivi avec un heureux fuccès, dans le Bourbonnois, la Marche, le Limofin & l'Auvergne. Je rapporterai des faits qui juftifieront ces principes.

Dans les fièvres ardentes putrides, les accidens ont été les mêmes, mais la chaleur étoit plus forte, la foif plus ardente, la fécherefle de la peau, des lèvres & de la langue bien plus confidérable, l'oppreffion étoit auffi plus grande & la refpiration plus gênée, le pouls dur & ferré; les urines peu abondantes & d'une couleur plus foncée en rouge, caractérifoient cette maladie, & marquoient la différence qu'il y avoit entr'elle & la fièvre putride fimple.

Je faifois tenir ces malades hors du lit le plus fouvent & le plus long temps qu'il étoit poffible; ils buvoient abondamment d'une fimple tifane faite avec les feuilles de piffenlit, le miel & un peu de vinaigre. Les lavemens & le bain des pieds étoient fouvent employés; tout cela précédoit l'adminiftration de l'émétique en grand lavage. Le mal de tête, l'oppreffion de la poitrine, l'irritation du pouls, n'étoient occafionnés que par l'amas des matières putrides contenues dans les premières voies: c'eft pourquoi après l'effet du vomitif, le pouls quittoit peu-à-peu cet état de dureté, d'irritation & d'oppreffion, il fe développoit & devenoit véritablement inteftinal. Ses intermittences indiquoient les purgatifs; je les ai donnés, & ils ont procuré d'abondantes évacuations de matière femblable à une purée verte, d'autrefois jaune: preuve bien certaine & bien fatisfaifante que cet heureux changement étoit dû aux vomitifs &

aux purgatifs donnés à propos dans ces circonſtances critiques.

Malgré la vive douleur de tête dont ſe plaignoient mes malades, je n'en ai fait ſaigner aucun . . . . . . cette douleur qui les accabloit n'étoit, comme je viens de le dire, que l'effet des matières putrides. Les mouvemens ſympatiques, produits par la correſpondance des nerfs de l'eſtomac & du cerveau, en donnent une raiſon ſatisfaiſante & conforme à la remarque d'Houllier. *Priuſquam de phlebotomia decernas* (dit ce Médecin ſavant) *videndum ne dolor hic capitis propter alvum aſtrictam, aut vapores ventris, non quia materia ſanguinis in capite eſt, excitetur. Hic enim phlebotomia neceſſaria non eſt, ſed clyſter, &c.* C'étoit ici le cas de la fameuſe turgeſcence des humeurs, décrite par Hippocrate, qui n'exigeoit d'autre remède que les vomitifs, enſuite les purgatifs vers le temps propre.

Cette méthode m'a conſtamment réuſſi; & comme c'eſt aller aux principes par les faits que de décrire la termination de ces différentes maladies, je vais le faire fidèlement & ſuccintement.

Le bourg de Feſtieux, lieu conſidérable, à trois lieues de Laon, fut infecté de la fièvre ardente putride pendant les mois de mars & avril de l'année 1767; neuf malades furent ſaignés & moururent: douze autres moururent en auſſi peu de temps; & le miniſtre de ſanté qui les traitoit, ne voulut pas encore ſaigner ces douze autres malades, pour éviter, diſoit-il, le reproche de leur mort. J'allai alors à Feſtieux, & j'y trouvai un grand nombre de malades de tout âge: la plupart avoient le ſang preſque diſſous par la putridité; les nerfs, les fibres en étoient comme imprégnés. Les nauſées, les ſpaſmes, les palpitations, les oppreſſions de poitrine, les ſoubreſauts des

tendons, l'abattement des eſprits, tout cela annonçoit que les miaſmes putrides avoient paſſé des premières voies dans le ſang & dans la maſſe des humeurs.

L'émétique donné en grand lavage, & répété plu-ſieurs fois, fut le vrai remède de cette cruelle maladie. Dès les premières évacuations, le plus grand nombre des malades rendoit des pelotons de vers ; ces vers n'étoient pas la cauſe, mais le produit de la maladie que le mauvais état des inteſtins & la corruption des alimens avoit développés ; les purgatifs donnés quatre à cinq fois, & placés à la fin de chaque quartenaire, firent diſ-paroître les plus graves ſymptômes. Le vin de quinquina acheva & aſſura la guériſon ; je le donnai d'abord avec le camphre, enſuite pendant quelques jours avec les purgatifs, enfin ſeul avec le vin ; les malades de ce bourg étoient en très-grand nombre, & ils guérirent tous, à l'exception de trois.

La maladie qui a régné à Chery en Laonnois, pendant les mois de novembre & décembre 1766, étoit accom-pagnée de la proſtration des forces & de l'aſſoupiſſement; les ſoubreſauts des tendons, les parotides, les rêveries légères & quelquefois violentes, annonçoient une ma-ladie très-grave ; preſque tous les malades avoient l'air étonné, les yeux ardens, le ventre ſouvent mou, quel-quefois fort tendu, l'excrétion de l'urine étoit abondante, quelquefois elle étoit ſupprimée : quelques malades avoient peu de fièvre ; elle étoit forte chez d'autres, quoiqu'ils paruſſent d'ailleurs attaqués plus foiblement. En un mot, la maladie de Chery préſentoit un vrai déſaccord dans les ſymptômes les plus eſſentiels.

Je l'aurois jugée fièvre maligne dans toute l'étendue de la dénomination, ſi je n'étois pas en garde depuis très-long-temps contre un ſi ſévère jugement : je crois

à la fièvre maligne, mais ſi elle étoit auſſi commune, ſur-tout dans cette Province, qu'on l'écrit & qu'on le dit, nous y ſerions en auſſi grand danger que le ſont les habitans de Smyrne & de Conſtantinople, par rapport à la peſte : le nom de fièvre maligne donné à telle maladie populaire, eſt quelquefois auſſi funeſte que la maladie elle-même. Ceux qui ſont en ſanté en ſont épouvantés & refuſent preſque leurs ſecours aux infortunés qui en ſont attaqués : les malades eux-mêmes ſont ſans le moindre eſpoir de guériſon ; ils ne veulent ſouvent prendre aucun remède, puiſqu'on ne guérit pas quand on eſt attaqué d'une fièvre maligne. Tel eſt leur préjugé.

Nos Maîtres, dans l'art de guérir, ont ainſi défini la fièvre maligne : *Malignæ dicuntur illæ febres quæ inſuetis ſtipantur ſymptomatibus & ſolitis non parent auxiliis . . . .* La maladie de Chery en avoit le premier caractère, mais elle cédoit aux remèdes ordinaires ; ce qui ſuffiſoit pour en conſtater la différence. Le tartre-émétique ſeul en grand lavage, pris dans une décoction d'ipecacuanha, en a effectivement triomphé ; en donnant une ſecouſſe générale au genre nerveux, il rétabliſſoit le cours des humeurs & les oſcillations ceſſoient d'être irrégulières : la ſéchereſſe, les rêveries, le ſpaſme diſparoiſſoient en partie, & la maladie au lieu d'empirer, parcouroit ſes autres périodes avec bien moins de fureur. Les révolutions critiques, aidées par les purgatifs vers le temps de la coction, ramenoient la ſanté : tous les malades de cette paroiſſe, qui étoient très-nombreux, guérirent, excepté deux.

Pendant les mois de mai & juin 1770, une fièvre putride ardente s'étoit maſquée ſous les ſymptômes d'une péripneumonie très-vive, elle affligeoit les habitans de Beaurieux,

Beaurieux, gros bourg très-peuplé, à cinq lieues de Laon : après un hiver pluvieux, le printemps eut des jours chauds auxquels ſuccédèrent des froids très-vifs. De-là l'interception de la reſpiration *Si parcior eſt perſpiratio oritur putredo, febris, &c.* Boërhaave l'a dit d'après Hippocrate.

Le nombre des malades fut d'abord conſidérable à Beaurieux, & quatorze adultes périrent vers le cinquième jour de leur maladie ; ces quatorze malades avoient été ſaignés dès les premiers jours, comme cela ne ſe pratique que trop ordinairement. Tant de perſonnes mortes en auſſi peu de temps, & dans un même lieu, épouvantèrent tellement les environs, qu'on publia au ſon du tambour dans un village voiſin, que la peſte étoit à Beaurieux ; qu'ainſi perſonne ne devoit y aller pour le pélerinage de Sainte-Eutropie dont on devoit célébrer la fête dans quelques jours.

L'épouvante fut plus grande que le mal. M. Leleu, Subdélégué de M. l'Intendant, & l'un des premiers Magiſtrats de notre Siége préſidial, m'avertit de la maladie de Beaurieux ; j'allai auſſitôt ſecourir ces malheureux, & je trouvai que leur maladie avoit preſque tous les ſymptômes de la péripneumonie exquiſe : les crachats étoient véritablement ſanguinolens, le point de côté très-vif ; mais l'état du pouls ne répondoit point par ſa fréquence à la chaleur interne dont ſe plaignoient les malades, ni à la vivacité de la douleur qu'ils reſſentoient. Cette douleur de poitrine n'étoit donc pas préciſément du genre inflammatoire : les nauſées, la croûte blanche & épaiſſe qui paroiſſoit ſur la langue, cette preſſion, cet embarras vers la région de l'eſtomac, tous ces ſymptômes me firent prendre mes indications du côté de la ſaburre des premières voies.

Comme cette maladie parcouroit ſi rapidement ſes trois périodes, qu'elle paroiſſoit n'avoir que celui de l'irritation, pendant lequel étoient morts les quatorze malades qu'on avoit ſaignés, je donnai, auſſitôt mon arrivée, avec les précautions requiſes, le tartre-émétique en grand lavage *Auxiliari non differas, nam ſemel pereunti nulla poſtea ſuffragia proſunt* (Baglivi). Le vomitif agitoit & décantonnoit les matières croupiſſantes dans le poumon: l'inégale diſtribution des forces étoit par-là détruite; la Nature, maîtreſſe de ſes mouvemens, rappeloit du fond de ſa retraite cette matière morbifique & en faiſoit la coction. Quand j'ai donné le vomitif, la matière étoit, à la vérité, crue, & le Père de la médecine défend de l'évacuer en cet état; mais raſſuré par ſon principe de la turgeſcence, j'ai cru devoir le faire. Lui-même, le ſage Hippocrate, donna dans un cas pareil un vomitif à Méton, le vingt-quatrième malade de ſes épidémies.

L'art a donc par ſon activité, rendu à la Nature les forces dont elle avoit beſoin pour ſe délivrer de ces matières crues qui l'étouffoient, & le vomitif avoit détruit les entraves qui l'enchaînoient: j'abandonnai alors les malades aux ſoins de cette Nature conſervatrice; bientôt elle opéroit la criſe qui rétabliſſoit toutes les parties de l'économie animale dans leur état ſain. Une excrétion abondante d'une matière puriforme ne tardoit pas, vers le ſeptième ou le neuvième jour de la maladie, d'amener la guériſon; cette criſe étoit précédée pour pluſieurs, de celle des crachats qui étoient d'une matière jaunâtre & épaiſſe. C'eſt dans cette maladie que j'ai eu encore occaſion d'obſerver les pouls critiques ſupérieurs & inférieurs, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire pour ſavoir en quel temps de la maladie il faut laiſſer agir la Nature, afin de ne pas troubler ſon travail.

Malgré les accidens de la poitrine, je n'ai pas fait faigner; mais je ne l'ai pas fait d'après l'état du pouls, & d'après la doctrine de Houlier, qui nous donne à ce fujet un avertiffement très-utile dans la pratique de la Médecine. *Perperàm igitur faciunt qui in cruento fputo ftatim fanguinem detrahendum effe exiftimant; videndum, &c.* ... Aucun de mes malades du bourg de Beaurieux n'a été faigné, & tous univerfellement, tous ont guéri.

Le village de Remies, lieu bas & marécageux, étoit devenu une prefqu'île par des pluies continuelles & par les eaux qui depuis long-temps féjournoient dans fes environs; des brouillards épais couvroient toute cette contrée. Bientôt une maladie épidémique fit périr vers le mois de mars de cette année 1770, plufieurs de fes habitans. M. Marville, Curé du lieu, demanda du fecours, & j'y allai auffitôt. Je trouvai beaucoup de malades dans ce village qui eft très-peuplé: la maladie étoit une fièvre putride continue fimple & avec redoublemens; chaque jour le nombre des malades augmentoit: des eaux croupiffantes qui environnoient le village, s'élevoient comme d'un foyer peftilentiel, les miafmes putrides qui entretenoient la maladie. Je crus devoir annoncer à M. le Curé & aux habitans du lieu, que, dès que le vent du nord ou quelqu'autre vent fort fouffleroit, ou qu'il pleuvroit abondamment, la maladie cefferoit d'affliger ce village.

En effet, quelque temps après, une pluie abondante précédée d'un vent impétueux du nord-eft, rompit les pellicules putrides qui couvroient les eaux ftagnantes des marais & les eaux bâtardes: ces eaux corrompues furent délayées & renouvelées; l'apport des eaux de pluie les gonfla & les fit écouler au loin. Le docteur Pringle a fait la même obfervation: elle avoit été auffi heureufe dans la paroiffe de Mefbrecourt, où deux ans avant la

maladie de Remies, j'avois traité la même maladie putride, mais qui étoit dyſſentérique.

Près de cent malades confiés à mes ſoins dans la paroiſſe de Remies, & autant à Meſbrecourt, furent guéris par ma méthode, qui, comme je l'ai dit, ne conſiſtoit que dans l'émétique avec le ſel d'epſom, enſuite dans une décoction d'ipecacuanha; je donnois après, le quinquina avec le camphre, enfin le quinquina ſeul. Voilà l'unique traitement que j'ai employé, avec les purgatifs pendant les temps d'intermiſſion.... Les malades ne prenoient pour boiſſon qu'une tiſane de chicorée ſauvage ou de dent de lion, avec le miel & le vinaigre; & pour ſeul aliment, les bouillons d'herbes chicoracées mêlés avec un peu de pain ou de ris cuit. Aucun de ces malades ne fut ſaigné, malgré les vives douleurs de tête dont pluſieurs ſe plaignoient, & aucun ne mourut à Remies. Dans le village de Meſbrecourt, il en mourut trois dont un étoit un vieillard infirme qui fut attaqué de la maladie, & le ſecond périt d'une rechute occaſionnée par ſon intempérance.

Le ſang, dans preſque toutes ces maladies populaires, tend à une diſſolution putride, ſouvent il eſt diſſous: autre raiſon d'épargner la ſaignée à nos payſans malades. En leur donnant beaucoup de boiſſons antiſeptiques & en leur faiſant ſuivre un régime antiphlogiſtique, les fièvres ardentes putrides prennent très-ſouvent le type des continues ſimples: dans les fièvres ardentes putrides l'on n'a point à craindre la coagulation du ſang que la froideur des boiſſons pourroit procurer; ainſi les boiſſons dont ils uſent ſont froides, leur ſoif en eſt plutôt appaiſée.

J'ai obſervé que le plus grand nombre de ceux qui voulurent bien ne rien prendre que de froid, & ſe tenir levés le plus long-temps poſſible, fut préſervé du délire:

ſans doute que par l'aſtriction que les boiſſons froides donnent aux vaiſſeaux, les miaſmes putrides ne ſont pas portés juſqu'au cerveau; les fonctions de ce viſcère ne ſont point dérangées.

J'obſerverai enfin que j'ai fait continuer l'uſage du quinquina à ceux qui avoient eu des hémorragies pendant leur maladie, afin de corriger le reſte d'acrimonie putride des humeurs, & remettre l'union dans les parties conſtitutives du ſang. Dans preſque toutes les convaleſcences de ces maladies, je donne pendant quelque temps le vin de quinquina ou le quinquina en opiat avec le miel; il fortifie & ranime le ſyſtème organique, & abrège le temps de la convaleſcence, qui, pour les gens de la campagne, eſt une maladie ſouvent auſſi funeſte que celle dont elle eſt la ſuite.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DES CRISES ET DES MÉTASTASES.

LA plupart des maladies ſe terminent par des criſes; cette opération de la Nature eſt le réſultat des efforts qu'elle fait pour ſe débarraſſer des humeurs qui l'accablent & qui troublent l'économie animale : la criſe arrive toute les fois que la maladie, livrée à elle-même, n'eſt point interrompue par les remèdes ; elle arrive encore quelquefois malgré tout l'art employé pour la détourner, ce qui prouve que c'eſt la vraie marche de la Nature, qu'elle eſt le véritable guide du Médecin, & qu'il n'en eſt que le Miniſtre & l'imitateur : ce n'eſt pas que l'art ne puiſſe & ne doive quelquefois prendre part à ces efforts; car il eſt des cas où les humeurs ſont ſi abondantes & ſi tenaces, qu'elles oppriment les forces & qu'elles offrent une réſiſtance preſqu'invincible aux ſolides qui doivent les broyer : alors les ſecouſſes excitées, ſi elles ſont inſuffiſantes, ne font que hâter la dégénération des humeurs ſans en opérer la coction, & l'organe accablé n'en éprouve que plus promptement l'affaiſſement gangreneux dont il étoit menacé ; il arrive auſſi quelquefois que le ſpaſme s'oppoſe à la criſe, & qu'il empêche les mouvemens ſalutaires qui doivent l'opérer par la tenſion irrégulière qu'il imprime aux ſolides: c'eſt à l'art de les rappeler à un mouvement plus uniforme & moins tumultueux, comme c'eſt à lui à préparer la diminution de l'humeur morbifique quand elle eſt exceſſive, ou ſa fluidité quand elle eſt d'une tenacité qui ſeroit ſans cela inſurmontable.

Mais ſi l'art eſt obligé de venir au ſecours de la Nature, ce ne peut jamais être qu'en l'imitant, & il n'opérera véritablement de révolution avantageuſe que quand elle ſera conforme à celle qui auroit produit la ſolution naturelle de la maladie ſi on n'avoit rien fait pour l'interrompre : c'eſt pourquoi dans le cas où la Nature feroit des efforts impuiſſans pour ſe ſoulager par une hémorragie, l'art peut quelquefois avancer ou perfectionner la criſe par une ſaignée qui remplace ou complette cette évacuation ſalutaire ; c'eſt ainſi que le malade de M. Macquart, Médecin de Cliſſon, attaqué d'une péripneumonie, fut préparé, par la ſaignée du pied, à un piſſement de ſang que la Nature vouloit exciter, & qui procura la guériſon de la maladie. Obſerv. II.

Si un vomiſſement ſpontané ſoulage quelquefois, il n'eſt pas toujours aſſez puiſſant pour débarraſſer les premières voies, ou pour donner des ſecouſſes avantageuſes à quelque humeur ſtagnante dans les parties ſupérieures ; mais il indique à l'art le moyen de le perfectionner & de le rendre avantageux : il en eſt de même des autres ſoulagemens auxiliaires qui peuvent quelquefois remplacer, mais qui ne doivent jamais contredire le travail de la Nature.

Les moyens qu'elle emploie ne doivent point ſe confondre avec la maladie ; ce ſeroit une mépriſe impardonnable : la douleur & la fièvre ſont en effet quelquefois indiſpenſables pour opérer la coction d'une matière inerte & croupiſſante ; il faut bien ſe garder alors de les calmer, ce ſeroit peut-être anéantir la ſeule reſſource qui reſte. Suivant Hippocrate, & d'après l'expérience, l'art doit alors ſe taire, & le Médecin n'eſt dans ce cas, que le ſpectateur des efforts de la Nature ; il a encore une aſſez belle place, s'il ſait l'occuper ; & s'il eſt attentif,

cette bonne mère ſaura bien l'avertir quand il faudra travailler utilement : c'eſt en ſuivant cette méthode que M. Madier, Médecin de l'hôpital de Montelimart, a vu guérir ſous ſes yeux deux Grenadiers-royaux, qui joignoient à un anaſarque ancien, un engorgement ſenſible au foie & une toux opiniâtre, accompagnée d'op-
Obſerv. VI.e preſſion & de ſuffocation ; c'eſt par la même inaction ſalutaire que M. de la Berthonie, Médecin de l'hôpital militaire de Toulon, eſt parvenu à guérir radicalement deux malades leucophlegmatiques qui n'avoient pu trou-
Obſerv. V.e ver aucun ſecours dans la Médecine agiſſante. La fièvre excitée dans tous ces cas par la Nature pour guérir ces hydropiſies, nous prouve la ſûreté des moyens qui peuvent la ſuppléer quand elle n'exiſte pas : pour l'imiter ou employer tout ce qui peut augmenter l'oſcillation des ſolides affaiſſés ſous le poids des liquides, & par des mouvemens répétés, auxquels on joint tout ce qui peut réſoudre les engorgemens & rendre la matière de la maladie uniformément fluide, on parvient quelquefois à la rétablir dans ſes propres couloirs, ſi elle en eſt encore ſuſceptible, ou à l'évacuer avantageuſement : c'eſt une eſpèce de fièvre locale que les remèdes tendent alors à exciter.

Mais ſi la fièvre eſt ſouvent une criſe de la Nature, & s'il faut alors la reſpecter, elle eſt auſſi quelquefois une maladie eſſentielle qui exige des ſecours & qui ſe termine elle-même par des criſes : le dépôt qui ſe forma à la cuiſſe du petit malade de M. Bridault, Médecin de l'iſle d'Oleron, le prouve ; ce dépôt termina la fièvre, mais il auroit été funeſte à cet enfant par l'obſtination de ſes parens à n'en pas permettre l'ouverture, ſi la Nature n'étoit venue une ſeconde fois à ſon ſecours
Obſerv. I.re & ne l'en eût débarraſſé par la voie des urines. La marche

marche qu'elle a ſuivie pour le malade de M. Lacroix, Médecin de l'hôpital de Collioure, quoique plus lente, a été la même : ſi l'on voit des criſes ſe ſuccéder le cinquième, le quatorzième & le vingt-unième jour de la maladie qu'il décrit, on remarque qu'elles ont toutes été imparfaites, & que la dernière qui l'a jugée, ne fut complette qu'au quarante-unième jour. Cette obſervation Obſerv. X.e eſt exactement conforme à la doctrine d'Hippocrate ; & elle ſerviroit de preuve & d'appui à celle du tiſſu cellulaire pour les criſes, ſi elle en avoit beſoin & ſi elle n'avoit été plus ſolidement établie par M. de Bordeu *(a)*.

Quand les poumons n'ont pas aſſez de force pour cuire & rejeter par la toux la matière de la fluxion, la Nature y ſupplée quelquefois par des dépôts critiques, & l'organe du tiſſu cellulaire eſt encore la voie qu'elle choiſit pour opérer cet effet : l'obſervation de M. Simard, Médecin de Moulins en Bourbonnois, y eſt conforme ; & le dépôt fiſtuleux qui ſurvint à l'anus de ſon malade, termina heureuſement la fluxion qui accabloit les poumons : dès que ce dépôt parut, la toux ceſſa ; & le pus qui avoit ſuivi la nouvelle route frayée par la Nature, n'infecta plus les crachats. La criſe qui opéra la ſolution Obſerv. IV.e de la maladie rapportée par M. Gravier, Maître en Chirurgie à Joſſelin en Bretagne, eſt encore plus ſurprenante ; les poumons étoient également affectés, mais il s'y étoit joint encore la paralyſie des parties inférieures, la jauniſſe & la perte totale de la vue ; un dépôt aſſez conſidérable à la région épygaſtrique termina heureuſement tous ces maux dont la réunion eſt effrayante.

(a) Recherches ſur le tiſſu muqueux & ſur l'organe cellulaire, par M. Théophile de Bordeu, Docteur des Facultés de Montpellier & de Paris, 1768.

Pour bien juger des crifes, pour en bien apprécier la valeur, il faut examiner avec foin ce qui a précédé, ce qui accompagne, ou ce qui fuit la maladie primitive, fans cela on rifque de fe méprendre fur les efforts de la Nature : c'eft d'après ces principes qu'une éruption dartreufe procura la folution de la fièvre du malade de M. Daignan, Médecin de l'hôpital de Calais ; & elle n'eut point été excitée, fi le Médecin attentif, en remontant à des temps plus reculés, n'eût appris qu'il avoit été fujet à cette maladie de la peau, ce qui le détermina à donner des remèdes qui la firent reparoître.

Obferv. IX.e

Mais s'il eft des crifes falutaires qui opèrent la guérifon de la maladie, il en eft qui ne font que l'aggraver, ou qui la terminent par la mort. La paralyfie fur la langue & fur le pharinx qu'éprouva le malade de M. Macquart, Médecin de Cliffon, n'étoit affurément pas un bienfait de la Nature, ce fut plutôt une métaftafe malheureufe qui exigeoit les fecours les plus preffans; ils ne furent point employés inutilement par ce Médecin qui en avoit compris toute l'importance. La rétention d'urine furvenue à l'ouverture d'un abcès au petit doigt, décrite par M. Moublet, Médecin de Tarafcon, paroît appartenir de préférence à la léfion des folides; la paralyfie de la veffie qui en fut la fuite, étoit probablement l'effet de la fympathie des nerfs, & en ce fens elle eft étrangère aux crifes. Il n'en eft pas de même de l'angine obfervée par M. Ferrus fils, Médecin de l'hôpital de Briançon, qui fe termina par l'engorgement des poumons & par la mort: elle fert à juftifier la confiance que l'on doit aux aphorifmes d'Hippocrate, & cette terminaifon eft exactement conforme aux Obfervations de ce grand homme *(a)*. M. de Bordeu en donne une explication

Obferv. III.e

Obf. VIII.e

Obferv. XI.e

(a) *Aphor. X, fect. 5.*

ſavante dans ſes Recherches ſur le tiſſu muqueux *.

* Page 137 & ſuivantes.

Cette conformité dans les Obſervations, depuis Hippocrate juſqu'à nous, eſt peut-être le plus grand éloge que l'on puiſſe donner à la Médecine & aux Médecins; mais pour le mériter, il faut comme lui, étudier la Nature, en ſuivre tous les mouvemens, & préférer la ſageſſe de ſes leçons & l'inaction à laquelle ſouvent elle nous condamne, au ſyſtème le plus ſéduiſant, & à la vanité d'une pratique ſouvent trop active & trop peu précautionnée.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Sur un dépôt par congeſtion, évacué par la voie des urines. Par M. BRIDAULT, Médecin de l'île d'Oleron.

JEAN PINSON, fils de Mathurin Pinſon, du village de la Gratonnière, paroiſſe de Dolus dans l'île d'Oleron, éprouva l'année 1765, une fièvre aiguë qui fut ſuivie de douleurs internes très-vives vers l'articulation de la cuiſſe gauche. Cet enfant âgé pour lors de ſix ans, n'ayant fait uſage d'aucun remède, tomba inſenſiblement dans un état de langueur & de maraſme: une tumeur humorale qui ſe manifeſta peu à peu dans le pli de l'aine, du même côté de la douleur, calma néanmoins d'abord les accidens les plus graves: cette tumeur groſſe comme un œuf de dinde, prit les caractères d'un bubon; la fluctuation y devint ſenſible; mais l'ouverture du dépôt propoſée rencontrant des obſtacles invincibles de la part des parens, les accidens reparurent bientôt avec plus de force; la fièvre s'alluma de nouveau; les douleurs devinrent plus violentes, & l'affaiſſement étoit univerſel; enfin la mort paroiſſoit certaine lorſqu'il ſe fit une déliteſcence ſalutaire. L'humeur abſorbée gagna le torrent

de la circulation, fut fucceffivement dépofée dans les reins, & ce petit malade rendit journellement par la voie des urines, une matière purulente dont la couleur & la confiftance étoient de bon augure : cette dépuration avantageufe dura près de trois mois, fans entraîner aucun accident fâcheux. L'enfant qui depuis ce temps jouit d'une fanté parfaite, étoit feulement obligé pendant les premiers mois de fa convalefcence, d'uriner plus fouvent que de coutume; mais cette petite incommodité s'eft peu à peu diffipée fans aucun remède: elle étoit la fuite de l'irritation que l'acrimonie du pus avoit imprimée fur la veffie; les fibres devenues par-là plus fenfibles, fe contractoient plus fouvent, & concouroient à l'expulfion plus fréquente de l'urine.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur une Pleuropéripneumonie terminée par un piffement de fang. Par M. MACQUART, Médecin de Cliffon.

LE nommé Bourguignon, foldat au régiment d'Artois, âgé de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament fanguin, & fujet, dès fon bas âge, à des hémorragies du nez confidérables, étant en faction la nuit du 1.er au 2 mars 1765, fut tout d'un coup faifi d'un grand froid qu'il endura patiemment près de deux heures; il fut enfuite fe jeter fur le lit de camp où il s'endormit: à fon réveil, il fe plaignit d'une douleur poignante au côté gauche; il étoit de plus fatigué d'une toux vive & importune, il éprouvoit un violent mal de tête & une chaleur brûlante par-tout le corps: malgré la réunion de ces accidens, il ne voulut point quitter fa garde, & il ne vint à l'hôpital que le furlendemain. Son pouls étoit petit, concentré & très-dur; il avoit les yeux ardens, le vifage enflammé,

la reſpiration très-fatigante & contrainte ; ſes crachats étoient ſanguinolens, le mal de tête étoit extrême & la ſoif inextinguible : je le fis ſur le champ ſaigner du bras, & la ſaignée fut répétée quatre fois en douze heures de temps, pour vider plus promptement les grands vaiſſeaux & faciliter le retour du ſang arrêté dans les capillaires.

Quoique le pouls fut un peu plus dilaté le lendemain matin & la reſpiration moins gênée, je le fis néanmoins encore reſaigner deux fois dans la journée, & je me contentai de le faire beaucoup boire d'une tiſane émolliente ſimple ; on lui adminiſtra auſſi quelques lavemens.

La nuit ſuivante fut beaucoup plus tranquille, c'eſt pourquoi je m'abſtins le lendemain de tout remède, à l'exception d'hydromel dont je lui conſeillai de boire abondamment. Cette journée fut auſſi paiſible que la nuit ; mais vers les ſix heures du ſoir, le malade éprouva un malaiſe & des anxiétés extraordinaires ; la douleur de côté le preſſoit plus vivement que jamais, le mal de tête étoit également augmenté ; enfin la toux étoit aigre, continuelle & inſupportable, & le malade ne pouvoit garder aucune ſituation dans ſon lit, étoit excédé de douleur & de fatigue.

Je le vis dans cet état de violence, & je ne crus rien de plus propre à le calmer, qu'une abondante ſaignée du pied ; elle lui procura en effet un relâchement preſque général ; il s'endormit paiſiblement une demi-heure après qu'elle fut faite, & il ne ſe réveilla que pour uriner : à peine l'urine couloit-elle que la tête devint plus libre, la reſpiration plus douce & plus aiſée, le pouls plus ſouple, plus développé ; une légère moiteur ſe fit auſſi apercevoir à la peau, & la douleur de côté, qui s'étendoit juſqu'aux vertèbres, diſparut totalement : on examina l'urine que le malade avoit rendu & qui lui

avoit procuré un ſoulagement ſi prompt & ſi ſenſible, elle étoit ſanguinolente, & le ſang paroiſſoit y être en très-grande quantité : je facilitai cette évacuation qui avoit été annoncée par des ſymptômes très-fâcheux, & qui avoit tous les caractères d'une criſe avantageuſe, en donnant une ample boiſſon d'eau de guimauve, & elle ſe ſoutint l'eſpace de trois jours conſécutifs : pendant ce temps l'urine coula très-abondamment & fut toujours très-chargée de ſang ; elle le devint ſucceſſivement moins, & elle reprit à la fin ſa couleur naturelle ; au bout de quinze jours ce malade fut totalement guéri & rentra dans ſa compagnie.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur une Paralyſie de la langue & du pharinx, ſurvenue à une fièvre tierce. Par LE MÊME *Médecin.*

LE nommé Fournier, Grenadier au régiment de Royal-Italien, âgé de vingt-cinq ans, & très-bien conſtitué, éprouva dans le mois d'août 1767, deux accès d'une fièvre-tierce régulière pour leſquels il vint à l'hôpital ; il fut ſaigné dans le fort du troiſième accès, & il prit le lendemain l'émétique en lavage qui opéra très-puiſſamment, & la fièvre ne revint plus ; j'étois à la veille de le renvoyer à ſon quartier quand il lui ſurvint un accident aſſez ſingulier ; ce malade perdit tout d'un coup la parole & la voix, il annonçoit ſa douleur & ſes alarmes par des geſtes très-expreſſifs : après avoir viſité tous ſes membres & lui avoir fait exécuter ſans peine tous les mouvemens, il me parut que la tête étoit également libre & ſaine, la voûte du palais & les parties contiguës étoient ſeulement d'un rouge un peu pâle, mais il but & mangea devant moi ſans la moindre difficulté ; j'inférai de toutes ces épreuves,

qu'il n'y avoit d'affaiffé ou d'embarraffé que les nerfs qui fe diftribuent à la langue, au larynx & à la trachée-artère, puifque la parole, ainfi que la voix, qui font deux chofes différentes & dépendantes de différens organes, étoient entièrement perdues; ce défaut ne pouvoit provenir que du tranfport de la matière fébrile vers ces parties, qui n'avoit été que fufpendue par la faignée & l'émétique: il étoit donc queftion de l'en déloger & de lui donner une autre détermination; cela feul pouvoit fuffire pour rétablir la voix & la parole, à moins que ces organes n'euffent déjà contracté un relâchement & une inertie qui demandât l'action des toniques & des ftimulans plus énergiques, plus particulièrement dirigés vers ces parties affectées, ou qui leur fuffent immédiatement appliquées. L'émétique, les purgatifs-draftiques répétés, foutenus de lavemens irritans, produifirent les évacuations les plus multipliées, mais n'opérèrent aucun changement avantageux à l'état du malade; c'eft pourquoi j'eus recours à un fternutatoire puiffant, compofé avec la poudre de feuilles de marjolaine & l'hellébore blanc, en même temps que je donnois pour mafticatoire du poivre blanc: ces deux moyens agiffant en même temps fur la membrane pituitaire & fur les conduits falivaires, opérèrent un déluge de férofités; ils parurent augmenter le reffort des parties paralyfées; & au bout de quelque temps le malade commença à rendre quelques fons fans cependant pouvoir encore articuler. J'infiftai fur les mêmes remèdes, & j'en augmentai encore l'action par l'application d'un large véficatoire à la nuque du cou: tout cela réuffit même au-delà de mes efpérances, & en moins de quinze jours, ce malade recouvra infenfiblement la voix & la parole, & il ne lui refta pas le plus petit veftige de cette incommodité.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur une Fluxion de poitrine terminée heureufement par un dépôt critique & fiſtuleux à l'anus. Par M. SIMARD, *Médecin de l'hopital de Moulins en Bourbonnois.*

Le nommé Jean Defchamps, âgé de vingt-fept ans, languiffant depuis quelque temps des fuites d'un rhume, vint à l'hôpital de Moulins au commencement de décembre; il avoit une fièvre aiguë; il étoit oppreffé, & il crachoit abondamment des matières purulentes. Il fut faigné le même jour, ce qui n'empêcha pas les accidens d'augmenter; il fut mis à l'ufage d'une tifane bechique vulnéraire à laquelle on ajouta le miel; il prit enfuite des lavemens & un minoratif le foir même de fa purgation. Il difoit avoir une hernie & enfuite des hémorroïdes: après l'examen qui en fut fait, on trouva du côté droit & auprès de la marge de l'anus, un dépôt déjà formé de la groffeur d'un œuf de poule; la fluctuation y étoit fenfible: on l'ouvrit le lendemain matin; il en fortit beaucoup de pus de bonne qualité: auffitôt l'oppreffion & la fièvre fe calmèrent, & l'expectoration beaucoup plus facile diminua en même temps. Comme ce dépôt étoit confidérable, on craignit avec raifon qu'il ne fût fiftuleux; pour s'en affurer, on introduifit la fonde, & l'on trouva qu'en effet le rectum déjà aminci étoit prêt à fe percer, & que le pus s'étoit déjà porté jufque-là: on fit l'opération avec le plomb; elle eut le fuccès le plus complet, & le malade fortit le 30 janvier parfaitement guéri. Il a repris depuis fon embonpoint, il jouit d'une fanté parfaite.

Cette obfervation fait voir les reffources de la Nature pour la guérifon des maladies: dans celle-ci, l'humeur fluxionnaire

fluxionnaire & purulente qui affectoit les poumons, portée au tiſſu cellulaire adipeux, y a occaſionné un véritable dépôt critique qui a ſauvé la vie au malade. *Sicque Natura medicatrix haud infauſtâ metaſtaſi humorem inimicum foras amandavit.*

A Moulins, le 31 mai 1767.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Sur deux Leucophlegmaties guéries par la fièvre. Par M. DE LA BERTHONIE, Médecin de l'Hôpital militaire de Toulon.

UN mendiant étoit depuis long-temps leucophlegmatique, toute l'habitude du corps étoit extraordinairement bouffie : dans cet état il fut conduit dans cet hôpital ; quelques jours après ſon entrée, il fut attaqué d'une fièvre d'accès, pour laquelle on lui avoit retranché ſes alimens ; mais ayant appris que chaque accès de fièvre ſe terminoit par une abondante évacuation d'urine, je crus qu'il étoit important de l'entretenir, & je lui fis rendre ſes alimens : les accès ont toujours été ſuivis de la même criſe ; & après le huitième, à peine s'apercevoit-on que ce malade eût été bouffi. Alors on attaqua la fièvre avec les remèdes ordinaires, elle y céda aſſez promptement, & le malade ſortit de l'hôpital parfaitement guéri de l'une & de l'autre maladie.

Un Soldat, également leucophegmatique, & dont la tenſion du ventre ſembloit menacer d'une aſcite, fut également guéri de cette hydropiſie commençante par la fièvre d'accès, dont la criſe répétée fut toujours une ſueur abondante ; c'eſt toute la différence qui ſe trouve dans les deux terminaiſons de ces maladies.

SIXIÈME OBSERVATION.

Anafarque compliquée de toux, d'oppreſſion & de ſuffocation, guérie par la fièvre. Par M. MADIER, Médecin de Montelimart.

DEUX Grenadiers-royaux du régiment de Miromeſnil étoient dans l'état le plus déplorable, ils éprouvoient une douleur ſourde & quelquefois aiguë dans la région du foie; la bile paroiſſoit retenue dans ſes propres vaiſſeaux, & le volume du bas-ventre augmentoit chaque jour, ſans donner cependant aucune marque de fluctuation ſenſible: tous les ſoirs les extrémités inférieures étoient très-enflées, & tous les matins le viſage étoit monſtrueuſement bouffi; ils avoient d'ailleurs une toux opiniâtre, & ils éprouvoient une oppreſſion habituelle qui les menaçoit de ſuffocation: une petite fièvre lente ſe joignit à tous ces accidens.

Ils étoient depuis pluſieurs mois dans ce même état; & on les traitoit infructueuſement depuis cinq à ſix ſemaines dans cet hôpital, par l'uſage des apéritifs que l'on rendoit purgatifs par intervalles; ils paroiſſoient ſoulagés pendant quelques jours par l'uſage de ces remèdes, mais ils retomboient bientôt dans le même état: enfin la fièvre redoubla & s'annonça par un friſſon bien marqué qui dura plus de deux heures, il fut ſuivi d'une chaleur brûlante qui dura toute la nuit; loin d'en être inquiet, je fis ceſſer tout remède, & je réglai ſeulement leur régime; le lendemain, un nouveau paroxiſme reparut; il fut plus fort que le premier, & il ſe termina par une ſueur abondante: la petite fièvre lente avoit fait place à cette fièvre d'accès que j'abandonnai aux ſoins de la Nature; l'oppreſſion & la toux diminuèrent à proportion des accès,

l'appétit revint, le bas-ventre se désenfla, les forces se rétablirent, & chaque jour augmentoit les espérances d'une prochaine guérison, qui fut enfin parfaite au bout d'un mois : *Natura morborum medicatrix alioquin incurabilum.*

A Montelimart, le 15 Juillet 1763.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Sur deux tumeurs scrophuleuses répercutées qui avoient produit une affection violente de poitrine, suivie de la jaunisse, de la perte totale de la vue & de la paralysie des parties inférieures, le tout terminé heureusement par un dépôt critique à la région épigastrique. Par M. GRAVIER, Maître en Chirurgie & Chirurgien-major de l'hôpital de Josselin en Bretagne.

LE nommé François Texier, Laboureur du village de Singuelli, paroisse de Mohon, évêché de Saint-Malo, âgé de vingt-deux ans, entra à l'hôpital de Josselin le 17 octobre 1763, pour une inflammation violente qu'il avoit à la plèvre, avec oppression, toux opiniâtre, crachement de sang & fièvre violente : tous ces accidens paroissoient avoir été produits par la répercussion de deux tumeurs scrophuleuses que ledit François Texier portoit depuis sa naissance aux glandes de l'aisselle ; l'application toujours dangereuse de quelques topiques, sur-tout quand ils ne sont pas précédés de remèdes capables de détruire ou d'affoiblir le virus, avoit produit ces accidens : ils parurent calmés par les saignées, par l'usage des pectoraux adoucissans & par quelques minoratifs appropriés, quand à cette maladie, succéda une ictéricie ou jaunisse du premier genre. On employa vainement pour la détruire,

les purgatifs les plus convenables ; vainement on leur aſſocia les apéritifs & les fondans, l'épanchement de la bile rentrée dans la maſſe des liqueurs n'en fut ni moins ſenſible ni moins conſidérable, & les urines qui la charioient en étoient ſurchargées.

Enfin, ſoit que la bile vînt affecter l'organe de la vue juſque dans ſon principe, ſoit que le traitement précédent eût diſpoſé la rétine à une eſpèce d'atonie peu commune, le malade ceſſa tout d'un coup de voir, & il reſta aveugle pendant l'eſpace de vingt-ſept jours : l'emplâtre véſicatoire que l'on appliqua quelque temps après, opéra très-puiſſamment ; mais s'il rétablit la vue, ce ne fut qu'imparfaitement & à la longue.

Le malade étoit dans cet état déſagréable & ſouffrant, quand il s'y joignit encore des douleurs d'entrailles énormes & un vomiſſement continuel : cet état violent étoit ſans doute un effort véhément de la Nature pour ſe débarraſſer de la bile épaiſſe & poiſſeuſe qui engorgeoit le foie, & peut-être fut-il mal-à-propos interrompu par l'uſage des ſaignées, des bains & des calmans ! On ne s'oppoſe pas impunément au travail de la Nature, & l'on en fit bientôt la cruelle expérience. Le malade devint comme imbécille, & les extrémités inférieures furent bientôt paralytiques : mais après avoir paſſé ſix mois dans cet état, la Nature prenant enfin le deſſus, on vit reparoître l'oppreſſion & le vomiſſement ; enfin la région épigaſtrique devint l'unique théâtre des douleurs du malade & le ſiége de la criſe qui ſe préparoit ; elle parut ſe fixer au défaut des côtes, au bas du cartilage xiphoïde, un peu à droite, & elle ſe démontra par un dépôt ſenſible à cette partie. Après y avoir appliqué des cataplaſmes maturatifs, on en fit l'ouverture ; on y procéda par la ſéparation des tégumens &

des muſcles: c'étoit un corps blanc qui renfermoit près de trois pintes de pus mêlé de matière noirâtre ou ſanguinolente: à peine cette matière étoit-elle écoulée, qu'il ſe préſenta une portion du grand lobe du foie qui paroiſſoit avoir été comprimée par la tumeur; dans l'inſtant même, la fièvre, l'oppreſſion, le vomiſſement ont diſparu; &, par un panſement méthodique, la plaie eſt parvenue à une heureuſe cicatriſation. Pendant tout ce temps le malade a été aſtreint à la diète la plus exacte; la vue s'eſt auſſi perfectionnée, ſans avoir cependant repris ſon ancien éclat: pour conſolider cette cure, on employa les pilules de ciguë, & le malade eſt ſorti de l'hôpital parfaitement guéri, après y être reſté près d'un an.

HUITIÈME OBSERVATION.

Sur une rétention d'urine ſurvenue à l'ouverture d'un abcès au petit doigt. Par M. MOUBLET Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin de l'hôpital de Taraſcon.

LE 2 mai 1763, il entra dans cet hôpital un homme âgé de ſoixante ans, pour un abcès qu'il avoit au petit doigt de la main gauche. Comme la fluctuation étoit ſenſible, le lendemain on en fit l'ouverture, & elle eut le ſuccès qu'on en attendoit; mais le ſoir même de cette opération, cet homme ne put plus uriner, quelqu'effort qu'il fit pour y parvenir. Rien n'avoit précédé ce nouvel accident, & le malade ne ſe plaignoit d'aucune douleur ni d'aucun mal-aiſe à la région lombaire, il reſſentoit ſeulement un poids énorme à la région de la veſſie. On eſſaya vainement tous les diurétiques; comme il ne paſſoit pas une goutte d'urine, & comme la tumeur de la veſſie

augmentoit visiblement, on eut recours à la sonde, au moyen de laquelle on retira une assez grande quantité d'urine noire & corrompue. On employa, les jours suivans, les mêmes moyens, & on parvint par-là à rendre les urines de meilleure qualité, mais la vessie restoit constamment paralysée.

Pour donner du ressort à cette partie, outre la sonde, on employa les diurétiques chauds & les apéritifs aiguisés de sel ammoniac, les martiaux & autres toniques stimulans; on ne négligea ni les purgatifs ni les lavemens âcres, & les topiques sur la vessie ne furent pas plus oubliés. Par ces moyens réitérés on parvint enfin à faire uriner le malade, & la vessie reprit insensiblement son ressort, de sorte que depuis ce temps, cet homme urine naturellement, sans peine & à volonté.

Cette métastase singulière est difficile à comprendre & à expliquer: seroit-ce la répercussion & le repompement subit du pus contenu dans l'abcès, qui auroit produit la paralysie de la vessie! mais alors il faudroit supposer dans le pus une qualité stupéfaciente qu'on n'y reconnoît pas; il ne pèche guère que par son acrimonie, par sa causticité ou par son épaississement: le sentiment de douleur à l'instant de l'incision est-il capable de se communiquer aux nerfs jusqu'au point d'en ébranler les houpes & d'y procurer un resserrement convulsif! les secousses & le tressaillement, ont-ils pu opérer la paralysie de la vessie en empêchant le suc nerveux d'y aborder! enfin cette affection seroit-elle indépendante de l'abcès! c'est aux Physiologistes à expliquer ce phénomène; il me suffit d'avoir rapporté fidèlement la maladie qui y a donné lieu.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur une fièvre tierce qui avoit résisté à tous les remèdes, & qui fut guérie par une éruption dartreuse. Par M. DAIGNAN, Médecin de l'hôpital militaire de Calais.

UN Soldat du régiment de Touraine, en apparence bien portant, vint pour la quatrième fois à l'hôpital de Calais pour une fièvre-tierce que rien ne pouvoit déraciner; les accès de cette fièvre étoient très-courts, mais ils n'en étoient que plus violens. Las de le voir revenir si souvent, & étonné de la facilité avec laquelle cette fièvre cédoit aux remèdes généraux pour reparoître de nouveau aussi facilement, je le questionnai, & je l'examinai avec beaucoup d'attention; en promenant ma main sur l'abdomen, vers l'hypocondre gauche, j'aperçus une dureté à peu près de la grosseur d'une noisette: cet indice, avec l'aveu que me fit alors le malade, qu'il avoit eu autrefois des dartres, me détermina à lui prescrire une décoction des racines de patience & de bardane avec la fumeterre; j'y joignis l'usage journalier des bols fondans, auxquels je fis ajouter la poudre d'arum & l'étiops antimonial, & je fis faire en même temps des frictions sur la tumeur avec la pommade mercurielle. Depuis l'usage de ces remèdes, le malade n'eut plus que deux accès de fièvre, après lesquels il parut sur les poignets une éruption dartreuse qui gagna tous les deux bras; on continua les mêmes remèdes, & on purgea le malade tous les huit jours avec les pilules mercurielles; ce qui fit disparoître totalement les dartres, & la fièvre à laquelle ils avoient succédé, ne revint plus.

A Calais, le 1.er janvier 1767.

DIXIÈME OBSERVATION.

Sur une fièvre putride terminée & guérie par un dépôt gangréneux à la cuiſſe. Par M. LACROIX, Médecin de l'hôpital militaire de Collioure.

UN Dragon du Colonel-général, nommé *l'Enfant*, fut porté dans l'hôpital de Collioure le 6 mai 1767; dix jours avant il avoit reçu un coup d'épée dans le bras, qui avoit été aſſez promptement guéri; mais la fièvre lui ſurvint, & le Chirurgien-major de ſon régiment qui le traitoit, lui adminiſtra un vomitif, dans l'effet duquel ce malade ſe conduiſit en dragon; il alla vomir ſur les remparts, ſans en aider l'action par aucune boiſſon.

Arrivé à l'hôpital de Collioure, ſa fièvre parut être continue ſimple, & devoir être bientôt guérie; mais l'incontinence & l'indiſcrétion de ce malade la fit durer plus long-temps, & elle devint putride; ſon pouls étoit petit, ſerré & convulſif; le viſage étoit enflammé, la langue sèche & aride, & le ventre très-tendu. Il fut mis alors à une diète ſévère, & on lui preſcrivit une ample boiſſon d'eau de tamarins nitrée, qui aidée de deux lavemens, lui procura pluſieurs ſelles bilieuſes d'une odeur infecte. Le lendemain le malade paroiſſoit moins mal; la langue & la peau étoient moins arides, mais le pouls reſtoit conſtamment convulſif: on lui fit donner une potion émétiſée qui procura une ample évacuation de bile poracée, par le haut & par le bas. Ces évacuations ſemblèrent ſoulager le malade; mais le pouls étoit toujours convulſif: il continua le même remède qui produiſit conſtamment les mêmes évacuations. Le cinquième jour de ſa maladie, *l'Enfant* étoit aſſez tranquille; mais le ſoir, les ſymptômes redoublèrent, le pouls devint grand

&

& rebondissant; ce qui pronostiquoit une hémorragie, qui arriva le soir même, sans que la fièvre eût paru diminuée: on ajouta les acides à sa boisson ordinaire, & le lendemain il reparut une nouvelle hémorragie, moindre cependant que la première.

Le huitième jour, on appliqua les vésicatoires aux jambes; on continua la même potion & la même tisane les jours suivans. Le quatorzième jour il y eut un peu de moiteur; le pouls se relâcha, & il parut une légère suppuration aux vésicatoires qui jusque-là étoient restés secs.

Comme la crise étoit imparfaite, & qu'on craignoit justement une métastase, on fit prendre le lendemain un minoratif aiguisé; l'effet en fut prodigieux, & le malade évacua par les selles & par le vomissement, une quantité d'humeur bilieuse & putride. Après une évacuation aussi abondante, on le mit à l'usage du quinquina, sans quitter les remèdes acidules, & il y persista jusqu'au vingt-unième jour que la Nature parut annoncer une nouvelle crise; mais loin d'être parfaite, l'humeur se porta sur la poitrine; elle rendit la respiration courte & difficile, & elle excita une toux aussi fréquente qu'incommode qu'on chercha d'adoucir par les moyens connus: le pouls paroissoit alors un peu moins convulsif. Le vingt-septième jour, le malade devint en six heures de temps, bouffi de la tête aux pieds; il continuoit à rejeter du pus dans ses crachats: une infusion d'hysope, dans chaque pinte de laquelle on faisoit fondre demi-gros d'*arcanum duplicatum*, & une once d'oximel scillitique, continuée pendant trois jours, suffit pour faire disparoître la bouffissure; mais le pouls restoit toujours convulsif, & les crachats étoient encore purulens & très-abondans. Enfin vers le trente-cinquième jour de la maladie, les crachats se supprimèrent, la bouffissure reparut: les mêmes

remèdes déjà employés la diſſipèrent en auſſi peu de temps que la première fois, & firent reparoître l'expectoration.

Sur le ſoir du quarantième jour, le malade ſe plaignit d'une douleur aſſez vive à la cuiſſe ; il fut exactement viſité, & il n'y paroiſſoit ni rougeur ni fluctuation : le lendemain la douleur ſubſiſta toujours, & la fluctuation ſe fit ſentir. On ne perdit pas de temps ; on ouvrit le *faſcia lata* qui étoit le ſiége du dépôt, & il en ſortit une ſanie abondante, ſemblable à de la lavure de chair, & d'une odeur infecte ; tout ce muſcle étoit ſphacelé & tomba en lambeaux. Le ſoir même on aperçut que le pus avoit gagné juſqu'au pli de l'aine : on mit ces parties à découvert, & on panſa la plaie méthodiquement avec le ſtirax & le baume de *fioraventi*, tandis qu'on employoit intérieurement les anti-ſeptiques les plus agiſſans. A la levée du premier appareil, nous trouvames la plaie aſſez belle pour oſer eſpérer ; le pouls qui juſqu'au temps du dépôt avoit toujours été de mauvais caractère, devint naturel ; la fièvre & tous les accidens de la poitrine diſparurent preſque auſſi promptement, & le malade reprit inſenſiblement des forces ; enfin il parvint bientôt à une guériſon radicale.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur une Angine terminée par une métaſtaſe au poumon & par la mort. Par M. FERRUS fils, Médecin de l'hôpital militaire de Briançon.

LE nommé Florimond, dit *la Roſe*, Grenadier au régiment d'Aunis, compagnie de Saint-Servin, entra à l'hôpital de Briançon le 4 octobre 1763 ; il étoit affligé

d'une angine exquiſe qui ne lui permettoit pas d'avaler, & lui rendoit la reſpiration très-difficile ; le pouls étoit petit, fréquent & concentré ; la voix paroiſſoit éteinte, & il n'y avoit extérieurement ni tumeur ni rougeur.

On eut promptement recours aux ſaignées du bras, du pied & de la jugulaire ; on employa les gargariſmes & les cataplaſmes adouciſſans, & tous les anti-phlogiſtiques poſſibles.

Le troiſième jour de la maladie, il parut quelques ſueurs qui ſemblèrent ſoulager le malade & rendre la déglutition plus facile ; la voix devint même plus naturelle & plus libre.

Mais la nuit du quatrième au cinquième jour, par une métaſtaſe ſubite, il lui ſurvint une oppreſſion de poitrine ſi violente qu'il paroiſſoit prêt à ſuffoquer : cet accident étoit accompagné d'une colique très-vive que rien ne put appaiſer. Enfin le mal augmenta de jour en jour, & il périt le ſeptième jour de ſa maladie ; ce qui eſt conforme à l'aphoriſme d'Hippocrate. *Qui ex anginoſis fiunt peripneumonici, intra ſeptem dies moriuntur.*

CHAPITRE CINQUIÈME.

DARTRES ET GALES RÉPERCUTÉES.

ON peut dire en général que toute éruption à la peau, eſt le jugement d'une maladie ; & en ce ſens, on peut & on doit ſouvent regarder les dartres & la gale comme une criſe avantageuſe : loin de troubler la marche de la Nature, il faut la reſpecter, ſur-tout au moment de l'éruption ; & s'il eſt permis enſuite de travailler à la deſtruction de cette matière, portée à la circonférence du corps, ce ne peut être qu'avec les plus grandes précautions, & après s'être aſſuré ſur-tout que la dépuration eſt complette.

Si les dartres & la gale ſont quelquefois critiques, & ſi elles produiſent, comme telles, la guériſon de quelques maladies, elles n'en ſont ſouvent que le ſymptôme, & le vice qui les produit n'en exiſte pas moins : ce n'eſt guère que par ſurabondance ou par analogie que cette matière ſe dépoſe, s'arrête ou s'amaſſe dans les glandes cutanées ; dans ce cas il faut être très-circonſpect, & ne penſer à rétablir le tiſſu de la peau dans ſon intégrité, qu'après avoir corrigé le vice & détruit l'eſpèce de levain qui eſt la cauſe première de cette irruption : quand on eſt parvenu à ce point important, il arrive quelquefois que la dartre ou la gale ſe guériſſent d'elles-mêmes & ſans le ſecours d'aucun topique, mais il eſt certain qu'alors on peut les employer ſans riſque.

Les dartres & les gales qui reconnoiſſent des cauſes extérieures, accidentelles & étrangères à la baſe de la conſtitution, paroiſſent du premier coup d'œil, exiger

moins de précaution ; mais quoiqu'elles ne ſoient alors produites que par la contagion qui ſemble s'être arrêtée & fixée ſur l'organe de la peau ; cependant il arrive ſouvent qu'une partie de l'humeur viciée, paſſe dans le ſang & l'infecte : il faut néceſſairement alors adoucir, corriger l'acrimonie qu'il a contractée avant de ſonger à la deſſication des puſtules.

Il n'y a donc guère de dartres & de gales qui n'exige un traitement rationel, & la ſimple application des remèdes ſi vantés pour les guérir, eſt ſouvent inſuffiſante & preſque toujours dangereuſe & meurtrière. C'eſt d'après ces principes & d'après les obſervations les plus exactes ſur les dangers d'une méthode uniforme & légère, que le miniſtère a défendu le traitement ultérieur des galeux dans les caſernes, & qu'il l'a renvoyé aux Médecins des hôpitaux militaires : ſi la répercuſſion de l'humeur galeuſe étoit commune alors, ſi elle étoit le germe de pluſieurs maladies aiguës, la communication preſque indiſpenſable des ſujets ſains avec les galeux, ne pouvoit qu'entretenir & perpétuer la contagion, & ces deux défauts réunis concourroient au mal-être & à la deſtruction des ſujets du Roi.

Les obſervations qui tendent à prouver la vérité de cette aſſertion & à nous prévenir contre cet abus, ne peuvent donc être trop multipliées dans un ſiècle, ſur-tout où les dartres ſont ſi communes. Sans prétendre aſſigner la véritable cauſe de ce phénomène, ne pourroit-on pas en accuſer le virus vénérien mal corrigé ? Ce virus qui depuis ſa naiſſance a ſubi tant de variétés, qui dégénère ſi ſenſiblement, paroît avoir aujourd'hui une tendance plus directe à la peau : ſi l'on y joint la vie oiſive & ſédentaire, les veilles, les paſſions violentes de l'ame, & ſur-tout le chagrin, les rafinemens de la

cuisine, l'abus du café & des liqueurs, on verra que ces moyens combinés sont bien capables de rendre la bile âcre, mordicante & caustique, & d'exalter ensuite suffisamment la lymphe pour produire à la peau une espèce d'éréspèle moins enflammée, mais plus durable que la maladie qui porte ce nom.

Quoi qu'il en soit des dartres, de la gale & des causes qui les produisent, il faut toujours en craindre la disparution trop prompte, & la répercussion n'en peut être que très-imprudente; elle produit presque toujours des maladies sérieuses & qui deviennent mortelles, suivant la noblesse & la nécessité de l'organe qu'elles affectent: la meilleure méthode de les guérir est de faire reparoître la dartre ou la gale; on peut s'en convaincre en lisant les troisième, quatrième, cinquième, sixième, huitième & douzième observations de ce chapitre; on y verra les accidens les plus graves & les maladies les plus sérieuses & les plus aiguës, produites par la répercussion inconsidérée des dartres & des gales, & tout rentrer dans l'ordre par une éruption nouvelle, soit qu'elle ait été une seconde fois produite par la Nature ou excitée par l'art.

Mais si la reparution des dartres & de la gale n'est pas toujours essentielle ou indispensable, & si, sans exciter ces tumeurs, l'on guérit quelquefois les maladies qu'elles ont occasionnées, comme on peut le voir en consultant les première, septième, neuvième & dixième observations que nous allons présenter, il faut regarder ces faits comme très-rares & comme des exceptions à la règle générale sur lesquels il feroit trop imprudent de toujours compter. Combien de malades en effet ont été les victimes de cette malheureuse sécurité, & combien ont payé de leur vie la négligence à rappeler

à la peau l'humeur qui y avoit été primitivement déposée ! on trouvera quelques-uns de ces exemples funestes dans les septième, huitième, onzième, douzième & treizième observations.

Il faut donc insister sur les moyens qui peuvent procurer une nouvelle éruption, quand la première a disparue, mais le succès ne marche pas toujours d'un pas égal avec le besoin; & cette opération si nécessaire, si elle n'est pas secondée par la Nature, est souvent impossible à l'art.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Sur une fièvre aiguë, douleur de côté, difficulté de respirer, survenue à une gale répercutée. Par M. DE FONFRÈDE, *Médecin de l'hôpital d'Agen.*

UNE fille âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, bien réglée, entra à l'hôpital d'Agen pour se faire guérir de la gale qu'elle avoit depuis un mois : elle fut saignée & purgée deux fois ; & avant de lui permettre l'usage d'aucune pommade, je voulois qu'elle se servît de bols fondans & d'une tisane appropriée, & je regardois cette préparation comme indispensable : mais je trouvai sur cet objet une résistance invincible de la part des Sœurs qui gouvernent l'hôpital, qui exigèrent qu'elle se frottât de suite avec un onguent qu'elles vantent beaucoup & dont elles font un secret : elle en fut frottée deux fois malgré mon opposition, & la gale disparut entièrement. Mais la fièvre aussitôt s'alluma, elle étoit accompagnée d'une douleur de tête fort aiguë, de difficulté de respirer & d'un point de côté très-douloureux : je fis saigner promptement du bras la malade & je la mis à l'usage du petit-lait pour toute boisson, la saignée fut réitérée le même jour & les suivans, ainsi que le petit-lait; la

fièvre diminua, les douleurs se calmèrent & permirent de lui administrer un minoratif dont l'effet fut très-heureux : après l'avoir répété avec le même succès, je mis la malade à l'usage des bols faits avec l'extrait de fumeterre & les fleurs de soufre; j'y joignis une tisane sudorifique, afin de rappeler, autant qu'il seroit possible, la matière mordifique à la peau. Ces remèdes continués pendant quinze jours & entre-mêlés de purgatifs appropriés, produisirent tout l'effet desiré, & la malade fut bientôt totalement guérie de la fièvre & des symptômes effrayans qui l'accompagnoient : la cause de la gale fut probablement aussi détruite, car elle ne reparut plus.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur des Dartres milliaires épidémiques, & sur le danger de leur répercussion. Par M. DENIS, Médecin de l'hôpital militaire de Saint-Venant.

EN 1762, il règnoit à Saint-Venant une petite dartre milliaire sèche, qui tenoit de la nature de la gale & qui étoit contagieuse & épidémique ; les saignées, la tisane de patience sauvage, les purgatifs, & ensuite quelques topiques, suffisoient communément pour la guérir : quand on n'insistoit pas assez sur la tisane & sur les purgatifs, cette éruption dégénéroit souvent en vraie gale & devenoit plus difficile à guérir.

Un vieillard qui avoit été dans ce dernier cas & qui avoit négligé la préparation convenable, fut ensuite attaqué d'une fièvre continue comateuse qui, malgré tous les secours, se termina par la mort : sa dartre quoiqu'invétérée, s'étoit promptement répercutée, & elle avoit produit cette maladie mortelle.

Un enfant de huit à neuf ans avoit une partie du visage

& tout le cou couvert d'une dartre de l'efpèce encroûtée; on lui appliqua fort inconfidérément une eau arfenicale fort vantée pour cette maladie; mais cette application téméraire produifit bientôt un gonflement exceffif du cou & du vifage, & cet état fut fuivi d'un affaiffement létargique qui fe termina par la mort de l'enfant, qui fut la victime de l'ignorance & de l'imprudence de fes parens.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur une fièvre & de très-grands maux de tête furvenus à une dartre imprudemment répercutée. Par M. PARENT DESMOULINS, Médecin de l'hôpital militaire de Thionville.

UN Officier de la garnifon avoit depuis long-temps une dartre au périnée, il eut l'imprudence d'y appliquer une pommade qui lui avoit été confeillée ; auffitôt la dartre difparut, & la fièvre furvint accompagnée de maux de tête infoutenables : j'employai avec fuccès les faignées, les boiffons adouciffantes & enfuite les fudorifiques ; la dartre reparut heureufement le troifième jour, & tous les accidens décrits cefsèrent auffitôt : je confeillai à cet Officier de ne jamais employer aucun topique capable de répercuter fa dartre; il a fuivi mon confeil, & il s'eft toujours bien porté depuis.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur une fièvre aiguë avec oppreffion de poitrine & délire, furvenue à une gale rentrée. Par M. D'ARQUIER, Médecin de l'hôpital militaire de Béthune.

AU mois de juin 1763, je fus invité par M. le Prince de Ghiffelles, d'aller voir au village de Vieille-Chapelle, une pauvre femme réduite à la dernière extrémité; elle étoit au fixième jour de fa maladie, & elle

éprouvoit une oppreſſion de poitrine la plus marquée : ſon pouls étoit petit & fréquent ; elle avoit beaucoup de chaleur , & elle étoit dans un délire ſourd , mais conſtant ; elle avoit été ſaignée & purgée une ſeule fois au commencement de ſa maladie. En examinant ſes enfans , je m'aperçus qu'ils avoient tous la gale , ce qui me détermina à interroger ſon mari pour ſavoir de lui , ſi ſa femme n'avoit pas éprouvé précédemment la même maladie ; il me dit qu'ils l'avoient eu l'un & l'autre , & qu'ils s'en étoient débarraſſé au moyen d'une pommade dont il ignoroit la compoſition , & qui leur avoit été donnée par un de leur voiſin , comme un ſpécifique d'un effet infaillible : la gale avoit en effet diſparu au bout de quelques frictions ; mais le mari avoit éprouvé auſſitôt une fièvre violente qui avoit duré deux jours , & la femme , moins forte ſans doute , étoit depuis ce temps dans l'état le plus violent : au moyen de ces connoiſſances , je me déterminai à faire ſur le champ ſaigner la malade du pied , & j'eſſayai de rappeler l'éruption galeuſe en faiſant coucher à ſes côtés ſes deux enfans ; je joignis à cette épreuve l'uſage des ſudorifiques & quelques priſes de poudre tempérante : l'effet juſtifia la juſteſſe de mes principes , & mes eſpérances furent réaliſées par la reparution de la gale : auſſitôt tous les accidens diminuèrent , & ils ceſſèrent enſuite totalement par les mêmes remèdes que j'avois employés , & dont l'adminiſtration ultérieure fut confiée au Chirurgien de ce village , qui par-là compléta la cure.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Sur un Asthme convulsif, accompagné d'une leucophlegmatie générale & d'une fièvre lente, qui avoient succédé à la guérison précoce & imprudente de la gale. Par LE MÊME.

LE nommé *Joli-cœur*, Soldat du régiment de Chartres, infanterie, compagnie de Bauragon, âgé de vingt-six ans, entra à l'hôpital militaire dans le mois d'avril 1764 : il éprouvoit depuis quelque temps une fièvre lente, il avoit une difficulté très-considérable de respirer ; il étoit aussi travaillé d'une toux convulsive, & tout le tissu cellulaire étoit distendu & engorgé de sérosités : il avoit déjà été traité infructueusement à la chambre par son Chirurgien-major. Après l'avoir fait vomir & purger convenablement, je le mis à l'usage des apozèmes apéritifs & d'un opiat composé avec l'antimoine cru, le diagrède, les cloportes, le safran de mars apéritif & le sirop des cinq racines : ces remèdes n'opérèrent que légèrement, & après quelque temps de leur usage, la fièvre devint plus considérable & se fixa en quarte. Comme elle épuisoit les forces du malade, je lui opposai le vin de quinquina, auquel j'ajoutai l'iris de Florence & l'oximel scillitique : ce remède opéra puissamment par les urines, & fit disparoître la fièvre : j'en continuai l'usage, & l'effet fut constamment le même. Pendant ce temps le malade se plaignit d'une grande démangeaison à la peau : je l'examinai attentivement, & je vis qu'elle étoit le symptôme d'une gale assez considérable qui paroissoit depuis vingt-quatre heures. Je l'interrogai sur ce nouvel accident, & j'appris de lui qu'avant de tomber malade, il avoit éprouvé les mêmes démangeaisons & la même éruption, & qu'il en avoit

promptement guéri, au moyen d'une pommade que lui avoit donné un Frater du régiment : je conclus de cet exposé, que la maladie principale n'étoit occasionnée que par la répercussion qui s'étoit faite de cette humeur, & sa reparution me donna les plus grandes espérances de le voir bientôt guérir : tout réussit en effet comme je l'avois pensé ; & après avoir fait un usage long & constant de remèdes dépuratifs mêlés des purgatifs convenables, j'eus la satisfaction de voir ce Soldat parfaitement guéri de son asthme, de sa toux & de sa leucophlegmatie.

SIXIÈME OBSERVATION.

Sur une Péripneumonie survenue à une gale répercutée, & guérie par la reparution de la gale. Par M. OKEAN, Médecin de l'hôpital militaire de Phalsbourg.

UN Soldat du régiment de Pfiffer, Suisse, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament vif & bilieux, avoit eu la gale, & se l'étoit fait passer au quartier avec un remède familier aux Soldats : la répercussion de l'humeur galeuse avoit produit une fluxion de poitrine compliquée de putridité dans les premières voies. Après avoir employé les saignées nécessaires & essentielles, & avoir insisté sur les potions béchiques incisives avec le kermès & le camphre, sans oublier les boissons dépuratives & les purgatifs convenables, je ne crus rien de plus propre à faciliter l'expectoration qui étoit difficile, à calmer l'oppression, & à résoudre le point de côté qui étoit vif, que d'appliquer sur l'endroit même de la douleur, un large vésicatoire : ce remède produisit un effet marqué, & remédia promptement à tous les accidens ; mais ce qui en démontra encore plus sensi-

blement l'utilité & la néceſſité, c'eſt qu'il fit reparoître & amena au-dehors l'humeur de la gale ; & cette éruption nouvelle guérit bientôt la maladie de poitrine, qui ne pouvoit en ce cas, être regardée que comme une émanation de la gale. Quelques purgatifs & l'obſervation d'un régime exact joint à une boiſſon copieuſe de tiſane appropriée, ſuffirent pour détruire la cauſe de la gale, & la firent enfin diſparoître totalement, ſans cauſer aucune autre métaſtaſe, contre laquelle il faut être toujours en garde.

Cette obſervation m'en rappelle trois autres de même eſpèce, que j'ai eu occaſion de faire à l'armée pendant la dernière guerre :

La gale rentrée avoit produit à trois Soldats un point de côté plus ou moins aigu, de la difficulté de reſpirer, une fièvre continue, & à un d'eux une toux aſſez vive. Les ſaignées, les potions huileuſes, les pectoraux, rien ne calmoit la violence de ces accidens, quand plus inſtruit de la cauſe première de leur maladie, je ſubſtituai à ces remèdes les ſudorifiques, en même temps que je fis donner à ces malades une chemiſe de galeux la plus ſale poſſible : les ſueurs ſe déclarèrent, la gale reparut, & tout ſe termina auſſi heureuſement que je l'avois deſiré.

Je viens de vérifier encore tout récemment l'avantage de cette méthode à l'hôpital de Phalſbourg, où un Soldat étoit attaqué depuis huit mois, d'une toux opiniâtre avec expectoration difficile & difficulté de reſpirer ; en un mot, il paroiſſoit menacé de la phthiſie, quand par l'uſage des ſudorifiques, la gale répercutée qui avoit occaſionné la maladie, en reparoiſſant de nouveau, l'a totalement diſſipée.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Sur une Dartre éréſipélateuſe univerſelle, accompagnée d'un engorgement très-douloureux à l'hypocondre gauche, terminée par une héméralopie, à la ſuite d'une gale répercutée. Par M. RAMBAUD, Médecin de l'hôpital militaire de Sedan.

UN Soldat du régiment de Salis, à la ſuite d'une gale guérie ſans précaution, devint tout couvert d'une dartre éréſipélateuſe qui le faiſoit beaucoup ſouffrir ; on auroit pu regarder cette nouvelle éruption comme une compenſation & un remplacement de la première ; mais ce Soldat, loin d'en être ſoulagé, éprouvoit une chaleur intérieure inſupportable, & l'hypocondre gauche étoit très-douloureux & fort tendu : il vint en cet état à l'hôpital de Sedan, où il fut ſaigné pluſieurs fois ; les boiſſons rafraîchiſſantes, le petit-lait clarifié, les lavemens adouciſſans, les fomentations réſolutives & les bains, tout fut employé, & rien ne fut épargné pour le tirer de cet état ; mais ces remèdes n'agiſſoient qu'avec lenteur, & pendant leur uſage le malade éprouvoit, tantôt à un bras, tantôt à l'autre, des engourdiſſemens qui interceptoient le mouvement & la ſenſibilité, & ſembloient menacer de la paralyſie : les purgatifs répétés firent ceſſer ce dernier accident, & l'inflammation dartreuſe étoit diminuée au point de permettre l'uſage de quelques bols fondans ; la dartre céda inſenſiblement à ces derniers remèdes, mais elle fut bientôt remplacée par une autre maladie encore plus grave & plus importante ; ce malade, dès que le jour tomboit, ne voyoit plus, même avec des lumières : en un mot, il étoit héméralope ; on le purgea vivement & à pluſieurs repriſes avec les purgatifs ſtimulans & l'agaric ; on en

aidoit l'action par l'usage des apozèmes apéritifs toniques, & on lui faisoit recevoir habituellement la vapeur chaude d'un morceau de bœuf bouilli : tous ces remèdes opérèrent un effet sensible, & le malade recouvra totalement la faculté de voir en tout temps, & il sortit de l'hôpital parfaitement guéri.

Le 12 février 1764, un Soldat du régiment d'Orléans mourut dans le même hôpital d'une phthisie pulmonaire à la suite d'une gale répercutée; il avoit d'abord eu deux ophthalamies considérables, ensuite des coliques, & enfin les poumons avoient reçu tout l'effort de la maladie, & il en avoit résulté la suppuration de ce viscère, le marasme & la mort : rien n'avoit été capable de rappeler la gale ni de lui sauver la vie.

HUITIÈME OBSERVATION

Hydropisie de poitrine occasionnée par une gale rentrée, & guérie par le retour de la gale. Par M. GRANGER, Chirurgien-major de l'hôpital de Montmédy.

UN Soldat de la garnison, âgé de quarante-sept ans, entra le 21 février 1763 dans cet hôpital; il étoit depuis vingt-un jours avec une respiration laborieuse, il ne pouvoit se coucher ni sur l'un ni sur l'autre côté ; au moindre mouvement la fluctuation étoit sensible, il éprouvoit de plus un sentiment de pesanteur excessif au bas de la poitrine, il avoit les pieds & les mains œdémateux, le ventre étoit météorisé & il y avoit soupçon d'ascite ; enfin les urines étoient rares & briquetées.

On employa pour le soulager les purgatifs hydragogues, les incisifs gommeux, les apéritifs, les toniques ; ces remèdes opérèrent quelque diminution dans les accidens, & le bas-ventre fut suffisamment désenflé pour

permettre d'en examiner les viſcères : la partie antérieure du foie étoit dure & douloureuſe ; j'y fis appliquer un large emplâtre de ciguë, & j'inſiſtai ſur les boiſſons délayantes & apéritives, ſans négliger les bols fondans & les purgatifs de manne, rhubarbe & ſel de Glauber : la dureté du foie parut un peu diminuée, & tous les ſymptômes de l'hydropiſie étoient inſenſiblement détruits ; mais c'eſt moins à ces remèdes que j'attribuai cet heureux évènement, qu'à la reparution de la gale qu'ils avoient probablement déterminé : cette éruption nouvelle ne fut point contrariée, & elle ſuffit pour rétablir la ſanté de ce malade, qui ſortit le 25 mars entièrement guéri, après avoir été traité méthodiquement de la gale, ſans éprouver aucune eſpèce de rechute de la première maladie.

La plupart des fièvres qui ont paru ce printemps dans cet hôpital, étoient occaſionnées par la gale mal traitée ou répercutée ; elles étoient rébelles quand la gale ne reparoiſſoit plus : un ſeul en eſt mort, mais la poitrine étoit particulièrement affectée, & rien n'a pu rappeler la maladie primitive ; les véſicatoires furent également ſans effet : par l'ouverture de ſon cadavre, on trouva un épanchement purulent dans la cavité de la poitrine, la plèvre du côté gauche étoit en pleine ſuppuration, le péricarde exactement collé au cœur, étoit comme enduit d'une matière purulente.

NEUVIÈME

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur un vomiſſement & un crachement de ſang accompagnés de toux férine & d'une grande difficulté de reſpirer, ſurvenus à la ſuite d'une gale répercutée. Par M. GAALLON DE LA BOTTELIÈRE, Médecin de l'hôpital royal de Carentan en baſſe Normandie.

UN Garçon maréchal nommé *Charles Lefebvre*, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, à peine guéri d'une fièvre quarte, reçut la gale d'un de ſes parens avec lequel il avoit couché: loin de ſuivre le régime & les remèdes préparatoires qui lui avoient été conſeillés & qui étoient d'autant plus indiſpenſables, qu'il venoit d'éprouver une maladie opiniâtre, il ſe contenta de ſe faire quelques frictions avec de l'onguent approprié, & la gale diſparut aſſez promptement; mais ce ſuccès ne fut qu'apparent, & au bout de quelques mois il fut attaqué d'un vomiſſement & enſuite d'un crachement de ſang très-abondant, accompagné d'une oppreſſion & d'une toux ſi conſidérable, qu'il étoit à chaque inſtant menacé de ſuffocation; je le fis promptement ſaigner, & je lui fis avaler quelques onces de ſucs d'orties & de lière terreſtre: ce remède & la ſaignée furent répétés avec ſuccès le lendemain matin, & le malade fut aſſujetti au ſilence le plus ſtrict & à la diète la plus ſévère: ce régime & ces remèdes modérèrent d'abord & firent enſuite ceſſer le crachement de ſang, mais la toux & l'oppreſſion ſubſiſtoient toujours; & comme il avoit repris trop tôt ſon travail, le ſang reparut bientôt, mais moins abondamment: je lui preſcrivis les bouillons de poumons de veau avec les béchiques d'uſage, & chaque ſoir, quelques grains de pilules de cynogloſſe:

par ces moyens & par l'uſage du lait de vache coupé avec la ſeconde eau de chaux, auquel le malade ſe ſoumit, la toux ſe calma, l'oppreſſion diminua ſenſiblement, & l'appétit & l'embonpoint annoncèrent le retour de la ſanté ; elle ſeroit parfaite ſi la toux & la difficulté de reſpirer ne venoit quelquefois la troubler, ſur-tout quand il fait quelques efforts ou quelque violent exercice.

DIXIÈME OBSERVATION.

Sur une Hydropiſie aſcite ſurvenue à la ſuite d'une gale répercutée. Par M. GAUDIN DUPLESSIS, Doyen de la Faculté d'Angers.

UNE fille, âgée de douze ans, avoit été guérie de la gale par des frictions faites avec l'onguent Napolitain, ſans aucune préparation préliminaire ; le ventre ne tarda pas à ſe tuméfier, & l'aſcite fut bientôt ſenſible : on coucha cette malade dans un lit deſtiné aux galeux pour tâcher de rappeler cette éruption, tandis qu'on lui adminiſtra une tiſane faite avec les racines d'anis & de patience ; on la purgea de temps en temps avec les hydragogues, & le ſoir de chaque purgation, elle prenoit une potion cordiale ; mais ces remèdes donnés pendant quinze jours conſécutifs, n'opérèrent aucune diminution de l'aſcite : on pratiqua la paracentèſe, & par cette opération, on tira quatre à cinq pintes d'eau d'une aſſez belle qualité ; la malade continuoit néanmoins l'uſage de ſa tiſane, & chaque ſoir elle prenoit une potion cordiale ſtomachique, compoſée avec l'élixir de propriété, la teinture de caſtor & l'eſprit de ſel dulcifié ; elle étoit purgée tous les quatre à cinq jours. Ces remèdes produiſirent un effet certain, & il ne ſe fit plus de nouvel épanchement : de

ſorte que la malade ſortit de l'hôpital parfaitement guérie, quoique la gale n'ait pas reparu.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur une Péripneumonie mortelle ſurvenue à la guériſon des dartres par les frictions mercurielles. Par M. de FONFRÈDE, *Médecin de l'hôpital d'Agen.*

UN homme, âgé de ſoixante ans, fatigué de porter depuis long-temps des dartres incommodes aux jambes & aux cuiſſes, ſe détermina, d'après le conſeil qui lui en fut donné, de ſe faire adminiſtrer les frictions mercurielles; elles lui procurèrent une ſalivation qui dura vingt-deux jours, & il guérit de ſes dartres; mais trois mois après, il fut attaqué d'une plevro-péripneumonie très-aiguë, dont il mourut le ſeptième jour, malgré tous les ſecours des gens de l'art.

Une Dame de conſidération de la ville d'Agen, avoit une dartre d'ancienne date ſur le ſein, qui ſe deſſécha ſans l'aide d'aucun remède; elle fut bientôt attaquée d'une péripneumonie aiguë qui l'enleva en très-peu de temps.

DOUZIÈME OBSERVATION.

De M. DE LISSARDEL, *Médecin de l'hôpital militaire de Bayonne, ſur la Phthiſie ſurvenue à une gale rentrée.*

UN Soldat avoit eu l'imprudence de ſe faire guérir la gale, par l'application de quelque topique, ſans préparation préliminaire; bientôt après, la poitrine fut affectée d'une toux vive & opiniâtre: cette nouvelle maladie, qui n'étoit que l'effet de la première, fut probablement négligée dans le commencement, car ce Soldat vint à

l'hôpital de Bayonne dans le dernier degré de phthisie; il crachoit le pus abondamment, il avoit la fièvre lente & des sueurs nocturnes qui l'épuisoient, enfin il tomba dans le marasme & mourut.

A l'ouverture de son corps, on trouva le lobe droit du poumon adhérent & un abcès considérable qui répondoit à cette adhérence; on eût pu prévenir cet abcès en s'occupant des moyens de faire reparoître la gale dans les commencemens, mais le fait étoit peut-être ignoré, & d'ailleurs il n'est pas toujours facile d'y parvenir.

M. Cauvet, Médecin de Béthune, a fait la même observation; mais la personne qui en est le sujet fut plus heureuse, la dartre reparut; & à mesure qu'elle reparoissoit, les symptômes de la phthisie diminuoient: par ce moyen, le lait de chèvre qu'il prescrivit opéra puissamment, & le malade recouvra sa première santé.

TREIZIÈME OBSERVATION.

De M. DESTRAPIERRE, Médecin de l'hôpital militaire de la Rochelle, sur une carie aux vraies côtes, occasionnée par une humeur de gale rentrée.

A la fin du mois d'octobre 1763, un jeune Soldat de recrue fut apporté à l'hôpital de la Rochelle, pour une fièvre qui avoit succédé à la gale dont il s'étoit fait guérir au régiment. Ce jeune homme éprouvoit d'ailleurs une mélancholie insurmontable, il refusoit constamment tous les remèdes qu'on lui présentoit; il avoit, disoit-on, la maladie du pays. Malgré tous les soins qu'on eut de lui, l'attention qu'on lui prodigua & les différens moyens dont on se servit pour lui faire prendre quelque remède, il tomba dans un affaissement & dans un marasme dont

rien ne put jamais le tirer, & il mourut le corps tout couvert de vermine.

On procéda à l'ouverture de ſon cadavre : toutes les parties, à la première inſpection, ne parurent point altérées ; les poumons étoient ſains, quoique deſſéchés ; les viſcères étoient ſeulement dégraiſſés & amincis, mais on n'y remarquoit aucune altération ; toutes les glandes étoient d'ailleurs dans leur état naturel : enfin on envoya ce cadavre à l'amphithéâtre, où on faiſoit des leçons d'oſtéologie fraîche ; en levant tous les muſcles de la poitrine, on reconnut une ſuppuration aux côtes vers leur inſertion avec le *ſternum ;* on en ſuivit la trace, & on aperçut toutes les vraies côtes cariées, ainſi que le *ſternum :* cette carie étoit ancienne & profonde, & jamais dans le cours de la maladie on n'en avoit eu aucun ſigne.

Si, comme on doit le penſer, c'eſt la métaſtaſe de l'humeur galeuſe qui a produit cet étrange accident, il faut ſuppoſer que cette humeur étoit originairement très-mordicante, ou qu'elle avoit acquis par ſon ſéjour cette pernicieuſe qualité : ne pourroit-on pas croire auſſi que cette gale n'étoit qu'une eſpèce de virus vénérien dégénéré ! ſa cauſticité & ſa manière ſourde de détruire, rendent cette opinion très-probable : combien d'enfans deviennent ainſi ſcrophuleux rachitiques, ou ſont détruits par le *ſpina ventoſa,* triſtes & malheureuſes victimes de la débauche de leurs parens ou de la confiance qu'ils ont eu dans des remèdes annoncés comme ſpécifiques & qui éterniſent la maladie en la palliant !

QUATORZIÈME OBSERVATION.

De aſthmate inveterato ſcabie ſuperveniente ſanato.

À M.° BONIFAX, Noſocomiorum Medico in urbe Bellicâ in Bugeſiâ.

VIR corpulentus, ſanguinei temperamenti & obeſi, ante triginta annos aſthmate corripiebatur per intervalla recrudeſcente, præſertim flante favonio, vel tempeſtate ſiccâ & calidâ regnante. Incipiente paroxiſmo, reſpiratio extremè laborioſa erat & convulſiva cum ſibilo & tuſſi ſiccâ; nihil expuebat; in lecto ſedens & capite erecto detinebatur; ore patulo ſpiritum trahebat; pectus nudabat; nihil deglutiebat, ne guttulam quidem aquæ, ſine ſummâ anxietate. Tandem poſt diem unum aut alterum ſymptomata paululùm miteſcebant; copioſam materiam pituitoſam, mox viſcoſiorem ſcreatu rejiciebat; juſcula tunc & infuſa theiformia ſine anxietate epotabat; tandem equo inſedens per horas aliquot ruſticabatur cum levamine: ſic paroxiſmus ſenſim mitigabatur, reſpiratione tamen omni tempore laborioſâ parumper remanente cum ſibilo. Multa remediorum genera incaſsùm adhibuerat, & ſolâ equitatione levabatur.

Circà initium anni 1741, ſcabie per contagium ſuſceptâ afficiebatur: increpante & magis ac magis efflореſcente ſcabie reſpiratio facilior in dies facta erat, ita ut à contagio ſuſcepto aſthmatis paroxiſmus non recruduiſſet. Idcircò curationem ſcabiei imploranti operam recuſavi, & toto pectore annixus ſum ut ei perſuaderem hoc morbi genus tollere patienter, ne pejus, id eſt aſthma, de novo reverteret. Sed ſub finem menſis Auguſti, ſcabioſo pruritu defatigatus, balneum aquæ frigidiſſimæ in rivulo quodam, me inſcio, per aliquot dies petebat, ex quo retropulſa fuit ſcabies. Hinc incepit anhelare, & reſpirationis difficultate, ut anteà, laborare; mox inſecutus eſt aſthmatis crudeliſſimus paroxiſmus, febre

ſtipatus, tuſſi convulſivâ cum ſuffocationis metu, quibus jungebantur cutis ariditas & inſomnia.

His perpenſis, ſanguinem mittere juſſi è cubito, alvum cliſmatibus ſubducere; unde ſymptomata miteſcebant, & febris deferbuit. Poſterâ die materiam viſcidam & tenacem jam tuſſiendo expuebat; tunc ptiſannam è foliis borraginis & floribus calendulæ ei paravi, de quâ ſingulis horis ſemi cyathum epotabat cum levamine, & cliſmate bis injecto alvus ejus molliebatur. Tertiâ die, potionem ex infuſo rhabarbari, confectione hamæch & electuario de pſillio confectam manè ſorbillavit, ex quâ multoties deceſſit & meliùs ſe habuit. Quartâ die febre immunis erat, ſed perſtabat pectoris anhelatio, & ante menſem elapſum jam bis recruduerat aſthmatis paroxiſmus cum ſtrangulationis metu; idcircò induſia & lecti lintea quibus ſcabioſus uſus fuerat, ei de novo, me ſuadente, apponebantur; & elapſis aliquot diebus iterùm effloruit ſcabies, & ſymptomata modò memorata in tantùm minuebantur, in quantùm extus prorumpebat hæc efflOreſcentia, ſicque aſthmate & anhelatione rursùs liberabatur. In hoc ſtatu ſemel in menſe purgabatur, & diætâ lacteâ pruritus mitigabatur. Sed poſt aliquot menſes, duæ ſuprà cutim efflOruerunt cum febriculâ puſtulæ humore lympido plenæ, ut in ambuſtis fieri ſolet, moxque totum corporis ambitum depaſcebantur. Poſt quatuor aut quinque dies augebatur febris; puſtulæ circùm circà inflammatæ in pus vertebantur. Hunc morbum, febrem depuratoriam *cum Sydenhamo nominavi, vel cum Hoffmanno,* urticariam: *diluentibus, tenui diætâ, interpolatis minorativis ſub finem eam curabam. Circà decimum quintum diem à puſtularum eruptione, cruſtaceæ factæ & ſiccatæ deſquammabantur; febre immunis erat æger, & ſcabies omninò evanuerat, priſtinamque conſecutus eſt ſanitatem per lactis vaccini uſum, quem per menſem & ampliùs continuavit decocto fumariæ & naſturtii aquatici alteratum, ita ut adhibito*

vitæ diligenti regimine, nunquam de novo recruduit aſthma; nec pectoris anhelatio; ſed uſque ad vitæ terminum, ſemel aut bis in anno denuò corripiebatur febre hac depuratorio-urticariâ: *eumdem ſemper typum ſervante, & methodo ſuprà memoratâ, ſemper feliciter curatâ; tandemque inſultu apoplectico, annum ſeptuageſimum ſeptimum agens, extinctus eſt.*

Ex his liquet 1.° equitationem aſthmaticis multùm prodeſſe; 2.° aliquandò evenire, ut morbus per alium ſupervenientem curetur, quo caſu nihil imprudentius agi poteſt quàm morbi ſupervenientis præpoſtera curatio, præſertim ſi tolerabilis ſit; 3.° ſi morbus ſuperveniens imprudenter curatus fuerit, tanquam ad ſacram anchoram, ad illius revocationem confugiendum eſſe; 4.° tandem morbi ſic revocati curationem, ſi omninò Naturæ non committatur, ſaltem vitæ convenienti regimine potiùs tentandam, quàm remediorum officinalium numero.

CHAPITRE

CHAPITRE SIXIÈME.

DE QUELQUES MALADIES DU FOIE.

TOUTES les maladies du foie ſont par elles-mêmes graves & intéreſſantes, elles le ſont d'autant plus que cet organe eſt d'une néceſſité plus abſolue pour la digeſtion des alimens, & qu'il influe ſenſiblement ſur la ſanguification & ſur la nutrition. S'il eſt ordinairement le théâtre des maladies les plus ſérieuſes, s'il en fournit quelquefois le germe, s'il en eſt la cauſe première, il eſt encore plus ſouvent affecté par ſympathie, par le rapport plus direct qu'il a avec les principaux viſcères dont il reçoit, pour ainſi dire, l'empreinte ; il participe preſque toujours à leurs défauts, & ils n'éprouvent guère de léſion qui ne ſe communique au foie : ainſi ce viſcère ſympathiquement frappé dans les bleſſures violentes de la tête, ſur-tout quand il y a épanchement, ſouvent s'enflamme & quelquefois ſuppure, & paroît toujours avoir partagé la violence de la commotion. Ce phénomène mérite d'autant plus d'être obſervé, qu'il eſt un nouveau guide dans ces ſortes d'accidens, qu'il en démontre la gravité, & qu'il en complette le traitement ; l'obſervation ſeptième de ce chapitre, préſentée par M. Betbeder, fait voir en même temps que ſi le foie eſt ſouvent léſé à la ſuite des bleſſures de la tête, la ſuppuration de ce viſcère n'eſt pas cependant toujours un effet néceſſaire & indiſpenſable, qu'elle n'arrive pas dans tous les cas, & qu'elle eſt ſouvent remplacée par un ictère moins dangereux & plus

curable, ſoit qu'alors la commotion ait été moins forte; ſoit que l'organe mieux conſtitué y ait oppoſé une réſiſtance plus fructueuſe; mais elle prouve en même temps qu'il ne faut rien négliger pour débarraſſer ce viſcère de la ſurabondance des humeurs qui y abondent, ſans ceſſer de s'occuper de la léſion de la tête qui en eſt la cauſe première ou l'occaſion.

La huitième obſervation rapportée par M. Verneuil eſt d'une eſpèce à peu près pareille, quoique la maladie ait eu un ſuccès moins heureux : le coup étoit plus violent, & les poumons en avoient probablement partagé l'impreſſion. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que de ce coup il en avoit réſulté trois abcès au foie, qui contenoient un pus brunâtre.

Ces obſervations ſont aſſez conformes à celles qui ſont rapportées par Bianchi *(a)*, par M.[rs] Bertrandi, Pouteau & David *(b)*; elles font voir le rapport qui ſubſiſte entre la tête & le foie, & combien dans les plaies qui attaquent le premier viſcère, il faut être attentif au ſecond.

Mais ſi les affections ſympathiques de ce viſcère doivent exciter l'attention des gens de l'art, celles qui lui ſont eſſentielles n'en méritent pas moins, & dans ce nombre on ne peut refuſer la préférence aux abcès & aux bleſſures qui lui ſont propres & particulières; on doit d'autant plus y inſiſter, que ces ſortes de tumeurs paroiſſent plus graves, que la curation en eſt plus effrayante & qu'elle n'a pas été généralement approuvée de tous les Médecins *(c)*. C'eſt en ce ſens que l'obſervation première de ce chapitre préſente quelqu'utilité &

(a) Bianchi, *Hiſtoria hepatis, pars II, cap. V, pag. 147.*

(b) Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

(c) *Suſpecta mihi jure eſt apertio ad exteriora hypocondrii, ad abſceſſum*

peut servir à l'instruction. On y voit les progrès lents de la Nature, mais exactement dirigés vers le meilleur but : les moyens employés pour la débarrasser du fardeau qui l'accabloit, ne réussirent que parce qu'ils ne contredisoient point ses opérations ; ils les complétoient au contraire, & le Médecin ne fut en ce cas qu'un Ministre éclairé & intelligent. La quatrième & la cinquième observation ont été dirigées à peu près sur le même plan ; le traitement a été le même, & le succès pareil : qu'importe en effet qu'on ait employé la lancette ou le cauterre pour ouvrir la tumeur & donner issue au pus ! toute l'habileté est d'avoir connu à temps la maladie, d'en avoir pressenti la curabilité *(d)*, & d'avoir employé à cet effet les moyens les plus sûrs. Ces exemples ne peuvent être trop multipliés pour la conservation des hommes & pour l'instruction de ceux qui se sont consacrés à leur soulagement.

Les pierres qui remplissent assez fréquemment la vésicule du fiel & qui obstruent jusqu'au conduit hépatique, & quelquefois jusqu'aux pores biliaires, méritent d'autant plus d'être remarquées, qu'elles sont la cause & l'occasion de plusieurs jaunisses, de quelques coliques hépatiques, & qu'elles prédisposent à tous les maux qui résultent de la suppression de la bile : la preuve répétée de leur existence n'est donc pas indifférente, elle réveille l'attention du Médecin sur ce vice

---

hepatis eo tramite elutriandum, tùm naturaliter per motum intimum factâ, tùm artificialiter per Chirurgi manum. Bianchi, *Histor. Hepat. pars II, cap. V, pag. 150.*

(d) Confecto hepatis abscessu, de ægrotante actum est, nisi fortè fortunâ adeò foràs ab hepatis substantiâ vertatur suppuratus folliculus, ut ipsam hepatis tunicam potissimùm occupans, se facilem præbere queat exitui per tentatam à Chirurgo apertionem. Bianchi, *Histor. Hepat. pars III, pag. 359.*

du foie, plus commun qu'on ne penſe, en même temps qu'elle éclaire ſa pratique par l'expoſition des moyens employés pour ſe débarraſſer de ces corps étrangers : c'eſt par ces motifs ſur-tout que j'ai cru devoir rapporter les ſeconde, ſixième, dixième & onzième de ces obſervations ; on y verra le progrès preſque inſenſible de ces ſortes de concrétions, & la bile parvenir par gradation à la dureté de la pierre. M. Deſtrapierre, Médecin de l'hôpital militaire de la Rochelle, paroît en fournir le premier degré, en préſentant la véſicule du fiel remplie d'une bile viſqueuſe, coagulée & déjà ſe durciſſant ; on voit ce défaut s'accroître inſenſiblement dans la ſubſtance même du foie, d'après l'obſervation onzième de M. Boulanger, Médecin de l'hôpital de Roye en Picardie, qui a quelque conformité avec celles rapportées par Bianchi *(e)*, & il paroît avoir acquis toute ſa force dans celle que M. Duret, Médecin de Nuits en Bourgogne, a fourni à la correſpondance; on remarque ſoixante-quatre pierres de différentes groſſeurs occuper toute la véſicule qu'elles avoient conſéquemment diſtendue. Mais la pierre obſervée par M. Piers, Médecin de Troies, qui avoit été rendue par les ſelles, à la ſuite d'une évacuation forcée, excitée par l'abus des fruits rouges, eſt encore plus importante, tant par ſa groſſeur qui ſembloit s'oppoſer à ſon excrétion, que par ce qui y a donné lieu: d'ailleurs la guériſon ſurvenue à cette eſpèce d'accouchement eſt un motif de confiance de plus qui rend cette obſervation précieuſe : il en réſulte en effet qu'on peut porter ſans altération de ſa ſanté, ſans apparence de

---

(e) Mulier nobilis deceſſit dolore proſtratâ calculi; in cadavere reperti ſunt lapides quàmplurimi in panniculâ quâ contegitur hepar; unde etiam, veluti in folliculo dependuli, ſacculum effecerant. Hiſtor. Hepat. pars II, cap. XI, pag. 190 & 191.

jaunisse, & cela pendant plusieurs années, une pierre, même assez grosse, dans la vésicule du fiel ; car sans le *cholera-morbus* qui occasionna une fermentation putride de la bile, & des spasmes violens dans les conduits biliaires, la pierre dont il est ici question, seroit peut-être restée impunément & très-long-temps dans la vésicule du fiel. Il suit aussi de toutes ces observations, que dans les coliques hépatiques avec ictère, sur-tout si elles sont périodiques *(f)*, on doit presque toujours soupçonner l'existence de quelque pierre biliaire, & s'occuper d'en faciliter l'excrétion ; que ces coliques arrivent plus souvent lorsqu'il y a plusieurs pierres, petites & anguleuses qui se détachent plus aisément, & par leur forme irrégulière, s'engagent dans les canaux excrétoires qu'elles blessent & irritent au point d'exciter les accidens les plus funestes *(g)*.

Enfin que dans les obstructions du foie & dans les justes soupçons qu'on peut avoir de quelque pierre embarrassée dans les canaux hépatiques, ou dans la vésicule du fiel, on peut tirer parti de l'usage convenable des sucs des fruits rouges, en les combinant sur-tout avec d'autres remèdes qui corrigent la tendance qu'ils ont à la fermentation.

L'augmentation prodigieuse du foie, rapportée par M. Piers dans la troisième observation, est d'autant plus remarquable, que tout le parenchyme de ce viscère

---

(f) D... Comitissa ictero forti afficiebatur periodico, singulis mensibus recurrente ; calculum biliarium instar juglandis magnitudinem tandem excernebat, & excreto evanescebat icterus. Hist. Hep. pars II, cap. IX, pag. 189.

(g) Tumor hypocondrii curandus oblatus fuit cum icteritio colore ; frustrà tentatis pluribus, exhibui infusum ex hepaticis desobstruentibus cum purgantibus mixtum ; excreti sunt plus quàm trecenti per alvum calculi ex rubro flavescentes. Ibid. *pag. 190.*

étoit formellement vicié & totalement défiguré; celles qui ſont conſignées dans les recherches anatomiques de Bonnet, ſont encore plus incroyables; mais elles ne préſentent pas ce dernier défaut, qui eſt plus conforme à la remarque que M. Dehorne fait dans la douzième de ces obſervations; ce Médecin aſſure avoir vu quelquefois les principaux organes du bas-ventre entièrement défigurés dans les ſujets adonnés aux excès du vin & de l'eau-de-vie; l'augmentation exceſſive de volume de la véſicule du fiel qui ſe joignoit à l'engorgement du foie dont il fait le rapport, mérite d'autant plus d'être remarquée, que les membranes de cette véſicule ne paroiſſoient pas avoir rien perdu de leur ſolidité par cette extenſion forcée, comme il arriva à celle obſervée par Bianchi, dont les mailles étoient ſi amincies & ſi écartées, qu'elles laiſſoient tranſuder la bile qu'elles contenoient *(h)*.

Cette dernière remarque de Bianchi vient à l'appui de la treizième de ces obſervations, & ſert à prouver la véritable origine de l'épanchement biliaire qui y eſt rapportée.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Par M. PIERS, Médecin de Troies, ſur un abcès au foie, à la ſuite d'une obſtruction invétérée guérie par l'ouverture de l'abcès.

UNE Religieuſe Bénédictine de l'abbaye de Notre-Dame de Séſanne, portoit depuis plus de dix ans, une tumeur dure, circonſcrite à la région hypocondriaque

---

(h) Quandoque in excedentem magnitudinem (ductu præcipuè fellis obſtructo) expanſa biliaris veſica, non quidem fuiſſe rupta viſa eſt, ſed adeò in propriis tunicis extenuata, ut per amplos redditos eorum poros contenta bilis in ventris cavum efflueret. Hiſt. Hep. pars III, pag. 391.

droite ; elle ſentoit dans cette partie des douleurs ſourdes & gravatives, & elle éprouvoit une grande difficulté à ſe coucher ſur le côté oppoſé ; ſon appétit étoit dérangé, ſa digeſtion mauvaiſe & laborieuſe, & ſa reſpiration gênée, ſur-tout dans le temps de la digeſtion ; ſon teint pâle & jaune ; ſes urines preſque toujours chargées de bile, annonçoient aſſez clairement des obſtructions au foie. Cette fille avoit fait très-peu de remèdes ; & quoique dans un état languiſſant, elle avoit toujours rempli avec aſſez d'exactitude les devoirs de ſon état. La Nature vint enfin à ſon ſecours ; la tumeur augmenta de volume, devint plus douloureuſe & inſenſiblement donna des marques non équivoques de fluctuation : c'eſt dans cet état que je la vis, & je ne négligeai aucun des moyens connus pour amener la tumeur à une ſuppuration avantageuſe : le Chirurgien ordinaire fut de mon avis ſur l'ouverture, & l'opération qui s'en fit auſſitôt, réuſſit même au-delà de nos eſpérances ; il en ſortit plus d'une chopine d'un pus jaunâtre & ſéreux qui, dans les panſemens ſuivans, devint plus louable : on eut recours aux injections déterſives & balſamiques ; & comme cet abcès étoit ſitué à la partie convexe du petit lobe, le pus en fut complètement évacué, & au bout de ſix ſemaines nous obtînmes une bonne cicatrice : en aſſiſtant aux panſemens, j'eus l'avantage de voir très-diſtinctement les mouvemens alternatifs du diaphragme. Cette malade délivrée de ſa tumeur & des incommodités qui en étoient la ſuite, eut une convaleſcence fort heureuſe, & ſa ſanté fut ſi bien rétablie qu'elle a vécu encore douze ans depuis, & qu'elle a remplie avec autant de facilité que d'exactitude les offices les plus pénibles de la Maiſon.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Excrétion d'une pierre cyſtique à la ſuite d'un cholera-morbus. *Par* LE MÊME *Médecin.*

UN Eccléſiaſtique, Doyen de l'égliſe collégiale de Saint Nicolas de Séſanne, âgé de ſoixante-huit ans; ayant juſqu'alors joui d'une ſanté exempte de maladies & de douleurs, eut une attaque de *cholera-morbus* aſſez vive pour mettre ſa vie en danger; nous étions dans la ſaiſon des fruits rouges, & le malade en avoit exceſſivement mangé. Quoique par les ſecours que je fus à portée de lui donner à temps, cette maladie ſe terminât aſſez promptement; elle eut des ſuites auxquelles je devois d'autant moins m'attendre, que cet Eccléſiaſtique avoit toujours joui de la plus brillante ſanté, & n'avoit jamais donné le moindre ſoupçon d'embarras au foie ni à aucun autre viſcère. Cependant le malade, guéri du *cholera-morbus* par les moyens curatifs ordinaires, ſe plaignit tout d'un coup d'une douleur incommode à la région du foie; il avoit d'ailleurs dans ce moment tous les indices d'un commencement de jauniſſe: pour remédier à ce nouvel accident, j'employai les apéritifs doux, compoſés de plantes nitreuſes, avec les ſels neutres, les lavemens & les fomentations émollientes ſur la partie ſouffrante; la douleur réſiſta, elle augmenta même par degrés juſqu'au point d'exiger l'uſage abondant de l'huile d'amandes douces, & de fréquentes & aſſez fortes doſes de narcotique; mais ces nouveaux remèdes ne firent que ſuſpendre les douleurs & en diminuer la vivacité: cet état dura environ quinze jours; & après pluſieurs alternatives de ſouffrance & de calme, & une perſévérance ſcrupuleuſe dans l'uſage des remèdes indiqués, ce malade allant à la garde-robe, ſentit ſe détacher un corps dur

dur que l'on ramaſſa ſoigneuſement ; c'étoit une pierre biliaire, elle ſurnageoit dans l'eau & brûloit comme de la réſine ; elle avoit la figure de la tête d'un oiſeau, ſa ſuperficie étoit aſſez unie ; en un mot, c'étoit une vraie pierre cyſtique qui paroiſſoit avoir été moulée ſur la véſicule du fiel : d'ailleurs tous les ſymptômes détaillés déſignent aſſez clairement l'endroit où cette concrétion biliaire étoit logée ; & ce qui prouve qu'elle étoit ſeule, c'eſt que le malade, après l'avoir rendue, n'eut plus beſoin de remèdes ; ſes douleurs ceſsèrent ſans retour, ſon appétit revint, ſon teint s'éclaircit, & en moins de quinze jours il recouvra une parfaite ſanté dont il a joui juſqu'à ſa mort, qui n'arriva que douze ans après cet accident.

TROISIÈME OBSERVATION.

Augmentation prodigieuſe du volume du foie. Par LE MÊME *Médecin.*

UN Officier de l'élection de Troies, âgé de ſoixante & quelques années, d'un tempérament ſanguin & bilieux, ayant joui juſqu'aux deux dernières années de ſa vie, d'une ſanté aſſez bonne en apparence, conſulta alors ſon Chirurgien, qui lui donna un plan de traitement pour ce qu'il appeloit un rhumatiſme dans l'eſtomac. Au bout d'un an, il eut recours à un Médecin qui lui fit faire deux ſaignées, & lui ordonna une tiſane apéritive : l'enflure aux jambes ſe déclara tout de ſuite, & le malade alors me pria de lui donner mes ſoins. Je n'eus pas de peine à démêler la maladie dont il étoit attaqué ; il avoit le teint jaune, ſur-tout la conjonctive ; les joues étoient d'un rouge fouetté ; les lèvres étoient pâles, & la reſpiration gênée, ſur-tout immédiatement après avoir mangé : ce malade avoit une averſion inſurmontable pour

toute eſpèce d'alimens & de médicamens, excepté pour le vin dont il abuſoit quelquefois ; il ſe plaignoit d'une douleur vive à la région épigaſtrique, qu'il appeloit *rhumatiſmale ;* il avoit le pouls petit & preſque toujours fébrile ; ſes urines étoient briquetées ; enfin tout caractériſoit une obſtruction au foie que le tact annonçoit être très-conſidérable : ce malade étoit d'ailleurs très-épuiſé, & ne faiſoit plus aucune digeſtion, de ſorte qu'il n'étoit poſſible d'admettre qu'une cure palliative, & de ſoutenir les forces qui diminuoient à vue d'œil. Enfin au bout de trois ſemaines de langueur & d'anxiété plus inſupportable que la douleur même, il mourut avec tous les ſignes d'une hydropiſie aſcite.

On procéda à l'ouverture de ſon cadavre ſuivant la méthode ordinaire, & après avoir mis à découvert les viſcères du bas-ventre, le foie fixa toute notre attention : non-ſeulement il occupoit la région hypocondriaque droite, mais encore l'épigaſtrique & l'hypocondriaque gauche ; il peſoit vingt-ſix livres ; ſon parenchyme reſſembloit aſſez à du vieux lard : la véſicule du fiel étoit pleine d'une bile viſqueuſe & noirâtre. Cette maſſe énorme qui s'étendoit en tout ſens, gênoit non-ſeulement les viſcères inférieurs, mais encore les poumons, en faiſant remonter conſidérablement le diaphragme ; le pylore étoit en outre ulcéré, & le poumon flétri & adhérent à la plèvre.

On conçoit difficilement comment ce malade a pu vivre ſi long-temps dans un état ſi déplorable & ſi compliqué, & comme l'engorgement ſourd du foie a pu parvenir à cet excès ſans être annoncé par quelque incommodité antécédente : que penſer des remèdes apéritifs, fondans & déſobſtructifs en pareil cas ! que penſer même de la confiance que l'on a dans les remèdes,

quand on n'eſt pas aſſuré des différens degrés où ſont portées les obſtructions! C'eſt que les véritables obſtructions de ce viſcère ſont plus rares qu'on ne penſe, & qu'elles ſont très-difficiles à guérir radicalement.

A Troies, le 6 mars 1769.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Dépôt critique au foie, guéri par l'ouverture. Par M. MICHEL, Chirurgien-major du régiment d'Enguien.

EN 1770, dom Cramaille, Syndic des R. P. Feuillans de Bordeaux, à la ſuite d'une fièvre continue bilieuſe, reſſentit une douleur à l'hypocondre droit, qu'il ſupporta pendant quelques jours ſans y faire beaucoup d'attention: comme il étoit mon parent, il me conſulta, & après avoir touché la région du foie, je ſentis de la rénitence, & la moindre preſſion lui devenoit fort douloureuſe; il avoit en outre de la fièvre & quelques petites ſueurs. Je regardai cet état comme le commencement d'une ſuppuration au foie, & je propoſai mon opinion aux Médecin & Chirurgien qui le voyoient; ils eurent d'abord de la peine à y accéder; mais j'obtins d'eux au moins, qu'on appliqueroit ſur la partie, des fomentations émollientes: le lendemain les douleurs augmentèrent, & la tumeur parut plus élevée; enfin nous reconnumes ſenſiblement la fluctuation. Je propoſai l'ouverture, qui fut faite par M. Felloneau, Chirurgien ordinaire du malade; il en ſortit une grande quantité de matière purulente brune, qui nous laiſſa à découvert le grand lobe du foie, de la circonférence d'un écu: nous pumes alors mettre le doigt dans la cavité de l'abcès qui avoit un pouce & demi de profondeur. Comme on avoit un peu tamponné la plaie, il ſurvint au malade un

vomiſſement bilieux qui ceſſa dès que l'on eut adouci le panſement : à cela près, il n'éprouva ancun inconvénient, & il guérit radicalement ; & depuis deux ans il jouit de la meilleure ſanté.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Dépôt au foie à la ſuite d'un ictère guéri par l'application du cautère. Par M. MARMION, Médecin de l'hôpital de Grenoble.

DANS le mois d'octobre de l'année 1767, un artiſan de cette ville fut reçu dans l'hôpital pour une tumeur ſituée à la région hypocondriaque droite : cet homme avoit en outre un ictère bien caractériſé. J'examinai le foie, & je le trouvai douloureux & tendu ; la tumeur qui ſe trouvoit à la partie moyenne du grand lobe, étoit groſſe comme un œuf de poule ; le malade y reſſentoit une douleur pungitive. Je fis appliquer ſur toute la région du foie, des fomentations émollientes qu'on renouveloit de quatre heures en quatre heures ; & pour calmer la fièvre, je donnai à ce malade des boiſſons tempérantes & adouciſſantes. Au bout de quinze jours la matière parut ſenſiblement formée dans la tumeur ; je fis conſéquemment appliquer ſur la partie la plus déclive, une pierre à cautère, qui forma un eſcarre qui donna jour à la matière ; elle ſe trouva abondante, & de couleur de lie de vin. Ce malade fut panſé méthodiquement, & au bout de ſix ſemaines nous obtinmes une cicatrice parfaite, de ſorte qu'il ſortit de l'hôpital parfaitement guéri.

SIXIÈME OBSERVATION.

Sur des obſtructions au foie & des concrétions pierreuſes de différente forme qui rempliſſoient la véſicule du fiel. Par M. DURET, Médecin de Nuits en Bourgogne.

UNE femme, âgée d'environ quarante ans, qui avoit été mariée à l'âge de vingt & qui avoit été parfaitement réglée dès l'âge de treize, jouiſſoit du tempérament le plus robuſte, & n'avoit jamais éprouvé que quelques douleurs d'eſtomac qu'elle croyoit ſoulager en buvant de l'eau-de-vie lors des attaques : deux ans avant ſa mort, elle ſe plaignoit d'un embarras à l'eſtomac qui ſe terminoit par le vomiſſement d'une liqueur viſqueuſe & fade : le retour de cette incommodité devint de jour en jour plus fréquent ; mais comme la malade ſe fioit ſur la force de ſon tempérament, elle ne voulut ſe ſoumettre à aucun régime, ni prendre aucun des remèdes qui lui furent propoſés, juſqu'à ce que les douleurs étant extrêmes & très-rapprochées, ayant totalement perdu les forces & l'appétit, elle ſe vit réduite à l'état le plus déplorable. Ce fut alors, & d'après une ſyncope alarmante qu'elle avoit éprouvée, que je fus appelé avec deux de mes confrères : nous jugeames qu'il y avoit une obſtruction ſenſible au foie, que la bile ne ſe ſéparoit pas librement, & que les principaux viſcères du bas-ventre étoient viſiblement léſés, le genre nerveux éprouvoit d'ailleurs des mouvemens ſpaſmodiques très-ſenſibles, & les règles avoient beaucoup diminué de leur quantité; en conſéquence nous preſcrivimes le petit-lait, les bouillons apéritifs que nous fimes précéder d'une médecine, & ces remèdes paroiſſoient aſſez bien réuſſir, quand tout-à-coup, il ſurvint un vomiſſement conſidérable de matière ichoreuſe & putride d'une couleur brune, d'une fétidité

inſupportable : depuis ce moment la malade ne put plus ſupporter aucun aliment, & l'eau de pruneaux fut la ſeule boiſſon qui put paſſer ; elle tomba inſenſiblement dans le plus parfait maraſme, & elle mourut enfin d'inanition & de douleur.

On fit l'ouverture de ſon cadavre ; & dans l'examen des viſcères de la poitrine, tout parut dans l'état le plus naturel ; il n'en étoit pas de même de ceux du bas-ventre, le pylore étoit totalement obſtrué & racorni, & le jejunum dans la partie qui avoiſine la véſicule du fiel, paroiſſoit étranglé & formoit un ſac qui contenoit encore des matières pareilles à celles qui avoient été rendues par le vomiſſement ; la véſicule du fiel très-diſtendue, étoit totalement remplie de pierres de différentes groſſeurs, quelques-unes étoient auſſi groſſes que des noix, quelques autres comme des avelines, les autres n'étoient pas plus groſſes que des poix ou des lentilles; nous les comptames, il y en avoit ſoixante-quatre.

On n'aperçoit pas aiſément la cauſe première de cette ſingulière maladie, mais elle nous apprend au moins combien il faut être en garde contre les liqueurs ſpiritueuſes, & combien leur uſage eſt pernicieux & trompeur dans les maladies les plus ordinaires de l'eſtomac ; elles n'ont fait dans ce cas qu'aggraver le mal & le rendre incurable. L'uſage des apéritifs doux & des ſavonneux employés dès les commencemens de la maladie, en eût peut-être empêché le progrès, & ſucceſſivement procuré plus de facilité à la ſecrétion & à l'excrétion de la bile : l'on comprend aiſément l'avantage qui en eût réſulté pour tous les viſcères, & ſingulièrement pour l'eſtomac ; la formation des pierres eût peut-être été retardée, ou conſidérablement diminuée par ce moyen ; il auroit au moins coopéré à rendre leur ſortie plus facile : d'ailleurs

il eſt poſſible de vivre & de vivre long-temps avec des pierres à la véſicule du fiel ; il faut ſeulement redoubler alors de précaution, & ſuivre le régime le plus ſcrupuleux & le plus analogue à cet état critique.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Ictère accidentel & ſympathique. Par M. BETHEDER, Profeſſeur royal en l'Univerſité de Médecine, & Médecin de l'hôpital de Bordeaux.

UNE Religieuſe de notre hôpital, nommée *Sœur Thérèſe*, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament ſec & bilieux, d'une couleur naturellement fort pâle, d'ailleurs bien réglée, ayant paſſé la nuit à veiller les malades, tomba le matin, à demi endormie, par terre, & reçut un coup aſſez rude ſur le coronal ; elle reſſentit dans l'inſtant une douleur vive à la tête qui ſe fixa plus particulièrement à la tempe droite. Mais quoiqu'elle ſouffrît beaucoup, elle ne fit part à perſonne de ſon accident, elle paſſa la journée ſans ſe plaindre ; le lendemain elle reſſentit une nouvelle douleur à l'épaule gauche, qui paſſa en peu de temps à l'épaule oppoſée ; enfin elle devint inſenſiblement jaune, & la douleur de la tête, ainſi que celle de l'épaule, furent accompagnées d'une ſenſibilité douloureuſe de la poitrine ; il ſurvint enſuite un dégoût général & un vomiſſement bilieux, & toute la peau fut teinte en jaune ; elle ſe mit alors à l'infirmerie, & déclara la chute qu'elle avoit faite douze jours auparavant.

Je craignis d'abord la commotion du cerveau, mais l'abſence des ſignes qui la caractériſent, tels que l'aſſoupiſſement, &c. me tranquilliſa ; & l'ictère ne me parut qu'une affection ſympathique, occaſionnée par l'ébranlement des meninges, qui s'étoit prolongé juſqu'aux

plexus gaſtrique & hépatique : en conſéquence j'établis ma curation ; & comme les règles qui venoient de ceſſer avoient été en plus petite quantité qu'à l'ordinaire, je preſcrivis une ſaignée du pied pour, en quelque ſorte, les remplacer ; cette ſaignée modéra toutes ces douleurs, la malade fut aſſujettie à une boiſſon copieuſe de ſcolopendre & de chicorée, & trois jours après elle prit une potion cathartico-émétique qui produiſit une ample évacuation ; elle paſſa de-là à l'uſage des bouillons apéritifs, dans chacun deſquels on faiſoit fondre quinze grains de tartre martial ſoluble : malgré ces ſecours le vomiſſement continuoit ; j'augmentai en conſéquence la doſe des bouillons, & alors parut une douleur aſſez vive à l'hypocondre droit, qui néceſſita la ſaignée du bras ; cette douleur appaiſée par ce moyen, je purgeai la malade avec les tamarins, le ſéné, la manne & le ſel de Glauber ; cette médecine produiſit une évacuation copieuſe de bile, & la peau parut dès-lors s'éclaircir ; je ſubſtituai aux bouillons le petit-lait, & j'y joignis un opiat fait avec le ſafran de mars apéritif, le caſtoreum, le borax & l'extrait de rhue : ces différens apéritifs produiſirent l'effet deſiré, & l'ictère diſparut avec tous ſes accidens ; la tête fut toujours ſaine, & la crainte d'un abcès qu'on avoit annoncé dans cette partie, ne ſe vérifia pas.

HUITIÈME OBSERVATION.

Abcès au foie, ſurvenu à la ſuite d'un coup violent à la tête. Par M. VERNEUIL, Chirurgien & Démonſtrateur en Anatomie à l'hôpital militaire de Metz.

UN Dragon du régiment de Chabot, étant tombé d'un grenier à foin ſur le pavé de l'écurie des caſernes, fut porté à l'hôpital militaire de Metz au mois de février 1769;

1769 ; la tête avoit partagé la violence du coup ; cependant il ne paroiſſoit extérieurement qu'une petite plaie & une contuſion à la partie moyenne & antérieure du coronal ; on dilata la plaie, & par ce moyen on aperçut une fente qui gagnoit la ſuture coronale : mais, comme il ne ſubſiſtoit aucun autre ſymptôme qui caractériſa l'épanchement, on ſe contenta de faire de copieuſes ſaignées du bras & du pied, d'aſſujettir le malade à la diète la plus ſévère, & d'employer les tiſanes humectantes & vulnéraires. Ces remèdes parurent avoir calmé & même terminé tous les accidens, & le malade ſembloit guéri, quand, par une imprudence commiſe dans le régime, la fièvre ſe mit de la partie ; alors la poitrine donna les ſignes les moins équivoques d'une inflammation violente, elle étoit accompagnée de délire, d'un aſſoupiſſement léthargique & d'une douleur gravative à la région du foie : en vain pour la calmer on employa les ſaignées & tous les anti-phlogiſtiques connus ; le malade mourut le quatrième jour de ce nouvel accident.

On ouvrit le lendemain ſon cadavre & on commença par la tête ; on n'y trouva aucun engorgement ni épanchement, la partie de la dure-mère qui répondoit au coup reçu, paroiſſoit ſeulement d'une couleur jaune ; elle avoit probablement ſouffert en cet endroit quelque compreſſion qui avoit produit une échymoſe légère ; le poumon du côté droit étoit en ſuppuration, il étoit adhérent à la plèvre ; il y avoit trois petits abcès au foie, qui chacun contenoit un pus brunâtre.

Cette obſervation eſt une nouvelle preuve de la dépendance, peut-être réciproque, de la tête & du foie ; elle paroît ici démontrée. La léſion du poumon peut avoir été l'effet de la chute, elle avoit été aſſez violente pour l'opérer ;

mais comme ce malade avoit originairement cette partie très-délicate, comme il étoit tourmenté d'une toux habituelle, qu'on attribuoit à un exercice & à une équitation excessif, il pourroit bien se faire que ce viscère fut primitivement lésé & que la chute n'eut fait qu'en développer le désordre.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Abcès au foie, pénétrant dans la poitrine par l'érosion de la partie charnue du diaphragme. Par M. PEYSSON, Médecin de l'hôpital de Belley en Bugey.

JACQUES MURALLIET, Tailleur de pierre, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament mélancolique, avoit une fièvre quarte que rien n'avoit pu déraciner depuis plus de dix mois; il ressentoit une douleur sourde à l'hypocondre droit; l'insomnie, une céphalalgie continuelle, une toux sèche & opiniâtre, un dégoût général, avec beaucoup d'altération, s'étoient joints à la première maladie pour laquelle il s'étoit réfugié dans notre hôpital. Je le fis soigner; & après lui avoir fait boire beaucoup de tisanes émollientes, & donné quelques lavemens, je le purgeai avec assez d'avantage & un soulagement notable; je fis en même temps appliquer sur la région du foie des cataplasmes & des fomentations émollientes, & je ne négligeai aucun des petits moyens capables de diminuer ou de calmer sa toux. La fièvre parut au bout de quelque temps avoir changé de caractère, les accès reparoissoient tous les deux jours comme dans la fièvre tierce; je la combattois par le quinquina mêlé avec des pectoraux incisifs; elle céda à ce remède, & le malade parut être sans fièvre pendant quelques jours & reprendre un peu d'appétit; mais la toux & la douleur du foie subsistoient

toujours : la fièvre reparut bientôt avec bien plus de violence encore qu'auparavant, fans qu'on pût la rapporter à aucune faute commife dans le régime : les mêmes remèdes avec lefquels je l'avois combattue, furent cette fois fans fuccès ; elle augmentoit fenfiblement, & les accès fe rapprochoient tous les jours ; enfin elle devint continue, & la toux qui auparavant étoit sèche, fournit une expectoration purulente des plus copieufe & des plus fétide, quoique le malade n'eût jamais éprouvé précédemment aucun crachement de fang, aucune pleuréfie ni autre maladie particulière à la poitrine ; cette excrétion étoit accompagnée de fueurs nocturnes & de bouffiffure : enfin le malade éprouva toutes les horreurs du marafme le plus complet, qui fe termina par la mort.

A l'ouverture de fon corps, nous trouvames un ulcère à la partie fupérieure, poftérieure & convexe du foie ; le parenchyme de ce vifcère qui environnoit l'ulcère, n'avoit prefque plus de confiftance & fe fondoit entre les doigts ; cet ulcère avoit pénétré la fubftance charnue du diaphragme & y avoit occafionné une érofion de la largeur de trois pouces, par laquelle ouverture il s'étoit fait un épanchement confidérable de pus dans la poitrine : le lobe droit des poumons étoit néanmoins farci de matières purulentes ; mais le lobe gauche, le médiaftin, le péricarde & le cœur, étoient dans leur état naturel : le refte du foie avoit confervé fon intégrité, ainfi que la véficule du fiel : tous les autres vifcères du bas-ventre étoient fains & en bon état ; ce malade n'avoit éprouvé aucun ictère antécédent, & on ne peut guère rapporter le vice du foie qu'à l'obftination de fa fièvre quarte & aux remèdes fans nombre qu'il avoit pris pour s'en guérir avant de fe déterminer à venir à l'hôpital. Mais pourquoi le pus a-t-il corrodé de préférence la partie charnue du diaphragme

qui eſt d'un tiſſu ſi denſe & ſi compacte, & comment ne s'eſt-il pas plutôt étendu ſur le reſte du foie qui devoit lui oppoſer moins de réſiſtance? enfin pourquoi cet épanchement n'a-t-il pas eu plutôt lieu dans l'abdomen? ne peut-on pas rapporter cette préférence à l'application répétée des fibres charnues du diaphragme à la bouche de l'ulcère? Cette application néceſſitée par la reſpiration, abreuvoit continuellement de pus les fibres de ce muſcle; ils le pompoient pour ainſi dire: ainſi il n'eſt pas étonnant qu'ils en aient inſenſiblement été pénétrés & enſuite corrodés & détruits: il ne faut pas même lui ſuppoſer beaucoup d'acrimonie pour produire cet effet; car quand une cauſe foible eſt toujours ſubſiſtante, elle acquiert preſqu'autant d'intenſité par la durée, que ſi elle étoit originairement plus active.

DIXIÈME OBSERVATION.

Foie totalement ſchirreux & la véſicule du fiel remplie d'un coagulum *endurci, tendant à la pétrification. Par M. DESTRAPIERRE, Médecin de l'hôpital militaire de la Rochelle.*

LE nommé Malfilatre, Sergent au régiment de la Fère, qui avoit été traité de la maladie vénérienne à l'hôpital de Rochefort, en étoit ſorti au commencement du mois d'octobre 1766; il entra dans celui-ci le 31 du même mois, avec tous les ſymptômes d'une hydropiſie aſcite: le foie étoit dur, renitent & douloureux, la reſpiration gênée; un vomiſſement continuel fatiguoit beaucoup le malade, & la fièvre qui accompagne aſſez rarement ces ſortes de maladies, ne le quittoit pas. Cet état ne permettoit ni la paracentèſe, ni les remèdes évacuans; on ſe borna aux apéritifs & aux cordiaux qui

furent ſans ſuccès, & le malade périt le 10 novembre ſuivant.

En procédant, comme il eſt d'uſage dans les hôpitaux militaires, à l'ouverture de ſon cadavre, on trouva trois pintes de ſéroſité épanchée dans la capacité de la poitrine, & plus de douze dans le bas-ventre; le foie étoit totalement obſtrué & ſchirreux, la véſicule du fiel étoit remplie d'un *coagulum* endurci d'un brun ardoiſé, tendant à la pétrification; il avoit déjà acquis aſſez de conſiſtance pour ne pouvoir être facilement déſuni avec les doigts: ce Sergent étoit originairement bilieux & mélancolique, il avoit éprouvé pluſieurs fois des coliques hépatiques, le foie étoit conſéquemment affecté depuis long-temps; mais ſon induration étoit plus nouvelle; car ſi elle eût exiſté, ainſi que l'hydropiſie lors de ſon traitement à Rochefort, on ne l'y eut aſſurément pas aſſujetti. N'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer que l'action des remèdes mercuriaux, en ſtimulant trop vivement les couloirs, a cauſé le relâchement des fibres & l'épanchement de la ſéroſité dans la poitrine & dans le bas-ventre; tandis que les liqueurs déjà épaiſſies dans le foie, n'ayant pu obéir à cet agent, ont acquis habituellement plus de conſiſtance, juſqu'au point de faire corps avec leurs propres vaiſſeaux! C'eſt ainſi que la même cauſe produit quelquefois deux effets qui paroiſſent oppoſés relativement à la diſpoſition des organes ſur leſquels elle agit.

ONZIÈME OBSERVATION.

Obftruction confidérable & fchirreufe du foie. Par M. BOULANGER, Médecin de l'hôpital de Roye en Picardie.

UNE femme, âgée de foixante-cinq ans, vint dans cet hôpital fur la fin de l'année 1764, pour chercher quelque remède à une jauniffe opiniâtre qu'elle avoit inutilement tenté de guérir chez elle : cette malade n'avoit aucun appétit ni de goût pour aucune efpèce d'aliment; elle étoit dévorée d'une fièvre lente & dans un état de marafme effrayant, la région du foie étoit dure, renitente & élevée. Je lui fis adminiftrer quelques apéritifs doux & quelques fucs d'herbes de même qualité, mais ces fecours furent vains; le mal, comme je l'ai déjà obfervé, étoit à fon comble, & la malade y fuccomba fix femaines après fon entrée à l'hôpital. Je fis faire l'ouverture de fon corps, pour reconnoître le véritable état du foie; il étoit d'une groffeur prodigieufe, il pefoit fix livres, & il étoit de toutes parts farci d'obftruction; mais ce qui eft digne fur-tout de remarque, c'eft qu'on rencontroit dans toute fa maffe extérieure des glandes groffes comme des noix qui faifoient faillie, & qui étoient remplies d'une bile épaiffe & qui avoit acquis la confiftance du favon le plus dur; il ne fe trouva aucune pierre dans la véficule du fiel ni dans le canal cholédoque: mais la bile y étoit abondante & très-épaiffe; il y avoit un épanchement confidérable de férofité dans le bas-ventre, effet affez ordinaire des obftructions du foie produit par le ralentiffement néceffaire de la circulation du fang dans ce cas, & l'embarras conféquent de la veine-porte.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Engorgement considérable du Foie, avec augmentation du volume de la vésicule du fiel. Par M. DEHORNE, Médecin des camps & armées, & ancien premier Médecin de l'hôpital militaire de Metz.

LE nommé Jean-Baptiste Clou, dit *la Grandeur*, Brigadier de la compagnie de Perret, du régiment de Salles, cavalerie, natif de Lagneu en Bugey, juridiction de Saint-Rambert, entra à l'hôpital militaire de Verdun, dont j'étois alors Médecin, le 17 décembre 1755, pour une jaunisse déjà ancienne, & pour laquelle il avoit été traité infructueusement à sa chambre ; il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, & originairement sec, colérique & bilieux.

La couleur de toute sa peau étoit verdâtre, les yeux & les urines étoient à peu près de la même couleur ; une fièvre lente hectique, une maigreur extraordinaire & un vomissement continuel, annonçoient que le mal étoit à son dernier période ; en effet l'engorgement du foie paroissoit excessif; sensible à la vue & au toucher, ce viscère étoit très-dur dans plusieurs points : le malade étoit d'ailleurs tourmenté de douleurs de coliques presque continuelles, qui occupoient sur-tout la région de l'estomac; il éprouvoit en même temps beaucoup de chaleur, une soif extrême & une constipation opiniâtre : à peine pouvoit-il rendre quelques excrémens durcis, gris ou blanchâtres.

On pouvoit aisément rapporter la cause première de cette maladie, à l'usage immodéré de l'eau-de-vie & au traitement peu méthodique d'une fièvre quarte dont le malade avoit été guéri par le quinquina pris en grande

dose & sans les préparations nécessaires ; cette double inconduite avoit insensiblement préparé & produit l'engorgement, & ensuite l'obstruction plus formelle des vaisseaux excrétoires de la bile qui avoit reflué dans le sang & avoit inondé tout le tissu cellulaire de la peau : cette maladie avoit pris un accroissement sensible, & étoit devenue incurable par la négligence du malade à réclamer à temps tous les secours de l'art ; ils devoient dorénavant se borner à calmer les douleurs & les accidens, & la cure ne pouvoit guère être que palliative. Le petit-lait clarifié, les tisanes de chicorée édulcorées avec le sirop de limon, quelques purgatifs appropriés & les savonneux, ne procurèrent même que peu ou point de soulagement ; ils calmèrent pour un moment la soif & la fièvre, mais ils déterminèrent peut-être un cours de ventre ichoreux de l'odeur la plus fétide, qui acheva de détruire le peu de forces qui restoient au malade ; ses urines alors devinrent noires & annoncèrent sa destruction prochaine : elle arriva le 3 janvier 1756.

Je procédai à l'ouverture de son corps en présence du Chirurgien-major & des Garçons chirurgiens & Apothicaires de l'hôpital, & j'y remarquai ce qui suit : le pannicule graisseux & tous les muscles du bas-ventre étoient exactement teints de bile ; l'estomac étoit vide & considérablement rétréci ; les vaisseaux graisseux de l'épiploon étoient fort engorgés, & leur couleur, ainsi que celle de tous les intestins & des poumons, étoit d'un jaune verdâtre *(a)* ; le foie étoit au moins double de sa grosseur naturelle *(b)*, & par les différentes coupes &

(a) Zacutus Lusitanus trouva dans un sujet mort de jaunisse, tous les viscères teints d'une couleur jaune, *Prat. admiral. lib. III, obs. 156.*

(b) Bartholin dans ses Institutions anatomiques, *chap. XIV, p. 76,* dit

& incisions qu'on y fit, il en sortit sans expression forcée, une assez grande quantité de bile noirâtre : la vésicule du fiel, dont la grosseur ordinaire n'excède guère un œuf de poule, étoit d'un volume très-considérable *(c)* & débordoit beaucoup le foie ; elle étoit absolument remplie d'une bile noirâtre très-épaisse, visqueuse, semblable à de la crasse d'huile *(d)*, & la quantité de cette bile dénaturée étoit de plus d'un tiers de la pinte de Paris, d'après les dimensions suivantes qui en furent prises sur le champ.

	pouces.	*lignes.*
Car la longueur de la vésicule, depuis le fond jusqu'au col, étoit de	7.	6.
Le petit axe, de	1.	7.
La longueur du col, de	4.	6.
Le diamètre, de	1.	$3\frac{1}{4}$.

Ce qui forme une capacité de 16 pouces cubes $\frac{415}{1009}$.

Et par conséquent plus du tiers de la pinte de Paris, qui (*Encyclopédie*) contient 48 pouces cubiques.

Cette observation fait voir bien clairement & concourt à rendre sensibles les funestes effets de l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, & sur-tout de l'eau-de-vie trop familière aux soldats ; & pour en appliquer la théorie au cas présent, ne peut-on pas dire, qu'outre

---

dit qu'il a vu de très-gros foies, doubles, triples & même quadruples, de la grosseur ordinaire.

(c) Riolan parle d'une vésicule du fiel encore plus grosse, quand il dit : *Vesicula fellea interdùm a bilâ supressâ adeò distenditur, ut duorum pugnorum magnitudinem æquare visa fuerit.* Enchyrid. Anat. pag. 178.

(d) Etmuller, dans sa Pratique médicinale, *page 703, tome I, chapitre de la JAUNISSE*, dit que dans les cadavres morts de jaunisse, il a souvent trouvé la vésicule du fiel grosse & très-remplie ; & qu'après l'amputation du conduit, il n'en sortit pas une goutte d'huile, parce qu'elle étoit trop épaisse & trop visqueuse.

la crifpation des fibres, la diminution ou même l'abolition des fecrétions & la cohéfion des membranes entr'elles qui en réfultent, cette liqueur agit principalement & par une efpèce d'analogie fur la bile, dont elle développe & exalte la réfine par l'interpofition de fes parties ignées & brûlantes : elle communique auffi aux nerfs une efpèce de tenfion furnaturelle, qui d'abord en augmente la force & l'activité, & femble imprimer à toute la machine une énergie nouvelle; mais cette vigueur momentanée, n'eft qu'une agitation trompeufe qui ne peut être excitée fréquemment fans produire à la fin le relâchement & la réfolution des mêmes parties qui avoient été trop tendues, & un épuifement proportionné à l'excès : l'inertie des fibres, la lenteur & l'épaiffiffement des liqueurs en font les fuites inévitables, & les engorgemens de toute efpèce la conféquence & le produit. Par la continuation de ce défaut, les vifcères perdent infenfiblement leur puiffance & leur action, leurs fonctions fe dénaturant, fe détruifant & s'anéantiffant à la fin; altérés dans leur forme première de mille façons différentes, ils fourniffent quelquefois par ces défauts des obfervations précieufes & des faits rares, qui ont éclairé l'Anatomie & la pratique.

La mauvaife adminiftration du quinquina dans les fièvres quartes, mérite autant d'être obfervée que l'ufage immodéré de l'eau-de-vie, donnée en trop grande dofe ou trop long-temps continuée; ce fébrifuge caufe des angoiffes mortelles & une aftriction fenfible qu'on peut regarder alors comme la caufe première des ftafes & des engorgemens, lefquels dégénèrent en inflammation dans les parties fenfibles, & dans celles qui le font moins, produifent les maladies chroniques les plus rébelles.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Hydropifie bilieufe & purulente, guérie par M. DU BOUCHER, Médecin de Romans en Dauphiné.

LE 7 mai 1764, je fus appelé au péage de Pifançon, pour y voir la nommée Sufon-André Dubourg, âgée de vingt ans, d'un tempérament fort & bilieux, & d'un corfage bien fourni.

Elle étoit depuis vingt-quatre heures attaquée d'une colique très-aiguë, avec fièvre ardente, tenfion confidérable au bas-ventre; elle éprouvoit d'ailleurs des anxiétés inexprimables. La région du foie étoit très-douloureufe & cuifante, la bile étoit totalement retenue, & toutes les fecrétions du bas-ventre étoient fupprimées, en un mot, c'étoit une hépatite très-décidée.

En conféquence, je lui prefcrivis deux faignées du bras, de la tifane, des fomentations & des lavemens émolliens; & comme la douleur étoit exceffive, je joignis à ces remèdes quelques cuillerées d'une potion narcotique.

Le quatrième jour de fa maladie, elle aperçut quelque diminution dans fes douleurs, & elle n'en reffentoit guère que quand elle faifoit quelque mouvement dans fon lit; je fis alors un examen plus exact de l'état du bas-ventre, les grandes douleurs ne l'ayant pas permis plus tôt, & je trouvai une tenfion confidérable & fenfible à l'hypocondre droit au-deffous des fauffes côtes & un épanchement manifefte dans la capacité de l'abdomen; je purgeai conféquemment la malade plufieurs fois de fuite avec fuccès, mais ces purgations, quoique douces, avoient rappelé les douleurs fans diminuer pour cela le volume du ventre. Je

la mis enſuite à l'uſage des ſucs & décoctions des plantes lactefcentes, douces & du gramen, & je lui propoſai la ponction le 10 juin: elle y conſentit, & par cette opération on tira près de vingt livres d'une matière épaiſſe & ſi jaune qu'elle teignoit, en cette couleur, le linge & tout ce qui en approchoit: quatre jours après il fallut encore réitérer la ponction, & on obtint par ce moyen plus de trente livres de la même matière.

On fut obligé de répéter encore cette opération le 25, & le produit fut à peu près le même, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité, la conſiſtance & la couleur du fluide extrait.

Ces trois ponctions & l'uſage des remèdes annoncés, mirent cette malade en état de travailler de ſon métier de tailleuſe, quoique ſon ventre reſtât encore aſſez gros, & que la fluctuation y fut même ſenſible.

Dans les premiers jour d'avril de l'année ſuivante, elle éprouva des douleurs pareilles à celles qu'elle avoit déjà reſſenties, elles étoient cependant moins aiguës; mais ſon ventre ſe tuméfia de nouveau & devint d'un volume ſi conſidérable, qu'on fut obligé de recourir encore à la ponction; on tira par ce moyen près de quarante livres de matière abſolument ſemblable à celle de l'année précédente, elle étoit ſeulement d'une conſiſtance plus irrégulière & plus épaiſſe.

Le lendemain de cette opération j'aperçus à l'hypocondre droit, au-deſſous des fauſſes côtes, une tumeur circonſcrite, aſſez dure & douloureuſe au toucher; elle formoit une ſaillie de deux travers de doigt, & elle avoit ſix à ſept pouces de longueur.

A cette époque, les extrémités inférieures étoient enflées, & les ſupérieures extrêmement maigries, les forces étoient conſidérablement diminuées, l'appétit

détruit, les règles fupprimées & le pouls étoit petit, dur & fréquent.

Le 29 mai, on réitéra la ponction, qui produifit une pareille quantité de même matière; on répéta cette opération le 26 juin, mais cette matière étoit changée, elle n'étoit plus uniformément jaune, quelques parties blanches & purulentes paroiffoient comme nager dans le refte de la liqueur qui étoit conftamment jaunâtre.

Alors la fièvre hectique fe faifoit vivement fentir, & tout fembloit annoncer que cette maladie auroit une terminaifon malheureufe.

Je fis boire très-abondamment à la malade de l'oximel fimple, tant pour remédier à la putridité, que pour diffoudre par ce remède favonneux fimple les concrétions bilieufes qui paroiffoient avoir obftrué les canaux excrétoires du foie.

Le 26 juillet on répéta la ponction pour la feptième fois, & on tira par cette dernière opération une quantité prodigieufe de pus & de matière bilieufe, qui, loin d'être confondus enfemble, paroiffoient au contraire féparés & diftincts, & qui d'ailleurs exhaloient une odeur fétide infupportable.

Quelques jours après il s'éleva à la région ombilicale une tumeur qui s'ouvrit d'elle-même le 25 août, & qui fournit une grande quantité de matière abfolument femblable à celle qui avoit été tirée par la dernière ponction; cet écoulement, qui fe foutint jufqu'à la fin d'octobre, rendit dorénavant les ponctions inutiles, & il fut lui-même fuppléé & remplacé par un flux de ventre très-abondant de la même nature; on aperçut dans les felles quelques fragmens de membranes de trois à quatre pouces de circonférence, qui defféchées avec foin, réfléchiffoient une couleur d'un rouge jaunâtre. Au bout de quinze jours, cette dernière évacuation

s'arrêta d'elle-même, l'ulcère du nombril ſe cicatriſa, & le bas-ventre reprit inſenſiblement ſa forme & ſa conſiſtance ordinaire ; la tumeur de l'hypocondre droit parvint auſſi à une réſolution heureuſe, par l'application de l'emplâtre ſtomachique du codex, & par des frottemens répétés ; tous les remèdes internes, employés pendant ce temps, ſe bornèrent à l'oximel ſimple.

Sur la fin de décembre, cette malade eut une éruption galeuſe générale, que je me gardai bien de vouloir guérir, la Nature ſeule en fit tous les frais : la peau tomba comme par écailles, & celle des pieds ſur-tout ſe détacha comme un chauſſon ; les ongles qui étoient racornis firent place à des nouveaux ; le viſage reprit de la couleur, il devint vermeil, l'appétit revint, les forces ſe rétablirent, les règles reparurent & ſe ſoutinrent convenablement tous les mois ; enfin cette fille récupéra ſa première ſanté & ſon embonpoint ordinaire. Pendant le cours de ſa maladie, elle n'a eu ni les yeux ni les urines jaunes, le viſage paroiſſoit ſeulement avoir une teinte légère de cette couleur, mais qui n'étoit pas extraordinaire.

Il eſt ſans doute difficile de donner une explication préciſe & ſatisfaiſante de cette étrange & rare maladie ; mais ſans ſe livrer à des conjectures trop haſardées, ne peut-on pas dire que les efforts que faiſoit la bile pour vaincre les obſtacles (quels qu'ils fuſſent) qui lui bouchoient le paſſage, ſe ſont naturellement portés ſur les canaux hépatique, cyſtique, cholédoque & ſur la véſicule du fiel, & ont cauſé d'abord l'engorgement & enſuite l'inflammation du foie ; que cette cauſe toujours ſubſiſtante & très-grave, comme on a dû l'apercevoir, a dû néceſſairement diſtendre les membranes de ces canaux & principalement ceux de la véſicule du fiel, au point peut-être de permettre la rupture de ſes

fibres, ou au moins leur écartement, qui a donné lieu à l'extravaſation de la bile & à ſon épanchement dans le bas-ventre *(a)*; mais il paroît que l'inflammation précédente du foie avoit également produit la ſuppuration de ce viſcère, & que la voie que s'étoit frayé le pus, étoit la même qui avoit permis l'épanchement de la bile: enfin il eſt auſſi démontré qu'il y avoit un aſcite véritable; car ſans le concours de cette dernière maladie, peut-être néceſſaire pour faciliter la dilution & l'expulſion des autres matières, par la partie aqueuſe qu'elle y fourniſſoit, on ne concevroit pas que le foie ſeul eût pu ſuffire à produire des épanchemens auſſi conſidérables & auſſi répétés.

Quoi qu'il en ſoit, la guériſon de tant de maux d'une part eſt très-ſurprenante, & de l'autre elle ſert à encourager les Médecins à ſuivre, à imiter, à aider & à perfectionner même, s'ils le peuvent, la voie que la Nature affecte pour la guériſon des maladies; c'eſt toujours la meilleure. M. du Boucher a bien ſenti & il a encore mieux ſaiſi l'importance de ce précepte, qui eſt celui de notre Dictateur le divin Hippocrate. Mais en admirant les reſſources de la Nature qui ſe manifeſtent d'autant plus dans les cas graves, auxquels elle ſemble bornée, qu'on eſt plus dans l'habitude de la prévenir & de la ſuppléer dans ces cas ordinaires, il ne faut jamais perdre de vue ce qu'elle attend de l'art & ce qu'elle en réclame quelquefois de la manière la plus intelligible; c'eſt la partie du Médecin la plus ſavante, c'eſt la fonction de ſon état la plus ſûre, la plus majeſtueuſe, c'eſt celle qui l'ennoblit davantage, & pour la négliger, il faut abſolument la méconnoître.

(a) Voyez la note rapportée *à la page 334* de ce chapitre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE L'HYDROPISIE.

EFFETS que produiſent les pilules toniques de M. BACHER dans cette maladie, & leur compoſition.

LES remèdes qui juſqu'à préſent ont été propoſés & employés pour l'hydropiſie, n'ont jamais eu un ſuccès uniforme & certain: quelques-uns, par une évacuation prompte & forcée, ont produit un ſoulagement auſſi prompt, mais quelquefois auſſi paſſager qu'elle; d'autres, en attaquant la maladie par des moyens plus ſolides, & en apparence plus appropriés, ont cependant échoué, parce qu'ils étoient quelquefois trop lents, & que leur action ne répondoit pas à la gravité & à l'urgence des ſymptômes: enfin ceux qui n'ont eu d'action que ſur un de ces ſymptômes, ont quelquefois rendu les autres plus graves & plus compliqués, & il en eſt réſulté l'incurabilité de la maladie; car il eſt de principe dans la curation de l'hydropiſie ſur-tout, qu'il faut attaquer preſqu'en même temps, & par des moyens qui ne ſe contrediſent pas, tous les ſymptômes eſſentiels de la maladie, & qui du premier coup d'œil paroiſſent oppoſés, quoique produits par la même cauſe.

Le relâchement qui eſt un ſigne eſſentiel & caraſtériſtique de l'hydropiſie, paroît d'abord exclure la boiſſon, & ſur-tout la boiſſon abondante; mais ſi l'on conſidère que la première cauſe de la collection hydropique eſt un effort qui ſuppoſe toujours un excès de tenſion, & que la plupart des ſymptômes de cette maladie ne peuvent

ſe

ſe rapporter qu'à la complication de la tenſion & du relâchement qui a ſouvent lieu dans le même organe ; que cette maladie eſt d'autant plus rébelle, que cette inégalité d'action eſt plus manifeſte ; on verra que les humectans & les relâchans ſont d'une néceſſité d'autant plus abſolue, que c'eſt par leur action qu'on peut remédier à l'épaiſſiſſement des liqueurs, à leur tenacité & à leur *engouement* dans les vaiſſeaux ou dans les glandes qui les contiennent ; qu'il eſt impoſſible dans ce cas de parvenir à une guériſon ſûre & radicale, ſans leur ſecours ; & que tous les avantages qu'on obtient d'ailleurs, ne ſont que trompeurs, momentanés & palliatifs.

Qu'on emploie en effet dans l'hydropiſie, les hydragogues les plus énergiques & les plus vantés, que s'enſuivra-t-il ! une abondante excrétion de la ſéroſité qui diſtendoit le tiſſu cellulaire & la diminution relative du volume de la capacité du bas-ventre : mais bientôt la tumeur reparoît, & quelquefois plus conſidérable qu'auparavant. Enfin, par cette opération, quelque répétée qu'on la ſuppoſe, on n'a jamais rien gagné, ſi la cauſe toujours ſubſiſtante reproduit autant & plus de liquide qu'il n'en a été évacué ; & comme les forces diminuent en conſéquence de l'action des hydragogues & des efforts qu'elle ſuppoſe, il faut néceſſairement qu'à la fin la Nature ſuccombe & faſſe voir l'inutilité, ou au moins l'inſuffiſance de ce remède.

La ponction, quoique néceſſaire dans certains cas, eſt cependant d'une reſſource auſſi foible que les hydragogues, & l'on ſait trop que cette opération, qu'on ne doit pratiquer que quand elle eſt véritablement indiſpenſable, puiſque par elle-même elle ne ſauroit remédier aux cauſes, eſt preſque toujours ſuivie d'un épanchement plus abondant & ſucceſſivement moins curable.

Les apéritifs n'ont pas, il eſt vrai, ces inconvéniens: plus directement oppoſés à la cauſe première & aux ſymptômes urgens de l'hydropiſie, ils ſemblent d'abord devoir ſuffir & remplir ſeuls la curation de cette maladie; & ils le feroient en effet ſi leur action étoit toujours relativement aſſez forte & que l'eſpèce de fonte qu'ils préparent, pût être évacuée à meſure & proportionnellement ſans énerver les fibres. Mais quelque combinés qu'ils ſoient avec les purgatifs, ils ne rempliſſent guère uniformément ces deux premiers objets, & leur opération réciproque ſe confond d'une manière trop ſenſible pour pouvoir en eſpérer deux effets auſſi diſtincts; d'ailleurs quand de leur adminiſtration combinée il pourroit en réſulter ce double avantage, loin d'empêcher le relâchement de la fibre, déjà ſi exceſſif, elle le ſuppoſeroit bien plutôt comme un effet néceſſaire & conſéquent, à moins de leur aſſocier encore les toniques les plus énergiques. Le vin Chalibé pourroit, il eſt vrai, remplir cet objet; il ſtimule aſſez puiſſamment la fibre pour ne pas craindre qu'elle tombe dans l'atonie par l'action des délayans, des apéritifs & des purgatifs qui le précèdent ou qu'on lui aſſocie, & cette méthode de guérir les hydropiſies a ſouvent réuſſi: c'eſt même par une conformité d'opération que les pilules toniques produiſent la ſolution de cette maladie; elles ſont en même temps apéritives, purgatives & toniques, ce qui ſimplifie & aſſure davantage le traitement. Cette conſéquence tirée de leur compoſition même, qui m'avoit été confiée, n'a point été démentie par les faits, & le ſuccès a confirmé & juſtifié le jugement que j'en avois porté.

Quant aux remèdes ſtomachiques ou ſudorifiques avec leſquels on a voulu quelquefois combattre & guérir l'hydropiſie, on comprend qu'ils ne peuvent être avantageux

que dans l'efpèce qui reconnoît pour caufe, la furabondance des liquides & le fimple relâchement des folides, fans aucune léfion notable des fonctions, ou un tempérament analogue à ces défauts, & qui les fuppofe: alors il eft démontré, & l'effet le juftifie, que la maladie guérit en effet par les contraires; mais ces cas font les plus rares, & ils ne font qu'une exception légère à la loi générale. Ainfi dans toute efpèce d'hydropifie, il faut toujours établir pour principe la néceffité de divifer, de rendre mobiles & homogènes les liqueurs irrégulièrement épaiffies avant de les évacuer, en même temps qu'on cherche à donner aux folides le ton & le reffort qu'ils ont perdu par la furabondance du liquide qui les a furmonté; c'eft le feul moyen de rendre au fang fa confiftance première & d'affurer la guérifon. Cette néceffité eft cependant relative à l'efpèce qui caractérife effentiellement la maladie; elle eft moindre dans la leucophlegmatie, elle devient plus intéreffante dans l'anafarque, & elle l'eft encore davantage dans l'afcite & dans l'hydropifie de poitrine: la complication de ces derniers défauts, rend fouvent le mal extrême; & dans ce cas, il eft bien plus indifpenfable encore d'avoir recours au moyen qui feul peut produire la folution de la plus cruelle maladie.

En vain pour l'opérer, voudroit-on alors employer les hydragogues, en vain on leur affocieroit les apéritifs les plus énergiques, les diurétiques & les ftimulans de la première claffe; la cure eft manquée, s'ils ne produifent prefqu'en même temps les deux opérations les plus néceffaires, celle de divifer les humeurs épaiffies, & celle d'en procurer l'évacuation; cette divifion n'eft pas même une action fimple, elle en fuppofe une autre qui doit la précéder & l'accompagner, c'eft de

délayer ces humeurs : l'avantage des pilules toniques ſur tous les autres remèdes employés juſqu'à ce jour, conſiſte donc, quand elles ſont accompagnées de boiſſons appropriées, à remplir toutes ſeules les autres indications, en diviſant d'une part, en évacuant de l'autre les matières amollies & rendues fluides, & en augmentant d'ailleurs l'énergie du ſang par l'action des ſolides qu'elles raniment & ſoutiennent ; mais ces effets ſi intéreſſans, & qui complètent la cure de l'hydropiſie, ſuppoſent, & on ne peut trop le répéter, une boiſſon abondante ; il eſt aiſé d'en ſentir l'importance & la néceſſité dans la cure de preſque toutes les hydropiſies, mais plus ſenſiblement encore dans celles où l'on emploie les pilules toniques, dont l'impreſſion eſt vive & particulièrement dirigée vers les ſolides.

L'ancienne erreur du régime ſec & de l'abſtinence de toute boiſſon, doit céder, en ce cas, à l'évidence des faits & à la ſupériorité des raiſons qui établiſſent la méthode contraire. Je ne prétends pas enchérir ſur les preuves que M. Bacher a données à ce ſujet, & qui ſont conſignées dans l'Expoſition des différens moyens uſités dans le traitement des Hydropiſies *(a)*. Mais, en récapitulant ici les principaux ſymptômes qui accompagnent cette maladie, & qui revendiquent la boiſſon comme ſoulagement & comme remède, je ne peux me diſpenſer d'inſiſter principalement ſur la ſoif ardente, qui fatigue ces eſpèces de malades, & qui a paſſé en proverbe ; ſur la ſéchereſſe de la bouche, la viſcoſité de la ſalive qui la ſuppoſe, la criſpation & l'inperméabilité des couloirs qui en ſont les ſuites, & qui menacent des plus plus grands malheurs : ces ſymptômes, joints au deſir

(a) Paris, chez Didot le jeune, *quai des Auguſtins*, édition de 1771.

ardent des hydropiques, prouvent la néceſſité de la boiſſon ; l'indication eſt ſouvent preſſante ; c'eſt le cri de la Nature : mais elle l'eſt d'autant plus que les ſolides ſont plus tendus, plus deſſéchés, les humeurs plus âcres, plus incendiées & plus épaiſſies ; elle le ſeroit encore davantage, s'il étoit poſſible, quand, à quelqu'un de ces défauts, ſe joint, comme il n'eſt que trop commun, l'obſtruction d'un ou de pluſieurs viſceres. C'eſt à M. Bacher que nous devons l'avantage de nous avoir affermi dans l'uſage de faire boire les hydropiques dans tous ces cas ; la promulgation de cette vérité eſt très-importante en Médecine, & quoiqu'elle dérive préciſément de l'action de ſon remède, qui eſt lui-même un nouveau bienfait, je ne ſais ſi M. Bacher ne mérite pas autant de reconnoiſſance par ce point de doctrine, que par ce qui y a donné lieu.

Ce ſeroit ici le cas de faire voir & de détailler tous les inconvéniens réſultans de la méthode contraire ; mais je me bornerai aux principaux. Outre le tourment qu'on fait ſouffrir aux hydropiques en les privant de la boiſſon, il eſt certain que cette privation, en augmentant leurs ſouffrances, les rend d'ailleurs triſtes & mélancoliques, qu'elle détermine, accélère & augmente la fièvre qui, par la continuation de ce régime, devient de plus en plus importante. Mais ces nouveaux ſymptômes s'accroiſſent encore, ſi l'hydropiſie dépend de la criſpation & du ſpaſme des ſolides : alors il en réſulte néceſſairement une augmentation d'engorgement dans les parties nobles, qui rend la maladie incurable & en précipite la fin par les hémorragies, les inflammations & la gangrène, qui en ſont la ſuite preſque inévitable. Le régime ſec & échauffant n'a pu qu'augmenter tous ces accidens, ſi même il ne les a produits ; & quoiqu'on ne

puiſſe dire poſitivement que la boiſſon les eût prévenus & détournés, il eſt cependant démontré que c'eſt le ſeul moyen capable de produire cet effet ; & qu'outre l'avantage de calmer & de diminuer les douleurs, avantage précieux, même dans le cas d'incurabilité de la maladie, elle a encore celui de concourir puiſſamment à la réſolution des engorgemens, en rendant les liqueurs plus uniformes, & de prévenir les criſpations & les deſſéchemens des ſolides, plus communs dans l'hydropiſie qu'on ne le penſe, & qui ont toujours les ſuites les plus funeſtes.

Les obſervations qui ont été faites dans les hôpitaux par ordre de la Cour, prouvent évidemment la vérité & la ſûreté de cette doctrine; on voit par ces obſervations, que M. Bacher a déjà fait imprimer *(b)*, que les Médecins qui ont adminiſtré ce remède, ont regardé la boiſſon comme faiſant une partie eſſentielle de la cure, quoique la tenſion du ventre fût quelquefois au point de permettre l'opération de la paracentèſe, & le ſuccès a juſtifié leur opinion & leur conduite à ce ſujet. *On ne peut trop multiplier les délayans*, dit M. de Horne, *pendant l'effet des pilules toniques; ils ſont même indiſpenſables pour s'y préparer : ſans eux on auroit, dans bien des cas, un remède trop énergique, & quelquefois incendiaire, & la Nature ne pourroit, ſans s'exténuer, fournir la quantité de liquide néceſſaire pour délayer les matières tenaces, dures ou*

(b) Obſervations ſur les effets des pilules toniques, par M. Deſmilleville, Médecin de l'hôpital de Lille; par M. Bonafos, Médecin de l'hôpital de Perpignan; par M. Daignan, Médecin de l'hôpital de Calais; & par M. Dehorne, ancien Médecin des camps & armées, & alors premier Médecin de l'hôpital militaire de Metz, imprimées *chez Didot le jeune, quai des Auguſtins, en 1771*, à la ſuite de l'expoſition des différens moyens uſités dans le traitement des hydropiſies.

épaiſſies, qui ſont preſque toujours la cauſe des hydropiſies (c).

Cette vérité eſt trop ſenſible pour ne pas faire impreſſion; elle l'eſt d'autant plus que, dans le traitement, le but principal du Médecin eſt de rendre la matière de cette maladie totalement évacuable, & d'en procurer l'évacuation : la ſolution des hydropiſies n'eſt en effet jamais ſi prochaine, & ne devient véritablement complète que quand les humeurs briſées, délayées &, pour ainſi dire, fondues, ſont évacuées; alors les ſolides délivrés du fardeau qui les opprimoit, reçoivent plus ſenſiblement l'impreſſion des remèdes ſtimulans & toniques, dont ils ont beſoin pour ſe rétablir; & la force organique réſultante eſt toujours en raiſon du fluide évacué & du reſſort rétabli, double effet des pilules toniques, quand elles ſont bien adminiſtrées, qui en aſſure la ſupériorité ſur tous les remèdes connus. Mais, quoique l'évacuation de la matière de l'hydropiſie ſoit comme indiſpenſable, la voie que la Nature affecte pour s'en débarraſſer, n'eſt pas toujours indifférente, & la guériſon eſt d'autant plus aſſurée que cette évacuation ſe fait par des couloirs plus étendus; M. de Horne paroît en avoir bien ſaiſi l'importance dans ſon pronoſtic ſur cette évacuation. *Dans l'adminiſtration très-prudente que l'on doit faire des pilules toniques, il faut,* dit-il, *avoir toujours égard aux évacuations & à la facilité qui les accompagne; l'excrétion de l'urine eſt très-avantageuſe; mais l'évacuation par les ſelles, quand elle ſe fait ſans douleur, l'eſt encore davantage, & les ſueurs ſont preſque toujours déciſives (d).* Cette dernière vérité, qui prouve que tout le tiſſu cellulaire tend à reprendre ſon reſſort & ſa première activité, eſt conforme aux

---

(c) Obſervations, &c. *page 143, II.e partie.*

(d) Ibidem.

obſervations de M.rs Deſmilleville, d'Aignan, Bonafos & de M. Bacher lui-même *(e)*; & ces Médecins en ont tellement ſenti l'importance, qu'ils l'ont tous uniformément remarquée. Pour rendre, ſur tous ces objets, la conviction complète, je vais rapporter les nouvelles obſervations faites ſur l'uſage des pilules toniques ; elles vaudront ſeules tous les raiſonnemens. J'y joindrai le précis de quelques autres hydropiſies auſſi graves, qui ont été guéries ſans ce remède ; elles confirmeront d'autant plus la néceſſité de la boiſſon dans cette maladie, qu'elle y a toujours été employée utilement, que quelquefois même elle a ſuffi toute ſeule pour la terminer *(f)*. La ſaignée pratiquée avec ſuccès dans quelques hydropiſies, fait mieux voir encore qu'il faut ſavoir quelquefois s'écarter de la route ordinaire.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Anaſarque confirmée, ſurvenue à la ſuite d'une fièvre tierce dégénérée en putride, &c. Par M. DAIGNAN, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin de l'hôpital royal & militaire de Calais.

NICOLAS-CHARLES PICARD, dit *Picard,* Soldat du régiment de Guienne, compagnie de Bois-Renaud, après quelques accès d'une fièvre tierce ordinaire, eut une indigeſtion des plus complète ; cette indigeſtion fut ſuivie, pendant quatre ou cinq jours, d'agitations, d'inſomnie & d'un mal-aiſe auquel ſuccéda une fièvre ſynoque ſimple, qui dégénéra bientôt en putride. Pendant un mois que dura cette fièvre, le malade fut expoſé

(e) Obſervations, &c. *II.e partie, page 143.*

(f) Ibidem, *page 7.me* de la lettre de M. Bacher à M. Bonafos..

à

à différens accidens, entre autres à ceux d'une hémorragie nafale, qui laiffoit concevoir d'autant moins d'efpérance pour le falut du malade, qu'elle paroiffoit fymptomatique : cependant cette maladie fe termina heureufement; mais la convalefcence fut longue & difficile, l'appétit & le fommeil furent long-temps fort mauvais, & les forces fe ranimèrent fi lentement qu'il fe paffa environ un mois fans fièvre avant que Picard pût quitter fon lit & fe foutenir. La Nature, follicitée par différens foins, prit enfin le deffus, les fonctions rentrèrent dans l'ordre, & les forces firent des progrès fenfibles; tout paroiffoit annoncer une guérifon folide, lorfque Picard fe plaignit d'un gonflement aux pieds & d'une roideur aux jambes qui favorifoient fa tranquillité ou, pour mieux dire, l'inaction pour laquelle il paroiffoit avoir un penchant décidé ; les pieds fe gorgèrent de plus en plus, & devinrent bientôt œdémateux, malgré l'exactitude du malade à prendre le vin tartarifé qui lui étoit prefcrit, & une tifane apéritive, faite avec les racines de houx, de chardon-roland, d'aunée, & un peu de nitre: l'infiltration gagna fucceffivement & affez rapidement toutes les extrémités fupérieures & inférieures; le ventre fe tendit, l'appétit & le fommeil, qui s'étoient foutenus jufqu'alors, difparurent ; le dégoût fut général, la bouche devint pâteufe & amère, les rapports étoient fréquens & nidoreux. Ces indications m'ayant déterminé à ne pas différer davantage des fecours plus efficaces, je prefcrivis fur le champ deux onces de vin d'ipecacuanha, qui débarraffa l'eftomac d'une quantité prodigieufe de faburre, fans faire aucune impreffion fur les inteftins. Ce même jour on adminiftra, fur le foir, un lavement laxatif dans une décoction carminative, qui, quoique chargée d'une affez forte dofe de fel ammoniac, ne

produiſit aucun effet; il en fut à peu près de même d'une potion purgative qu'on donna le lendemain avec le ſel de tartre & le ſyrop de nerprun. Dès ce moment l'infiltration fit des progrès ſi rapides, que l'anaſarque fut portée deux jours après au plus haut degré, juſque dans le *ſcrotum*; les urines étoient très-rouges, & ne couloient qu'en très-petite quantité; le malade ſouffroit d'une tenſion générale dans toutes les parties, qui ſe faiſoit remarquer par la renitence de la peau. La vivacité de la chaleur & l'ardeur de la ſoif qui ajoutoit à ſes ſouffrances, ne me permettoient pas d'employer alors les pilules toniques : dans cette ſituation, je preſcrivis au malade, pour tout remède, l'infuſion de pariétaire avec le ſel de prunelle légèrement émulſionnée. Cette boiſſon, que le malade prenoit à volonté, procura peu à peu le calme que je deſirois pour pouvoir placer les pilules toniques; mais la première priſe que je donnai, le cinquième jour après la purgation, me fit apercevoir que je m'étois trop preſſé; il fallut les ſuſpendre, & revenir à l'eau de pariétaire, dont je crus devoir ſouſtraire le ſel de prunelle, pour vaincre plus promptement l'irritation qu'il avoit cauſée; & au lieu de l'émulſionner, j'y fis ajouter un peu de ſirop de *nymphea*. Ce moyen ne tarda pas à ſeconder mes vues; il ramena un nouveau calme dont je profitai pour eſſayer les pilules de ſavon & l'apoſème apéritif dont j'ai fait mention dans mes premières obſervations *(f)*; & crainte de rencontrer encore des obſtacles en donnant la doſe entière tout-à-la-fois, je la fis diviſer en trois parties, pour donner la première à ſix heures du matin, la ſeconde à midi,

(f) Voyez *les Obſervations des hôpitaux militaires, à la ſuite du précis de la méthode d'adminiſtrer les pilules toniques.* Paris, 1771.

& la troiſième à ſix heures du ſoir, ayant attention de faire prendre un verre de l'aposème apéritif après les deux premières priſes, & un bouillon après la dernière. Les deux premiers jours ces pilules n'eurent aucun effet ſenſible; le troiſième, elles produiſirent beaucoup de borborigmes, & firent ſortir quelques vents qui furent ſuivis d'une ſelle vers le ſoir; le malade fut aſſez tranquille pendant la nuit, & il urina un peu plus qu'il n'avoit fait depuis qu'il avoit pris le vin d'ipecacuanha. Content de cet effet, je fis continuer les pilules & l'aposème, auquel je faiſois ajouter, de jour à autre, une once & demie de ſyrop de nerprun; les ſelles & les urines devinrent ſucceſſivement plus fréquentes & plus abondantes. Le ſixième jour après que ces évacuations furent établies, on adminiſtra avec le plus grand ſuccès le lavement laxatif avec le ſel ammoniac.

Aſſuré, par cet effet, de la liberté des premières voies, je mis, pendant trois jours, le malade à l'uſage du petit lait altéré avec la fumeterre; le quatrième, je lui fis donner trente pilules toniques en trois priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre, avec un petit bouillon ſur chaque priſe. On continua ainſi, pendant trois jours, & on eut la ſatisfaction de voir que ces pilules opéroient par les ſelles tout l'effet qu'on en devoit attendre. Le quatrième jour, le malade ayant paru abattu, on le laiſſa repoſer ce jour-là & le ſuivant, ſans lui faire prendre d'autre remède que du petit lait. On revint enſuite aux pilules toniques, qui dès le ſecond jour commencèrent à percer aſſez vivement par les urines, ſans ceſſer de produire des ſelles, ce qui m'obligea de les ſuſpendre de nouveau après la troiſième priſe, & d'en diminuer enſuite la doſe qui fut réduite à dix-huit pilules,

de crainte que cette évacuation ne prît trop ſur les forces. Les pilules toniques, quoiqu'à petite doſe, augmentèrent ſenſiblement de jour en jour le flux des urines, ſi bien qu'environ dix-huit jours après que le malade eut commencé à en faire uſage, il en rendoit juſqu'à trois pots par nuit: j'oppoſai alors un régime un peu échauffant à l'état de flaccidité dans lequel les ſolides ſe trouvoient réduits par la grande évacuation des urines. Ce régime, qui avoit pour baſe le cordial domeſtique, les rôties au vin avec quelques aromates, la décoction de baies de genièvre avec le vin blanc, ou le petit lait altéré avec le ſuc de creſſon ou de raifort ſauvage, en ranimant l'élaſticité & le ton des ſolides, ſoutint ſi bien le flux des urines, que l'anaſarque fut bientôt preſque entièrement diſſipée, il n'en reſtoit des marques qu'à la tête & au ventre; la tête étoit d'autant plus difforme que les paupières étoient encore extraordinairement bourſouflées & œdémateuſes: le ventre étoit auſſi très-volumineux, tendu, dur & même renitent, ſur-tout à la région du foie & de la rate. On continua donc les pilules toniques, dont on ménagea la doſe, & qu'on interrompit de temps en temps à cauſe de l'abondance des ſelles; le flux des urines ſe ſoutint, à mon grand étonnement, avec la même abondance pendant près d'un mois, ſans qu'on aperçût le moindre changement à l'état de la tête ni du ventre: enfin, à cette époque, il ſurvint une expectoration aſſez abondante d'une humeur gluante & viſqueuſe, & bientôt après une petite ſueur graſſe & fétide, qui ſe ſoutint uniformément pendant trois jours: à peine eut-elle ceſſé que les urines devinrent encore plus abondantes; le malade ne faiſoit qu'uriner jour & nuit, ce qui eſt à remarquer; car on obſerve en général que les hydropiques urinent beaucoup moins le jour

que la nuit. Le ventre commença alors à se détendre & à devenir successivement mou & flasque, tant intérieurement qu'extérieurement, au point qu'on auroit pu, pour ainsi dire, doubler la peau sur elle-même : le masque fondit également, & le malade parut entièrement délivré de son hydropisie ; mais il se trouva dans un épuisement extrême, & il devint aveugle quelques jours après. J'avoue que ce phénomène, que je voyois pour la première fois à la suite de ce genre de maladie, me surprit beaucoup ; cependant, comme je ne pouvois l'attribuer qu'à la foiblesse des organes de la vue, je ne doutai point qu'elle ne se rétablît à mesure que ces organes reprendroient leur énergie proportionnellement aux autres parties, ce qui fut confirmé par l'évènement. Picard, après avoir été entièrement aveugle pendant environ deux mois, commença à distinguer les objets, sa vue se développa ensuite peu à peu, & se ranima sensiblement avec les forces ; si bien qu'il sortit le 26 avril dernier pour se rendre de son pied à Ardres, lieu destiné aux convalescens, à trois lieues de Calais. Il étoit entré à l'hôpital le 30 octobre 1768.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Ascite compliquée avec l'anasarque, à la suite d'une fièvre quarte. Par LE MÊME *Médecin.*

MATTHIEU MORAND, dit *Saint-Matthieu*, Soldat du régiment de Guienne, compagnie de Barbesières, entra à l'hôpital le 13 décembre 1768, avec une fièvre quarte, dont les accès étoient très-longs & très-violens. Comme cette fièvre succédoit à une tierce qu'il avoit éprouvée auparavant, & que le ventre paroissoit être en mauvais état, il y avoit lieu de présumer que les viscères

de cette capacité avoient dejà contracté des engorgemens, peut-être même des obſtructions. Dans cette ſuppoſition, la prudence exigeant de ne pas bruſquer cette fièvre, crainte de la rendre rébelle, je mis le malade, après les remèdes généraux, à l'uſage des apéritifs & des fondans : l'état du ventre parut meilleur après le ſeptième ou le huitième accès, ſans que la fièvre ait diminué ; le froid ſeulement, qui duroit auparavant trois ou quatre heures, fut moins long & moins violent. Cependant cette préparation ne me paroiſſant pas encore ſuffiſante pour attaquer la fièvre avec ſuccès; après avoir purgé de nouveau le malade, je ſubſtituai la poudre d'*arum* ſeule à l'opiat fondant, dans lequel elle entroit, & je fis continuer l'aposème apéritif avec l'*arcanum duplicatum* à plus forte doſe. La fièvre diminua peu à peu, le ventre devint ſouple, & le malade fut purgé à cette époque qui ſuivoit le onzième accès; on rendit enſuite l'aposème, fébrifuge & laxatif; la fièvre diminua encore, & fut enfin emportée par le ſpécifique au quatorzième accès. Malgré ces précautions, le ventre ſe tuméfia, & les jambes ſe gorgèrent dès le troiſième jour de l'uſage du quinquina; on le ſupprima pour employer les pilules ſavonneuſes avec le vin tartariſé, & l'aposème apéritif, chargé de ſel de prunelle. Ces remèdes furent ſans ſuccès; les urines, bien loin d'augmenter, diminuèrent, elles parurent rouges & briquetées : d'après cette indication, on preſcrivit au malade le petit-lait pour toute boiſſon; il en but copieuſement, l'infiltration devint bientôt générale, la tenſion fut extrême, & la fluctuation qui ſe faiſoit dans le bas-ventre, ne laiſſa point douter que l'aſcite ne fût compliquée avec l'anaſarque.

Cet état exigeant les ſecours les plus efficaces, on adminiſtra les pilules toniques au moment où les urines

parurent tempérées : elles ne produifirent qu'une ou deux felles le premier jour; les jours fuivans le ventre devint plus libre & plus fouple, mais les urines ne commencèrent à paffer aifément qu'à la fixième prife ; elles devinrent enfuite infenfiblement plus abondantes, & continuèrent à l'être pendant plufieurs jours, fans que l'enflure parût diminuer. Il furvint enfin une moiteur qui porta la détente dans toutes les parties ; le ventre s'affaiffa, & les jambes, qui étoient d'une groffeur prodigieufe, diminuèrent rapidement; on auroit dit que le malade fondoit à vue d'œil. On avoit difcontinué l'ufage des pilules toniques, après en avoir diminué la dofe ; on ne s'occupoit plus que de rendre la convalefcence parfaite, par l'ufage du vin anti-fcorbutique ou chalibé, lorfque la fièvre quarte reparut. Croyant le malade affez préparé par les grandes évacuations qu'avoient procurées les pilules toniques, on lui oppofa le fpécifique qui n'eut pas le fuccès qu'on en attendoit; la fièvre perfévéra, les pieds devinrent œdémateux, & le ventre fe tendit de nouveau dès le troifième accès. On recourut aux pilules toniques, qu'on réduifit à quinze par jour ; les urines devinrent abondantes, & les felles fréquentes : les nouveaux fymptômes de l'hydropifie ayant difparu dès le fixième jour de leur ufage, on les fupprima, on purgea le malade deux jours après, & on adminiftra de nouveau dans l'accès fuivant, le quinquina avec l'eau de chardon-bénit, le fel ammoniac & l'eau de canelle ; ce remède donné vers le déclin de la fièvre, produifit une fueur des plus abondante, qui emporta la fièvre. On continua à faire prendre ce fpécifique macéré dans le vin avec l'aunée, l'iris de Florence, la germandrée, l'écorce de Winter, & le fel ammoniac. Le malade fe rétablit peu à peu ; on le croyoit à l'abri de tout évènement, lorfque la fièvre

reparut vers la fin de la convalescence ; mais elle fut promptement dissipée sans retour & sans aucune apparence d'hydropisie, par l'usage du bol fébrifuge restaurant *(a)*, que j'emploie familièrement, & avec succès, dans les fièvres rébelles de cette espèce. Ce malade sortit enfin très-bien portant de l'hôpital le 6 du mois de mai dernier.

TROISIÈME OBSERVATION.

Ascite avec anasarque, à la suite d'une fièvre quarte.
Par LE MÊME *Médecin.*

JEAN GUIBART, dit *Desrosiers*, Caporal du régiment de Guienne, compagnie du chevalier de Villars, entra à l'hôpital le 11 décembre 1768, avec une fièvre quarte aussi violente que celle du précédent : elle fut emportée au douzième accès ; mais Desrosiers fut bientôt atteint d'anasarque & d'ascite. L'hydropisie & la fièvre quarte se succédèrent alternativement jusqu'à trois fois ; ces deux maladies furent traitées dans ce sujet comme dans le précédent, avec cette différence que l'hydropisie céda la première fois aux pilules toniques : du reste, Desrosiers fut traité dans la suite avec les pilules toniques & les fébrifuges, comme Saint-Matthieu, & il sortit de l'hôpital aussi bien guéri le 1.er mars de cette année.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Anasarque confirmée, à la suite d'une fièvre quarte.
Par LE MÊME *Médecin.*

JEAN-BENOÎT AUBRY, dit *Bon-buveur*, Soldat au régiment de Guyenne, compagnie de Duperoux, après

(a) Ce bol est composé avec du quinquina choisi, la thériaque, la confection-hyacinte, le sel de tartre ou d'absynthe, & le sirop d'absynthe.

avoir essuyé deux accès de fièvre quarte, entra à l'hôpital le 24 décembre 1768, tout boursouflé, & avec l'apparence d'une anasarque presque confirmée. Comme ce sujet étoit fort jeune, foible, pâle & d'une constitution fort lâche, il ne fut pas saigné, quoique la fièvre fût violente. On commença le traitement par l'émétique qui opéra mieux qu'on ne s'y attendoit, puisque le malade fut très-bien purgé par haut & par bas; l'accès suivant fut très-court & très-modéré, on purgea encore deux fois le malade, & la fièvre disparut entièrement. Le ventre fut toujours libre & les urines abondantes, même dans les jours où le malade n'étoit pas purgé; cependant l'anasarque fit tant de progrès qu'en peu de jours, Bon-buveur fut comme un monstre, & hors d'état de sortir de son lit; la liberté du ventre & des urines m'engagea à ne prescrire d'abord que la décoction de baies de genièvre avec l'iris de Florence, & la poudre de cloportes; les urines devinrent encore plus abondantes, le malade en rendit constamment deux pots dans les vingt-quatre heures, pendant près de quinze jours, sans qu'on aperçût la moindre diminution au volume immense de son corps, le ventre seulement parut moins tendu: ce phénomène me paroissant dépendre d'un extrême relâchement dans les solides, je substituai à la décoction de baies de genièvre le petit-lait fort chargé de suc de raifort sauvage; & pour rendre la nourriture également tonique, on donna trois fois par jour, des rôties chargées de poudre de canelle, & quatre onces de vin blanc, dans lequel on avoit fait macérer des cloportes vivans; après avoir ainsi établi le régime, je donnai les pilules toniques à la dose de quinze par jour; dès la cinquième prise, il survint un flux d'urine si abondant, que le malade fut guéri en dix jours, sans

que ses forces paruſſent diminuées. La convaleſcence fut auſſi rapide que la guériſon ; mais une faute de régime ramena tous les accidens preſque au même point. Bon-buveur prévoyant le jour de ſa ſortie de l'hôpital, & voulant démentir ſon nom par une qualité contraire, vendit ſon vin pour acheter des alimens ; il ſe donna une indigeſtion, dans laquelle il faillit périr au milieu des convulſions les plus horribles. Un lavement purgatif les calma enfin, & quelques cuillerées d'eau émétiſée enlevèrent enſuite le foyer de l'indigeſtion ; mais toutes les fonctions reſtèrent altérées : le ſommeil, l'appétit & la régularité des évacuations, tout diſparut ; le ventre ſe météoriſa, les jambes ſe gorgèrent rapidement, la fièvre quarte ſe renouvela, & ne fut pas, à beaucoup près, auſſi facile à détruire que la première fois : elle céda pourtant à l'uſage continué des pilules toniques, qui diſſipèrent promptement les nouveaux ſymptômes d'hydropiſie ; mais la convaleſcence fut très-difficile, elle fut ſouvent traverſée par des accès irréguliers de fièvre, que la conduite du malade m'autoriſoit à attribuer à de nouvelles fautes de régime qu'il avoit appris à pallier avec beaucoup d'art. Cependant Bon-buveur ſe rétablit enfin, après avoir langui aſſez long-temps, & ſortit de l'hôpital parfaitement guéri le 16 du mois d'avril de cette année.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Anaſarque compliquée avec l'aſcite, & un commencement de tympanite, à la ſuite d'une fièvre quarte & d'une jauniſſe univerſelle. Par LE MÊME *Médecin.*

CHRISTIAN PYEL, dit *Pyel*, Soldat du régiment de Guienne, compagnie de Leſquin, d'un tempérament

ſanguin & bilieux, après avoir été guéri aſſez promptement d'une rechute de fièvre quarte, reſta jaune & bouffi avec une enflure conſidérable aux pieds, qui ſe bornoit aux malléoles. On le mit ſans ſuccès à l'uſage des apéritifs, des ſavonneux & des martiaux; la jauniſſe augmenta & ſe répandit ſur tout le corps; l'enflure des pieds gagna également toutes les parties; l'anaſarque fut enfin univerſelle & compliquée avec l'aſcite, & un commencement de tympanite. Dans cette ſituation, le malade ſe plaignit d'inquiétude, d'inſomnie, d'agitations & d'une chaleur inſupportable; ſes urines étoient d'un jaune foncé & très-rares; le ventre étoit douloureux & la reſpiration gênée. Cet état paroiſſant s'aggraver tous les jours, j'abandonnai tout remède pour diſpoſer le malade à prendre les pilules toniques: en conſéquence je le mis à l'uſage du petit-lait pendant quatre jours; le cinquième jour, les urines parurent moins chargées, & le malade rendit quelques vents; le ſixième, il prit les pilules toniques, ſelon la méthode ordinaire, à la doſe de trente; l'éruption des vents augmenta d'abord, les ſelles & les urines devinrent faciles & augmentèrent auſſi de jour en jour, les ſymptômes de la jauniſſe & de l'hydropiſie ſe diſſipèrent peu à peu; de ſorte que le malade fut guéri à peu près dans un mois, & ſa convaleſcence fut auſſi promptement confirmée par quelques jours d'uſage du vin chalibé: ce malade étoit entré à l'hôpital le 6 de décembre 1768, il en ſortit le 21 janvier 1769.

SIXIÈME OBSERVATION.

Anafarque bien caractérifée, à la fuite d'une fauffe péripneumonie. Par LE MÊME *Médecin.*

CLAUDE PYE, Soldat du régiment de Guyenne, compagnie de Kôham, d'un caractère taciturne, & d'un tempérament phlegmatique, effuya dans le mois de décembre 1768, une fauffe péripneumonie, dont l'accident le plus grave fut une toux fort importune, qui avoit précédé la maladie, & qui fubfiftoit encore après. La péripneumonie fut terminée le neuvième jour, & le malade ne fe plaignit plus que de fa toux qui étoit toujours sèche & fort violente, fur-tout vers le foir. La perfévérance opiniâtre de cette toux, que j'attribuois à quelques engorgemens lymphatiques qui n'avoient pu fe réfoudre, m'engagea à faire continuer pendant affez long-temps les aposèmes incififs. Le peu de fuccès qu'ils eurent, fit que je cherchai à les rendre plus efficaces, en faifant prendre en même temps un bol compofé avec le mercure doux, l'iris de Florence, la fcille & le benjoin, le tout enveloppé avec le baume de foufre térébenthiné; tout cela fut encore fans fuccès, ce qui me fit juger que la toux devoit dépendre de l'acrimonie de quelque humeur : en conféquence, au lieu d'incififs, on ne donna plus que des boiffons émulfionnées & légèrement incraffantes; la toux fe calma en effet infenfiblement; mais les pieds furent bientôt œdémateux, & les jambes confidérablement enflées. J'imaginai que ce nouvel accident pouvoit dépendre de l'inaction du malade qui ne quittoit prefque point fon lit : on le força de fe lever, l'enflure augmenta, devint générale, & fe termina en très-peu de jours par une anafarque bien caractérifée. On

l'attaqua avec les pilules toniques & le petit-lait, elle fut diſſipée en moins de quinze jours ; mais elle n'eut pas plutôt diſparu que la toux revint preſque auſſi violente que dans le premier temps ; le malade cracha même du ſang pendant trois jours aſſez abondamment. On n'oppoſa à cette éruption ſanguine que le petit lait & quelques verres d'émulſion ; la toux ſe calma de nouveau, & l'anaſarque recommença : mais on en prévint les progrès & les ſuites par l'uſage des pilules toniques. Il ſe paſſa enſuite cinq ſemaines, pendant leſquelles le malade fut ſucceſſivement fatigué par les retours alternatifs de la toux & de l'enflure, quoiqu'on n'eût pas abandonné les pilules toniques. Après cette époque, il ſurvint enfin une ſueur générale aſſez forte, & une expectoration abondante d'une matière muqueuſe, mêlée de beaucoup de ſang, ce qui diſſipa ſans retour la toux & toutes les apparences de l'anaſarque.

Ce malade naturellement indolent, qui n'avoit preſque pas quitté ſon lit pendant le cours de la maladie, ne l'abandonna pas beaucoup plus dans ſa convaleſcence ; auſſi tomba-t-il inſenſiblement dans la cachexie ſcorbutique, qui ſe manifeſta par l'état fongueux des gencives. Après avoir vaincu cette nouvelle maladie par les remèdes qui lui ſont propres, ce Soldat parut enfin être dans une convaleſcence ſolide ; mais, comme on le forçoit de ſe lever à des heures réglées, il demanda un lit proche du poile dont il étoit aſſez éloigné, & dès-lors il n'abandonna plus ce poile qui à la fin lui devint funeſte. S'étant en effet endormi vis-à-vis un trou par lequel la fumée s'échappoit, on le trouva, quelques heures après, dans un ſommeil létargique dont il ne revint pas ; il mourut, malgré tous les ſecours qu'on pût lui donner, le lendemain 4 avril ; il étoit entré à l'hôpital le 8 décembre de l'année précédente.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Ascite avec anasarque, à la suite d'une fièvre intermittente invétérée. Par LE MÊME *Médecin.*

La femme du Brigadier de la barrière de Gravelines ayant éprouvé, pendant quinze ou dix-huit mois, une fièvre intermittente, qui avoit résisté à tous les remèdes, devint insensiblement hydropique. Cette dernière maladie étoit une ascite accompagnée d'anasarque, & la fièvre devenue quarte n'en subsistoit pas moins. Consulté sur cette complication, le cas me parut assez important pour conseiller au mari d'envoyer sa femme à Calais, pour être plus à portée de mes soins ; ce qu'il fit au mois de mars dernier. Je l'assujettis d'abord à une boisson copieuse de petit-lait, auquel je joignis les aposèmes apéritifs, pour la préparer à l'usage des pilules toniques. A peine eut-elle pris trois cents de ces pilules, que l'hydropisie disparut ; &, malgré la continuation de ce régime, les forces & l'embonpoint se rétablirent au point qu'il ne paroissoit pas que cette femme eût été malade. Il lui restoit cependant un peu de fièvre dont elle s'apercevoit à peine ; mais comme les règles qui avoient été supprimées, ne reparoissoient pas encore, je l'abandonnai aux soins de la Nature, sans tenter de la combattre avec le spécifique ; en effet, à peine cette évacuation périodique fut-elle rétablie que la fièvre disparut tout-à-fait.

HUITIÈME OBSERVATION.

Hydropisie ascite. Par LE MÊME *Médecin.*

Un Soldat du régiment de Guienne avoit éprouvé pendant long-temps une fièvre intermittente, que rien n'avoit pu déraciner ; il en avoit résulté un engorgement

aſſez manifeſte au foie, qui avoit ſucceſſivement produit une hydropiſie aſcite. Cette dernière maladie a été traitée avec les remèdes uſités en pareil cas ; elle avoit été facilement guérie, mais les rechutes étoient auſſi promptes & auſſi multipliées que la guériſon en étoit facile ; pour la conſolider, je ne trouvai pas de meilleur & de plus ſûr moyen que l'adminiſtration des pilules toniques, le malade y fut ſtrictement aſſujetti pendant trois ſemaines, & depuis ce temps il n'éprouva plus de rechute.

J'aurois pu recueillir un plus grand nombre d'obſervations de ce genre ; mais celles-ci m'ont paru ſuffiſantes avec celles que j'ai données en 1768, & que M. Bacher a fait imprimer à la ſuite de ſon Expoſition des différens moyens uſités dans le traitement des Hydropiſies. Parmi plus de cent hydropiques que j'ai traités depuis le mois de ſeptembre 1768 juſqu'au mois de mai 1769, j'ai choiſi pour ſujet de mes obſervations, ceux que j'ai eſtimés ne pouvoir pas guérir, ou ne guérir que très-difficilement par la méthode ordinaire, ou ceux en qui l'hydropiſie s'eſt déclarée preſque ſubitement & ſans aucun accident grave. Je ne penſe pas même qu'on doive borner l'uſage des pilules toniques au traitement des hydropiſies, je préſume au contraire qu'elles pourront très-bien convenir dans l'aſthme humide, dans tous les cas où il y a relâchement des ſolides & épaiſſiſſement des liquides ; elles concourront au moins à réſoudre les obſtructions, les tumeurs froides & les tubercules crus, &c. L'obſervation ſuivante ſemble autoriſer mon opinion ſur ce dernier objet.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur les bons effets des pilules toniques dans les ſimples engorgemens tuberculeux du poumon. Par LE MÊME *Médecin.*

ÉTIENNE FORY, dit *Jaſmin,* Tambour du régiment de Guienne, compagnie de Baritau, ſortant de l'hôpital de Gravelines, où il avoit été traité d'une fièvre intermittente, entra dans celui-ci le 10 novembre 1768, dans un état de maigreur qui approchoit beaucoup du maraſme, avec une figure havre, un teint livide & plombé, une extinction de voix, un ſifflement continuel dans la trachée-artère, une petite toux très-fréquente & très-importune, enfin avec un petit pouls lent & concentré, mais ſans fièvre.

L'enſemble de tous ces ſymptômes étoit bien propre à faire ſoupçonner que la matière de la fièvre qui les avoit précédés, avoit été répercutée ſur les poumons, & il étoit bien naturel de penſer qu'elle y avoit produit au moins des tubercules que l'abſence actuelle de la fièvre devoit faire ſuppoſer encore dans un état de crudité. Dans cette idée, touché du triſte état de ce malade, je tentai, mais en vain, pendant environ trois ſemaines, les béchiques inciſifs, les fondans de toute eſpèce, & tous les autres remèdes uſités en pareil cas. L'état déſeſpéré du malade, qui cependant étoit toujours ſans fièvre, ne me laiſſant plus entrevoir aucune reſſource pour le ſauver, je crus pouvoir lui donner des pilules toniques à très-petite doſe : en conſéquence on lui en donna trois à ſix heures du matin, trois à midi, & trois à ſix heures du ſoir ; on lui fit prendre journellement ſur chaque priſe un bouillon fait avec le poumon de veau, le chou rouge, les navets, la pulmonaire & les

autres

autres efpèces pectorales. Jafmin, dont je n'efpérois plus rien, paffa plufieurs jours fans être mieux ni plus mal; enfin, lorfque j'y penfois le moins, il me pria d'augmenter fes alimens, m'affurant qu'il fe trouvoit mieux, qu'il avoit bien dormi, qu'il avoit craché un peu, & qu'il avoit faim. Je remarquai en effet que fon œil étoit plus vif, & qu'il avoit une très-grande difpofition à l'expectoration, qui ne pouvoit pas s'exécuter faute de forces: je continuai mes foins & mes pilules toniques, l'expectoration devint de jour en jour plus facile, les felles, les urines, les fueurs modérées, & toutes les fecrétions répondirent bientôt à cette falutaire évacuation, les forces fe ranimèrent à mefure, & toutes les fonctions fe rétablirent infenfiblement, fi bien que ce malade, que j'avois regardé comme perdu & fans reffource, fortit de l'hôpital parfaitement guéri le 28 janvier de cette année.

Quoique cette obfervation foit prépondérante, elle ne doit cependant pas être regardée comme décifive; elle n'eft pas fuffifante pour établir une règle générale à cet égard: il faudroit pour cela qu'elle fut étayée de nouveaux faits auffi multipliés & auffi conféquens que l'importance de la matière l'exige; ce ne font que des vues propofées aux Médecins fur l'effet qu'on doit attendre des pilules toniques, & une invitation à les approfondir.

DIXIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie aſcite & leucophlegmatie, cauſée par des obſtructions, à la ſuite d'une fièvre intermittente invétérée. Par M. BONAFOS, Profeſſeur & Doyen de la Faculté de Médecine de Perpignan, Médecin de l'hôpital royal-militaire, & de ceux de charité de la même ville.

UN homme âgé d'environ cinquante ans, à la ſuite d'une fièvre intermittente invétérée, fut affligé d'un œdème de toutes les parties inférieures ; le bas-ventre étoit dur & obſtrué, & il y avoit lieu de ſoupçonner un épanchement dans cette cavité, le viſage devint enſuite bouffi, & l'enflure augmentoit ſenſiblement du côté où le malade ſe couchoit.

Après avoir été ſuffiſamment préparé, ce malade commença les pilules toniques le 12 janvier 1767, & il en prit ce jour-là trente qui lui procurèrent trois évacuations par les ſelles. Le 13 & le 14, la même doſe de pilules produiſit le même effet, & l'œdème du viſage diſparut ; le 15 on interrompit ce remède, & l'évacuation par les ſelles n'en ſubſiſta pas moins, les urines en revanche étoient rares.

Les trois jours ſuivans, le malade reprit le même nombre de pilules qui produiſirent conſtamment trois ou quatre ſelles par jour : après s'être repoſé le 19, il reprit encore les pilules les trois jours ſuivans, & l'effet fut toujours le même.

Le 23, le malade ne prit point de pilules ; mais il y revint enſuite, & dès le 24 l'œdème des parties ſupérieures étoit totalement diſſipé : le ventre reſtoit néanmoins toujours gonflé, malgré les évacuations copieuſes

qui continuoient de s'opérer par les ſelles ; les urines paroiſſoient ne ſe ſéparer que difficilement.

Le 26, l'enflure des parties inférieures commençoit à diminuer viſiblement ; mais comme l'évacuation par les ſelles étoit très-conſidérable, & que je craignois qu'elle ne devînt exceſſive, j'interrompis les pilules toniques depuis le 27 juſqu'au 31, & je leur ſubſtituai les aposèmes apéritifs avec le tartre chalibé & les cloportes : ce dernier remède n'augmenta pas la ſécrétion des urines, quoique le malade fût d'ailleurs en très-bon état, l'appétit, le ſommeil & les forces paroiſſoient s'accroître journellement, & l'enflure ſe diſſiper à vue d'œil.

Le malade continua les mêmes remèdes les trois premiers jours de février ; mais alors l'enflure des parties inférieures parut augmenter, ce qui me détermina à recourir de nouveau aux pilules toniques. J'en reſtreignis d'abord la doſe à quinze pour ne pas retomber dans le premier inconvénient : cette doſe ne procura aucun effet ſenſible ; je l'augmentai juſqu'à dix-huit les deux jours ſuivans, & il en réſulta deux ou trois ſelles par jour.

Je continuai cette doſe juſqu'au 14 février, & l'effet fut conſtamment le même ; alors l'enflure fut totalement diſſipée, mais un rhume de poitrine & une éruption galeuſe parurent ſuccéder & remplacer la première maladie ; j'employai, pour les détruire, les remèdes béchiques incisifs & les diaphorétiques connus, & le malade ſortit de l'hôpital le 1.er mars ſuivant, entièrement guéri *(a)*.

(a) M. Daignan a obſervé une hydropiſie qui s'eſt terminée de même par une ample expectoration d'une matière viſqueuſe & tenace ; & pour plus grande parité, la gale s'étoit manifeſtée avant la guériſon. Voyez *la troiſième Obſervation du Recueil de M. Bacher, II.e partie, page 94.*

ONZIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie de poitrine, à la ſuite d'une oppreſſion de poitrine, cauſée par l'épaiſſiſſement des liquides. Par LE MÊME *Médecin.*

LE nommé *Pariſet*, Sergent dans le régiment de Champagne, étoit reſté long-temps à l'hôpital militaire de Perpignan, pour des douleurs rhumatiſmales dont il avoit été enfin guéri.

Mais à peine ſorti de l'hôpital, il y fut de nouveau tranſporté vers la fin du mois de mars 1767, avec une oppreſſion de poitrine ſi forte, qu'il paroiſſoit prêt à ſuffoquer à chaque inſtant : le Chirurgien de garde le ſaigna deux fois dans la nuit, & le lendemain matin, le malade étant dans le même état, je le fis encore reſaigner, & je le mis à l'uſage d'un looch inciſif & de ſucs d'herbes apéritifs. L'oppreſſion étoit un peu diminuée, mais le malade commença à paroître bouffi, le pouls étoit petit, dur & inégal ſans être fréquent, enfin il ne pouvoit ſe coucher que ſur le côté gauche.

Ces ſymptômes réunis me firent craindre une hydropiſie de poitrine, ou du moins l'œdème des poumons, & en conſéquence j'ajoutai à ſon looch l'oximel ſcillitique ; & comme l'œdème avoit gagné les parties inférieures ſans aucun ſoulagement pour la reſpiration, je me déterminai à employer les pilules toniques le 5 juin, après y avoir ſuffiſamment préparé mon malade, ſans diſcontinuer pour cela les remèdes dont je m'étois ſervi juſqu'à ce jour : quinze de ces pilules opérèrent puiſſamment par les urines, elles diminuèrent la bouffiſſure du viſage & l'oppreſſion, & permirent au malade de ſe coucher ſur le côté gauche.

Le ſixième jour, la même doſe continua de procurer une abondante évacuation d'urine, le ventre s'ouvrit, les garde-robes furent copieuſes, & cette double excrétion ſoulagea ſenſiblement le malade, & lui donna de l'appétit ; je lui permis alors un peu de vin clairet. Le lendemain le même remède produiſit les mêmes évacuations, & il en réſulta la diſſipation preſque totale de l'oppreſſion & de l'enflure ; mais l'impoſſibilité de ſe coucher ſur le côté droit ſubſiſtoit toujours.

Le 8 juin, j'interrompis les pilules, & je leur ſubſtituai une once & demie de vin chalibé le matin, & autant le ſoir ; les trois jours ſuivans je ne donnai que douze pilules par jour, ce qui ne produiſit que peu de ſelles ; mais en revanche les urines furent très-abondantes, & tous les ſymptômes de la maladie ſe diſſipèrent inſenſiblement; Pariſet put ſe coucher également ſur l'un & l'autre côté, il rempliſſoit avec aiſance & gaieté toutes ſes fonctions, & il ne reſtoit aucune trace de l'oppreſſion de poitrine, de ſorte qu'il paroiſſoit ſuffiſamment guéri. Cependant, pour aſſurer encore plus poſitivement ſa guériſon, rétablir entièrement le reſſort de l'eſtomac, & prévenir le retour des embarras qui s'étoient formés dans les viſcères, j'aſſujettis ce malade à prendre encore pendant quelque temps, matin & ſoir, le vin chalibé, ſans diſcontinuer pour cela l'oximel ſcillitique ; l'effet répondit à mes eſpérances, & il ſortit de l'hôpital le 1.er juillet, parfaitement guéri.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Complication d'hydropiſie de poitrine, d'aſcite & d'anaſarque, occaſionnée par la débauche. Par LE MÊME *Médecin.*

LE nommé *Joſeph Can*, habitant de Perpignan, Fabricant de chocolat, âgé de ſoixante ans, d'un tempérament ſec, fort adonné à la boiſſon, avoit depuis long-temps un rhume de poitrine, qu'il avoit négligé, il crachoit avec beaucoup de peine des matières épaiſſes & viſqueuſes, & il éprouvoit une oppreſſion manifeſte; ces ſymptômes devenant de jour en jour plus graves, il me fit enfin appeler. Je le trouvai prêt à ſuffoquer, ne pouvant ſe coucher ni ſur l'un ni ſur l'autre côté; le pouls étoit petit, inégal & fort embarraſſé; ce malade avoit un ſentiment de peſanteur ſur le diaphragme, qui étoit inexprimable; les jambes & les cuiſſes étoient prodigieuſement enflées, les urines ne couloient preſque plus, la ſoif étoit ardente; enfin il y avoit un épanchement dans le bas-ventre, ſuffiſamment caractériſé.

La réunion de tous ces ſymptômes annonçoit une hydropiſie de poitrine compliquée avec une aſcite; le deſſéchement & le racorniſſement des ſolides étoit évident, ainſi que l'épaiſſiſſement des fluides; enfin cette maladie, qui devoit ſon origine à la crapule, étoit portée à ſon plus haut degré.

Quelque déſeſpéré que fut l'état de ce malade, j'entrepris de le guérir; & pour le faire méthodiquement, je commençai par délayer, humecter, adoucir & tempérer les fluides, en même temps que je cherchois à ramollir & à relâcher les ſolides: c'eſt pourquoi, contre le préjugé vulgaire, je conſeillai une ample boiſſon d'eau nitrée, à laquelle je joignis le ſuc de *Taraxacum*, dont

j'ai mille fois éprouvé les bons effets dans des cas à peu près pareils, & l'oximel ſcillitique ; je faiſois ajouter à cette boiſſon quelques gouttes de teinture de mars.

Mais le péril étoit urgent, & ces remèdes opéroient avec trop de lenteur pour en eſpérer un effet déciſif : c'eſt pourquoi j'eus recours aux pilules de M. Bacher, dont la ſûreté & l'activité m'étoient déja connues ; j'en commençai l'uſage le 12, le 14 & le 15, & le malade en prit chaque jour douze, il buvoit par-deſſus un bouillon clair ou un verre de tiſane, ſans abandonner pour cela les remèdes précédemment preſcrits : cette doſe opéra chaque jour une ſuffiſante évacuation par les ſelles, l'expectoration parut ſe faire avec plus de facilité, & la reſpiration fut moins gênée ; j'augmentai le nombre des pilules les trois jours ſuivans, & j'en donnai quinze ; elles purgèrent aſſez violemment, & le bas-ventre parut un peu diminué de ſon volume, & la reſpiration encore un peu plus libre.

Mais, crainte d'affoiblir le malade, qui paroiſſoit comme accablé de l'effet de ce remède, je le ſuſpendis pendant trois jours, après leſquels je le lui adminiſtrai de nouveau à la même doſe de quinze pilules par jour : l'effet fut conſtamment le même qu'auparavant, & la purgation ſe ſoutint pendant les trois jours ſuivans ; je ſuivis enſuite le même ordre pour le repos & pour la repriſe des pilules, & cette fois l'évacuation par les ſelles fut beaucoup moindre ; mais les urines augmentèrent proportionnellement, ſans que pour cela l'enflure des extrémités inférieures parut être diminuée.

Le même motif qui m'avoit déterminé à ſuſpendre les pilules pendant quelques jours, ſubſiſtant toujours, je n'en repris l'uſage qu'après trois jours de repos, & j'en portai la doſe à dix-huit par jour : l'évacuation par

les felles & par les urines, devint conféquemment plus abondante; les fymptômes paroiffoient diminuer en raifon de cette double évacuation, & le ventre étoit prefque rétabli dans fon état naturel; l'expectoration fur-tout étoit fi facile & fi abondante, que la refpiration étoit devenue tout-à-fait libre & la poitrine abfolument dégagée: alors le malade pouvoit fe coucher indifféremment fur l'un ou l'autre côté; il dormoit avec tranquillité, & mangeoit avec appétit; les jambes même étoient moins enflées & paroiffoient reprendre leur reffort, tant par l'effet des pilules toniques, que par les fomentations aromatiques que j'employois comme fecours auxiliaire.

Enfin après avoir fuivi conftamment avec le même fuccès la méthode propofée pendant l'efpace d'un mois, le malade fe crut totalement guéri: en effet il n'exiftoit plus chez lui ni enflure, ni rhume, ni difficulté de refpirer, ni fièvre, ni foif, & tout paroiffoit être rentré dans l'ordre naturel; je l'exhortai néanmoins à continuer l'ufage des martiaux pour confolider fa guérifon, & fur-tout à quitter fon ancien train de vie; mais l'empire de l'habitude, & le penchant à la débauche, furent plus forts que mes raifons, & la cruelle maladie qu'il venoit d'éprouver fut bientôt oubliée, ou ne fuffit pas pour le ramener à la modération dont il avoit cependant fi befoin: en conféquence, la plupart des fymptômes décrits reparurent dès les premiers jours d'août, le ventre fe tuméfia de nouveau, la poitrine s'engorgea; le mal empira donc de jour en jour, & devint enfin extrême comme il l'avoit déjà été, & le malade étoit encore plus affaiffé. Il implora de nouveau mon fecours, mais j'étois alors employé à la vifite des Pharmacies de la province, & je ne pus le voir qu'à mon retour: ce retard, joint au mauvais état des vifcères & à l'appauvriffement

des

des humeurs, lui rendirent mes ſoins inutiles, & les pilules toniques qui avoient opéré le premier miracle, n'en purent opérer un ſecond ; les évacuations qu'elles produiſirent étoient ſéreuſes & de mauvaiſe qualité, & ne firent tout au plus que prolonger les jours du malade qui enfin ſuccomba à la violence & à la gravité de ſa maladie vers la fin du mois de ſeptembre.

Ce malheureux évènement ne peut diminuer la confiance que l'on doit aux pilules toniques; elles avoient terminé heureuſement la plus cruelle des maladies, & la ſanté parfaite en auroit été le fruit & la ſuite, ſi l'intempérance la plus outrée n'étoit venue détruire dans un moment les eſpérances ſur leſquelles elle étoit ſi raiſonnablement fondée; mais quel remède peut contre-balancer l'effet continué de la débauche !

TREIZIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie de poitrine guérie par les fondans & le ſuc de Taraxacum. *Par* LE MÊME *Médecin.*

LE nommé *Boguard*, Sergent dans le régiment de Champagne, entra à l'hôpital militaire de Perpignan le 22 février 1769 ; il traînoit depuis long-temps une vie languiſſante dans les caſernes, où il avoit fait pluſieurs remèdes infructueuſement pour une fièvre tierce & une difficulté de reſpirer, qui le menaçoit à chaque inſtant de ſuffocation : ces deux ſymptômes exiſtoient & avoient encore pris de l'accroiſſement, quand il vint à l'hôpital ; il avoit en outre le viſage pâle & bouffi, les yeux enfoncés & preſque éteints, & les lèvres livides ; il ſentoit un poids conſidérable ſur le diaphragme, & ce poids ſuivoit la détermination de ſon corps, quand il eſſayoit de ſe mouvoir & de ſe coucher d'un côté ou d'un autre,

& il éprouvoit des difficultés inouïes à le faire ; les pieds, les jambes & les cuiſſes étoient très-enflés, le bas-ventre fort élevé, & le malade n'urinoit preſque pas.

Tous ces ſymptômes annonçoient une hydropiſie de poitrine qui paroiſſoit exiger les ſecours les plus prompts. Je fis conſéquemment purger le malade, & je le mis ſur le champ à l'uſage d'un bol fondant, compoſé de cloportes écraſés & réduits en pâte, de la gomme ammoniac, de la fleur de ſoufre, & de la conſerve d'*enula campana ;* j'y joignis un looch inciſif, dont la baſe étoit l'oximel ſcillitique, & je l'aſſujettis à prendre ſix fois le jour, à des diſtances égales, trois onces de ſuc exprimé de toute la plante de *Taraxacum.*

Ces remèdes, au bout de quelques jours, procurèrent une abondante ſecrétion d'urine, & l'oppreſſion diminua ſenſiblement ; l'effet en fut conſtamment le même les jours ſuivans, & l'enflure avoit cédé au point de permettre au malade de ſe coucher librement ſur l'un & l'autre côté, & de ſe promener ſans gêne. Enfin, par le ſeul uſage de ces remèdes un peu continués, la fièvre ſe diſſipa, & l'oppreſſion diſparut totalement, ainſi que l'enflure des extrémités ; de ſorte que le malade, parfaitement guéri fut en état d'aller rejoindre ſon régiment ſur la fin du mois de mars.

Deux autres Soldats du régiment de Champagne, hydropiques, ont été pareillement guéris par le ſeul uſage du ſuc de *Taraxacum.*

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie compliquée d'un virus vérolique & ſcrophuleux. Par LE MÊME *Médecin.*

LE nommé *Belle-humeur*, Grenadier du régiment Royal-Marine, avoit toute la ſurface du corps couverte

de petites tumeurs ſchirreuſes, dont le plus grand nombre dégénéroit en puſtules; les glandes des aines ſur-tout, durcies & gonflées conſidérablement, lui faiſoient reſſentir les douleurs les plus vives. Il avoit déjà été traité de cette maladie aux Iſles, & les dragées de Keyſer avoient été ſans effet: il les reprit de nouveau dans cet hôpital, auſſi infructueuſement pour ſa guériſon radicale, quoique le virus vérolique parût détruit par ce remède, comme la ſuite l'a démontré. Tous ces maux ſubſiſtoient donc dans leur intégrité, & il s'y étoit joint une hydropiſie aſcite des mieux caractériſée, pour laquelle le Chirurgien-major de ſon régiment vouloit lui faire la ponction; le malade s'y oppoſa fort à propos, & elle étoit en effet inutile, & même dangereuſe relativement aux cauſes connues de ſa maladie. Je l'examinai attentivement, & je trouvai ſon ventre monſtrueux, les jambes & les cuiſſes fort enflées; il éprouvoit une ſoif inextinguible, & il urinoit fort peu. D'après ces ſymptômes, je lui preſcrivis une eau nitrée dont je lui permis de boire abondamment; & après l'avoir purgé je le mis à l'uſage des bols fondans de l'oximel ſcillitique & du vin chalibé décrit dans le Codex des hôpitaux militaires; ces remèdes produiſirent une ample évacuation par les urines, qui ſe ſoutint conſtamment pluſieurs jours & tout le temps que le malade en fit uſage; cette évacuation diminua ſenſiblement l'enflure du bas-ventre & des extrémités, & le guérit enfin totalement: mais comme il reſtoit encore un vice ſcrophuleux à combattre, je crus ne pouvoir le faire avec un remède plus convenable que l'extrait de ciguë; j'en commençai l'uſage vers la fin d'octobre, & je n'en donnai d'abord que deux grains par jour; je fis en même temps appliquer ſur la tumeur des aines, un emplâtre de ciguë; & en augmentant

infenfiblement l'extrait de ciguë, je parvins enfin à réfoudre totalement les glandes des aines & celles de la peau, & le malade partit de Perpignan le 25 novembre pour aller rejoindre fon régiment; je lui confeillai toutefois de continuer encore quelque temps l'extrait de ciguë pour conftater encore mieux fa guérifon.

Les nommés *Veilhet* & *la Rofe*, Soldats du régiment de Beauvoifis, à la fuite du traitement de la vérole, avoient une afcite & une anafarque bien confirmées, dont ils furent tous deux radicalement guéris par la même méthode.

On voit par ces obfervations, que fi le traitement des Hydropifies doit varier relativement à la caufe qui la produit, en confultant les fymptômes les plus preffans de cette maladie, ils exigent prefque toujours l'ufage des boiffons copieufes; c'eft une préparation indifpenfable à l'action qu'on attend des purgatifs apéritifs & des toniques, & qui en affure plus pofitivement le fuccès. La ponction ne doit guère être pratiquée quand l'hydropifie eft la fuite d'un traitement vénérien, & de l'adminiftration peu réfléchie du mercure; elle ne feroit qu'accélérer l'affaiffement qui eft fi à craindre dans cette circonftance. Mais quand on a à combattre des maladies auffi compliquées, il faut bien diftinguer le vice primitif qui aggrave tous les autres, pour le détruire d'abord avant de s'attacher à ceux qui ne font que fecondaires; ce traitement progreffif eft important à connoître & effentiel à pratiquer.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Afcite occafionnée par une fièvre rébelle. Par M. DES-MILLEVILLE, Docteur en Médecine & Médecin de l'hôpital militaire de Lille.

LE nommé *Nicolas Claudel*, Soldat au régiment de Lyonnois, compagnie de Triac, âgé de vingt-un ans, d'un tempérament foible & pituiteux, après avoir éprouvé plufieurs rechutes de fièvre tierce, devint infenfiblement afcitique ; la fluctuation étoit manifefte, & la fièvre n'en fubfiftoit pas moins ; après l'avoir préparé convenablement, le 5 mars 1767, je lui adminiftrai les pilules toniques de M. Bacher ; j'en fixai la dofe à douze par jour, & elle produifoit des évacuations fuffifantes, qui s'étant foutenues pendant quarante jours, opérèrent la folution de deux maladies fans aucun retour, & ce foldat fortit de l'hôpital parfaitement guéri le 30 avril fuivant.

Plufieurs hydropiques, dans le même temps, ont dû leur falut & leur guérifon radicale au même remède que je ne peux affez préconifer.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Afcite avec anafarque, caufée par une fièvre quarte invétérée. Par LE MÊME Médecin.

LE nommé *la Violette*, Soldat au régiment de Chartres, compagnie de la Serre, entra l'hôpital militaire de Lille le 13 feptembre 1768, pour trouver quelque foulagement à une fièvre quarte dont il étoit tourmenté depuis quelque temps. Il avoit travaillé tout l'été au canal de Saint-Omer, ce qui l'avoit prédifpofé

à cette maladie. A peine fut-il arrivé à Lille que la fièvre devint continue, & qu'elle fut accompagnée d'un mal de gorge & d'un cours de ventre considérable ; le pouls étoit foible & languissant, & le malade très-accablé; c'est pourquoi il ne put être saigné.

Après l'avoir fait vomir avec de l'ipecacuanha, je le purgeai avec succès, & la fièvre, qui avoit déjà donné quelque signe de remittence, parut vouloir se fixer en tierce; mais en même temps la foiblesse & la bouffissure alloient d'un pas égal, & bientôt l'appétit fut totalement détruit. Comme l'enflure gagnoit insensiblement, & que la fièvre subsistoit toujours, je me déterminai à faire prendre à ce malade un vin fébrifuge & apéritif, dont il parut soulagé ; il en continua l'usage jusqu'au 27 septembre ; au 1.er octobre je lui substituai un opiat fébrifuge & apéritif, qui diminua un peu la violence des accès ; mais alors l'enflure augmenta visiblement, & bientôt elle devint générale ; le ventre se tendit, & l'épanchement ne fut plus douteux : la fièvre se fit aussi sentir avec plus de violence qu'auparavant, & ne laissoit que très-peu d'intermission.

Les bons effets des pilules toniques, que j'avois été à portée de vérifier dans des cas pareils, formèrent dans celui-ci mes dernières espérances, & elles ne furent pas trompées : le malade en commença l'usage le 16 octobre ; je n'osai d'abord lui en donner que six par jour, mais j'en augmentai graduellement la dose jusqu'à douze, & j'abandonnai tout autre remède. Le 18, le malade qui rendoit à peine huit onces d'urines en vingt-quatre heures, remplit deux fois son pot dans cet intervalle, & cette excrétion augmentoit de plus en plus ; il rendoit en outre trois ou quatre selles bilieuses par jour ; & loin d'être affoibli par cette double évacuation, il n'en parut

& n'en devint en effet que plus fort ; l'appétit reparut en même temps, & se soutint toujours depuis ; l'enflure diminuoit chaque jour, & les accès de fièvre paroissoient s'affoiblir journellement. Pour la détruire totalement, je joignis aux pilules toniques quelques doses d'un opiat fébrifuge : ces remèdes réussirent parfaitement, & le 30 octobre la Violette fut absolument sans fièvre & sans enflure ; quoique très-maigre il se fortifie tous les jours, & les fonctions animales se font au mieux ; enfin sa guérison est constante & complète.

Je pourrois en ajouter cinq autres aussi frappantes, opérées pendant le cours de cette année ; mais celles-ci m'ont paru suffisantes, & les bons effets des pilules toniques, dont M. Bacher a enrichi la Médecine, sont trop connus pour avoir besoin de ce nouveau témoignage de ma part.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Complication d'anasarque, d'ascite & d'hydropisie de poitrine. Par M. BERAUD, Médecin de l'hôpital de Mende.

Madame DE LA ROQUETTE éprouvoit déjà depuis quelques années, des embarras bien sensibles à la poitrine, accompagnés de palpitation de cœur & d'oppression ; elle étoit obligée de se tenir presque assise dans son lit pour respirer librement.

Les règles étoient immodérées, & elles paroissoient tous les quinze jours, quelquefois c'étoient de véritables pertes. Cette Dame a eu onze enfans, dont trois sont venus à mi-terme, & ont procuré un véritable avortement : elle est naturellement assez maigre ; mais depuis qu'elle a cessé de faire des enfans, elle a

acquis aſſez d'embonpoint; elle eſt âgée de quarante-ſix ans.

Pour remédier à l'oppreſſion, à la difficulté de reſpirer, & à la toux qui s'étoit auſſi miſe de la partie, on ſaigna la malade, & on lui fit faire uſage de bouillons béchiques, inciſifs, qui produiſirent un avantage ſenſible, & ramenèrent l'appétit; mais bientôt les mêmes accidens reparurent accompagnés de l'enflure des jambes; une médecine & des aposèmes apéritifs & diurétiques, avec les racines de Bruſcus, d'aſperges, le piſſenlit, le cerfeuil, les cloportes & le ſirop des cinq racines apéritifs, rendirent la reſpiration plus libre, & diminuèrent conſidérablement l'enflure.

Ce calme ne fut pas de longue durée, & en moins d'un mois l'enflure s'étoit déja communiquée aux reins & au bas-ventre même, dont le tiſſu cellulaire étoit fort gorgé; tout le reſte du corps, & ſur-tout le viſage, étoit bouffi; le miel ſcillitique & un régime analogue eurent encore, dans ce cas, tout l'effet deſiré, & mirent la malade en état d'entreprendre un aſſez long voyage qui ne pouvoit au ſurplus lui être que très-avantageux: elle en étoit cependant à peine de retour, que les mêmes ſymptômes reparurent; mais ils furent preſque auſſi aiſément diſſipés par les mêmes remèdes.

De ſi fréquentes rechutes ne pouvoient être produites que par une cauſe toujours ſubſiſtante & difficile à ſurmonter; on crut la trouver dans l'embarras des viſcères, & ſur-tout du petit lobe du foie, qui offroit au taĉt une réſiſtance preſque ſchirreuſe; le pancréas étoit d'ailleurs plus volumineux & plus ſenſible que de coutume, & le gonflement du ventre, ſur-tout à la région épigaſtrique, étoit très-douloureux; d'ailleurs la malade éprouvoit depuis quelque temps une diarrhée qui confirmoit

confirmoit le jugement qu'on avoit porté de l'état des viſcères.

On employa à cet effet les pilules ſavonneuſes ſcillitiques, dans leſquelles on avoit incorporé les ingrédiens en poudre des pilules balſamiques de Morton; on avoit auparavant purgé la malade avec une drachme de rhubarbe, une drachme & demie d'*arcanum duplicatum* dans un verre de décoction de ſcolopendre, & ce purgatif avoit excité d'abondantes évacuations. Ces remèdes continués produiſirent une diminution ſenſible de l'enflure; la reſpiration en devint plus libre, les règles coulèrent au temps marqué, elles étoient ſeulement plus ſéreuſes & en plus petite quantité; les urines étoient aſſez abondantes, mais la tumeur du foie étoit toujours également renitente, le battement de la céliaque ſe faiſoit ſentir plus vivement, & la malade ne pouvoit garder dans ſon lit une ſituation horizontale; enfin la toux ſubſiſtoit encore, ainſi que les palpitations de cœur.

Tous ces ſymptômes augmentoient viſiblement au temps de l'évacuation des règles qui ne fourniſſoient plus qu'une ſéroſité ſanguinolente, & enfin une véritable lymphe; ils s'aigriſſoient encore par le laps de temps: l'enflure devint enfin prodigieuſe & générale, l'épanchement du bas-ventre fut bientôt auſſi exceſſif. On recourut vainement aux pilules ſavonneuſes ſcillitiques pour les combattre; le miel ſcillitique, qui avoit toujours produit une excrétion d'urine ſurprenante, ne réuſſiſſoit plus; & dans le temps des règles il paroiſſoit au contraire en arrêter le cours; enfin tous les toniques furent employés inutilement, rien ne fut plus capable de prévenir ni de guérir l'enflure toujours ſubſiſtante, & qui étoit auſſi prodigieuſement augmentée: les extrémités inférieures même devenues éréſipélateuſes, éprouvèrent une ſi

grande tenſion, que la peau s'ouvrit & fournit une abondante excrétion de ſéroſité.

A ces accidens ſe joignirent des ſymptômes vaporeux, occaſionnés par la foibleſſe du genre nerveux; on voyoit tous les muſcles & tendons du cou ſe trémouſſer & palpiter ſenſiblement; ceux de la poitrine & du bas-ventre éprouvoient une agitation égale, ce qui augmentoit conſidérablement l'oppreſſion. Dans une ſituation auſſi déſeſpérante, on eut recours aux pilules de M. Bacher qui avoient été annoncées avec éloge dans le Journal de Médecine; ce remède, qu'on ne ſauroit trop vanter, produiſit des évacuations aſſez copieuſes; & à l'aide des boiſſons diurétiques qu'on y aſſocia, elles ſe ſoutinrent ſans trop affoiblir la malade; car la première crainte qu'elles inſpirèrent, fut que ces grandes évacuations ne la jetaſſent dans le deſſéchement & le maraſme. Ces pilules furent données à la doſe de trente par jour, ſuivant la méthode de l'auteur, & continuées pendant deux mois; elles produiſirent la diminution ſucceſſive de l'enflure de toutes les parties; & les règles qui ne paroiſſoient jamais ſans être accompagnées de l'enflure, ſont revenues ſans aucun accident.

Pour prévenir toute eſpèce de rechute, car M.me de la Roquette en avoit encore éprouvé une dans le mois de ſeptembre dernier, elle s'eſt aſſujettie à prendre régulièrement cinq ou ſix de ces pilules par jour avant ſon dîner: elles lui tiennent le ventre libre, elles facilitent l'évacuation des urines, & procureront inſenſiblement la réſolution totale des obſtructions ſans fatiguer la malade; la tumeur du foie eſt en effet depuis ce temps conſidérablement diminuée, & tous les autres viſcères ſont en bon état; on ſent ſeulement un peu au-deſſous de l'eſtomac une dureté de deux ou trois pouces de

diamètre qui offre un peu de résistance quand on le comprime.

D'ailleurs la couleur du visage qui, depuis deux ans, étoit pâle & jaunâtre, est actuellement naturelle; les fonctions se font avec aisance, le ventre est libre & réglé, l'appétit se soutient, & la malade qui peut prendre dans son lit toutes sortes de situations, dort très-bien: enfin elle est dans un état qu'on n'auroit jamais dû espérer, & elle le doit aux pilules toniques qui ont aussi produit la cessation totale des palpitations vaporeuses.

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Ascite causée par un vice scrophuleux. Par M. BACHER, Médecin de la Faculté de Paris.

MARIE-JEANNE JOANNIQUE, à l'âge de six ans, eut le 28 octobre 1768, un mal de tête & de cœur, qui fut suivi de la fièvre & d'un vomissement; le 29 elle rendit un vers mort: ce jour la fièvre, les douleurs de la tête & de l'estomac furent vives. Le 1.er novembre on conseilla des vermifuges qui n'eurent point leur effet, mais la fièvre augmenta; le 3 au soir on fit une saignée, on donna de l'huile d'amendes douces & une décoction de bourrache & buglose: depuis le 5 jusqu'au 17 novembre, on donna l'émétique à trois reprises, on purgea autant de fois avec les follicules & la manne: enfin la tumeur du ventre détermina à en faire l'examen, on y reconnut des embarras au foie & dans les glandes du mésentère, avec un épanchement qui fit des progrès rapides. On employa les diurétiques, les fondans, les hydragogues & les sudorifiques pendant quinze mois sous différentes formes, sans le moindre succès; il survint au contraire des palpitations de cœur & une irrégularité

dans le pouls, le visage enfla beaucoup, & l'ascite s'accrut au point, que le refoulement du diaphragme & la gêne extrême de la respiration qui en résultoit, fit proposer la ponction ; les urines étoient rares & briquetées, la chaleur & la sécheresse tourmentoient beaucoup & accompagnoient une fièvre lente.

Le 20 mai 1769, je prescrivis, matin & soir, un bouillon médicinal, préparé avec le cresson de fontaine, la chicorée sauvage, le cerfeuil, la laitue & l'oseille ; on y faisoit fondre, pour chaque prise, un grain de sel de mars de rivière.

On lui donnoit à sept heures du matin six pilules toniques, & à huit heures son bouillon aux herbes, à neuf heures on donnoit une seconde prise de six pilules, & à onze heures une troisième dose. Par-dessus chaque prise de pilules, elle buvoit un peu de bouillon du pot ou d'une tisane légèrement apéritive.

On continua ainsi jusque vers la fin de juin, sans aucun avantage apparent du côté de l'enflure ; mais la fièvre fut moindre, le sommeil moins agité, & généralement la malade se trouva moins mal à l'aise : on augmenta de deux pilules chaque prise, c'est-à-dire, qu'elle en prit vingt-quatre dans la matinée ; les urines coulèrent mieux, & il survint des évacuations plus abondantes. Le 9 de juillet on purgea avec le jalap & la crême de tartre ; l'effet fut complet par les urines & par les selles. Le jour suivant on reprit les bouillons aux herbes, avec cette différence qu'en place du sel de mars de rivière, on fit usage de la terre foliée de tartre. Les urines charièrent alors une matière crétacée & filandreuse, & en grande quantité. Sur la fin d'août, l'enflure commença à diminuer, ainsi que les palpitations de cœur; mais les viscères du bas-ventre furent toujours considérablement

empâtées. On infifta fur l'ufage des bouillons aux herbes, & fur celui des pilules toniques ; on purgea tous les quinze jours.

Le 20 de décembre le vifage fut défenflé, & l'épanchement totalement diffipé ; les embarras du bas-ventre furent bien moins fenfibles, mais les glandes du cou fe gorgèrent.

Dans le courant de janvier, la matière s'eft jetée fur le doigt annulaire de la main droite ; ce dépôt fut fuivi de la fuppuration. Mon avis, afin de dégager entièrement le bas-ventre de la matière fcrophuleufe, & de prévenir qu'elle ne refoulât vers quelque partie intérieure, fut de continuer l'ufage des pilules toniques jufqu'au point de rendre aux vifcères débilités, leur force & leur action naturelle, pour de-là paffer aux purgatifs & aux mercuriaux. Ce fecond traitement, qui dura un an & demi, fut exactement fuivi ; la convalefcente reprit des forces, de la gaieté & de l'embonpoint ; elle fe rétablit parfaitement, & continue à fe bien porter.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

Anafarque & afcite, à la fuite d'obftructions. Par M. RAULIN, Médecin ordinaire du Roi, & M. BACHER, Médecin de la Faculté de Paris.

UN enfant de fix ans étoit depuis long-temps incommodé d'obftructions au méfentère ; il étoit d'une humeur trifte, & il avoit le ventre gros & tendu. Dans le courant d'octobre 1767, il fut pris d'un rhume & d'un cours de ventre, la fièvre furvint, les forces fe perdirent, la refpiration s'embarraffa, les jambes & les cuiffes enflèrent confidérablement. Il fe fit un épanchement dans le bas-ventre, & malgré plufieurs

remèdes qu'on lui fit prendre, le mal empira. Le 10 de novembre, nous prefcrivimes des bouillons aux herbes avec fix grains de fel d'abfinthe, matin & foir, & huit pilules toniques en deux dofes : les urines coulèrent plus abondamment, & elles étoient limpides. Le 17 novembre, il furvint un friffon confidérable, & le pouls devint très-intermittent ; le lendemain le cours des urines fut très-abondant, & elles approchèrent plus de la couleur naturelle ; les felles, de noires qu'elles étoient, devinrent grifâtres, & l'enflure diminua. Le petit malade commença alors à fe moucher, la refpiration devint plus libre, l'appétit & le fommeil ranimèrent les forces, malgré une petite fièvre qui redoubla de temps en temps. Le vingt-unième jour de notre traitement les felles prirent un caractère bilieux, jaune, & furent moins liquides : on augmenta la dofe des pilules jufqu'à celle de dix par jour. Le 8 janvier la foupleffe du ventre permit de fentir des embarras confidérables au foie, la peau continua à être très-aride, & la maigreur extrême, la fièvre fubfifta avec quelques redoublemens, les urines dépofèrent beaucoup, les felles furent toujours bilieufes, & les vents fortirent par en bas avec impétuofité. Le 22 & le 23 de janvier, il furvint un grand redoublement ; la tenfion du ventre fut confidérable, les urines en petite quantité & plus épaiffes que les jours précédens.

Le 27 & les jours fuivans, il parut des boutons au vifage ; le 1.er février le ventre fut mou & fouple, & il furvint des moiteurs & des boutons fur toute l'habitude du corps. Après cette éruption, toutes les excrétions fe firent avec aifance ; cependant le ventre s'éleva & fe tendit de temps à autre. On continua toujours l'ufage des pilules toniques à la dofe de fix, huit, dix

& douze par jour, selon les évacuations qu'elles produisoient ; on continua de même l'usage des bouillons aux herbes avec le sel d'absinthe jusqu'au 18 avril, qu'il fallut les quitter, notre petit convalescent en étant dégoûté.

Le 20 mai, le ventre fut encore un peu gros, mais on n'y retrouva plus aucune dureté, la respiration qui étoit embarrassée avant & pendant son hydropisie, fut facile & parfaitement libre, le sommeil & l'appétit devinrent naturels. Au commencement de juin cet enfant partit pour Calais, où les causes de son hydropisie furent entièrement déracinées par les soins de M. d'Aignan, qui continua le même traitement, de manière que cet enfant, depuis ce temps, est devenu dispos & robuste.

VINGTIÈME OBSERVATION.

Œdème universel compliqué d'ascite & d'une affection tympanitique, à la suite de plusieurs maladies. Par M. BOURDOIS DE LA MOTTE, Médecin des hôpitaux de la ville de Joigny.

M. DE VAUGINE, Chevalier de Saint-Louis, Commissaire des guerres, âgé de cinquante ans, d'une constitution sanguine très-irritable, sujet à des accès d'asthme convulsif, éprouva le retour d'un paroxisme les premiers jours d'octobre 1769. Ces accès, depuis quinze ans ou environ, avoient coutume de revenir le printemps & l'automne, & de durer quinze jours. Celui-ci fut suivi d'une fluxion de poitrine de neuf jours. A quinze jours de convalescence succéda un second paroxisme d'asthme de douze jours. Trois semaines après, il eut une pleurésie qui céda dans le septième ; le calme qui

fuccéda à ces différens orages ne fut pas de longue durée. Le huitième jour de fa convalefcence, il eut une attaque de goutte qui fucceffivement fe porta des extrémités inférieures, d'abord fur le cerveau, de-là fur le poumon, enfuite fur l'eftomac, puis fur le canal inteftinal, enfin fur la veffie. Ces métaftafes ont été reconnues par l'embarras, la douleur & la léfion effrayantes des fonctions de ces différens vifcères.

Dans le temps où l'éloignement des accès de goutte & l'adouciffement des douleurs fembloient annoncer la convalefcence, il furvint affez fubitement une enflure univerfelle, fuivie d'épanchement & de météorifme du bas-ventre. Cette hydropifie me parut d'autant plus difficile à combattre, qu'elle fuccédoit à cinq maladies graves & confécutives, & que je la regardois comme le produit évident de la complication de deux caufes oppofées, c'eft-à-dire, de l'inertie & du relâchement, fuites néceffaires d'une tenfion exceffive : cette tenfion fubfiftoit encore, la roideur & l'irritation du pouls, les douleurs d'entrailles, les déjections venteufes & le météorifme de l'abdomen ne permettoient pas de la méconnoître. Tandis que je prefcrivois les différens remèdes qui me paroiffoient les plus propres à combattre ce fâcheux état, je reçus l'*Expofition des différens moyens ufités dans le traitement des Hydropifies :* j'y trouvai plufieurs obfervations analogues à la fituation préfente du malade. Je me décidai d'autant plus volontiers à le conduire d'après les principes établis par M. Bacher, qu'on ne pouvoit fe flatter d'un évènement heureux, qu'à l'aide d'une méthode qui fatisfît à la fois à la double indication de remédier à deux caufes oppofées, lefquelles ne fauroient être combattues féparément, lorfqu'elles font à un certain degré, fans que l'une

l'une ne s'aggrave au point de devenir le plus ſouvent mortelle. La connoiſſance des ingrédiens & de la préparation des pilules toniques, à la faveur deſquelles on peut accorder, même dans le cas de relâchement, des boiſſons abondantes, levèrent ma perplexité, & je conçus que ce remède & des boiſſons appropriées étoient capables de modérer à la fois l'irritation & les efforts particuliers, & en même temps de donner du reſſort aux parties affoiblies, & par conſéquent de rendre l'action des ſolides & plus égale & plus générale.

Je fis commencer à M. de Vaugine, le 20 janvier 1770, l'uſage des pilules toniques, au nombre de trente par jour, en trois doſes. Je lui fis prendre ſur chacune, tantôt un bouillon, tantôt un verre de tiſane légère, faite avec le chiendent, les raiſins de Corinthe & la canelle.

Le quatrième jour, il en prit quarante-cinq; les urines commencèrent à couler plus abondamment.

Le onzième, les ſelles devinrent plus fréquentes, plus bilieuſes, les vents défilèrent plus aiſément par le bas; & le ventre ſe dégonfla viſiblement.

Le quinzième, je fis purger le malade pour revenir aux pilules toniques, & je lui fis donner, deux fois par jour, un bouillon préparé avec la chicorée ſauvage, l'oſeille, le cerfeuil, & aiguiſé d'un demi-gros de ſel ammoniac. L'uſage des lavemens ne fut point négligé.

Je lui fis ſuſpendre chaque ſixième, ſeptième ou huitième jour, l'uſage des pilules toniques pendant un ou deux jours, pour y revenir après. Je le fis purger tous les quinze jours.

Les premiers jours de mars, l'aſcite fut diſſipée, & l'œdème n'occupa plus que les extrémités inférieures;

mais le ventre ſe tendit de temps à autre, & les urines furent quelquefois pareſſeuſes. Le malade continua les mêmes remèdes, en éloignant néanmoins ou en diminuant la doſe des pilules, ſelon leurs effets.

Après lui avoir fait ſuivre cette méthode pendant trois mois, il ne lui reſta plus aucun veſtige d'hydropiſie; & depuis le mois de mai juſqu'à préſent M. de Vaugine a lieu d'être content de ſa ſanté.

A Joigny, le 8 janvier 1772.

VINGT-UNIÈME OBSERVATION.

Obſtructions, aſcite & carie, par un vice ſcrophuleux. Par M.rs DE BORDEU & BACHER, Médecins de la Faculté de Paris.

M.lle de *** perdit ſa première ſanté depuis l'âge de deux ans & demi. Dans le courant d'août 1766, elle eut une petite vérole volante, ſon embonpoint diminua, & au bout de quelques mois, le ventre parut groſſir; on y remarqua de la tenſion & des embarras. Sur la fin de mars 1767, on y trouva de l'épanchement & des obſtructions fort manifeſtes dans la région du foie, dans les glandes du méſentère, & une dureté profonde & étendue autour du nombril. On preſcrivit des apéritifs & le petit-lait; les accès de fièvre furent plus fréquens & plus forts, l'urine plus rare, les alimens paſsèrent ſans être digérés. Le 6 d'avril, la petite hydropique commença à prendre quatre pilules toniques par jour, elle but en même temps du petit-lait; le ſecond jour il fut ſupprimé pour y ſubſtituer une tiſane faite avec du chiendent & des raiſins de Corinthe aromatiſés, avec un peu de canelle : au bout de huit jours, on augmenta la doſe des pilules; elle en prit ſix pendant trois jours & le quatrième

on en interrompit l'ufage pour les reprendre le cinquième; & ainfi de fuite alternativement. Les urines coulèrent plus abondamment & déposèrent une matière blanchâtre, les déjections furent moins crues & en plus grande quantité, la fièvre parut diminuer, & le ventre fe ramollit. Ce mieux donna des efpérances qui furent bientôt fuivies des alarmes les plus vives; la fièvre redoubla, on ceffa l'ufage des pilules toniques. Les urines devinrent épaiffes & rares, l'appétit & le fommeil furent abfolument perdus; il furvint un abattement général, dont la petite malade ne parut fe relever que pour fouffrir les douleurs les plus aiguës: le ventre groffit prodigieufement, il devint dur & renitent, la tumeur du nombril parut s'enflammer, les jambes enflèrent; peu de jours après, la poitrine, les bras & le vifage ne parurent couverts que par une peau très-mince, la langue fut chargée & noirâtre, ainfi que les lèvres. Des lavemens préparés avec une décoction de quinquina, du bouillon & du tartre vitriolé, & des lavemens de lait employés alternativement, des potions calmantes & des embrocations émollientes furent les remèdes dont on fe fervit pendant cet orage. Heureufement, la petite malade garda les lavemens qui produifirent fouvent des évacuations copieufes & très-putrides. Les urines étoient tantôt huileufes, tantôt claires & d'un rouge vif. Enfin, après bien des inquiétudes, la fièvre diminua, les fymptômes furent moins effrayans & les douleurs moins opiniâtres : mais le ventre, malgré les déjections copieufes, refta dur, gros & tendu. On le frotta avec une pommade martiale, les urines ne coulèrent qu'en petite quantité, & la fièvre lente fubfifta toujours, mais l'appetit & le fommeil revinrent au fecours de la malade. Sur la fin du mois de mai elle recommença l'ufage des pilules toniques, & elle prit, foir & matin,

un petit bouillon de veau préparé avec du creſſon, de l'oſeille & de la laitue ; on faiſoit fondre dans chaque bouillon cinq grains de ſel d'abſinthe, on redonna encore de temps à autre, des lavemens; le régime étoit légumineux, humectant & reſtaurant. Le cours des urines ſe rétablit, elles dépoſoient tous les jours plus ou moins d'une matière blanchâtre, crétacée & quelquefois filandreuſe. L'eſtomac commença à mieux s'acquitter de ſes fonctions, les évacuations furent de bonne eſpèce ; le volume du ventre diminua ſenſiblement : quoique la fièvre reparût tous les jours, cependant la malade reprit de la gaieté & des forces. Dans le courant de juillet on aperçut quelque engorgement dans les glandes du cou, qui ſe diſſipèrent & reparurent ſucceſſivement ; on augmenta la doſe des pilules toniques juſqu'au nombre de ſept à huit, ſelon leurs effets ; on ſubſtitua aux cinq grains de ſel d'abſinthe, qu'on faiſoit fondre dans le bouillon médicinal, un demi-grain de ſel de mars de rivière ; l'appétit & le ſommeil continuèrent à être bons, l'enflure du ventre diminua inſenſiblement juſqu'à la fin d'octobre, qu'elle parut reſter dans le même état. Le 13 novembre, il ſurvint un friſſon ſuivi de chaleur. A cette époque, l'oppreſſion de la poitrine, la peſanteur de la tête & une petite toux sèche, des éternuemens & la bouffiſſure du viſage annoncèrent la rougeole. On donna, pour tout remède, une décoction légère de racines de ſcorſonères & de corne de cerf édulcorée avec du ſirop capillaire ; les yeux & le nez jetèrent beaucoup d'humeurs ; il en coula de même très-abondamment par les croûtes qui ſe formèrent autour de la bouche & derrière les oreilles ; les narines reſtèrent long-temps embarraſſées au point de gêner la reſpiration.

Le 27 novembre, la malade reprit les pilules toniques

pendant trois jours; elle eut des selles copieuses. Le 30, elle prit, dans les vingt-quatre heures, six grains d'ipecacuanha châtié; on continua les pilules jusqu'au 10 de décembre; elle prit ce jour, en deux prises, quatorze grains d'ipecacuanha, qui firent vomir sans efforts des humeurs épaissies, retombées sur la poitrine à cause de l'embarras des narines. On revint à l'usage de l'ipecacuanha châtié jusqu'au 20; ce jour on reprit l'ipecacuanha comme le 10, & il fit le même effet. On revint le lendemain à l'ipecacuanha châtié jusqu'au 1.er Janvier: on reprit ce jour les pilules toniques au nombre de cinq, & deux bouillons à l'orange, l'un le matin & l'autre le soir; on y ajoutoit chaque fois dix grains de sel d'absinthe.

Le visage reprit ses premiers traits, la gaieté & les forces revinrent; mais la malade se plaignoit d'avoir mal à la jambe droite, & ne pouvoit que la traîner.

Le 15 janvier 1768, l'épanchement fut absolument dissipé, & le ventre très-souple; on n'y trouva plus que des duretés séparées, de la grosseur d'une aveline; la narine gauche étoit encore bouchée, & les croûtes derrière les oreilles jetoient toujours une humeur très-âcre; les pilules toniques procurèrent dans les vingt-quatre heures trois à quatre selles copieuses, & les urines continuèrent à charier une humeur nébuleuse qui déposoit une matière filandreuse & crétacée. On purgea le 23 février & le 5 mars: dans cet intervalle & après, on continua toujours l'usage des pilules toniques. Le 25 mars, la malade fit une chute qui porta du côté gauche sur la partie intérieure de la mâchoire inférieure; M. de la Faye fut appelé, il jugea que l'os étoit froissé & gonflé, & qu'avec la présence d'un mauvais levain, il n'étoit pas possible d'éviter la suppuration & la carie.

Cependant on mit en uſage bien des moyens pour la prévenir : le 1.er d'avril on interrompit l'uſage des pilules toniques pour donner quatre grains d'extrait de ciguë, que l'on continua le 2 & le 3 : le 4, on en donna ſix grains ; les urines charièrent davantage, mais les ſelles ne furent ni ſi fréquentes, ni ſi copieuſes que pendant l'uſage des pilules toniques : le 5 & le 6, elle prit la ciguë à la doſe de ſept grains, le 7, le 8 & le 9, elle n'en prit pas, à cauſe d'une petite toux sèche ; le 10 & le 11 elle en reprit : le 12 & le 13, elle ne prit point de ciguë, à cauſe de la toux qui revint, & les douleurs obligèrent de recourir aux potions calmantes : le 14, l'abcès perça ; on continua toujours l'application d'un onguent fait avec des jaunes d'œufs, du miel & du vin, duquel on ſe ſervoit depuis quelque temps : le 18, on revint à l'uſage de la ciguë dont on augmentoit la doſe jusqu'à dix grains par jour ; le 23, elle prit une médecine qui évacua beaucoup par haut & par bas : le 24, elle reprit la ciguë juſqu'au 28 ; ce jour elle fut purgée : le 29, elle reprit la ciguë juſqu'au 1.er de mai ; le 2, elle fut repurgée ; les pincemens d'eſtomac & de poitrine, & la toux sèche, obligèrent d'abandonner la ciguë : le 3 & le 4, elle prit des bouillons aux herbes avec un gros de ſel de Glauber ; & le 7, en continuant ces bouillons, elle recommença l'uſage des pilules toniques, au nombre de dix, juſqu'au 20 ; ce jour on repurgea. Du 21 mai juſqu'au 2 juin, on reprit les pilules toniques, elles continuèrent à agir par les ſelles & par les urines ; on ceſſa leur uſage, & on inſiſta davantage ſur les purgations. Le 2 juillet, elle commença l'uſage du lait ; le 10, on fut obligé de le quitter ; la fièvre lente a reparu depuis la ſuppuration d'une manière irrégulière, avec des redoublemens ; la malade maigriſſoit beaucoup, & de jour en

jour elle perdoit ſes forces : le 11, le redoublement s'annonça par un mal de dents du côté de la ſuppuration, elle devint d'une mauvaiſe qualité.

Le 13, on revint à l'uſage des pilules toniques & des lavemens; il n'y eut point d'accès marqué, mais le 14 l'accès revint avec le mal de dents : le 15, il ſurvint un vomiſſement de glaires & de bile : le 16, l'accès & le mal de dents furent violens : le 17, elle prit dix-huit grains d'ipecacuanha qui firent effet par haut & par bas. Depuis la ſuppuration, la fièvre parut augmenter; & quoiqu'il n'y eut plus de duretés dans le ventre ni aucune trace d'obſtructions, il ſe météoriſa, les glandes du cou furent d'un jour à l'autre plus ou moins gorgées, l'ulcère au menton inquiéta beaucoup. La malade ne pût plus ſe ſoutenir ſur la jambe droite, & on obſervoit depuis quelque temps une tumeur élevée en boſſe, qui occupoit preſque tout le tibia : le 18, M. de Bordeu fut appelé, il conſeilla un remède que, dès le mois de mars, j'avois propoſé, c'étoit la liqueur de van-Swieten ; elle commença l'uſage de ce remède le 19 juillet, en en prenant pour la doſe une cuillerée préparée, de manière que la cuillerée contenoit la vingt-quatrième partie d'un grain : on mit cette ſolution dans une taſſe d'eau de veau ; la malade but dans la matinée deux ou trois verres d'eau de Barrège & un verre de la même eau dans l'après-dîner : l'accès de fièvre qui avoit coutume de s'annoncer avec un mal de dents cruel, fut le 22 bien plus léger : le 24, il ne reparut plus, mais la fièvre lente ſubſiſta toujours ; l'appétit cependant & le ſommeil rendirent quelques forces, la jambe fut moins foible & douloureuſe. Sur la fin de Juillet, on ne remarqua plus de fièvre, ſi ce n'eſt dans des momens de douleur, que la carie occaſionnoit ; la ſuppuration étoit très-abondante

& d'une fétidité extrême. Le 10 d'août, la jambe malade avoit repris assez de force pour soutenir seule le poids du corps. Dans le courant d'août & de septembre, les douleurs & les insomnies furent cruelles ; on fut obligé de recourir aux calmans. Mais, malgré les douleurs, l'appétit se soutint, & la poitrine, qui avoit souffert de l'usage de la ciguë, se fortifia pendant celui du remède de van-Swieten, les urines coulèrent abondamment, & le ventre fut libre ; on donna cependant, tous les deux jours, un lavement. L'abondance & la fétidité de la suppuration, le gonflement de la mâchoire & des gencives du côté de la carie, le pus qui, par plusieurs endroits, avoit percé dans la bouche, & les douleurs cruelles alarmèrent beaucoup les parens, qui desirèrent qu'on purgeât souvent pour attirer, disoient-ils, l'humeur par en bas : cependant le remède de van-Swieten fut continué ; & en en interrompant quelquefois l'usage, on en augmentoit la dose de temps à autre. Enfin les douleurs devinrent insupportables, lorsque le 25 octobre il sortit un os pointu de la longueur de quatre lignes, & de l'épaisseur de deux. Successivement il en sortit plusieurs jusqu'au 8 décembre, parmi lesquels il y en avoit deux qui étoient d'une figure ronde, irrégulière, & de la grandeur d'un gros sou. Après la sortie du premier os, l'abondance de la suppuration & les douleurs diminuèrent, & ne revinrent que par des accès éloignés; la suppuration reprit une bonne qualité, la cessation des douleurs fut suivie du rétablissement de toutes les fonctions; le nez resta cependant embarrassé, & la jambe un peu gonflée. Depuis le mois de janvier on a quitté les eaux de Barrège pour y substituer une décoction de squine. Pendant les mois de mars & d'avril 1769, il revint des croûtes au nez & autour des yeux; on purgea

&

& on interrompit le 10 mars l'ufage de la liqueur d van-Swieten. Le 5 avril on revint au remède de van Swieten & aux eaux de Barrège. Au commencement de mai, le pus redevint fétide; le 9, il fortit un peu de fang, fuivi d'un petit os oblong; le 20 juin, on ceffa l'ufage du remède de van-Swieten & des eaux de Barrège. Tout fe paffa bien jufqu'au 8 juillet qu'il furvint une fonte d'humeurs avec un accès de fièvre qui dura deux jours; le 14 on purgea, & la convalefcente fut bien jufqu'au 20 août, qu'elle eut un gros rhume avec fièvre: le 28, elle fut purgée. De cette date, toutes les fonctions furent libres & aifées.

Le 13 feptembre, il fortit fans douleur un dernier os qui étoit mince & blanc; la fuppuration depuis ce temps fe réduifit à très-peu de chofe, & tarit enfin tout-à-fait. Cette jeune Demoifelle, joint aux grâces du corps & a une très-belle figure, un efprit beaucoup au-deffus de fon âge, il ne refte de tous les accidens détaillés, qu'une légère marque à la place où l'abcès s'eft ouvert; il y a même tout lieu de croire qu'après que les dernières dents auront percées, il fera difficile d'en apercevoir la cicatrice.

Cette obfervation prouve l'heureufe action des pilules toniques dans les obftructions des vifcères & les épanchemens produits par un vice fcrophuleux, puifque ce remède diffipa l'afcite & les obftructions des vifcères du bas-ventre: la maladie fubféquente eût été moins douloureufe & moins longue fans l'accident qui froiffa l'os de la mâchoire, & fi l'on fe fût décidé à faire ufage du remède de van-Swieten dès que je l'avois confeillé, ainfi que M. Bordeu l'a confirmé dès le premier inftant qu'il vit la malade.

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur une hydropisie ascite guérie par les saignées réitérées. Par M. DUTIL, Médecin de l'hôpital de Bourg-en-Bresse.

UN jeune homme vint à l'hôpital de Bourg-en-Bresse au commencement de l'année 1765, il avoit tous les symptômes d'une hydropisie ascite, ses pieds, ses mains étoient en outre œdémateux ; & comme il étoit bossu, c'étoit une masse informe qui présentoit à la vue le spectacle le plus rare & le plus hideux.

Ce malade avoit la face presque livide, son pouls étoit vif, mais inégal & gêné ; il avoit de fréquentes palpitations de cœur, il urinoit peu, il alloit rarement au siége, & il passoit toutes les nuits dans l'agitation & l'insomnie la plus cruelle ; il étoit en outre très-oppressé. Tous ces symptômes pouvoient être le produit de la pression de l'eau sur le diaphragme, & je ne crus rien de plus propre à les calmer, que d'en faciliter l'évacuation par les apéritifs & les hydragogues les plus renommés, mais leur effet ne fit qu'accroître la maladie ; & comme ce jeune homme avoit conservé tout son embonpoint & ses couleurs ; ce qui est rare dans l'hydropisie, & que le pouls annonçoit la pléthore, je suivis cette indication nouvelle, & je le fis saigner du bras en même temps que je lui prescrivis quelques doses de l'aposème apéritif & anti-scorbutique suivant :

℞. fol. acetos. rotund. nasturt. aquat. Becabung. āā M. S. bulliant leviter in decoct. rad. lapath. silvestr. & raphan. rustic. ℔j col. solv. syrup. de 5. rad. aper. ℥ij. fiat potio pro duabus dosibus.

Ces remèdes produisirent une ample évacuation d'urine

pendant la nuit, & le matin le pouls parut plus déve-loppé, l'oppreſſion étoit moins preſſante, & la voix plus libre & moins entre-coupée. Je fis en conſéquence réitérer la ſaignée & les aposèmes; l'évacuation abondante de l'urine ſe ſoutint, l'oppreſſion devint moindre de jour en jour, & les nuits furent aſſez tranquilles; enfin la continuation de ce remède diſſipa totalement l'œdème, l'aſcite & tous ſes ſymptômes, & au bout d'un mois le malade ſortit de l'hôpital parfaitement guéri. Pour prévenir les récidives, je lui conſeillai de ſe faire ſaigner de temps en temps, & de continuer les aposèmes dont il s'étoit ſi bien trouvé; mais ayant négligé ces avis, il éprouva l'année ſuivante la même maladie; & comme j'étois alors abſent, & que je ne pus lui donner mes ſoins, on ne le fit pas ſaigner, on lui adminiſtra au contraire les apéritifs & les purgatifs uſités dans les hydropiſies; l'iſſue en fut funeſte, & le malade périt au bout de quelques jours. Curieux de vérifier ſur le cadavre l'exiſtence de cette maladie peu commune, j'en demandai l'ouverture auſſitôt mon arrivée; je trouvai que le cœur étoit d'un volume double des cœurs ordinaires, & que le ventricule gauche & les gros vaiſſeaux qui y répondent, étoient engorgés d'un ſang noir & épais *(a)*, les eaux épanchées étoient lympides & ſans odeur, & tous les viſcères étoient ſains; quoique très-volumineux il n'y paroiſſoit pas la plus légère obſtruction. Il eſt évident que c'eſt la pléthore ſeule qui étoit la vraie cauſe de cette hydropiſie, par la gêne & l'embarras de la circulation qu'elle avoit produits. Schenkius rapporte un fait

---

(a) Cor præſertim quoad dextri ventriculi capacitatem ingentem, planè mirificæ deprehenditur magnitudinis, ita ut ego in duobus ſubjectis illud inſtar bovini conſpicerim. Hoff. de Hydrope, tom. III, pag. 324.

à peu près pareil (b). Le malade qui en fait le ſujet avoit beaucoup d'embonpoint; il étoit gros mangeur, il éprouvoit des palpitations & des ſuffocations preſque continuelles, & ne pouvoit reſter ni couché ni quelquefois aſſis; il périt hydropique & ne fut point ſaigné. Les expériences réitérées de Lower ſur des chiens, par la ligature de la veine-cave, prouvent la poſſibilité de cette maladie, quand il y a gêne & embarras dans la circulation: qu'on rapproche ces faits des règles communes de l'Hydraulique & de l'Hydroſtatique, & qu'on les applique au cas rapporté, on verra que le ſang trouvant des obſtacles à ſon retour dans l'organiſation du cœur & du ventricule droit, il reſtoit néceſſairement engorgé dans les veines mézéraïques, dans la veine-porte & dans les veines émulgentes, & produiſoit par-là une compreſſion ſuffiſante ſur les vaiſſeaux lymphatiques pour opérer l'infiltration, & conſéquemment l'épanchement de la lymphe.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

Œdème récent, occaſionné par la pléthore, & guéri par les ſaignées. Par M. BETBEDER, Médecin de Bordeaux, &c.

ARNAUD DURAND, âgé de vingt-ſix ans, d'une complexion robuſte & d'un tempérament ſanguin, entra à l'hôpital le 30 janvier 1764; il étoit malade depuis pluſieurs jours, il éprouvoit des laſſitudes dans tous les membres, qui l'empêchoient de marcher, & l'avoient néceſſité à diſcontinuer ſon travail: la tête étoit douloureuſe & lourde, il lui ſembloit qu'on la lui retiroit

(b) *Aſcitici cujuſd. admirandum ſympthoma.* SCKENKII, *opera*, pag. 478.

continuellement par-derrière ; ces douleurs fe fixoient tantôt vers la partie antérieure & moyenne du coronal, tantôt fur l'un des orbites ; fes yeux étoient animés, les paupières pefantes, & il éprouvoit une toux affez fréquente, accompagnée de douleurs à la poitrine : l'œdème fe manifefta d'abord fur la face, s'étendit fur la gorge, enfuite fur la poitrine & fur les autres parties ; la bouche étoit pâteufe, la langue épaiffe & l'haleine forte (a).

La pléthore, dans ce cas, me parut démontrée, & je ne pus attribuer les différentes impreffions qui s'étoient faites fur la tête & fur la poitrine, qu'à la furabondance du fang ; la bouffiffure étoit également l'effet de la preffion du fang fur les vaiffeaux lymphatiques. Ainfi, fans me livrer à une éthiologie plus étendue, je fis fur le champ faigner le malade du bras, & je fis réitérer la faignée le même foir ; l'accablement parut avoir diminué, ainfi que la douleur & l'ardeur de la poitrine ; mais les maux de tête étoient fenfiblement augmentés : c'eft pourquoi je prefcrivis pour le lendemain une faignée du pied, & je fis donner dans l'intervalle un lavement purgatif qui opéra puiffamment ; la douleur de tête en conféquence difparut, & l'enflure du vifage diminua confidérablement. Je purgeai le fur-lendemain le malade avec une médecine ordinaire, & l'effet en fut complet ; je réitérai cette médecine toujours avec le même fuccès, & le malade vit en peu de temps difparoître tous les accidens, & notamment l'enflure qui l'avoit effrayé, & renaître fes forces : enfin, après avoir ufé de quelque tifane apéritive, il fortit parfaitement guéri. Il réfulte de cette obfervation, que l'œdème univerfel dont ce malade étoit menacé,

(a) *Vidimus hydropem curatum venæ fectionibus, qui ab exhibitis hydragogis & diureticis cujufvis generis magis ac magis intumuerat.* Jacob. Sponius, *in aphorifmis novis*, fect. V, §. 87.

étoit le produit de la pléthore ; la ſaignée étoit le ſpécifique de cette eſpèce d'hydropiſie. Il faut donc remonter aux vraies cauſes des maladies pour les guérir plus ſûrement & plus promptement, ſans s'aſtreindre ſervilement à une ſeule méthode qui, quoique bonne en elle-même, ne peut jamais être univerſelle.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie aſcite ſurvenue à une pleuréſie, & guérie par la ponction & la diette laiteuſe. Par M. CARTHAN, Médecin de l'hôpital militaire, & Phyſicien de la ville de Betfort en Alſace.

GUILLAUME PERAUDIN, Soldat au régiment de Limoſin, compagnie de Monier, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament ſanguin, entra dans cet hôpital le 24 novembre 1764, attaqué depuis deux jours d'une pleuréſie pour laquelle on n'avoit encore pratiqué aucun remède ; il fut ce jour-là ſaigné du bras, & reçut un lavement qui lui procura trois à quatre ſelles. Le 25, la fièvre étant conſidérablement diminuée, de même que le crachement de ſang, & le point de côté diſſipé, le malade fut purgé avec deux onces & demie de manne qui le firent aller huit fois ; ſur le ſoir, les ſymptômes ſe réveillant, on lui fit une troiſième ſaignée. La journée du 26 fut très-tranquille juſqu'au ſoir, qu'il fallut en venir à une quatrième ſaignée. Le 27, on réitéra la médecine. Le 28, qui étoit le ſeptième jour de la maladie, elle parut terminée heureuſement, & le 30 le malade fut repurgé.

Pendant tout le cours de la maladie, l'abdomen fut conſtamment mollet & libre, ſans aucune eſpèce d'obſtruction ſenſible au tact ; les urines étoient en outre

très-abondantes ; le ſang étoit ſi couenneux qu'il ne s'en ſéparoit aucune ſéroſité dans les vingt-quatre heures.

Le dixième jour, le malade ſe plaignit d'une légère tenſion à l'abdomen, & ſes jambes commencèrent à s'enfler. Le onzième, l'enflure étoit devenue ſi conſidérable que l'épanchement dans le bas-ventre étoit ſenſible, & que l'œdème avoit gagné les cuiſſes & le *ſcrotum*. On purgea le malade avec ſix gros de ſel d'Epſum, & deux onces & demie de manne, & on le mit à l'uſage d'une tiſane apéritive, aiguiſée de ſel de *Duobus*, & du vin ſcillitique ; il continua ce remède pendant quinze jours, mais il n'en reçut d'autre avantage que quelque évacuation par les ſelles, & cependant l'enflure faiſoit tous les jours de nouveaux progrès : enfin, au bout de ce temps, les canaux urinaires s'ouvrirent, & le malade rendit ſept à huit livres d'urine dans vingt-quatre heures. Cette évacuation ſoutenue quelque temps fit bientôt diſparoître l'enflure du ventre & des extrémités, & l'on fut encore plus convaincu par le tact qu'il n'y avoit aucune obſtruction. Mais ce calme ne dura que trois jours, & l'évacuation par les urines s'étant ſupprimée ſans cauſe apparente, bientôt tous les ſymptômes décrits reparurent, & devinrent ſi graves, qu'on fut obligé d'en venir à la ponction le 3 janvier 1765 ; il ſortit par cette opération environ trente livres d'une ſéroſité auſſi laiteuſe que ſi on y avoit mêlé un cinquième de lait.

L'épanchement ayant de nouveau reparu, & tous les remèdes employés étant ſans effet, je crus ne pouvoir détruire la cauſe de cette maladie qu'au moyen de la diète blanche ; j'y joignis néanmoins l'uſage journalier d'un bol fait avec vingt cloportes vivans, réduits en pâte, dix grains de canelle en poudre, autant de ſafran de mars apéritif, & trois grains de ſquille incorporés avec le ſirop

des cinq racines apéritives, & je purgeai tous les huit jours avec la manne & le fel d'Epfum. Cette méhode eut un fuccès heureux, & elle fuffit pour rétablir abfolument le malade, & le mettre à l'abri de toute récidive.

On ne fauroit attribuer l'épanchement de l'abdomen & l'œdème des parties inférieures à la quantité de fang répandu pendant la première maladie, puifqu'elle n'a pas excédé trois livres & demie en quatre jours; on ne peut non plus en accufer la boiffon : il eft vrai que la pleuréfie s'eft terminée fans crife apparente, fi on en excepte celle des urines; mais le fang obfervé étoit fi couenneux, qu'il a dû néceffairement former obftruction dans tous les vaiffeaux, à proportion de leur diamètre. Ne doit-on pas auffi conclure de cet état du fang, que les globules rouges circuloient dans une lymphe gluante & vifqueufe, qui, paffant dans les lymphatiques avec ces qualités, ne pouvoit y avoir qu'un mouvement très-lent. La partie la plus fluide de la lymphe pouvoit donc feule pourfuivre fa route, tandis que la vifqueufe s'accumuloit infenfiblement, diftendoit de plus en plus le diamètre de fes vaiffeaux, en augmentoit conféquemment l'atonie, & en écartoit les mailles par où s'eft fait l'épanchement. Il ne fuffifoit donc pas pour guérir cette maladie, de divifer les humeurs épaiffies, & d'augmenter l'ofcillation des vaiffeaux; il falloit encore fournir une liqueur analogue au chyle, qui épargnât toute fatigue aux organes de la digeftion, & qui remplaçât celui qui avoit été fi promptement diffipé; les bols toniques ont produit le premier de ces effets, & on doit au lait le fecond; ces deux remèdes contraires en apparence ont concouru chacun, fuivant leur manière d'opérer, à rétablir la liberté de la circulation dans tous les vaiffeaux du

du bas-ventre, & à rendre aux liqueurs leur forme & leur qualité premières.

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION.

Sur une hydropiſie aſcite, guérie par ſoixante ponctions. Par M. SELLERON, Médecin de l'hôtel-Dieu de Châteauroux en Berry.

JEANNE MARCHAISE, de la paroiſſe de Saint-André de cette ville, âgée de quarante-ſix ans, éprouvoit depuis plus d'une année une hydropiſie aſcite, pour laquelle on lui avoit déjà fait trente-deux ponctions qui avoient produit chacune douze à quinze pintes d'eau ; elle avoit été d'ailleurs inutilement aſſujettie aux apéritifs & aux hydragogues d'uſage dans ces ſortes de maladies. Elle vint dans cet état dans notre hôpital ; &, malgré la multiplicité des ponctions précédentes, elle étoit encore dans la dure néceſſité d'y recourir très-fréquemment, & elle réclamoit elle-même ce ſecours qui lui étoit devenu comme indiſpenſable, de ſorte qu'on étoit quelquefois obligé de le répéter tous les huit jours. Elle menaçoit alors d'un maraſme prochain ; mais les ponctions étant devenues moins néceſſaires, on les éloigna inſenſiblement, & on put mettre entre chacune, d'abord un intervalle de vingt jours, enſuite de ſix ſemaines, & enfin de deux mois. La quantité de liquide tiré par les opérations diminuoit également & ſenſiblement à chaque opération ; elle reprit peu à peu de l'embonpoint & des forces, & tous les vaiſſeaux ſemblèrent reprendre en même temps quelque reſſort ; d'ailleurs la nutrition paroiſſoit auſſi ſe faire avec plus d'intégrité. Enfin, après ſoixante ponctions faites pendant l'eſpace de deux ans & demi, & la conſtance la plus rare à prendre journellement

tous les remèdes apéritifs & toniques, appropriés à ſon état, & à ſuivre le régime le plus exact, cette fille eſt ſortie de l'hôpital avec toutes les apparences de guériſon, & aſſez de force pour reprendre ſa première condition de ſervante chez un particulier de cette ville, & depuis ſa ſanté s'eſt parfaitement rétablie, & il ne lui eſt reſté aucune trace de ſa première maladie.

Cette obſervation conſolante nous apprend que, quoique la paracentèſe ne ſoit pas le remède des hydropiſies, elle eſt cependant ſouvent néceſſaire & même indiſpenſable pour délivrer les viſcères d'un fardeau accablant, & les mettre plus en état de recevoir l'impreſſion des apéritifs & des toniques (a). La quantité prodigieuſe d'eau évacuée par cette voie dans le cas rapporté, & ſa régénération auſſi prompte que ſurprenante, en ſont la preuve. Un autre avantage qui réſulte de cette opération, c'eſt qu'elle rend les vaiſſeaux chylifères plus libres; ſans cette condition, on cherche en vain à remplacer par la boiſſon ou par les alimens la perte exceſſive & habituelle qu'on éprouve; on ne répare rien tant qu'il y a quelque obſtacle à la nutrition.

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie enkiſtée. Par M. DELONGIS, Chirurgien-major de l'hôpital militaire de Bouillon.

UNE femme âgée de trente-huit ans, enceinte de ſon troiſième enfant, accoucha heureuſement à terme; mais dès qu'elle fut délivrée, les douleurs continuèrent comme s'il y avoit eu un ſecond enfant; elles durèrent quarante-huit heures, & ceſsèrent enfin ſans que le

(a) *Neque enim ſanat emiſſus humor ſed medicinæ locum facit quam intùs incluſus humor impedit.* Celſ. lib. VII, cap. 21.

ventre parut affaiſſé: quelques mois ſe paſsèrent ſans ſouffrance, le ventre groſſiſſant toujours; enfin au bout de neuf mois, elle éprouva de nouvelles douleurs, pareilles à celles de l'accouchement. On fit appeler plusieurs Chirurgiens qui crurent qu'en effet elle alloit accoucher; la fièvre ſurvint, les douleurs ceſsèrent & la malade ſe rétablit en conſervant l'extrême groſſeur de ſon ventre: néanmoins les règles couloient tous les mois, & elle n'éprouvoit à leur approche que quelques douleurs de coliques, un mal-être univerſel & des nauſées. Ayant conſulté pluſieurs Médecins ſur ſon état, qui s'aggravoit de jour en jour, un d'entre eux l'aſſura qu'elle étoit hydropique & lui conſeilla la ponction; mais cette opération fut inutilement tentée, il ne ſortit pas une ſeule goutte d'eau par la canule. Fatiguée de toutes ſes tentatives, cette malade ſe livra à tous les Charlatans & prit avidement tous les remèdes qui lui furent préſentés; ils la réduiſirent bientôt à l'état le plus triſte; des foibleſſes ſucceſſives, avec des arrachemens dans le bas-ventre, annoncèrent ſa fin, à laquelle le maraſme l'avoit comme préparée.

Le Magiſtrat de la ville d'Épernay, où demeuroit cette malade, ordonna l'ouverture de ſon corps: j'y procédai dans la ſalle de l'hôtel-Dieu, en préſence de pluſieurs Médecins & Chirurgiens du pays, que la rareté du fait y avoit raſſemblés; l'inſpection de ſon cadavre préſentoit quelque choſe d'effrayant, ſon ventre étoit d'une groſſeur énorme, monſtrueux & méconnoiſſable, il étoit tendu comme un ballon, l'ombilic deſcendoit juſqu'au milieu des cuiſſes; je fis une inciſion longitudinale ſur la partie moyenne du ventre qui faiſoit le plus de ſaillie, & il en ſortit tout d'un coup, & avec impétuoſité, une quantité prodigieuſe de matière épaiſſe, d'une couleur

brune & de la plus mauvaiſe odeur, qui jaillit ſur pluſieurs des aſſiſtans; on la reçut dans des ſeaux, & il y en eut plus de ſix de remplis; la matière en partie évacuée, j'agrandis l'inciſion, & nous remarquames qu'elle étoit dans dix kiſtes particuliers, ſitués entre le péritoine & les muſcles du bas-ventre, qui communiquoient les uns avec les autres : ces kiſtes étoient en outre parſemés d'hydatides, les muſcles du bas-ventre étoient totalement effacés. Après avoir ouvert le péritoine, j'examinai tous les viſcères qui étoient ratatinés, & tellement diminués de groſſeur, qu'on pouvoit les contenir tous dans les deux mains; ils n'avoient d'ailleurs éprouvé aucun changement dans leur forme ni dans leur diſtribution, la matrice n'étoit pas plus groſſe qu'un œuf de pigeon. On voit par cette obſervation, que la peau & les muſcles ſont ſouvent ſuſceptibles de la plus grande extenſion, ſans éprouver aucune rupture de leurs fibres; l'excès d'alongement auquel les muſcles du bas-ventre furent portés inſenſiblement dans la femme qui fait le ſujet de cette obſervation, produiſit l'oblitération des vaiſſeaux ſanguins & leur fit perdre leur couleur rouge; mais ces muſcles devenus membraneux, ne furent pas moins ſuffiſans pour contenir les kiſtes & ſoutenir cette quantité prodigieuſe de fluide épanché : cette obſervation nous apprend de plus, que quand il y a des ſignes ſuffiſans pour annoncer l'hydropiſie, & que la paracentèſe pratiquée à l'endroit ordinaire n'a produit aucune évacuation, il ne faut pas pour cela changer d'opinion, mais plutôt ſoupçonner un kiſte, & chercher à en découvrir la ſituation : les ſoupçons en ce cas ſont d'autant mieux fondés, que les fonctions naturelles ſont plus intactes ou peu léſées; ce qui n'arrive jamais dans les hydropiſies ordinaires.

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie aſcite guérie par le vomiſſement. Par M. FAUDACQ, Médecin de l'hôpital de Dieppe.

UN Soldat invalide, âgé de ſoixante-dix-neuf ans, qui étoit aſthmatique, & qui avoit une hydropiſie aſcite conſidérable, fut tout d'un coup réduit à la dernière extrémité, & prêt à ſuffoquer; il étoit d'ailleurs dans la foibleſſe en apparence la plus complète, & les Religieuſes de cet hôpital le croyant à l'agonie, lui avoient fait adminiſtrer les derniers ſacremens: je fus moi-même trompé d'abord ſur ſon état, que je crus ſans reſſource; mais, après un examen plus attentif & plus réfléchi, je lui fis prendre quelques cuillerées d'une potion faite avec la confection alkermès, l'eau de fleur d'orange, celle de chardon-béni, l'oximel ſcillitique, & quelques grains d'émétique & de kermès.

A peine eut-il pris la moitié de la potion que l'évacuation commença par haut & par bas; elle fut ſi prodigieuſe que ſon lit, ſon matelas & ſa paillaſſe en furent inondés; la connoiſſance & la parole revinrent preſque en même temps à ce malade, & en continuant l'uſage de cette potion, mais à des diſtances plus éloignées, on ſoutint & on modéra cette première évacuation qui avoit été ſi avantageuſe: elle le fut encore bien plus dans ſes ſuites; car le bas-ventre fut totalement déſenflé, & l'oppreſſion ne ſe fit plus ſentir. On donna peu à peu à manger à ce malade, ſes forces ſe rétablirent aſſez promptement; & malgré ſon grand âge & l'accablement exceſſif où il avoit été réduit, il ſortit de l'hôpital entièrement guéri. Je l'ai vu depuis pendant deux ou trois ans en très-bon état, & il n'eſt ſorti de Dieppe que pour aller finir ſes

jours à l'hôtel des Invalides à Paris. *In casibus desperatis meliùs est anceps remedium experiri quàm nullum.*

M. Faudacq rapporte qu'étant Médecin de l'armée d'Italie en 1734, il vit arriver un soir environ quarante chariots chargés de Soldats malades, qui avoient fait une route de sept à huit lieues tout d'une traite, & sans avoir pris aucun rafraîchissement. Il y avoit parmi eux un Soldat âgé de trente-quatre ans, qui avoit une hydropisie ascite très-considérable; il étoit presque réduit aux abois, tant par la soif extrême qu'il souffroit depuis ce temps, que par le cahottement du chariot & la sueur qui avoit pénétré jusqu'à ses habits; mais il avoit souffert tous ces maux avec d'autant plus de patience qu'il s'étoit aperçu que son ventre, qui auparavant étoit excessivement gros, avoit beaucoup perdu de son volume, & qu'il étoit diminué de plus de moitié. On le fit placer sur le champ dans une salle convenable, & après l'avoir laissé reposer un jour, on mit à profit l'heureuse disposition où il se trouvoit, en évacuant le reste des eaux contenues dans le bas-ventre ; deux médecines hydragogues & quelques toniques achevèrent cette guérison, que la Nature & les secousses de la voiture avoient commencée, & le malade sortit de l'hôpital parfaitement guéri au bout de huit jours.

Cette observation est intéressante, sur-tout dans les armées; elle prouve l'avantage qu'il y a de faire voiturer les Soldats attaqués de maladies chroniques, & principalement ceux qui ont quelque obstruction dans les viscères, ou quelque fluide épanché dans le bas-ventre. On comprend en effet que si on transporte ces sortes de malades, ainsi que les phthisiques, de préférence à ceux qui ont des maladies aiguës, loin de craindre le déplacement que la nécessité fait souvent multiplier dans les armées, ils ne

peuvent être au contraire que très-avantageux, ſur-tout ſi on le fait dans une ſaiſon favorable, & ſi on ne néglige aucun des moyens capables d'en aſſurer le ſuccès. On a vu ſouvent, pendant la dernière guerre, des phthiſiques guéris par cette ſeule voie, ainſi que des Soldats qui languiſſoient dans les lits à la ſuite d'une fièvre putride, ou qui éprouvoient la fièvre d'hôpital, la plus dangereuſe de toutes les maladies des armées.

RÉFLEXIONS.

On voit par la réunion de ces obſervations, que la boiſſon eſt toujours avantageuſe dans l'hydropiſie, qu'elle eſt indiſpenſable pour préparer & faciliter l'effet des pilules toniques:

Que l'action de ce remède n'eſt jamais plus aſſurée que quand la fibre eſt dans le relâchement, & que quand elle n'eſt pas à ce point précis par la maladie, il faut l'y amener par l'art, ce que la boiſſon copieuſe ne manque jamais d'opérer, & ce que Celſe a ſi bien exprimé, qu'il ſemble avoir prévu le cas *(a)*:

Qu'il y a des hydropiſies conſtamment accompagnées d'éréthyſme & de criſpation, où ce remède ne peut être admiſſible, ou ne peut l'être qu'avec les plus grandes précautions: Qu'il faut redoubler d'attention quand on adminiſtre ce remède dans les pays chauds; qu'il faut même alors en diminuer la doſe pour éviter l'impreſſion trop vive qu'il pourroit produire ſur les inteſtins, & les évacuations exceſſives qui en ſeroient la ſuite.

Enfin, qu'il faut bien ſe garder de donner ce remède quand il y a phlogoſe, inflammation, ſuppuration interne, ou un commencement de gangrène; il ne produiroit

---

(a) *Sed eſt circonſpecti quoque hominis novare interdùm & augere morbum*, lib. III, cap. IX.

que des effets pernicieux dans les premiers cas, & il accéléreroit la mort dans les derniers.

Mais ſi l'adminiſtration des pilules toniques exige des connoiſſances & des talens, ſi elle ne peut être indifféremment confiée à tout le monde, & s'il faut être véritablement Médecin pour en règler & pour en déterminer l'action, la préparation de ce remède n'eſt pas moins importante, & c'eſt la principale raiſon qui avoit ſans doute empêché juſqu'à préſent M. Bacher de le rendre public. Il n'arrive que trop ſouvent en effet qu'un remède excellent n'eſt véritablement tel que parce qu'il eſt bien préparé, & qu'il perd de ſes bonnes qualités, & en acquiert ſouvent de pernicieuſes par une élaboration précipitée ou mal entendue, & c'eſt peut-être par ce défaut que tant de remèdes, qui ont joui ſous leurs auteurs de la plus grande réputation, ſont inſenſiblement tombés dans l'oubli & dans le diſcrédit, quand ils ont été rendus publics par la munificence du Gouvernement.

M. Bacher, qui avoit appris de ſon père, & qui avoit ſenti lui-même l'importance de cette réflexion, n'a jamais confié la préparation des pilules toniques qu'à des mains ſûres & habiles; & depuis qu'elles ont été propoſées pour les hôpitaux militaires, M. Bayen, Apothicaire-major des camps & armées, nommé par le Miniſtre de la guerre pour aſſiſter à leur compoſition, a rempli doublement nos vœux en s'en chargeant lui-même: c'étoit en aſſurer encore plus poſitivement le ſuccès.

Perſonne n'ignore la confiance qu'Hippocrate avoit dans l'ellébore *(a)*, dans tous les cas où il falloit

(a) Quoiqu'on ne ſoit point d'accord ſur l'eſpèce d'ellébore qu'Hippocrate employoit, il paroît, par la conformité des effets, que c'étoit l'ellébore noir.

ſtimuler

ſtimuler puiſſamment, rehauſſer le ton de la fibre & procurer d'abondantes évacuations ; mais ce Prince de la Médecine, en employant un remède auſſi énergique, en connoiſſoit tous les inconvéniens, & il ne négligeoit aucun des moyens qu'il croyoit propres à en corriger ou à en modérer l'action *(b)*; la préparation de M. Bacher remplit exactement ces vues, & elle eſt d'autant plus précieuſe, qu'elle eſt plus conforme à la doctrine d'Hippocrate, qui eſt & ſera toujours la baſe de la vraie Médecine. Elle conſiſte à corriger la partie acrimonieuſe, cauſtique & *delétere* de l'ellébore par l'alkali fixe, ou à l'enlever par des évaporations multipliées. Par ces moyens, on obtient le double extrait de l'ellébore dans toute ſa pureté, & purgé de tout ce qu'il avoit de nuiſible : la mirrhe qu'on y aſſocie ajoute encore à la ſûreté & à l'efficacité de ce remède par ſa qualité réſolutive, antiſeptique & fondante, & la poudre de chardon-béni ne doit pas être regardée comme un ſimple intermède indifférent, ajouté pour donner de la conſiſtance aux pilules ; c'eſt en outre un apéritif & un amer très-approprié à l'effet qu'on doit attendre de ce remède. En voici la formule telle qu'elle a été compoſée en 1731, & donnée en 1772 à Monſeigneur le Marquis de Monteynard, Miniſtre de la guerre, par M. Bacher père, Médecin de Thann en Alſace, qui y jouit de la réputation & de la conſidération la plus méritée. Je remplis avec d'autant plus de plaiſir & de ſatisfaction l'ordre que m'a donné le Miniſtre de rendre ce remède public, que c'eſt un moyen de plus, & qui nous manquoit véritablement, pour guérir la plus cruelle & la plus

---

(b) *Conſule*, ſect. IV, aph. 13, 14, 15 & 16, *& de veratri uſu libellum.*

commune des maladies, & qu'il a été couronné par les plus grands ſuccès; il eſt d'ailleurs conſolant de pouvoir communiquer aux gens de l'art une préparation auſſi ingénieuſe qu'utile, qui indique la voie & qui fournit les moyens de corriger ou de perfectionner l'action de pluſieurs remèdes que l'on redoute mal-à-propos, & auxquels les Anciens avoient une ſi juſte confiance. J'ajouterai à la formule de M. Bacher, quelques notes inſtructives & quelques remarques ſur la préparation de ce remède, qui la rendront plus facile & plus ſûre, & qui m'ont paru eſſentielles.

PILULÆ TONICÆ
Georgii Frederici Bacher.

« *Jam verò, ſi quærat aliquis, an ad prædicta in arte » deſiderata duo (veram ſcilicet & genuinam morborum » hiſtoriam & certam, confirmatamque medendi methodum) » non etiam accedat tertium illud, remediorum nempè ſpe- » cificorum inventio! aſſentientem me habet, & in vota feſtinantem.* » (*a*)

Genuinus Medicinæ fundator Hippocrates ſuo jam tempore pilularum tonicarum prima jecit fundamina, dùm paſſim meminit de principali earum ingrediente, magnique fecit illius uſum, & poſt ipſum plures alii inſignis famæ Medici (*b*) *ad hunc uſque diem ejus uſum conſervavere, licet rarum & ſuſpectum, miram ei virtutem ineſſe præſentiebant omnes; verùm non ſatis gnari partium ejus conſtitutivarum, de præparatione multùm diſcrepabant, & de tuto adhibendi methodo diſceptabant* (*c*).

(*a*) Sydenham, *in præfatione praxis medicæ experimentalis.*

(*b*) Quercetanus, Hartmann, Crollius, Sennertus, Heurnius, Horſtius, Wecker, Sydenham, Hoffmann, &c.

(*c*) *Plures hodie, audito hellebori nomine, ſtatim obſtupeſcere ſolent,*

Planta noſtra helleborus niger, anguſtioribus foliis Tournefortio dicta, perennis eſt & ſemper virens, inſuper id ipſi peculiare eſt, ut hyeme, circà nativitatem Chriſti efflorefcat, unde meruit nomen germanicè Kriſtwurtzel.

Hanc juvat clyma temperatum, ſolum ſubpingue, nonnihil humidum, ſitum verò adverſatur ubi radii ſolares concentrantur; exterior radicis & fibrarum habitus, ſive cortex exſiccatus ſubfuſco niger eſt, radix fibrillis capillaceis perpluribus, ſed minutiſſimis in ambitu ad longitudinem inſtruitur.

Vix naribus admovi herbam & radicem, derepentè odor nauſeoſo-acris particularum volatilium deleteriarum in iis hoſpitantium præſentiam arguebat; guſtu demùm radicem explorare volui, ex viridi fibrâ ſapor amaro-acri-nauſeoſus extemplò leviore ſaltem maſticatione ſeſe manifeſtat; exſiccata radix non adeò moleſtè ſtimulat, quin imò blanda oſcillatio ſubſequitur, ubi fibra conciſa ſpatio trium vel quatuor momentorum linguæ incubuerit.

Quoniam eo ipſo & odorem & ſaporem nauſeoſum non perperàm ſuſpectum judicavi, moliri ſeparationem ab invicem

---

cùm tamen certum ſit ipſos ſuis eccoproticis nihil unquam effatu laudeque dignum ſine illius beneficio præſtare poſſe, in morbis præſertim chronicis & difficilibus, qui corporis membris altiùs & tenaciùs inhæreſcunt, in iis verò helleborata, modo rite præparata fuerint, citra vim & moleſtiam multò validiores penetrandi vires exerant, quàm colocynthis, thymalea, chamælea, peplium & ſimilia, ſicut alibi demonſtravimus, ſimulque oſtendimus quanti olim antiquitas, necnon ipſemet Hippocrates helleborum fecerint, quod ob ſummam ejus virtutem & efficaciam laudibus maximis in cælum uſque extulerunt. Schroder in Quercetano redivivo, ubi admonet de electuario diahellebor. *Francofurt.* 1648, *pag.* 371.

Extractum hellebori nigri eſt polychreſtum remedium ſatiſque antiqui uſûs, ſed a Paracelſo imprimis revocatum. Ad morbos chronicos valdè commendatur; ſi aloeticis additur, hemorroïdes provocat & per has multos graves morbos aufert. Integra ferè commentaria ſcribenda eſſent, ſi de extracti hujus eximiis virtutibus, æquè ac neceſſariis circà uſum cautionibus, pleniùs dicere animus eſſet. Schulzii prælect. ad diſp. Brandenburg. norib. 1753, pag. 270.

duxi consultissimum, in hanc igitur seriem processum adornavi. Fibras & radices exsiccatas, trusatili molâ subactas vasi fictili & vitreato indidi, spiritu vini armato Alkaest irroravi; XII horas stare sivi, & per intervalla bis vel ter miscendo circumegi; secundâ vice denuò irroravi, dein vinum Rhenanum bonæ notæ affudi ad eminentiam sex digitorum, agitavi spatulâ ligneâ aliquoties addendo per 48 horas vinum ad dictam eminentiam; radices enim imbibunt vinum. Materia sic prædisposita imponitur igni, decoquitur per dimidium horæ, colatur vehementi expressione; residuo radicis eadem ejusdem vini quantitas ac primâ vice affunditur, proceditur & decoquitur ut antè. Secundâ expressione factâ, residuum insipidum lignosum rejicitur: ambæ colaturæ invicem misceantur: affunde duabus aquæ ferventis partibus unam colaturæ: redigatur præparatum in vase argenteo, latiori aperto, ad syrupi consistentiam: affundatur rursùs una pars extracti duabus aquæ ferventis, & inspiscetur ac primâ vice. Tali processu particulæ volatiles nauseoso-acres evaporando segregantur, fixæ verò remanent, nostrâ methodo correctæ & præparatæ, & usui nostro adaptatæ, tandem addito sub finem nonâ parte spiritûs vini vetustioris, ad therebentinæ consistentiam inspissatur extractum (a).

(a) Les Chymistes du dernier siècle s'étoient aperçus que l'ellébore contenoit une partie volatile capable d'être enlevée par une décoction continuée ou par la distillation.

In decoctione radicum hellebori cum aquâ simplici, si in alembico illa fiat, aqua transit acrimoniâ manifestâ imbuta. Forsitan salem hæ radices continent volatilem & acrem in illarum decoctione pereuntem. Zwelfer animadv. in Pharm. aug. norib. 1765, pag. 139

M. de Tournefort n'ignoroit pas que l'ellébore noir donne par la distillation une eau âcre; c'est même un des moyens que ce célèbre Botaniste propose pour distinguer les racines du véritable ellébore d'avec celles qu'on pourroit leur substituer. *Valmont de Baumar, Dictionnaire d'Histoire naturelle.*

Il est assez étonnant que M. Boulduc, dans un Mémoire imprimé

*Dùm animo agitarem frequentiſſimè materiam ab Hippocrate æſtimatam, animadverti quod hujus uſûs ambiguos, imò ſiniſtros, hauerit eventus, teſtante ipſo Hippocrate *; ideòque de ejus correctione ſeriò cogitandum fuerat. In hunc finem opus erat ſegregatione molecularum hoſtilium & ſonticarum à moleculis ſtimulantibus, tonicis, oſcillatoriis, ad uſum noſtrum deſtinatis; ſimulque materiæ ſic correctæ opus erat idoneo connubio, intermixtione ſcilicet maſſæ congruæ, ut contactus plurimorum punctorum ſtimulantium impediretur, ne plurima puncta ejuſdem ſtimulantis materiæ in uno loco in inteſtinis coincidendo, ſimul & ſemel ſolverentur, ſoluta vim ſuam inibi ſine intermixtione exercerent, quæ vis & activitas ſtimulans, ſi disjuncta, ſi diſtributa in plures ſuperficies, & in pluribus locis diviſa eſt, moderatur & contemperatur poſitiſſimè. Quapropter exquiſita encheireſis hic maximè expetitur, & in concipiendâ ac in adornandâ compoſitione pilularum tonicarum, ità circumſpectum me gerere debui, ut conſultò disjungerem numerum ſtimulorum, interpoſitione mitigatoriâ Pharmaci, virtute anti-ſepticâ, deterſivâ, reſolvente & emungente præditi, & quidem ad indicationes mihi propoſitas, ut præfixum ſcopum feliciùs attingerem.*

* *Sect. IV, aphor. 16, & in epiſtola de veratri uſu.*

---

parmi ceux de l'Académie royale des Sciences, *année 1701*, en donnant l'analyſe de l'ellébore, n'ait pas profité de la remarque de Zwelfer, & qu'il n'ait pas employé la diſtillation *per aſcenſum* pour obtenir la partie âcre & volatile de cette plante; car la diſtillation *per latus* qu'il a préférée, ne pouvoit remplir le même objet.

Il ne paroît pas qu'aucun Chimiſte de notre ſiècle ait fait des expériences ſur la partie volatile de l'ellébore, & nous ne ſommes pas plus avancés ſur la nature de cette ſubſtance *deletere*, qu'on l'étoit au moment où Zwelfer écrivoit; mais, par une expérience répétée, M. Bacher s'eſt aſſuré qu'elle étoit volatile, & qu'on pouvoit l'enlever par une décoction continuée; les ſubſtances qu'il aſſocie à l'ellébore déjà corrigé par ſa jonction avec l'alkali, & les différentes élaborations qu'il emploie pour en émouſſer & en écarter les parties qui pourroient encore cauſer de l'inquiétude, achèvent de perfectionner cette compoſition & la rendent d'un uſage très-ſûr.

Verùm ingredientia pilularum tonicarum præstantiores effectus supradictos non exerunt, nisi proportionatâ encheiresi combinata; unum ab altero mitigatur, ritè acuitur, & probè æquilibratur.

Insuper ad formandas pilulas, concorporationis partes debent habere qualitatem simul inviscantem & indurescentem, ità tamen comparatam, ut facilè sit solubilis in stomacho etiam debiliori.

Proporrò mirrha & carduus benedictus me voti mei compotem fecere. Carduus benedictus à plebe crebriùs in usum vocatur, & indè laudabiles annotatæ sunt vires. Quid de mirrhæ virtutibus sentiendum sit, jam cogniti & comprobati usus ejus interni & externi abundè testantur: signum haud fallax quod corpori nostro sit amica, colligitur partim ex eo quod humore aqueo sit facilè solubilis, sicque nostris humoribus facilè applicabilis, miscibilis & permeabilis.

Jam expositâ pilularum nostrarum ingredientium præparatione, earum relativa dosis indicanda superest.

℞. Extract. nostr. hellebor.
Mirrhæ solutæ. . . . . *āā* ℥j.
Card. bened. pulverif. . . . . ʒiij ℈j

M. F. S. A. massa aere sicco exsiccanda, donec formandis pilulis apta sit. singul. ad gran. semiss.

Planta nostra constat ex moleculis subresino-salinis & gummosis fixioribus amaris, quibus sociatæ sunt particulæ volatiles nauseoso-acres causticæ, hæ diutinâ coctione prævaporantur, ità ut remaneant tantùm subresinosæ salinæ fixiores correctæ & modificatæ.

REMARQUES.

Le point essentiel de cette composition, consiste dans la préparation exacte de l'extrait d'ellébore noir; il est très-important de bien choisir l'ellébore qu'on y emploie; celui qui mérite la préférence, se trouve dans la

Suiſſe; il ne faut pas le confondre avec les différens ellébores du pays, ni avec celui qu'on nomme *pied de griffon*, qui ſe vendent indifféremment chez les Droguiſtes. Il faut être également attentif ſur le temps où ſe fait la récolte de cette racine; quand on la retire de la terre, en ſeptembre & en octobre, elle contient beaucoup plus de réſine & de gomme, & ſes fibres ſont plus compactes & plus caſſantes.

Pour en tirer l'extrait, on commence par pulvériſer groſſièrement la racine d'ellébore; on verſe deſſus une quantité ſuffiſante d'eau-de-vie alkaliſée, pour qu'elle ſoit parfaitement humectée; on répète cette irroration douze heures après: il faut un dixième d'alkali de nitre, fixé par les charbons, ſur neuf parties d'eau-de-vie, qui doit être excellente.

Cette liqueur pénètre les parties conſtitutives de la racine d'ellébore, les diviſe, & les diſſout de manière que celles qui ſont cauſtiques & *deleteres* puiſſent en être aiſément ſéparées, & être enlevées par des évaporations répétées. Elle fait perdre en outre, preſque ſur le champ, à l'ellébore ſon odeur âcre & nauſéabonde; celle qui la remplace paroît être ſavonneuſe, & n'eſt point déſagréable. Douze heures après avoir fait la ſeconde irroration d'eau-de-vie, on commence les infuſions au vin; par ce nouveau moyen on achève d'extraire la partie réſineuſe qui avoit déjà été pénétrée par l'eau-de-vie alkaliſée, & on ſe procure la partie gommeuſe qui avoit échappée à ce premier diſſolvant; on emploie à cet effet le meilleur vin du Rhin, ou à ſon défaut, du vin de Grave de la première qualité: on jette ſur la matière, qui doit être placée dans des terrines de grès, une ſuffiſante quantité de l'un ou de l'autre de ces vins pendant l'eſpace de quarante-huit heures; on

a ſoin de remplacer le vin qui s'évapore, ou qui pénètre la racine & s'incorpore avec elle, de ſorte qu'il ſurnage toujours de ſix travers de doigt ; on met alors le tout dans une grande baſſine d'argent, & on le fait bouillir pendant l'eſpace d'une demi-heure; on paſſe enſuite à travers un linge la liqueur toute chaude avec forte expreſſion. On rejette dans la terrine le réſidu de cette opération, & l'on verſe deſſus une nouvelle quantité de vin du Rhin ou de Grave, juſqu'à ce qu'il la ſurnage de ſix travers de doigt ; on remplace le vin comme dans la première opération à meſure qu'il pénètre la matière ; & après une infuſion de quarante-huit heures, on procède à la décoction & à l'expreſſion comme ci-devant ; on mêle enſemble les deux liqueurs extraites, & l'on rejette comme inutile le marc qui n'a plus guère de ſaveur ni d'odeur.

L'évaporation de cette liqueur ſe fait de la manière & dans les proportions ſuivantes : on fait bouillir dans la baſſine d'argent deux parties d'eau très-pure ; & quand elle eſt bouillante, on y mêle une partie de la décoction d'ellébore qu'on aura troublée avec la ſpatule, pour que la réſine, qui gagne aiſément le fond, ſoit exactement mêlée avec les autres parties extractives : il faut être attentif à ce que la baſſine ne ſoit pas pleine, & qu'il y ait un eſpace ſuffiſant pour que la liqueur ne s'extravaſe pas pendant l'opération ; on modérera auſſi le feu, afin d'éviter la trop grande raréfaction de la liqueur : on pouſſera l'évaporation juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance de ſirop.

On répétera ce travail, en ſoumettant pour la ſeconde fois, cette liqueur extractive à une nouvelle ébullition avec de l'eau, & à une évaporation ſuffiſante, pour qu'elle reprenne la conſiſtance de ſirop ; on prendra les mêmes

précautions qui ont été indiquées dans le premier travail, ſoit pour la quantité d'eau qu'on y emploiera, qui doit être bouillante avant d'y mêler l'extrait, ſoit pour éviter la raréfaction dont il eſt très-ſuſceptible; on la verſera enſuite dans une terrine.

Quand toute la liqueur aura ſubi ces deux opérations, on procédera, par une évaporation lente, à la réduire à la conſiſtance d'extrait, & on l'agitera continuellement avec une ſpatule de bois; enſuite on retirera la baſſine du feu, & on y verſera peu à peu un neuvième d'excellente & forte eau-de-vie qu'on mêlera exactement avec l'extrait: on fera ſur le champ évaporer cette eau-de-vie à un degré de chaleur fort médiocre; & par cette méthode, on obtiendra le double extrait d'ellébore noir imprégné & mêlé de la manière la plus intime avec la partie extractive du vin.

On prépare la mirrhe de la manière ſuivante: on la pulvériſe groſſièrement, & on la paſſe à travers un tamis de crin; on la jette enſuite dans une baſſine où il y a une ſuffiſante quantité d'eau, elle s'y diſſout à un feu médiocre; alors on la paſſe toute chaude à travers un linge, & on l'exprime fortement: on expoſe à un feu léger la mirrhe ainſi diſſoute, & on l'agite ſans ceſſe juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'extrait.

La préparation du chardon-béni, conſiſte à réduire en poudre les feuilles de cette plante, qu'on aura cueillies avant ſa fécondation, & enſuite ſéchées au grand air; on paſſera cette poudre à travers un tamis de ſoie.

Il eſt eſſentiel de ſuivre ſcrupuleuſement les précautions détaillées dans la formule des pilules toniques; il

n'en eſt aucune d'inutile ; le choix des ſubſtances qui entrent dans cette compoſition, n'eſt pas moins important, il faut ſur-tout n'employer que d'excellente eau-de-vie & du vin de la première qualité : ce n'eſt pas ſans raiſon que M. Bacher a donné la préférence au vin du Rhin & au vin de Grave ; il ſeroit peut-être dangereux de rien innover à ce ſujet, au moins ſans de bonnes raiſons.

CHAPITRE HUITIÈME.

DE QUELQUES MALADIES CONVULSIVES ET VERMINEUSES.

SI l'on connoît aifément l'effet des convulfions, il n'eft pas toujours auffi facile d'en déterminer les caufes ; quelques-unes font fi cachées, qu'elles échappent à l'obfervateur le plus attentif & le plus inftruit ; d'autres font fi compliquées, qu'il n'eft quelquefois pas poffible de diftinguer la véritable : qui peut en effet fe flatter de faifir les vices effentiels de l'organifation des nerfs, qui peut apprécier le cours irrégulier du fluide nerveux, qui peut enfin fixer le terme précis où fon action fe déprave & ceffe d'être naturelle !

Les convulfions fympatiques paroiffent du premier coup d'œil plus faciles à connoître, mais il faut encore bien de la pénétration & de la fagacité pour ne pas les confondre ; les fymptômes qui les diftinguent font fouvent équivoques & trompeurs, & pour être éclaircis, ils exigent le plus folide examen. Les obfervations fur cette matière importante, font donc de la plus grande utilité ; elles inftruifent fouvent plus que tous les raifonnemens, & quoiqu'il faille être très-circonfpect fur les conclufions analogiques, en Médecine fur-tout ; les faits bien obfervés, guident & foulagent le Médecin qui les compare, & ils affurent fon jugement. C'eft en fuivant ces principes exactement conformes au plan de cet ouvrage que je me contenterai d'expofer fur cet objet

les mémoires qui m'ont paru les plus décisifs. On verra dans le premier un remède simple & très-connu, produire l'effet le plus marqué dans l'épilepsie; le second & le troisième présentent sur le *choreâ sancti Viti*, maladie aussi singulière qu'elle est peu commune, des moyens de curation tout-à-fait opposés, & qui ont cependant également réussi; ce qui démontre de plus en plus que ce n'est pas le nom seul de la maladie qui doit décider du remède, mais les signes qui lui sont propres & qui la caractérisent: il paroît que l'éruption difficile des règles & la pléthore, avoient été l'occasion de la première de ces maladies; les saignées, les bains, les délayans, avec quelques anti-spasmodiques, en furent le remède; & les règles qui parurent à la fin du traitement, en consolidant la guérison, justifièrent cette méthode. Mais la seconde paroissoit produite par l'acrimonie des humeurs croupissantes dans les premières voies; les vomitifs, les purgatifs, enlevèrent cette saburre caustique, & les toniques suffirent pour rétablir l'ordre dans les secrétions & régler la juste & libre distribution des esprits animaux. La cinquième observation est très-intéressante, elle présente le tableau d'une maladie que M. Hecquet avoit déjà décrite dans son Traité de la Médecine des pauvres *(a)*. M. Betbeder nous en développe encore plus exactement le caractère, & il propose un remède qui réunit, à l'avantage d'être bien indiqué, celui d'avoir parfaitement réussi: cette doctrine bien entendue & bien appliquée, peut devenir de la plus grande utilité dans la pratique.

Les vers produisent seuls beaucoup de maladies sérieuses, ils augmentent souvent par leur présence la

---

(a) Maladies des Amidonniers, des Boulangers & des Meûniers, *pages 97, 100, 102.*

gravité de celles qui ont originairement une autre caufe, & ils préfentent quelquefois des phénomènes intéreffans, dont la connoiffance ne peut être qu'utile à la Médecine. Il faut donc être très-attentif fur ce genre de maladies plus commun qu'on ne penfe, & qui attaque principalement les enfans, le peuple & les foldats. On ne peut attribuer cette fâcheufe prédilection qu'au genre de vie qui leur eft propre, au mauvais choix des alimens, auxquels ils font fouvent affujettis & néceffités, & qui, altérés dans leurs principes, ou dépravés par les vices de la manutention & de la préparation, trouvent dans l'eftomac & les premières voies une difpofition acquife, propre à faire éclorre les germes qui y font introduits. Les perfonnes aifées participent auffi quelquefois, quoique plus rarement, à ces défauts, que l'air au furplus fomente & développe, & alors ils éprouvent tous les accidens produits par les vers, & d'autant plus vivement que l'inertie des fucs & la langueur des forces digeftives, plus communes chez eux, favorifent étonnamment la population de ces infectes.

Quoi qu'il en foit de la caufe première & productrice de la matière vermineufe, il eft certain qu'une fois introduite dans le corps humain, elle y caufe les plus grands défordres, & qu'elle y produit les fymptômes les plus imprévus & les plus effrayans, qu'on rapporte quelquefois à des caufes qui leur font tout-à-fait étrangères. Du foyer de cette matière vermineufe fouvent il s'élève des miafmes putrides qui infectent les fucs & produifent la *dégénérefcence* des liqueurs ; à peine éclos, ces infectes parafites enlèvent, abforbent & s'approprient la partie des alimens la plus fucculente, & nuifent par-là d'autant plus à la nutrition, qu'en grandiffant ils ont befoin eux-mêmes de plus de nourriture ; c'eft alors qu'ils occa-

ſionnent cette faim dévorante, d'autant plus cruelle que l'effet en eſt inutile à celui qui la ſouffre. A meſure qu'ils grandiſſent, ils deviennent plus inquiétans, leurs mouvemens ſont plus fréquens & plus douloureux ; en cet état ils occaſionnent les ſpaſmes, les convulſions, & ils exercent ſur les nerfs une action plus immédiate ; enfin ce ſont de vrais protées qui produiſent dans la machine les mouvemens les plus deſtructeurs & les plus irréguliers, & en même temps les plus incroyables. On ne peut donc trop inſiſter ſur cette partie de la Médecine pratique, ni porter une attention trop ſcrupuleuſe ſur l'exiſtence de ces inſectes dans les maladies dont ils ſont auſſi ſouvent la cauſe que l'effet : c'eſt entretenir les Médecins des hôpitaux dans ces principes ſalutaires, que de leur préſenter quelques cas de ce genre obſervés par leurs confrères ; j'ai choiſi les plus rares & les plus frappans, ils feront aiſément preſſentir tous les autres.

Ainſi la ſeptième & la huitième des obſervations de ce chapitre, en expoſant les phénomènes de la convulſion & de l'épilepſie, produits par les vers, plus cruels encore que ceux rapportés par Rivière *(a)*, par Hoffmann *(b)* & par M. Lieutaud *(c)*, doivent réveiller plus vivement l'attention dans des cas pareils, & juſtifier au moins l'eſſai des remèdes qui les terminèrent heureuſement. Mais la neuvième de ces obſervations eſt peut-être unique en ſon eſpèce ; car les convulſions qui y ſont rapportées paroiſſent du premier coup-d'œil exactement ſemblables à celles qu'on remarque dans le *chorea ſancti Viti (d)*, & à celle qu'on dit ſurvenir à la piqûre de

---

(a) *Praxeos med.* lib. I, cap. VII, *de epilepſiâ.*

(b) Tom. III, pag. 15, obſ. VI, *idem.*

(c) *Synopſis med.* tom. I, pag. 578.

(d) Danſe de ſaint Vite.

la tarentule *(e)* : il paroît même, pour plus de conformité avec ces dernières, que le ſon de la voix humaine & celui des inſtrumens les calmoient également ; mais ce qui la différencie ſans doute, c'eſt la préſence des vers dont on ne peut nier l'exiſtence, non plus que l'irritation inflammatoire qu'ils avoient excitée dans les inteſtins.

Pour expliquer, autant qu'il eſt poſſible, ce double phénomène, ne peut-on pas répéter avec Rivière *(f)*, qu'il s'élève de la matière vermineuſe, nichée dans les inteſtins, des vapeurs acrimonieuſes & délétères, capables de produire les plus grands déſordres dans la machine ? & pour rapprocher cette opinion de celle de Sydenham ſur le *chorea ſancti Viti (g)*, ne peut-on pas ajouter que ces vapeurs délétères peuvent ſuffire pour agacer & irriter les nerfs d'une manière particulière, qui détremineroit les mouvemens les plus extraordinaires qui ſe remarquent dans cette dernière maladie : d'ailleurs, ſi ces vapeurs étoient originairement de même qualité, ou avoient acquis de la conformité avec le venin de la tarentule, pourquoi ne produiroient-elles pas des effets à peu près pareils, comme il arrive à la rage ſpontanée ? L'eſpèce de ſoulagement procuré par le ſon des inſtrumens & de la voix humaine, prouveroit aſſez cette analogie *(h)*; mais, ſans ſe livrer à des conjectures peut-être trop haſardées, il ſuffit au Médecin de ſavoir que

---

(e) Ephemerid. Germanic. ann. VIII.^e obſ. CLVI, pag. 281.

(f) Inſtit. med. de ſignis morb. pag. 79.

(g) Sydenh. Opera. Schedul. monitor de novæ febris ingreſſu, pag. 526 & 527.

(h) M. Ferrus, Médecin de Briançon, rapporte une obſervation qui a quelque conformité avec celle-ci ; c'étoit une maladie convulſive dont les accès ſe calmoient par le chant.

l'existence des vers n'a pas été équivoque dans cette étrange maladie; que ces insectes ont irrité assez vivement les intestins pour exciter les convulsions effrayantes que le malade a éprouvées, & qu'ils ont peut-être fourni un venin plus exalté que de coutume, qui a produit des symptômes inobservés jusqu'à ce jour : il seroit encore plus consolant de pouvoir en indiquer le remède ; car tous ceux qui sont d'usage dans des cas à peu près pareils, ont été infructueux. Mais si cette observation est intéressante, la onzième ne l'est pas moins, & elle est d'autant plus instructive qu'elle est plus conforme aux connoissances anatomiques, & qu'elle présente en même temps les moyens de guérison les plus satisfaisans : la perte totale de la parole, occasionnée par des vers, sera toujours un fait rare, quoiqu'Alexandre Benoît & Forestus l'aient remarqué, comme le rapporte Andry *(i)*, & qu'il y ait deux pareils faits consignés dans le recueil d'observations des Ephémérides d'Allemagne *(k)*; cela démontre toujours plus positivement l'action immédiate que ces insectes exercent sur les nerfs : il faut lire à ce sujet l'explication qu'en donne M. de Horne à la suite de son observation. Quoiqu'il y ait des preuves assez multipliées que les vers peuvent exister dans les narines, & que M. Andry nous en ait fourni des exemples *(l)* qui viennent à l'appui de ce que nous apprend Bartholin à ce sujet, quand il nous dit qu'une céphalalgie opiniâtre avoit été guérie par les vers qui sortoient du nez *(m)*,

---

(i) De la génération des vers dans le corps humain, pag. 120.

(k) Ephemerid. Germanic. ann. V.^e Obs. XXVII, pag. 44; obs. CLXX, pag. 347.

(l) De la génération des vers dans le corps de l'homme, p. 46-218.

(m) Cent. VI, observ. III.

cé qui eſt encore confirmé par Foreſtus *(n)* & par Rulandus *(o)*. Il eſt bon de renouveler de temps en temps des obſervations pareilles ; celle rapportée par M. Peyſſon *(p)*, a en outre l'avantage de préſenter un remède qui lui a réuſſi, & qu'il faudroit peut-être employer plus ſouvent dans les maux de tête opiniâtres, ſur-tout quand on a inutilement tenté tous les autres moyens.

La dernière de ces obſervations, aſſez conforme à celle que Rivière rapporte *(q)*, fait voir que les vers percent quelquefois les inteſtins, & peuvent ſe répandre ſur les principaux viſcères, qu'ils rongent & détruiſent de la manière la plus cruelle *(r)*. C'eſt en ce cas ſur-tout qu'il faut ſe contenter d'admirer les opérations de la Nature, dont ſouvent on ignore & la cauſe & le but.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Épilepſie guérie par l'uſage du gallium luteum *&* *par la fièvre. Par M.* BONAFOS *le jeune, Médecin de Colioure.*

LA femme d'un Pêcheur de Colioure avoit une fille âgée de huit ans & demi qui, depuis plus de deux ans, étoit ſujette à des attaques d'épileſie très-fréquentes & très-violentes ; cette femme vint me conſulter, & je lui

(n) Lib. XXI, obſ. XXVIII.

(o) Traité de la maladie caſtrale.

(p) XII.[e] Obſervation.

(q) *In virgine filiâ notarii Fezanderii, Nemauſenſis, à vermibus defunctâ inventi ſunt in inferiore ventre lumbrici qui inteſtina & præſertim colon perforaverant, ejus ſorore defunctâ eâdem morbo & diſſectâ, inventa ſunt inteſtina exeſa & vermibus transfixa.* Riv. ope. obſ. XIII, pag. 586.

(r) *Ephemerid. Germanic.* ann. V, pag. 87, obſ. XLV.

conſeillai de faire faire à ſa fille un uſage conſtant d'infuſion forte de *gallium luteum*, après l'avoir préalablement ſaignée & purgée; j'avois vu des effets merveilleux de ce remède, en ſuivant la pratique de mon père & celle de mon frère, Profeſſeur en l'Univerſité de Perpignan, qui me firent deſirer d'en voir la vérification ſur cette enfant; mais comme nous n'avions pas de cette plante à Colioure & qu'il falloit quelque temps pour en faire venir, je lui preſcrivis, en attendant, la décoction des feuilles d'oranger, ſi célébrée par M. Storck dans des cas pareils; j'eſpérois au moins par-là adoucir ou éloigner les paroxiſmes. Elle en fit uſage pendant dix-huit jours à la doſe de quinze feuilles par jour, mais les attaques d'épilepſie n'en parurent ni ralenties ni dérangées; enfin je reçus le *gallium luteum* que j'attendois: c'eſt le ſuc exprimé de cette plante, que l'on donne à la doſe de quatre onces le matin à jeun, & qui procure ordinairement beaucoup de ſueurs, qu'il convient de ſoutenir, en obligeant le malade de reſter dans ſon lit bien couvert pendant l'opération de ce remède. Je n'en avois pas reçu une aſſez grande quantité pour pouvoir en faire exprimer le ſuc, & je fus obligé de me contenter d'en donner une forte infuſion que la malade prit le matin avec les précautions déſignées: à peine eût-elle pris ce remède pendant trois jours, que les accès s'éloignèrent & ſe ralentirent: cet heureux ſuccès m'engagea à le continuer pendant quelque temps, & il fut complet par la ceſſation totale de l'épilepſie qu'il procura.

Au bout d'un mois, cette malade fut attaquée d'une fièvre tierce régulière; je me gardai bien de tenter aucun remède qui pût la terminer; je la crus plutôt une criſe avantageuſe, capable de coopérer à la guériſon de l'épilepſie, déjà commencée par l'uſage du *gallium*: j'avois

pour garant de mon opinion & de ma conduite à ce ſujet, Hippocrate lui-même, qui avoit obſervé que la fiévre quarte guérit ſouvent l'épilepſie (a). Cette remarque importante a depuis été pluſieurs fois vérifiée par les Modernes, qui ont de plus obſervé que la fièvre épidémique, accompagnée de ſymptômes les plus graves, produiſoit également la ſolution de l'épilepſie (b). J'abandonnai donc cette fièvre à la Nature, me contentant de purger cette malade & de lui faire obſerver un régime exact. Tout a réuſſi comme je l'avois prévu, & depuis plus de ſix mois elle n'a éprouvé aucun accès d'épilepſie, tandis qu'auparavant elle en éprouvoit tous les jours.

Eſt-ce à l'uſage du *gallium luteum* qu'on doit rapporter cet avantage, & la fièvre n'a-t-elle fait que le perfectionner ! Ce qui eſt certain, c'eſt que l'épilepſie avoit cédé au premier de ce remède, & que quand la fièvre eſt ſurvenue, la malade n'en éprouvoit déjà plus aucune attaque. Ne peut-on pas auſſi rapporter cette guériſon à ces mutations inopinées de tempérament, qui arrivent ſur-tout aux jeunes gens, & qui guériſſent quelquefois l'épilepſie, comme l'a obſervé Hippocrate (c) ! Il eſt très-poſſible que la réunion de ces circonſtances ait contribué plus promptement & plus puiſſamment à la guériſon de cette maladie, ce qui n'empêche pas qu'on ne doive employer avec quelque confiance le remède annoncé dans des cas pareils.

(a) *Epidem.* lib. VI.

(b) *Miſcellan. Curioſ.* ann. III, pag. 34. *Ibidem*, ann. VII & VIII.

(c) *Epilepſiâ laborantes juvenes cum loci temporum & victus, tum maxime ætatis mutatio liberat.* Aphor. XLV, ſect. 2.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur un chorea ſancti Viti, *avec une faim canine. Par M.* BONIFAX, *Médecin de Belley en Bugey.*

AU mois d'avril 1753, une jeune fille, âgée de onze ans, d'une conſtitution foible & délicate, vint à Belley par la voiture publique. Pendant le voyage, elle ſe plaignoit d'une douleur légère au *ſternum*, qui gênoit un peu la reſpiration; mais elle n'étoit accompagnée ni de la fièvre ni de la toux, & l'appétit n'étoit pas dérangé. Je fus appelé pour la voir à ſon arrivée; & après l'examen le plus réfléchi, je crus que cette incommodité n'étoit que le produit de la tranſpiration arrêtée, d'autant plus que, pendant ſon voyage, le vent du nord s'étoit fait vivement ſentir, & que les voitures publiques ſont communément mal fermées : c'eſt pourquoi je lui conſeillai de ſe mettre dans un lit bien chaud, & d'appliquer quelques fomentations émollientes ſur le *ſternum*, en même temps qu'elle feroit uſage de quelques boiſſons adouciſſantes tièdes, comme de l'infuſion de fleurs de bouillon blanc : elle obſerva ce régime pendant deux jours; mais, loin d'en être ſoulagée, la douleur paroiſſoit augmenter, & par intervalles devenoit très-aiguë ; elle étoit d'ailleurs accompagnée d'une inquiétude générale qui ne permettoit pas à cette jeune fille de reſter quelque temps dans la même place; elle avoit une envie demeſurée de pleurer. La nuit étoit néanmoins aſſez tranquille & le ſommeil paiſible; mais à peine étoit-elle réveillée, que les inquiétudes & le deſir de pleurer reparoiſſoient. On crut d'abord que ce n'étoit que l'effet de l'ennui & du chagrin d'avoir quitté des parens qu'elle aimoit tendrement, & que le temps ramèneroit le calme;

mais au bout de deux jours, on remarqua des mouvemens involontaires aux deux bras, & une voracité jufqu'alors inobfervée, les convulfions parurent augmenter journellement, & affliger en même temps tous les membres; quand elle vouloit porter quelque aliment à fa bouche, les bras & les mains qui en étoient chargés, fe replioient de mille façons différentes, & n'y parvenoient qu'après avoir fait les mouvemens les plus répétés & les plus étranges; en un mot, elle ne pouvoit refter un inftant fans être agitée dans tous fes membres de la manière la plus cruelle; les contorfions de fa bouche étoient quelquefois effrayantes, d'autres fois elle fembloit fourire affez agréablement.

Rien n'avoit paru annoncer cette fingulière maladie, que plufieurs vouloient être produite par des vers; mais tout fembloit concourir à rejeter cette opinion. L'appétit en effet n'étoit point diminué, le fommeil étoit paifible toute la nuit, les déjections étoient dans l'ordre requis, & n'étoient accompagnées d'aucune douleur; le ventre étoit mou, l'haleine douce, & aucun rapport aigre ou nidoreux n'annonçoit la faburre des premières voies.

J'avois déjà inutilement propofé la faignée; les affiftans s'y étoient oppofés au moins jufqu'à l'arrivée de fon père qui eft Médecin, & que j'attendois avec impatience pour la lui faire agréer. Je me contentai de faire boire à la malade une grande quantité d'eau de poulet, de la purger avec un minoratif doux, & de l'aftreindre à la diète la plus févère; mais les mouvemens convulfifs étoient toujours les mêmes. Enfin fon père arriva; & après être convenus que cette maladie, dont la caufe première étoit fort obfcure, ne pouvoit cependant être entretenue que par l'irrégularité de l'influx du fluide nerveux, nous conclumes d'employer les faignées, les délayans, les

narcotiques & les anti-ſpaſmodiques, avec précaution. Un autre ſymptôme étoit venu ſe joindre à ceux déjà annoncés, trois doigts de la main gauche étoient ſi prodigieuſement affectés de ſpaſme, qu'ils s'étoient repliés ſur la paume de la main, à laquelle ils reſtoient fortement appliqués, & n'en pouvoient être ſéparés ſans occaſionner des douleurs incroyables qui augmentoient ſenſiblement les convulſions générales; avec de la patience & quelques frictions adouciſſantes ſur le carpe, on vint enfin à bout d'étendre les doigts. Le ſang que l'on tira par les ſaignées étoit ſec & viſqueux, la douleur du *ſternum* étoit totalement évanouie; mais la peau étoit sèche & aride; & les glandes ſébacées étoient élevées & ſaillantes, comme s'il y avoit eu une éruption milliaire; elles paroiſſoient engorgées d'une matière viſqueuſe & gluante. La langue devint blanche & chargée, ce qui fit employer un ſecond minoratif qui opéra parfaitement, mais ſans aucune diminution de la maladie. Nous inſiſtames néanmoins ſur les délayans & ſur le petit-lait clarifié, auxquels nous joignimes la liqueur anodine d'Hoffmann, la poudre tempérante & le *caſtoreum*. Nous faiſions prendre régulièrement des lavemens émolliens, & le bain ne fut point oublié; ces remèdes joints au régime le plus ſcrupuleux, eurent enfin un heureux ſuccès, les convulſions inſenſiblement diminuèrent, & elles finirent enfin totalement le dixième jour.

Cette maladie, abſolument ſemblable au *chorea ſancti Viti* par ſes ſymptômes, peut originairement ſe rapporter à l'épaiſſiſſement des liqueurs, ce qui doit en retarder le mouvement & en accélérer la corruption; ainſi dégénérées, elles peuvent exercer une preſſion ſur les nerfs ou les irriter par leur acrimonie, d'où réſulte néceſſairement la difficulté de la ſecrétion des eſprits animaux &

l'irrégularité de leur diftribution. C'eft peut-être pour vaincre cet obftacle que les malades s'agitent de mille façons différentes, & qu'ils multiplient involontairement tous leurs mouvemens ; ainfi les convulfions, dans ce cas, pourroient être regardées comme caufe & effet de la maladie, quoique leur violence & leur durée les rendent prefque toujours inutiles pour la deftruction de la caufe première *(a)*.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sur le chorea fancti Viti. *Par M.* MADIER, *Médecin de Montelimart.*

UNE fille native de Normandie, âgée de dix-fept ans, étoit atteinte depuis une année de tremblemens convulfifs qui lui faifoient faire toutes fortes de geftes & de grimaces ridicules (*fatuorum more*). On la tranf-porta dans cette ville pour lui procurer quelque foula-gement ; un de mes confrères la fit faigner du pied, mais elle fut beaucoup plus mal après & réduite à garder le lit, où je la trouvai toute affoupie & dans une agitation continuelle des extrémités & de toutes les parties mo-biles du vifage : je la fis porter à l'hôpital, où elle fut traitée & guérie radicalement au bout de quatre mois de la manière fuivante ; & depuis plus de quinze mois qu'elle en eft fortie, elle n'a éprouvé aucun reffentiment de cette rare & fâcheufe maladie.

(a) M. de Sevelange, Médecin de l'hôpital de Saint-Étienne en Forès, a eu plufieurs malades attaqués du *chorea fancti Viti*, & entr'autres une fille âgée de dix ans ; cette maladie convulfive céda aux faignées, aux vomitifs, aux purgatifs, aux bouillons, poudres & bols anti-fpafmodiques, mais elle fut fuivie d'une inflammation aux yeux & d'une éruption fuppurante au vifage.

L'abattement du visage, la mollesse du pouls, m'éloignèrent d'abord de la saignée & me décidèrent à lui donner un vomitif; il eut le succès desiré: je le réitérai quatre fois de suite en mettant toutefois un jour d'intervalle entre chaque dose. Après l'opération entière de ce remède, la malade fut en état de quitter le lit & de marcher assez ferme. Je passai ensuite aux bols fondans & purgatifs que je réitérai tous les trois jours; & au bout de trois semaines de leur usage, elle marcha encore plus ferme & ne gesticulant plus involontairement comme par le passé; mais le mouvement des yeux & des lèvres subsistoit encore: je crus qu'il étoit temps d'employer les toniques anti-spasmodiques, & dans cette vue je lui fis prendre tous les matins deux gros de quinquina en poudre bien choisi, mêlé avec douze grains de sel ammoniac; par ce moyen, elle fut guérie au bout de deux mois: il est essentiel d'observer que tous les soirs des vomitifs & des purgatifs, elle prenoit un calmant en injection, composé de trois grains d'*opium* & de neuf grains de *castoreum* dissous dans l'esprit-de-vin & mêlés avec quatre onces d'eau tiède.

Par ces moyens, l'appétit & le sommeil se rétablirent parfaitement, l'embonpoint & les forces revinrent insensiblement, & la malade se trouva guérie; je la gardai encore deux mois à l'hôpital pour bien constater cette guérison; & dans cet intervalle, je la fis saigner plusieurs fois du pied pour prévenir une rechute: les règles parurent pour la première fois, & cette éruption avantageuse mit le sceau à sa parfaite guérison.

Je regarde le *castoreum* comme le vrai correctif de l'*opium* dont il n'affoiblit pas même la vertu; & comme ce remède, qu'on ne peut remplacer par aucun autre, étant pris habituellement par la bouche, excite souvent des

des naufées, des langueurs d'eftomac, des vomiffemens & des tremblemens convulfifs, fur-tout dans les femmes vaporeufes, on évite tous ces inconvéniens en le donnant en injection ; il ne faut alors que tripler la dofe, comme dans le cas annoncé ; il faut également obferver que la proportion du *caftoreum* à l'*opium* doit être comme de trois à un.

Dans les douleurs fpafmodiques énormes des parties inférieures, à peine ce mélange eft-il injecté dans le *rectum*, qu'on fe trouve foulagé comme par enchantement ; ce lavement narcotique produit toujours l'effet defiré, & le malade peut prendre fes bouillons & fa boiffon ordinaire, fans craindre ni naufées ni vomiffement. C'eft un fait que l'expérience confirme tous les jours, & qui d'ailleurs eft conforme aux connoiffances anatomiques les plus communes.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Paraphranéfie occafionnée par l'ufage mal-entendu de l'opium. Par M. BETBEDER, *Médecin de Bordeaux, &c.*

LE S.[r] Thiebaut, âgé de cinquante ans, d'un tempérament bilieux, d'une complexion ferme & robufte, expofé par état à de violens exercices, avoit copieufement fué dans les premiers jours de janvier de l'année 1763. Accoutumé à cette évacuation, il refta dans cet état fans précaution en attendant de l'ouvrage. Le foir il foupa de bon appétit, & il dormit tranquillement une bonne partie de la nuit. A fon réveil il fut fatigué par des naufées, des inquiétudes générales, & un mal-aife qu'il avoit peine d'exprimer ; il vomit beaucoup dans un friffon violent qui fut le prélude d'une fièvre aiguë,

accompagnée d'un point de côté, d'une refpiration difficile, & d'une toux sèche & importune.

Le Chirurgien qui fut appelé le premier, le faigna ; & le purgea le lendemain; le point de côté n'ayant pas cédé à fa pratique, il fe tourna du côté des narcotiques qu'il donna à fortes dofes répétées plufieurs fois le jour. Le calme infidieux que ce remède apportoit à la douleur lui en impofoit, & la douleur de côté fe réveilloit vivement dès que l'action du remède ceffoit.

Le malade avoit été traité de cette manière pendant quelques jours, lorfque je fus appelé; le pouls étoit plein & fréquent, la refpiration gênée & très-laborieufe, & il reffentoit une douleur très-aiguë en forme de bande qui lui traverfoit la poitrine (c'étoient fes expreffions); il avoit le vifage animé, la peau sèche, il déliroit obfcurément, & il éprouvoit quelques convulfions aux lèvres. Je lui fis faire trois copieufes faignées du bras & prefque coup fur coup, en même temps que je lui prefcrivis une boiffon délayante & adouciffante; malgré ce prompt fecours, le délire devint très-violent la nuit fuivante, ce qui m'obligea de recourir de nouveau à la faignée qui fut encore répétée quatre fois en vingt-quatre heures; dans l'intervalle des faignées, je lui adminiftrai un grain de kermès minéral dans le fuc de bourrache; il furvint une fueur copieufe, graffe & exhalant une odeur très-pénétrante, qui fe foutint pendant trois jours de fuite par le même remède. Cette crife falutaire fut fuivie d'une diarrhée bilieufe qui me détermina à donner un minoratif de caffe & de manne feulement. Ces deux évacuations critiques ont d'abord calmé la violence des accidens, & amené enfuite la convalefcence. Pour la rendre complète, je n'ai cru rien de plus convenable que le lait de vache coupé avec l'infufion

d'*Hipericum* ; par ce moyen le malade s'eſt en effet totalement rétabli, & il jouit depuis ce temps d'une ſanté parfaite.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Aſthme ſingulier, ſes accidens & ſa terminaiſon.
Par LE MÊME *Médecin.*

L'ASTHME dont il eſt ici queſtion, n'eſt point une de ces difficultés de reſpirer, décrites par les Auteurs ; il ne ſauroit trouver place parmi les aſthmes humides, & il eſt différent des aſthmes ſecs & purement convulſifs : c'eſt une difficulté de reſpirer qui va bruſquement juſqu'à la ſuffocation, qui a ſes cauſes & ſes ſymptômes particuliers.

Cette maladie eſt propre à certains états, les boulangers y ſont particulièrement ſujets ; elle a pour ſymptôme une grande difficulté de reſpirer, dans laquelle cependant il n'y a ni ſifflement, ni bruit, ni contraction violente des muſcles de la poitrine, ni refoulement du diaphragme vers les poumons ; le malade au contraire paroît ſans force, ou n'en avoir pas aſſez pour ouvrir la bouche & reſpirer : il éprouve néanmoins un ſentiment d'oppreſſion ou, pour mieux dire, de ſuffocation que tous les actes de ſa volonté ne peuvent vaincre ; les inſpirations qu'il fait paroiſſent diminuer ſenſiblement d'un moment à un autre, & les expirations également s'affoibliſſent ; enfin il perd peu à peu la faculté de reſpirer, & il meurt de la même manière à peu près qu'un animal que l'on fait périr dans la machine pneumatique quand on le prive d'air ; ſon pouls eſt petit, ſerré, & ſes muſcles ſont preſque ſans action.

Telle eſt la marche de cette maladie que j'ai eu

occaſion d'obſerver ſur deux boulangers : le premier nommé *Garrau*, âgé de ſoixante ans, avoit appelé un Chirurgien pour le ſecourir ; il périt à la fin de la troiſième ſaignée ; je le vis dans cet inſtant : le ſecond nommé *Gerant*, âgé de cinquante ans, ſe confia d'abord à mes ſoins ; l'exemple du premier, & quelques recherches que j'avois eu occaſion de faire ſur cet aſthme ſingulier, lui ſauvèrent la vie.

Je m'étois en effet aperçu que ces ſortes d'ouvriers, qui ſont dans l'uſage de faire des proviſions de farine, lorſqu'ils font décharger les ſacs dans leurs greniers, ont la précaution de faire donner quelques coups de balet ſur les ſacs avant de les dépoſer. Cet exercice fait voltiger ce que la farine a de plus tenu : cette fleur de farine incorporée avec la lymphe bronchique & épaiſſie par la chaleur du poumon, eſt bien capable d'y former une ſorte de colle propre à obſtruer les bronches, & elle peut aiſément y parvenir. Je ne fus donc plus ſurpris de trouver une auſſi grande différence entre les ſymptômes de cet aſthme & ceux des autres aſthmes décrits par les Auteurs, & cette réflexion régla ma pratique. Je crus que bien loin de devoir travailler à calmer l'état convulſif du diaphragme & des muſcles de la poitrine, ou de diminuer le volume du ſang & modérer ſa raréfaction, je devois au contraire exciter l'action muſculaire, accélérer l'impulſion du ſang dans l'artère pulmonaire, & exciter la toux pour enlever par l'expectoration la cauſe de la maladie que je croyois n'exiſter que dans les bronches.

Je preſcrivis conſéquemment à ces vues une potion avec les eaux de méliſſe, d'hyſope & de canelle, le ſirop d'*ereſimum*, les fleurs de benjoin & l'eſprit volatil de ſel ammoniac; & j'en fis prendre à ce malade une

cuillerée de demi-heure en demi-heure; il reſſentit d'abord un grand feu qui, ſe communiquant à la poitrine, réveilla l'action des muſcles inſpirateurs & expirateurs; la toux ſurvint, & dans moins de ſix heures il cracha de petits pelotons d'une matière gluante & viſqueuſe de la groſſeur & de la figure de petits pois: à peine cette excrétion fut-elle commencée, qu'il reſpira moins difficilement; je le mis le lendemain à l'uſage de la conſerve d'*enula campana* dont il prit un gros de trois heures en trois heures; & pour boiſſon, je ne lui permis qu'une infuſion d'hyſope adoucie avec le ſucre: par ces remèdes continués ſtrictement pendant quatre jours, ce malade ſortit du danger le plus preſſant de perdre la vie qu'il ait jamais couru. Je fus encore par-là plus confirmé que le premier malade étoit mort victime de la ſaignée.

J'obſerverai que cette eſpèce d'aſthme, quoique familier aux boulangers, ne les attaque cependant pas également à tout âge; les ouvriers jeunes, vigoureux, y réſiſtent facilement, parce qu'alors les forces ſont plus énergiques pour expulſer les matières étrangères qui viennent s'introduire dans les poumons, & que cette expectoration ſe fait avant que les molécules farineuſes ne ſe ſoient converties en une eſpèce de colle; les vieillards au contraire n'ont pas les mêmes moyens de ſe débarraſſer de ces corps étrangers, qui croupiſſent plus aiſément & plus long-temps chez eux; ce qui produit quelquefois la maladie que je viens d'obſerver: elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle peut auſſi attaquer les perruquiers & tous les ouvriers qui vivent habituellement dans une atmoſphère chargée de fleurs de farine, ſi la force de leur tempérament & leur jeuneſſe ne les en délivrent.

SIXIÈME OBSERVATION.

Effets funeſtes de la colère. Par M. DENIS, *Chirurgien-major de l'hôpital de Saint-Venant en Artois.*

UN Lieutenant d'Invalides, âgé de ſoixante ans, venoit d'eſſuyer une péripneumonie très-aiguë, de laquelle il avoit été parfaitement guéri par les ſaignées, les béchiques incraſſans & les purgatifs; & comme il étoit ſujet à la goutte & qu'il reſſentoit quelques douleurs aux pieds, je lui fis appliquer un cataplaſme de moutarde pour prévenir le reflux de cette humeur ſur les poumons, déjà trop affoiblis par la première maladie: cette précaution perfectionna la guériſon, & peu de jours après cet Officier fut en état de ſortir de ſa chambre. Mais il ne jouit pas long-temps de cet avantage, & ſon rétabliſſement ne fut pas de longue durée; je fus bientôt rappelé pour le voir dans l'état le plus deſeſpéré, il étoit abſolument ſans connoiſſance, très-oppreſſé, le pouls étoit intermittant & convulſif; les chairs étoient palpitantes & tout annonçoit la mort prochaine. Il avoit été réduit preſque ſubitement à cet état d'affaiſſement léthargique par un violent accès de colère, à laquelle il s'étoit livré ſans réſerve. Il falloit que la convulſion, excitée par cette paſſion malheureuſe, eût été bien vive pour avoir intercepté preſque tout-à-coup la circulation du fluide nerveux, & avoir détruit dans ſon principe le mouvement & le ſentiment des organes les plus néceſſaires à la vie *(a)*.

(a) M. Livri, Médecin de Meaux, a obſervé une répercuſſion de goutte qui, par un accès violent de colère, faillit à être funeſte.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Vomiſſement, accompagné du hoquet & de convulſion, occaſionné par les vers. Par M. DE LA CROIX, Médecin de l'hôpital militaire de Colioure.

LE nommé Céſar, ſoldat invalide, âgé de ſoixante-deux ans, perdu de débauche plutôt que caſſé de vieilleſſe, entra à l'Hôpital militaire de Colioure le 7 octobre 1764, pour trouver quelque ſoulagement à un vomiſſement qui le fatiguoit cruellement depuis pluſieurs jours; il vomiſſoit généralement tous ſes alimens & ſa boiſſon quelle qu'elle fut, & cela avec des douleurs les plus aiguës qu'il rapportoit à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac; ce vomiſſement étoit accompagné d'un hoquet très-laborieux; il avoit déjà été ſaigné deux fois, il avoit pris une médecine & un demi-gros d'ipecacuanha, & ces remèdes paroiſſoient n'avoir fait qu'aigrir le mal & l'aggraver encore.

La première fois que je le viſitai, je crus qu'il alloit périr; car outre le vomiſſement & le hoquet annoncé, qui augmentoient journellement, il avoit le ventre très-douloureux & météoriſé, le pouls étoit preſque anéanti, les extrémités froides, & le viſage cadavereux; ſymptômes du plus mauvais préſage, ſur-tout quand ils ſont réunis. Mais comme je n'ignorois pas la vie licentieuſe que menoit depuis long-temps ce bon vieillard, je crus ne devoir attribuer ces principaux accidens qu'à l'irritation ou agacement convulſif, imprimé à l'eſtomac par des matières âcres & cauſtiques, dont ce viſcère cherchoit à ſe débarraſſer par des efforts juſque-là inſuffiſans: pour calmer ces agitations convulſives qui ne faiſoient qu'aggraver le mal, & dont la continuation ne pouvoit

être que funeste par leur insuffisance & appaiser les esprits irrités, qui par voie d'ondulation se portoient avec effort & comme de préférence vers l'estomac & le diaphragme ; je prescrivis à ce malade une potion anti-spasmodique, composée de sirop de limons, de sel d'absinthe, de thériaque, de quelques gouttes d'huile de macis, de teinture de *castoreum*, de liqueur anodine d'Hoffmann & de l'eau distillée de tilleul; je fis en même temps appliquer sur la région épigastrique des fomentations émollientes & nervines.

Ces remèdes diminuèrent d'abord, firent ensuite cesser le hoquet, & le vomissement ne fut plus ni si violent, ni si fréquent; ils rehaussèrent également le pouls qui auparavant étoit affaissé, & je crus devoir en continuer l'usage pendant quelques jours pour pouvoir employer plus sûrement ensuite les purgatifs & les vermifuges qui paroissoient si bien indiqués; je substituai seulement aux fomentations un épithème un peu plus actif, composé d'une croûte de pain bouillie dans du gros vin, saupoudré de noix muscade & de canelle: l'évènement répondit à mes espérances, & les symptômes effrayans qui m'avoient fait craindre pour les jours de mon malade, se calmèrent au point que je pus lui administrer plus sûrement une potion purgative & anti-vermineuse, composée de deux onces d'eau de menthe, de quatre onces d'huile d'amendes douces, d'une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, d'une once de sirop de roses solutives, de six gros d'eau de fleurs d'oranges, d'un gros de coralline & d'un demi-gros de *semen contra:* à peine ce malade eut-il pris quelques cuillerées de cette potion, qu'il se plaignit d'une douleur plus vive à la région de l'estomac, qui devint ensuite si excessive, qu'il tomba deux fois en

foiblesse;

foibleſſe; il lui ſembloit qu'on lui rongeoit ce viſcère, & dans ce temps le ventre étoit plus tendu & plus douloureux: ce travail ne fut pas heureuſement de longue durée; il finit par le vomiſſement de ſept vers longs & ronds, tous vivans, de huit, dix & douze pouces de longueur: cette évacuation calma tous les ſymptômes, termina heureuſement la maladie, & permit à Céſar de ſortir de l'hôpital le 31 du même mois *(a)*.

HUITIÈME OBSERVATION.

Attaque d'épilepſie, produite par la préſence d'un vers. Par M. DESARNEAUX, Médecin de l'hôpital militaire de Saint-Macaire.

DANS les derniers jours de février 1763, un Matelot prêt à partir de Bordeaux pour les environs de Toulouſe, fut attaqué d'épilepſie; les vents contraires le retinrent dans la barque pendant vingt-quatre heures, ſans que pendant ce temps-là il reçut aucun ſecours de ſes camarades qui le prirent pour un poſſédé; il arriva enfin au port de cette ville, ou le maître de l'équipage, effrayé des hurlemens & des convulſions de ce malheureux le fit jeter précipitamment ſur le rivage, pour continuer ſa route.

J'étois par haſard ſur le port, & je me portai avec empreſſement vers ce malade pour le ſecourir s'il étoit poſſible; c'étoit un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, fort, vigoureux, qui éprouvoit une attaque d'épilepſie la plus terrible; il avoit le viſage meurtri,

---

(a) *Innumeræ obſervationes a probatiſſimis autoribus proditæ leguntur de vermibus in inteſtinis ſtabulantibus, admirandas motuum convulſivorum ſpecies excitantibus, ſive roſionibus ac vellicationibus inteſtinorum, ſive quia putridinoſum vaporem ſpargunt ac nervoſo generi inſinuant, ſi ſint mortui.* Hoff. opera, tom. III, de motibus convulſ. ſect. 1, cap. II, pag. 26.

enſanglanté, il ſe rouloit dans le limon, & il s'élançoit par intervalle à la hauteur de deux pieds; je le vis même pluſieurs fois au moment de ſe précipiter dans l'eau, ou de s'écraſer la tête contre les pierres.

J'eus peine à raſſurer les aſſiſtans, que la terreur avoit ſaiſi, & qui tous fuyoient; cependant je parvins à me faire entendre, & à faire tranſporter ce malade à l'hôpital: quand il fut mis dans un lit, je l'examinai encore plus attentivement, il avoit le pouls plein, dur, tendu & fébrile; ſes yeux étoient rouges, enflammés, les carotides étoient très-gonflées, la reſpiration gênée, la bouche écumante, le ventre tendu & météoriſé.

Après avoir pris les précautions néceſſaires pour la propre ſûreté du malade pendant les convulſions, je lui fis faire une ſaignée copieuſe du bras, je lui en fis faire une autre du pied quelques heures après, & elle fut encore répétée pendant la nuit; le lendemain matin on le reſaigna deux fois du pied & une fois de la jugulaire: quoique ces ſix ſaignées euſſent été copieuſes, cependant les forces n'en paroiſſoient guère abattues, le pouls étoit toujours tendu, les vaiſſeaux gonflés, & les convulſions n'en étoient pas diminuées; je fis conſéquemment réitérer la ſaignée de la jugulaire: cette dernière ſaignée fit un effet merveilleux; elle relâcha le pouls, elle éloigna les accès convulſifs, le viſage & les yeux devinrent moins rouges, moins enflammés; mais il ne fut pas poſſible encore de rien faire avaler à ce malade, ni de lui faire recevoir des lavemens.

Comme il n'y avoit ni plaie, ni contuſion à la tête, & que j'ignorois parfaitement ſi ce malheureux étoit habituellement épileptique, ou ſi c'étoit ſon premier accès, je me conduiſis avec circonſpection; & quoique je ſoupçonnaſſe la ſaburre des premières voies, comme

cauſe conjointe & aſſez familière aux matelots, j'attendis le relâchement pour donner quelque purgatif qui pût l'évacuer. La difficulté de la déglutition me décida pour le tartre ſtibié diſſous dans très-peu d'eau, & je lui en fis avaler, quoiqu'avec peine, quelques cuillerées: cette boiſſon excita dans le moment une toux violente & ſuffocative qui fit refouler la liqueur vers le nez; un quart-d'heure après, je fis réitérer la même doſe qui produiſit le même effet; ce qui me fit ſuſpendre ce remède pour quelque temps: l'après-midi les convulſions ceſſèrent entièrement, le pouls étoit petit, fugitif, la machine affaiſſée, le viſage d'une pâleur cadavéreuſe, à l'exception d'une rougeur ſur la pomette, de la largeur d'un pouce; les extrémités ſupérieures & inférieures étoient dans un relâchement complet, tandis que la reſpiration étoit très-difficile & ſtertoreuſe; le malade n'avoit aucune eſpèce de connoiſſance, enfin tout annonçoit un état apoplectique, que la tenſion convulſive du ſyſtème nerveux & muſculaire trop long-temps continuée, ou peut-être les ſaignées trop rapprochées & trop copieuſes, avoient déterminé. Le cas étoit trop preſſant pour ne pas revenir promptement à l'émétique que j'avois abandonné, mais il produiſit encore les mêmes effets; & comme j'avois remarqué que le peu de bouillon que le malade prenoit ne cauſoit point cette irritation, je tirai de cette particularité une induction naturelle pour donner le kermès dans l'huile d'amendes douces, afin d'oindre par ce moyen les parties trop ſenſibles de la gorge, & leur épargner un ébranlement dont elles étoient encore ſuſceptibles, & que l'émétique diſſous dans une petite quantité d'eau faiſoit reparoître.

L'effet fut tel que je l'avois prévu & deſiré, & cette boiſſon onctueuſe paſſa ſans trouble dans l'eſtomac; elle

commença même à exciter quelques naufées de bon augure, que je cherchai à développer par un peu d'eau tiède ; il s'enfuivit un peu de vomiffement : je doublai la dofe du même remède ; j'en facilitai l'effet par l'eau tiède ; il furvint un fecond vomiffement plus confidérable de matières gluantes, après lefquelles fortit un vers ftrongle, long d'un pied, gros, bien nourri, rouge & rempli de fang ; il vécut un demi quart-d'heure, & il n'en parut plus d'autre.

Dès l'inftant que ce vers fut forti, le malade revint à lui, le pouls fe rétablit, la tête fe dégagea, le mouvement des membres devint libre ; & à l'aide d'un purgatif ordinaire, qui fut donné le lendemain & qui n'entraîna point d'autres vers, ce malade fe trouva parfaitement rétabli, à une laffitude près qui ne fut que paffagère, & qui étoit la fuite des violentes & incroyables convulfions qu'il avoit éprouvées : il fut même en état trois ou quatre jours après, de continuer fon voyage à pied.

Lorfque ce malade fut tranquille, je l'interrogeai avec douceur & avec intérêt ; il perfifta à m'affurer que jamais il n'avoit éprouvé d'attaque d'épilepfie, ni rien qui en approchât, mais que quelques jours avant celui dont je viens de faire la defcription, il avoit fenti à la région de l'eftomac une douleur lancinante affez vive pour lui arracher les hauts cris ; cette douleur ceffoit bientôt pour reparoître de nouveau quelques inftans après. Cette épilepfie étoit donc occafionnée & fomentée par la feule préfence de ce vers, puifque tous les fymptômes cefsèrent dès qu'il fut forti *(a)* ; mais ils ne furent peut-être

---

(a) Epilepfiam & convulfiones promovent vermes, aliæque materies inteftina laceffentes. Lieutaud, Synopfis med. tom. I, pag. 578.

Hoffmann fait mention d'une attaque d'épilepfie occafionnée par des vers. *Hoffm. oper. tom. III, de epilep. pag. 19.*

auſſi vifs & auſſi dangereux que parce que la pléthore ſe joignit à cette cauſe : ainſi les ſaignées furent indiſpenſables, & ſans leur ſecours on ne fut peut-être jamais parvenu à relâcher ſuffiſamment les ſolides pour permettre l'introduction d'aucun remède dans l'eſtomac, tant l'irritation & la convulſion étoient exceſſives (*b*).

NEUVIÈME OBSERVATION.

Convulſions occaſionnées par des vers, dont on calmoit ſenſiblement la violence par le ſon du violon & par le chant. Par LE MÊME *Médecin.*

Je fus appelé le 10 janvier 1763, en conſultation chez les Prêtres de la Doctrine-Chrétienne de Cadillac, pour un Penſionnaire âgé de treize à quatorze ans, d'un bon tempérament & très-vif, que M. Dutoya, Médecin de cette ville & de cette maiſon, traitoit.

Dès ſon entrée dans le penſionnat, on s'étoit aperçu de quelque choſe d'irrégulier dans les geſtes & dans le maintien de ce jeune homme ; mais on s'étoit perſuadé que c'étoit l'effet de la timidité, ou un défaut de contenance : quelque temps après on remarqua qu'il faiſoit d'inutiles efforts pour contenir l'inſtabilité de ſa main quand il écrivoit ; mais on n'apporta pas toute l'attention qu'on auroit dû à cet évènement qu'on regarda comme paſſager ; depuis cette époque les choſes allèrent toujours en croiſſant & le mal enfin ne put plus ſe cacher.

(*b*) *Nota.* Dans le traitement des maladies convulſives, on n'a peut-être pas aſſez d'égard aux vers qui les produiſent ou les fomentent : cependant on voit quelquefois dans la pratique, chez les enfans ſur-tout, des accès épileptiques cauſés uniquement par les vers.

Le 3 janvier, les convulſions étoient générales, le malade ne pouvoit ſe tenir un inſtant dans la même ſituation; on appela ſon Médecin qui ne lui trouva pas de fièvre, ſon viſage étoit ſeulement animé, & d'une couleur de roſe aſſez vive; le bras gauche étoit agité d'un mouvement convulſif perpétuel, qui paroiſſoit meſuré, & comme cadencé: ce malade étendoit d'abord le bras en dehors, il le portoit enſuite ſur la poitrine & de-là ſur le front, & la répétition de ces mouvemens étoit conſtante & uniforme: les convulſions des autres membres étoient au contraire irrégulières, & ſe faiſoient en tous ſens; elles étoient quelquefois ſi violentes & ſi extraordinaires, qu'il falloit deux hommes vigoureux pour le contenir dans ſon lit; la tête néanmoins étoit libre & ſans douleur, de l'aveu du malade, & toutes les fonctions d'ailleurs ſe faiſoient parfaitement.

Le lendemain, ce jeune homme éprouva une difficulté extrême à parler; ſa langue étoit dans une convulſion continuelle, qui ne lui permettoit pas d'articuler de ſuite une parole; il étoit en même temps d'un appétit vorace, & il avaloit ſes alimens ſans preſque les mâcher, cette action étoit accompagnée d'un ris vraiment ſardonique.

On avoit débuté par ſaigner le malade du bras, par le purger; on lui avoit donné les vermifuges & les narcotiques, en même temps qu'on lui faiſoit prendre les bains domeſtiques: la ſaignée du pied fut enſuite décidée, & l'on étoit fort embarraſſé pour la faire, par la violence & la continuité des convulſions, quand par haſard un penſionnaire ſe mit à chanter; alors on aperçut une eſpèce de calme très-ſenſible, qui ſe ſoutint tant que ce penſionnaire qu'on avoit fait venir auprès du lit du malade continua à chanter; cela fit naître l'idée d'eſſayer le ſon des inſtrumens, on joua du violon, & les

mouvemens convulſifs devinrent encore moindres, & s'appaisèrent au point de permettre la ſaignée du pied, qui ſe fit avec beaucoup de tranquillité.

Mais à peine avoit-on ceſſé de jouer du violon, que les convulſions reprirent avec le même ordre & la même vivacité; elles diminuèrent encore quand on reprit l'inſtrument, & le bras gauche cadençoit l'air qu'on jouoit: on répéta pluſieurs fois cette épreuve, toujours avec le même ſuccès.

Après avoir ſaigné ſuffiſamment ce malade, pour n'avoir plus rien à appréhender de la pléthore, & avoir évacué les premières voies, tant par les vomitifs que par les purgatifs les plus ſtimulans, nous convinmes d'employer obſtinément les bains, les relâchans, les calmans, les narcotiques & les anti-ſpaſmodiques auxquels nous joignimes les vermifuges; mais tous ces ſecours furent inſuffiſans & infructueux; l'agitation devint de jour en jour plus conſidérable: les huileux furent enſuite prodigués, & on leur aſſocia les vermifuges les plus forts & les plus accrédités, entr'autres la poudre de valerianne ſauvage; ce fut en vain, les convulſions ſe ſoutinrent & même redoublèrent, la fièvre s'alluma, & ce pauvre jeune homme finit enfin ſa triſte carrière le 21 du même mois, après avoir conſervé ſa connoiſſance juſqu'au dernier moment, & avoir perſiſté à dire qu'il ne ſouffroit aucune douleur. Comme il étoit à l'agonie, un ver ſe préſenta, on le tira tout vivant, & cet inſecte ne mourut que cinq quarts d'heure après; l'ouverture du cadavre nous en découvrit encore ſept de la longueur du tiers du bras; il s'étoient nichés ſur la fin de l'*ileum* & dans les gros inteſtins qu'ils avoient irrité vivement, comme il le parut par l'état de phlogoſe & d'inflammation très-diſtincte; la tête étoit en bon état, ainſi que tous les

autres viſcères; ils étoient ſeulement flétris, ce qui n'étoit pas étonnant vu le maraſme auquel le jeune homme étoit réduit.

Le chant & les inſtrumens ont continué à procurer du calme à ce malade juſqu'à ſa mort, ce qui eſt un phénomène caractériſtique de ſa maladie, qu'on ne peut guère rapporter aux vers. S'il eût habité les campagnes de la Pouille, on pourroit l'attribuer à la piqûre de la tarentule; mais cette maladie a commencé en hiver, & dans cette ſaiſon la tarentule ſe tient cachée dans les ſouterrains, & elle n'en ſort que quand le Soleil a échauffé la terre : ainſi quand même on ſuppoſeroit qu'il en exiſte dans ce pays, elle n'auroit pu exercer ſon action, qui au ſurplus eſt affoiblie & devient nulle quand la tarentule eſt tranſportée du climat qui lui eſt propre à un autre plus tempéré. D'ailleurs ce malade n'avoit ſur tout ſon corps aucune bleſſure, aucune contuſion, aucune piqûre qu'on pût rapporter à cet accident.

DIXIÈME OBSERVATION.

Colique du bas-ventre occaſionnée par une quantité prodigieuſe de vers contenus dans la partie inférieure du colon & dans tout le cœcum, qui bouchoient exactement ces deux inteſtins. Par M. CAMPENON., Médecin de Tonnerre.

UN homme âgé de quarante-huit ans ou environ, d'un tempérament fort & vigoureux, accoutumé à une vie laborieuſe & pénible, & ne vivant que de ce qu'il gagnoit de ſon travail journalier, reſſentit le 31 décembre 1763 ſur le ſoir, de violentes douleurs dans le bas-ventre, accompagnées de fréquentes envies de vomir. Il ne rendoit par le vomiſſement que des matières glaireuſes & bilieuſes en petite quantité; les lavemens qu'on

qu'on lui donna dans la nuit, ne lui procurèrent ni soulagement ni évacuation. Je le vis le lendemain matin, & je le trouvai dans un abattement excessif; il éprouvoit des inquiétudes & des jactations du corps continuelles; le ventre étoit tendu, douloureux, sur-tout l'hypocondre droit, le pouls étoit petit & très-affoibli: je craignis dès-lors que l'inflammation n'eût déjà trop fait de progrès & n'eût dégénéré en gangrène, & je portai sur cette maladie le pronostic le plus fâcheux. J'avois auparavant visité scrupuleusement ce malade, pour voir s'il n'y avoit point hernie avec étranglement; mais tout à cet égard étoit dans l'état naturel. J'insistai beaucoup sur les lavemens émolliens, sur les potions huileuses, sur les fomentations émollientes & sur les bains, présumant que cette colique pouvoit être occasionnée par un *volvulus*, ou par des matières fécales endurcies qui bouchoient le passage intestinal & gênoient étrangement la circulation; tous ces secours furent inutiles: je fus même obligé de faire retirer promptement le malade du bain, par une foiblesse excessive qui lui survint, accompagnée de sueurs froides de très-mauvais augure. Cet accident se calma néanmoins par la chaleur du lit, & il y eut quelques instans de tranquillité; mais les douleurs bientôt reparurent avec encore plus de violence, & elles ne cessèrent qu'au moment de la mort. Cette maladie n'a duré que vingt-quatre heures: le lendemain je fis faire l'ouverture du cadavre, & je trouvai dans la partie inférieure du colon & dans le *cæcum* une pelotte de vers entortillés les uns dans les autres, qui formoient une masse qui remplissoit exactement la capacité de ces intestins; ils avoient été si distendus & si irrités par ces animaux, qu'il en avoit résulté l'inflammation & la gangrène. Ces vers qui étoient longs de cinq à six

pouces & gros comme le tuyau d'une plume, étoient au nombre de trois cents soixante-sept; ils paroissoient tous de la même taille & de la même grosseur, de sorte qu'on auroit pu croire qu'ils étoient tous nés en même temps.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur la perte totale & subite de la parole, suivie d'un bégayement considérable, occasionnée par les vers. Par M. DE HORNE, Médecin des camps & armées, ancien premier Médecin des hôpitaux militaires.

On sait assez tous les phénomènes que les vers contenus dans l'estomac & dans les intestins ont coutume de produire, & leur variation est presque infinie: les syncopes, les coliques, les vomissemens perpétuels, les ulcères, le marasme, sont observés tous les jours; mais la paralysie de la langue, la perte conséquente de la parole, un bégayement subséquent, est un fait plus rare & qui mérite l'attention des Médecins.

Le nommé *Gaspard Barlet*, natif de Belley en Bugey, soldat au régiment de Navarre, âgé d'environ vingt-six ans, entra à l'hôpital militaire de Verdun le 16 octobre 1763, attaqué d'une fièvre continue avec redoublemens: les maux de tête étoient excessifs, ainsi que les douleurs d'estomac; des envies de vomir continuelles aigrissoient ces douleurs, & elles ne cédèrent, non plus que la fièvre, qu'aux saignées réitérées du bras & du pied, à l'émétique pris en grand lavage & continué plusieurs jours de suite, auquel on joignit ensuite les purgatifs appropriés. Le malade paroissoit guéri le 18 du même mois, quand des mouvemens convulsifs dans les muscles, des soubresauts aux tendons, & une agitation

également convulſive aux lèvres, firent craindre que malgré l'abondance des évacuations, il ne ſe fut fait une métaſtaſe de la maladie au cerveau: les ſaignées & les ſédatifs calmèrent ces nouveaux accidens, & les rendirent bientôt nuls; & le malade, après avoir de nouveau été purgé le 22, ſembla entrer en convaleſcence, & en donna les ſignes les moins équivoques juſqu'au 31 du même mois. Alors, ſans aucun accès de fièvre, ſans aucun mouvement convulſif, ſans aucun délire, enfin ſans aucune cauſe manifeſte & apparente, ce malade parut avoir une grande difficulté d'articuler les ſons: comme les nerfs & les tendons avoient été précédemment attaqués de ſpaſmes, je jugeai ce nouvel accident du même genre, & je le traitai conſéquemment: je fis faire ſur-tout de fréquentes embrocations à la nuque avec l'onguent *martiatum* & l'eſprit volatil de corne de cerf; le ſuccès parut répondre à mes eſpérances à cet égard, le malade ayant totalement recouvré la liberté de parler comme auparavant; mais le 23 novembre, je m'aperçus que le mal n'étoit que pallié, ce ſoldat ayant perdu de nouveau totalement la parole: d'auſſi fréquentes récidives étoient faites pour inquiéter; & comme il ne ſubſiſtoit pas la moindre trace des convulſions antécédentes, je n'héſitai pas à donner un vomitif même aſſez violent; l'effet de ce remède fut très-remarquable; & parmi les matières rendues par le vomiſſement, on vit paroître une pelotte très-groſſe de vers grêles & longs qui ſembloient repliés ſur eux-mêmes; d'autres vers de même eſpèce, tous vivans, ſuccèdèrent aux premiers, & alors le malade commença à bégayer, mais ſans qu'il fut poſſible de diſtinguer aucuns ſons articulés : après un purgatif moclique, je le mis à l'uſage d'un apozème vermifuge & de l'élixir de propriété; il continua à vomir des

vers, & à mefure que cette éjection avoit lieu, les fons de voix devenoient plus fenfibles & mieux articulés. Je réitérai ce purgatif encore deux fois fans qu'il parut dans les felles aucune efpèce de vers ; enfin la parole rétablie à l'ordinaire, le vomiffement & les douleurs abfolument ceffés, le malade fut jugé parfaitement guéri, & comme tel il fortit de l'hôpital le 16 décembre de la même année, fans avoir depuis éprouvé le plus léger accident.

Ce phénomène déjà obfervé par Antoine Benoift, par Petrus Foreftus, par Paulin, au rapport de M. Andry ; & par M. Andry lui-même, dans fon Traité de la Génération des vers dans le corps humain *(a)*, ne peut s'expliquer que par la correfpondance fympathique des nerfs : on comprend par-là que les vers ayant irrité vivement l'orifice fupérieur de l'eftomac par leurs piqûres, ils ont dû exciter un mouvement de fpafme & de convulfion aux nerfs qui y font répandus & qui forment à cet orifice le plexus coronaire, ou l'expanfion des nerfs ftomachiques antérieur & poftérieur : ces mouvemens convulfifs communiqués à l'œfophage, au larinx, au pharinx, fe font aifément portés jufqu'au rameau lingual du nerf maxillaire & jufqu'au grand nerf hippoglofe de la neuvième paire, ce qui a produit à la langue un vice du même genre, qui a augmenté infenfiblement jufqu'au point d'intercepter le paffage aux efprits animaux ; d'où eft réfulté la paralyfie momentanée de la langue & la perte de la parole, qui naturellement eft revenue dès que la caufe déterminante a ceffé, n'y ayant en effet aucun vice local dans l'organe de la voix & de la parole.

(a) Chap. IV, art. II, *pag. 109.*

Cette obſervation a encore ceci de particulier ſur celles qui paroiſſent avoir avec elle quelque conformité; c'eſt que les ſaignées & les anti-ſpaſmodiques ont abſolument calmé les ſymptômes à meſure qu'ils ſe préſentoient, quoique la cauſe exiſtât toujours, & que ces remèdes lui fuſſent abſolument étrangers; c'eſt que cette cauſe, c'eſt-à-dire la multitude de vers contenus dans l'eſtomac, a réſiſté aux vomitifs & aux purgatifs les plus énergiques donnés dans le commencement de la maladie, quoique ce ſoit aux mêmes remèdes qu'on ait dû depuis leur éjection totale; ce qui doit confirmer de plus en plus les Médecins, dans la pratique d'inſiſter long-temps ſur le même remède quand il eſt bien indiqué, ſans varier au gré de leurs malades ou de leur inconſtance.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Affection mélancholique occaſionnée par des vers. Par M. DE LONGIS, Chirurgien-major de l'hôpital de Bouillon.

UNE fille âgée de vingt-quatre ans, d'une complexion délicate, exceſſivement pâle, quoiqu'aſſez bien réglée, éprouvoit depuis quelque temps un mal-être général : elle avoit des goûts bizarres, & elle ne pouvoit reſter en place tant elle étoit agitée; ſa vie ſe paſſoit dans un mouvement perpétuel ſans aucune détermination préciſe; ſes idées étoient également variables & changeantes; elle éprouvoit de fréquentes palpitations, des mouvemens convulſifs inattendus; elle avoit les yeux hagards, fixes & ſouvent immobiles; elle faiſoit des geſtes & des contorſions qui ſurprenoient tous les aſſiſtans; elle éprouvoit en outre une toux sèche & fréquente : tous ces ſymptômes étoient accompagnés d'une mélancholie

insurmontable ; les idées étoient continuellement les plus noires & les plus tristes, & il y avoit tout à craindre de la persévérance de ces maux, pour lesquels je ne crus rien de plus propre qu'une abondante boisson d'eau de poulet & de veau, qui devoit servir au moins de préparation à des remèdes plus efficaces & plus positivement indiqués. Mais au bout de six jours de l'usage de ces simples délayans, cette malade rendit par les selles plus de quinze cents vers cucurbitins ; je la purgeai ensuite, je lui fis prendre de l'huile d'amendes douces, & je la mis à l'usage de la tisane de fougère mâle, dans laquelle je faisois bouillir une once de vif-argent passé au chamois : cette tisane, jointe à un opiat composé d'œthiops minéral, d'extrait d'absinthe, de coralline & de *semen contra*, lui fit rendre encore plus de deux mille vers pareils aux premiers; à mesure qu'ils s'évacuoient, les symptômes décrits diminuoient ; ils disparurent ensuite totalement, & la santé enfin se rétablit parfaitement, quand l'évacuation de ces animaux fut totale & complette.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Mal de tête opiniâtre guéri par la sternutation d'un vers. Par M. PEISSON, Médecin de l'hôpital de Belley en Bugey.

UNE demoiselle âgée de dix-huit ans, jouissant d'une bonne santé & parfaitement règlée, revint en cette ville, de la campagne, où elle éprouvoit depuis un mois un mal de tête qui augmentoit tous les jours : cette douleur étoit si considérable, qu'elle ne pouvoit supporter la lumière, ni le moindre bruit; elle ne dormoit ni le jour ni la nuit. Je l'interrogeai pour savoir si elle ne s'étoit pas exposée trop long-temps & trop inconsidérément

au ſoleil, ſi elle n'avoit point fait quelque chute, ou enfin s'il ne lui étoit point arrivé quelque ſuppreſſion à laquelle on pût rapporter ſon mal de tête; mais ſa réponſe ne m'apprit abſolument rien ſur la cauſe de ſa maladie; elle n'avoit éprouvé aucuns des accidens détaillés, & elle ne ſe plaignoit d'ailleurs d'aucun dérangement d'eſtomac; nulle amertume dans la bouche, nulle nauſée ne la fatiguoit; elle avoit le ventre libre, & aucune de ſes fonctions ne paroiſſoit altérée. Dans cette incertitude je ne conſultai que le pouls & les forces, & j'ordonnai une ſaignée du pied, & pour le lendemain une purgation; mais malgré ces remèdes, la douleur qu'elle rapportoit principalement aux ſinus frontaux, croiſſoit de jour en jour: les ſangſues appliquées derrière les oreilles, les véſicatoires à la nuque ne réuſſirent pas mieux, & les bains de pieds furent également inutiles. Je lui fis enſuite reſpirer de l'eau de ſauge qui parut la ſoulager, ce qui me détermina à lui faire auſſi reſpirer la vapeur du vinaigre; j'en arroſai des briques rougies au feu, & je dirigeai principalement cette fumigation vers les narines & la bouche; elle excita au bout d'un quart-d'heure, un éternuement qui fit ſortir de la narine droite un petit vers aigu, de la longueur de trois pouces, de la groſſeur d'une aiguille, qui s'entortilloit en forme de bague; à peine ce petit vers fut-il ſorti, que la malade moucha quelques gouttes de ſang, & ſe trouva totalement délivrée de ſon mal de tête.

Comme elle n'avoit fait aucun effort pour vomir, il ne paroît pas que ce vers ſoit venu de l'eſtomac ni qu'il ait pu aiſément enfiler les foſſes naſales; il eſt plus probable qu'en flairant quelques fleurs, cette demoiſelle ait aſpiré un œuf qui, enfermé dans les plis de la membrane pituitaire, y eſt éclos, & y a pris ſon accroiſſement.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Épanchement de sérosité dans le bas-ventre, dans laquelle nageoient des vers longs, &c. Par M. MARMION, Médecin de l'hôpital de Grenoble.

LE nommé *Louis Chabert,* natif de Saint-Vincent près Grenoble, âgé de quinze ans, étoit à la veille de sortir de l'hôpital parfaitement guéri de l'opération de la taille qu'on lui avoit faite avec succès, quand il lui survint une fièvre putride vermineuse qui le conduisit au tombeau: en vain on employa les évacuans & les altérans indiqués par la maladie, en vain on lui donna les vermifuges les plus énergiques, rien ne réussit; & malgré le vomissement de six vers assez longs & l'éjection de plusieurs autres par les selles, le malade mourut le onzième jour de sa maladie.

Je procédai le lendemain à l'ouverture de son corps; le ventre étoit prodigieusement tendu, & toute la peau étoit jaune, comme s'il y avoit eu ictère: les tégumens & les muscles du bas-ventre ayant été ouverts, on aperçut un épanchement de sérosité jaunâtre, dans laquelle nageoient deux vers assez longs, un troisième qui avoit percé l'intestin *ileum*, étoit prêt à suivre la même route: dans ce même intestin, on observa un *volvulus* très-considérable. Je fis ensuite ouvrir les intestins dans toute leur longueur, & je remarquai des excoriations sensibles dans tous les grêles: ces excoriations paroissoient avoir été produites par la piqûre des vers qu'on y trouva; les gros intestins n'en contenoient aucuns & n'étoient point altérés. Par l'examen que je fis faire de la vessie, la plaie qui y avoit été faite pour l'extraction de la pierre étoit parfaitement cicatrisée, & je n'y remarquai aucune espèce d'altération.

CHAPITRE

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE QUELQUES MALADIES DE L'ŒSOPHAGE, DE L'ESTOMAC ET DU CANAL INTESTINAL.

LES parties deſtinées à la déglutition & à la digeſtion des alimens, ſont très-intéreſſantes à la ſanté; la nutrition dépend de leur bon état, & la vie tient eſſentiellement au mécaniſme admirable qui aſſure cette réparation journalière : les maladies du canal inteſtinal demandent donc la première attention du Médecin, & on ne peut trop ſouvent mettre ſous ſes yeux les faits qui les contaſtent, & qui par leur rareté ou par leur importance, méritent le plus d'être obſervés.

Celui que rapporte M. Charolais, Médecin de Châlon-ſur-Saône, eſt aſſez inſtructif *(a)*; il prouve qu'il ne faut pas toujours s'obſtiner à faire deſcendre dans l'eſtomac, les corps engagés dans l'œſophage; que les moyens violens qu'on emploie pour y parvenir, ſont quelquefois inſuffiſans, & produiſent preſque toujours une inflammation dangereuſe; mais peut-on dire que l'émétique donné pour faire ſortir ces corps étrangers par le vomiſſement, ſoit lui-même ſans danger; & ne faudroit-il pas plutôt préférer les inſtrumens de la chirurgie pour en procurer l'extraction! C'eſt ce que les expériences répétées de M.rs de Bauve & Recollin, tous deux Maîtres en chirurgie de Paris, paroiſſent confirmer.

(a) Obſervation 11.e

La troisième observation du même Médecin, doit effrayer ceux qui donnent l'émétique trop légèrement, & qui ne connoissant que l'action première de ce remède, ne prévoyoient point celles qu'il exerce secondairement sur tous les organes des secrétions ; c'est quelquefois la plus intéressante pour la solution des maladies; mais elle est dangereuse quand les engorgemens déjà formés sont trop anciens ou trop considérables ; elle le devient encore davantage quand la dose du remède est relativement trop forte. Il faut voir dans l'observation rapportée les accidens terribles survenus à un émétique donné inconsidérément dans un accès de colique : cet exemple est frappant & doit faire impression. Les trois observations suivantes *(b)*, présentent des effets dissemblables produits par la même cause : on sait que l'huile de vitriol & l'eau-forte sont des caustiques qui brûlent tout ce qu'ils touchent ; ainsi il n'est pas étonnant que l'œsophage, l'estomac & le pylore, dans lesquels ils avoient été introduits, aient été aussi vivement enflammés, & que la gangrène ait été la suite de ces poisons corrosifs dans les deux premiers malades : ces observations ne sont même intéressantes que par la disparité des symptômes ; mais on sera toujours surpris de voir le troisième malade échapper à ce malheur, & tout l'effet de l'eau-forte se concentrer à la bouche, quoique l'œsophage & l'estomac aient dû au moins le partager *(c)* : l'explication que M. de Horne nous donne de ce phénomène est aussi satisfaisante qu'elle le peut être ; elle est d'ailleurs justifiée par l'évènement.

(b) Les IV^e^, V.^e^ & VI^e^.

(c) On lit dans les Éphémerides d'Allemagne, qu'une servante ayant bu de l'eau-forte par méprise, se garantit des suites funestes de ce poison par une boisson copieuse d'eau fraîche. *Obs. LIV, page 88, ann. II.*

Les tumeurs ſchirreuſes qui bouchent le pylore, le duodenum, & interceptent le paſſage ultérieur des alimens, ſont une cauſe de vomiſſemens très-connue, & ſouvent inſurmontable: les obſervations de M.[rs] Marmion & Bonafos *(d)* confirment cette vérité; elles ſont d'autant plus utiles, qu'elles développent le progrès de cet obſtacle, & font voir que quand le mal eſt ancien, il eſt au-deſſus de l'art. Si l'obſtruction du pylore eſt dangereuſe, ſi elle n'admet preſque jamais qu'une cure palliative, celle du *cæcum* ne l'eſt guère moins; elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle eſt quelquefois difficile à connoître & que la cauſe en eſt plus cachée; il eſt cependant aſſez rare d'en trouver de pareilles à celles que rapportent M. le Teneur, Médecin de Saint-Denys, & M. Bonafos, Médecin de Colioure *(e)*, & les perſonnes qui ſont aſſez gourmandes pour avaler les noyaux de cériſes & de prunes, doivent trembler en les liſant. La première de ces obſervations fait voir en outre le danger des balles de plomb qu'on avale quelquefois pour ſe guérir de la colique: quand la cauſe de cette maladie eſt un obſtacle au *cæcum*, les balles de plomb ne peuvent que l'augmenter, la rendre plus rébelle & même incurable; l'inflammation, la ſuppuration & la gangrène ſont les ſuites preſque néceſſaires de cette imprudence *(f)*.

(d) La VIII.[e] & la IX.[e]

(e) La XI.[e] & la XII.[e]

(f) On rapporte dans les Éphémérides d'Allemagne, qu'une femme affligée d'une hernie, qui ſouffroit des douleurs de colique aſſez vives, mourut pour avoir pris du mercure crud, par le conſeil d'un Charlatan, *pag. 46, obſ. CCXXXVIII, ann. V.*[e]

M. Boncerf, Médecin d'Étampes, rapporte une obſervation ſur le *cholera morbus*, qui conſtate le danger de l'adminiſtration du mercure crud dans cette maladie.

La colique de Poitou métallique eſt trop connue, & ſa curation par les mocliques a des ſuccès trop conſtans, pour avoir beſoin d'être répétée ni préconiſée; mais la comparaiſon que fait M. Euſtache, Médecin de Condé, de cette méthode avec celle des adouciſſans & des relâchans, eſt d'autant plus inſtructive, qu'il a éprouvé l'inſuffiſance de la dernière, à laquelle il avoit d'abord donné la préférence, & qu'il a été obligé de recourir à l'autre pour établir & conſtater la guériſon.

Quoiqu'on ſoit actuellement convaincu que la colique de Poitou végétale, reſſemble à la colique de Poitou métallique par ſes ſymptômes, par ſa terminaiſon malheureuſe & par ſa curation; il n'eſt pas moins conſolant de pouvoir juſtifier cette analogie par l'obſervation.

Il eſt également utile de bien connoître la cauſe de cette colique végétale pour pouvoir s'en préſerver: M.rs Pinard & Boiſduval, Médecins de l'hôpital de Rouen, & M. de Polinière, Médecin de celui de Vire *(g)* ſont d'accord ſur la cauſe de cette étrange maladie; ils la rapportent au trop d'acidité qu'acquiert le cidre en vieilliſſant, ou à ſa mauvaiſe qualité primitive: cette acidité ſe communique aux humeurs qui tapiſſent l'eſtomac & les inteſtins, & s'identifie, pour ainſi dire, avec elles; de ſorte qu'il en réſulte un *gluten* acrimonieux & cauſtique qui irrite & picote le genre nerveux, & occaſionne des ſpaſmes, & des convulſions continuelles; ces humeurs dégénérées ſont ſi fixement attachées aux parois des inteſtins, qne pour les ébranler, il faut employer les remèdes ſtimulans les plus énergiques, qui en ſollicitant puiſſamment les fibres, les obligent à s'en débarraſſer & à les évacuer, ſoit par le vomiſſement ou par les ſelles.

(g) Obſerv. XIII & XIV.

Mais un remède efficace & particulier à cette fâcheuſe maladie, & qui la diſtingue de la colique métallique, c'eſt le changement d'air: ce changement influe ſi puiſſamment ſur les malades & ſur la maladie, qu'il accélère & détermine très-promptement la guériſon, & qu'il prémunit contre les rechutes qui ne ſont que trop ordinaires, & qui produiſent à la fin la paralyſie.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Angine inflammatoire avec gonflement exceſſif de la langue qui ſortoit hors de la bouche & menaçoit de ſuffocation. Par M. CHAROLAIS, Médecin de l'hôpital de Chal'on-ſur-Saône.

AU mois de mars 1766, on amena à l'hôpital de cette ville, un homme de la campagne, que je ne pus enviſager qu'avec douleur & avec effroi: la langue lui ſortoit de la bouche de plus d'un pouce & demi; elle avoit près d'un pouce d'épaiſſeur, & rempliſſoit ſi exactement toute la bouche qu'elle touchoit dans toute ſon étendue à la voûte du palais: non-ſeulement il ne lui étoit pas poſſible d'avaler aucune eſpèce d'aliment; mais il avoit la reſpiration très-gênée; il ne pouvoit articuler un ſeul mot; il avoit le viſage livide, les yeux enflammés & ſaillans, le pouls dur, mais petit & vif; je compris aux ſignes qu'il fit à mes queſtions, qu'il y avoit huit jours qu'il étoit dans cette triſte poſition.

Comme le ſujet étoit jeune & qu'il paroiſſoit d'ailleurs bien conſtitué, je m'occupai d'abord à diminuer l'engorgement des amygdales & de tout le détroit de la gorge, pour prévenir le dépôt ou la gangrène; je fis faire conſéquemment & preſque coup ſur coup pluſieurs ſaignées du bras, le ſoir j'en fis faire une du pied: la

nuit parut un peu moins mauvaiſe que les précédentes, & ſi le malade n'avaloit pas mieux, il paroiſſoit du moins plus à l'aiſe du côté de la reſpiration, le pouls ſe trouvoit auſſi plus dégagé quoique toujours aſſez dur. Je fis réitérer le lendemain la ſaignée du pied, & dans l'intervalle de ces ſaignées je faiſois donner des lavemens, tantôt ſimples, tantôt purgatifs & quelquefois avec le vin émétique trouble; & les évacuations qu'ils produiſoient parurent avoir un peu diminué le volume de la langue. Je faiſois porter du bouillon juſque dans le fond de la gorge, par le moyen d'une ſeringue; mais quoiqu'il en paſſât un peu, le malade rejetoit le ſurplus avec effort, c'eſt pourquoi je pris le parti de les lui faire adminiſtrer depuis en lavement, & je ſoutins aſſez bien les forces par ce moyen, que la connoiſſance des glandes & vaiſſeaux abſorbans, dont ſont parſemés les gros inteſtins, doivent faire regarder en ce cas comme avantageux & ſecondaire.

Je fis en même temps appliquer à la nuque un véſicatoire que j'eus attention de faire ſuppurer long-temps, & cet écoulement ſoulagea conſidérablement le malade: la langue avoit beaucoup perdu de ſon volume, & revenoit inſenſiblement à ſon état naturel; je joignis à ce remède de fréquens gargariſmes avec la décoction d'orge, de fleurs de mauve, d'*hippericum* & de miel de Narbonne, que je rendois ſtimulans en y ajoutant le ſel ammoniac & l'eau-de-vie pour exciter plus puiſſamment les glandes à ſe dégorger d'une humeur extrêmement gluante qui les accabloit: je leur en ſubſtituois enſuite d'autres plus doux pour corriger l'impreſſion de chaleur que les premiers pouvoient laiſſer à la gorge; je ne négligeai pas non plus les cataplaſmes émolliens & réſolutifs que je faiſois renouveler toutes les trois heures.

Par ces moyens, je parvins à diminuer l'étranglement & à rendre la déglutition moins difficile; mais une partie de la boiſſon refluoit toujours vers les foſſes naſales. Je ſoupçonnois un dépôt, mais je le trouvois bien lent à paroître, le malade étant déjà à ſon dix-huitième jour depuis ſon entrée à l'hôpital.

De fréquens ſoulèvemens d'eſtomac, annonçoient l'embarras des premières voies, & les lavemens avoient procuré l'éjection de pluſieurs vers : ainſi, tant pour ſatisfaire à cette indication, que pour favoriſer la rupture du dépôt qui me paroiſſoit devoir exiſter, je me déterminai à donner quelques grains de tartre ſtibié dans du bouillon ; mais ce remède ne procurât aucun vomiſſement, il fit tout ſon effet par les ſelles : le malade fut conſidérablement évacué, & il rendit neuf vers blancs de différentes grandeurs. Trois ou quatre jours après, on s'aperçut qu'il ſe formoit une tumeur à la partie antérieure du cou ; j'y fis appliquer des cataplaſmes d'oignon & de ſain-doux : au bout de huit jours, elle fut en état d'être ouverte, il en ſortit une quantité prodigieuſe de pus bien conditionné. Cette évacuation acheva de rendre la déglutition facile, & le malade de jour en jour reprenoit ſes forces & ſa première ſanté ; il ſortit enfin de l'hôpital parfaitement guéri, après avoir été purgé deux ou trois fois.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur un morceau de viande & de linge engagés dans l'œſophage & rejetés par le vomiſſement excité par l'émétique. Par LE MÊME Médecin.

Un jeune homme de la campagne, convaleſcent d'une grande maladie, avala avec avidité & précipitation un

aſſez gros morceau de viande mal cuite, qui s'arrêta dans le commencement de l'œſophage ; il fit tous les efforts imaginables pour le rejeter & pour le faire tomber ſans pouvoir en venir à bout : il envoya chercher le Chirurgien, qui n'imagina pas d'autres moyens que de le pouſſer en avant avec une baguette dont il avoit garni le bout avec un petit morceau de linge ; mais ſes efforts furent vains, & il fut obligé de retirer ſa baguette dont le linge s'étoit détaché & étoit reſté avec le morceau de viande ; ce qui augmenta encore l'embarras & la perplexité de ce jeune homme. La fièvre ſe mit bientôt de la partie ; la déglutition devint très-difficile, pour ne pas dire impoſſible : la reſpiration étoit laborieuſe & contrainte, & il faiſoit des efforts inutiles & continuels pour vomir. Je fus alors appelé pour le voir, & il ne pût m'expliquer ſon accident que par ſignes, car la parole étoit également interceptée, ainſi que la déglutition ; & dès que la boiſſon étoit parvenue juſqu'à l'étranglement, elle refluoit vers la bouche & les foſſes naſales.

Je préſumai que l'inflammation étoit commune à l'œſophage & à la trachée-artère, par la difficulté qui exiſtoit, de parler, de reſpirer & d'avaler : d'ailleurs, les yeux étoient enflammés & faillans, tous les tégumens du cou & de la poitrine tuméfiés, le pouls dur & ferratil. Je fis conſéquemment preſſer les ſaignées, en même temps qu'on appliquoit ſur les parties tuméfiées des fomentations émollientes, & qu'on eſſayoit de faire paſſer du petit-lait, des émulſions & de l'huile d'amendes douces. Ces moyens calmèrent un peu l'inflammation & diminuèrent la violence de la fièvre ; c'eſt pourquoi je crus devoir tenter quelques grains d'émétique dans une potion huileuſe, afin de ſoulever l'eſtomac & d'exciter

d'exciter un vomiſſement ſalutaire capable d'ébranler ces corps étrangers.

Le malade avoit à peine pris la ſixième cuillerée de cette potion qu'il vomit abondamment de la bile & des matières glaireuſes, qui entraînèrent le morceau de linge & la viande *(a)*. Je fis alors ceſſer la potion, & je preſcrivis une boiſſon copieuſe adouciſſante avec le petit lait & le miel ; les accidens ſe calmèrent peu à peu, & l'inflammation n'eut aucune ſuite fâcheuſe ; de ſorte que ce malade ſortit de l'hôpital parfaitement guéri trois ſemaines après y être entré.

TROISIÈME OBSERVATION.

Cholera morbus *occaſionné par l'émétique donné inconſidérément. Par* LE MÊME *Médecin.*

UNE femme de trente-ſix à quarante ans, étoit ſujette depuis trois ans à des coliques bilieuſes extrêmement vives, & à un vomiſſement ou à un dévoiement de bile âcre & cauſtique ; on rapportoit ces accidens à la ſuppreſſion de ſes règles.

Dans un accès violent de cette colique, elle envoya chercher ſon Chirurgien qui lui conſeilla un vomitif, & qui lui apporta une poudre blanche qu'il délaya dans un bouillon pour la lui faire prendre en une ſeule priſe ; (c'étoit probablement de l'émétique) : ce remède procura des évacuations étonnantes par haut & par bas, & produiſit les convulſions les plus effrayantes ; les

(a) M. Longis, Chirurgien-major de l'hôpital de Bouillon, a employé le même moyen avec ſuccès dans un cas à peu près pareil, trente-ſix grains d'ipecacuanha firent ſortir, par le vomiſſement qu'ils excitèrent, un morceau de viande de la groſſeur d'un petit œuf de poule, engagé dans l'œſophage.

déjections étoient si copieuses & si fréquentes, qu'on ne pouvoit suffire à vider les bassins; les syncopes se joignirent aux convulsions, & devinrent presque continuelles: dans cet état on la transporta dans cet hôpital, & on regarda comme un miracle qu'elle ait pu résister à ce transport, peut-être témérairement hasardé.

Lorsque je l'eus examinée, & que je lui eus tâté le pouls, je la crus prête à périr, & je fus tenté de ne rien entreprendre; mais, comme elle avoit encore tout son bon sens, je craignois que mon inaction ne la désespérât, & cette crainte me détermina à lui donner quelque secours.

Cette maladie n'étoit pas équivoque; c'étoit un *cholera morbus* occasionné d'abord par la qualité caustique de la bile que l'émétique avoit effarouchée; mais c'étoit ce remède mal indiqué, peut-être mal dosé & mal préparé, qui entretenoit visiblement le spasme convulsif de l'estomac & des intestins; il falloit donc chercher à l'émousser & à en enchaîner l'action, pour diminuer les secousses continuelles qu'il imprimoit à tout le genre nerveux. Je ne crus rien de plus propre à produire cet effet que l'eau de poulet émulsionnée, j'y joignis des boissons froides & copieuses, de limonade, d'eau de groseilles & de sirop de vinaigre, étendues dans beaucoup d'eau; malgré l'abondance des déjections, je prescrivis des lavemens d'eau de tripes, & je faisois appliquer sur tout le bas-ventre, des flanelles trempées dans la décoction émolliente: cependant la petitesse du pouls & l'abattement excessif des forces m'obligeoient de donner quelques cordiaux; je les faisois préparer avec l'eau de menthe, de canelle, la confection hyacinthe, le sirop d'œillet & les gouttes anodines. Ces remèdes opérèrent assez visiblement, quoique lentement; ils empêchèrent

d'abord le mal d'empirer, & ſucceſſivement le vomiſſe-ment & le dévoiement devinrent moins abondans, moins fréquens, moins opiniâtres ; les douleurs diminuèrent peu à peu, & inſenſiblement le calme ſe rétablit : enfin après pluſieurs jours de ſouffrance, ces deux évacuations ceſsèrent totalement. La malade commença à prendre quelques bouillons plus ſucculens qui réuſſirent ; on leur joignit du ris, des panades & autres alimens du même genre : par ces moyens, les digeſtions ſe réta-blirent & les forces revinrent par degrés. Je lui conſeillai alors le lait de chèvre qui acheva la guériſon que j'avois d'abord jugée très-difficile.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Inflammation violente de la gorge, de l'œſophage & de l'eſtomac, terminée par la gangrène, & occaſionnée par de l'huile de vitriol bue par mépriſe. Par M.rs les PROFESSEURS *de la Faculté d'Angers, Médecins de l'hôtel-Dieu.*

UNE jeune fille âgée de vingt ans, travaillant dans une manufacture de toiles peintes établie à Angers, avoit avalé de l'huile de vitriol qu'elle avoit trouvé dans une bouteille qui lui paroiſſoit contenir quelque liqueur plus agréable ; elle s'aperçut bientôt de ſa mépriſe & reſſentit un feu ardent & les douleurs les plus cruelles à la gorge ; elle vomit le ſang & fut agitée des convulſions les plus violentes ; elle fut tranſportée dans cet état dans notre hôpital. Son pouls étoit petit, concentré ; les mains & le viſage étoient plombés ; elle faiſoit des efforts continuels pour vomir, ſans autre évacuation qu'une pituite ſanguinolente ; la douleur qu'elle reſſentoit

à la gorge étoit si vive, qu'elle ne pouvoit parler; & quand on lui demanda si elle avoit avalé cette liqueur ou si elle l'avoit rejeté, après l'avoir reçue dans la bouche, elle ne pût nous éclaircir.

On lui fit prendre aussitôt beaucoup d'huile & une grande quantité de lait dans lequel on fit fondre du suif; elle but une dissolution d'alkali; mais malgré ces secours, l'agitation, la convulsion & tous les autres accidens n'en subsistèrent pas moins violemment le lendemain.

Le troisième jour, le vomissement fut moins fréquent, l'agitation, les convulsions moins violentes, mais la malade se plaignit toujours de la gorge; on lui appliqua un cataplasme anodin qui parut la soulager.

Le quatrième jour, les symptômes parurent encore plus calmés, la parole fut plus libre; mais la déglutition resta toujours difficile, la malade persista à assurer qu'elle n'avoit point avalée de liqueur, & qu'elle ne ressentoit aucune douleur à l'estomac: c'est pourquoi on insista sur les mêmes remèdes, sur les cataplasmes & sur les gargarismes laiteux & calmans.

Le cinquième jour, la difficulté d'avaler étoit sensiblement augmentée, & les liqueurs refluoient par les narines; on administra les bouillons en lavemens pour la soutenir; mais malgré tous ces secours, elle périt à la fin du septième jour. On procéda à l'ouverture de son cadavre pour examiner les effets de ce funeste breuvage; & comme au rapport de cette fille la gorge sembloit être le seul endroit où cette cruelle scène s'étoit passée, pour l'examiner plus à l'aise, on scia la mâchoire inférieure à la symphise du menton, & on luxa de droite & de gauche les deux morceaux de cette mâchoire; alors tout le fond de la bouche, les muscles du pharynx, la luette, les arcades, les amygdales & le voile du palais

parurent d'une couleur brune & enflammée, mais fans aucune excoriation, & fans aucun changement de confiftance. Pour paffer enfuite à l'examen de l'œfophage, on détacha la trachée-artère qui couvre ce canal, & on tira les poumons hors de la poitrine ; par cette manœuvre l'œfophage reftoit à découvert, & paroiffoit extérieurement d'une couleur brune, & tirant plus fur le noir que celle obfervée au fond de la bouche; on ouvrit ce canal dans toute fon étendue; la membrane interne étoit entièrement détachée du tout dont elle faifoit partie, & formoit précifément un canal particulier enfermé dans un autre canal ; elle étoit tellement gangrénée, qu'au plus léger effort elle reftoit entre les doigts. Comme on vouloit tirer l'eftomac de deffous le diaphragme pour le mieux examiner, il fe déchira prefqu'auffi facilement que du papier mouillé : il étoit extérieurement de la même couleur que l'œfophage; & quand il fut ouvert, on trouva toute la membrane veloutée détruite, des callofités dans plufieurs points de fon étendue, & beaucoup de vaiffeaux variqueux; toute la fubftance de ce vifcère étoit gangrénée: le pylore étoit dans le même état, mais le duodenum qui n'avoit probablement pas tant fouffert, n'étoit que légèrement enflammé, c'étoit là où s'étoit terminé l'effet du poifon, & les autres inteftins étoient dans l'état naturel. Il s'enfuit de cet expofé que la gorge a été moins vivement affectée que l'œfophage, & l'œfophage que l'eftomac, ce qui contredit le rapport de la malade qui affuroit toujours n'avoir rien avalé, & ce qui n'étoit d'ailleurs point annoncé par le fiége de la douleur qui paroiffoit feulement fixé à la gorge. Si on eût pu être mieux inftruit, peut-être auroit-on jugé les faignées néceffaires, & même indifpenfables malgré la petiteffe du pouls; elles auroient du moins

apporté quelque ſoulagement, mais la maladie étoit trop grave pour croire qu'elles aient pu en prévenir la terminaiſon malheureuſe.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Effets funeſtes de la boiſſon d'eau-forte. Par M.rs PINARD *&* BOISDUVAL, *Médecins de l'hôtel-Dieu de Rouen.*

AU mois de janvier 1765, on apporta dans cet hôpital une fille âgée de vingt-cinq ans, qui deux mois auparavant avoit bu de l'eau-forte pour de la liqueur; cette mépriſe groſſière eut des ſuites d'autant plus funeſtes, que malgré la violence des douleurs que cette malheureuſe reſſentit, elle ne fut point ſecourue; on s'étoit contenté de la faire boire & de lui donner quelques lavemens: lorſque nous la vimes, elle étoit dans le dernier degré de maraſme; elle ſe plaignoit de nauſées & de douleurs profondes qu'elle reſſentoit à la région de l'eſtomac: quoiqu'il fut trop tard pour concevoir la moindre eſpérance de guériſon, nous lui fimes prendre le lait & de l'huile d'amendes douces pour calmer au moins ſes douleurs; mais le mal étoit à ſon comble, & elle mourut au bout de quelques jours. Nous la fimes ouvrir, & nous trouvames l'eſtomac & la partie ſupérieure de l'œſophage rétrécis, & parſemés de petits ulcères: à trois doigts du pylore, on apercevoit un trou aſſez grand pour y paſſer un œuf de poule; il y avoit déjà pluſieurs jours que cette ouverture étoit faite, puiſque le ventre étoit tendu par le bouillon & la boiſſon épanchés dans ſa capacité.

SIXIÈME OBSERVATION.

Effets ſinguliers produits par l'eau-forte. Par M. DE HORNE, *Médecin des camps & armées, ancien premier Médecin de l'hôpital militaire de Metz.*

LE nommé *Chriſtophe Mayer*, ſoldat au régiment de Conflans, compagnie du baron de Ried, prit le lendemain de Pâques, de l'année 1762, une médecine; il l'avala tout d'un coup, comme cela ſe pratique communément, ſans rien éprouver d'abord que le dégoût attaché à ces fortes de boiſſons; la médecine ſéjourna dans l'eſtomac près de deux minutes, & pendant ce temps, ce ſoldat ſentit des horreurs & des mouvemens convulſifs à ce viſcère, qui la lui firent rejeter avec effort: auſſitôt un feu brûlant s'empara de toute la bouche, & cette ſenſation fut par lui comparée à celle qu'occaſionne la brûlure la plus vive; pour la calmer il but d'un ſeul coup une pinte d'eau, & enſuite beaucoup de lait qui heureuſement ſe trouva ſous ſa main. Cela ſembla diminuer un peu la chaleur exceſſive qu'il reſſentoit à toutes les parties de la bouche & du palais; mais ce ſoulagement ne fut que momentané, & le même feu qu'il avoit éprouvé en vomiſſant, continua à ſe faire ſentir avec une vivacité effrayante; ce qui, pendant trois jours que dura ce martyre, réduiſit ce malheureux à l'état le plus violent: le troiſième jour il cracha abondamment du ſang, ſans être cependant beaucoup ſoulagé; la langue lui ſortoit de la bouche, elle étoit sèche, noire & enflée; il ne pouvoit articuler que difficilement quelques ſons; tout ce qu'on pouvoit apercevoir de ſa bouche alors étoit noir & parſemé d'une quantité prodigieuſe de phlictènes, & il s'en exhaloit une puanteur

insupportable. Il avoit continué à boire abondamment du lait & de la tisane, & ce traitement simple dura plus de trois semaines; au bout de ce temps les dents commencèrent à tomber sans beaucoup d'effort, quoiqu'un mal de tête extrême, des douleurs inouïes aux oreilles & au nez se fissent sentir sans interruption. C'est dans cet état, accompagné d'un ptyalisme continuel, qu'on envoya ce malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle, dont l'administration m'étoit alors confiée. Des ulcères multipliés à la bouche, & sur-tout aux gencives, exhaloient une odeur si fétide & si pénétrante, que je fus obligé de séparer ce malheureux des autres malades; je lui fis boire abondamment des eaux thermales coupées avec le lait, qui lui servoient en même temps de gargarisme, & je le mis au lait pour toute nourriture. Ce régime calma insensiblement ses douleurs & le feu qui n'avoit cessé d'embraser son gosier; les dents cependant continuèrent à tomber, & au bout de quinze jours de son arrivée à Aix-la-Chapelle, il ne lui en restoit pas une seule; les alvéoles se séparèrent également des os maxillaires; elles tombèrent sans effort; les gencives alors se nettoyèrent, se collèrent intimément aux deux os maxillaires, & le malade récupera sa première santé.

On fit les recherches les plus exactes pour savoir quelle espèce de poison avoit été mêlé avec la médecine, & l'on fut bientôt convaincu que c'étoit de l'eau-forte. L'auteur de ce crime avoit été l'acheter chez un Droguiste Hongrois, établi à une lieue de Neukirken, sous prétexte de graver des œufs rouges, comme il se pratique aux fêtes de Pâques; l'hôtesse de Christophe Mayer en avoit vu faire le mélange sans soupçonner que ce fut du poison, & le mouchoir qui avoit servi à envelopper

envelopper la bouteille, étoit resté déteint, & en plusieurs endroits brûlé & jauni.

Il est donc certain que c'est de l'eau-forte que ce malheureux avoit prise avec sa médecine, & tous les phénomènes subséquens confirment assez cette vérité. Mais comment l'œsophage qui l'a transmise, & l'estomac qui l'a reçue, & dans lequel elle a séjourné près de deux minutes, ont-ils pu n'être pas affectés de la violence de ce poison, tandis que la bouche qu'il n'a que parcourue à deux reprises, a éprouvé des symptômes aussi rares que cruels! que peut-on présumer de l'inaction de ce caustique pendant ces deux minutes, comparée à la sensibilité de ces organes! la lymphe qui s'y sépare & les humecte a-t-elle jamais pu être assez abondante & assez visqueuse pour former un enduit défensif! Ce sont des phénomènes aussi difficiles à comprendre qu'à expliquer; on pourroit peut-être plus aisément approfondir la cause qui a déterminé l'inflammation & la gangrène des gencives, l'érosion & la carie des dents; pour le faire, il suffit de supposer la malpropreté de la bouche, ce qui est assez commun aux soldats & aux gens du peuple; les gencives alors écartées par le tartre, laissent souvent un intervalle sensible entr'elles & les dents, & c'est-là sans doute où le caustique a pu d'abord s'insinuer, & d'où le vomissement n'a pu le déloger: ce vomissement, de la même matière, a été au contraire la cause d'une nouvelle impression de même genre, qui n'a pu qu'aggraver la première. L'eau-forte a donc eu le temps d'exercer sa causticité sur les gencives qu'elle a ulcérées & sur les dents qu'elle a cavées, & son action s'est étendue jusque sur la partie alvéolaire qu'elle a, pour ainsi dire, calcinée, & dont elle a rompu l'union avec les os maxillaires: alors la séparation de ces os a été possible & même

néceſſaire, & elle s'eſt faite ſans douleur, parce que les nerfs, qui ſont l'organe du ſentiment, étoient eux-mêmes détruits & brûlés. Cette explication eſt d'autant plus conſéquente, que celui qui en eſt l'objet avoit originairement, & de ſon aveu, les dents & les gencives en très-mauvais état.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Vomiſſement perpétuel de matières aigres & cauſtiques, guéri par le lait. Par M. PEYSSON, Médecin de Belley en Bugey.

UNE femme veuve, nommée *Suede*, âgée de cinquante-cinq ans, hémiplégique depuis douze, reçue en cet hôpital comme incurable, fut ſaiſie il y a quelque temps, ſans cauſe manifeſte, d'un vomiſſement continuel; ce qu'elle rejetoit étoit ſi aigre, ſi acide, qu'il agaçoit les dents, corrodoit les gencives, le voile du palais, & tout l'intérieur de la bouche: cette matière miſe dans une terrine, paroiſſoit bouillonner comme de la chaux vive, & elle exhaloit l'odeur la plus fétide: cette femme n'alloit du ventre qu'artificiellement, ne repoſoit ni le jour ni la nuit, quoiqu'elle fut ſans fièvre.

J'avois vainement employé l'ipecacuanha, les purgatifs, les abſorbans, les toniques & les narcotiques; ce vomiſſement, loin de céder à ces remèdes, paroiſſoit au contraire augmenter. J'étois très-inquiet du ſort de cette femme, quand elle s'aviſa de me demander en grâce de lui accorder quelques verres de lait; elle exprimoit ce deſir avec une chaleur & une vivacité ſingulières; de ſorte que je m'y rendis, quoique le lait me parut peu indiqué. J'avois d'ailleurs appris de M. Fizes à Montpellier, qu'il

falloit quelquefois consulter les goûts des malades, que c'étoit une espèce d'instinct souvent très-instructif: cet excellent homme, qu'on ne sauroit trop imiter, avoit donné du lait dans un cas à peu près pareil; il avoit regardé le vomissement survenu comme analogue à celui produit par le poison: appuyé d'une autorité aussi respectable, je permis sur les six heures du soir une écuellée de lait récemment tiré, & je vins trois heures après en savoir l'effet: la malade ne l'avoit pas vomi, & elle dormit tranquillement; le lendemain matin je lui fis encore donner du lait, elle ne le vomit pas, & elle fut assez tranquille; je répétai ce remède & le lui donnai pour toute nourriture; l'effet en fut toujours le même, le vomissement disparut pour toujours; & la malade, à l'émiplégie près qui étoit incurable, récupéra sa première santé par ce seul régime.

HUITIÈME OBSERVATION.

Vomissement continuel occasionné par une tumeur schirreuse au pylore. Par M. MARMION, Médecin de l'hôpital de Grenoble.

LE nommé *Hortier*, natif de Gap, âgé de soixante-quatre ans, fut reçu dans cet hôpital dans le mois de juillet 1765; il étoit tourmenté d'un vomissement que rien n'avoit pu calmer; il rejetoit exactement tout ce qu'il prenoit, il n'alloit que très-rarement à la garde-robe, & il étoit dans le marasme le plus complet. Ce fut en vain qu'on lui donna les potions cordiales & anti-vomitives, il décéda le douzième jour de son arrivée.

Son cadavre fut ouvert avec exactitude, & l'on trouva à l'orifice inférieur du pylore une tumeur schirreuse qui

en bouchoit totalement la cavité, de ſorte que le paſſage des alimens étoit abſolument intercepté, les inteſtins ſe trouvèrent vides & racornis.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Vomiſſement habituel occaſionné par un ſchirre au pylore & au duodenum. Par M. BONAFOS, Médecin de Perpignan.

UN ſergent du régiment de la Fère fut porté à l'hôpital militaire dans le mois de ſeptembre 1766; il étoit attaqué depuis long-temps d'un vomiſſement habituel avec fièvre lente; en touchant la région épigaſtrique vers l'hypocondre droit, on trouvoit une dureté conſidérable qui paroiſſoit fixée au pylore; on employa inutilement les topiques émolliens & réſolutifs, & intérieurement les délayans, les inciſifs, les fondans & les anodins; le malade vomiſſoit toujours, & à la fin il mourut, deſſéché & dans le maraſme le plus parfait.

Je fis ouvrir le cadavre, & nous trouvames le pylore & le commencement de l'inteſtin duodenum ſchirreux; le pylore étoit bouché, & il n'y reſtoit qu'une très-légère ouverture à travers laquelle l'air pouvoit à peine paſſer.

Ayant enſuite ouvert la poitrine, & ayant voulu examiner le cœur, nous trouvames le ventricule droit diviſé en deux cavités par une membrane d'un tiſſu aſſez fort; il s'étoit encore formé une concrétion polypeuſe dans ce ventricule qui partoit de la pointe, montoit le long de la cloiſon membraneuſe; & étant parvenu vers la baſe, ce même polype perçoit cette membrane, paſſoit de l'autre côté, & enfiloit enfin l'artère pulmonaire.

Il eſt très-ordinaire de trouver des concrétions

polypeufes dans les maladies de langueur; mais ce qu'il y a de particulier dans cette obfervation, outre le vice organique dont je viens de parler, c'eft que dans tout le cours de la maladie qui a été affez longue, il n'a paru aucun fymptôme qui ait pu faire foupçonner aucun vice dans le cœur; en effet, il n'y a eu jamais ni palpitation, ni difficulté de refpirer; le pouls n'a jamais été ni embarraffé ni intermittent, il s'eft fimplement affoibli par degrés, & il a enfin ceffé comme dans toutes les maladies de langueur.

DIXIÈME OBSERVATION.

Colique rébelle occafionnée par un engorgement purulent & fchirreux du cœcum. *Par M.* LE TENEUR, *Médecin de l'hôtel-Dieu de Saint-Denys.*

UN jeune homme âgé de feize ans, apprentif Serrurier, d'un affez bon tempérament, fut attaqué il y a trois ans de coliques continuelles qu'il négligea d'abord; mais le mal empirant, il fe rendit à l'hôpital de la Charité de Paris; les fecours qui lui furent donnés n'apportèrent aucun changement à fon état; & comme on lui avoit confeillé d'aller prendre fon air natal, il revint à l'hôtel-Dieu de Saint-Denys. Je tentai en vain de le foulager par les délayans, les bains, les purgatifs, les ftomachiques, les vermifuges & les calmans fucceffivement employés; rien ne put adoucir fes douleurs ni reculer fes accès, & il fortit de l'hôpital à peu près dans le même état qu'il y étoit entré : comme il étoit incapable de travailler, il s'y eft préfenté plufieurs fois depuis; on y a tenté chaque fois de nouveaux remèdes, toujours infructueufement. Cependant il avoit confervé affez d'appétit, mais il le perdit infenfiblement, & les

digeſtions ne ſe firent plus qu'imparfaitement ; enfin il tomba dans le maraſme, & mourut dans le dernier degré de conſomption.

Pour connoître la cauſe d'une maladie auſſi rébelle & auſſi cachée, je fis procéder à l'ouverture de ſon cadavre ; dans l'aine droite on trouva une tumeur aſſez conſidérable, formée par la fin de l'*ileum*, par le *cæcum* & le commencement du colon ; ces trois inteſtins paroiſſoient confondus enſemble & enfermés dans un ſac, qui étoit adhérent au péritoine ; à ſa partie inférieure, on remarquoit pluſieurs excroiſſances ſchirreuſes, groſſes comme des noix. Ayant ouvert ce ſac, il en ſortit une eſpèce de boue purulente, deux douzaines au moins de noyaux de ceriſe, ſix noyaux de prune, trois balles de plomb, & un os de quatre lignes de diamètre.

Ces ſubſtances étrangères avoient produit d'abord une inflammation, & enſuite la ſuppuration de ces viſcères ; de-là l'union contre nature des trois portions d'inteſtins, & un défaut d'organiſation réſultante vraiment inſurmontable. Il eſt probable que les noyaux de ceriſe & de prune ont été les premiers arrêtés à la valvule du colon, qu'ils y ont cauſé de l'irritation ; que les balles de plomb, qui ont été données comme remède, ont augmenté l'embarras ; & que le petit os, avalé par gourmandiſe, s'y eſt joint par ſurcroît. Le mouvement périſtaltique des inteſtins, irrités par ces corps étrangers & peſans, s'eſt inſenſiblement perverti, des portions de pus réſorbées dans le ſang ont corrompu les ſucs digeſtifs, & occaſionné la fièvre lente ; la nutrition a été arrêtée & détruite par la continuité de ces défauts ; de-là l'amaigriſſement, l'abolition des principales fonctions, le maraſme & la mort.

ONZIÈME OBSERVATION.

Tumeur du cœcum *produite par un amas confidérable de noyaux de cerifes, accompagnée d'une afcite. Par M. BONAFOS, Médecin de Colioure.*

LE nommé *François Cabaret,* foldat invalide, de la compagnie de Béraud, entra à l'hôpital le 2 juin 1768, fe plaignant très-amèrement d'une douleur fort vive dans le bas-ventre; je le queftionnai fur l'ancienneté de cette douleur, & il me répondit que quoiqu'il eût reffenti depuis long-temps des tiraillemens dans cette partie, il ne pouvoit les comparer à celles qu'il éprouvoit actuellement, tant elles étoient augmentées. Je le vifitai avec attention, & en tâtant fon ventre, j'aperçus une élévation affez confidérable à la partie inférieure de l'hypocondre droit; cette élévation étoit occafionnée par une tumeur très-dure au toucher, & d'une affez grande étendue.

Comme ce malade ne vomiffoit point, que la digeftion s'étoit toujours bien faite, que les excrémens fortoient régulièrement & fans douleur, & que l'urine n'étoit point interceptée, j'étois très-embarraffé de pouvoir affigner au jufte le fiége de la tumeur; mais fans trop y infifter, je ne m'occupai d'abord que de calmer les douleurs & de foulager mon malade. Après lui avoir fait faire un bandage pour foutenir la tumeur dont le poids l'accabloit quand il étoit obligé de marcher, je le mis à l'ufage des bains, des fomentations émollientes, des lavemens de même genre; je lui prefcrivis en même temps des tifanes tempérantes, des potions calmantes, & je lui donnai beaucoup d'huile; enfin je lui fis prendre quelques légers minoratifs. Ces remèdes produifirent un peu de calme,

mais toutes les douleurs se réveilloient dès que le malade vouloit marcher, à moins que par une compreſſion aſſez forte il ne contint la tumeur en reſſerrant ſon bandage.

J'inſiſtai long-temps ſur les mêmes moyens de guériſon auxquels je joignis le régime le plus exact; mais je n'obtins que peu ou point de ſoulagement; & au bout de quelque temps de leur uſage, je m'aperçus qu'il ſe formoit peu à peu un épanchement dans la cavité du bas-ventre.

Ce nouveau ſymptôme ne faiſoit qu'aigrir la maladie & la rendre encore plus difficile à guérir; le vin chalibé qui réuſſit très-ſouvent dans les hydropiſies, fut inutile dans celle-là, & l'épanchement parvint au point de néceſſiter la paracentèſe à laquelle je ne me déterminai qu'avec répugnance, par le peu de confiance qu'elle m'inſpire dans ces ſortes de cas ſur-tout: il ſortit par cette opération beaucoup d'eau claire & limpide, elle fut répétée juſqu'à trois fois, toujours avec auſſi peu de ſuccès & avec le même produit; enfin, ce malade excédé de ſouffrances, exténué & dans un état de maraſme décidé, finit ſes jours le 18 avril de l'année 1769. Je fis faire l'ouverture de ſon cadavre, & l'on trouva que la tumeur n'étoit autre choſe que le *cæcum* extraordinairement dilaté & rempli de petits corps globuleux; ces corps globuleux, quand on eut ouvert le *cæcum*, n'étoient autre choſe que des noyaux de ceriſe en très-grande quantité & très-bien conſervés.

Il étoit très-difficile de déſigner poſitivement le ſiége de cette maladie, & rien ne pouvoit l'indiquer puiſque toutes les fonctions du bas-ventre ſe faiſoient aſſez bien; il auroit été encore plus difficile d'en déſigner la cauſe véritable; & quand on auroit eu cette double ſatiſfaction, il eſt probable que le malade n'en eût pas été

plus

plus ſoulagé ; car comment y remédier, & quel moyen employer pour extraire des corps étrangers engagés dans une eſpèce de cul-de-ſac ! leur poids agiſſant continuellement ſur des membranes extenſibles, devoit rendre proportionnellement leur ſortie plus difficile & à la fin preſque impoſſible ; car on ne peut penſer qu'avec effroi à l'opération qu'il eût fallu pratiquer pour en procurer l'extraction.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Deux coliques de Peintre, traitées par différentes méthodes. Par M. EUSTACHE, Médecin de l'hôpital militaire de Condé en Haynaut.

JEAN-BAPTISTE de Morbaix, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament foible & relâché, pâle de viſage, ouvrier en bois, & quelquefois Peintre-barbouilleur, avoit eſſuyé pour la troiſième fois la colique métallique en 1765, & il en avoit été guéri en peu de jours, par la méthode de M. Dubois.

Il vint me conſulter le 21 juillet 1766 ; il étoit plus pâle & plus défait qu'à l'ordinaire ; il ſe plaignoit d'une douleur vive aux pieds, qui occupoit principalement le métatarſe ; ces parties étoient enflées, mais ſans rougeur ; & ſur ce qu'il me dit avoir marché dans l'eau froide, ayant chaud aux pieds, je ſoupçonnai un premier accès de goutte, & je lui conſeillai des boiſſons chaudes & adouciſſantes & des topiques de même qualité.

Ces remèdes ne le ſoulageant point, de l'avis d'un de ſes voiſins, il appliqua ſur ſes pieds du perſil pilé avec du vinaigre, & la douleur diſparut ; il me communiqua ſon ſecret, je lui annonçai bientôt un état pire que celui dont il ſortoit : en effet, dès le ſoir il éprouva

des douleurs de ventre qui augmentèrent considérablement pendant la nuit.

La douleur se fixa ensuite au nombril, & je crus que l'humeur goutteuse chassée des pieds, s'étoit placée sur le bas-ventre; pour la rappeler à son premier siége, je lui conseillai des lavemens émolliens, de longues frictions sur les cuisses & sur les jambes, & le bain des pieds.

J'ordonnai ensuite des vésicatoires, & comme le malade refusa de s'y soumettre, j'y substituai un cataplame de moutarde: la douleur du bas-ventre devint par-là plus supportable; la cuisse & le pied droit paroissoient au contraire sentir de l'irritation; mais le malade refusa de continuer l'application de ce remède.

A peine l'eut-il cessé que les douleurs du ventre s'aigrirent de nouveau; de sorte que ne pouvant rapeler aux pieds la matière morbifique, je ne cherchai plus qu'à la détourner du ventre par les voies générales: j'employai à cet effet les minoratifs; il ne procurèrent pas des déjections abondantes, néanmoins ils diminuèrent sensiblement les douleurs: un calmant donné sur le soir, procura un sommeil paisible, & le lendemain le malade sans douleurs se croyoit guéri; mais elles revinrent deux jours après avec la même violence qu'auparavant: les purgatifs & les narcotiques donnés successivement les calmèrent de nouveau; elles n'étoient toutefois que suspendues, & elles reparurent encore avec la même violence.

J'étois très-incertain sur le parti ultérieur que je devois prendre, quand la femme de ce malade m'envoya chercher pour elle-même; elle étoit attaquée d'une colique aussi vive ou même plus violente que celle de son mari; mais plus véridique ou plus craintive, elle

m'avoua qu'elle croyoit devoir en rapporter la caufe à de la cérufe qu'ils avoient broyés enfemble en grande quantité & fans précaution ; fon mari m'avoit foigneufement caché ce fait pour éviter mes reproches. Je vis alors clairement la caufe de l'une & l'autre maladie ; & quoique celle du mari eût commencé par les pieds, & m'en eut impofé par-là, je n'héfitai pas à la croire du même caractère que celle de la femme ; cependant je crus devoir continuer avec lui la méthode adouciffante que j'avois commencée, & que des Médecins de la plus grande réputation préfèrent & ont préconifé : j'infiftai donc fur le régime adouciffant & relâchant, & j'employai avec conftance le petit-lait clarifié, les émulfions, les lavemens & les fomentations émollientes, les bains tièdes, les anti-fpafmodiques, les calmans, les narcotiques, l'huile d'amendes douces, & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann. Je joignis à ces remèdes quelques purgatifs huileux, comme la marmelade de M. Tronchin & le *qui pro quo* de la fœur grife, compofé d'huile & d'eau vulnéraire ; mais tous ces remèdes n'appaifoient qu'un inftant les douleurs, qui reparoiffoient bientôt après auffi vives qu'auparavant : cependant ce malade dépériffoit à vue d'œil, & fa colique devenoit de jour en jour plus aiguë ; il gémiffoit continuellement, il s'agitoit de la manière la plus cruelle, il fe tordoit les bras, & il fentoit dans le bras droit une ftupeur approchante de l'infenfibilité.

Voyant le peu de fuccès de cette méthode, qui peut-être n'eft pas convenable à notre climat, & craignant que ce malheureux n'en fût la victime, je me déterminai enfin à lui donner l'émétique en lavage ; l'effet en fut fatisfaifant, & un gros de thériaque pris le même foir répara l'impreffion trop vive qu'avoit pu produire

ce remède. Cette évacuation procura à notre malade un calme fenfible & plus durable ; je le foutins par des lavemens toniques faits avec le vin de Bourgogne, la décoction de fenné, d'anis & l'huile d'olives, & par des purgatifs mocliques ; ces remèdes opérèrent puiffamment par les felles, & le mieux-être fe foutint : tous les foirs je répétai la même dofe de thériaque, & je parvins enfin à détruire abfolument ou à évacuer par ces moyens la caufe matérielle de la colique ; je commençai alors feulement à réparer mon malade par de bonnes nourritures ; & la digeftion fe faifant bien, il récupéra bientôt fes forces & fa première fanté.

Sa femme, âgée de quarante-deux ans, plus foible encore & plus délicate que lui, étoit groffe de trois mois quand elle reffentit les premières douleurs de colique ; elles furent bientôt fuivies d'une perte, qui dégénéra en hémorragie & produifit l'avortement.

J'avois efpéré que les douleurs cefferoient avec la perte, mais elles n'en continuèrent pas moins, elles augmentèrent même au point que la malade ne pouvoit garder aucune fituation ; fon ventre étoit plat, & quand on le touchoit, on n'augmentoit pas pour cela la douleur ; les urines couloient librement, mais la conftipation étoit totale, & le pouls petit & concentré ; il n'y avoit point de fièvre.

Ces fignes de la colique métallique, jointes aux connoiffances que j'avois acquifes, ne pouvoient plus être équivoques ; quoique le fujet fût très-foible, je me déterminai pour l'empyrifme heureux de M. Dubois, qui m'avoit déjà réuffi trois fois pour le mari.

Je lui donnai en conféquence des lavemens purgatifs & émétiques, quelques autres purgatifs & toniques, & enfuite le tartre ftibié en lavage : ces remèdes firent un

effet ſurprenant, ils évacuèrent beaucoup de bile par haut & par bas; je calmai par un gros de thériaque, l'agitation qu'ils pouvoient avoir produits, & je parvins par les mêmes moyens répétés, à guérir totalement cette malade de ſa colique: ſa convaleſcence ne fut pas même longue, & délivrée plus tôt que ſon mari de ſes douleurs & de ſa maladie, elle fut en état de lui rendre elle-même des ſoins & de lui être utile dans ſa convaleſcence. Ce double tableau ſera peut-être plus inſtructif que la théorie la plus lumineuſe; dans cette maladie ſur-tout, les faits & les ſuccès l'emporteront toujours ſur les raiſonnemens.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Comparaiſon de la colique de Poitou minérale avec la même colique produite par des végétaux. Par M.rs PINARD & BOISDUVAL, Médecins de l'hôtel-Dieu de Rouen.

LA colique de Poitou minérale ou des Plombiers, eſt aſſez commune dans notre ville à cauſe de la manufacture de fayence, & de la quantité de gens qui travaillent au plomb & aux peintures.

La colique de Poitou végétale ne l'eſt pas moins par la mauvaiſe qualité du cidre, & par l'acidité qu'il acquiert ou qu'on lui communique. La première de ces coliques eſt ordinairement accompagnée de ſymptômes très-graves, & quand elle eſt négligée ou mal traitée, elle ſe termine par la paralyſie ou par la mort : elle eſt rarement accompagnée de fièvre ; la conſtipation qu'elle occaſionne eſt toujours opiniâtre ; les douleurs ſont exceſſives ; ce ſont des ſpaſmes, des convulſions effrayantes, que les émolliens, les huileux & les calmans ne ſont qu'irriter; on ne ſoulage & on ne guérit qu'en

faiſant vomir le malade & en le purgeant fortement : par cette méthode on évacue les parties métalliques qui ſe ſont mêlées avec les ſucs digeſtifs, & qui les ont dépravés; on renouvelle ces ſucs, & on rétablit inſenſiblement, par la continuation de ces moyens, l'ordre des digeſtions.

La colique de Poitou végétale a des accidens à peu près pareils; les malades qui en ſont attaqués ont un teint jaunâtre & plombé, ils vomiſſent abondamment de la bile verte & bleuâtre, ils reſſentent à l'eſtomac & au bas-ventre les douleurs les plus aiguës, ils éprouvent une conſtipation également opiniâtre : les urines diminuent & même ſe ſuppriment tout-à-fait; le ventre devient quelquefois tendu & douloureux ; le pouls eſt petit, concentré, les extrémités ſupérieure & inférieure s'engourdiſſent & deviennent enſuite paralytiques. Cette maladie eſt ſuivie de langueur, de foibleſſe, & ſujette à de fréquentes rechutes. Pluſieurs maiſons ont été attaquées cette année de la même maladie, ce qui a fait ſoupçonner que la cauſe exiſtoit dans les alimens qui leur étoient communs; huit ouvriers d'une ſucrerie qui buvoient le même cidre ont été malades en même temps, tandis que les domeſtiques qui en buvoient d'un autre, en ont été exempts : les autres maiſons où cette colique s'eſt fait ſentir avoient acheté leur cidre du même marchand, ce qui ſuffit pour prouver que cette liqueur étoit la ſeule & véritable cauſe de la colique. Par l'examen qui en fut fait, on ſe convainquit que ce cidre ne contenoit ni litarge ni céruſe, mais qu'il étoit dégénéré en un acide d'autant plus inſidieux qu'il étoit maſqué par l'addition d'un autre cidre plus nouveau & plus doux. On ne peut pas douter que l'uſage habituel d'une pareille boiſſon, n'ait la malheureuſe propriété de déranger les digeſtions, d'empreindre toutes les liqueurs de

l'eſtomac & des inteſtins de ſon acide meurtrier, de donner à la bile cette couleur verte qu'on y obſervoit, & de jeter l'agacement le plus vif dans les nerfs & les membranes de ces parties; auſſi eſt-il conſtant par l'expérience, que les cidres qui ont contracté cette mauvaiſe qualité (a) donnent aſſez ordinairement la colique de Poitou. Les exemples ſuivans le confirmeront.

Le nommé *Vitar*, valet d'écurie chez le ſieur Dupuy Aubergiſte, vint dans notre hôpital en 1766: il étoit attaqué de vives douleurs à l'eſtomac, de vomiſſemens fréquens d'une bile verte, & de coliques violentes à la région ombilicale; le pouls étoit petit & languiſſant, le viſage étoit pâle & jaune, ainſi que les yeux.

Nous regardames d'abord cette maladie comme une colique bilieuſe ordinaire, & conſéquemment nous lui preſcrivimes vingt-quatre grains d'ipecacuanha, qui procurèrent l'évacuation d'une prodigieuſe quantité de bile verte; le ſoir on lui donna une potion calmante & un lavement émollient. Le vomiſſement & la colique parurent diminuer par l'effet de ces remèdes; mais ce calme ne fut pas de longue durée, & la nuit ſuivante fut très-orageuſe. On le purgea le lendemain avec l'eau de caſſe aiguiſée, qui produiſit de grandes évacuations par haut & par bas, & ſoulagea conſidérablement le malade: nous découvrimes alors ſeulement que la véritable cauſe de ſa colique provenoit d'un cidre malfaiſant qu'il avoit bu pendant pluſieurs jours. Sa maladie, loin d'être encore terminée, paroiſſoit au contraire avoir repris de nouvelles forces, la fièvre s'y étoit jointe, & le ventre étoit tendu &

(a) On peut conſulter l'excellente diſſertation de M. Bonté, Médecin à Coûtances, ſur la colique de Poitou végétale. *Journal de Médecine, novembre 1761, page 399, tome XV & ſuivans.*

douloureux ; en conséquence, nous le mimes dans le bain, & nous lui fimes donner tous les émolliens, les huileux & les relâchans d'usage, pour de-là passer avec plus d'assurance à l'usage d'une tisane purgative aiguisée de tartre stibié : la quantité de bile que ce remède fit évacuer est étonnante ; on le continua deux jours de suite avec le même succès, & il suffit pour terminer irrévocablement la maladie. Pendant que nous traitions Vitar à l'hôtel-Dieu, nous fumes invités d'aller voir Dupuy & sa femme, qui avoient bu du même cidre que leur domestique, & qui depuis quinze jours étoient attaqués de la même maladie sans aucune espèce de soulagement, parce qu'on s'étoit contenté de leur donner des minoratifs qui n'avoient pas eu assez d'action pour débarrasser les premières voies des sucs acides qui les irritoient avec tant de violence. Nous leur donnames à chacun un purgatif aiguisé d'émétique, & le soir un julep fait avec l'eau de tilleul, le sirop de diacode & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; tous les deux jours nous rendions leur petit lait purgatif avec la manne & l'émétique, ce qui continua les évacuations, dissipa les douleurs, & rétablit leur santé.

Mais elle n'étoit qu'apparente chez la femme, qui naturellement indocile au régime, ne se crut pas plutôt guérie, qu'elle se livra à ses goûts & à ses fantaisies : elle éprouva bientôt une rechute ; la fièvre survint, le ventre se tendit, devint douloureux : cette disposition inflammatoire nous engagea à lui prescrire une saignée du bras, les adoucissans, les bains & les lavemens émolliens ; mais à peine les douleurs furent-elles dissipées par ces moyens, qu'elle se plaignit d'une espèce d'engourdissement dans le ventre, qui, six jours après, fut suivi de la paralysie des bras & des jambes ; accident trop ordinaire

ordinaire à ces maladies, quand fur-tout on éprouve des récidives. Il arrive néanmoins affez fouvent que la paralyfie fe guérit d'elle-même, & à mefure que les forces reviennent; mais dans cette femme elles s'épuifoient tous les jours; l'appétit fe détruifit totalement; la poitrine s'engorgea; la fièvre lente qui accompagnoit ces nouveaux fymptômes la réduifit au marafme le plus complet, & termina enfin fes jours.

Le plus grand nombre de ceux qui ont été attaqués de cette colique, ont été fujets à des rechutes fâcheufes, fur-tout lorfqu'ils l'avoient négligée dans les commencemens ou qu'ils n'avoient ufé que de remèdes trop doux: l'acide pernicieux du cidre introduit lentement dans les premières voies, étoit trop intimément mêlé avec la bile & la lymphe pour obéir à une action auffi foible; pour le déloger, il falloit employer les émétiques & les purgatifs les plus ftimulans, & en continuer obftinément l'ufage jufqu'à ce que les douleurs fuffent abfolument diffipées. Il eft même à remarquer que cette colique de Poitou végétale eft ordinairement plus longue, plus difficile à guérir, & plus fujette à récidiver, que la colique de Poitou minérale; c'eft que l'acide végétal introduit peu à peu dans l'eftomac & dans les inteftins, ne fait une impreffion fenfible que quand il y eft amaffé en très-grande quantité, & qu'il eft entièrement uni aux fucs qui arrofent ces parties; au lieu que les particules métalliques agacent promptement les houpes nerveufes, & qu'on eft averti prefque fur le champ de leur préfence; ce qui empêche d'abord qu'elles ne s'y accumulent, & ce qui détermine promptement leur évacuation. La faburre acide au contraire occupe déjà toutes les premières voies avant qu'on ait fongé à s'en débarraffer; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des coliques

métalliques opiniâtres & qui résistent aux remèdes les mieux administrés, mais cela n'arrive guère qu'aux ouvriers qui en ont éprouvé de suite plusieurs accès.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Colique de Poitou végétale. Par M. DE POLINIÈRE, *Médecin de l'hôtel-Dieu de Vire en Normandie.*

CETTE maladie est très-commune en ce pays, ses symptômes & sa curation sont assez conformes à la colique de Poitou ; aussi lui en a-t-on donné le nom !

Les malades qui ont quelque disposition à cette maladie, sont d'abord sans appétit ; ils éprouvent ensuite de légères douleurs, & quelques pesanteurs à l'estomac ; les digestions deviennent laborieuses, le ventre paresseux, & la constipation insensiblement s'établit.

Les pesanteurs & les douleurs d'estomac augmentent bientôt, & la colique commence à se faire sentir vivement à la région ombilicale & à l'épigastre ; le ventre est plat & comme retiré vers l'épine, les urines sont difficiles & fréquentes, & leur excrétion est accompagnée de chaleurs.

Ce premier état de la maladie est bientôt suivi du second ; les malades alors vomissent continuellement ou leurs boissons, ou de la bile verte & poracée, d'un goût mordicant & caustique ; ces vomissemens sont accompagnés d'une inquiétude & d'une agitation extrême ; les convulsions, les lypothimies viennent ensuite, & quelquefois l'aliénation d'esprit & l'épilepsie ; mais rien n'est si ordinaire que la paralysie des extrémités supérieures & inférieures, en totalité ou en partie.

Le cidre de mauvaise qualité, originairement trop

acide, ou dégénéré par vétufté, eft la caufe de cette terrible maladie : elle attaque particulièrement les Religieux & les Religieufes ; par l'habitude, fans doute, que les gens vivans en communauté ont d'être trop précautionnés fur leurs provifions, & de les faire trop abondantes ; on remarque que ceux qui ne boivent que du vin ou de l'eau n'en font jamais attaqués.

Le premier remède à employer, & le plus effentiel, c'eft un vomitif, qui fecoue vivement l'eftomac & dégage les parties acides qui font comme nichées dans les premières voies ; il fuffit communément pour faire ceffer le vomiffement fpontané qui caractérife cette maladie ; il faut le répéter plufieurs fois, & le remplacer enfuite par des purgatifs ftimulans ; car il eft démontré que les minoratifs doux n'ont aucune action fur la matière de cette colique. Les lavémens de vin & d'huile de noix forment un fecours fecondaire prefque auffi effentiel que les purgatifs.

On donne enfuite le petit-lait, les narcotiques, fur-tout la thériaque ; & pour faciliter l'excrétion de l'urine, on emploie avec fuccès des lavemens faits avec la décoction de pariétaire, à laquelle on ajoute l'huile de lin & la térébenthine diffoute avec un jaune d'œuf : les bains tièdes font auffi quelquefois indiqués.

Les faignées en général font peu convenables ; elles accélèrent la paralyfie, toujours à craindre dans cette maladie. Il meurt peu de perfonnes de la colique de Poitou végétale ; mais outre la paralyfie qui en eft quelquefois la fuite, quelques-unes éprouvent de la foibleffe dans les membres, l'efprit eft aliéné & comme hébété chez d'autres.

Rien n'accélère plus promptement la guérifon de

cette maladie, & n'eſt ſi capable d'en prévenir les ſuites fâcheuſes, que le changement de lieu & les voyages : j'ai éprouvé pluſieurs fois l'avantage de cette méthode, & j'ai guéri par ce moyen une quantité étonnante de perſonnes vivement attaquées ; il ſuffit quelquefois tout ſeul pour rapeler le mouvement dans les parties paralyſées ; ſur-tout ſi l'on voyage à cheval ou en voiture.

CHAPITRE DIXIÈME.

De la véritable & sûre administration du QUINQUINA dans les Fièvres intermittentes, & de sa qualité anti-septique.

LE Quinquina est peut-être un des meilleurs & des plus sûrs remèdes de la Médecine; il modère, il éloigne les accès de la fièvre intermittente, & il l'enchaîne quelquefois comme par enchantement, soit qu'il pénètre comme astringent la matière même de la fièvre, & qu'il l'absorbe pour ainsi dire, soit qu'en agissant sensiblement sur les solides, il en augmente le ton, & les détermine à opérer la résolution de la matière fébrile. Quelle que soit au reste la manière dont le quinquina agisse pour la guérison des fièvres d'accès, il est certain que son action, pour être décisive & complette, suppose l'évacuation des matières étrangères qui croupissent dans les premières voies, & d'où, comme d'un foyer, s'élèvent périodiquement des miasmes ou des particules très-déliées, qui excltent d'abord le froncement des fibres & le rétrécissement des couloirs, & ensuite la tension surnaturelle des solides & la raréfaction du sang. Il faut, relativement au type & à la matière première de chaque espèce de fièvre, un certain temps pour établir & déterminer cet effet & cette communication, & la régularité des périodes dépend de toutes ces conditions; c'est au reste un phénomène en Médecine, qui surprend ceux même qui prétendent l'expliquer.

On conçoit aisément que si la matière première de la

fièvre intermittente réside dans les premières voies, & que si, dans un temps fixe, elle est capable de produire dans l'économie animale un changement aussi singulier qu'il est intéressant, il faut de nécessité en procurer la mutation ou l'expulsion, si l'on veut parvenir sur ce point à une guérison sûre & radicale ; mais si le quinquina seul est inhabile à produire ces deux effets, l'action de ce remède ne peut en ce cas être regardée que comme palliative, ou tout au plus secondaire.

Il peut bien, en effet, par son astriction, intercepter la communication des premières avec les secondes voies ; empêcher la matière fébrile de parvenir librement à la masse du sang, & déranger l'ordre des accès en les éloignant ; mais ce n'est alors qu'un calme trompeur, si les premières voies restent surchargées de l'humeur productrice de la fièvre ; elles éprouveront bientôt plus sensiblement encore tous les inconvéniens de la saburre, de la turgescence, de l'engorgement & de l'obstruction. Le premier de ces défauts produira des métastases plus ou moins fâcheuses, & les autres seront enfin suivis de l'atonie des viscères, de l'hydropisie & du scorbut. On trouvera la preuve de ce premier état dans quelques observations de ce chapitre ; elles sont de nature à ne pouvoir être méconnues. M. Fonfrede, Médecin d'Agen, a lui-même éprouvé une pleurésie à la suite de l'administration trop précipitée du quinquina, pour parvenir à la guérison d'une fièvre tierce *(a)*. M. Madier a vu survenir la jaunisse par la même cause *(b)*, & M. de Horne rapporte un fait peut-être unique ; c'est la perte de la

(a) III.^e^ Observation.

(b) IV.^e^ Observation.

voix & de la parole, produite par le quinquina donné en trop forte dofe & fans aucune préparation (c).

Si ces exemples font fenfibles & concluans, ceux préfentés dans le premier & le fecond mémoire ne le font pas moins; on voit l'hydropifie marcher prefque toujours à la fuite des fièvres intermittentes, quand on donne le quinquina trop précipitamment, & la maladie la plus grave fuccéder à la plus légère par l'inconféquence du traitement. De pareils évènemens prouvent l'abus, peut-être trop fréquent, que l'on fait du plus excellent remède; c'eft en affurer le fuccès & la réputation que de les indiquer.

Au refte, ce féroit mal connoître le quinquina que de le borner à la guérifon des feules fièvres intermittentes; il eft en outre un excellent anti-feptique & quelquefois l'antidote de la gangrène. Il fera peut-être impoffible d'expliquer jamais d'une manière bien fatisfaifante cet effet du quinquina, & malgré la vertu aftringente & tonique qu'on lui connoît; quand on l'emploie dans la gangrène on eft toujours étonné du fuccès comparé au remède qui l'opère: mais fans s'embarraffer dans des difcuffions plus curieufes qu'utiles, il fuffit au Médecin obfervateur de voir un effet conftant habituellement produit par la même caufe; l'obfervation dans ce cas eft une efpèce de démonftration. Celle que préfente M. Coufin (d) n'eft point équivoque; les fymptômes de la gangrène, & même du fphacèle, étoient évidens; ils étoient graves & preffans; le quinquina employé extérieurement & intérieurement les a détruits, & par ce traitement, auffi fimple que méthodique; le malade;

(c) V.e Obfervation.

(d) VI.e Obfervation.

radicalement guéri, a conſervé ſa jambe, qu'on étoit prêt de lui couper. Combien d'autres auroient pu, par le même moyen, être auſſi heureux, qui ſont morts, ou qui ont ſurvécu à une opération ſouvent trop précipitée.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Sur les Fièvres intermittentes de l'année 1764, qui s'aigriſſoient par l'uſage du quinquina & cédoient aux délayans apéritifs. Par M. DUTIL, Médecin de Bourg-en-Breſſe.

LE froid vif qui ſuccéda ſubitement à la chaleur immodérée que l'on avoit éprouvée pendant l'été de l'année 1763, en ſupprimant la tranſpiration, avoit ſurchargé tous les organes de cette humeur excrémentitielle; ils en étoient accablés, la lymphe s'étoit épaiſſie, & les couloirs ne faiſoient plus aucunes fonctions, ou du moins elles étoient difficiles & viciées par la matière étrangère dont ils étoient accablés. Ce vice dans la circulation & dans les ſecrétions les plus intéreſſantes, produiſoit beaucoup de fièvres intermittentes, qui du premier coup-d'œil, paroiſſoient reſſembler à celles de l'année précédente, leſquelles avoient été facilement guéries par les purgatifs & le quinquina. On voulut ſuivre la même méthode; mais l'effet ne fut pas le même; & quand on s'y obſtinoit, les fièvres tierces dégénéroient en fièvres continues, & elles étoient bientôt ſuivies des obſtructions dans les viſcères & de l'hydropiſie.

Effrayé de ces évènemens malheureux, je crus qu'il falloit remonter à la cauſe première de la fièvre qui ne m'étoit point échappée & que je viens de détailler; & en

en conféquence, je mis en ufage une boiffon abondante de tifane de chicorée, avec le fel de Glauber; elle fuffit feule quelquefois pour diminuer ou faire difparoître les accès fébriles, même avant d'avoir employé aucuns purgatifs; & j'obtins le fuccès le plus complet des purgatifs & des vomitifs, quand, étant indiqués, je les fis précéder & fuivre de l'ufage abondant de cette tifane.

J'ai guéri par cette méthode, toute fimple qu'elle eft, des foldats qui avoient la fièvre depuis dix mois ou une année, & qui avoient été inutilement traités par le quinquina; la fièvre avoit véritablement cédé à ce dernier remède, mais c'étoit toujours pour reparoître au bout de quelques jours, & fouvent accompagnée d'obftructions confidérables; un long ufage de la tifane de chicorée les délivroit de l'une & l'autre maladie.

Parmi plus de trois cents malades qui étoient dans ce cas, & que j'ai heureufement guéri par la méthode fimple que je viens de propofer, je citerai un muficien de cette ville qui avoit pris cinquante prifes au moins de quinquina, après l'avoir toutefois fait précéder des remèdes purgatifs indiqués, & qui n'avoit pu par ce moyen fe délivrer d'une fièvre tierce intermittente dont il étoit accablé. Il étoit au contraire dans un abattement exceffif, & fa fièvre étoit devenue continue; elle étoit accompagnée de maux de tête infoutenables, d'infomnies, & de difficulté de refpirer. Je me contentai de prefcrire à ce malade cinq à fix pintes par jour, de tifane apéritive & nitrée; cette boiffon abondante continuée, produifit un relâchement général; il furvint une diarrhée falutaire, qui dura trois jours, & qui emporta tous les accidens: l'appétit revint, & confirma totalement la convalefcence.

Le quinquina n'eſt donc pas toujours le remède des fièvres intermittentes ; il eſt même dangereux quand les couloirs ſont ſurchargés d'une humeur excrémentitielle quelconque, car alors il détermine ou il aggrave les obſtructions.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mauvais effets du quinquina donné très-précipitamment dans les fièvres quartes, & avant d'avoir ſuffiſamment évacué les premières voies. Par M. ROUGNON, Profeſſeur royal en Médecine & Médecin de l'hôpital de Beſançon.

SI les purgatifs ſont indiſpenſables dans toutes ſortes de fièvres intermittentes, ils le ſont encore plus dans celles qui ſont quartes ; & quand on néglige ce premier moyen de guériſon pour paſſer précipitamment à l'uſage du quinquina, on n'obtient jamais qu'une cure palliative, ou la maladie dégénère aiſément en obſtruction des entrailles & en hydropiſie.

Les fièvres quartes ont été très-communes en ce pays pendant l'automne de l'année 1763 ; elles ſont devenues encore plus rébelles dans les mois de novembre & décembre de cette année. Cette fièvre étoit preſque toujours accompagnée de la cachexie ; les malades étoient bouffis, ſans force ; ils n'avoient aucun appétit, ils digéroient mal, & leurs accès, très-réguliers, étoient fort longs.

J'employai d'abord les vomitifs, puis les purgatifs réitérés, & enſuite les apéritifs ſtimulans, & je ne paſſois à l'uſage du quinquina qu'après avoir épuiſé ces trois moyens & avoir détruit la cachexie ; alors je donnois le quinquina ſeul délayé dans du vin, & je me gardois bien d'en altérer l'action par des médicamens prétendus

auxiliaires. Par cette méthode, je ſuis parvenu à guérir les fièvres quartes les plus opiniâtres; mais quand la cachexie étoit rébelle aux purgatifs & aux apéritifs les mieux indiqués, au lieu de donner le quinquina, je lui ſubſtituois le vin amer qui n'en a pas l'inconvénient, & j'attendois de ce régime la ſolution des deux maladies (la cachexie & la fièvre) : ce traitement eſt un peu long à la vérité, & il eſt conſéquemment ennuyeux, mais je l'ai toujours préféré comme le plus ſûr, ſans m'embarraſſer des murmures de quelques malades plus preſſés qu'inſtruits.

L'évènement a juſtifié ma conduite à cet égard; car pluſieurs artiſans ſont morts d'hydropiſie cauſée par la ſuppreſſion inconſidérée & trop précipitée de cette fièvre quarte; quelques ſoldats à la ſuite d'une ſuppreſſion ſpontanée de la même fièvre, ont éprouvé une augmentation d'enflure du plus mauvais augure, & qui auroit eu une terminaiſon auſſi malheureuſe ſi la fièvre n'eût reparu: l'enflure diminuoit à meſure que les accès ſe rétabliſſoient, & elle diſparut totalement quand la fièvre fut réglée; il eſt vrai que par ce moyen ces malades n'ont pas été guéris de leur fièvre en hiver; mais en revanche, ils ont échappé à l'hydropiſie; & leur guériſon remiſe au printemps n'en a été que plus ſolidement établie.

TROISIÈME OBSERVATION.

Pleuréſie ſurvenue à l'adminiſtration trop précipitée du quinquina dans les fièvres intermittentes. Par M. FONFRÈDE, Médecin de l'hôpital d'Agen.

C'EST une pratique dangereuſe & très-commune, de donner le quinquina dans les fièvres intermittentes

immédiatement après avoir fait vomir & purgé les malades, sans rechercher souvent la véritable cause de la fièvre; par-là on contrarie quelquefois la Nature qui ne l'a suscitée que pour se débarrasser de quelque humeur nuisible; on fixe, on aigrit cette humeur, & on occasionne des obstructions dans les principaux viscères du bas-ventre, qui produisent ensuite l'hydropisie & la mort. Je n'oublierai jamais que j'ai été moi-même la victime de cette méthode.

Il y a plusieurs années que je fus attaqué de la fièvre tierce; après avoir employé quelques purgatifs, on se hâta de me donner le quinquina, qui en effet enleva la fièvre; on me crut guéri, mais le calme ne fut pas de longue durée, & j'éprouvai bientôt une douleur de tête très-considérable, accompagnée d'une douleur vive au côté, de la difficulté de respirer & d'un crachement de sang; en un mot, j'essuiai une pleurésie des plus aiguës; elle se termina heureusement le septième jour par une sueur très-abondante. Pendant ma convalescence la fièvre me reprit; mais je la gardai un an sans vouloir employer aucun remède pour la détruire. Sydenham qui connoissoit bien le danger du quinquina ne le donnoit qu'avec beaucoup de précaution; il faut l'entendre lui-même à ce sujet.

Cavendum ante omnia ne præmaturè nimis hic cortex ingeratur, ante scilicet quàm morbus suo se marte aliquantisper protiverit; neque enim illud solum est metuendum, ne a præpostero ejus usu inefficax iste reddatur, & spem ægri fallat, sed etiam ne de ægri vitâ agatur, si sanguini omni fermentationis nisu se despumanti, eam derepente injiciamus remoram (a).

(a) *Sydenh. febr. intermitt. ann. MDCCLXI, LXII, LXIII, LXIV*, pag. 93, 94.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Jauniſſe ſurvenue à la mauvaiſe adminiſtration du quinquina dans une fièvre intermittente. Par M. MADIER, Médecin de Montelimart.

UN homme âgé d'environ quarante ans, vint à l'hôpital ſur la fin du mois de juillet 1763; il éprouvoit depuis plus de trois mois, une fièvre double tierce, intermittente, qui ne lui laiſſoit que la matinée d'intervalle; & depuis ce temps, il étoit à l'uſage d'un opiat fébrifuge purgatif: il y avoit été préparé par une tiſane purgative & par des aposèmes amers. Malgré tous ces remèdes la fièvre revenoit toujours à l'ordinaire; mais en même temps la jauniſſe la plus complète s'étoit déclarée avec un commencement d'enflure aux extrémités inférieures. Ce malade qu'on n'avoit pas fait vomir, éprouvoit ſouvent des ſoulèvemens d'eſtomac, ce qui joint à la jauniſſe, me détermina à lui donner un vomitif qui fit un effet complet: la fièvre parut dès le même jour diminuée, & le mal de tête devint plus ſupportable; je réitérai le vomitif le ſurlendemain avec le même ſuccès; la fièvre fut encore moins forte, & la peſanteur de tête habituelle fut emportée: le lendemain le friſſon reparut encore, mais plus foiblement, je lui fis prendre ſur le champ, une écuellée de décoction de camomille romaine toute chaude, à laquelle on avoit ajouté deux gros de crême de tartre; ce breuvage arrêta le friſſon, & la chaleur fut à peine ſenſible. Cette fièvre ne reparut plus depuis, & la jauniſſe ſe diſſipa avec elle; j'en prévins le retour en lui faiſant prendre tous les matins une dragme de quinquina choiſi en poudre fine, & quatre grains de ſel ammoniac dans un verre d'eau chaude.

Cette obſervation prouve qu'il eſt preſque toujours néceſſaire de donner des vomitifs avant d'adminiſtrer le quinquina, que les purgatifs ordinaires ne les remplacent jamais, & que quand on allie ces derniers aux fébrifuges, ils en énervent la vertu ſpécifique, & la rendent preſque toujours inutile.

Qu'il faut réitérer le vomitif juſqu'à deux, trois & même quatre fois, quand la ſaburre des premières voies eſt conſidérable, ou quand l'abattement, la bouffiſſure du viſage, l'enflure des jambes, les peſanteurs de tête, & l'engourdiſſement de toute la machine annoncent plus d'épaiſſiſſement dans les humeurs & plus d'atonie dans les vaiſſeaux.

Que quand on a rempli ces premières indications, il eſt ſeulement permis de donner le quinquina ; mais qu'alors il ne faut l'aſſocier qu'aux ſels alkalis fixes ou demi-volatiles, ſuivant le degré d'action dont on a beſoin ou dans les voies de la circulation, ou dans les couloirs des ſucs digeſtifs.

Le quinquina conſerveroit encore ſon premier crédit, & on en obſerveroit les mêmes effets miraculeux, ſi moins amoureux de la nouveauté ou de l'oſtentation, nous nous contentions de l'employer comme la Nature nous le donne, ſans altérer ſa vertu par le mélange ridicule de purgatifs, de cordiaux, d'abſorbans, & autres remèdes de toute eſpèce.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Perte abfolue de la parole par l'ufage précipité & immodéré du quinquina. Par M. DE HORNE, Médecin des camps & armées, ancien premier Médecin de l'hôpital militaire de Metz.

LES fièvres quartes qui avoient fuccédé aux fièvres tierces de l'année 1763, devenues plus opiniâtres par le froid de l'hiver de 1764, formèrent des obftructions dans prefque toutes les parties du bas-ventre, dont quelques-unes furent fuivies de l'hydropifie. Il fallut bien alors abandonner totalement la cure de la fièvre, pour s'occuper plus particulièrement de celle des obftructions, dont l'effet eft toujours plus à craindre; c'eft pourquoi j'infiftai fur toutes les efpèces d'apéritifs, fur les favonneux, fur les toniques; & par ces remèdes, précédés & foutenus de purgatifs, je réuffis, quoiqu'avec lenteur, à guérir quelques malades des obftructions & de la fièvre quarte en même temps. Mais les fièvres les plus rébelles ne cefsèrent qu'au printemps, & à l'aide fur-tout des aposèmes & fucs d'herbes nouvelles, auxquels on joignoit toujours le fel de Glauber. Ces accidens, qui fuivent ordinairement les fièvres d'automne, & plus particulièrement chez le foldat, qui y apporte plus de difpofition, doivent être prévus & preffentis par le Médecin; ils indiquent & démontrent la néceffité de faire vomir dès les commencemens, à plufieurs reprifes, & de purger totalement les premières voies des mauvais levains qui y abondent, avant de paffer à l'ufage du quinquina. Le defir d'épargner aux malades quelques accès de fièvre, engage quelquefois à fe relâcher de cette méthode, & à précipiter

l'adminiſtration du fébrifuge ; mais on eſt preſque toujours trompé dans ſon attente, & les moindres maux qu'on éprouve, ſont des rechûtes fréquentes, qui prédiſpoſent inſenſiblement à des maladies plus graves.

Le fait ſuivant en eſt la preuve.

Le nommé *Jean-Louis Lacoſte*, cavalier de la compagnie de Caſtelnau, du régiment Royal, ayant éprouvé à ſon quartier, quelques accès de fièvre intermittente, & s'étant adreſſé à un charlatan, il lui fit prendre ſix gros de quinquina en poudre, délayés dans une chopine de vin blanc, auquel il ajouta un verre d'eau-de-vie & quelques cuillerées de miel ; ce remède fut répété trois fois de ſuite, & le malade le but chaque fois d'un ſeul coup au premier inſtant du friſſon. La fièvre en effet diſparut à la troiſième priſe, mais il lui ſuccéda un accident beaucoup plus grave, & très-rare ; ce cavalier perdit preſqu'auſſi-tôt la voix & la parole, & malgré ſes efforts pour produire quelques ſons, il ne put jamais en venir à bout ; ſa langue paroiſſoit alors ſe retirer & ſe replier vers ſa baſe : c'eſt dans cet état qu'il vint à l'hôpital militaire de Verdun. Après l'avoir fait ſaigner deux fois du bras, & l'avoir aſſujetti à une copieuſe boiſſon émolliente, je le fis vomir, & je le purgeai enſuite. Ces remèdes opérèrent puiſſamment, & auſſitôt ce malade commença à produire quelques ſons ; il balbutia peu à peu quelques mots, il les prononça enſuite plus diſtinctement ; il recouvra enfin totalement la parole, & il commença à reſpirer à ſon aiſe ; car en même temps qu'il étoit devenu muet, il avoit ſenti un poids, & il avoit éprouvé une oppreſſion à la poitrine plus inquiétante encore que douloureuſe.

Il eſt difficile d'aſſigner la véritable cauſe de ces phénomènes ; eſt-ce une métaſtaſe de la matière fébrile, qui des

des premières voies, s'eſt portée aux muſcles de la poitrine, à ceux de la glotte & de l'épiglotte, & qui a pénétré juſqu'à l'origine des nerfs de la langue, ou le quinquina pris en doſe exceſſive, par l'aſtriction qui lui eſt propre, a-t-il fait une impreſſion aſſez vive & aſſez ſoutenue ſur les nerfs de l'eſtomac pour ſe communiquer aux nerfs récurrens, & les rendre par-là inhabiles à tranſmettre le fluide nerveux! Le vin & l'eau-de-vie ont-ils concouru à aggraver ces défauts! C'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de décider. Peut-être même que ces trois cauſes, quoiqu'eſſentiellement diſſemblables, agiſſant en même temps, & comme de concert, ont produit un effet plus marqué, & dont aucune n'auroit été capable ſéparément. Ce qui eſt certain, c'eſt que les ſaignées & les délayans ont été indiſpenſables pour corriger la qualité aſtringente du quinquina, & aſſurer l'action de l'émétique, qui paroît avoir complété la cure par les ſecouſſes qu'il a excitées dans la machine. Ces ſecouſſes ſuffirent pour dégager les nerfs des matières étrangères, qui les opprimoient, & pour leur rendre le ton & la force qu'ils paroiſſoient avoir perdus.

SIXIÈME OBSERVATION.

Sur la vertu anti-ſeptique du quinquina. Par M. COUSIN, Médecin de l'hôpital militaire de Bapaume, Membre de l'Académie Medico-Phiſique de Bâle en Suiſſe.

LA vertu du Quinquina ne ſe borne point aux fièvres ſeulement, pluſieurs Médecins célèbres l'ont employé avec ſuccès dans quelques maladies périodiques, & même dans quelques affections ſpaſmodiques; mais il n'eſt point de cas où cette merveilleuſe écorce produiſe des effets plus frappans que dans la gangrène &

la mortification des parties molles : c'eſt-là véritablement ſon triomphe. J'ai pluſieurs fois obſervé cette qualité anti-ſeptique du quinquina : le fait ſuivant ne peut que la confirmer.

Un ſoldat de recrue du régiment de Limoſin, vint à l'hôpital au mois de mars 1766, pour quelques accès de fièvre intermittente, qui bientôt diſparut ; mais comme j'appris de ſes camarades qu'il ſe plaignoit beaucoup toutes les nuits, je cherchai à en découvrir la cauſe, & je ſus que ce jeune homme, par timidité, n'avoit point voulu m'avouer le malheur qu'il avoit eu de renverſer la marmite toute bouillante ſur ſa jambe, ce qui lui cauſoit des douleurs exceſſives. Je lui fis appliquer quelques fomentations de décoction de fleurs de ſureau, animée avec l'eau-de-vie ; mais l'enflure augmenta bientôt ſenſiblement, la couleur de la peau devint livide, l'épiderme ſe détacha, & fit craindre que les progrès de la mortification ne fuſſent pas bornés à la peau & au pannicule adipeux ſeulement. Le Chirurgien - major appelé pour voir ce malade, lui fit des inciſions longitudinales ſur toute la jambe ; il en ſortit une prodigieuſe quantité de ſanie, ſans que cette opération produiſit aucun ſentiment de douleur. Le lendemain nous examinames avec la plus grande attention le pied de ce malheureux ; la gangrène avoit encore fait des progrès, qui nous déterminèrent à rendre les ſcarifications plus profondes ; elles produiſirent beaucoup de ſanie d'une odeur cadavéreuſe, qui paroiſſoit avoir ſa ſource entre les os du tarſe & du métatarſe ; on détacha tous les lambeaux muſculaires, & on mit les tendons preſque à nu. Nous comptions faire promptement l'amputation, quand l'application de l'eau-de-vie camphrée ayant excité la douleur & les plaintes du malade, nous

la fit différer; on le panſa avec un digeſtif animé, on couvrit les tendons avec des plumaceaux imbibés d'huile de térébenthine, & à chaque panſement on convint de laver la plaie avec du vin de quinquina. Je fis prendre en même tems à ce malade deux gros de quinquina en poudre, mêlés avec la confection alkermès, & je répétai ces bols toutes les quatre heures, tandis qu'il buvoit habituellement d'une tiſane vulnéraire, à laquelle on avoit ajouté une demi-once de quinquina concaſſé. Cependant la ſuppuration très-abondante étoit toujours ſanieuſe & de très-mauvaiſe odeur, & pendant huit jours il n'y eut aucun changement avantageux à la plaie. Au bout de ce temps, le pus commença à changer de couleur & de conſiſtance, il fut de jour en jour plus louable; les chairs devinrent enfin vives & rouges, ce qui acheva de confirmer nos eſpérances; nous continuames ſeulement l'uſage du quinquina, en en diminuant toutefois peu à peu la doſe: cette méthode nous réuſſit à ſouhait, la régénération des chairs ſe fit inſenſiblement; & le malade, au bout de ſix ſemaines, fut parfaitement guéri.

Cette obſervation prouve de la manière la plus complette, combien on doit compter ſur la vertu anti-ſeptique du quinquina; on ne peut trop inſiſter ſur des faits pareils, ni les rendre trop publics. Combien de gens en effet ont été mutilés ou conduits au tombeau pour avoir ſuivi une autre méthode, ou avoir ignoré celle-là!

SEPTIÈME OBSERVATION.

Charbon guéri par l'uſage du quinquina. Par M. GONTARD, Médecin de l'hôpital de Villefranche en Beaujolois.

UN homme âgé de cinquante ans, bien conſtitué, qui avoit écorché quelques bêtes à cornes, mortes du

charbon, vint à l'hôpital dans le mois d'août 1763, avec deux charbons ſur le poignet; il y avoit huit jours qu'il avoit écorché la dernière bête ſans ſentir aucun mal, lorſqu'une mouche vint le piquer vivement en deux endroits ſur le poignet; il reſſentit ſur le champ une vive douleur à l'endroit de la piqûre, l'inflammation y ſurvint & enſuite les deux charbons parurent: l'enflure gagna inſenſiblement l'avant-bras & le bras, & ſe porta juſqu'aux muſcles pectoraux; des phlyctènes nombreuſes & la lividité de la peau annonçoient la gangrène, & pour en empêcher le progrès, on fit des ſcarifications aſſez profondes, & on employa les lotions anti-ſeptiques les plus convenables: mais on eut recours en même temps au quinquina pris en décoction, à une doſe aſſez forte; ce remède, joint aux panſemens méthodiques, ſuffit pour guérir la gangrène & les deux charbons, & au bout de quinze jours les plaies furent totalement & parfaitement cicatriſées.

Il eſt difficile de décider ſi la piqûre de la mouche a été la cauſe première ou ſeulement la cauſe occaſionnelle des charbons, ſi elle a inſinué elle-même le venin ou ſi elle n'a fait que développer celui qui avoit déjà été communiqué par les bêtes à cornes; mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'eſt que la gangrène la mieux caractériſée en a été la ſuite, & qu'elle auroit été funeſte, ſans les ſcarifications & le quinquina.

CHAPITRE ONZIÈME.

DE QUELQUES MALADIES CHIRURGICALES.

CE feroit mal remplir les vues du Miniftère & mal connoître le but de ce recueil, que de ne pas l'enrichir des obfervations chirurgicales, faites dans les hôpitaux militaires: c'eft dans ces hofpices confacrés aux défenfeurs de la Patrie, que la Chirurgie étale fes reffources les plus brillantes; c'eft-là qu'elle forme des élèves dignes d'elle, & qu'elle leur donne des leçons d'autant plus folides, qu'elles font le fruit de l'expérience & du favoir; la théorie la plus lumineufe toute feule, ne vaudra jamais cette inftruction.

Si les fonctions du Chirurgien font toujours importantes dans les hôpitaux militaires, elles le deviennent encore plus quand la guerre les rend journellement néceffaires; c'eft-là qu'il a befoin de toutes fes connoiffances & de toute fa fagacité pour fe décider promptement, & d'une dextérité habituelle pour opérer: dans ces inftans précieux, s'il réunit l'affurance à la délicateffe, il met le fceau à fa réputation. Mais pour parvenir à ce point fatisfaifant, il faut avoir fréquenté long-temps les hôpitaux, il faut y avoir fuivi les plus habiles maîtres, & avoir opéré fous leur direction & fous leurs yeux; c'eft la feule voie qui puiffe conduire dans cet art à la perfection; & c'eft pour l'aplanir & la rendre plus fûre encore, que le Miniftère a formé dans les principaux hôpitaux des établiffemens qui en affurant l'inftruction des Élèves, puiffent les rendre d'habiles

Chirurgiens; c'eſt pour ſeconder ſes intentions & ſuivre ſes ordres, que je publie aujourd'hui les obſervations chirurgicales ſuivantes. Quoique l'Académie de chirurgie ait coutume de nous préſenter ce qu'il y a de plus rare en ce genre, j'eſpère que celles-ci n'en paroîtront pas moins intéreſſantes; d'ailleurs, en les comparant entre elles, elles ne peuvent que concourir à la perfection de l'art.

En effet, le trépan que M. Simon, Chirurgien-major de l'hôpital de Montelimart, a employé avec ſuccès pour guérir la carie du tibia *(a)*, ſemble entrer dans le plan de M. de la Martinière, premier Chirurgien du Roi, qui, d'après une ſuite d'obſervations intéreſſantes, démontre l'utilité du trépan au *ſternum* pour la même maladie, & propoſe d'en étendre l'uſage à d'autres os *(b)*; & ſi dans l'extirpation d'une loupe adhérente au péricrâne, M. Simon a été obligé de perforer le crâne *(c)*; c'eſt un moyen ingénieux qu'il préſente pour en prévenir l'exfoliation, que le ſuccès a également juſtifié. Mais quand le même Chirurgien rétablit le mouvement des doigts qui avoit été détruit par une cicatrice difforme & ſaillante *(d)*, on ne ſait trop ce que l'on doit le plus admirer, ou de l'adreſſe du Chirurgien, ou du courage du ſoldat qui, pour continuer à ſervir l'État, ſe ſoumit à cette longue & cruelle opération : c'eſt dailleurs une leçon pour les inattentifs, qui dédaignent de veiller à ce qu'une cicatrice ſoit la plus douce & la moins difforme poſſible, & elle intéreſſe

(a) I.re obſervation de ce chapitre.

(b) *IV.e volume des Mémoires de l'Acad. de Chirurgie*, page 545.

(c) III.e Obſervation.

(d) IV.e Obſervation.

effentiellement le fervice militaire. La plaie confidérable de la tête avec léfion du péricrâne, qui, au rapport de M. Petit, Chirurgien-major de l'hôpital d'Hefdin, guérit par un écoulement de pus & de fang par l'oreille *(e)*, a quelque conformité avec celle de M. Morel, Chirurgien de Befançon *(f)*; mais elle en diffère, en ce que cet écoulement ne guérit pas cette dernière maladie & qu'il fallut faire l'opération du trépan.

On fait affez que les plaies du cerveau ne font pas toutes mortelles, & on en trouve plufieurs exemples dans un mémoire inféré dans le premier volume de l'Académie de Chirurgie *(g)*; mais outre que l'opération faite en ce cas par M. Fonperine, Chirurgien-major de l'hôpital de Verdun, eft plus compliquée *(h)*, il eft toujours intéreffant, je penfe, de publier de pareilles cures, qui ne peuvent qu'encourager les jeunes Chirurgiens; & d'ailleurs il réfulte de cette obfervation une inftruction prefque auffi importante fur l'abus des bandages uniffans, aux plaies de la tête fur-tout; il faillit à être mortel dans cette circonftance.

L'opération de la gaftroraphie faite par M. Moiffier, Chirurgien-major de l'hôpital d'Avefne, à la fuite d'une bleffure confidérable pénétrante dans le bas-ventre *(i)*, diffère de celles rapportées au troifième volume de l'Académie *(k)*, en ce qu'il y avoit léfion à l'inteftin, que la future qu'y fit M. Moiffier étoit indifpenfable; &

(e) V.^e Obfervation.

(f) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, tome I^er, page 226.

(g) Page 310.

(h) VII.^e Obfervation.

(i) VIII.^e Obfervation.

(k) Page 409.

qu'elle n'eut aucune suite fâcheuse; on n'en peut pas dire autant de la suture entortillée qu'il avoit faite aux tégumens du bas-ventre, dont il fut obligé de lâcher les points; elle sert au contraire à confirmer de plus en plus le danger de ces sortes de sutures.

La hernie inguinale, avec étranglement & suppuration, guérie par la Nature, dont M. Peysson, Médecin de l'hôpital de Belley, décrit l'histoire *(l)*, est assez semblable aux observations de M. Louis, Secrétaire de l'Académie de Chirurgie, & sur-tout à celles qu'il rapporte de M. Caqué, Chirurgien-major de l'hôtel-Dieu de Reims; de M. la Borde, Médecin à Fleurence, & de Fabrice d'Hilden; elles concourent à prouver ce que M. Louis établit lui-même de ces sortes de tumeurs, que *quoique la confiance aux efforts de la Nature soit en ce cas très-dangereuse, il y a quelquefois des circonstances si favorables, qu'on pourroit lui abandonner entièrement le soin de la cure (m)*. M. Peysson ne fut pas le maître de choisir les moyens; mais il trouva heureusement cette Nature disposée à seconder ceux qu'il avoit été obligé d'adopter. Le fait rapporté par M. le Riche, Chirurgien-major de l'hôpital de Strasbourg *(n)*, est en ce cas un nouveau genre de preuve; car s'il fut obligé de recourir à l'art pour ouvrir le sac herniaire, il se confia totalement & judicieusement à la Nature pour la guérison ultérieure de la gangrène, & il ne fut point trompé dans son espérance. Il seroit à desirer peut-être qu'il eut marqué s'il avoit fait simplement la réduction de la hernie, sans assujettir avec un fil l'intestin aux bords de

(l) IX.^e Observation.

(m) Mém. de l'Acad. III.^e volume, *pages 145 & suivantes.*

(n) XII.^e Observation.

la

la plaie, pour le retirer en cas d'accident; mais cette précaution d'ufage eft trop effentielle, pour croire qu'elle ait été négligée.

La hernie de la veffie, préfentée par M. de Longis, Chirurgien-major de l'hôpital de Bouillon *(o)*, n'eft pas à la vérité un fait rare; M. Verdier dans fes Recherches fur ces fortes de tumeurs, & M. Pipelet le jeune, en rapportent plufieurs exemples *(p)*; mais comme ces fortes de tumeurs en impofent quelquefois, & comme M. Verdier lui-même rapporte à ce fujet deux méprifes importantes, l'une où cette hernie fut ouverte pour un abcès, & l'autre où on y appliqua un cauftique, la prenant pour un bubon *(q)*; il eft intéreffant de répéter quelquefois les obfervations qui conftatent cette maladie, pour faire éviter aux Chirurgiens des hôpitaux militaires de pareilles méprifes.

La caftration que fe fit lui-même un jeune homme, qui s'étoit froiffé le tefticule, & les fuites de cette téméraire opération, décrites par M. de Longis *(r)*, font d'autant plus furprenantes, que la ligature des vaiffeaux en ce cas eft fingulièrement recommandée par Heifter *(ſ)*, & par tous les auteurs, & que M. Bertrandi paroît en faire un point de doctrine dans fon mémoire fur l'hydro-cèle *(t)*; cependant, dans ce cas, la fimple compreffion arrêta l'hémorragie. Il faut bien que le cordon n'ait

---

(o) X.^e Obfervation.

(p) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome II, pages 1 & fuiv. *Idem*, tome IV, page 181.

(q) Ibidem.

(r) XI.^e Obfervation.

(ſ) Inftitution de Chirurgie, tome II, chap. CXXI; *de la Caftration*, page 213.

(t) Mém. de l'Acad. de Chirur. tome III, page 112.

pas été coupé bien haut, puiſqu'on a pu l'aſſujettir à un point d'appui fixe; ce qui prouve que la ſimple compreſſion ſuffit quelquefois, & qu'elle eſt préférable à la ligature, qui entraîne ſouvent après elle les plus grands accidens.

L'union contre nature de tous les doigts des deux mains, par une enveloppe commune, eſt un cas bien ſingulier; les moyens employés par M. Denis pour réparer ce défaut, ſont auſſi ſages qu'ingénieux *(u)*. Il eſt, ſans doute, fâcheux que l'enfant qui fait le ſujet de cette obſervation, ſoit mort d'une indigeſtion avant la fin de cette opération, dont il paroît que *Fabrice d'Aquapendente* avoit bien compris toute l'importance, quand dans un cas moins grave, & où il ne s'agiſſoit que de la ſimple jonction non naturelle des doigts, il recommande expreſſément de ménager l'inciſion de la peau qui les lie *(x)*. Par ce moyen, habilement employé, M. Denis ſeroit enfin parvenu à rétablir cet organe dans toute ſon intégrité, & cette cure eut peut-être été unique, comme la maladie qui l'auroit exigée.

Il eſt malheureuſement aſſez commun de voir des corps étrangers reſter engagés dans les plaies, quand elles ſont un peu profondes. Mais comment un bout d'épée, de la longueur de deux pouces & demi, a-t-il pu ſe loger entre le *cubitus* & le *radius*, ſans avoir donné des ſignes de ſa préſence, & ſans avoir laiſſé la plaie fiſtuleuſe; car le petit trou à travers lequel ſuintoit une eau rouſsâtre ne parut que long-temps après! Cette obſervation prouve en outre qu'il ne faut jamais négliger de ſonder les plaies qui en ſont ſuſceptibles. Par cette

---

(u) XV.^e Obſervation.

(x) Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, tome II, page 226.

feule attention ont eut prévenu tous les accidens, comme l'a très-bien remarqué M. Bouillard, auteur de ce mémoire *(y)*.

L'opération de l'*hypopion*, faite par le même Chirurgien-major *(z)*, ne paroît guère différer de celle pratiquée par Heifter *(a)*; mais M. Janin., oculifte, propofe un nouveau moyen de la faire, qui paroît encore plus avantageux *(b)*.

La fortie fpontanée du kifte, que rapporte M. Rochard *(c)*, & le traitement de la tumeur qui y avoit donné lieu, mérite d'autant plus d'attention, qu'ayant de la conformité avec la méthode employée pour la guérifon de l'hydrocèle, par l'inflammation légère excitée dans l'un & dans l'autre cas, il en diffère cependant par un point très-effentiel; car tout ce qu'on attend de la première méthode, fe bornant à procurer l'union des membranes qui forment le kifte, & à détruire par ce moyen la cavité; on conviendra aifément, fans doute, que la fortie du kifte eft plus avantageufe encore : cet avantage fut, dans le cas rapporté, le produit de la fuppuration & du féjour continuel du pus, qui détacha le kifte. Ce moyen peut avoir des inconvéniens, & ils font aifément preffentis; mais la guérifon qui en fut la fuite, autorife au moins à le préfenter.

L'application de la carotte rapée, paroît avoir eu des fuccès trop brillans entre les mains de M. Bridault &

(y) XVI.[e] Obfervation.

(z) XVII.[e] Obfervation.

(a) *Inftitutions de Chirurgie*, tome I[er], page 612.

(b) *Maladies des yeux*. Lyon, 1771.

(c) XXIII.[e] Obfervation.

de M. Denis *(d)*, pour ne pas engager les Médecins & les Chirurgiens-majors des hôpitaux militaires à continuer ces essais précieux à l'humanité; trois cancers guéris par ces moyens, sont bien faits pour encourager à suivre le fil des expériences que M. Soulzer nous avoit déjà donné à ce sujet en 1766 *(e)*. Cependant je ne puis me dispenser de dire ici, que j'ai souvent employé la carotte rapée sur des glandes schirreuses & sur des carcinomes, sans aucun succès; mais je ne me crois pas moins obligé de rapporter ces observations, par la confiance que j'ai en la bonne foi des Médecins & Chirurgiens des hôpitaux militaires qui les ont rédigées.

L'héméralopie est heureusement fort rare en ce climat; mais elle peut être dans quelques circonstances, la suite de la fatigue & de l'*insolation* à laquelle les Troupes sont nécessairement exposées; il est conséquemment avantageux d'en faire la remarque, & de proposer les moyens de curation qui lui sont propres & qui ont réussi à la détruire *(f)*; c'est en quelque sorte faire circuler les remèdes en même temps que les maladies.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Carie au tibia guérie par l'application du trépan à cet os; Par M. SIMON, Maître en Chirurgie, Correspondant de l'Académie royale des Sciences, Chirurgien-major de l'hôpital de Montelimart.

Le nommé *Voulant*, natif de cette ville, soldat réformé du régiment de Belsunce, compagnie de Joviac,

---

(e) XIII.[e] & XIV.[e] Observations.

(f) Journal de Médecine; janvier, pages 68 & suivantes.

(g) XVIII[e], XIX.[e] & XXII.[e] Observation.

ſe préſenta à cet hôpital avec une carie à l'os du tibia de la jambe gauche; cette carie occupoit preſque toute la ſubſtance de cet os, & l'avoit rendu vermoulu ; la jambe étoit en outre pleine d'ulcères fiſtuleux. Cette maladie avoit ſuccédé à une douleur très-aiguë, lancinante & profonde, qu'il avoit reſſentie à cette jambe il y avoit neuf mois; lorſqu'il preſſoit fortement ſa jambe, il étoit ſoulagé. Il n'avoit aucun ſigne extérieur de virus vénérien ou écrouelleux, & il aſſuroit n'avoir jamais mérité la première maladie. Il avoit néanmoins le teint jaune, plombé; il étoit languiſſant & défait, & l'on craignoit avec raiſon, que la fièvre lente ne vint mettre le comble à ſes maux, en les rendant incurables. Comme le cas étoit très-grave, je demandai l'avis des gens de l'art; ils décidèrent unanimement que l'amputation de la cuiſſe au-deſſus des condiles du fémur étoit indiſpenſable ; mais dès que j'eus propoſé l'application de pluſieurs couronnes de trépan, pénétrantes juſqu'à l'intérieur de l'os, ils adoptèrent l'eſſai de ce moyen plus doux, au moyen duquel on pourroit porter à la ſource du mal les remèdes les plus convenables. On prépara convenablement ce malade à l'opération propoſée ; j'appliquai enſuite une couronne de trépan à la partie ſupérieure, & une autre à la partie inférieure de la face interne du tibia : il ne fut pas difficile de percer cet os ramolli & vermoulu par l'exoſtoſe & la carie. Par le moyen de ces ouvertures, je portai des teintures ſpiritueuſes & balſamiques de mirrhe & d'aloès juſqu'à l'origine du mal ; j'y injectai des décoctions vulnéraires, & je panſai les plaies extérieures avec des digeſtifs convenables : la jambe fut miſe dans une boîte, garnie de fanons, & contenue par un bandage à dix-huit chefs. Après deux mois de panſement méthodique, l'os prit de la ſolidité, de la dureté ; les chairs

qui pouſſoient à travers ſa ſubſtance étoient dures & grenues, & la cicatrice ſe fit parfaitement. Cette jambe, reſtée plus groſſe que l'autre, eſt d'ailleurs en bon état; le ſujet ſe porte très-bien, & ſert de manœuvre aux maçons de cette ville. Cette cure eſt du nombre de celles qui ont beſoin du temps pour en conſtater le ſuccès.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Fracture du tibia complette & compliquée, guérie ſans opération. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

LE nommé *Jacques de l'Hoſte*, dit *la Déroute*, natif de Chaumeyra en Vivarais, ſoldat invalide, de la compagnie de Sibois, entra dans notre hôpital le 16 juillet 1764, pour une fracture très-compliquée. Elle occupoit la partie inférieure de la jambe; & elle étoit telle, que pluſieurs pièces d'os & eſquilles ſe trouvoient en travers, & en tous ſens, & piquoient, par leurs pointes, les tendons, les ligamens, les nerfs & les aponévroſes; ce qui occaſionnoit des douleurs très-aiguës, & des mouvemens convulſifs effrayans. Cet état ne me permettant pas de tenter aucunes voies de réduction, je me contentai de donner une bonne ſituation à la jambe, & de l'envelopper dans un bandage à dix-huit chefs, avec les fanons, pour empêcher les mouvemens convulſifs & indépendans de la volonté du malade. Je pratiquai en même temps des ſaignées multipliées, & j'ordonnai la diète la plus ſévère. La ſuppuration qui ſurvint, amena un peu de calme, & détacha les eſquilles, qui cauſoient le déſordre. Quelques-unes avoient produit des hémorragies, en piquant des vaiſſeaux ſanguins; mais cet accident céda promptement à l'application de l'agaric. Cependant le nombre des ſaignées, qui avoient été

néceſſaires, & l'abondance de la ſuppuration, avoient jeté le malade dans un épuiſement, qui approchoit du maraſme, & la cure étoit encore bien éloignée de ſa perfection; car la portion ſupérieure de l'os fracturé ſortoit hors de la plaie à chaque panſement, & pouvoit être difficilement contenue; les moyens qui ſe préſentoient pour y remédier, n'étoient pas même ſans inconvéniens. En effet, en ſciant cette portion d'os excédante, on privoit néceſſairement la jambe de toute ſa force & de ſon appui, & on la rendoit conſéquemment inutile; l'amputation avoit le même défaut, & en outre celui de mettre la vie du malade dans le plus grand danger, eu égard ſur-tout à l'état de foibleſſe où il étoit réduit. Je préférai encore une fois la voie la plus douce; & pour contenir cette portion oſſeuſe, j'imaginai une boîte pliante, dont la figure imitoit celle de la jambe. De deſſus une baſe ſolide s'élevoient deux chaſſis latéraux, que leur attache, par charnière, rendoient mobiles & plians à volonté; je mis la jambe dans cette boîte, & j'appliquai les chaſſis contre les faux fanons, bien mollets; je me ſervis des lacs ordinaires, pour fixer les chaſſis contre la jambe, & je paſſois les lacs par-deſſous la boîte. Mais à l'endroit où l'os ſortoit de la plaie, il me falloit un point fixe pour le maintenir & le contenir pendant long-temps, & qui ne dérangeât point les panſemens; le tourniquet de M. Petit, remplit mes vues à ce ſujet: je l'attachai à la partie ſupérieure de la boîte; j'appliquai en même temps des petits morceaux de carton, qui formoient une pyramide, dont la baſe, imbibée d'eau-de-vie, appuyoit ſur l'os, & la pointe venoit toucher la plaque, ſur laquelle la vis du tourniquet ſe montoit; le ruban du tourniquet ſervoit de lac à la boîte. Par ce moyen je maintins l'os dans ſa place, & à l'aide d'un

panſement méthodique, je parvins à la fin à former une cicatrice forte, matelaſſée de chairs très-fermes; & le malade ſortit de l'hôpital parfaitement guéri, mais ne pouvant encore marcher, qu'à l'aide d'une potence & d'un bâton. Quelque temps après il eſt revenu me voir; alors il marchoit ſans aucune aide, & il étoit auſſi ferme de cette jambe que de l'autre.

TROISIÈME OBSERVATION.

Extirpation d'une loupe adhérente au péricrâne, perforation de cet os, pour en prévenir l'exfoliation. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

DANS le mois de février 1764, le nommé *Sans-regret*, ſoldat invalide, de la compagnie de Marmier, vint à nôtre hôpital pour ſe faire extirper une loupe, qui occupoit toute la partie ſupérieure & moyenne du front; elle étoit large par ſa baſe, ronde dans ſa ſommité, groſſe comme une belle orange, & d'ailleurs fortement adhérente au péricrâne: ce ſoldat portoit cette loupe depuis vingt ans, & il étoit d'ailleurs parfaitement conſtitué. Après lui avoir fait les préparations convenables, j'extirpai ſa loupe: l'adhérence au péricrâne ne m'inquiétoit pas beaucoup; mais ce qui n'étoit pas indifférent, c'eſt que la portion du péricrâne collée au kiſte, étoit entièrement détachée du crâne; de façon que toute la portion moyenne & ſupérieure du coronal ſe trouvoit à découvert lorſque la loupe fut emportée. Pour éviter l'exfoliation, longue & conſidérable, à laquelle cet os ſe trouvoit par-là néceſſairement expoſé, j'imaginai de faire, avec le trépan perforatif, pluſieurs ouvertures à la table externe, dans la vue de procurer, au moyen des prolongemens des vaiſſeaux dyploïques, la nourriture, l'humidité, & une eſpèce de tente à cette partie,

partie. Cette opération eut le ſuccès le plus heureux ; elle termina très-promptement la cure, qui auroit été très-longue, s'il eut fallu attendre l'exfoliation de cet os.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Mouvement des doigts rétabli, qui avoit été intercepté par une cicatrice difforme, à la ſuite d'une bleſſure. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

LE nommé *Marquet*, ſoldat invalide de la compagnie de Miel, avoit été bleſſé à la main droite dans une bataille; le peu de ſoin qu'on prit à lui former une bonne cicatrice, donna à ſa main une défectuoſité, qui le mit dans l'impoſſibilité de continuer ſon ſervice, & il obtint les Invalides. Cette cicatrice très-dure, très-épaiſſe, rempliſſoit tout l'intérieur de la main, & par les plis qu'elle faiſoit, elle tenoit quatre doigts de cette main dans un état de flexion très-génant. Las de la vie tranquille qu'il menoit comme invalide, & jaloux de ſervir encore la Patrie, ce brave homme ſe préſenta à M. le marquis Dupuy de Montbrun, capitaine dans le régiment du Roi cavalerie, pour lui demander de l'emploi, en offrant de ſubir telle opération qui ſeroit jugée néceſſaire pour lui rendre le mouvement de ſa main. Cette affaire miſe en délibération & conſultée par les gens de l'art, on conclut qu'en emportant cette cicatrice monſtrueuſe, on pourroit rétablir l'uſage de la main; mais cette opération, quoique ſimple en apparence, ne laiſſoit pas que d'être délicate; car il falloit éviter ſoigneuſement de bleſſer avec l'inſtrument les organes deſtinés au mouvement des doigts; il falloit en outre partager ſon attention entre l'humeur ſynoviale épaiſſie, & le mouvement qu'on cherchoit à rappeler en procurant la libre extenſion des

mufcles de la main: cette opération fut donc très-longue & très-laborieufe; mais elle fut achevée heureufement, & elle eut un plein fuccès. Les doigts furent étendus & fixés dans cet état, au moyen d'une palette matelaffée & d'un bandage convenable, & à chaque panfement on baignoit la main dans de l'eau de cire : lorfque les chairs revenoient trop promptement, on avoit foin de les réprimer; enfin, la cicatrice fe forma fans aucune adhérence aux tendons fléchiffeurs des mufcles fublime & profond, & tous les mouvemens de la main devinrent libres & faciles. Ce brave foldat fortit de l'hôpital le 19 avril, parfaitement guéri & très-content de pouvoir continuer à fervir le Roi & la Patrie; il eft encore cavalier dans le même régiment.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Plaie confidérable à la tête avec léfion du péricrâne, guérie par un écoulement de fang & de pus par l'oreille. Par M. PETIT, Chirurgien-major de l'hôpital d'Hefdin.

LE nommé *Pauperon*, cavalier au régiment du Commiffaire - général, au commencement d'août 1766, tomba d'un fecond étage fur le pavé; fes camarades étant accourus au bruit qu'il fit en tombant, le relevèrent, le portèrent à fa chambre & m'envoyèrent chercher fur le champ; je le trouvai étendu fur fon lit, fans connoiffance, fans mouvement, fans fentiment; le fang lui fortoit par le nez, par la bouche & par l'oreille gauche: j'examinai la tête, & j'aperçus à la partie moyenne & inférieure du pariétal gauche une petite plaie, & les environs contus & échymofés. Je le fis faigner du bras fur le champ, & après qu'il fut transféré à l'hôpital, je fis réitérer la faignée: je lui fis prendre,

quoiqu'avec beaucoup de peine, une cuillerée d'eau de mélisse, qui lui procura un vomissement abondant, qui n'apporta aucune amélioration à son état; c'est pourquoi je le fis saigner du pied la nuit, en même temps qu'on lui donnoit des lavemens irritans qui ne produisirent aucun effet. J'examinai le lendemain de nouveau la plaie, que j'avois pansé la veille à plat avec l'eau d'alibour, je trouvai le même gonflement; & comme je ne voyois aucune diminution dans les symptômes, je soupçonnai que le péricrâne étoit contus ou détaché, & qu'il pouvoit y avoir fracture à l'os; en conséquence, je fis une incision suffisante pour débrider le péricrâne; je le trouvai effectivement détaché de la grandeur d'une pièce de six sous; mais je n'aperçus aucune fracture apparente, je craignis qu'elle ne fût à la table interne, & je méditois de faire l'opération du trépan, quand, trois heures après mon incision, je trouvai mon malade revenu à lui & entendant tout ce qu'on disoit; il avoit perdu beaucoup de sang par l'oreille, & depuis cette évacuation son état étoit sensiblement meilleur. Pour me conformer aux vœux de la Nature, je lui fis encore quelques saignées qui achevèrent de rappeler totalement sa connoissance; son oreille continuoit de fournir un sang noir & puant; cette évacuation se soutint les jours suivans, l'écoulement parut ensuite purulent, & persista dans cet état jusqu'au 26, il devint insensiblement plus séreux, & finit totalement le quarante-troisième jour de sa chute: pendant tout ce temps, il fut soumis à une diette & à un régime scrupuleux, & il sortit parfaitement guéri le 30 septembre, sans ressentir aucune douleur de tête. Cette observation prouve que le détachement du péricrâne n'est pas toujours un signe de fracture, & qu'il ne suffit pas pour déterminer au trépan.

SIXIÈME OBSERVATION.

Plaie confidérable à la tête, fuivie d'épanchement de fang fur la dure-mère, guérie par le trépan. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

LE nommé *Ridoux*, cavalier du même régiment, fut jeté à bas de fon cheval, qui lui alongea un coup de pied fur la partie moyenne du pariétal gauche; il refta fans connoiffance & fans mouvement, & baigné dans fon fang. Il fut tranfporté fur le champ à l'hôpital où il fut d'abord amplement faigné; j'examinai la plaie qui étoit longue de trois travers de doigt, & j'aperçus un enfoncement à la table externe; le bras droit étoit en même temps paralyfé, ce qui indiquoit un épanchement qui pefoit fur la fubftance même du cerveau ou des efquilles qui la pénétroient: je fis l'incifion cruciale pour le préparer au trépan, & trois heures après, j'en appliquai une couronne; il fortit par cette voie au moins quatre cuillerées d'un fang noir, & je tirai alors fans peine la partie de la table externe qui étoit enfoncée & que je ne n'avois pu enlever auparavant, ce que j'avois toutefois effayé pour me procurer un trépan naturel: cette portion de la table externe étoit longue de cinq à fix lignes, & large de trois à quatre; elle étoit exactement féparée du diploé & de la table interne: deux efquilles de la table interne perçoient la dure-mère & étoient enfoncées de quelques lignes dans la fubftance du cerveau; trois autres efquilles avoient feulement percé la dure-mère. J'enlevai ces corps étrangers qui piquoient la dure-mère & qui m'en faifoient craindre l'inflammation, & auffitôt le malade reprit connoiffance & ne donna plus aucun figne d'aliénation. Cependant la paralyfie du

bras fubfiftoit encore & ne fe diffipa totalement que le vingtième jour de fon accident; la main feule reftoit alors engourdie, mais quelques fomentations de vin aromatique fuffirent pour la rétablir dans fon intégrité. Le malade fut affujetti à la diette la plus févère, & il fut copieufement faigné; le huitième jour de l'opération, la fuppuration fe trouva bien établie, nul accès de fièvre ne vint la contrarier; enfin l'exfoliation fe fit parfaitement & la guérifon bien affurée, il ne refta aucune trace de ce cruel accident.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Sur une plaie de tête très-confidérable avec léfion & déperdition de la fubftance du cerveau. Par M. FONPERINNE, Chirurgien-major de l'hôpital militaire de Verdun.

LE nommé *Bœfpfluy*, natif de Malzenkeim, juridiction de Benfeldz, foldat dans la compagnie des ouvriers du régiment des Volontaires-royaux, entra à l'hôpital militaire de Verdun le 2 janvier 1755 pour un coup de fabre qu'il avoit reçu la veille à la tête.

Après avoir ôté le premier appareil, & écarté le bandage uniffant qu'on y avoit appliqué affez mal-à-propos, on découvrit une bleffure très-confidérable, qui prenoit depuis les trous furciliers de l'orbite du côté droit, & fe continuoit jufqu'à la future qui joint l'os coronal aux pariétaux : tout l'appareil étoit teint de fang, & la fubftance cendrée du cerveau s'y faifoit diftinctement reconnoître. Cette circonftance ne laiffant aucun doute fur la nature & la qualité de la plaie, on procéda à la diffection de fes bords, & on mit à découvert la plus grande partie de l'os coronal du côté droit; alors le mal parut dans tout fon jour. Le coronal étoit fendu depuis les échancrures furcilières,

jufqu'à deux doigts près de la future coronale, oblique-ment de gauche à droite, & depuis les mêmes échancrures, il étoit également fendu de droite à gauche d'environ deux pouces. Un peu au-deffus de l'angle formé par la réunion des deux fentes, une portion de l'os coronal, dont la figure repréfentoit un carré irrégulier, en étoit totale-ment détachée & féparée; de forte qu'il en réfultoit un trépan naturel, qui parut fuffifant. Comme la dure-mère n'étoit rompue que dans la partie inférieure de la bleffure, on acheva de la divifer, pour prévenir les ftafes, les engorgemens & l'inflammation, que fon adhérence & fes brides auroient pu produire.

Alors on panfa la plaie fuivant l'art, avec le baume de Fioraventi; le malade fut affujetti à la diète la plus ftricte, il fut promptement & alternativement faigné du bras & du pied; & quand la fuppuration fut établie, on lui donna la teinture de quinquina comme un antiputride, dont les effets font trop conftatés pour avoir befoin de preuves. Tout paroiffoit avantageux dans cette maladie; il n'y avoit que peu ou point de fièvre, nul délire, nul affoupiffement, & les excrétions étoient dans l'ordre, & d'un caractère convenable; mais au bout de quinze jours la plaie, qui étoit belle, devint blaffarde & li-vide, la fuppuration étoit fanguinolente, & la fubftance du cerveau, qui étoit à découvert, parut affaiffée de plufieurs lignes. Le jugement que l'on porta fur ce changement, auffi prompt que dangereux, peut aifé-ment fe preffentir, & la manière d'y remédier ne parut point équivoque; enfin l'opération du trépan, mife en délibération, fut unanimement décidée indifpenfable. Je la fis fur le champ, en préfence de M. de Horne, Médecin de l'hôpital, de M. Formé, Chirurgien-major des Volontaires-royaux, & des Élèves en Chirurgie;

j'appliquai successivement cinq couronnes de trépan, depuis la portion d'os qui avoit été détachée par le coup, jusqu'à l'autre extrémité de la blessure. Par les pansemens qui ont suivi cette opération, on a retiré jusqu'à dix-sept esquilles assez considérables, qui étoient le produit de la division de la table interne du coronal : les bandelettes ont toujours rapporté dans les pansemens quelques portions de la substance du cerveau, dont l'estimation passe une once.

Depuis cette opération la plaie a toujours été belle; & le plus grand embarras qu'elle ait donné, c'est de s'opposer à la régénération trop prompte des chairs. Enfin nul accident n'est survenu, & le malade, radicalement guéri, est sorti de l'hôpital le 7 Avril 1755, trois mois & cinq jours après y être entré. On a muni sa plaie d'une plaque de fer blanc, bien matelassée, pour défendre la cicatrice des impressions de l'air, & des coups imprévus qu'elle pourroit recevoir; & ces précautions prises, ce soldat est retourné à son régiment, pour y continuer son service.

HUITIÈME OBSERVATION.

Opération de la Gastroraphie, à la suite d'une blessure considérable, pénétrante dans le bas-ventre. Par M. MOISSIER, Chirurgien-major de l'hôpital d'Avesnes.

DANS le mois de septembre 1753, la nommée *Marie Fichebeken*, du village de Sessenheim, près du Fort-louis du Rhin, y venant au marché, reçut un coup de corne du taureau bannal de la ville, lequel coup fut porté, en labourant, obliquement depuis la partie latérale droite de l'épine de l'os des îles, jusqu'aux environs d'un travers de doigt de l'ombilic. Ce coup pénétra dans la capacité,

& déchira tous les muſcles du bas-ventre juſqu'à la ligne blanche : on apporta ſur le champ cette malheureuſe à l'hôpital militaire, dont j'étois pour lors Chirurgien aide-major. Pour mieux examiner la plaie, qui faiſoit horreur, la plus grande partie des inteſtins étant ſortie de la capacité, je les fomentai avec du vin tiède ; & alors je reconnus que le colon étoit meurtri à l'endroit qui ſe joint avec le *cæcum*, que les premières membranes de cet inteſtin étoient totalement déchirées, comme s'il y avoit eu quelque choſe d'inciſif à la corne de cet animal. La crainte que le mouvement des inteſtins n'achevât de détruire la ſeule membrane qui reſtoit à cet endroit du colon, me détermina à faire cinq points de la ſuture du Pelletier à cet inteſtin, & j'en pratiquai autant de l'enchevillé aux muſcles de l'abdomen, pour contenir les viſcères. Je fis ſaigner la malade auſſi ſouvent que ſes forces purent le permettre ; & je mis en uſage les embrocations & fomentations émollientes, pour prévenir ou diminuer la tenſion des parties adjacentes. Du quatrième au cinquième jour le ventre s'étant météoriſé, je fus obligé de lâcher les points de la ſuture enchevillée, & j'aperçus que tout ce qui avoiſinoit la plaie, & qui avoit été déchiré ou contus par la corne de l'animal, étoit prêt à tomber en mortification ; ce qui me détermina à faire des ſcarifications ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la gangrène. Je panſai cette plaie avec l'onguent ægiptiac, l'onguent de ſtirax, & l'eau-de-vie camphrée.

Je fis voir cette plaie à M. de Gervaſy, inſpecteur des hôpitaux d'Alſace, lors de ſa tournée ; nous en conférames avec M. Laſnier, Médecin, & M. des Portes, Chirurgien-major de cet hôpital ; & comme les eſcharres ſe ſéparoient aiſément, j'en emportai en leur préſence une bonne partie avec le biſtouri & mes pinces : nous vimes

vimes alors avec ſatisfaction que la gangrène étoit bornée aux ſeuls tégumens & au tiſſu cellulaire, & que les muſcles étoient intacts. Le douzième jour, je tirai aiſément le fil qui avoit ſervi à la ſuture de l'inteſtin, & je continuai de panſer méthodiquement la plaie; elle fut bientôt cicatriſée, & la malade parfaitement guérie, quoiqu'elle ait avouée depuis ſa guériſon qu'elle avoit eu l'imprudence de manger des pommes de terre que ſes compagnes lui apportoient aſſez fréquemment: c'eſt une tendreſſe allemande qui heureuſement n'eut pas de mauvaiſes ſuites.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Hernie inguinale avec étranglement & ſuppuration, guérie par la Nature. Par M. PEYSSON, *Médecin de l'hôpital de Belley en Bugey.*

JOSEPH RUBAT, preſque ſeptuagénaire, faiſant un effort en voulant arracher un tronc d'arbre, fut ſaiſi de douleurs très-aiguës qu'il rapportoit au bas-ventre.

On le porta dans ſon lit, & comme je me trouvai alors ſur les lieux, je l'examinai avec attention, & j'apercus une tumeur à l'aine droite, de la groſſeur d'un œuf de poule-d'Inde. Je penſai qu'une portion d'inteſtin étoit engagée dans l'anneau & qu'elle y produiſoit un étranglement; c'eſt pourquoi j'envoyai ſur le champ chercher un Chirurgien pour le ſaigner, & en attendant je lui fis appliquer des cataplaſmes émolliens. Les ſaignées répétées & ces applications ne ſoulagèrent point ce malade, le vomiſſement & le hoquet ſe joignirent à ſes douleurs qui étoient inexprimables; les lavemens, les bains, l'huile d'amendes douces, le mercure crud, tout fut inutilement employé; la réduction fut enſuite tentée avec auſſi peu

de fruit: enfin je propofai l'opération; mais ce malade ne voulut jamais s'y prêter, lui préférant, difoit-il, la mort qu'on lui préfentoit néanmoins comme certaine fans ce fecours. J'infiftai donc fur la continuation des bains, des fomentations & des embrocations les plus indiquées, & je le mis à l'ufage conftant du petit-lait, fans qu'il en parût plus foulagé.

Le cinquième jour de fa maladie, en examinant la tumeur, j'y remarquai quelque fluctuation, les bords en paroiffoient livides; j'y fis appliquer fur le champ de l'ofeille ronde, cuite fous la braife, mêlée avec du fain-doux. Le lendemain de cette application, l'abcès étant prêt à s'ouvrir, je propofai au malade de faire une fimple incifion aux tégumens, pour faciliter cette opération; mais il ne voulut jamais y confentir. Enfin l'abcès s'ouvrit de lui-même le fixième jour, & il en fortit tout d'un coup près de trois demi-fetiers de pus, & une grande quantité de matières fécales verdâtres. A peine ces matières étoient-elles forties, que le vomiffement & le hoquet, qui n'avoient ceffé de fatiguer le malade, diminuèrent fenfiblement. On panfa la plaie avec un digeftif de térébenthine fimple; elle donnoit iffue en partie aux matières fécales; mais il en fortoit auffi par l'anus, & infenfiblement elles fuivirent cette dernière route. Quoique la plaie fut cicatrifée, il fuintoit néanmoins encore une humeur lymphatique, qui me donnoit des inquiétudes; mais l'emplâtre de ciguë, & les feuilles fraîches de lierre terreftre, ont fini avantageufement la cure.

En admirant dans cette guérifon l'ouvrage de la Nature, il faut, pour pouvoir l'expliquer, concevoir l'inteftin ouvert feulement du côté de l'anneau, & qu'il fe foit collé à quelques parties qui l'avoifinent; alors la cicatrice

s'eſt formée, ou par l'entrelaſſement des fibres, ou par un mucilage glutineux, fourni par la tranſudation des glandes. Tout cela n'eſt que conjectural ; mais ce qui eſt plus certain, c'eſt la guériſon du malade ſans le ſecours de l'art.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Hernie de la veſſie. Par M. LONGIS, Chirurgien-major de l'hôpital de Bouillon.

MON fils, pendant ſon ſommeil, fit un rêve qui l'éveilla en ſurſaut; il étoit tout tremblant de peur, & il fut quelque temps à ſe remettre, tant il étoit agité. Au bout de quelques jours, en voulant uriner, il éprouva de la difficulté & de la douleur ; il ne pouvoit uriner que goutte à goutte, la douleur qu'il reſſentoit ſe rapportoit à l'extrémité de la verge. Je le viſitai; & j'aperçus à l'aine gauche une tumeur, que je pris pour être une entérocelle. Je le couchai ſur ſon lit, & j'en fis la réduction ; mais elle reparut preſque auſſitôt. Je voulus l'aſſujettir, en appliquant le bandage du ſpica de l'aine ſur des compreſſes graduées, imbues d'une décoction de roſes de Provins & de fleurs de grenade dans du gros vin rouge; mais le lendemain la deſcente reparoiſſoit; elle avoit éludé la compreſſion du bandage: j'en fis faire un à reſſort, qui ne réuſſit pas mieux; cependant l'enfant continuoit à ſouffrir en urinant, & il avoit éprouvé des douleurs de colique toutes les fois qu'il avoit porté ſon bandage. Je l'abandonnai donc pour quelque temps; & comme je faiſois encore une fois la réduction de la tumeur, je la ſerrai un peu avec mes doigts, en la levant tout doucement. Elle diſparut en effet; mais à meſure qu'elle s'effaçoit, l'enfant urinoit facilement : je laiſſai une ſeconde fois la veſſie ſe remplir, & la tumeur reparoître;

j'introduifis alors dans la veffie une algalie, & je fis quelques compreffions fur la tumeur, l'enfant étant couché fur le côté droit. Par ce moyen l'urine prit fon cours ordinaire, fortit par l'algalie, & la tumeur fut diffipée. C'étoit donc une vraie hernie de la veffie, dont j'ignore la caufe, ne pouvant juftement la rapporter à l'agitation produite par le rêve, quelqu'exceffive qu'elle ait été : outre un bandage approprié à la tumeur, j'ai cru devoir introduire dans la veffie une fonde brifée, en même temps que j'affujétiffois l'enfant à garder le lit dans une fituation convenable. La réunion de ces moyens ne peut manquer d'opérer la réduction de la tumeur & la guérifon de cet enfant, d'autant plus que je le tiens à un régime exact & qu'il évite les amples boiffons, les alimens gras, huileux, & généralement tout ce qui relâche, & qu'il s'affujettit d'ailleurs à vider fouvent fa veffie.

ONZIÈME OBSERVATION.

Caftration faite par un jeune homme qui s'étoit froiffé le tefticule; accidens & fuites de cette opération.

Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

LE 8 octobre 1766, un jeune homme âgé de vingt-un ans, d'un tempérament athlétique, étant dans la malheureufe habitude de fe polluer, fe froiffa le tefticule; il y furvint une tumeur qui lui parut très-gênante, car pour s'en débarraffer, fans prendre confeil de perfonne, il prit le parti de fe faire lui-même l'opération : pour cet effet il fe fervit d'un rafoir, il coupa d'abord longitudinalement le fcrotum fur l'endroit de la tumeur, il enleva enfuite le tefticule, & il eut le courage de recoudre les membranes qu'il avoit coupées.

Trois heures après avoir fait cette téméraire opération, croyant n'avoir plus que quelques momens à vivre, il confeſſa ſa faute à un voiſin qui, ſur le champ, m'envoya chercher : je trouvai une tumeur dure & tendue, groſſe comme la forme d'un chapeau ; la couleur en étoit livide & d'un brun-noir. Je compris que c'étoit le ſang épanché de l'artère ſpermatique qu'il avoit coupée dans l'opération ; & pour y remédier, j'ouvris ſur le champ la tumeur : elle étoit remplie de gros caillots de ſang que j'enlevai, mais l'artère en fourniſſoit toujours de nouveau, & avec aſſez d'abondance, pour m'empêcher d'en faire la ligature ou d'y appliquer de l'agaric ; c'eſt pourquoi je me contentai de tamponner la plaie pour y produire une forte compreſſion : elle n'empêcha pas le ſang de ſortir ; mais comme il ſe figeoit preſque ſur le champ, j'eſpérai que les caillots ſeconderoient mes vues, & pour mieux les remplir encore, je fis ſaigner le malade malgré l'état de foibleſſe & d'épuiſement où il étoit réduit, & je le tins à l'eau de poulet pour tout remède & pour tout aliment. Ce régime auſtère, joint à la compreſſion, fit ceſſer l'hémorragie ; le fond & les bords de la plaie, devinrent durs & calleux ; & quoique les caillots de ſang en aient enſuite été enlevés, il en exhaloit une odeur très-fétide : je la fis laver avec de l'eau-de-vie tiède, & enſuite panſer avec un digeſtif animé, mais il ne s'y fit point de ſuppuration, & il ne découloit de la plaie qu'une ſanie noire & puante.

Le douzième jour j'employai dans les panſemens le quinquina & l'alun calciné ; ce qui détruiſit les calloſités, & concourut à produire une bonne ſuppuration : je rafraîchis alors, avec la lancette, les bords de la plaie ; j'y paſſai légèrement la pierre infernale, & je continuai les mêmes panſemens. Cette méthode fut ſuivie du

plus grand ſuccès, & nul accident ne vint contrarier la guériſon, qui fut enfin parfaite au bout d'un mois de traitement. Ce jeune homme vit encore, & jouit de la meilleure ſanté; il eſt même marié, & il a des enfans.

Cette guériſon s'eſt faite ſous les yeux & de concert avec M. Marcadet, Maître en Chirurgie; & elle ſeroit atteſtée, s'il étoit néceſſaire, par toute la ville de Bouillon.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Hernie inguinale avec étranglement & gangrène des inteſtins, guérie à l'hôpital de Straſbourg. Par M. LE RICHE, Chirurgien-major de cet hôpital.

LE 15 avril 1764, après midi, on apporta à l'hôpital militaire de Straſbourg le nommé *Joſeph*, ſoldat du régiment Suiſſe d'Eptingen, compagnie de Steinbrougt, pour une hernie inguinale étranglée, du côté droit: on ſecourut ce bleſſé dans le moment, par tous les moyens poſſibles & connus. Le lendemain 16, je vis ce malade pour la première fois, à ma viſite du matin; il avoit un hoquet fréquent, & jetoit par la bouche des gorgées de bile, avec des matières fécales: ſon pouls étoit petit, fréquent & ſerré; le ventre tendu & très-ſenſible; la tumeur herniaire ronde, & un peu aplatie; les tégumens d'un rouge brun.

Ce malade m'apprit que cette tumeur lui étoit ſurvenue depuis trois ou quatre jours, dans l'opération d'un émétique qu'il avoit pris aux caſernes, lequel remède le fit vomir avec de très-grands efforts.

Comme il n'y avoit rien à eſpérer du côté de la réduction des parties déplacées, & que de plus l'opération ne pouvoit ſe retarder ſans le plus grand danger,

je la fis dans le moment, fans pouvoir me procurer, comme il eft d'ufage, l'avis des Médecins de vifite, qui n'étoient plus à l'hôpital.

Le fac herniaire ouvert, je trouvai que les inteftins étoient enflammés ; & en les parcourant, j'aperçus qu'il y en avoit une portion, de cinq à fix pouces, qui étoit gangrénée, la première membrane étant déjà féparée de la longueur de deux pouces au moins. Je baffinai le tout avec un mélange d'eau-de-vie & de vin aromatique chaud; mais je fus quelque temps indécis fur le parti ultérieur que j'avois à prendre : il y avoit prefque autant d'inconvénient à remettre l'inteftin, qu'à le couper. Je pris enfin le parti de la réduction, que je fis avec la plus grande précaution, & avec le plus heureux fuccès : on ne négligea aucuns des fecours que demande cet état, & rien ne fut oublié pour l'améliorer.

Le lendemain de l'opération, j'appris du Chirurgien de garde, que ce bleffé avoit été prodigieufement agité toute la nuit; que le hoquet étoit toujours le même, & qu'il n'avoit pas ceffé de vomir. Je me convainquis de toutes ces chofes, en reftant un certain temps auprès de ce bleffé; fon ventre étoit plus gros & plus fenfible que la veille, fon pouls étoit fi mauvais, qu'il fembloit à chaque inftant qu'il alloit ceffer de battre; les felles étoient fupprimées, & quelques fignes funeftes au vifage annonçoient une fin prochaine. Je le crus, de bonne foi, fans aucune reffource, d'autant plus que l'état des inteftins m'y avoit préparé; mais réfléchiffant enfuite que cet homme, ayant fa hernie, avoit eu une incommodité qui fuppofoit la faburre, & qui avoit exigé l'émétique, & préfumant que le canal inteftinal pouvoit bien être encore rempli de matières & de vents, ce qui concouroit

à aggraver son état, & produisoit peut-être l'affaissement remarqué, je me déterminai à lui donner deux onces de manne, fondue dans douze onces de petit-lait clarifié, auquel j'ajoutai quelques onces d'huile d'amendes douces. Il prit ce remède en trois fois ; & avec le secours d'un lavement, il produisit quatre selles.

Le 18 au matin, je le trouvai un peu moins mal ; mais la plupart des accidens subsistoient encore. Je revins au remède de la veille, & je l'augmentai d'une once de manne ; celui-ci opéra à souhait, & le malade rendit une quantité étonnante de matière. Dès cet instant tout changea en mieux ; le ventre se relâcha, il ne fut plus douloureux ; le vomissement cessa, & le hoquet ne parut plus que de temps en temps, & sans fatigue ; le pouls en même temps s'arrondissoit. Je continuai l'usage du petit-lait avec le syrop violat, mais sans aucune addition de manne ; ce qui suffit pour tenir le ventre libre, & ouvrir la voie des urines.

Le 20, le hoquet cessa tout-à-fait, la plaie devint humide, & fut suivie d'un commencement de suppuration. Je continuai le petit-lait encore quelques jours, jusqu'à ce que la suppuration fut bien établie ; & je nourris alors ce blessé avec du bon bouillon. J'y joignis les crêmes ; & insensiblement je passai à des alimens plus solides. Le sommeil revint naturellement, tout rentra dans l'ordre ; & après être resté deux mois à l'hôpital, ce soldat en est sorti parfaitement guéri.

TREIZIÈME

TREIZIÈME OBSERVATION.

Ulcère cancéreux à la lèvre, guéri par le cataplaſme de carottes. Par M. DENIS, Chirurgien-major de l'hôpital de Saint-Venant en Artois.

UN enfant de ſept mois, avoit un ulcère cancéreux à la lèvre ſupérieure du côté droit, qui s'étendoit depuis la commiſſure des lèvres juſqu'au nez & juſqu'à la pommette; il avoit rongé preſque toute la partie charnue, les bords étoient durs, calleux & relevés en différentes boſſes ou tubercules : cet ulcère étoit bleu-violet dans la circonférence & livide dans le fond, d'où il découloit une ſéroſité rouſſâtre d'une odeur inſupportable ; il avoit réſiſté à tous les remèdes que les gens de l'art & les parens y avoient enſuite appliqués. Comme cet enfant ne pouvoit être aiſément aſſujetti à prendre aucun remède interne, & que j'avois d'ailleurs éprouvé que le ſuccès des pilules de ciguë étoit ſubordonné à la doſe, qui devoit être aſſez conſidérable & continuée long-temps pour l'aſſurer, ce qui ne pouvoit guère avoir lieu ici; je ſaiſis cette occaſion d'éprouver les cataplaſmes de carottes employés avec ſuccès par M. Soultzer.

J'appliquai donc ſur le cancer une marmelade de carottes, & je la ſoutins avec un bandage approprié à la partie & aux beſoins de l'enfant: la mère, qui ſe portoit très-bien, continua de l'alaiter, & elle en vint à bout à force d'attention & de conſtance, malgré la difficulté que l'enfant avoit à téter; on lui inſinuoit en même temps, avec un peu d'art, une cuillerée ou deux de ſirop de quinquina par jour.

Le troiſième jour de l'application des carottes, la

mauvaiſe odeur que fourniſſoit l'ulcère s'évanouit, & il parut qu'il ſe détergeoit ; les bords enſuite ſe ramollirent inſenſiblement, & il ſurvint une ſuppuration de la meilleure qualité ; enfin les calloſités de l'ulcère étant abaiſſées & fondues, la régénération des chairs commença à ſe faire, & enſuite la cicatrice ſe forma ; elle fut parfaite au bout d'un mois, & elle fut bien plate & bien unie. Cet enfant a repris les plus belles couleurs, & jouit depuis ce temps de la ſanté la plus brillante ; la lèvre ſupérieure eſt reſtée ſeulement un peu plus groſſe du côté droit, mais on a lieu d'eſpérer que cette légère difformité s'effacera avec le temps.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Ulcère chancreux au viſage, guéri par les cataplaſmes de carottes, en 1768. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

UN homme âgé de quarante ans, d'un aſſez bon tempérament, s'aperçut il y a deux ans d'une petite tache rougeâtre à la joue gauche, ſur la pommette, qui lui cauſoit quelque démangeaiſon, mais ſans aucune douleur ; les vaiſſeaux de ce petit endroit paroiſſoient ſeulement un peu variqueux. En ſe grattant, il y occaſionna une petite plaie, ſur laquelle il ſe contenta d'appliquer une mouche ; mais ce moyen, loin de la guérir, l'agrandit au contraire, & il s'y forma une croûte, qui, en tombant, laiſſoit chaque fois un petit ulcère à découvert ; le pus qui en ſortoit n'étoit qu'une eau rouſſâtre, dont la qualité paroiſſoit acrimonieuſe & corroſive. On en tenta vainement la guériſon, par le mercure pris intérieurement & extérieurement, rien ne put le cicatriſer ; l'emplâtre de ciguë qui y fut enſuite appliqué, ne réuſſit guère mieux ; il parut ſeulement avoir circonſcrit l'ulcère, & en

arrêter le progrès. Fatigué de tous ces remèdes, ce malade implora mon ſecours, & je lui conſeillai le cataplaſme de carottes, comme je l'avois employé pour l'enfant de ſept mois. Ce topique appaiſa les douleurs, calma l'inflammation, & changea la ſéroſité qui découloit de l'ulcère en un pus louable; les bords s'amollirent, la cicatrice ſe forma, & le mal fut guéri.

Quelque temps après, cet homme étant à cheval, fut frappé à la joue, d'une branche d'arbre qui lui occaſionna un gonflement aſſez conſidérable; il s'y éleva une phlyctène, qui en s'ouvrant forma un petit ulcère, qui renouvela d'autant plus ſes inquiétudes, qu'il ſembloit, par ſa forme & ſa couleur, & par la nature de l'eau qui en ſuintoit, avoir de la reſſemblance avec le cancer qu'on venoit de guérir, ce qui faiſoit craindre qu'il n'en prît le caractère. On prévint ce malheur, par une nouvelle application de cataplaſme de carottes, qui changea bientôt la nature du pus, le rendit bon & louable, & procura une cicatrice ferme & ſolide.

Un ſoldat du régiment de Dillon, âgé de quarante-cinq ans, avoit un ulcère au petit angle de l'œil gauche, qui avoit réſiſté à toutes ſortes de traitemens dans différens hôpitaux, & ſingulièrement aux frictions, à celui de Douai.

Comme cet ulcère me parut cancéreux, je preſcrivis l'uſage des pilules de ciguë, & je le panſai avec la pulpe de carottes; ce topique opéra ſenſiblement ſur cet ulcère, & il le diminua conſidérablement; mais ce ſoldat, d'un caractère inquiet & revêche, ne voulant s'aſtreindre à aucun régime, s'ennuya bientôt d'un traitement qui lui paroiſſoit trop long; & malgré mes repréſentations & le changement avantageux qui étoit arrivé à ſa plaie, il ſortit

de l'hôpital sans être parfaitement guéri. Je l'ai depuis perdu de vue.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Accouchement d'un enfant, dont les doigts n'étoient point séparés, & étoient couverts d'une peau assez épaisse. Par LE MÊME, Chirurgien-major.

UNE femme âgée de trente-six ans accoucha, avec beaucoup de peine, d'un enfant vivant, gros & gras. Cet enfant avoit les mains comme enveloppées dans des gans à manottes de charretier, qu'on nomme *mouffles*, sans qu'il y eut aucune forme de doigts, à l'exception du pouce qui étoit séparé; cependant on sentoit les autres à travers la peau dont ils étoient recouverts, les ongles paroissoient pliés & former une éminence qui marquoit l'intervalle de chaque doigt. Ceux du pied étoient moins sensibles, les pouces n'étoient point séparés; il n'y avoit point d'ongles; les doigts étoient terminés par une espèce de cartilage qui se replioit en dessous.

Cette organisation bizarre & contre nature, pouvoit être corrigée, il ne s'agissoit que de séparer chaque doigt: je tentai cette opération au bout de quelque temps, quand je vis que l'enfant acquéroit des forces en grandissant. Je commençai par les doigts annulaires que je séparai des moyens; mais je ne crus pas devoir pousser plus loin cette opération, de peur qu'en séparant plusieurs doigts à la fois, la peau ne se retira, & laissant les tendons & les os à découverts, ne produisit leur desséchement, ou nécessita leur exfoliation; au lieu qu'en n'en séparant qu'un à la fois, la peau qui tenoit encore de l'autre côté, avoit le temps de se prolonger & de

recouvrir les côtés des doigts féparés : je divifai enfuite les indicateurs, & je parvins à obtenir une bonne cicatrice. Mais lorfque je me propofois de continuer cette opération, l'enfant mourut d'une indigeftion qu'on lui procura en farciffant fon eftomac de bouillie épaiffe, felon l'ufage de ce pays, que toutes les repréfentations n'ont pu encore changer. J'ai été d'autant plus fâché de cet accident, que les doigts déjà féparés avoient été bien recouverts par la peau, & qu'ils avoient autant de liberté dans le mouvement qu'on en peut exiger à cet âge ; ce qui prouve qu'on auroit pu, par le même moyen, rétablir en entier l'organifation des mains.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Accidens furvenus à la fuite d'un coup d'épée, dont le bout rompu étoit refté dans le bras. Par M. BOUILLARD, *Chirurgien-major de l'hôpital militaire de Mont-dauphin.*

Le nommé *Jofeph Mallard*, dit *Beau-foleil*, foldat de la compagnie de Gorfe au régiment de l'Ifle de France, natif de Saint-Amour en Franche-comté, reçut un coup d'épée à la partie moyenne & interne de l'avant-bras gauche. Dans l'inftant même il fe laiffa tomber le long d'une muraille, mais en fe relevant il s'aperçut qu'il ne pouvoit plus remuer le bras & qu'il y fentoit des douleurs exceffives, il crut qu'en tombant il fe l'étoit luxé, & dans cette perfuafion, il fe tranfporta à l'hôpital du lieu, où il ne dit rien de fon coup d'épée. Comme la plaie n'étoit pas extérieurement bien confidérable, elle paffa, fans doute, pour un effet de la chute ; on le faigna, on appliqua des cataplafmes émolliens fur le bras ; & au bout de vingt jours, le gonflement ayant difparu & les douleurs étant appaifées, il fortit de l'hôpital,

quoiqu'il ne pût faire encore aucun mouvement de ſon bras.

On l'envoya aux eaux, qui rappelèrent ſes douleurs, & qui furent telles, qu'elles l'engagèrent à venir dans notre hôpital le 13 ſeptembre de l'année 1768.

En examinant ce bras, j'aperçus un petit trou, qui n'exiſtoit, à ce que m'aſſura le ſoldat, que depuis deux jours; j'y introduiſis un petit ſtilet, avec lequel je pénétrai juſqu'aux os. Je les ſentis dénués de chairs dans une étendue aſſez conſidérable, ce qui me détermina à faire ſur le champ une inciſion ſuffiſante, dans laquelle ayant porté mon doigt, je découvris un corps étranger entre le *cubitus* & le *radius*, dont je fis ſur le champ l'extraction : c'étoit un bout d'épée, de la longueur de deux pouces & demi, qui étoit fortement enclavé entre les deux extrémités ſupérieures de ces deux os: le bleſſé nous raconta alors l'hiſtoire de ſa bleſſure & de ſon traitement précédent. Les premiers jours après l'extraction de ce corps étranger, furent aſſez calmes; mais il ſurvint des accidens, qui nous firent craindre qu'il ne perdit le bras. En effet, il ſortoit par la plaie un pus glaireux & ſynovial, qui annonçoit que le ligament capſulaire étoit ouvert; le bras, l'avant-bras & la main ſe tuméfièrent extraordinairement, & menaçoient de la gangrène; on y remédia par des ſcarifications & des inciſions profondes, & par un panſement analogue; mais malgré ces moyens, le pus ſembloit toujours croupir, & entretenir un gonflement édémateux très-opiniâtre.

On employa ſucceſſivement les émolliens & les toniques, & l'on injecta dans la plaie de la décoction d'orge avec un ſixième d'eſſence de térébenthine: ces remèdes opérèrent enfin l'effet ſouhaité, & ils diſſipèrent enſuite totalement l'enflure; la plaie devint belle, & ſe ſimplifia;

enſuite elle ſe cicatriſa parfaitement. Il n'eſt reſté à ce ſoldat que de la foibleſſe à ce bras, & un peu de difficulté à le mouvoir; mais on peut eſpérer que le temps le fortifiera.

Si les premiers jours on eut ſondé cette plaie, ſans s'en rapporter au récit du malade, on auroit découvert & extrait ce bout d'épée, dont le ſéjour n'a pu qu'altérer les muſcles, irriter les tendons, rendre la plaie fiſtuleuſe, & produire tous les accidens & toutes les douleurs ſurvenus : il eſt même à préſumer qu'un plus long ſéjour, eut cauſé la perte totale du bras.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Hypopion ou abcès de l'œil, occaſionné par un éclat de pierre, & guéri par l'opération. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

LE nommé *Bonaventure*, invalide, de la compagnie de Bonnail, en garniſon au château Queyras, âgé d'environ cinquante ans, & d'un bon tempérament, en frappant ſur une pierre, éprouva une douleur très-vive, par un éclat de cette pierre qui lui ſauta dans l'œil. Il ſouffrit patiemment pendant une douzaine de jours, ſe contentant d'appliquer ſur ſon œil des compreſſes trempées dans l'eau fraîche, pour en modérer un peu la chaleur & l'inflammation. Son mal augmentant de jour en jour, & ne lui permettant pas de dormir un ſeul inſtant, il vint chercher du ſecours dans notre hôpital.

L'œil malade me parut à la première inſpection plus gros & plus éminent que l'autre ; la conjonctive étoit très-rouge, très-enflammée, & il paroiſſoit à la partie inférieure de la cornée tranſparente, un point blanc. Il fut ſaigné quatre fois les deux premiers jours de ſon entrée à

l'hôpital, & on lui appliqua ſur l'œil des cataplaſmes de pommes cuites, lavées dans l'eau roſe; on l'aſſujettit en même temps à un régime rafraîchiſſant. Mais, malgré ces ſecours, les douleurs alloient tous les jours en augmentant, & le point blanc qui occupoit le bas de la cornée tranſparente étoit ſenſiblement augmenté. Je ne doutai plus alors que ce ne fut du pus; & pour en procurer la ſortie, je fis au bas de la cornée tranſparente une inciſion de la même manière, & preſqu'auſſi grande qu'elle ſe pratique pour l'extraction de la cataracte: le pus s'écoula par cette ouverture avec l'humeur aqueuſe; je couvris l'œil avec des compreſſes trempées dans un collire, compoſé de blancs d'œufs, battus dans l'eau de plantin, & je les maintins par un bandage convenable. Une demi-heure après l'opération les douleurs ceſsèrent entièrement, & le malade dormit bien; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis quinze jours. Je continuai le même panſement les huit jours ſuivans, au bout deſquels l'œil fut rétabli dans ſon état naturel; il étoit reſté ſeulement une petite cicatrice à la cornée tranſparente, occaſionnée par l'éclat de pierre qui l'avoit frappé en cet endroit; ce qui ne produiſoit qu'une très-légère difformité.

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Sur l'héméralopie ſurvenue à trois ſoldats. Par LE MÊME; *Chirurgien-major.*

TROIS ſoldats du régiment de l'iſle de France s'étant endormis ſans précaution la face tournée vers le ſoleil, éprouvèrent pendant le mois de mars 1768, tous les ſymptomes de l'héméralopie, tels que les a décrits M. Fournier, Médecin de l'hôpital de Montpellier, dans les journaux de Médecine des mois de mars & août de

de l'année 1756. Dès que le ſoleil étoit couché, ces ſoldats ne voyoient plus ; quoiqu'on approchât la lumière très-près de leurs yeux, ils n'en paroiſſoient point affectés, & il leur étoit abſolument impoſſible de diſtinguer aucun objet ; enfin ils étoient véritablement & momentanément aveugles ; la vue reparoiſſoit avec le jour. Le nommé *Nicolas Buſte*, dit *Belle-roſe*, fut plus vivement & plus long-temps affligé de cette ſingulière maladie que ſes camarades ; mais tous les trois ſont ſortis de l'hôpital parfaitement guéris. Je n'ai employé pour cet effet que les ſaignées du bras, l'émétique répété, les véſicatoires derrière les oreilles, & quelques tiſanes inciſives. Ces remèdes, qui ſont les mêmes que ceux que M. Fournier conſeille, ont ſuffi pour rétablir parfaitement l'organe de la vue à ces trois ſoldats.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

Héméralopie guérie par l'uſage interne de la ciguë. Par M. BRIDAULT, Médecin de l'hôpital militaire de l'île d'Oleron.

TROIS ſoldats du régiment de Chartres éprouvèrent dans une héméralopie, qui leur étoit ſurvenue, les effets ſalutaires de l'extrait de ciguë.

Ces malades, qui diſtinguoient parfaitement les objets pendant le jour, perdoient peu à peu l'uſage de la vue aux approches de la nuit, & ne la recouvroient qu'au lever du ſoleil : leur aveuglement nocturne devenoit tel, que les malades de la même ſalle ſe trouvoient obligés de les conduire à leur lit ; un de ces aveugles, faute de ce ſecours, ſe heurta la jambe contre ſon lit, dont il ſe croyoit fort éloigné.

Ces ſoldats ſe plaignoient le matin de foibleſſe, de

douleurs de tête ; leurs yeux, ſains en apparence, laiſſoient obſerver une pupille très-dilatée, immobile à la lumière ; pluſieurs chandelles allumées, le clair de la lune, ne rendoient pas à nos affligés les objets plus préſens.

Les longues & vives chaleurs de 1762 furent, ſans doute, le principe de cet aveuglement nocturne, & la grande diſſipation des eſprits, l'épaiſſiſſement des humeurs, l'embarras du nerf optique, la tenſion, la rigidité des filets nerveux, en furent les cauſes. Cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que ces malades ſe trouvèrent ſouvent, par état, expoſés aux ardeurs du ſoleil, aux brouillards & à l'humidité de la nuit, ſi commune, & toujours très-dangereuſe après des chaleurs brûlantes. Hermann, Boërhaave, Wandermonde, & les Tranſactions philoſophiques, rapportent des obſervations peu différentes.

Cette héméralopie, particulière au régiment de Chartres, reſpecta les cinq autres régimens pour lors en garniſon dans la même iſle : le ſervice fatigant de Chartres, qui gardoit en temps de guerre la ville de ſaint Martin, donna lieu, ſans doute, à cette préférence. La même cauſe rendoit encore dans ce régiment les autres maladies plus graves ou plus fréquentes que parmi les autres ſoldats, qui, diſperſés dans les bourgs de l'iſle, & moins ſouvent en faction, ſe trouvoient plus rarement expoſés aux injures d'un air ſec & brûlant.

Les vomitifs, les purgatifs, commencèrent le traitement ; l'extrait de ciguë, vu l'inutilité des véſicatoires, ſuccéda bientôt aux évacuans ; les pilules données deux fois le jour, d'abord par grains, furent enſuite preſcrites à plus d'un gros. L'uſage de ce fondant, continué au

plus pendant un mois, rendit à ces malades la vue dont ils étoient auparavant privés pendant la nuit.

Les obſervations ſur la ciguë deviendroient fort communes & très-intéreſſantes dans les hôpitaux militaires, ſi les ſoldats, naturellement impatiens, vouloient ſe prêter aux vues ſalutaires des perſonnes chargées de les traiter; mais l'action lente de ce remède le fait ſouvent abandonner, lorſqu'on ſeroit ſur le point d'en retirer de grands avantages. La vertu fondante de la ciguë eſt reconnue d'un grand nombre de Médecins; ſon uſage paroît exempt de tout danger; mais il faut de la conſtance pour en éprouver les bons effets, & cette vertu manque à beaucoup de malades.

VINGTIÈME OBSERVATION.

Polype dans le nez, guéri par l'uſage interne de la ciguë. Par LE MÊME, *Médecin.*

UN ſoldat du régiment de Saintonge vint dans le mois d'avril 1762 à l'hôpital militaire de ſaint Martin de l'iſle de Rée. Cet homme, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin, ayant le viſage coloré, le nez large, gros & écraſé dans ſa racine vers ſes ailes, ſe trouvoit depuis long-temps fatigué par un polype très-conſidérable. Ce corps, charnu, rouge, douloureux, légèrement cancéreux, prenoit racine dans le fond du palais, occupoit la narine gauche, deſcendoit même ſur la lèvre ſupérieure.

Le malade étoit réſolu de ſouffrir l'opération; mais je propoſai l'uſage des pilules de ciguë, dont les bons effets ont été pluſieurs fois conſtatés dans cet hôpital. Il n'en prit pas long-temps ſans en reſſentir du ſoulagement; ce remède, conſtamment adminiſtré deux fois

par jour, calma les douleurs, divifa le polype, le déracina, le détruifit enfin peu à peu par la fuppuration.

On porta la dofe de ces pilules jufqu'à un gros ; la tifane de bardane, de fcorfonnère, de racines de patience fauvage, fervit de boiffon ordinaire ; les purgatifs fondans furent auffi employés, pour évacuer les humeurs fuffifamment atténuées par la ciguë. Deux mois de traitement ont fuffi pour détruire entièrement ce polype.

VINGT-UNIÈME OBSERVATION.

Cancer ulcéré au vifage, guéri par l'ufage externe de la carotte rapée. Par LE MÊME, *Médecin.*

MARGUERITE TETARD, veuve de Pierre Vaufel, âgée de foixante-trois ans, habitante du village de Rouffellière, paroiffe de Dolus, île d'Oléron, portoit depuis vingt-deux ans un cancer ulcéré au vifage, fixé entre le nez & l'œil gauche. Cette femme, qui joignoit à fon infirmité la plus grande indigence, fut guérie radicalement en 1766, par le feul ufage externe de la carotte rapée, qu'elle appliqua conftamment pendant trois mois. Ce cataplafme, fimplement tiède, renouvelé deux fois le jour, ainfi que le recommande le bienfaifant Soultzer *(a)*, diffipa cette tumeur cancéreufe, qui avoit alors la groffeur d'un œuf de poule. Les douleurs violentes, les élancemens fréquens, cefsèrent prefqu'auffitôt après les premiers panfemens ; le pus fétide & fanieux devint bientôt blanc & louable, les bords calleux tombèrent peu à peu par la fuppuration, le cancer enfin difparut au bout de trois mois, fans laiffer aucune cicatrice ni empreinte du fiége de la tumeur, tant la peau eft reftée

(a) Voyez *le Journal de Médecine, janvier 1766*, pages 68 & fuivantes.

unie. L'impoſſibilité où ſe trouvoit cette pauvre femme d'obſerver un régime doux, approprié à ſon état, la néceſſité où elle étoit au contraire de vivre de coquillages, le plus ſouvent cruds, de poiſſon ſec, de viandes ſalées, & de boire d'aſſez mauvaiſes eaux, auroient dû, ce ſemble, retarder plus long-temps l'effet ſalutaire de ce remède, & même y oppoſer des obſtacles inſurmontables.

Cette femme, qui avoit été réglée à quinze ans, continua de l'être juſque vers quarante, qu'elle accoucha pour la dernière fois de deux enfans. Elle avoit eu quatre filles & trois garçons, qui tous ſe portoient bien, ainſi que ſon mari.

La tumeur cancéreuſe ſurvenue auſſitôt après la ceſſation des règles, entre quarante & quarante-un ans, n'étoit d'abord qu'un bouton, qui s'enflamma, devint douloureux, acquit des bords calleux, s'ulcéra & prit le caractère d'un cancer.

Depuis ce temps, cette femme jouit d'une ſanté parfaite, & n'a pas eu le plus léger retour de ſon accident.

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur l'héméralopie très-commune à Belle-iſle en mer. Par M. ROCHARD, Chirurgien-major de l'hôpital militaire.

L'HÉMÉRALOPIE eſt une maladie aſſez commune à Belle-iſle, ſur-tout à la partie orientale, qui eſt la plus sèche & la plus élevée, & où les rayons du ſoleil ſont réfléchis avec plus de vicacité. Cette ſituation eſt telle que dans certains jours elle produit le même effet qu'un verre ardent qui réunit & réfléchit la lumière: cette poſition affectant continuellement l'organe de la vue, déjà prédiſpoſé par les cauſes générales, il en reçoit

plus vivement l'impreffion, il y fuccombe à la fin, & il en réfulte la paralyfie de quelques fibres de l'iris & la dilatation conféquente & contre nature de cette partie; de-là l'impoffibilité de tranfmettre les images au fond de la rétine.

Les caufes qui prédifpofent à l'héméralopie à Belle-ifle, font la fuppreffion de la tranfpiration, l'épaiffiffement de la lymphe, les débauches, &c. celles qui la déterminent viennent d'être expofées. Les fentinelles y font le plus fujets; leur pofition les met dans le cas d'éprouver des changemens plus multipliés & plus fubits dans la tranfpiration, & l'œil qui y participe fe reffent bientôt de ce défaut; les rayons du foleil qui viennent frapper un organe déja affoibli, achèvent bientôt d'en intercepter les fonctions & les mouvemens : les habitans de l'ifle éprouvent affez fréquemment la même maladie par des caufes à peu près pareilles.

Les remèdes qui peuvent changer cet état des yeux, font les faignées, les vomitifs, les purgatifs, les véficatoires, les apéritifs, les fondans & les fudorifiques: ces remèdes, en excitant le mouvement des fibres, augmentent les fecrétions, donnent de la fluidité aux humeurs ftagnantes & rétabliffent infenfiblement les fonctions abolies en follicitant les organes qui doivent les opérer; c'eft par ces moyens généraux qu'ils remédient à l'aveuglement nocturne. J'en ai éprouvé conftamment de bons effets, & il font d'ailleurs conformes à ceux qui ont été publiés fur la même maladie, ce qui en affure encore plus pofitivement l'efficacité.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

Tumeur enkiſtée à l'aiſſelle droite, guérie par la chute ſpontanée du kiſte. Par LE MÊME, *Chirurgien-major.*

UN jeune homme âgé de neuf à dix ans, natif du village d'Arlin à cinq lieues de Belle-iſle, portoit depuis quatre ans, une tumeur deſſous le bras droit qui groſſiſſoit tous les jours, génoit conſidérablement les mouvemens du bras, & occaſionnoit une ſtupeur à cette partie, par la compreſſion & la gène des liqueurs qui en réſultoit: on y avoit appliqué inutilement pluſieurs remèdes; je l'examinai avec attention, & après m'être aſſuré que ce n'étoit point un anévriſme, mais une tumeur molle indolente, je la ſoupçonnai enkiſtée, & je me déterminai conſéquemment à l'en délivrer. J'y procédai par une ponction faite avec le troiſquarts; il ſortit par cette opération un grand verre de lymphe de couleur d'urine, qui n'avoit point d'odeur. J'aurois pu extirper & diſſéquer le kiſte; mais outre le délabrement qui en auroit réſulté, d'après la méthode qu'on emploie pour la guériſon radicale des hydrocèles, je crus que je pouvois me promettre le même avantage, & parvenir au moins à reſſerrer, & enſuite à oblitérer les bouches ou tuyaux qui avoient fourni cette humeur. J'injectai conſéquemment du vin blanc, afin de produire une légère inflammation, qui dans ce cas eſt très-avantageuſe, & qui eſt juſtifiée par le ſuccès. Cette injection inquiéta & fit quelques douleurs à cet enfant; j'achevai le panſement, après avoir ôté la canule. Il retourna à ſon village, & ne revint qu'à la fin du mois; je découvris la tumeur, elle étoit plus groſſe alors que lorſque j'avois fait la première ponction; elle étoit de plus accompagnée de douleur, de chaleur & d'inflammation;

l'ouverture de la ponction s'étoit fermée. Je ne balançai pas à réitérer cette opération ; mais au lieu de lymphe, il ſortit une matière très-blanche, & ſans odeur ; elle étoit ſi épaiſſe, qu'elle ne pouvoit ſortir par la canule. J'agrandis l'ouverture avec le biſtouri ; & il en ſortit un grand verre de pus, à la ſuite duquel il ſe préſenta une pellicule blanche, que j'emportai ; elle avoit la figure d'une coiffe ; c'étoit le kiſte, dont la capacité pouvoit au moins contenir deux cents louis d'or. L'extraction de ce kiſte forma un vide ou une cavité très-profonde ; je la remplis de bourdonnets, chargés d'un digeſtif convenable. J'aurois bien voulu en agrandir l'entrée ; mais outre que l'enfant ne voulut pas ſe prêter à cette nouvelle opération, j'étois toujours à temps pour y revenir, ſi la ſuppuration future m'en faiſoit une loi : Je fis fomenter le tout avec du vin miellé ; & comme la ſaiſon étoit très-froide, & que cet enfant ne pouvoit venir tous les jours, j'inſtruiſis ſes parens de la manière dont ils devoient continuer les panſemens. Au bout de quelques jours il revint ; tout l'appareil étoit en déſordre, tous les bourdonnets & les plumaceaux étoient hors la plaie, cependant il n'en avoit réſulté aucune eſpèce d'inconvénient, ce qui me détermina à ne plus employer moi-même de bourdonnets, me contentant d'une ſimple mèche. Cette nouvelle méthode eut le ſuccès le plus heureux, & la Nature, qui avoit fait les trois quarts des frais de cette cure, la ſeconda tellement, que le 20 février ſuivant, ce jeune homme fut parfaitement guéri. Il ne fut purgé que deux fois pendant ſa maladie, & il ne prit aucun autre remède interne, le père s'y étant toujours oppoſé. Cette obſervation fait voir les reſſources infinies de la Nature pour la guériſon des plaies, l'art n'eſt que pour la ſeconder, & quand il la contrarie, on voit les efforts qu'elle

qu'elle fait pour se débarrasser des obstacles qu'on lui oppose. La guérison des plaies internes est la preuve de sa suffisance, & rien n'équivaut le baume salutaire qu'elle fournit, quand d'ailleurs on prévient les engorgemens par les saignées, & qu'on entretient les forces par un bon régime. Cette doctrine n'ôte à la Chirurgie aucune de ses prérogatives; elle a d'ailleurs assez de quoi s'occuper quand il se présente des plaies compliquées, qu'exigent la réunion du savoir, de la sagacité & de l'expérience.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

Sur les effets de la piqûre de l'araignée, nommée Marmignato. *Par M. BOURIENNE, Chirurgien-major de l'armée de Corse.*

AU mois d'août 1769, il est entré en différens temps à l'hôpital d'Arigno en Balogne, quinze soldats du régiment de Bourgogne, piqués par la Marmignato *(a)*; ils furent apportés tout de suite à l'hôpital, ne pouvant marcher: ils étoient tourmentés par des douleurs cruelles dans toute l'habitude du corps, qui ne leur permettoient pas d'être un moment tranquilles; il leur succédoit un engourdissement considérable, sur-tout aux articulations, ils disoient être dévorés par des chiens enragés.

Je donnai tous mes soins pour connoître l'endroit de la piqûre; mais j'y parvins difficilement: aux uns c'étoit un peu de rougeur aux doigts des mains, au cou, ou aux autres parties du corps; aux autres on ne voyoit rien,

---

(a) Cette araignée est de la grosseur & de la figure de la tarentule, marquée de huit taches jaunâtres sur le dos.

& les malades eux-mêmes ne pouvoient défigner pofitivement l'endroit où ils avoient été piqués.

Ils avoient pour la plupart le vifage enflammé & les yeux ardens, une grande chaleur par tout le corps; la peau étoit néanmoins brûlante, fans être sèche, & il y avoit au contraire une difpofition prochaine à la fueur.

Malgré tous les fymptômes que je viens de détailler, il n'y avoit pas de grands changemens dans le pouls, il étoit à peu près dans fon état naturel.

Après avoir fait coucher ces malades, je fcarifiois profondément l'endroit de la piqûre, je baignois la partie avec de l'huile d'*hyppericum* tiède, je faifois enfuite couvrir les malades un peu plus qu'à l'ordinaire, afin d'exciter chez eux une fueur abondante; par ces moyens leur état changeoit promptement, & la fueur fe foutenoit. Ceux qui ont fubi les fcarifications, & en qui la piqûre étoit plus apparente, ont été guéris en trois ou quatre jours; les autres ont été plus long-temps tourmentés par des douleurs très-vives.

Une chofe fingulière, c'eft que dans les derniers jours ces douleurs fembloient fe raffembler aux extrémités inférieures; fur la fin les malades fe tiroient les doigts des pieds, comme s'ils euffent eu des crampes. Quand ils étoient dans cet état, je leur faifois prendre quelques bains de pieds, qui faifoient ceffer les douleurs, & les mettoient bientôt en état de fortir de l'hôpital.

Par les recherches que j'ai faites dans le pays, il paroît que les effets de la piqûre varient fuivant les temps; ils varient auffi relativement aux parties affectées. Les Corfes prétendent que le venin lancé par l'animal, occafionne tous les ravages qu'on remarque à la fuite de la piqûre, mais c'eft une erreur; la forme aiguë de l'aiguillon

de l'araignée, qui divise imparfaitement les fibres nerveuses & aponévrotiques, suffit pour expliquer les accidens qui arrivent, & l'idée du venin qu'ils supposent, contrarie les moyens curatifs, par les potions incendiaires qu'on donne aux malades dans ce cas.

J'ai vu deux personnes en Corse, perclues de leurs membres à la suite de la piqûre de cet animal. Les paysans sont encore dans l'usage de faire chauffer un four à un certain degré, & d'y mettre les personnes piquées, pour provoquer une sueur abondante; & ils en guérissent souvent par ce moyen.

CHAPITRE DOUZIÈME.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES.

LES ouvertures de cadavres ne ſont point de pure curioſité ; elles inſtruiſent le Médecin ; elles affermiſſent ſon jugement, elles perfectionnent la méthode curative ; & c'eſt aux obſervations qu'elles produiſent, que l'art de guérir doit ſa ſplendeur & ſa ſûreté. Sans elles on ignoreroit les principales merveilles de notre machine ; les différentes altérations qu'elle éprouve, ainſi que les moyens d'y remédier, ſeroient peut-être également inconnus, & on gémiroit encore dans l'attente des découvertes qui ont enrichi l'Anatomie.

L'inſpection du cadavre met dans un inſtant ſous les yeux, ce que les conjectures les plus ſolides ne peuvent quelquefois ſaiſir ; elle fixe toute incertitude ; elle relève le courage abattu par le mauvais ſuccès, en démontrant qu'il y a quelquefois des maladies au-deſſus de tous les ſecours de l'art.

En ſe livrant à ce genre d'étude, on met à profit juſqu'à ſes erreurs même, on rectifie ſes idées ſur ſes obſervations, on devient plus prudent, plus circonſpect, & plus attentif à obſerver la marche de la Nature, dont on apprend à ne pas confondre les efforts avec ceux de la maladie ; enfin, par ce travail, la préſomption diminue, on quitte le ton déciſif, & l'on eſt d'autant plus modeſte que l'on eſt plus obſervateur & meilleur praticien.

Les avantages qu'on retire de l'ouverture des cadavres, ſont amplement détaillés dans le premier volume du

Recueil d'obfervations ; ce font eux qui ont dicté la loi qui oblige les Médecins & les Chirurgiens-majors à faire part à la Correfpondance, de leurs recherches & de leurs découvertes, & on leur devra, fans doute, l'établiffement des amphithéâtres projeté par le Miniftère dans les principaux hôpitaux. On fent aifément la fageffe & l'utilité, on pourroit même dire la néceffité d'une pareille inftitution ; elle affure l'inftruction ultérieure des Élèves en Chirurgie, qui fe deftinent au fervice des hôpitaux, & elle prépare d'avance des fujets pour les armées, dignes de la confiance du François qui fe dévoue pour la Patrie, & de la reconnoiffance publique. C'eft donc autant pour donner de l'émulation que pour inftruire, qu'on rend publiques les obfervations anatomiques fuivantes ; elles feront preffentir celles qu'on doit attendre de l'exécution du double projet expofé.

Quelques-unes préfentent des faits très-intéreffans, tels que la dilatation exceffive du péricarde, par du fang épanché dans fa cavité *(a)*, & l'hydropifie de cette capfule *(b)*. Quoique cette dernière maladie ait été remarquée & décrite par plufieurs Médecins, je crois qu'il n'eft pas moins important d'en répéter l'obfervation toutes les fois qu'elle fe préfente ; car outre qu'elle eft difficile à diftinguer de plufieurs autres maladies, avec lefquelles elle a une conformité de fymptômes, elle intéreffe trop la vie des hommes pour ne pas mériter leur curiofité : c'eft peut-être à ces deux paffions, que nous devons les meilleures découvertes.

L'augmentation de volume des vifcères eft également importante ; car, outre la gêne & l'embarras de la

---

(a) V.^e Obfervation.
(b) VI.^e & XIII.^e Obfervation.

circulation qui en réſulte, c'eſt un défaut dans l'organiſation qui altère & détruit ſouvent les fonctions les plus eſſentielles à la vie & à la ſanté *(c)* : la plupart de ces monſtruoſités ſont d'ailleurs preſque toujours les ſuites de la débauche & de la crapule *(d)*; il ne faut donc pas négliger de préſenter les obſervations qui conſtatent tous les maux dont elle eſt le germe, c'eſt un tableau frappant, où les ivrognes peuvent voir le ſort qui les menace.

La ſuppuration du diaphragme eſt aſſez rare pour en faire la remarque; celle qui étoit accompagnée du ris ſardonique eſt très-détaillée, elle ſert à confirmer la ſuffiſance de ce ſymptôme *(e)*. Les deux paſſions iliaques inſérées dans ce chapitre, méritent d'autant plus d'attention que la cauſe de la première *(f)* n'eſt pas commune, & que la tympanite n'en eſt pas toujours l'effet néceſſaire : la ſeconde *(g)* préſente un phénomène très-peu obſervé juſqu'à ce jour, c'eſt l'*inflammabilité* communiquée par l'exaltation de la bile à des excrémens durcis & arrêtés dans l'*ileum* *(h)*.

M. Moreau rapporte une obſervation à peu près pareille; les excrémens qui formoient l'obſtruction au

---

(c) II^e^, IV^e^, XVIII.^e^ & XX.^e^ Obſervations.

(d) VIII^e^, IX^e^, XV, XVI.^e^ & XVII.^e^ Obſervations.

(e) X.^e^ Obſervation.

(f) XIV.^e^ Obſervation.

(g) XIX.^e^ Obſervation.

(h) Feu M. Mareſchal, premier Chirurgien du Roi, a trouvé dans le rectum, des excrémens auſſi durs que la pierre, environnés d'une matière ſavonneuſe, fournie par la bile, & formée par couches ſur ces excrémens comme autour d'un noyau; quand on en mit ſur les charbons ardens, ils ſe fondirent d'abord, le reſte s'enflamma & puis ſe calcina. *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, volume III, pages 55 & 56.

rectum étoient durcis comme la pierre, & gros comme une pomme de reinette *(i)*. M. Cadet en fit l'analyſe ; cette eſpèce de pierre miſe ſur les charbons ardens ſe bourſoufla, répandit une odeur animale, mais ne s'enflamma point *(k)*.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Hernie ombilicale par le déplacement de la rate. Par M. DE SANSY, Médecin de l'hôtel-Dieu de Mâcon.

UNE femme, âgée de ſoixante ans, étoit dès long-temps hydropique, & en outre attaquée d'une aſcite bien caractériſée, elle portoit depuis quatorze ans une hernie ombilicale. Elle avoit épuiſé tous les remèdes poſſibles pour ſe guérir de ſon hydropiſie, & elle n'avoit jamais pu en obtenir une guériſon complette : il paroît qu'on ne s'étoit pas autant occupé de la hernie. La cauſe première de l'hydropiſie paroiſſoit devoir être rapportée à l'uſage immodéré du vin, & on la croyoit fomentée & entretenue par des obſtructions aux viſcères. Elle paſſa les derniers jours de ſa vie dans un fauteuil, ne pouvant plus reſter au lit, & pour rendre ſa ſituation ſupportable, elle étoit obligée d'avoir continuellement la tête inclinée & appuyée ſur le dos d'une chaiſe. Les tégumens de l'abdomen s'étoient ſi prodigieuſement alongés, depuis la région ombilicale, qu'ils lui tomboient ſur les cuiſſes, en forme de gibecière, ce qui l'obligeoit à porter un ſuſpenſoir pour les ſoutenir. Elle n'alloit à la garde-robe que très-difficilement, & les purgatifs la fatiguoient beaucoup ; elle éprouvoit depuis quatorze ans une colique inteſtinale, qui ne lui donnoit

(i) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, volume III, page 57.
(k) *Ibidem.* Page 15.

que peu de relâche. Après avoir langui long-temps, elle termina enfin ſa carrière au commencement du mois de Juin 1763.

On procéda à l'ouverture de ſon corps, & la première choſe qu'on obſerva, après que les eaux épanchées furent écoulées, ce fut la rate, qui n'occupoit point ſa place ordinaire, mais qui étoit ſituée tranſverſalement ſur la région ombilicale, & dont une partie formoit la hernie en queſtion: ſon bord inférieur étoit adhérent, & dépaſſoit le cordon ombilical, le ſupérieur étoit également adhérent à l'eſtomac, au duodenum, & à une partie du foie, tandis que la partie moyenne étoit collée aux inteſtins & au péritoine. Le volume de la rate étoit beaucoup plus conſidérable que dans l'état naturel; le bord inférieur contenoit un abcès, qui, par l'ouverture qu'on en fit, fournit abondamment du pus ſemblable à de la bouillie épaiſſe : ce pus étoit ſans odeur. Le bord ſupérieur avoit ſouffert une violente inflammation, & étoit gangréné; le reſte de ce viſcère étoit ſchirreux. Tous les inteſtins étoient également gangrénés, & ils avoient formé différens points d'adhérence entr'eux, ou avec les autres viſcères; la cavité du colon étoit ſi rétrécie, qu'on pouvoit à peine y introduire le petit doigt. Cet inteſtin contenoit des matières durcies, figurées comme des crottes de chèvre; il étoit de plus ſchirreux & adhérent au foie. L'eſtomac étoit en partie gangréné, & dans ſon centre on remarqua un trou exactement rond, du diamètre d'une balle à fuſil. Les autres inteſtins étoient plus ou moins affectés de ſuppuration & de gangrène.

Cette obſervation n'eſt vraiment intéreſſante que par le déplacement de la rate & par la hernie, que ce viſcère eſt venu former à l'ouverture de la ligne blanche appelée *anneau ombilical;* on ſait que la bande aponévrotique qui forme

forme la ligne blanche, eſt dans cet endroit, comme dans la partie ſupérieure à l'ombilic, beaucoup plus large, & conſéquemment plus amincie ; étant d'ailleurs privée de fibres charnues, elle peut d'autant aiſément ſe relâcher par extenſions qu'elle ſouffre dans les grandes hydropiſies, ou par les efforts du vomiſſement qu'elle ſupporte, & il eſt quelquefois arrivé des hernies de l'eſtomac ou du colon par ces défauts *(a)*: mais il ne paroît pas que celle de la rate ait été beaucoup obſervée ; cependant les ligamens qui maintiennent ce viſcère dans la ſituation que la Nature lui a preſcrite, peuvent ſe relâcher, & ils ſe relâchent quelquefois en effet juſqu'au point d'en permettre la chute juſqu'à la région hypogaſtrique, ainſi que l'obſervent Riolan, Verdier & d'autres Anatomiſtes *(b)*: un moindre relâchement peut donc, à plus forte raiſon, porter la rate juſqu'à la région ombilicale, & par l'écartement des fibres aponévrotiques de la ligne blanche, la déterminer à y former une hernie, comme il eſt arrivé dans le cas préſent. La ſuppuration, la gangrène, les ſchirres, l'épaiſſiſſement des membranes, ſont des effets connus, & les ſuites ordinaires de l'inflammation & de l'excès des boiſſons ſpiritueuſes ; ils ſeront ci-après, encore mieux développés.

(a) Mémoire ſur pluſieurs hernies ſingulières, par M. Garangeot, *Mém. de l'Académie de Chirurgie*, tome I, *pages 699 & ſuivantes.* —Nouvelles Obſervations ſur les hernies de l'eſtomac, par M. Pipelet le jeune, tome IV, *pages 189 & ſuivantes.*

(b) *Enchirid. Anatomic. & Patolog.* liv. II, pag. 185. *Conſiderat. medic. de ſitu lienis.* — Abrégé d'Anatomie, tome II, chap. IV, *de la Rate*, page 112.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Suppuration & adhérence des poumons, augmentation considérable de volume du foie & de la rate, adhérence de ces viſcères au diaphragme. Par M. DE LA CROIX, *Médecin de l'hôpital militaire de Colioure.*

LE nommé *Lian*, ſoldat du régiment de la Fère, âgé d'environ vingt-cinq à vingt-ſix ans, ſujet dans ſon bas âge à des paroxiſmes d'aſtme très-violens, qui le menaçoient continuellement de ſuffocation, entra à l'hôpital de Colioure le 1.er juillet 1763, pour une péripneumonie inflammatoire, qui ne faiſoit qu'aggraver ſa maladie primitive. Il fut ſaigné du bras promptement & à diverſes repriſes, ce qui le ſoulagea ſenſiblement ; la reſpiration devint en effet, par ce moyen, plus libre, l'expectoration plus facile; & par l'uſage des ſucs béchiques & autres remèdes pectoraux inciſifs & des potions huileuſes, tous les ſymptômes de ſa maladie ſe calmèrent & enſuite diſparurent totalement : il fut purgé & ſortit de l'hôpital le 26 de ce mois, en aſſez bon état. Mais comme il étoit grand mangeur, il éprouva bientôt une rechute que ſa gloutonnerie & ſon intempérance lui procurèrent ſans doute, & il rentra à l'hôpital le 5 août ſuivant, avec une difficulté de reſpirer ſi exceſſive, qu'on croyoit à chaque inſtant qu'il alloit ſuffoquer; ſa reſpiration étoit *ſtertoreuſe*, & les ſifflemens s'entendoient d'aſſez loin ; une ſueur froide étoit répandue ſur toute l'habitude du corps, & le pouls petit, ſerré, convulſif, étoit à peine ſenſible. Pour ſe ſoulager, ce malheureux étoit obligé de tenir la tête penchée ſur la poitrine & les genoux élevés preſque juſqu'au menton ; cette ſituation qui lui étoit familière, pouvoit ſeule lui donner

quelque relâche; c'eſt ainſi qu'il fut obligé de paſſer les derniers jours de ſa vie; & malgré tous les ſecours qui lui furent prodigués, il mourut dans des angoiſſes difficiles à concevoir, le troiſième jour de ſa rentrée à l'hôpital.

Son corps fut ouvert le lendemain, & l'on commença par les poumons qui avoient toujours paru être le ſiége de ſa maladie; ils étoient intimément adhérens entr'eux, ils étoient également adhérens avec la plèvre & le diaphragme, & ces adhérences étoient ſi fortes qu'on ne put venir à bout de les ſéparer qu'avec le ſcalpel; on trouva la ſubſtance des poumons ſuppurée, gangrénée & en quelques endroits ſphacelée; le cœur étoit dans ſon état naturel.

En ouvrant le bas-ventre, le premier objet qui ſe préſenta, fut un foie monſtrueux, qui débordant toute la région épigaſtrique, alloit ſe joindre par une de ſes extrémités avec la rate, qui étoit elle-même beaucoup plus groſſe que de coutume. Ces deux viſcères étoient ſi étroitement unis enſemble, qu'ils ſembloient ne former qu'un corps; le point de leur union étoit d'un rouge brun obſcur: il y avoit une ſeconde rate, plus groſſe qu'un marron, & figurée comme la principale; le foie & la rate étoient intimement adhérens au diaphragme, & ne purent en être ſéparés que par l'inſtrument.

D'après une organiſation ſi contraire à la naturelle, il ne faut plus être étonné ſi ce ſoldat étoit dans la néceſſité de tenir ſa tête continuellement penchée ſur ſa poitrine, & de relever les genoux; cette ſituation étoit indiſpenſable, pour diminuer la difficulté qu'il éprouvoit à reſpirer. Un foie auſſi prodigieux, qui ſe joignoit avec une rate déjà fort groſſe, devoit en effet tirer le diaphragme en bas; & gêner conſéquemment les

mouvemens alternatifs de la refpiration. Ce poids énorme agiffant continuellement fur ce mufcle tranfverfe; la mort fubite en auroit été la fuite & l'effet, fi par une pofition forcée, ce malade n'eut foutenu & relevé ces vifcères, & diminué conféquemment l'action qu'ils exerçoient par leur adhérence & leurs ligamens fur un mufcle qui intéreffe auffi fenfiblement la refpiration, & qui préfide aux mouvemens qui la règlent & qui l'opèrent: c'eft une efpèce de fufpenfoire indiqué par la Nature, & pratiqué par l'inftinct.

TROISIÈME OBSERVATION.

Mort fubite caufée par la diffolution gangréneufe de la rate. Par M. LABORDE, Médecin de l'hôpital militaire de Bayonne.

UN invalide, âgé de foixante-quatre ans, livré aux excès de vin & d'eau-de-vie, vint à l'hôpital militaire de Bayonne pour une fièvre affez légère, & fe plaignant, depuis deux jours feulement, d'une pefanteur d'eftomac: il ne fouffroit d'ailleurs ni de la tête, ni de la poitrine, ni d'aucune autre partie du corps; il n'avoit ni dégoût ni amertume à la bouche, ni envie de vomir. Son pouls étoit foible, mais fans aucune dureté ni intermittence; le ventre étoit mollet, fans réfiftance, dureté, ni douleur à aucun vifcère. Comme fa langue étoit blanchâtre, je lui prefcrivis fur le champ une décoction de caffe & de manne, qui produifit cinq bonnes felles, & foulagea le malade du poids qui fatiguoit fon eftomac. A cinq heures du foir, fe promenant dans la falle avec fes camarades, il lui furvint une foibleffe, accompagnée d'une fueur froide très-fétide, & d'une déjection par le bas, d'une

matière noirâtre & fort puante, mais peu copieuſe : A peine fut-elle finie, qu'il mourut.

Cette mort ſoudaine, qui n'avoit été annoncée par aucun ſymptôme, & à laquelle on devoit ſi peu s'attendre, m'étonna. Je fis faire en conſéquence l'ouverture de ſon cadavre en préſence de M. Harriague, Chirurgien-major.

Nous découvrimes d'abord des poumons flétris, rapetiſſés, avec de fortes adhérences à la plèvre ; mais le cœur étoit beau & très-ſain. Le foie étoit d'un volume conſidérable, & la véſicule du fiel remplie d'un ſang noir & diſſous. L'eſtomac étoit un peu livide ; mais cette lividité n'étoit guère ſenſible que dans les vaiſſeaux ſanguins, & dans leurs ramifications. La rate étoit toute pourrie, & dans une diſſolution preſque complette. Tous les gros & petits vaiſſeaux ſanguins étoient remplis d'un ſang noir & corrompu ; les autres viſcères étoient dans leur état naturel. La mort ſoudaine de cet invalide ne peut donc ſe rapporter qu'à la diſſolution gangréneuſe de la rate, dont la putridité s'eſt communiquée, par le moyen des vaiſſeaux adjacens & contigus, à la circulation générale; mais il faut ſuppoſer que les particules émanées de ce centre de corruption, étoient bien exaltées, bien pénétrantes, & bien malignes, pour avoir pu détruire auſſi promptement le principe de la vie, & ſupprimer le mouvement qui la conſtitue. Bonnet a rapporté quelques exemples de cette impreſſion meurtrière *(a)*; & un fait à peu pareil à celui-ci, ſe trouve conſigné dans les Éphémerides d'Allemagne *(b)*.

Mais ce qui eſt difficile à concevoir, c'eſt que la rate

(a) *Sepul. Anat. ſect.* X.

(b) *Decemb.* I, *ann.* VIII.ᵉ *obſ.* LXI.

ait été ainſi gangrénée & pourrie, ſans qu'il ait paru auparavant le moindre ſigne de ſtaſe, d'engorgement, d'inflammation; c'eſt que cet homme ait pu faire librement, juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, toutes ſes fonctions, avec un principe deſtructeur auſſi conſidérable, qui devoit porter par-tout le déſordre & la contagion.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Suppuration ichoreuſe du foie, augmentation conſidérable du volume de ce viſcère qui occupoit la plus grande partie du thorax. Par LE MÊME, *Médecin.*

UN invalide, âgé de ſoixante ans, traînoit depuis long-temps une vie languiſſante, & éprouvoit de fréquens retours de jauniſſe, occaſionnée par une dureté très-conſidérable à la région du foie. Cette dureté avoit été juſque-là inſenſible; mais lorſqu'il vint à l'hôpital de Bayonne, elle étoit douloureuſe, & on ne pouvoit la toucher, ſans exciter les plaintes de ce malade; il éprouvoit même, ſans qu'on le touchât, des élancemens très-vifs, qui reparoiſſoient par intervalle. Il s'y étoit joint des friſſons irréguliers; ſon pouls étoit vif, petit; d'où je conclus que le ſchirre, qui fatiguoit depuis long-temps ce malade, & qui lui avoit occaſionné une jauniſſe opiniâtre, s'étoit enflammé, & que la ſuppuration du plus mauvais augure en étoit la ſuite: je me bornai à lui conſeiller quelques adouciſſans & quelques calmans pour diminuer ſes ſouffrances, n'y ayant dans cet état aucune eſpérance de guériſon; en effet il mourut le quatrième jour qu'il étoit entré en cet hôpital.

Le lendemain de ſa mort je le fis ouvrir, & je trouvai le foie d'un volume conſidérable; il avançoit ſi ſingulièrement dans la poitrine, que le diaphragme étoit

repouſſé juſqu'entre la troiſième & la quatrième des vraies côtes, de manière qu'on diſtinguoit à peine les poumons, qui étoient flétris & deſſéchés, & qui n'occupoient dans le thorax qu'un très-petit eſpace, n'ayant d'ailleurs pas plus de circonférence que la paume de la main. Le foie étoit en pleine ſuppuration, & la matière qui en découloit étoit très-abondante, fétide & ichoreuſe.

On voit dans cette obſervation, que, quoique l'eſpace qui n'étoit pas occupé par le foie dans le thorax, fut très-petit, il étoit cependant ſuffiſant pour loger des poumons auſſi flétris & auſſi rappetiſſés; mais quoiqu'ils ne ſoient parvenus qu'inſenſiblement, à ce point de décroiſſance, on eſt étonné qu'ils aient pu ſuffire à la reſpiration & à la ſanguification; on comprend encore moins que la reſpiration n'ait jamais été gênée ni embarraſſée: car, quoiqu'on aperçoive chez les phthiſiques, des poumons quelquefois auſſi flétris ou même plus détruits, la difficulté de reſpirer en ce cas eſt toujours très-grande & relative à ces défauts.

Cinquième Observation.

Sur un péricarde extraordinairement dilaté, par l'épanchement d'une ſéroſité ſanguinolente, à la ſuite d'un coup d'épée. Par M. de Horne, Médecin des camps & armées, ancien premier Médecin de l'hôpital militaire de Metz.

Le nommé *Pierre-Antoine Dumans*, dit *Sans-quartier*, ſoldat du régiment de Picardie, compagnie de Mengin, entra à l'hôpital militaire de Verdun, dont j'étois alors le Médecin, le 11 décembre 1753, pour un coup d'épée qu'il avoit reçu la veille, dont l'entrée étoit entre la dernière pièce du ſternum un peu latéralement à gauche & le cartilage xyphoïde.

L'infpection extérieure de la bleffure, jointe au crachement de fang, à la difficulté de refpirer, à l'impoffibilité de fe coucher fur l'un & l'autre côté & à la fièvre violente qui étoit furvenue, annonçoit une léfion notable des poumons, la rupture de quelques-uns de leurs vaiffeaux, & peut-être déjà l'épanchement du fang dans la cavité de la poitrine. Pour remédier à des accidens auffi graves, on infifta fur les faignées du bras, copieufes & fréquentes, fur les adouciffans de tout genre & fur la diette la plus févère. Le premier jour on faigna le malade fix fois, on lui fit prendre abondamment d'une potion huileufe & d'une tifane légèrement vulnéraire; la plaie, qui étoit prefque totalement fermée, fut fimplement panfée avec le baume d'*Arceus.* La faignée n'ayant produit aucun effet fenfible, ni diminué les accidens décrits, on la réitéra quatre fois le lendemain, & on fuivit fcrupuleufement le même régime : le troifième jour le crachement de fang devint plus abondant, mais plus aifé, & la refpiration parut moins embarraffée; on ne faigna conféquemment le malade que trois fois ce jour-là, & on lui fit prendre quelques lavemens émolliens qui le foulagèrent beaucoup.

Pendant les trois jours fuivans, le malade fut encore faigné fix fois; il continua l'ufage des lavemens & du régime prefcrit, ce qui calma infenfiblement les grands accidens. Cependant il éprouvoit toujours de la difficulté de fe coucher fur l'un & l'autre côté, & les crachats rapportoient encore un peu de fang; mais ces derniers fymptômes difparurent totalement le quinzième jour de la maladie. La convalefcence s'établiffoit de la manière la plus fatisfaifante; & ayant repris des forces fuffifantes, ce foldat étoit au moment de fortir de l'hôpital, avec toutes les apparences de la guérifon, quand, fans aucune caufe

caufe manifefte, les premiers accidens détaillés reparurent avec encore plus de violence qu'auparavant ; la difficulté de refpirer fur-tout devint extrême. On propofa l'empyème ; mais l'affaiffement fubit qui lui arriva, ne permit pas de tenter cette opération, qui, comme on le verra, eût été infructueufe, & il mourut le 25 janvier, cinq jours après fa rechute.

Pour vérifier la caufe d'une rechute auffi prompte, on procéda à l'ouverture de fon cadavre, en préfence du fieur Cabani, Chirurgien-major du régiment de Picardie, du Chirurgien-major de l'hôpital & des Élèves en Chirurgie. En commençant par la poitrine, les parties extérieures qui la compofent, furent trouvées toutes bien conformées ; mais ayant enlevé le fternum, écarté les côtes, & mis à nu les poumons, le cœur & le péricarde, nous vimes, avec grand étonnement, que cette dernière partie, qui, dans l'état naturel, eft à peu près de la grandeur du cœur, & qui n'en eft éloignée de toutes parts, qu'autant qu'il le faut pour ne pas l'incommoder dans fes mouvemens, occupoit feule toute la partie antérieure de la poitrine, & que les poumons, de chaque côté, étoient refferrés vers la partie poftérieure des côtes, auxquelles ils étoient extraordinairement adhérens.

Nous perçames le péricarde avec un troifquart, & il en fortit plus de trois pintes de liqueur fanguinolente, d'affez mauvaife odeur *(a)*. Après l'avoir évacuée, nous examinmaes attentivement le cœur, dont la petiteffe

(a) M. Bagard, Préfident du Collége, & Médecin de l'Hôpital militaire de Nanci, dit dans fes obfervations anatomiques, imprimées l'an 1753, avoir trouvé dans le péricarde d'une dame, morte de fuffocation, une livre & demie de fang coagulé. Feu M. Senac, premier Médecin du Roi, rapporte plufieurs exemples de même efpèce, dans fon livre des maladies du cœur.

étoit extraordinaire, & dont toute la bafe étoit pref-qu'entièrement fuppurée & dépouillée de graiffe; nous n'y découvrimes d'ailleurs aucune efpèce de léfion ni de bleffure; l'aorte & l'artère pulmonaire paroiffoient prefque difféquées par la macération. En examinant la face poftérieure de la pièce du fternum, qui avoit donné paffage à l'inftrument, à peine y put-on découvrir quelque veftige de cicatrice; cet inftrument avoit néanmoins percé le péricarde dans fa partie antérieure, & y avoit laiffé une cicatrice, qui ne laiffoit aucun doute fur la bleffure de cette membrane; cette bleffure, faite à la partie antérieure, avoit pénétré jufqu'à la fubftance des poumons, en perforant une feconde fois le péricarde; & à cet endroit il s'étoit formé une adhérence très-folide, & une union intime du péricarde avec le poumon léfé. Cette feconde plaie étoit liffe & polie, & elle préfentoit une figure approchante de celle du baffinet du rein, dont la bafe étoit au péricarde, & la pointe aux poumons. C'eft par-là que le fang s'étoit extravafé en fi grande quantité dans le péricarde, & qu'il l'avoit diftendu à un point fi confidérable, fans qu'il parut néanmoins la plus petite léfion des fibres & des vaiffeaux propres du cœur; ce qui eft d'autant plus étonnant, qu'il y a très-peu d'intervalle entre le cœur & cette capfule, & que dans l'état naturel, cet intervalle ne paroît même pas fuffifant pour permettre le paffage d'un inftrument, fans bleffer le cœur.

Cependant fi l'on veut fe repréfenter la pofition du corps, qui a dû être effacé, lorfque ce foldat a reçu fa bleffure, & la direction du coup, on verra qu'alors il pouvoit y avoir un petit efpace libre à la partie antérieure du cœur, dont la petiteffe étoit rare; d'autant plus que ce principal vifcère, fufpendu & attaché par fa bafe au

médiaftin, eft mobile dans la cavité du péricarde, & que le mouvement de fiftole, qui alonge fa pointe, refferre fes fibres, & reftreint fenfiblement fon diamètre; & comme le péricarde n'en peut pas fuivre exactement les mouvemens, étant maintenu dans une fituation plus précife, par le moyen du tiffu cellulaire de la duplicature du médiaftin, & par fon attache au diaphragme, il n'eft pas étonnant que pendant la fiftole le coup d'épée ait pu le perforer doublement, & pénétrer jufqu'aux poumons, fans léfer le cœur; d'autant plus que la partie interne de cette capfule étant liffe & polie, & continuellement abreuvée, l'inftrument a pu gliffer plus aifément à côté du cœur, fans en intéreffer les fibres. D'ailleurs ne pourroit-on pas fuppofer que dans ce fujet, le péricarde ait contenu originairement plus de férofité que dans l'état naturel, ou qu'il ait été diftendu par quelque épanchement contre nature! l'une ou l'autre de ces caufes, en éloignant les parois du cœur de ceux du péricarde, auroit fuffi pour permettre la double perforation de cette membrane, fans bleffer le cœur. Mais cette conjecture, que l'infpection habituelle des cadavres femble autorifer, n'eft pas même néceffaire au fait annoncé; la connoiffance & la fituation feule des parties, fuffit pour l'expliquer.

Cette obfervation peut fervir en outre à prouver que les plaies du péricarde ne font pas toujours mortelles, comme quelques auteurs l'ont penfé (b), & qu'elles peuvent parvenir à une cicatrifation parfaite, ainfi que toutes les autres parties du corps humain. Elle nous

(b) *In Joanne Saviolo, pugione fauciato pericardio, aqua fingulis pulfibus cordis, e vulnere profiliit, cujus tandem cura, clariffimo Veflingio feliciter fucceffit.* Barthol. Inftit. Anatom. cap. V. *de pericardio & humore in eo contento,* pag. 176.

démontre auſſi la diſpoſition, auſſi ſurprenante peut-être que néceſſaire, qu'ont les membranes à s'étendre ; la nature des filamens tendineux qui compoſent le péricarde, & qui ſont croiſés en tous ſens, lui aſſure encore plus cette merveilleuſe propriété, dont l'effet a garanti le bleſſé de la mort prompte qui auroit ſuivi l'extravaſation & l'épanchement exceſſif du ſang pulmonaire, ſi la capſule membraneuſe du péricarde n'en avoit d'abord reçu la majeure partie ; mais comme elle n'a pu acquérir une auſſi grande capacité, ſans repouſſer conſidérablement les poumons, & ſans cauſer des déſordres conſéquens à l'obſtacle, ſon aſſiſtance n'a pu être de longue durée. Mais on ſera toujours ſurpris que la difficulté de reſpirer, qui devoit être extrême & continue, ne ſe ſoit plus fait remarquer après le quinzième jour de la maladie, & qu'elle n'ait reparu que vingt-cinq jours après, & à l'inſtant précis de la rechute. Ce calme intermédiaire eſt d'autant plus étonnant pour les gens de l'art, qu'ils connoiſſent la néceſſité préciſe des poumons pour concourir à l'action principale de la vie ; il le paroîtroit encore davantage, ſi l'on ne voyoit tous les jours des phthiſiques reſpirer aſſez librement, quoique par l'inſpection de leurs poumons on imagine à peine comment cet organe, preſque totalement détruit ou deſſéché, ait pu opérer la double action de la reſpiration. Il eſt d'ailleurs certain dans le cas annoncé, que le ſang épanché dans la cavité du péricarde a dû néceſſairement s'y corrompre *(c)*, & cauſer la mort au

(c) Si in quodcumque cavum corporis ſanguinis effuſus fuerit, præter naturam, neceſſe eſt ſuppurari. Hippocr. Aphor. 11, ſect. VI. — *Multa vulnera ſunt lethalia, non ob copiam ſanguinis effuſi, ſed quia ſanguis extravaſatus, morâ & calore loci corruptus.* Wanſv. *in Aphoriſ. de vulnere in genere*, pag. 279.

malade *(d)*; puifqu'il n'étoit guère poffible d'en prévoir le féjour, & qu'il eut été très-difficile d'en procurer la fortie, à moins d'employer en ce cas l'opération du trépan, que plufieurs auteurs anciens & modernes recommandent, mais qui paroît au célèbre Winflow d'un fuccès équivoque & douteux, d'après la fituation du médiaftin, qu'il décrit avec fa jufteffe & fa précifion ordinaire *(e)*.

SIXIÈME OBSERVATION.

Hydropifie du péricarde. Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Charles Loy*, dit *Brin-d'amour*, foldat aux Grenadiers de France, compagnie de Dejan, natif de Vallé, juridiction de Montrey, eft entré à l'hôpital le 26 novembre 1754, avec une fièvre lente, accompagnée d'un crachement de pus, de fueurs colliquatives, d'une difficulté de refpirer très-grande, de palpitations de cœur & de défaillances, qui l'ont enfin conduit au dernier degré du marafme & de la confomption. Il avoit été précédemment fujet au crachement de fang, qui fe renouveloit à la moindre fatigue, & depuis un an il avoit éprouvé la plus cruelle péripneumonie; de forte qu'il alloit accomplir la redoutable & trop véritable prédiction d'Hippocrate *(f)*.

La complication de tant de maux annonçant une phthifie

(d) *Ubi ergo fanguine effufo in cava corporis, mors fequitur, & non invenitur vulnus fuiffe ex fuâ naturâ lethale; mors adfcribenda eft huic caufæ, fi nempe per artem tutò fanguis effufus potuiffet educi.* Wanfvitt. Comment. *in Aphor.* Boërrh. *de vulnere in genere*, tome I.er, page 281, fect. 172.

(e) Expofition anatomique du corps humain, *tome IV, fect. XXV*, de la plèvre & du médiaftin.

(f) *A fanguinis fputo puris fputum, a puris fputo tabes, a tabe mors.* Hippocr. Aphor. XVI, fect. VII.

déjà confirmée, & n'admettant conféquemment qu'une cure palliative, je me bornai à procurer à ce malade tous les fecours que fon état malheureux pouvoit exiger & permettre; mais les pectoraux de toute efpèce, le petit-lait pour boiffon, le lait pour toute nourriture, furent fans fuccès, & il mourut le 9 janvier 1755.

Je procédai, fuivant l'ufage, à l'ouverture de fon corps, en préfence du Chirurgien-major de l'hôpital, des Chirurgiens-majors de la garnifon & des Élèves en Chirurgie; & après avoir enlevé les tégumens de la poitrine, les côtes & le fternum, je trouvai la fubftance interne des poumons prefque totalement détruite par la fuppuration; les vaiffeaux fanguins de ce vifcère étoient la plupart apparens, & paroiffoient difféqués par la macération; mais comme le péricarde occupoit un volume très-confidérable, j'y plongeai un troifquart, au moyen duquel j'en tirai deux pintes & demie d'une eau rouffâtre *(g)*: le cœur paroiffoit n'avoir rien fouffert de cette collection hydropique, & il étoit dans fon état naturel. En parcourant les vifcères du bas-ventre, la rate parut très-volumineufe; elle étoit toute couverte d'hidatides, & gangrénée: fes membranes avoient acquis beaucoup plus de confiftance & d'épaiffeur que dans l'état naturel, & fon parenchyme fe trouvoit en quelques endroits totalement détruit.

On voit, par cet expofé, que fi les poumons ont été

(g) Malpighi dit avoir tiré environ quatre livres d'eau rouffâtre du péricarde de M. Zagoni. — *Sæpe in pericardio copiofiùs humor colligitur, qui fuffocationem affert & cor obruit.* Riolan, Enchirid. Anatom. liv. III, cap. IV, pag. 276, *de pericardio.* — *Haud infrequenter ad femilibram, aut etiam majori copiâ aqua in pericardio deprehenditur.* Joann. Frend. Hift. med. pag. 247. *Hydropem quoque in hâc parte memorat Avenzoar.* Ibid.

les premiers affectés dans cette maladie, c'eſt à ce défaut qu'il faut attribuer auſſi l'hydropiſie du péricarde. En effet, le ſang qui ſort du ventricule droit du cœur, trouvant des obſtacles à ſon paſſage dans les poumons, ou par le défaut de conformation originelle, ou par la gêne de la circulation, réſultante de la maladie inflammatoire que ce malade avoit eſſuyé, il a dû preſque néceſſairement refluer vers le cœur, l'accabler de ſon poids, & par-là augmenter l'expreſſion ou la tranſudation de la liqueur qu'il fournit au péricarde, juſqu'au point d'y former une véritable hydropiſie ; & quand il ſeroit prouvé que ce ſont les glandes qui ſéparent l'humeur péricardine, comme quelques Anatomiſtes l'ont cru, la ſécrétion de cette humeur a dû également augmenter dans le cas ſuppoſé, & produire à la longue le même défaut.

Quoique les caractères auxquels on doit reconnoître l'hydropiſie du péricarde, ne ſoient pas tellement propres à cette maladie, qu'ils ne puiſſent encore convenir à d'autres *(h)*; on peut néanmoins prononcer que cette capſule eſt diſtendue par quelque liquide ſurabondant, quand, aux palpitations de cœur fréquentes, à la ſuffocation habituelle, aux foibleſſes réitérées, à la perte des forces, ſe joignent la petiteſſe & la dureté du pouls, & ſur-tout la difficulté de ſe coucher ſur l'un & l'autre côté : ce dernier ſigne, quand il eſt joint aux autres, n'eſt preſque jamais trompeur. Mais quelle méthode employer pour guérir une maladie qui élude l'action des remèdes les plus énergiques ! La perforation du ſternum, pour pratiquer la paracenthèſe conſeillée par Riolan *(i)*, n'eſt pas

---

(h) Aqua in pericardio redundans difficiliùs cognoſcitur. Riverii, *de palpitatione cordis*, pag. 269.

(i) Enchirid. Anatom. Liv. III, pag. 276.

même ſans inconvéniens, & loin de garantir le ſuccès de cette opération, cet habile Anatomiſte, en la propoſant comme un dernier moyen, ajoute : *Dubia ſalus certâ deſperatione potior, ſatiùs eſt anceps remedium experiri quam nullum.*

SEPTIÈME OBSERVATION.

Épanchement purulent dans le péricarde, à la ſuite de fièvres inflammatoires pleurétiques. Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Jean Sarazin*, dit *Sans-ſouci*, Grenadier de France, de la compagnie de Martigny, natif de Card, juridiction de Blaye, entra à l'hôpital le 14 décembre 1755, avec les ſymptômes de la plus vive & de la plus cruelle pleuréſie. Une douleur aiguë, fixe & continuelle au côté droit & au ſternum, l'impoſſibilité de ſe coucher ſur l'un & l'autre côté, une anxiété très-incommode à la région du cœur, étoient accompagnées d'oppreſſion, de palpitation & de ſyncopes; le pouls étoit vif, petit, ſerré; les forces paroiſſoient anéanties, & la ſoif étoit inextinguible. Tous ces accidens étoient ſurvenus tout d'un coup, & ſans avoir été annoncés par aucune incommodité précédente. Le malade étoit robuſte, d'un tempérament ſanguin, & âgé de vingt-cinq ans. Je le fis d'abord ſaigner du bras le premier jour, de quatre heures en quatre heures; la ſaignée fut répétée les jours ſuivans, à des diſtances plus éloignées; on appliqua ſur la douleur des topiques émolliens, & le malade, ſoumis à une boiſſon copieuſe, fit ſucceſſivement uſage de tous les remèdes antiphlogiſtiques les plus uſités. Ces remèdes ſemblèrent opérer les premiers jours de la maladie, & diminuer la violence des accidens; mais le ſixième jour ils reparurent avec encore plus de force, & le malade périt le ſeptième dans toutes les horreurs que la douleur, l'oppreſſion

l'oppreſſion & la palpitation de cœur réunies, peuvent faire preſſentir.

L'ouverture de ſon cadavre, faite ſuivant l'uſage, ne préſenta rien de particulier à obſerver dans tout le bas-ventre; mais la plèvre du côté droit étoit abſolument ſuppurée, le médiaſtin étoit engorgé d'une humeur viſqueuſe fort épaiſſie; la même viſcoſité occupoit la pointe du péricarde, dont l'ouverture fit ſortir en aſſez grande abondance une eau purulente & ichoreuſe. La face interne du péricarde ne paroiſſoit pas altérée; mais le cœur étoit pâle, livide & flétri: toute la ſubſtance graiſſeuſe qui eſt à ſa baſe, & qui accompagne les vaiſſeaux coronaires, étoit tombée en ſuppuration; tout le cœur étoit enduit d'une croûte purulente, qu'on en ſéparoit aiſément; l'oreillette droite étoit aſſez naturelle, ainſi que les deux ventricules; mais l'oreillette gauche étoit fort livide, & comme racornie. Cette obſervation m'engage à en rappeler trois autres, à peu près pareilles, que j'avois faites l'année précédente: les voici.

Un Grenadier de France mourut le quatorzième jour d'une péripneumonie vraie; il avoit le péricarde rempli d'une ſéroſité purulente, ſans que le cœur en parut beaucoup altéré. Un autre Grenadier de France mourut de phthiſie & de conſomption; je trouvai dans ſon péricarde plus de deux onces de pus fort épais, de la couleur & de la conſiſtance du ſuif; & cette matière enduiſoit exactement tout le cœur.

Un troiſième Grenadier de France mourut le vingtième jour, d'une péripneumonie vraie; il avoit un ulcère très-conſidérable au poumon du côté gauche; la ſubſtance pulmonaire de ce côté étoit totalement détruite par la ſuppuration, & les membranes de ce poumon ſembloient n'avoir été épargnées, que pour en faire apercevoir les

dimenſions. Les membranes du péricarde étoient fort épaiſſes ; l'ouverture qu'on en fit donna iſſue à une matière ichoreuſe, purulente, en partie épaiſſie comme du ſuif, & en partie fluide. Tout le cœur étoit enduit de la même matière; d'ailleurs les oreillettes & les ventricules paroiſſoient ſains, & n'avoir pas du tout ſouffert de cette ſuppuration.

Ces obſervations. à peu près pareilles à celles que M. Bagard, préſident du collége de médecine & Médecin de l'hôpital militaire de Nanci, a fait imprimer en 1754, concourent à prouver que les ſuppurations de la partie graiſſeuſe du cœur, ne ſont point auſſi rares qu'on le croit communément; que le pus qui infecte & accable les poumons, peut ſouvent, par une métaſtaſe malheureuſe, ſe dépoſer dans la cavité du péricarde, accabler le cœur, en altérer ou en détruire les fonctions; que les inflammations & les ſuppurations de cet organe, accompagnent ſouvent les péripneumonies vraies, & que les ſignes diſtinctifs de ce dernier accident, ſont l'anxiété, la douleur fixe au ſternum, la petiteſſe, la célérité du pouls & l'impoſſibilité de ſe coucher ſur l'un & l'autre côté : ces caractères n'ont point échappé à M. Bagard ; ils avoient été tous remarqués par Avenzoar & par Salius, qui nous ont donné la deſcription la plus exacte de cette maladie *(k)*. Mais il ne paroît pas que la pratique ait reçu un grand avantage de ces

(k) Uti abſceſſus in mediaſtino, ita in pericardio quoque mentionem habet Avenzoar. — Salius diverſus qui ſatis cum judicio morbos complures, a pleriſque ſcriptoribus neglectos, memoravit, hunc affectum in capite diſtincto deſcribit. Adeſt, *inquit,* acuta febris, anxietas, ſitis, reſpiratio denſa ac celer, ingens in thorace fervor, doloris nil ferè niſi in ſterno; quo loco moleſta potiùs anguſtia & interclufio, quàm in ſpirando dolor ſenſitur. Tuſſis nunquam abeſt, pulſuſque ut in pleuretide durus. *Joann. Freind. Hiſt. Medicin. Art.* Avenzoar, pag. 242 & 243.

découvertes, ni que la Médecine ait encore proposé des remèdes sûrs pour la prévenir ou pour la guérir; ceux qu'on emploie pour les inflammations des autres viscères, paroissent insuffisans pour guérir celle-ci, qui accable promptement le malade, & ne laisse guère de temps aux soins & à l'intelligence du Médecin.

Cette maladie qui avoit été épidémique à Nanci, & qui avoit principalement attaqué la garnison, se fit également remarquer l'année suivante à Verdun, & les Grenadiers de France y furent les plus sujets : il paroît que la viscosité & l'épaississement inflammatoire de la lymphe en étoient la cause première; & c'est pour la résoudre que M. Bagard employa avec succès, les boissons atténuantes, savonneuses & nitrées, & qu'il y joignit quelquefois les cordiaux & les sudorifiques, & presque toujours le kermès minéral; il ne saignoit qu'avec précaution & qu'autant que les symptômes inflammatoires l'exigeoient.

J'ai suivi en quelque sorte la même méthode; & après avoir suffisamment désempli les vaisseaux par des copieuses saignées faites & rapprochées les trois premiers jours de la maladie, je donnois à mes malades la décoction de bourrache pour unique boisson; j'exigeois qu'ils en bussent copieusement : j'y joignois quelques grains de sel de nitre, & d'heure en heure un quart de grain de kermès. Le troisième jour de la maladie, & même quelquefois plus tôt, je faisois appliquer un large vésicatoire aux jambes; & alors j'ajoutois à la boisson & au kermès, quelques doses d'oximel scillitique. Rarement ces maladies se terminoient par l'expectoration; & presque tous ceux qui en réchappèrent, dûrent leur salut à une parfaite résolution. Elle étoit annoncée prochaine, par la facilité presque imperceptible qu'ils éprouvoient à se mouvoir, & à

pouvoir ſe coucher ſur l'un & l'autre côté, & par la diminution de la ſenſibilité à la région du cœur. Cette méthode a été juſtifiée par un ſuccès aſſez ſuivi; & le plus grand nombre des Grenadiers de France attaqués de cette maladie, lui a dû ſon ſalut.

HUITIÈME OBSERVATION.

Augmentation prodigieuſe d'une rate humaine & de l'épiploon.
Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *François Touſſaint*, dit *Belle-roſe*, anſpeſſade de la compagnie de le Grand, au régiment des Grenadiers de France, natif de Lyon, entra à l'hôpital le 6 décembre 1755, pour y finir des jours malheureux, que la débauche, & un uſage immodéré de vin & d'eau-de-vie ont probablement abrégés.

La jauniſſe étoit le moindre de ſes maux; il s'y joignoit une difficulté de reſpirer très-conſidérable, une palpitation de cœur preſque continuelle, des foibleſſes & lipothymies très-ſouvent répétées, un pouls petit & dur: les deux hypocondres étoient extraordinairement tendus, mais le gauche encore plus que le droit; on y touchoit un corps dur & ſaillant, qui paroiſſoit être la rate; le bas-ventre étoit dur & rénitent, il y avoit un épanchement ſenſible. La réunion de tant de maux annonçoit aſſez l'incurabilité de la maladie, qui ſe termina le troiſième jour que ce malade fut entré à l'hôpital, par un délire, & enſuite par un aſſoupiſſement léthargique.

La dureté & l'éminence qui ſe remarquoit ſenſiblement du côté gauche pendant la vie, s'étoit affaiſſée, & ſembloit avoir diſparue preſque totalement à la mort.

Je fis procéder à l'ouverture du cadavre ſuivant l'uſage, en préſence des Officiers de ſanté de l'hôpital, & près

avoir écarté les tégumens & les mufcles du bas-ventre, ouvert le péritoine, & avoir laiffé écouler une affez grande quantité de férofité, nous aperçumes un épiploon d'une grandeur & d'une largeur extraordinaires ; il prenoit comme de coutume fon origine à la grande courbure de l'eftomac & à la courbure du colon ; mais en l'étendant fans effort, il pouvoit recouvrir non-feulement tous les inteftins, mais même jufqu'à la moitié des cuiffes du cadavre, & la largeur de l'un à l'autre hypocondre n'étoit pas moins de vingt-deux pouces : il étoit extraordinairement engorgé de graiffe épaiffie, & fes vaiffeaux fanguins étoient fort dilatés *(l)*.

Les inteftins grêles étoient gangrénés, & tout farcis de nourriture ; mais le colon avoit perdu prefque toute fa cavité : fa membrane externe étoit teinte de bile & divifée en petites appendices graiffeufes, de la longueur d'un pouce, terminées comme un capuchon de moine, beaucoup plus épaiffes & plus folides que celles qu'on nomme *appendices épiploïques* : le cœcum étoit également rétréci & de la couleur du colon ; le méfentère étoit en partie fchirreux, en partie abcédé, & d'une épaiffeur très-confidérable ; le pancréas étoit également fchirreux ainfi que le petit lobe du foie, de forte qu'on y pouvoit à peine introduire le fcalpel ; mais ce qui acheva de furprendre, ce fut la groffeur prodigieufe de la rate, qui avoit perdu abfolument fa forme & fa couleur *(m)* :

(l) *In hydropico omentum millena millia glandularum diverfæ magnitudinis fevi ad inftar in fe continebat. Ephem. Germanic.* ann. V^{e}, pag. 456, obfer. CCXXX. — Il eft rare de trouver un épiploon auffi étendu, car lorfqu'il s'étend jufqu'à l'uterus chez les femmes & jufqu'au fcrotum chez les hommes, c'eft déjà une vraie maladie.

(m) *Hic præter naturam varias accipit figuras ; globofam exactè, triangularem, quadratam, acuminatam, eminentiis exafperatam, bipartitò*

fa figure étoit irrégulièrement quarrée avec plufieurs fciffures; elle pefoit huit livres, poids de marc: l'eftomac étoit fort rétréci, & pouvoit tout au plus contenir huit onces de liqueur; celle qu'on y trouva étoit totalement teinte de bile. En ouvrant cette rate, on la trouva intérieurement fort rouge, & d'une confiftance auffi épaiffe que la fubftance du foie *(n)*: il fut impoffible de reconnoître ni avec le microfcope, ni par la macération, les cellules qui ordinairement la compofent; les deux membranes étoient fort épaiffies & d'une confiftance cartilagineufe, de forte qu'il fut impoffible de les féparer *(o)*.

Cette obfervation, où l'on voit dépeint les malheureux effets de la débauche & de l'ufage immodéré de l'eau-de-vie, par l'infpiffation de tous les fucs, l'épaiffiffement & la cohéfion des membranes entr'elles qui en réfultent, en prouve l'incurabilité quand ils font portés à cet excès, & que les organes font auffi défigurés & les cavités prefque totalement oblitérées; l'augmentation de volume de la rate dépend originairement de ce défaut, car le fang qui fort de l'artère céliaque, & qui fe diftribue à l'eftomac par l'artère coronaire - ftomachique, au foie par l'artère hépatique, ayant rencontré des obftacles à fa circulation dans ces deux vifcères par les obftructions fchirreufes qui occupoient le dernier, & par le rétréciffement & froncement des fibres du

---

fectam notavit Archangelus. Præter naturam varias colores induit juxta humorem dominantem. Barthol. *de liene*, pag. 85, cap. XVI. — *Lien. monftrof. apparuit coloris violacei extùs, intrinfec. rubicundi floridi, ut cuivis facilè conftaret ipfius hepatis jamdudum fchirrofi vices fubiiffe.* Ephem. Germ. ann. I^re^, pag. 6 & 7, obf. 11.^e^

(n) Lien fæpè vifus fuit in diffectionibus major & rubicundior hepate. Barthol. *de liene*, pag. 90.

(o) Tunica lienis fæpius incraffatur & cartilaginea evadit. Riolan, *de liene*, pag. 184, cap. XXVI.

premier, a dû néceſſairement, & par les loix de l'hydraulique, ſe jeter avec plus d'abondance dans l'artère ſplénique, troiſième & dernière branche de l'artère céliaque; & comme la rate eſt compoſée de cellules extenſibles, elle a pu s'accroître juſqu'au point qui a été remarqué, par la continuation de cette action; d'autant plus que la petiteſſe de l'eſtomac lui permettoit plus d'eſpace. Cet accroiſſement a été d'autant plus néceſſaire & conſéquent, que les artères pancréatiques, les méſentériques ſupérieures & inférieures, ſe trouvant comprimées par les glandes ſchirreuſes du pancréas, du méſentère, & le rétréciſſement du colon, le ſang, qui ne pouvoit ſe diſtribuer librement par ces canaux, a dû néceſſairement refluer encore vers l'artère ſplénique, comme la plus proche & la plus libre; de ſorte qu'il auroit pu en réſulter une rate encore plus monſtrueuſe, ſi la ſituation & la configuration des côtes n'y euſſent mis des bornes. Car, comme le rapporte *Malpighi*, la rate étant d'une conſiſtance mollaſſe, eſt ſujette à recevoir des enfonçures du côté qu'elle eſt preſſée, & à faire des faillies & des éminences du côté qu'elle ne trouve point de réſiſtance.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Sur l'épaiſſiſſement des membranes d'une veſſie conſidérablement dilatée. Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Jean Riché*, dit *Villers*, ſoldat au régiment des Grenadiers de France, compagnie de Saint-Denis, natif de Villers, juridiction de Châlons, entra à l'hôpital pour chercher quelque ſoulagement à une rétention d'urine qui le tourmentoit depuis pluſieurs jours, & pour laquelle il avoit en vain eſſayé pluſieurs remèdes dans ſa chambre.

Comme ce malade n'étoit entré à l'hôpital qu'après la viſite du matin, & qu'il avoit beaucoup de fièvre, le Chirurgien de garde le ſaigna du bras, & lui adminiſtra les remèdes les plus convenables à ſon état; mais malgré ces ſecours il périt dans la nuit, en faiſant des efforts inutiles pour rendre quelques gouttes d'urine.

J'ouvris ſon cadavre le lendemain en préſence des Chirurgiens de l'hôpital; & après avoir enlevé les muſcles du bas-ventre, & ouvert le péritoine, je trouvai que les inteſtins étoient repouſſés vers la partie ſupérieure du ventre par la veſſie, qui occupoit preſque toute la région hypogaſtrique. Sa couleur étoit d'un rouge rembruni; les vaiſſeaux qui rampoient ſur ſa ſurface étoient très-apparens, & remplis d'un ſang noirâtre, comme s'ils euſſent été injectés. Par l'ouverture qu'on fit de cette veſſie, il ſortit plus de trois livres d'une liqueur ſangui-nolente. Les membranes de ce viſcère étoient fort épaiſſies; ces membranes avoient plus de huit lignes auprès de ſon col, & quatre lignes au moins dans tous les autres points de ſa circonférence *(p)*. La membrane veloutée étoit toute gangrénée, & ſe ſéparoit aiſément; les autres étoient ſi confondues, & ſi étroitement unies entr'elles, qu'elles ne formoient qu'un corps dur & calleux, que rien ne pouvoit diviſer. Les autres viſcères ne préſen-tèrent rien de particulier à obſerver.

Il paroît que la cauſe à laquelle on doit rapporter l'é-paiſſiſſement & la dilatation auſſi exceſſive des membranes

---

(p) Interdùm ita conſtringitur & arctatur veſica, ut non poſſit dilatari, tuncque craſſior evadit ac veluti cartilaginoſa, quod impedit ejus diſtenſionem. Cette remarque de Riolan dans ſon *Enchirid. anatom. pag. 207, lib. II*, diffère de celle-ci, en ce que l'épaiſſiſſement arrivé aux membranes, & leur conſiſtance cartilagineuſe n'a pas empêché la dilatation & l'extenſion violente de la veſſie.

de

de cette veſſie, n'eſt point difficile à ſaiſir, quand on ſaura que ce ſoldat étoit depuis long-temps livré à la débauche & aux excès d'eau-de-vie les plus inconcevables; c'eſt ſur-tout l'abus de cette liqueur pernicieuſe, qui ayant épaiſſi la lymphe, & fait perdre aux nerfs leur ſenſibilité & leur action, a diſtendu d'abord & rendu variqueux les vaiſſeaux de ce viſcère, & occaſionné des ſtaſes & des engorgemens, qui, par le défaut de réſolution, ont produit l'épanchement du ſang veineux dans la veſſie, & favoriſé l'épaiſſiſſement & la *coadunation* de ſes membranes, d'où eſt réſulté la compreſſion des uretères, & la ſuppreſſion, ou au moins la rétention d'urine. Ce dernier ſymptôme a été d'autant plus indiſpenſable, que les fibres muſculaires de la veſſie ſembloient avoir perdu le pouvoir de ſe contracter, & les fibres du ſphincter la flexibilité requiſe pour céder à leur action.

DIXIÈME OBSERVATION.

Sur la ſuppuration de preſque tous les viſcères du bas-ventre & du diaphragme, accompagnée du ris ſardonique.

Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Joſeph de Sion*, dit *la Forme*, natif de Pierrepont, juridiction de Villers-la-montagne, ſoldat au régiment des Grenadiers de France, âgé d'environ trente-deux ans, d'un tempérament ſanguin, entra à l'hôpital le 27 octobre 1756, avec une colique violente, pour laquelle on lui avoit donné dans ſa chambre pluſieurs remèdes, dont il ne put déſigner ni la qualité, ni l'eſpèce. A la première viſite que je lui fis, je trouvai une tenſion inflammatoire très-conſidérable à toutes les régions du bas-ventre; des douleurs très vives ſe faiſoient

principalement ſentir ſous le cartilage xiphoïde, à l'ombilic, & à la région de la veſſie; un hoquet continuel, des yeux vifs & étincelans, un pouls dur & ſerré, dont les pulſations étoient fort rapprochées; une chaleur intérieure, avec un ſentiment de froid aux extrémités; la reſpiration haute & difficile, accompagnoient ces premiers accidens; d'où il fut aiſé de conclure que l'inflammation la plus cruelle occupoit en même temps pluſieurs parties du bas-ventre. Quelques diſpoſitions au ris ſardonique, me firent conjecturer que le diaphragme étoit de la partie; & cette complication formoit un pronoſtic d'autant plus fâcheux, que la maladie ſembloit avoir été négligée dans les commencemens, (car c'étoit le cinquième jour,) & qu'on avoit ſur-tout oublié la ſaignée, le plus ſouverain des remèdes en ce cas.

Pour réparer, autant qu'il étoit poſſible, ce défaut, & tenter toutes les voies d'une heureuſe réſolution, je fis amplement ſaigner ce malade les deux premiers jours de ſon entrée à l'hôpital, incluſivement juſqu'au ſeptième de ſa maladie, & je fis en même-temps pratiquer les bains domeſtiques, fomenter le bas-ventre avec une flanelle trempée dans la décoction émolliente: Il buvoit abondamment d'une tiſane émolliente, tandis qu'on lui adminiſtroit fréquemment des lavemens de même genre. Enfin tous les anti-phlogiſtiques connus, tous les ſavonneux légers, tous les réſolutifs convenables furent employés; & on y joignit la diète la plus ſévère.

La continuité de ces remèdes ſembla produire quelque bon effet; le bas-ventre parut moins douloureux & moins tendu, le hoquet étoit moins fréquent, le pouls plus relâché, les excrétions moins difficiles, & la reſpiration moins haute & moins embarraſſée; mais ce calme ne fut pas de longue durée, & la légère eſpérance qu'il avoit

donnée fe diffipa bientôt: des friffons vagues, joints à de nouveaux accès de fièvre, parurent du plus mauvais augure ; ils annonçoient que la fuppuration fuccédoit à l'inflammation, d'autant plus que les grands fymptômes qu'on vient de détailler, fubfiftoient encore au moins en partie. Il pouvoit fe faire que le pus fe frayât le chemin le moins dangereux, & s'évacuât par le canal inteftinal ; je favorifai & j'attendis vainement cette évacuation critique; la confomption fubite & le marafme dans lequel tomba ce malade, m'apprirent qu'il n'y avoit plus de reffource ; il s'y joignit quelque foupçon de gangrène, ce qui le conduifit à une mort affez paifible le 17 novembre de la même année, vingt-deux jours après fon entrée à l'hôpital, & le vingt-fixième de fa maladie. Je le fis ouvrir le lendemain de fa mort, en préfence des Officiers de fanté de l'hôpital ; & après la diffection des tégumens & des mufcles du bas-ventre, je découvris le péritoine, qui formoit plufieurs adhérences avec les inteftins, lefquels étoient auffi la plupart adhérens entr'eux ; la partie intermédiaire de toutes ces adhérences, étoit tombée en fuppuration, & il en découloit du pus de très-mauvaife odeur; ce qui paroît avoir été également obfervé par Riolan & Palfin *(q)*. Le méfentère étoit auffi abcédé, & fes glandes obftruées; la membrane interne de l'eftomac avoit été détruite par la fuppuration, & le pus s'étoit ramaffé dans le petit cul-de-fac de ce vifcère: le diaphragme

(q) *Notabis, inquit Riolanus, humores ferofos, acerrimos, biliofos fefe infinuare in fpatia duplicaturæ pertonei, & dolores acerrimos excitare qui dolorem colicum nothum conftituunt, qui non habent fundamentum intra inteftina more alterius colici doloris, fed intra membranas peritonei & inteftinorum, unde acerbitas & diuturnitas morbi.* Enchirid. Anatom. *de peritoneo*, pag. 133. — Il fe forme quelquefois des abcès dans le tiffu cellulaire du péritoine. *Palfin, Anatom. Chirurgic.* tom. II, cap. VI, pag. 43.

étoit adhérent au foie & au ventricule; un abcès aſſez conſidérable occupoit la partie du muſcle ſupérieur de cette cloiſon, qui répond à l'appendice xiphoïde; l'artère & la veine émulgente du côté gauche étoient conſidérablement dilatés, & les vaiſſeaux du rein de ce côté étoient fort engorgés de ſang; ſon volume étoit augmenté de plus d'un tiers, relativement à celui du côté oppoſé, qui étoit dans ſon état naturel. La veſſie étoit fort racornie, & ſa cavité extraordinairement diminuée, de ſorte qu'à peine elle auroit pu contenir quatre onces de liqueur; ſes membranes étoient fort épaiſſies, & même infiltrées.

L'ouverture de la poitrine fit voir des adhérences contre nature du diaphragme au péricarde, & au poumon du côté gauche; un amas de matière purulente aſſez conſidérable dans la cavité du péricarde, paroiſſoit ne provenir que de la graiſſe qui enveloppe le cœur, laquelle étoit tombée en ſuppuration; les poumons & le cerveau étoient d'ailleurs dans leur état naturel.

Cette obſervation n'eſt importante que parce qu'on y expoſe les différens changemens & altérations dont les parties du corps humain ſont ſuſceptibles, quand on n'a pu parvenir à réſoudre les engorgemens primitifs des viſcères; c'eſt un tableau frappant de la terminaiſon malheureuſe de ces maladies, qui ſert à prouver la néceſſité de recourir promptement aux moyens les plus capables de les prévenir: on confond en effet ſouvent ſous le nom vague de *colique*, toutes les douleurs d'entrailles, ſans diſtinguer celles qui conduiſent à l'inflammation, & qui le font d'autant plus ſûrement, qu'en les combattant ſuivant l'uſage abuſif avec les remèdes chauds & actifs, on augmente l'engorgement, on accélère le cours des liqueurs, & on précipite leur décompoſition. Le ris ſardonique, quoiqu'obſcur, n'a pas été

trompeur en ce cas; il a été unanimement reconnu des Médecins pour être un ſymptôme qui annonce la léſion du diaphragme *(r)*; l'abcès qui en occupoit le muſcle ſupérieur, & qui avoit ſuccédé à l'inflammation, démontre cette vérité. Le hoquet étoit également le produit du mauvais état dans lequel s'eſt trouvé l'eſtomac; il eſt l'effet des loix ſympatiques entre les nerfs de ſon orifice ſupérieur & ceux qui coopèrent à la reſpiration: le mélange du pus avec le ſang a produit la fièvre qui a conſumé le malade, & c'eſt à ce défaut peut-être qu'on peut rapporter encore l'altération & l'eſpèce de fonte de la graiſſe qui enveloppoit le cœur; enfin tous les ſymptômes de cette maladie ſont dépendans de ces défauts, & ſi le rétréciſſement de la veſſie n'eſt point rapporté à un vice de conformation, il eſt la ſuite & l'effet de l'engorgement général que les ſpaſmes ont peut-être déterminé plus promptement, & plus puiſſamment ſur une partie qui en eſt très-ſuſceptible *(ſ)*.

ONZIÈME OBSERVATION.

Sur la plèvre & le péricarde trouvés cartilagineux. *Par* LE MÊME, *Médecin*

LE nommé *Pierre Dreja*, dit la *Grandeur*, grenadier de la compagnie de Tourville, capitaine au régiment des Grenadiers de France, natif d'Aſone en Bourbonnois, juridiction de Moulins, avoit précédemment ſervi dans les Grenadiers-royaux; il en avoit été tiré

(r) *Vulneratum diaphragma mortem cum riſu infert, ſi credimus Hippocrati, Galeno & aliis recentioribus medicis.* Riolan. Enchirid. Anatom. pag. 280, *de diaphragmate.*

(ſ) *Aliquando vacua veſica in ſectionibus vix cognoſcitur ob parvitatem.* Barthol. *de veſicâ urinariâ,* cap. XX, 104.

le 1.er août 1752, & il n'avoit donné dans ces deux corps, aucune marque d'incommodité, quand il entra dans cet hôpital le 7 novembre 1754, pour des douleurs vagues à la poitrine, accompagnées d'un aſthme ſuffocant & d'une difficulté de reſpirer étonnante; il étoit âgé de trente ans moins quelques mois, & il m'aſſura n'avoir jamais eu de maladie vénérienne.

Malgré les ſaignées & les adouciſſans qu'on employa les premiers jours de ſon entrée à l'hôpital, le mal empira viſiblement, & comme les douleurs ſe faiſoient plus vivement ſentir à la partie droite de la poitrine, j'y découvris entre la ſeptième & la huitième des côtes, en comptant de haut en bas, une tumeur de la groſſeur d'un petit œuf, aſſez molle au toucher; on en fit promptement l'ouverture, & il en ſortit un pus d'aſſez bonne conſiſtance, dont l'écoulement parut ſoulager le malade: mais quoiqu'on panſât méthodiquement cette plaie, elle reſta fiſtuleuſe, & comme la ſeptième côte ſe trouva cariée, on l'aggrandit pour pouvoir porter ſur cette partie, les remedes indiqués. Ce malade avoit dès-lors tous les ſymptômes apparens d'un empième; mais la foibleſſe & l'abattement des forces, un froid preſqu'inſurmontable aux extrémités n'ont jamais permis de recourir à l'opération, & il mourut le 14 janvier 1755, ſans avoir éprouvé, dans ſa maladie, un ſeul accès de fièvre, ni la moindre élévation dans le pouls. Pour vérifier la cauſe d'une maladie qui s'étoit auſſi peu manifeſtée, & s'aſſurer ſi l'ulcère extérieur communiquoit avec les poumons, & s'il y avoit véritablement un empième, je fis ouvrir ſon cadavre en préſence des Chirurgiens de l'hôpital & de la garniſon, & d'abord après avoir enlevé les tégumens de la poitrine, en élevant le ſternum, nous trouvames que le médiaſtin étoit

fchirreux; la plèvre du côté droit avoit la confiftance d'un cartilage, elle étoit épaiffe de quatre lignes (t), elle formoit en fe repliant fur elle-même, depuis la feconde jufqu'à la feptième des vraies côtes, un fac de figure triangulaire, rempli d'une liqueur jaune & huileufe; la profondeur de ce fac, depuis l'angle qui répondoit à l'aorte jufqu'aux côtes où il étoit très-adhérent, étoit de quatre pouces, fa longueur de fix & demi, & fa largeur de deux pouces & demi: ce fac qui occupoit la partie la plus confidérable du thorax du côté droit, avoit repouffé vers les trois premières côtes, les lobes pulmonaires de ce côté, dont la petiteffe étoit remarquable; ils étoient en cet endroit recouverts par la plèvre qui avoit la même confiftance & la même épaiffeur que celle qui formoit la poche; on pouvoit aifément la divifer en deux lames, dont l'externe étoit vraiment cartilagineufe, & l'interne fimplement membraneufe: toute la fubftance des poumons de ce côté, étoit fuppurée, & le pus avoit la vraie confiftance du fuif; les bronches en regorgeoient.

Immédiatement fous la feptième des vraies côtes, nous découvrimes un petit finus qui nous conduifit à un abcès très-confidérable, qui pénétroit jufqu'aux vertèbres, & pofoit fur le diaphragme à fa partie charnue; elle étoit dans cet endroit très-épaiffe, & paroiffoit fe divifer en deux lames, qui formoient le fond de la tumeur, remplie

---

(t) *Pericardii membranæ in immenfam frequenter molem augefcunt, fæpiffimè cordi adherere comperiuntur; idque præcipuè in tabidis & afthmaticis, & quò frequenter oritur palpitatio & fyncope.* Hift. medic. pag. 246, art. Avenzoar. — *Plevra in thoracis morbis fit aliquando decuplo craffior.* Barthol. *de plevrâ*, cap. IV, pag. 117. — *Videmus in pleureticis cadaveribus plevram fyderatam decuplo craffiorem.* Riolan. *de plevrâ*, lib. III, pag. 275.

d'un pus de la même couleur & de la même confiftance que celui dont les poumons & les bronches étoient farcis: ce petit finus répondoit exactement à la carie de la feptième côte, & conféquemment à l'abcès extérieur qui avoit été ouvert pendant la maladie. Mais cette ouverture ne put être d'aucun avantage à ce malade, parce que la matière de l'abcès interne ayant la confiftance du fuif, elle ne pouvoit être aifément évacuée, & que d'ailleurs le finus de communication étoit trop petit pour en permettre le tranfport. Le péricarde étoit d'une confiftance cartilagineufe, & tellement attaché au cœur, qu'il fut impoffible de l'en féparer fans difféquer quelques fibres *(u)*. L'épaiffeur de cette capfule, vers la pointe, étoit d'un pouce *(x)*, les ventricules étoient dans leur état naturel; mais les deux oreillettes étoient prefque fchirreufes *(y)*. Le poumon, du côté gauche, étoit flétri, & nageoit dans une grande quantité de liqueur épanchée de ce côté; il n'avoit cependant rien perdu de fa forme ni de fon volume.

Il eft affez difficile d'établir la vraie caufe, & de fixer l'origine de cette fingulière maladie, qui paroît néanmoins être un engorgement lymphatique, dont la formation a été lente & fucceffive; c'eft ce que les Anciens appeloient *tuberculum crudum pectoris*. Mais le fac s'eft-il

---

(u) Lower dit avoir ouvert le cadavre d'une femme dont le péricarde étoit par-tout fi fortement collé fur le cœur, qu'on ne put l'en féparer avec les doigts. — Malpighi rapporte que le péricarde de M. Landini étoit tellement attaché au cœur, qu'on ne pouvoit l'en détacher fans intéreffer la furface de ce vifcère.

(x) Malpighi a obfervé dans l'ouverture d'un cadavre, que le péricarde étoit de l'épaiffeur d'un travers de doigt vers la bafe du cœur, & d'un demi-travers de doigt à la partie inférieure.

(y) Cor cartilagineum in fceleſto quodam obfervavit Riolanus.

formé

formé pendant le cours de la maladie, ou eſt-il le produit d'une première organiſation! Ce qui favoriſeroit cette dernière opinion, c'eſt que les poumons en avoient exactement adopté la figure, que les vertèbres qui y répondoient s'étoient un peu jetées du côté droit, & que les côtes à cet endroit décrivoient un plus grand cercle, de ſorte qu'il paroît que les côtes & les vertèbres ſe ſont prêtées à cette bizarrerie; ce qu'on ne peut ſuppoſer que dans les premières années de la vie, où les os n'ont pas encore acquis une conſiſtance bien ſolide. Quoi qu'il en ſoit de la formation de cette poche, comme elle occupoit une grande place dans la partie droite de la poitrine, elle a dû néceſſairement gêner les poumons, y cauſer des embarras, des ſtaſes, & des engorgemens de toute eſpèce, ce qui faiſoit néceſſairement refluer le ſang & les humeurs dans les parties les plus voiſines. Le péricarde & le cœur en ont été accablés, le mouvement de ce viſcère a été gêné; ce qui, joint à la lenteur & à l'épaiſſiſſement de tous les ſucs, a produit, ſans doute, le premier engorgement du péricarde, & les élémens de ſon union avec le cœur; défauts qui ne pouvoient que s'accroître, par la continuation de la cauſe première.

Après la connoiſſance de tous ces phénomènes, il n'eſt pas étonnant que ce malade ait eu un abattement auſſi conſidérable, qu'il ait été ſujet à de fréquentes foibleſſes, qu'il n'ait jamais eu de fièvre marquée, que ſon pouls ait été d'une lenteur & d'une foibleſſe étonnante; enfin que les extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures, aient preſque toujours été froides. Le mouvement du cœur ayant été auſſi gêné, & les forces auſſi reſſerrées, il eſt bien plus ſurprenant qu'il ait pu réſiſter auſſi long-temps à tant de maux.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Bizarrerie d'organiſation dans quelques parties du bas-ventre, & étranglement du fond de la véſicule du fiel.
Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Jacques Nouvelle*, dit *la Douceur*, natif de Pradelles en Languedoc, ſoldat au régiment de Royal-Rouſſillon, compagnie de Canneville, entra à l'hôpital le 16 novembre 1756, avec tous les ſymptômes d'une phthiſie confirmée. Il fut aſſujetti à la diète laiteuſe, & on lui adminiſtra tous les autres remèdes capables de modérer ſa toux, & de lui procurer du ſommeil, mais ce fut inutilement. La mort vint enfin terminer ſes jours le 7 février 1757.

Je fis ouvrir ſon corps en préſence du Chirurgien-major de l'hôpital, & des ſieurs Lacroix & Durand, Chirurgiens-majors de la Meſtre-de-camp & de Royal-Rouſſillon; & après avoir enlevé les tégumens & les muſcles de la poitrine, & avoir coupé les cartilages des côtes, nous trouvames que le médiaſtin étoit beaucoup plus large qu'on ne le trouve ordinairement, & qu'il occupoit exactement le milieu de la poitrine, ſans ſe jeter du côté gauche, ainſi qu'il arrive toujours. Les poumons étoient adhérens aux côtes; & il y avoit du côté droit un léger épanchement purulent, qui peſoit ſur le diaphragme. Un abcès aſſez conſidérable occupoit la partie ſupérieure du poumon gauche, lequel étoit, en outre, tout parſemé de tubercules ſuppurantes; quelques-unes étoient ſchirreuſes. En examinant les parties du bas-ventre, nous trouvames que le foie occupoit toute la partie antérieure de l'épigaſtre, ſe jetant même un peu plus ſur l'hypocondre gauche que ſur le droit; il étoit coupé en quatre

lobes, bien diftinćts par des fciffures affez profondes, & il ne laiffoit qu'un petit efpace à la rate, qui étoit fort petite, & féparée en deux parties à peu près égales. La véficule du fiel étoit abfolument vide de bile, & ne pouvoit guère en contenir, puifque fon fond étoit étranglé par une efpèce de ligament, qui partoit d'une adhérence du colon avec le foie; ce ligament paroiffoit n'être qu'une prolongation de la membrane externe du colon, qui formoit à cet endroit une ligature très-ferrée, qui coupoit la véficule du fiel en deux. On remarquoit à l'inteftin ileum, vers le milieu de fon étendue, une appendice flottante, longue de trois pouces, d'une circonférence égale à celle de l'ileum, & qui paroiffoit n'en être que le prolongement. Ce malade n'avoit jamais éprouvé aucune incommodité du bas-ventre, ni aucune colique ou paffion iliaque; ce qui fait voir que cette appendice, dans laquelle les alimens avoient pu fouvent féjourner, avoit les mêmes membranes que l'inteftin même, & qu'elle fe contraćtoit avec lui pour concourir à leur expulfion. Mais s'il avoit éprouvé ces coliques, & qu'on lui eût adminiftré des balles de plomb ou du mercure, comme on le fait trop fouvent dans ces fortes de cas, il auroit été à craindre que ces métaux, parvenus à cette appendice, n'en euffent jamais pu fortir; ce qui, en aggravant la maladie, auroit occafionné des douleurs inouïes, réfultantes de leur poids, & le prolongement néceffaire de cette appendice; réflexion qui, fans exclure de la Médecine cette efpèce de remède, doit au moins faire trembler ceux qui l'ordonnent légèrement; elle fert encore à prouver la prééminence des remèdes doux, fur ceux qui font trop aćtifs, & qui, pour être décififs, n'en font fouvent que plus dangereux.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Hydropiſie du péricarde & abcès de la rate. Par M. DE SEVELANGE, *Médecin de l'hôpital de Saint-Étienne en Forez.*

UN domeſtique, qui paroiſſoit d'ailleurs aſſez robuſte, entra à l'hôpital avec une fièvre continue, pour laquelle il avoit déjà été traité chez ſon maître; elle étoit accompagnée d'une diarrhée bilieuſe très-abondante & colliquative, le ventre étoit météoriſé; les maux de tête, le délire ſe joignirent à ces premiers ſymptomes, & démontrèrent encore plus la gravité de la maladie qui réſiſta aux remèdes les mieux indiqués, & ſe termina par une mort aſſez paiſible, quatorze jours après ſon entrée à l'hôpital. Le lendemain je fis ouvrir ſon cadavre en préſence de pluſieurs Médecins & Chirurgiens de la ville & des Chirurgiens attachés à l'hôpital; outre une échymoſe conſidérable qui occupoit la moitié du corps, nous remarquames une émaciation complette: ayant ouvert la poitrine, les poumons ſe préſentèrent ſans aucune altération; mais comme le péricarde étoit extrêmement dilaté, & qu'il paroiſſoit rempli de quelque liqueur, nous l'ouvrimes, & il en ſortit plus d'une pinte & demie de ſéroſité jaunâtre, le cœur étoit pâle & livide. En examinant le bas-ventre, le foie nous parut aſſez volumineux, & la véſicule du fiel très-gonflée & remplie d'une bile de couleur de tabac d'Eſpagne, dont l'impreſſion s'étoit communiquée à tout le foie; la rate étoit auſſi augmentée de volume, & en la diviſant, nous trouvames un abcès aſſez conſidérable dans ſa ſubſtance, les autres viſcères ne préſentèrent rien de particulier à obſerver que la deſtruction preſque

totale de l'épiploon & du pancréas. Il paroît que l'origine de toutes ces altérations peut fe rapporter à une bile érugineufe, qui avoit d'abord produit & entretenu le cours de ventre, & occafionné enfuite la décompofition & la diffolution des fluides; l'échymofe & l'hydropifie du péricarde font la preuve de ce dernier défaut, & fi l'abcès de la rate n'en a pas été la fuite, il faut que ce vifcère ait précédemment fouffert quelque inflammation dont je n'ai pu avoir connoiffance: mais quand le fiége & la nature de ces différentes maladies auroient été connus, elles n'en auroient pas été moins incurables.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Timpanite des inteftins, occafionnée par l'étranglement du rectum. Par LE MÊME, *Médecin.*

UNE fille, âgée de trente-cinq ans, avoit éprouvé les plus violens chagrins; elle perdit totalement l'appétit, à la campagne où elle s'étoit retirée; au bout de deux mois, elle fe fit tranfporter dans notre hôpital. Elle avoit le ventre extraordinairement tendu, elle éprouvoit de fréquentes naufées & un vomiffement continuel, il y avoit une fuppreffion totale de déjection par le bas; le pouls étoit petit & ferré. On effaya inutilement de lui donner des lavemens, elle ne pouvoit les recevoir que difficilement, & ne les gardoit qu'un inftant; tous les autres remèdes n'eurent pas un plus heureux fuccès, & cette malheureufe fuccomba bientôt à tous fes maux.

Je la fis ouvrir: fes inteftins étoient d'un volume fi confidérable par l'air raréfié qu'ils contenoient, qu'au premier coup d'inftrument, les tégumens éclatèrent; les inteftins grêles fur-tout avoient un diamètre exceffif

& beaucoup plus confidérable que celui des gros inteftins; l'eftomac n'avoit que deux doigts de largeur fur fix de longueur; les autres vifcères étoient dans leur état naturel. Comme je foupçonnois un étranglement à quelque partie du canal inteftinal, je le vifitai avec beaucoup d'attention, je le trouvai dans le rectum, à quelques pouces de l'anus : cet étranglement étoit fi complet, que l'air n'avoit jamais pu s'en échapper; il avoit produit la tympanite inteftinale, & la mort étoit inévitable.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Altérations différentes furvenues aux vifcères, à la fuite de la débauche & de l'excès de la boiffon d'eau-de-vie. Par M. DUBOIS, Médecin de l'hôpital militaire de Landau.

QUOIQU'ON n'ignore pas la fin ordinairement funefte que font tous ceux qui s'abandonnent aux excès des boiffons fpiritueufes, il n'eft pas moins intéreffant de mettre fous les yeux du Public, la grandeur & la variété des maux que ces malheureux fe préparent; c'eft une forte d'inftruction qui peut avoir fon utilité. Je vais rapporter quelques effets de cette débauche qui m'ont le plus frappé.

Le nommé *Jean Buller*, caporal du régiment de Royal-Bavière, compagnie de Defroche, entra à l'hôpital le 24 mai, pour des douleurs de poitrine les plus aiguës, qui étoient la fuite des fréquens excès d'eau-de-vie auxquels il s'étoit livré; fa refpiration étoit très-gênée, très-laborieufe; il éprouvoit de fréquentes lipothymies, & une foif inextinguible. Il mourut le 30 mai, fix jours après fon entrée à l'hôpital.

Le lobe droit de ses poumons étoit sphacelé, & totalement abreuvé d'une sanie des plus fétides; le poumon gauche étoit schirreux, il contenoit dans sa substance plusieurs concrétions pierreuses de couleur de plomb, inégales, angulaires, renfermées dans des espèces de poches, auxquelles elles paroissoient étroitement unies. Le foie étoit enflammé & la rate d'un volume considérable, & en outre schirreuse. Le mésentère étoit également schirreux; tous les intestins étoient gangrénés.

Le nommé *Jacob Flohr*, âgé d'environ vingt-sept ans, soldat du régiment de Royal-Bavière, compagnie de Cicati, accoutumé aux mêmes excès, entra à l'hôpital le 9 août au soir. Il étoit agonisant : il mourut le lendemain matin. On l'ouvrit, & on trouva les vaisseaux de la dure-mère & de la pie-mère extraordinairement dilatés, & engorgés de concrétions polypeuses; le ventricule droit du cœur en contenoit une très-considérable. Les poumons étoient très-engorgés de sang, & d'une couleur livide. Le foie étoit enflammé, ainsi que l'estomac, dont l'orifice inférieur paroissoit si resserré, qu'il ne pouvoit rien transmettre aux intestins, lesquels étoient spacelés.

Le nommé *Arnaud Bourigand*, dit *Langevin*, caporal du régiment de la Fère, compagnie de Dumesnil, ayant fait tout récemment plusieurs excès en vin & en eau-de-vie, entra dans cet hôpital le 1.er février, & y mourut le lendemain. Il étoit affecté d'une cardialgie convulsive, que rien ne put calmer.

On ouvrit son corps, & l'on trouva que l'orifice supérieur de l'estomac avoit souffert une violente inflammation, qui avoit dégénéré en gangrène; il y avoit plusieurs excoriations dans différens points de ce viscère. Les

inteſtins grêles étoient également gangrénés; la peau étoit parſemée d'échymoſes & de plyctènes.

Le nommé *Florentin le Clerc*, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux, adonné aux excès du vin & de l'eau-de-vie, caporal de la compagnie Colonelle du régiment de Guyenne, entra en cet hôpital le 13 juin, pour une péripneumonie des plus aiguës, qui dégénéra aſſez promptement en phthiſie. Il mourut de cette dernière maladie le 16 août ſuivant, crachant & vomiſſant le pus.

Par l'ouverture qui fut faite de ſon cadavre, on trouva le poumon gauche preſque totalement détruit par la ſuppuration; le pus avoit également infecté la plèvre, le médiaſtin, le péricarde; & le diaphragme, dans ſa partie charnue, étoit en pleine ſuppuration: la troiſième, la quatrième & la cinquième des vraies côtes étoient cariées.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres obſervations du même genre, & multiplier les exemples de ces malheureuſes victimes de l'intempérance & de la crapule; mais celles-ci ſont plus que ſuffiſantes pour le Médecin, & elles ſeront peut-être malheureuſement inutiles aux débauchés.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Rétréciſſement extraordinaire de l'eſtomac & des inteſtins, à la ſuite de débauches d'eau-de-vie. Par M. LECLERC, Médecin de l'hôpital de Bergues.

UN ſoldat invalide mourut ſubitement; il étoit grand buveur d'eau-de-vie: je fis ouvrir ſon cadavre, & je commençai par le cerveau, que je trouvai très-ſain, & ſes appartenances en bon état. Il y avoit une pinte environ de

de férofité rouffâtre épanchée dans la cavité de la poitrine ; les poumons n'étoient ni enflammés, ni fuppurés, ni flétris ; le foie étoit un peu engorgé & plus gros qu'à l'ordinaire, & la rate d'un volume confidérable ; mais l'eftomac entièrement racorni, & comme ratatiné, avoit à peine trois pouces de diamètre. Les inteftins grêles étoient également & proportionnellement rétrécis, de forte qu'il eft à peine concevable que cet homme ait pu manger & digérer ; il eft vrai que la boiffon lui fervoit de feul & unique foutien fur la fin de fes jours, & que depuis long-temps il mangeoit très-peu.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Ivreffe mortelle. Par M. LANDEUTE, Médecin de l'hôpital militaire de Bitche.

UN invalide fut apporté à l'hôpital le 25 février 1767 ; il étoit dans un affoupiffement léthargique très-profond. Le pouls étoit petit, la refpiration très-gênée, & les extrémités étoient froides : c'étoit la fuite d'une débauche exceffive d'eau-de-vie, à laquelle boiffon il étoit très-adonné. Toutes les fonctions paroiffoient déjà abolies chez ce foldat, hors les fonctions vitales, qui fubfiftoient à peine. Je lui fis faire des frictions sèches fur tout le corps, en même-temps qu'on lui appliqua deux larges emplâtres véficatoires à la nuque & aux jambes. J'effayai de lui faire boire de la tifane nitrée & acidulée ; mais il ne fut pas poffible de parvenir à lui ouvrir la bouche. Il mourut le même jour, trifte victime de fon intempérance. Je fis ouvrir fon cadavre, & je remarquai d'abord à la tête un engorgement affez confidérable au finus longitudinal, & un épanchement d'environ un demi-verre de férofité fur la bafe du crâne.

Le cœur étoit ſain, mais très-volumineux ; l'oreillette gauche contenoit une concrétion polypeuſe aſſez conſidérable, les poumons étoient affaiſſés & gangrénés ; ils fournirent, en les inciſant, une ſanie purulente très-abondante. Dans l'examen que je fis enſuite des viſcères du bas-ventre, je trouvai l'eſtomac & les inteſtins grêles fort tendus par l'air raréfié ; ils étoient la plupart gangrénés & ſphacelés. Il n'y avoit aucune altération au foie ; mais la véſicule du fiel étoit beaucoup plus groſſe que de coutume, & regorgeoit de bile. La rate étoit parſemée de plyctènes & de petits points blanchâtres, reſſemblans aſſez à de la moiſiſſure.

Tels furent les effets de l'ivreſſe dans cet invalide, qui, comme on le voit, étoient plus que ſuffiſans pour le conduire à la mort ; cette terminaiſon malheureuſe confirme d'ailleurs l'aphoriſme d'Hippocrate, qui regarde l'apoplexie occaſionnée par la boiſſon comme mortelle, à moins que la fièvre ne vienne la réſoudre *(a)*.

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Palpitations violentes du cœur, occaſionnées par la difformité de cet organe & par l'augmentation prodigieuſe des ventricules. Par M. GAUTERE, Médecin de l'hôpital de Vernon.

UN étranger vint à l'hôpital de Vernon le 26 mai 1764 ; il éprouvoit depuis ſix mois des palpitations de cœur inſupportables, & telles que, pour obtenir quelque ſoulagement, il étoit ſouvent obligé de ſe coucher ſur le ventre, & de comprimer ſon cœur avec ſes deux mains ; on entendoit aſſez diſtinctement les battemens

(a) *Holler.* in aphoriſm. *Hippocr.* ſect. V^e^, aphor. V.

de ce viſcère, & quand on y appoſoit la main, elle étoit repouſſée avec force. Il attribuoit cette cruelle maladie à des chagrins violens qu'il avoit éprouvés dans ſon pays, & qui l'avoient obligé de s'expatrier; il ajoutoit que plus ſa misère avoit augmenté, plus les palpitations étoient devenues conſidérables. Il étoit réduit aux abois quand il ſe fit tranſporter à l'hôpital, où il mourut le 2 juin ſuivant, ſans avoir éprouvé aucun ſoulagement des remèdes faits pour en procurer dans ce cas.

Je fis ouvrir ſon cadavre, & en commençant par le bas-ventre, je trouvai l'épiploon émacié, noir, & en quelque façon pourri; les inteſtins grêles étoient gonflés & livides, le rein droit bien plus gros que le gauche, & d'une ſubſtance dure & racornie; les autres viſcères de cette capacité étoient en aſſez bon état. Mais en ouvrant la poitrine, le péricarde fixa d'abord toute mon attention; il avoit la groſſeur, la forme & la figure d'une veſſie de porc exactement pleine d'eau; quand on l'ouvrit, il en ſortit beaucoup d'eau chargée de ſang. Le cœur, ſorti du péricarde, repréſentoit un ballon d'une moyenne groſſeur, n'ayant qu'une figure ronde & nullement conique, comme dans l'état naturel; les deux ventricules contenoient chacun au moins une demi-pinte de ſang épais, noir comme du jus de meriſe, & en outre pluſieurs caillots de ſang aſſez conſidérables.

On voit dans cette obſervation les triſtes effets des paſſions de l'ame, & les déſordres qui en réſultent par rapport à l'économie animale; le chagrin exceſſif outre l'abattement, la crainte & la triſteſſe qui l'accompagnent, agit plus immédiatement ſur les nerfs, d'où s'enſuit leur tenſion irrégulière, & ſucceſſivement leur relâchement qui trouble la juſte diſtribution du fluide nerveux, & détruit inſenſiblement l'harmonie des parties les plus eſſentielles

à la vie ; le mouvement du cœur devient par-là irrégulier & ſouvent convulſif, & comme la reſpiration eſt en même temps ralentie & gênée, & que la circulation générale ſe reſſent de ces défauts, le cœur redouble alors d'activité pour les vaincre, ce qui produit la palpitation, & preſque néceſſairement le relâchement & l'alongement de ſes fibres ; elles deviennent donc par-là inſenſiblement moins habiles à ſe contracter, & conſéquemment toujours plus dilatables, ce qui par la continuation de la cauſe première, produit à la fin l'agrandiſſement des ventricules & l'épanchement du ſang dans leurs cavités. Mais pourquoi le chagrin ne produit-il pas toujours les mêmes effets ! C'eſt que cette paſſion n'affecte pas également & auſſi vivement tous les hommes, & que ſon action d'ailleurs ſe dirige plus fortement vers les organes originairement les plus foibles, ou par ſituation, les plus accablés.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

*Paſſion iliaque cauſée par un étranglement à l'*ileum, *occaſionné par des excrémens durcis & devenus pierreux. Par* LE MÊME, *Médecin.*

UN jeune Mendiant, âgé de quatorze ans, vint à l'hôpital de Vernon, pour une paſſion iliaque qui avoit été négligée, & dont on ne put m'apprendre la cauſe première ; il rejetoit les excrémens par la bouche, & entre les autres ſymptômes de cette cruelle maladie, il éprouvoit un hoquet continuel très-fatigant & d'un mauvais augure : il mourut la nuit ſuivante.

Je le fis ouvrir le lendemain, & après avoir écarté les tégumens propres du ventre & ouvert le péritoine, je trouvai les inteſtins grêles très-dilatés & beaucoup

plus diſtendus que ne le ſont ordinairement les gros inteſtins; ils étoient la plupart gangrénés, l'inteſtin *ileum* étoit exactement bouché par une aſſez grande quantité d'excrémens ſi durs, qu'en les jetant ſur une table, ils rendoient le ſon d'une pierre, ils prenoient feu à la chandelle comme les pierres biliaires : c'eſt la bile, ſans doute, qui s'étant acculumée avec ces excrémens, a fait corps avec eux, & leur a imprimé ſa qualité inflammable ; mais il eſt étonnant qu'elle n'ait point réuſſi à les expulſer, puiſque c'eſt ſa fonction naturelle.

VINGTIÈME OBSERVATION.

Sur une rate très-volumineuſe & ſchirreuſe. Par LE MÊME, *Médecin.*

LE nommé *Blain*, âgé d'environ cinquante ans, éprouvoit chez lui depuis dix-huit mois, des accès de fièvre intermittente, dont il négligea le traitement, n'obſervant aucun régime, & ne prenant aucun des remèdes capables de remédier à ſon état; peu à peu le bas-ventre ſe tendit, l'hypocondre gauche ſur-tout ſe tuméfia, & devint douloureux, une toux sèche & aſſez vive, ſe mit enſuite de la partie, ce malade tomba inſenſiblement dans un état de maraſme qui le réduiſit enfin à venir chercher des ſecours tardifs à l'hôpital.

Après l'avoir purgé, j'employai les amers, les apéritifs, les ſavonneux & les fébrifuges, pour tâcher de déraciner cette fièvre, & m'oppoſer au progrès de cette obſtruction déjà ſenſible dans le bas-ventre, & je l'aſſujettis à un régime convenable ; mais ces remèdes, quoique bien indiqués, n'opérèrent preſque rien; le mal étoit déjà trop invétéré pour en eſpérer du ſuccès, & le

malade mourut dans un état d'appauvriſſement extraordinaire. Je fis ouvrir ſon cadavre pour vérifier mon jugement ſur la tumeur de l'hypocondre gauche, & je trouvai qu'elle étoit en effet formée par la rate qui étoit d'une groſſeur énorme; c'étoit un corps informe preſque totalement ſchirreux, qui ſe terminoit par deux éminences également ſchirreuſes, repréſentant la figure d'un pied de bœuf; elle peſoit ſept à huit livres, il y avoit auſſi un épanchement, mais peu conſidérable dans le bas-ventre: d'ailleurs les autres viſcères, & ſingulièrement le poumon étoient en aſſez bon état, de ſorte que la toux importune qui fatiguoit ce malade jour & nuit, n'avoit été véritablement occaſionnée que par le poids de la rate qui, attachée au diaphragme, l'irritoit & le tirailloit continuellement, & même en le repouſſant vers les poumons, procuroit la compreſſion & la gêne de ce viſcère. On comprend d'ailleurs qu'une fièvre auſſi longue & auſſi négligée, joint à l'état de pauvreté & de misère de ce malade, a ſuffi pour dépraver & décompoſer les ſucs, & pour détruire la nutrition juſque dans ſon principe, d'où eſt réſulté inſenſiblement le maraſme, la conſomption & la mort.

VINGT-UNIÈME OBSERVATION.

Sur des contuſions conſidérables à la tête, ſuivies de la mort. Par M. BRIDAULT, Médecin de l'iſle d'Oleron.

ANDRÉ PELÉ, dit *Divertiſſant*, ſoldat au ſecond bataillon du régiment de Provence, compagnie de Croiſier, fut apporté à l'hôpital ſans connoiſſance, & dans une affection comateuſe, occaſionnée par des coups qu'il avoit reçus ſur la tête & ſur la poitrine. Les ſignes extérieurs de ce mauvais traitement étoient encore ſenſibles : on

remarquoit des contuſions multipliées ſur la tête & ſur la poitrine, & un enfoncement conſidérable du ſternum. Ce ſoldat avoit le pouls fort vif, petit, & très-irrégulier. On ne put le retirer de ſon aſſoupiſſement léthargique, quelques moyens qu'on employât pendant les ſept jours qu'il reſta dans cet hôpital, & malgré les ſaignées répétées du bras & du pied, les véſicatoires, & les autres remèdes indiqués. Il mourut le ſeptième jour de ſon entrée.

Je fis procéder à l'ouverture de ſon cadavre le lendemain de ſa mort : les parties extérieures de la tête firent appercevoir pluſieurs contuſions ; le muſcle crotaphite gauche paroiſſoit enflammé dans toute ſon étendue ; les fractures, qui portoient d'abord des deux côtés ſur l'angle antérieur & inférieur des pariétaux, & ſur la portion écailleuſe des temporaux, gagnoient enſuite la félure articulaire, & ſe confondoient tellement à l'union du ſphénoïde avec l'occipital, que les apophyſes baſilaires ſe trouvèrent entièrement briſées, & les deux os totalement ſéparés. La face interne de la tête, du côté gauche, qui répondoit au crotaphite enflammé, faiſoit obſerver un épanchement ſanguin entre la dure-mère & la boîte oſſeuſe ; le cerveau, vers cet endroit, avoit ſouffert par la compreſſion ; le ſinus longitudinal étoit entièrement vide, mais les latéraux & tous les vaiſſeaux du cerveau & du cervelet étoient engorgés d'un ſang noir très-épais. La poitrine montroit des poumons phlogoſés, adhérens à la plèvre, au diaphragme, & intérieurement en ſuppuration ; le cœur, enflammé ſur-tout vers ſon oreillette droite, contenoit dans ſon ventricule antérieur pluſieurs caillots ſanguins ; le foie étoit conſidérable, la véſicule du fiel renfermoit une grande quantité de bile noirâtre, les inteſtins grêles paroiſſoient généralement

enflammés, les gros ſe trouvoient farcis de matières ſtercorales durcies. L'eſtomac avoit ſes vaiſſeaux gorgés, la rate étoit dans une diſſolution putride, les reins enflammés, contenoient beaucoup de pus; la veſſie n'avoit rien de remarquable.

Il faut, dans ce cas-ci, que la percuſſion ait été pouſſée à l'excès, puiſqu'elle a produit une altération auſſi prompte & auſſi ſenſible aux principaux organes, & qu'elle a, pour ainſi dire, rompu les liens de la vie. On comprend aſſez l'inſuffiſance du trépan, il n'eut pu remédier aux fractures internes; & quand il auroit garanti le cerveau de l'engorgement & de la preſſion, le cœur, les poumons, & les autres viſcères étoient trop fortement léſés, pour avoir jamais pu eſpérer une réſolution complette de tous les engorgemens. Cette obſervation doit faire trembler tous ceux qui ſont aſſez inconſidérés ou aſſez inhumains pour frapper leurs ſemblables.

CHAPITRE

CHAPITRE TREIZIÈME.

DES EAUX MINÉRALES.

LES Eaux minérales ſont ſouvent plus vantées que connues; on les juge aſſez communément ſur des guériſons équivoques, ou ſur des relations qui tiennent du merveilleux; & quand on veut les ſoumettre à l'examen, on ne voit qu'exagération de la part de ceux qui leur ont primitivement aſſigné des vertus, & qu'erreur de la part de ceux qui ont décidé de leurs principes.

Il n'y a peut-être pas de parties dans la Médecine qui ait excité plus de débats, ni ſur laquelle les opinions aient été ſi différentes & plus partagées que ſur les eaux minérales. Les Anciens les appeloient ſacrées; Pline dit qu'elles ont augmenté le nombre des Dieux; d'où il eſt aiſé de conclure que la confiance, dans ces temps merveilleux, ſurpaſſoit de beaucoup les connoiſſances qu'on pouvoit en avoir. Les Médecins qui ſont venus enſuite, avec plus de moyens de les apprécier & de les juger, n'ont jamais été parfaitement d'accord entr'eux, ni ſur leur contenu, ni ſur leurs véritables qualités. Ceux qui s'établirent les premiers juges & les ſcrutateurs de la Nature dans cette partie de la Phyſique, apportèrent dans cet examen plus de bonne volonté que de lumière; leur jugement ſe reſſentit de ce défaut, & ſur-tout de la précipitation avec laquelle ils faiſoient leurs expériences; en un mot ils manquoient par les principes. Ils furent cependant fidèlement copiés par leurs ſucceſſeurs, &

l'hiſtoire des eaux minérales de ces premiers temps, n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs & de menſonges. Comment étoit-il en effet poſſible que des Médecins, qui ignoroient les vrais principes de la Chimie, ou qui n'avoient que ceux que leur imagination échauffée & prévenue leur avoit préſentés, puſſent décompoſer l'ouvrage de la Nature, reconnoître les différentes parties qu'elle avoit ſu aſſocier, eſtimer les combinaiſons qui en réſultoient, & déterminer ſûrement la part que chacune des ſubſtances connues pouvoit avoir à la compoſition générale ! Un travail de cette eſpèce ſuppoſe des notions, qui ne nous ſont parvenues que ſucceſſivement, & par degrés; & ce qui eſt auſſi long, & plus difficile encore, la deſtruction des anciens préjugés, ſi contraires aux progrès des Arts & des Sciences. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les premiers qui ont analyſé les eaux, aient peu connu les différentes ſubſtances qui y ſont contenues; ce qui étonne bien davantage, c'eſt qu'ils prétendirent en avoir trouvé quelques-unes qui n'y exiſtent pas, & dont l'exiſtance eſt ſouvent contradictoire dans un même ſujet. Ils inquiétèrent auſſi quelquefois les Médecins & les malades, en annonçant dans les eaux la préſence de quelques ſubſtances dangereuſes & meurtrières; mais cet alliage fabuleux diſparut bien vîte, quand la Chimie s'eſt miſe en devoir de le vérifier.

On comprend aiſément que ſi la connoiſſance des qualités des eaux minérales n'avoit été déduite que des premiers examens, peu ſûrs & peu fidèles, qui en ont été faits, loin d'être parfaite & concluante, elle n'auroit pas même été ébauchée; auſſi cette méthode de déterminer les qualités des eaux, & de les juger *à priori*, parut non-ſeulement inſuffiſante, mais même dangereuſe à quelques-uns. Elle l'étoit d'autant plus, que la manière

de procéder à leur examen étoit des plus imparfaites, & qu'elle n'apprenoit rien de poſitif ou de ſatisfaiſant. Les obſervations tirées des maladies guéries par les eaux, devinrent naturellement préférables pour l'inſtruction, & on s'y tint, comme au ſeul moyen qui reſtoit d'apprendre quelque choſe au public des qualités des eaux, par l'eſtimation de leurs effets.

Quelque fautives & quelque mal digérées que fuſſent la plupart de ces obſervations & de ces expériences, elles ont plus ſervi à la réputation des eaux, que l'analyſe de ces temps-là, qui n'apprenoit rien, ou qui ne préſentoit que des idées fauſſes & des connoiſſances imaginaires. Mais depuis que la Chimie a ſubſtitué la vérité au merveilleux, depuis qu'elle a connu & employé les ſeuls & véritables moyens de s'aſſurer de la nature, de la qualité & de la quantité des ſubſtances ſoumiſes à ſon examen, les eaux minérales ont été plus connues, mieux déſignées, & leurs véritables qualités ont été plus ſûrement déterminées; alors on a pu expliquer leur véritable action, & la manière dont elles opéroient les guériſons n'a plus été ni un problème, ni un miracle. Les Médecins ont redoublé de confiance, à proportion des connoiſſances acquiſes ſur ce qui ne les avoit précédemment déterminés que par analogie, par reconnoiſſance, ou même par habitude; & les eaux minérales, mieux connues, ont été auſſi plus ſûrement & plus méthodiquement employées.

Hoffmann, qui ſe plaint ſi amèrement des premiers apologiſtes des eaux, & qui regarde les premières analyſes qui en ont été faites, comme le complément de l'ignorance & de la mauvaiſe foi, nous a tracé la route qu'il a ſuivie lui-même, dans l'analyſe qu'il a faite des principales ſources de l'Allemagne; & la Médecine doit beaucoup au zèle & aux travaux de ce Médecin, auſſi laborieux

que ſavant. Il a diſſipé les ténèbres qui s'oppoſoient aux progrès de l'Art, il a détaillé & ſimplifié les moyens de s'aſſurer de la nature & de la qualité des eaux ; & le Traité qu'il nous a laiſſé peut être regardé comme le premier bon ouvrage que nous ayons en ce genre. Mais la Chimie s'eſt encore perfectionnée depuis ce grand homme ; & relativement aux nouvelles connoiſſances que nous avons acquiſes, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans ſes analyſes quelques défauts, qui n'y ſubſiſteroient probablement pas, s'il avoit pu prévenir ou preſſentir les découvertes modernes. La France nous a fourni auſſi des Chimiſtes très-éclairés dans cette partie ; entr'autres M. Boulduc, à qui nous ſommes redevables des premières analyſes bien faites parmi nous. M. de la Saône, premier Médecin de Madame la Dauphine, a beaucoup perfectionné cette partie de la Chimie, & l'analyſe des eaux de Vichy qu'il nous a donnée, eſt auſſi fidèle que ſavante *(a)*.

L'analyſe eſt donc le moyen le plus ſûr, je dirois preſque le ſeul moyen de faire la juſte eſtimation de la qualité des eaux, & ſi nous n'avons pas encore des notions juſtes & fidèles de quelques-unes de celles qui ſont cependant en réputation, c'eſt qu'il n'a pas encore été judicieuſement employé à leur examen. Un ouvrage complet, bien fait & bien digéré ſur cette matière, fixeroit d'une manière irrévocable nos connoiſſances & nos principes. Le Public le deſire depuis long-temps, & il a lieu d'eſpérer que les deux Chimiſtes, auxquels il a été confié, rempliront l'engagement qu'ils ont contracté à ce ſujet *(b)*. L'analyſe des eaux de Selz,

---

(a) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1753.

(b) M. Venel, Profeſſeur en l'Univerſité de Montpellier, &

que M. Venel a publiée dans le second volume des Mémoires préfentés à l'Académie des Sciences en 1750, par le nouveau jour qu'elle a répandu fur cette partie de la Phyfique, nous annonce que c'eft à lui qu'il eft réfervé de propofer ces moyens, & d'établir les loix d'une analyfe exacte & concluante. Mais en attendant qu'il vienne nous éclairer, le Miniftre, à qui rien n'échappe de tout ce qui peut contribuer à l'avantage des fujets du Roi, & à l'avancement des Arts & des Sciences, qu'il protège, m'ayant fait donner fes ordres pour aller faire l'infpection des hôpitaux des parties méridionales de la France, me fit enjoindre en même temps d'examiner avec foin, & même d'analyfer les eaux de Luchon, célébrées par les Romains, & peut-être trop négligées & trop peu connues de nos jours. Le Miniftre infifta d'autant plus fur l'ordre qu'il me donnoit à ce fujet, qu'il n'ignoroit pas que ces eaux n'avoient point été comprifes parmi celles des Pyrénées, dont l'analyfe avoit été déjà ordonnée.

Pour remplir avec la plus grande exactitude ce projet de bienfaifance & d'humanité, je priai le Miniftre qui l'avoit conçu, de m'affocier M. Bayen, l'un des deux Chimiftes qui avoit déjà été chargé par M. Senac de coopérer au grand ouvrage qui vient d'être annoncé. Ses talens en Chimie, fon zèle & fon amour pour fon état, m'étoient déjà connus ; & c'eft à fes travaux & à fa vigilance infatigable, que je dois l'avantage d'avoir conduit l'analyfe des eaux de Luchon à fa perfection.

Quoique je fois bien éloigné de la propofer comme un modèle en ce genre, je me flatte cependant qu'elle

M. Bayen, Apothicaire-major des camps & armées, ont été chargés de l'analyfe générale des eaux minérales de la France ; il eft à defirer que leur travail, qui a été interrompu, s'achève.

ne fera pas inutile aux Médecins des hôpitaux militaires fur-tout, qui font plus particulièrement chargés, par leur état & par leur pofition, d'analyfer les eaux qui les environnent, & qui doivent d'autant plus s'attacher à cette efpèce de travail, qu'ils font juges en cette partie, & que ce font eux qui décident du befoin que les foldats peuvent avoir des eaux, & de l'efpèce d'eau qui convient le mieux à chacun.

En jugeant la valeur & la multiplicité des moyens que nous avons employés pour parvenir à notre but, la variété des inftrumens dont nous nous fommes fervis, les précautions que nous avons prifes pour mieux connoître les fubftances que nous avons obfervées, & les conferver dans la plus grande intégrité poffible, ils verront que le travail analytique eft auffi long que difficile, & que ce n'eft qu'en réuniffant toutes ces précautions, qu'on peut néanmoins parvenir à la vraie connoiffance des eaux qu'on y foumet; fouvent la moindre négligence en ce cas, peut rendre inutile ou infructueux le plus long travail.

Il ne fuffit donc pas d'être jufte & fidèle dans la defcription de fes procédés, il faut encore pouffer l'attention jufqu'au fcrupule, pour fe garantir foi-même de l'erreur. Nous nous fommes attachés à réalifer cette dernière qualité, & fi ce Mémoire mérite quelque attention, c'eft fur-tout par la franchife &, nous ofons le dire, par la fûreté de notre travail.

Sans négliger pour cela les réactifs dans l'analyfe des eaux, il faut leur affigner de juftes bornes & fe bien convaincre que leur action eft fouvent nulle, ou au moins qu'elle eft quelquefois invifible *(c)*. En effet, les

---

(c) C'eft ainfi que penfoient fans doute les Médecins chargés par le Gouvernement, en 1767, de l'analyfe comparée des eaux de l'Ivette, de Seine, d'Arcueil, de Ville-d'Avray, de Sainte-Reine &

matières fur lefquelles ils doivent agir, font ordinairement en fi petite quantité dans les eaux qu'on examine, qu'il eft impoffible de remarquer dans les réactifs qu'on emploie aucune efpèce d'altération; mais fi l'on vouloit en conclure qu'il n'y a dans ces eaux analyfées aucune fubftance avec laquelle ces réactifs puiffent avoir quelqu'analogie, quelque rapport, cette conféquence précipitée ne feroit fouvent qu'une erreur, comme on le verra dans cette analyfe.

Il arrive en effet qu'en diftillant & en évaporant méthodiquement ces eaux, & en rapprochant davantage les fubftances étrangères qu'elles contiennent, on parvient

---

de Briftol, quand ils difoient: « malgré l'infidélité des effais des eaux par les réactifs, nous avons cru cependant ne devoir point « négliger des moyens, d'après lefquels, argumentent tous ceux qui « jufqu'à ce jour ont travaillé à l'analyfe des eaux; ce n'eft que par « l'évaporation qu'il eft poffible de connoître quelle eft la nature « des principes contenus dans l'eau, dont on fe propofe de faire « l'analyfe, & c'eft le moyen que nous avons employé, &c. *pages 22* « *& fuivantes* ». — C'eft auffi le fentiment de M. Leroi, Profeffeur en l'Univerfité de Montpellier, & il eft exprimé nettement à la *page 356* de fes Mélanges de Phyfique & de Médecine: « l'effervefcence qu'excitent les acides fur une eau minérale, ne prouve « pas, dit-il, qu'elle contient un alkali, & c'eft ici un des exemples « de l'infidélité de l'analyfe des eaux minérales par les feuls réactifs ». Il n'oublie pas, il eft vrai, de citer à cette occafion M. Venel, qui eft en effet connu pour un des premiers Chimiftes qui aient annoncé publiquement cette doctrine intéreffante, dès l'année 1750. Il paroît cependant que M. Coftel, Maître Apothicaire de Paris, qui nous a donné une analyfe des eaux de Pougues bien exacte, & eftimée des Savans, n'eft pas de cette opinion; mais fi ce Chimifte a tiré un fi bon parti des réactifs dans fon analyfe, c'eft qu'il ne s'eft pas borné aux premiers aperçus, & qu'il a fuivi ce moyen comparatif jufque dans fes derniers retranchemens, en éclairant l'action d'un réactif par un autre. « C'eft ainfi qu'un bon Artifte parvient quelquefois à la vérité par un moyen regardé par un autre comme une fource d'erreurs. » *Préface des eaux de Pougues*, page 6.

à fixer à leur égard, s'il eſt permis de le dire, l'effet des réactifs, & à les juger par leurs rapports avec les ſubſtances connues, dont elles altèrent la couleur & le goût, dont elles changent abſolument la nature, ou avec leſquelles elles ſe combinent de différentes façons. Alors ſeulement on eſt en état de prononcer ſur l'exiſtence & ſur l'eſſence particulière de ces ſubſtances dans les eaux, & d'en généraliſer plus ſûrement les principes : mais pour aſſi-gner à chaque ſubſtance ſa place & ſa valeur; pour con-noître leur aſſociation chimique, & particulariſer, s'il eſt poſſible, leur façon d'être dans les eaux qu'on analyſe; il faut par le calcul exact des baſes & des diſſolvans, voir, eſtimer, éprouver toutes les combinaiſons poſ-ſible, examiner les rapports & juger auſſi ſcrupuleuſe-ment les réſultats : c'eſt guetter la Nature, la prendre ſur le temps, & lui arracher ſon ſecret; mais pour par-venir à ce but, pour jouir de cet avantage, il faut, outre la plus grande attention & la plus ſuivie, travailler ſur de grandes quantités, & obtenir des réſultats ſuffiſans pour les ſoumettte à toutes les épreuves indicatoires poſſibles, & ce travail, ſouvent auſſi difficile que long, demande de la part du Chimiſte une patience à toute épreuve.

Ces obſtacles, que nous connoiſſions, ne nous ont pas effrayés, & nous les avons ſurmontés, pour parvenir à la connoiſſance exacte des eaux de Luchon : nous allons en tracer fidèlement le tableau. Nous préſenterons d'abord la deſcription des fontaines, des lieux qui les avoiſinent, des terres & des pierres à travers deſquelles elles ſortent, & enfin des monumens anciens que nous y avons trouvés.

Nous paſſerons à l'examen préliminaire des eaux, par la vue, par la déguſtation, & par les réactifs. Nous procéderons

procéderons ensuite à l'évaporation & à la distillation des mêmes eaux; & nous examinerons avec le plus grand soin les résidus de toutes les opérations faites sur les différentes sources.

Enfin nous établirons d'après ces principes, & d'après les observations faites sur les lieux par des Médecins sages & intelligens, les différentes maladies auxquelles elles peuvent convenir, celles où elles seroient nuisibles, ou même inutiles.

Nous terminerons ce traité par l'examen des efflorescences & des incrustations salines qui se trouvent en abondance sur le terrain mouillé par les eaux, par celui des terres & des pierres qui recouvrent les sources, & d'une roche singulière, d'où sort une source froide qui est contiguë, & se mêle avec une des sources chaudes; d'où résultera une chaîne d'expériences, qui conduira le lecteur, ainsi que nous l'avons été nous-mêmes, à établir la juste cause, & à pressentir l'æthiologie des différens sels qui constituent les efflorescences & les incrustations; ce qui complètera exactement & fidèlement cette analyse.

ANALYSE DES EAUX DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Par M.rs RICHARD & BAYEN, en 1766.

Emicant [aquæ] benignè paſſimque in plurimis terris, alibi frigidæ, alibi calidæ, alibi unctæ, ſicut in Tarbellis Aquitanicâ gente, & in Pyrenæis montibus, tenui intervallo diſcernente, alibi tepidæ egelidæque auxilia morborum conferentes, & e cunctis animalium hominum tantùm cauſa erumpentes. Augent numerum Deorum nominibus variis, urbeſque condunt. . . . .

Plin. Hiſtor. Natur. lib. XXXI, cap. II, editio Jacobi Dalecampii.

PREMIÈRE PARTIE.

Deſcription de la vallée de Luchon.

ON trouve peu de pays, dans le monde connu, auſſi abondans en Eaux minérales chaudes, que la partie de l'Aquitaine, ſituée vers le milieu de la chaîne des monts Pyrénées.

Dès confins du Béarn à ceux du pays de Comminges, eſpace très-court, on compte ſept différentes ſources d'eaux minérales, ſi abondantes, que leur réunion formeroit un ruiſſeau très-conſidérable.

Toutes ces ſources jouiſſent d'une aſſez grande réputation; les eaux bonnes, les eaux chaudes dans les montagnes du Béarn, celles de Barèges, Cauterets, Saint-Sauveur & Bagnères dans les montagnes de Bigorre, enfin celles de Bagnères-de-Luchon dans le pays de Comminges, ſont toutes ſulfureuſes, à

l'exception de celles de Bagnères-de-Bigorre, qui ſont purement ſalines & terreuſes.

La vallée de Luchon eſt ſituée à peu près vers le milieu de la chaîne des Pyrénées, ſur les confins du pays de Comminges, au bas de ces hautes montagnes, dont la crête fait la ſéparation de la France & de l'Eſpagne.

De quelque côté qu'on veuille s'y rendre de l'intérieur du royaume, il faut néceſſairement paſſer par Montrejeau, petite ville ſituée ſur la rive gauche de la Garonne & aux pieds des Pyrénées; c'eſt-là qu'on trouve le chemin pratiqué ſous les yeux & par les ordres de feu M. d'Étigny, Intendant d'Auch & du Béarn. Il faut avoir voyagé anciennement dans ce pays, pour ſentir toute l'importance du ſervice qu'il a rendu par-là à l'humanité, & ſe pénétrer de toute la reconnoiſſance qu'il mérite.

En ſuivant ce chemin, on entre à une lieue de Montrejeau, dans les montagnes, d'où ſort la Garonne; c'eſt tout près de Saint-Bertrand, ſiége épiſcopal du pays de Comminges. Ce chemin eſt à la rive gauche de la Garonne, que l'on remonte pendant trois heures de marche juſqu'au village de Sirp.

Un peu au-deſſous de ce village, on trouve le confluent de la Garonne & d'une autre rivière appelée *Neſte*; on côtoye cette dernière l'eſpace de trois heures dans une gorge fort reſſerrée, enſuite on débouche dans une petite plaine, entourée de très-hautes montagnes: elle paroît avoir demi-lieue de largeur ſur trois quarts de lieue delongueur. La partie ſupérieure de ces montagnes eſt toute couverte d'arbres, les parties inférieures ſont aſſez cultivées, ce qui ne contribue pas peu à adoucir l'horreur qu'inſpire le premier coup d'œil.

En entrant dans cette petite plaine, on trouve le confluent des deux rivières qui forment la *Nefte*; l'une, du côté du midi, defcend des montagnes toujours couvertes de neiges, & dont la cime paroît s'élever jufqu'aux nues; l'autre vient du couchant en parcourant la vallée de *Larboufte* qui fe termine à celle de Luchon : c'eft fur la rive droite de cette dernière rivière, que la ville de Bagnères eft bâtie, à l'extrémité & au nord de la petite plaine qu'on vient de décrire, & à l'entrée d'une gorge fort étroite qui conduit dans les vallées de *Larboufte* & d'*Oüeil*.

La petite ville de Bagnères tire fon nom de fes eaux chaudes *, qui jouiffoient de quelque célébrité du temps même des Romains, ainfi qu'il le paroît par un affez grand nombre de monumens, fur lefquels on lit des infcriptions latines. Ces conquérans de l'Univers étoient trop amateurs des bains chauds, pour croire qu'ils aient pu négliger ceux-ci, dans le temps qu'ils étoient les maîtres des Gaules & des Efpagnes; ils étoient trop grands pour ne les avoir pas décorés & embellis : tous les pays qu'ils ont conquis ou habités, portent l'empreinte de leur génie, de leur magnificence & de leur bon goût. Les deftructeurs de l'Empire Romain, & après eux les Sarrafins, peut-être le temps feul, ont tout détruit, & les éboulemens de pierres & de terres ont tout englouti.

Les fources cependant fe faifoient paffage à travers les décombres, & on peut conjecturer qu'on n'a jamais ceffé d'en faire ufage, non plus que de beaucoup d'autres fontaines thermales fréquentées par les Romains,

---

* *Aquæ Bolneariæ-Luxonienfes. — Aquæ Convenarum.*

dont peu de perſonnes avoient parlé depuis la chute de leur Empire.

Les eaux de Luchon parurent alors abandonnées à la Nature, & on ne fit rien pour en réparer les réſervoirs.

Sous le règne de François I^{er}, les eaux chaudes de Cauterets en Bigorre, attiroient dans les monts Pyrénées une grande foule d'étrangers de diſtinction, du moins c'eſt l'idée que nous en donne la Princeſſe ſa ſœur, l'illuſtre reine Marguerite, auteur de l'*Eptameron.*

La mère du grand Henri fit uſage des eaux chaudes, dont les ſources ſont dans une vallée Béarnoiſe ; les rochers que cette Princeſſe franchit, les précipices à travers leſquels elle paſſa, exiſtent encore dans leur entier, la main des hommes n'a rien fait pour en adoucir l'horreur.

Ce que fait une Reine, influe beaucoup ſur les peuples ; on peut donc croire que l'uſage des bains chauds devint à cette époque plus fréquent parmi nous.

Mais tandis que les eaux de Bigorre & de Béarn étoient fréquentées par les perſonnes du premier rang de toutes les parties de la France, tandis qu'une foule de peuple des environs, & beaucoup d'étrangers s'y raſſembloient, celles de Luchon étoient à peine connues ; elles ſembloient réſervées aux ſeuls habitans des vallées voiſines, qui ſouvent encore les abandonnoient pour celles de Bigorre. Ainſi la mode & la célébrité exerce ſon empire ſur tous les hommes, & n'épargna pas même les habitans des montagnes des Pyrénées. Cependant les eaux de Luchon opéroient des guériſons, ce qui augmenta inſenſiblement le nombre des malades qui les fréquentèrent ; & ce furent ceux-là, qui ne vont aux eaux que pour y

chercher du ſoulagement à leurs maux, qui concoururent à tirer ces eaux de l'oubli où elles paroiſſoient condamnées. Alors on ſe les conſeilla les uns aux autres, on les vanta beaucoup; & les Médecins de la France les entendirent nommer peut-être pour la première fois.

Les habitans de Bagnères-de-Luchon, que le voiſinage de l'Eſpagne expoſoit aux malheurs de la guerre, avant qu'un Prince du ſang de nos rois, régnât ſur cette vaſte monarchie, ont été pluſieurs fois réduits à la dernière misère; leur ville a été ſouvent la proie des flammes. Alors le mauvais état de cette ville, la pauvreté de ſes habitans, ne ſuppoſoit pas des logemens bien commodes, ni des reſſources bien grandes; ce qui, joint au délâbrement des bains, concouroit à éloigner les malades. Mais inſenſiblement cette ville s'eſt rebâtie, & on y a élevé des maiſons propres à recevoir des perſonnes de tout état. Les bains ont été auſſi réparés, & il eſt aiſé d'y aborder par le beau chemin qu'a fait pratiquer M. d'Étigny.

Dans ce même temps on commença une fouille à côté des bains anciens, dans la vue de découvrir une ſource, qui ſe manifeſtoit par un petit ſuintement; & ce fut alors qu'on trouvât pluſieurs marbres, dont quelques-uns furent dépoſés à l'hôtel-de-ville, & d'autres enlevés par des curieux. Nous avons encore trouvé de ces marbres en 1766, lorſque, pour ſuivre le même deſſein, & mettre la ſource plus à découvert, nous avons fait continuer la fouille commencée. Ces marbres ſont de différentes grandeurs, mais leur forme eſt conſtamment la même, ce qui fait croire que ce ſont autant de petits autels votifs, dont les moulures & les bas-reliefs qui les décorent, annoncent le bon goût. L'inſcription eſt ſur la face antérieure, & les bas-reliefs occupent les côtés.

Les caractères ſont pour la plupart d'une belle forme; quelques-uns néanmoins paroiſſent très-mal figurés.

Sur un de ces marbres, qui ſert de piédeſtal à une croix de bois, plantée devant les bains, on lit:

NYMPHIS
AUG
SACRUM

On peut juger qu'il y avoit encore une ligne écrite, par les aſpérités qui ſe font remarquer ſous le mot *ſacrum.* Sur le côté droit de ce marbre il y a une aiguière en bas-relief, qui eſt de la forme la plus élégante; ſur le côté gauche il y a un plat ou un baſſin, également beau & bien conſervé.

Sur un autre marbre on lit ces mots:

NYMPHIS
T CLAUDIUS
RUFUS
V S L M

On aperçoit ſur un des côtés de ce marbre une aiguière très-défigurée, mais de la même forme que la précédente.

Dans le temps que nous faiſions travailler à découvrir la nouvelle ſource, on en trouva un beaucoup plus petit que ceux dont nous venons de parler, mais il étoit de la même forme; on y liſoit cette inſcription:

IXONI
DEO
FABFESTA
V S L M

La ſymétrie des mots ſemble annoncer que la première lettre du premier mot a été détruite. Cette opinion eſt d'autant plus probable, qu'il y a avant le premier mot quelques aſpérités, qui ont aſſez la figure d'une L; ce qui feroit *lixoni deo*, &c. Dans ce cas, ne ſeroit-il pas poſſible qu'on eût voulu déſigner par-là le Dieu de la vallée, dont elle portoit, & dont elle porte encore le nom. Il eſt à remarquer que dans la muraille de la chapelle des Pénitens noirs de ſaint Beat, diſtant de Bagnères de trois lieues, on voit une pierre ſemblable à celles de Bagnères, ſur laquelle on lit cette inſcription :

ABELLIONI
DEO
SABINUS BAROSIS
V. S. L. M.

Cette inſcription paroît venir à l'appui de la précédente; elle déſigne aſſez l'accompliſſement d'un vœu ou une dédicace faite à quelque Dieu protecteur de la vallée où eſt ſituée la ville de ſaint Beat : elle nous a été communiquée par M. Barrié, Médecin de cette ville. Nous pourrions en donner un grand nombre, d'après les copies qui nous ont été communiquées; mais outre que nous nous ſommes fait une loi de ne rapporter que ce dont nous avons été les témoins occulaires, c'eſt que la multiplicité de ces inſcriptions n'inſtruira pas davantage, & qu'elles ſont d'ailleurs en quelque ſorte étrangères au ſujet que nous traitons.

Le marbre ſur lequel ces inſcriptions ſont gravées, eſt blanc, & abſolument ſemblable à celui qu'on tire encore aujourd'hui proche ſaint Beat. Il eſt à préſumer que c'étoit de-là que les Romains le tiroient.

Ce

Ce marbre blanc n'eſt ni de la beauté, ni de la dureté de celui qu'on nous apporte d'Italie; il a des veines plus tendres les unes que les autres. Auſſi avons-nous vu quelques-uns de ces monumens preſque détruits; ce qui ne paroîtra pas étonnant, lorſqu'on fera attention que les décombres où ils ſe trouvent, ſont conſtamment mouillés par une eau ſulfureuſe chaude à plus de cinquante degrés.

Deſcription des Fontaines de Luchon.

Les ſources de Luchon ſont éloignées de la petite ville de Bagnères d'environ un quart d'heure de chemin; on y arrive du nord au midi par une avenue qui deviendra très-agréable, lorſque les quatre rangées d'arbres qui la forment, auront pris de l'accroiſſement. A l'extrémité des allées, & au pied de la montagne, on trouve un bâtiment bien ſimple, qui étoit deſtiné à recevoir les pauvres, il porte le nom d'*hôpital.*

Dans le fond de ce bâtiment, eſt une petite grotte voûtée; ſa hauteur eſt d'environ cinq pieds, ſa largeur de quatre, & ſa longueur de cinq pieds & demi; c'eſt du fond de cette grotte que ſort la principale ſource par pluſieurs petites crevaſſes; il ne s'y raſſemble que fort peu d'eau, quoique la fontaine ſoit aſſez abondante, le canal, par lequel elle s'écoule, étant peu élevé au-deſſus du ſol. Source de la Grotte.

On a pratiqué dans l'intérieur une petite banquette, ſur laquelle s'aſſeyent les malades qui veulent prendre l'étuve. Dans le fond de la grotte, & directement ſur la ſource, il y a des planches miſes ſans apprêt; elles ſervent à poſer les pieds de ceux qui y entrent.

Nous trouvames un jour, entre ces planches, une

petite pellicule blanchâtre, formée à la ſuperficie de l'eau qui y étoit en ſtagnation; nous mimes cette pellicule ſur du papier à filtrer, l'eau s'en ſépara & la pellicule reſta ſeule: c'étoit du ſoufre qui, mis ſur un charbon ardent, s'alluma, donna une petite flamme bleuâtre, & répandit l'odeur ſuffocante de l'acide ſulfureux volatil. On trouveroit, ſans doute, beaucoup de pareil ſoufre ſur l'eau de cette fontaine, ſi la ſuperficie en étoit ſtagnante, mais elle eſt continuellement entraînée par le courant qui ne permet pas à ce minéral de s'y amaſſer.

Cette grotte eſt tapiſſée, dans tout ſon intérieur, d'incruſtations épaiſſes, qui, miſes ſur la langue, y laiſſent une ſaveur de vitriol martial & d'alun. La porte, qui eſt faite de bois de ſapin, eſt recouverte en dehors d'effloreſcences de même nature, il n'y en a point en dedans; ſans doute que la vapeur aqueuſe, qui s'élève de la ſource, & qui la mouille continuellement, les empêche de s'y fixer.

La grande muraille du bâtiment, dans laquelle eſt pratiquée la porte de l'étuve, en eſt également enduite, enfin on trouve de ces efflorefcences par-tout où cette eau peut s'étendre: nous en donnerons dans un article à part, l'origine & l'analyſe.

La ſource de la Grotte eſt la principale, la plus abondante & la plus chaude des trois ſources de Bagnères-de-Luchon; c'eſt auſſi celle qui répand la plus forte odeur de foie de ſoufre.

Nous avons plongé dans cette ſource le thermomètre de Reaumur; nous l'y avons laiſſé des heures entières, & à pluſieurs repriſes; la liqueur s'y eſt conſtamment fixée au 52.e degré.

Il ne nous a pas été poſſible de reſter dans cette grotte

ou étuve au-delà de ſept à huit minutes ; on y eſt dans un milieu humide & chaud d'environ 35 degrés, on y éprouve bientôt une ſueur extraordinaire, & un mal-aiſe inſupportable, quoique les vapeurs qui s'élèvent de la ſource ne ſoient pas ſuffocantes. Nous avons vu pluſieurs malades y reſter quinze minutes & plus ; mais on avoit pris la précaution d'en laiſſer la porte ouverte.

S'il n'y a rien d'élégant & de recherché aux eaux de Luchon, on y trouve au moins tout ce qui eſt eſſentiel à leur adminiſtration. On y a des baignoires de bois propres à une ſeule perſonne, quelques-unes de ces baignoires ſont enfermées dans de petits cabinets aſſez commodes ; on y conduit les eaux par des canaux de bois, & quand on ne veut ſe ſervir que de l'eau de la grotte pure, on les remplit d'avance pour la réduire à un degré de chaleur ſupportable ; mais pour l'ordinaire on la tempère avec l'eau des autres ſources dont nous allons parler.

En ſortant du bâtiment qui renferme la ſource de la Grotte, par une porte qui eſt pratiquée à main droite, on trouve une eſpèce de cour, au fond de laquelle on aperçoit une couche de *ſilex ſimplex micaceus*, à travers laquelle jaillit une ſource d'eau minérale, dont le degré de chaleur eſt à 39 degrés au thermomètre de Reaumur. Source de la Reine.

Cette ſource, qui eſt aſſez abondante, peut être regardée comme la ſeconde des ſources de Luchon, tant à cauſe de ſa chaleur, que parce qu'elle exhale une forte odeur de foie de ſoufre. Les habitans l'ont nommée *Eau de la Reine*, pour imiter, ſans doute, leurs voiſins de Bagnères-de-Bigorre, qui ont donné ce nom à une de leurs fontaines, en mémoire de la célèbre Jeanne de Navarre, mère d'Henri IV, qui étoit venue prendre leurs

eaux. Ils se persuadèrent aisément, sans doute, que le nom de cette illustre & courageuse princesse, ne pouvoit que contribuer à la célébrité de celles de Luchon.

L'eau de la Reine est conduite dans les baignoires dont on a déjà parlé, qui sont placées dans le bâtiment, par des canaux de bois pareils à ceux de la grotte; si on vouloit l'employer seule, il faudroit lui laisser le temps de se tempérer, sa chaleur étant de beaucoup trop forte; il en faudroit bien davantage si on la mêloit avec l'eau de la grotte, dont la chaleur est encore plus considérable; on la refroidit promptement en la mêlant avec la troisième source que nous allons décrire: cela a paru plus simple & beaucoup plus facile.

Source blanche.

Immédiatement à côté de la source de la Reine, est une autre fontaine qui sort d'une couche de pierre *scissile*, d'une nature très-singulière; cette source, qui est très-abondante, se divise en deux parties en sortant de la roche: celle qui est contiguë à la source de la Reine, a l'odeur & le goût de foie de soufre, moins sensible cependant que dans les deux premières fontaines: le degré de chaleur qu'elle présente varie assez souvent depuis le 24 jusqu'au 27.e degré du thermomètre de Reaumur.

On a donné à cette portion de la troisième source, le nom de *source blanche*, parce qu'en effet, lorsqu'on la considère attentivement couler dans le petit ruisseau qu'elle forme, elle paroît avoir cette couleur, & que mise dans un verre, elle n'a pas la limpidité ni le transparent de l'eau de la Grotte & de celle de la Reine.

Cette source participe beaucoup de la vertu minérale de la source de la Reine qu'elle avoisine; on la conduit dans les baignoires pour tempérer la chaleur des deux premières.

On a donné le nom de *froide* à la feconde partie de la fource qu'on vient de décrire, par la relation de fa température avec les autres fources; elle varie depuis le 17 jufqu'au 21.ᵉ degré, fuivant le thermomètre de Reaumur. Source froide.

Son odeur & fon goût ne font que foiblement hépatiques, enfin elle ne participe que très-peu de la minéralité des autres fources.

Pour avoir une jufte idée de ces fontaines, il faut les confidérer comme participant les unes des autres; la froide paroît n'avoir originairement aucune odeur, aucun minéral; elle n'a en ce genre que ce qui paroît lui être communiqué par la fource blanche, qui, à fon tour, reçoit fon odeur & fa *minéralité* de la fource de la Reine, qui peut-être n'eft elle-même qu'une portion de celle de la Grotte; de forte qu'il paroît que les variations aperçues dans la chaleur & la *minéralité*, font dépendantes de la proximité & de la mixtion plus ou moins grande des dernières fontaines avec celle qu'on peut & doit regarder comme la principale.

On trouve dans la-même cour, une petite fource qui fournit à peine une ligne ou une ligne & demie d'eau, elle eft d'ufage dans les ophtalmies, & les habitans font accoutumés à la préférer pour fe laver les yeux, ce qui lui a fait donner fon nom. Le degré de chaleur de cette petite fource eft le cinquantième *(a)* fuivant le thermomètre de Reaumur, ce qui induit à croire qu'elle tire fon origine de celle de la Grotte, à laquelle elle reffemble d'ailleurs exactement pour Source aux yeux.

(a) Il eft impoffible de prendre au jufte le degré de chaleur d'un filet d'eau auffi petit que celui-ci; on eft obligé de recevoir l'eau dans un vafe, où on a pofé l'inftrument; ce qui peut bien occafionner une diminution d'un ou deux degrés.

l'odeur & pour le goût. Si on ne vouloit la juger que par sa proximité de celle de la Reine, dont elle n'est éloignée que de quelques pieds, ce ne pourroit être qu'en leur assignant à toutes deux la même origine; alors il faudroit considérer la source de la Reine comme une portion échappée de celle de la Grotte, dont la chaleur primitive a été tempérée par la rencontre de quelques filets des deux sources qui l'avoisinent, ce qui a diminué aussi en même proportion sa *minéralité*.

Source de la Salle.

A la gauche du bâtiment appelé l'*hôpital*, à quelques toises de la source de la Grotte, & sur la même ligne, est une petite source que le sieur la Salle, propriétaire du terrain sur lequel elle se perdoit, a rassemblée dans un réservoir, où elle se tempère assez pour pouvoir être employée en bain.

La manière dont le réservoir est construit, ne permet pas de voir l'eau jaillissante au sortir de la terre, & il a fallu borner nos expériences à celle du bassin, dont l'eau fait monter la liqueur du thermomètre au trente-cinquième degré, mais quelquefois au trente-unième seulement.

Quoiqu'il soit évident que cette eau de la Salle, en séjournant dans le réservoir, souffre quelque altération dans sa couleur & dans sa limpidité, cependant c'est de toutes les fontaines celle qui est la plus employée, & qui jouit de la plus grande réputation. Il semble que ce soit un privilége attaché aux fontaines qui appartiennent à des particuliers; on en fait l'expérience à Bagnières-de-Bigorre même, où l'on néglige les vraies sources, qu'on semble abandonner aux pauvres, pour en aller chercher de moins pures, mais plus vantées chez les habitans qui en sont propriétaires. Sans approfondir les moyens qu'ils emploient pour

obtenir la préférence fur les fources publiques, & faire en même temps décrier les bains de leurs voifins, qui, ainfi que les leurs, ne font communément que des émanations des fources premières, fouvent altérées de quelqu'eau étrangère; n'eft-il pas étonnant qu'un abus auffi vifible ait pris affez de confiftance pour fubjuguer les perfonnes de tout état qui vont prendre les eaux! Loin de perpétuer cet abus, ce feroit aux Médecins des lieux à le faire ceffer, en déclarant fidèlement le degré de bonté & de force de chaque fource, fans aucune acception de ceux auxquels elles peuvent appartenir : nous ne pouvons qu'indiquer ces défauts, relativement à la fontaine de la Salle que nous avons examinée, & dont l'eau nous a paru fenfiblement altérée, & moins pure que celle des autres fontaines.

Nouvelle fource.

Pour mieux nous en convaincre encore, & pour mettre à découvert la fource qui fourniffoit le réfervoir de la Salle, nous fimes continuer la fouille commencée autrefois par les ordres de M. d'Étigny; on attacha les ouvriers dans le milieu du terrein qui eft entre la Grotte & le réfervoir de la Salle. C'eft dans cette fouille que l'on a trouvé les marbres dont nous avons parlé.

Le terrain qu'on excavoit, eft un amas de pierres de diverfes groffeurs, femblables à ces gros graviers ou galets que l'on trouve dans les lits de rivières; mais comme ils n'ont point été roulés, ils ne font pas arrondis, & ont confervé leurs angles. Entre ces pierres eft une terre plus ou moins fine, qui en remplit les interftices; en quelques endroits ces interftices ne font pas remplis.

Tout ce terrain étoit humecté par la vapeur de l'eau qui s'en exhaloit, ou par l'eau elle-même qui le mouilloit,

il étoit auſſi échauffé, mais inégalement, & en raiſon de la proximité de la ſource.

Avant qu'on commença la fouille, nous avions remarqué que la ſurface du terrain qui étoit à l'air, étoit recouverte d'efflorefcences alumineuſes & vitrioliques; nous nous en pourvumes ſuffiſamment, pour pouvoir les ſoumettre à l'examen. Mais dès que cette ſuperficie fut abattue, il ne parut plus aucun veſtige d'efflorefcence *vitriolico-alumineuſe*; les terres, les pierres étoient abſolument inſipides, & rien n'annonçoit la préſence d'aucun ſel. Dès le ſecond jour du travail, on trouva des milliers d'œufs de couleuvre tout prêts à éclore; quelques-uns l'étoient déjà, quoique nous fuſſions alors au mois de ſeptembre. On tua un grand nombre de jeunes ſerpens, & quelques gros; parmi ces derniers, il y en avoit quelques-uns qui avoient trente pouces de longueur, ſur quatre à cinq de circonférence. La chaleur du terrain eſt très-propre à la propagation de ce reptile, & les interſtices qui ſe rencontrent entre les pierres, lui ſervent de repaire.

On trouve de ces ſerpens dans preſque tous les endroits où il y a des eaux chaudes; mais ils n'y ſont pas en auſſi grande quantité qu'à Bagnères-de-Luchon. Pour les détruire, ou du moins en diminuer le nombre, il faudroit bien nettoyer les environs des ſources; ce qui n'a pu encore ſe faire à Luchon, où les bains ſont préciſément conſtruits au milieu d'un éboulement de terres & de pierres.

Au bout de huit jours de travail, le filet d'eau que l'on ſuivoit augmenta du quadruple, & la ſource qui ſe verſoit dans le réſervoir de la Salle ceſſa de couler. Nous primes le degré de chaleur de cette nouvelle ſource; il parut conſtamment fixé au 41.e degré du thermomètre de

de Reaumur. En continuant ce travail, nous découvrimes ſur une petite pierre platte, environ deux onces de ſoufre, d'une couleur très-vive & d'un goût piquant; ce qui indique qu'il eſt aſſocié à quelque ſel. Nous l'examinerons attentivement, & nous en parlerons en ſon lieu.

Nous trouvames auſſi un morceau de hêtre, de la groſſeur d'une bûche ordinaire, qui avoit été tellement pénétré par la chaleur, l'humidité & les vapeurs ſulfureuſes, qu'il n'avoit conſervé que ſon ſquelette, la partie extractive ayant été totalement épuiſée. Semblable à une éponge mouillée, ce bois contenoit beaucoup d'eau claire, qu'on en exprimoit facilement; mais alors il ſe trouvoit preſque réduit à rien. Il n'avoit conſervé aucune eſpèce de ſaveur, que celle de foie de ſoufre qu'il avoit acquiſe, comme tout ce qui eſt ſujet au contact ou à la vapeur immédiate de ces eaux.

Il en étoit à peu près de même d'un fagot de bois de coudrier, auprès duquel nous trouvames des noiſettes, qui, devenues noirâtres, avoient cependant encore conſervé leur forme, & la plus grande partie de leur ſolidité. Il eſt difficile de décider ſi ces noiſetiers & leur fruit ont été engloutis lors de l'éboulement, ou ſi le poſſeſſeur des bains de la Salle, en ramaſſant l'eau qui ſe perdoit à travers les terres, & qu'il vouloit conduire à ſon réſervoir, ne les a pas employés comme des faſcines néceſſaires à ſon opération. Nous inclinons ſur cette dernière opinion, avec d'autant plus de raiſon, que ce bois étoit amoncelé du côté de ſa maiſon, & aſſez près de ſon réſervoir; mais comme l'une & l'autre de ces conjectures peut avoir ſes partiſans, & ſon degré de probabilité, nous nous contenterons de les préſenter comme telles, ſans prétendre déſigner celle qui mérite la préférence.

Quoique nous ayons employé plus de vingt ouvriers pendant quinze jours, pour déblayer les terres, nous ne pumes cependant parvenir à mettre totalement la ſource à découvert; la ſaiſon, déjà trop avancée, ne permit pas de continuer ce travail, qu'il ſeroit cependant ſi important de conduire à ſa perfection, tant pour jouir de cette nouvelle ſource, que pour débarraſſer les bains de Luchon, des pierres & des terres de l'éboulement; ſans quoi il eſt à craindre que ces terres, qui ſont fort élevées & très-mouvantes, ne viennent un jour altérer ou même détruire les principales ſources, dont la ſituation eſt d'ailleurs trop baſſe pour permettre d'y pratiquer des bains un peu commodes.

Si on n'enlève pas les terres & les pierres de cet éboulement, il eſt certain que les couleuvres continueront à y faire leur ponte, & qu'elles n'abandonneront pas un terrein auſſi commode, & par ſa chaleur auſſi avantageux à la propagation de leur eſpèce.

Comme nous aurons quelquefois occaſion de parler des pierres & des terres ſous leſquelles ſont enſévelis les anciens bains de Luchon, & ſur leſquelles ſont conſtruits les nouveaux, il ne ſera pas inutile ni indifférent d'en donner une légère deſcription, & de dire comment elles y ont été amenées.

En allant de la ville de Bagnères aux bains, on aperçoit, vers le milieu du chemin, une éminence qui s'élève en cône, & va ſe perdre en tout ſens, en s'appuyant ſur le pied de la montagne; le chemin que l'on parcourt eſt ſitué dans la partie baſſe de cette éminence, dont les extrémités commencent à cent toiſes de la ville, & s'étendent juſque ſur la ſource de la Reine.

Le ſommet de cette éminence aboutit à un ravin, qui, dans des temps d'orage ou de fontes ſubites de

neiges, a reçu autrefois une très-grande quantité d'eau; c'eſt par ce ravin que ſont deſcendues les terres & les pierres qui ont couvert les bains de Luchon. Ces chutes de pierres ſont très-dangereuſes & très-fréquentes dans les hautes montagnes; lorſque l'on peut en être témoin, ce qui nous eſt arrivé pluſieurs fois, on n'aperçoit point l'eau qui entraîne les pierres & les terres, ou du moins qui leur donne l'impulſion : il ſemble voir une rivière de pierres de diverſes groſſeurs, couler avec rapidité & avec bruit. Rien ne peut détourner un pareil torrent, qui s'étendant en tous ſens, peut enſévelir, ſous un amas énorme de gros galets, un village entier.

Les pierres deſcendues par ce ravin, recouvrent un terrain de plus de deux cents toiſes, ou à peu près les deux tiers du chemin qui conduit de la ville aux bains.

La plus grande partie de ces pierres, ſont des morceaux de *ſchitt* couleur d'ardoiſe, parmi leſquels on trouve quelques morceaux de marbre gris, & des cailloux ſimples *micacés*. La terre eſt en partie formée de la deſtruction & trituration de ces mêmes pierres; on y trouve auſſi quelques grains de *quartz*, une pierre aréneuſe & ferrugineuſe, parſemée de *mica*, qui paroît parfaitement ſemblable à la couche d'où ſort la ſource de la Reine.

Nous rendrons un compte exact de ces pierres, dans la partie de l'analyſe que nous y avons conſacrée; le *ſchitt* & la pierre aréneuſe, méritent ſur-tout d'être plus particulièrement connus.

ANALYSE
DES EAUX DE LUCHON.

DEUXIÈME PARTIE.

Procédés pour retirer le ſoufre que contiennent les Eaux de Luchon.

LES eaux des ſources de Luchon ſont, à leur ſortie de la terre, claires & limpides, elles ont l'odeur de foie de ſoufre, & on les trouve fort rebutantes lorſqu'on commence à en faire uſage en boiſſon.

Si on reſte long-temps proche de ces fontaines, l'argent qu'on a dans ſes poches prend une couleur noire, & dans un inſtant les galons, les boucles, les boutons de ce métal ſont ternis, & bientôt ils deviennent tout-à-fait noirs.

Les perſonnes qui font uſage de ces eaux, ſoit en bain, ſoit en boiſſon, ne tardent pas à s'apercevoir que leur linge, leur corps exhalent une odeur de ſoufre.

Ces eaux d'ailleurs préſentent un phénomène qui eſt peut-être unique, c'eſt qu'à peine ſont-elles arrivées, par des conduits de bois, dans les baignoires, qu'on les voit ſe troubler légèrement & devenir laiteuſes; quelquefois auſſi on s'aperçoit qu'une baignoire remplie de ces eaux, a gardé ſa limpidité, même après que la perſonne qui en a fait uſage, eſt ſortie du bain.

On ne fait que rarement uſage des eaux pures de la ſource de la Grotte & de celle de la Reine; leur degré de chaleur ne ſeroit pas ſupportable, il faut donc ou les

laiſſer refroidir inſenſiblement, ou les tempérer avec une eau moins chaude ; & ce dernier moyen eſt toujours préféré, parce qu'il eſt plus prompt & plus commode, mais peut-être n'eſt-il pas le meilleur.

Nous avons fait remplir une baignoire d'eau de la Grotte, elle a conſervé ſa limpidité juſqu'à ſon refroidiſſement total ; il n'y eſt arrivé aucune altération.

Une autre baignoire remplie d'eau de la ſource de la Reine, a également conſervé ſa limpidité.

L'eau de la ſource, dite la *Blanche*, conduite dans une troiſième baignoire, a paru laiteuſe dès les premiers inſtans.

Un mélange de parties égales d'eau de la ſource froide & de l'eau de la Grotte, dont nous avons rempli une baignoire, s'eſt troublé preſque ſur le champ.

Un pareil mélange d'eau de la Grotte & d'eau de la rivière, ne s'eſt point troublé, même après être totalement refroidi.

L'eau de la ſource de la Reine, mêlée avec parties égales d'eau de la ſource froide, a blanchi promptement.

L'eau de la nouvelle ſource, expoſée dans une baignoire juſqu'à ſon parfait refroidiſſement, a conſervé ſa limpidité.

Mais cette même eau, mêlée avec partie égale d'eau de la ſource froide, eſt dévenue légèrement laiteuſe *(a)*.

Nous fumes convaincus, d'après ces obſervations &

(a) Le lieu le plus propre à bien obſerver la blancheur que prennent les eaux de Luchon, eſt, ſans contredit, le foſſé ou égout pratiqué à quelques toiſes des ſources ; c'eſt-là qu'elles vont toutes ſe rendre. Cet égout, qui a quelques pieds de profondeur, eſt continuellement rempli d'une eau blanche.

ces expériences, que la couleur laiteufe que prennent ces eaux, eft principalement dûe au mélange de la fource froide avec l'eau des fources minérales. Nous rendrons dans la fuite raifon de ce phénomène.

Il nous paru de la dernière importance de conftater la nature de la matière qui, en ceffant d'être diffoute dans nos eaux, les troubloit & les rendoit laiteufes.

Pour cet effet, nous avons rempli une grande bouteille cylindrique de huit pintes d'eau de la fource du Baffin, dans lequel alloit fe rendre la nouvelle fource, & qu'on nommoit alors la *fource de la Salle*, c'étoit celle qui nous avoit paru la plus altérée. Cette eau laiffée en repos pendant vingt-quatre heures, étoit laiteufe & reffembloit parfaitement à une eau dans laquelle on auroit fait dif-foudre quelques grains de favon; le furlendemain l'eau s'éclaircit, & nous vimes au fond de la bouteille, un précipité grifâtre fi léger & en fi petite quantité, que la moindre agitation fuffifoit pour le faire difparoître.

Nous employames les plus grandes précautions pour décanter l'eau furnageante, en verfant fucceffivement une certaine quantité d'eau & laiffant retomber au fond la poudre jufqu'à ce que la liqueur, réduite à quelques onces, put être verfée dans un petit vafe, & la décan-tation continuée jufqu'à ce que le précipité fut prefque à fec: nous le laiffames alors à l'évaporation fpontanée couvert d'un fimple papier; il fe defféchа, c'étoit une pouffière grife & légère qui terniffoit le fond du vafe, mais qui n'étant pas adhérente, put facilement en être retirée; nous l'évaluames à un quart de grain.

Mife fur un charbon ardent & dans un lieu obfcur, cette poudre s'alluma, brûla lentement, donna une flamme bleuâtre, & répandit l'odeur d'acide fulfureux volatil; enfin c'étoit de vrai foufre.

Nous répétames cette expérience ſur une pareille quantité d'eau de la ſource de la Grotte, mélangée avec partie égale d'eau de la ſource froide; ce qui lui fit prendre une couleur opale, & en la laiſſant repoſer, nous obtinmes une petite quantité de ſoufre.

Nous eſſayames cette expérience ſur l'eau de la Grotte, pure; elle conſerva, même pendant pluſieurs jours, ſa limpidité, & nous n'aperçumes point de précipité. Nous crumes que l'addition de quelques gouttes d'un acide quelconque, favoriſeroit la précipitation; & nous répétames notre expérience ſur la même eau, dans laquelle nous jetames, au ſortir de la ſource, quatre à cinq gouttes d'acide nitreux foible. La liqueur ne ſe troubla point, même après vingt-quatre heures, ce qui n'empêcha point le précipité de ſe former; & nous pumes, par ce moyen, obtenir un peu de ſoufre.

Nous avons répété pluſieurs fois ce procédé, ſoit ſur les eaux pures, ſoit ſur un mélange de ces mêmes eaux avec celles de la ſource blanche & de la ſource froide; & nous avons conſtamment obtenu du ſoufre.

Mais c'eſt ſur-tout ſur l'eau qui ſéjourne dans le foſſé qui ſert d'égout aux ſources, & dont nous avons déjà parlé, que nous avons pu opérer avec le plus d'avantage. Nous avons donc rempli notre grande bouteille de cette eau, qui eſt un mélange de toutes les ſources; en moins de quatre jours elle ſe clarifia d'elle-même, & nous pumes en retirer un dépôt ſulfureux, qui peſoit environ deux grains.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut conclure, 1.° que les eaux de Luchon contiennent du ſoufre, 2.° que ce ſoufre y eſt, au moment où elles ſortent de la terre, dans une vraie diſſolution; 3.° que cette diſſolution ceſſe lorſqu'on les mêle avec la ſource froide

ou avec la ſource blanche, ou, lorſqu'expoſées à l'air libre, elles ſe refroidiſſent ; 4.° qu'enfin on peut avec ſuccès ſéparer le ſoufre d'avec ſon diſſolvant, en ajoutant à l'eau minérale pure, quelques gouttes d'un acide quelconque.

Mais ce ſoufre eſt-il pur, & en ſe précipitant eſt-il la ſeule cauſe de la couleur laiteuſe que prennent les eaux de Luchon ? Les expériences ſuivantes éclairciront cette queſtion, & y ſerviront de réponſe.

Expériences ſur les flocons ſoyeux & gélatineux que dépoſent les Eaux de Luchon.

LES eaux de Luchon dépoſent ſur les pierres, qui ſe trouvent dans le ruiſſeau qu'elles parcourent, une matière blanche, qui quelquefois eſt ſous la forme de petits filets, & quelquefois ſous une forme preſque gélatineuſe ; on en trouve auſſi dans les canaux de bois qui ſervent à conduire les eaux dans les baignoires. Ce dépôt, tant qu'il eſt ſous l'eau, paroît être fort volumineux ; mais il ſe réduit preſqu'à rien en le faiſant ſécher : de blanc qu'il étoit, il devient d'un gris très-ſale ; ſi on en expoſe un peu ſur le feu, il paroît contenir du ſoufre, mais dont l'odeur & la flamme ſont maſquées par la fumée empyreumatique qu'exhale cette matière en brûlant.

Cette expérience ne nous paroiſſant pas aſſez concluante, nous voulumes nous aſſurer de la vérité par un procédé plus inſtructif. Nous tirames donc du ruiſſeau, une ſuffiſante quantité de pierres couvertes de dépôt blanc ; nous les expoſames au ſoleil, c'étoit vers le milieu du jour ; en moins d'une demi-heure elles furent entièrement ſéchées.

Le

Le dépôt qui, sur ces pierres mouillées, étoit assez volumineux, paroissoit à peine sur les pierres séchées. Quelques-unes de ces pierres étoient des morceaux de *schitt*, quelques autres étoient du *silex simplex micaceus.* Nous donnames la préférence à ces dernières, dont nous remplimes aux deux tiers, une cucurbite de terre à laquelle fut adapté un chapiteau de verre.

Cet appareil sublimatoire fut placé dans un fourneau convenable, que l'on échauffa peu à peu jusqu'à faire rougir obscurément le fond de la cucurbite. Il passa d'abord quelques gouttes d'un flegme absolument insipide, c'étoit de l'eau pure; bientôt on put s'apercevoir qu'il étoit suivi de quelques gouttes qui avoient une odeur foiblement empyreumatique: on peut évaluer toute l'eau qui passa de la cucurbite dans le chapiteau, à un demi-gros.

Le feu étant augmenté, le chapiteau se ternit, & lorsque nous jugeames que l'opération étoit finie, nous laissames refroidir l'appareil.

Le chapiteau étoit enduit, dans sa partie interne, d'une matière qui s'y étoit sublimée, & que nous ramassames; nous en jetames un peu sur un charbon allumé, sa flamme bleue, l'odeur d'acide sulfureux volatil qu'il répandit, nous convainquit que c'étoit du soufre: on peut évaluer ce qui s'en est sublimé, à environ quatre grains.

Indépendamment du soufre, on peut juger que ce dépôt contenoit encore quelqu'autre chose de combustible, puisque le chapiteau, le haut de la cucurbite même exhaloient une forte odeur empyreumatique: d'ailleurs le soufre sublimé n'étoit pas pulvérulent, il n'étoit pas sous la forme de fleurs; ce qui doit faire

conjecturer que ce soufre participoit d'une petite portion d'huile qui s'est élevée du dépôt en même temps que lui.

Autre Expérience sur le même dépôt.

Il est assez difficile de se procurer une certaine quantité de cette matière gélatineuse pure, qui, comme il a été dit, devient presque nulle par la dessiccation; nous parvinmes cependant à en amasser assez, pour en avoir un gros & demi desséchée, que nous soumimes à la distillation dans une petite retorte de verre.

Au premier degré de feu, il s'éleva un peu d'eau, qui n'avoit que peu ou point d'odeur; les gouttes qui suivirent, devenoient de plus en plus empyreumatiques, bientôt le col de la retorte s'obscurcit, l'opération achevée, on supprima le feu, & la petite retorte retirée du sable, ayant été cassée, nous trouvames qu'il s'étoit sublimé trois ou quatre grains de soufre, qui étoit sali par une matière grasse & huileuse. Le haut de la cornue étoit enduit d'une couche noire & luisante; c'étoit une petite portion d'huile qui, s'étant élevée à ce point, s'étoit de nouveau redistillée, & avoit laissé un peu de matière charbonneuse.

L'eau qui étoit tombée dans le récipient, pesoit environ un gros, ce qui prouve encore à combien peu de chose se réduit le dépôt gélatineux.

Cette eau étoit laiteuse, elle avoit le goût désagréable & l'odeur des liqueurs empyreumatiques.

Nous essayames cette liqueur avec l'alkali fixe, & elle ne donna aucun signe d'effervescence : elle ne rougit pas le sirop de violettes.

La matière restée dans la cornue étoit devenue noire;

& réduite en charbon très-rare & très-friable, elle pesoit 31 grains.

Calcinée à feu ouvert elle devint grise, & diminua de 5 grains; les 26 grains restans furent examinés avec les acides. Avec l'eau-forte & l'esprit de sel, il se faisoit une effervescence assez sensible, mais il ne s'en dissolvoit qu'une partie; avec l'acide vitriolique, l'effervescence étoit presque nulle, & rien ne parut s'être dissous.

Conclusions de ces deux Expériences.

Il est évident que le dépôt qui se forme par-tout où passent les eaux, n'est autre chose que cette matière qui les rend laiteuses, soit dans les baignoires, soit dans le fossé dont nous avons parlé, soit enfin dans des vases d'une certaine grandeur; tels que la bouteille que nous avons employée pour nos expériences. Il est démontré par l'examen de ce dépôt, que ce n'est pas du soufre pur, mais que c'est un mélange de ce minéral & d'un peu de terre; le tout uni par une petite portion de matière grasse, dont la suite de nos travaux nous découvrira la nature.

Examen d'une boue noire qui se forme dans les lieux où croupit l'eau de Luchon.

Dans tous les endroits où croupit l'eau des sources de Luchon, il se forme une boue noire, que nous regardions comme le produit de la décomposition d'un *schite* ferrugineux, sur lequel le dépôt blanc que nous venons d'examiner, agit lorsqu'il les touche immédiatement.

Nous tirames une suffisante quantité de cette boue, d'une petite fosse qui reçoit le filet d'eau, appelée la *source aux Yeux.*

En mettant la main dans le petit baſſin, nous aperçumes quelques pieds de cette plante qui croît communément dans les eaux chaudes, & qui eſt connue ſous le nom de *fucus*. Cette plante, en ſe pourriſſant, peut bien contribuer à la formation de la boue noire; du moins y entre-t-elle pour quelque choſe.

Nous étendimes cette boue ſur une pierre platte, pour la faire ſécher au ſoleil.

Sa noirceur diſparut bientôt; & lorſqu'elle fut entièrement deſſéchée, elle devint griſe, ou couleur de cendre. Nous vimes alors que cette vaſe n'étoit autre choſe qu'un amas de petits graviers, dont une partie étoit de ce *ſchitt* dont nous avons déjà parlé, & l'autre des grains de *ſilex ſimplex micaceus ;* enfin qu'il en étoit de cette boue noire, comme du dépôt blanc de l'expérience précédente, qui, en ſe deſſéchant, ſe réduit preſqu'à rien.

Nous mimes environ deux livres de cette matière sèche dans une cucurbite de terre, à laquelle nous adaptames un chapiteau de verre.

Nous donnames d'abord un feu ſuffiſant pour faire évaporer l'eau que pouvoit encore contenir la matière, enſuite le chapiteau fut luté à la cucurbite, & le feu augmenté.

Le chapiteau ſe ternit bientôt; & lorſque nous crumes que la ſublimation étoit achevée, nous ſupprimames le feu, & nous laiſſames refroidir l'appareil.

En délutant les vaiſſeaux, nous trouvames que la partie ſupérieure du chapiteau étoit recouverte d'une légère couche de matière jaunâtre, dont nous enlevames la plus grande partie; c'étoit du vrai ſoufre, dont la quantité étoit à peu près de cinq grains.

D'ailleurs il s'élevoit du chapiteau & de la cucurbite, une forte odeur empyreumatique, qui étoit dûe

non-feulement au dépôt qui fe forme dans nos eaux par-tout où elles paffent ou féjournent, mais encore à une certaine quantité de matière combuftible formée par des feuilles d'arbres, des petits morceaux de bois, des pailles qui s'étoient pourries dans le petit baffin de cette fontaine, qui eft en plein air, & expofé à recevoir toutes fortes d'ordures.

Cette expérience vient à l'appui des précédentes, & elle eft une nouvelle preuve de l'exiftence du foufre dans les eaux de Luchon.

Effets des Réactifs employés fur les eaux de Luchon à leurs fources.

QUOIQUE la connoiffance que l'on tire de l'action de certains corps, connus fous le nom de *réactifs*, par leur mélange avec les eaux, foit fort équivoque, & qu'en général un Chimifte inftruit ne puiffe en tirer que des inductions, fouvent peu fatisfaifantes ; nous n'avons cependant pas voulu négliger cette méthode préliminaire d'effayer les eaux. On verra que la diffolution du mercure dans l'efprit de nitre, nous a préfenté un phénomène fingulier, dont nous avons tiré parti ; auffi fera-ce le feul des réactifs dont nous rendrons un compte bien détaillé.

Les alkalis fixes de tartre & de foude, verfés fur nos eaux à la fortie de la fource, ne les altèrent point.

Les acides ne paroiffent pas non plus y occafionner de changement, fur-tout fi l'on fait le mélange fur fept ou huit onces d'eau, comme c'eft l'ordinaire quand on fait ces fortes d'épreuves. Le lait bouilli avec partie égale d'eau récente, n'éprouve aucun changement.

Le firop de violettes garde fort long-temps fa

couleur; cependant un mélange de deux gros avec quatre onces d'eau de la Grotte, & pareille quantité avec l'eau de la Reine & de la Salle, gardés pendant vingt-quatre heures, prenoit une légère teinte verte.

Quelques gouttes de diſſolution de mercure ſublimé, verſées ſur huit onces de ces eaux, n'a paru ſouffrir aucune précipitation.

La diſſolution du mercure dans l'acide nitreux, verſée à la doſe de cinq à ſix gouttes, ſur huit onces d'eau récemment puiſée à la ſource de la Grotte, donnèrent un précipité abondant, & preſque noir.

Avec l'eau de la Salle, la couleur eſt olive foncée.

Avec l'eau de la Reine, le précipité eſt de couleur griſe, tirant ſur le brun.

Nous répétames ces expériences toujours avec le même ſuccès; ce qui nous détermina à préparer d'aſſez grandes quantités de ces précipités, pour pouvoir les ſoumettre à des expériences d'un certain ordre.

Précipité du mercure par l'eau de la Grotte.

Nous mimes dans des vaſes de verre bien nets, cent vingt-trois livres d'eau de la Grotte (c'étoit de toutes les ſources, celle qui donnoit le précipité noir le plus foncé); nous verſames ſur cette eau, à ſa ſortie de la ſource, la quantité de diſſolution de mercure ſuffiſante, pour parvenir au point juſte de ſaturation. Le mercure ſe ſépara bien vîte de ſon acide, & tomba en peu de temps au fond des vaiſſeaux, ſous la forme d'une poudre noire, auſſi foncée que l'æthiops minéral, & de la plus grande diviſion. Après avoir été ſéparé de l'eau ſurnageante, & édulcoré à pluſieurs repriſes avec de l'eau diſtillée, ce précipité fut jeté ſur un entonnoir, garni de papier Joſeph, dont il rempliſſoit toute la

capacité. Quand il fut féché, il fe réduifit à un très-petit volume : fon poids étoit de trois gros cinquante-fix grains.

Comme les trois fources de Luchon ne donnoient pas des précipités de mercure d'une feule & même couleur, nous jugeames qu'il étoit effentiel d'en préparer également avec les eaux de la Reine & de la Salle, &c.

Précipité du mercure par l'eau de la Reine.

Nous faturames avec la même diffolution mercurielle ; quatre-vingt-deux livres & demie d'eau de la Reine, prife à fa fource ; & nous en obtinmes un précipité gris olive, qui, édulcoré avec l'eau diftillée & féché avec les mêmes précautions que le précédent, pefoit deux gros & vingt-quatre grains.

Précipité du mercure par l'eau de la Salle.

Nous faturames avec la même diffolution de mercure, cent cinq livres & demie d'eau du réfervoir de la Salle, dans lequel nous avons déjà remarqué que l'eau féjournoit quelque temps. Le précipité qui en réfulta étoit de couleur olive foncée ; édulcoré & féché, il pefoit deux gros foixante-huit grains.

Précipité du mercure par l'eau de la nouvelle fource.

En verfant, fuivant la même méthode, une quantité fuffifante de diffolution mercurielle fur quatre-vingt-dix-neuf livres d'eau de la nouvelle fource, nous eumes un précipité gris ardoifé très-foncé, qui, édulcoré & féché, pefoit deux gros & demi.

Précipité du mercure par l'eau dite la Froide.

Enfin ne voulant rien omettre fur ce genre d'opération, nous avons cru qu'il convenoit de nous procurer auffi

un précipité par l'eau dite *la Froide;* nous avons procédé de la même manière que deſſus, ſur quarante livres d'eau de cette ſource, elles nous ont donné un précipité d'un jaune vif, qui, édulcoré & ſéché, peſoit un gros.

Un grain du précipité fait avec l'eau de la Grotte, jeté ſur un charbon ardent, s'eſt allumé, a produit une flamme bleuâtre qui répandoit une forte odeur d'acide ſulfureux volatil. Celui fait avec l'eau de la Reine, a donné une flamme à peine viſible, & a répandu une odeur d'acide ſulfureux volatil très-ſenſible. Celui du réſervoir de la Salle s'eſt également enflammé, ainſi que celui de la nouvelle ſource. Enfin le précipité fait avec la ſource froide, n'a point brûlé, ni répandu d'odeur ſulfureuſe.

L'odeur hépatique des eaux de Luchon ſe diſſipe à l'air libre, effet de la diſſolution mercurielle ſur les eaux qui ont perdu cette odeur.

DÈS les premiers jours de notre arrivé à Bagnères-de-Luchon, nous avions rempli trois cucurbites d'eau des différentes ſources, que nous avions laiſſé découvertes, dans la vue d'examiner ſi leur odeur de foie de ſoufre ſe diſſipoit plus ou moins vîte.

Nous commençames à nous apercevoir que vers le deuxième, troiſième & quatrième jour, cette odeur s'affoibliſſoit, qu'elle diſparoiſſoit totalement le ſixième jour pour les eaux de la Reine & de la Salle, & le huitième pour celles de la Grotte. En eſſayant de temps en temps la diſſolution de mercure ſur un verre de ces eaux, la couleur noire du précipité s'affoibliſſoit journellement, au point qu'au douzième jour le précipité étoit blanc jaunâtre, même avec les eaux de la Grotte.

Nous avons déjà remarqué que les eaux noirciſſent l'argent,

l'argent, non-seulement lorsqu'on y trempe une lame de ce métal; mais même qu'il suffit d'approcher des sources, pour qu'en un instant les galons & les boucles se ternissent, & deviennent noirs, si on reste quelque temps dans l'atmosphère des bains; nous observerons ici, que cette propriété de noircir l'argent se conserve aussi long-temps que l'odeur de foie de soufre, c'est-à-dire, qu'à mesure que celle-ci diminue, l'argent se noircit moins; & enfin ne se noircit plus lorsque le principe odorant est tout-à-fait dissipé.

C'est ce que nous expérimentions deux fois le jour, en laissant tremper dans l'eau, exposée à l'air libre, une lame d'argent, que nous nettoyons chaque fois avec du sable fin. D'un jour à l'autre la couleur brune devenoit plus foible, exigeoit plus de temps pour s'attacher à l'argent: vers le douzième jour cet effet n'existoit plus.

Il est constant que les eaux de Luchon contiennent du soufre, & que c'est de ce soufre dissous & uni à l'eau par un intermède quelconque, que vient l'odeur hépatique qu'elles exhalent; c'est également au soufre qu'est dûe la couleur noire que prennent la lame d'argent & le précipité de mercure, puisque l'odeur de foie de soufre étant dissipée, elles cessent de teindre l'argent & le mercure. Ce n'est pas que nous croyons que du soufre uni à de l'eau par un intermède quelconque, & exposé à l'air libre, puisse s'évaporer; nous pensons bien plutôt que le soufre agissant sur l'intermède qui le tient en dissolution, son acide s'y unit, & que le phlogistique, qui est son autre partie constitutive, se dissipe & se perd dans l'air.

EXAMEN DES EAUX DE LUCHON *par la voie de la diſtillation & de l'évaporation.*

QUOIQUE la diſtillation d'une Eau minérale quelconque, ſoit fort longue & demande des précautions qui rendent ce genre de travail fort ennuyeux, nous nous propoſames cependant de l'employer, pour tâcher de découvrir ſi, par cette voie, nous ne rencontrerions pas des phénomènes différens de ceux que nous préſenteroit l'évaporation à l'air libre, qui devoit ſuivre celle faite dans des vaiſſeaux fermés.

En conſéquence, nous échauffames un bain de ſable juſqu'au 35 & 36^{e} degré, & nous y plaçames trois cucurbites de verre qui contenoient chacune quatre livres d'eau de la Grotte; cette eau, tranſportée dans notre laboratoire, avoit perdu ſeize degrés de ſa chaleur, ce qui la réduiſoit au degré de chaleur de notre fourneau, & prévint la fracture des vaiſſeaux, que nous échauffames juſqu'à exciter un léger bouillon.

Les chapiteaux & les récipiens adaptés & lutés, la diſtillation s'établit; les premières gouttes qui paſsèrent, avoient à peine l'odeur de foie de ſoufre, elles ne noirciſſoient que très-foiblement l'argent, elles perdirent même bientôt tout-à-fait cette propriété, ce qui conſtate qu'au degré d'ébullition, l'eau de Luchon perd fort vîte ſon odeur.

Nous avions laiſſé une des cucurbites ſans récipient, pour pouvoir faire & répéter à diverſes repriſes l'eſſai de la lame d'argent; mais après une demi-heure de diſtillation, l'eau, qui tomboit du chapiteau, ne nous paroiſſant être que de l'eau pure; nous adaptames le

récipient, & nous continuames la diſtillation au même degré de feu.

Le feu ayant été conſtamment le même pendant vingt-quatre heures, l'eau des cucurbites ſe trouva diminuée d'environ moitié; celle qui étoit contenue dans les récipiens ayant été ſoigneuſement examinée, ne différoit en rien de l'eau diſtillée ordinaire.

En conſéquence, nous nous déterminames à achever l'évaporation à cucurbites découvertes, & en moins de douze heures, les douze livres d'eau, qui avoient été miſes en évaporation, furent réduites à environ trois livres, que nous verſames dans un ſeul vaiſſeau, qui reſta ſur le bain de ſable.

Nous obſervames que ſur la fin, & l'eau étant réduite à peu près à une livre, il ſe formoit, à ſa ſurface, une pellicule qu'il étoit facile de faire tomber en l'agitant avec une paille : la liqueur étant réduite à quelques onces, nous la verſames dans un plus petit vaſe pour en achever la deſſiccation.

L'eau, étant ainſi rapprochée, prit une couleur jaunâtre, elle exhala une odeur légèrement lixivielle, telle qu'en donne un alkali fixe qu'on évapore; alors elle précipite, en une poudre jaunâtre, la diſſolution de mercure ſublimé corroſif, ainſi que la diſſolution de mercure par l'acide nitreux; elle verdit le ſirop de violette, elle fait efferveſcence avec les acides, enfin elle préſente des phénomènes bien différens de ceux que nous avons vu réſulter des mêmes réactifs appliqués à l'eau récemment ſortie de la ſource, ce qui eſt conforme à la doctrine que nous avons ci-devant établie.

La liqueur étant deſſéchée, nous avons eu un réſidu qui peſoit à peine vingt grains, y compris la matière des pellicules : cette quantité ne nous permettant pas de

faire une ſuite d'expériences claires & déciſives ſur la nature de ce réſidu, & conſidérant d'ailleurs que l'évaporation dans les vaiſſeaux fermés, outre ſa longueur, ne nous apprendroit rien de plus que celle faite à l'air libre, nous nous déterminames à l'abandonner pour nous attacher à cette dernière qui, ſe faiſant beaucoup plus vîte, nous donneroit un moyen ſûr d'obtenir une plus grande quantité de réſidu.

ÉVAPORATION DES EAUX DE LUCHON à l'air libre.

Évaporation des Eaux de la Grotte ou Étuve.

NOUS diſpoſames un bain-marie, qui étoit une chaudière de cuivre, longue & carrée, couverte d'une table de même métal, percée de dix trous ronds, dans chacun deſquels il entroit un évaporatoire de verre, capable de recevoir quatre livres & demie d'eau. Nous primes toutes les précautions néceſſaires pour empêcher que rien ne nuiſît au travail que nous allions entreprendre; nous enfermames le fourneau dans une eſpèce de tente ou pavillon, fait d'une toile forte & ſerrée, pour mettre les évaporatoires à l'abri de toute ordure.

Les dix vaiſſeaux de verre furent mis en place, & le bain-marie fut échauffé au 37.e degré, qui étoit celui qu'avoient les eaux de la Grotte lorſqu'elles furent tranſportées dans notre laboratoire. Chaque évaporatoire fut chargé de quatre livres & demie de ces eaux.

A peine le bain-marie eut-il acquis le degré de l'eau bouillante, que l'évaporation commença à être ſenſible; ce fut dans cet inſtant que nous fimes l'épreuve de la lame d'argent, que nous expoſions ſucceſſivement au-

deſſus des différens évaporatoires, ayant ſoin de la bien nettoyer dès qu'elle étoit devenue noire.

L'évaporation de l'eau avoit commencé à être ſenſible à quatre heures du ſoir; à ſix heures la couleur brune qu'elle communiqua à la lame d'argent étoit encore très-foncée.

A ſept heures l'effet fut moins prompt; à huit & à neuf heures il le fut encore moins; à dix heures à peine étoit-il ſenſible; enfin à onze heures la lame d'argent reſtoit blanche, & l'eau n'avoit plus d'odeur.

Une once de cette eau, retirée dans cet inſtant d'un des évaporatoires, & mêlée à quelques gouttes de diſſolution mercurielle, la précipita en une poudre jaunâtre.

On voit par cette expérience, que le principe colorant & odorant des eaux de la Grotte, a été totalement diſſipé en ſix heures *(a)*; c'eſt le ſeul phénomène que nous ayons obſervé pendant l'évaporation commencée de ces eaux.

Vers minuit, le feu fut diſpoſé de façon qu'il n'y eut point d'interruption dans l'évaporation.

A quatre heures du matin, l'eau qui avoit continué à s'exhaler d'une manière très-ſenſible, étoit cependant très-claire, & il ne ſe formoit point encore de pellicule; à dix heures les parois des vaiſſeaux ſe ternirent un peu au-deſſus de la liqueur; c'étoit un commencement de pellicule, mais ſi légère, qu'à peine elle étoit viſible.

On verſa alors dans deux évaporatoires toute la liqueur contenue dans les dix, pour éviter les pertes qui auroient été indiſpenſables, ſi la deſſiccation s'étoit faite dans tous.

(a) On a vu précédemment, que ces eaux en ſubiſſant le degré bouillant, perdent ce principe en moins de demi-heure.

Vers midi, l'eau devint un peu jaunâtre, & la pellicule fut plus ſenſible.

Sur les huit heures du ſoir, la liqueur étant réduite à environ deux livres, nous verſames l'eau des deux vaiſſeaux dans un ſeul, & le feu continuant au même degré, la pellicule devint aſſez épaiſſe pour oppoſer de la réſiſtance à une paille, avec laquelle nous la fimes tomber au fond. Cette pellicule, qui continua à ſe former juſqu'à ce que toute la liqueur fut réduite à ſept ou huit onces, étoit un tiſſu fort liſſe & demi-tranſparent, d'une belle couleur blanche, tirant un peu ſur le bleu, comme le lait.

Vers minuit, la liqueur étant réduite à trois ou quatre onces au plus, elle prit une couleur orangée, & elle répandit une odeur lixivielle, qui devint plus forte à meſure que la deſſiccation avançoit.

A deux heures du matin, il ne reſtoit preſque plus d'humidité ; l'odeur lixivielle étoit très-forte, & parfaitement reſſemblante à celle que répand la diſſolution d'alkali fixe en ſe deſſéchant.

A une heure après midi, le réſidu étoit tout-à-fait deſſéché.

Nous eſſayames de détacher la matière ; mais y trouvant trop de difficulté, nous couvrimes le vaſe d'un ſimple papier, & après cinq ou ſix heures, le réſidu ayant repris un peu d'humidité, s'enleva facilement ; il peſoit 118 grains, ou un gros 46 grains. Nous l'enfermames dans une bouteille bien bouchée, pour le joindre à ceux que nous allions encore nous procurer ; bien convaincus qu'il n'étoit pas ſuffiſant pour fixer ſolidement nos connoiſſances.

Nous chargeames donc une ſeconde fois, & avec les mêmes précautions, les dix évaporatoires de la même

eau de la Grotte; la liqueur ayant été ſuffiſamment réduite pour être contenue en un ſeul, nous en rechargeames les neuf autres; & en rapprochant ainſi la liqueur, nous parvinmes à en évaporer ſucceſſivement 98 livres & demie, qui ont donné un réſidu de 3 gros 44 grains, ſemblable en tout au premier. Nous ne négligeames pas de répéter dans cette ſeconde évaporation, les expériences avec la lame d'argent & la diſſolution mercurielle, & tout réuſſit comme dans la première.

On mêla ce réſidu avec le précédent, pour être enſuite examiné à loiſir.

Nous fimes une troiſième évaporation de 126 livres de la même eau qui donna un réſidu du poids de 4 gros 60 grains.

Enfin le deſir que nous avions de bien connoître la ſource de la Grotte, que nous regardions comme la principale, comme la mère ſource de Bagnères-de-Luchon, nous fit procéder à une nouvelle évaporation, que nous pouſſames cette fois-ci jusqu'à 244 livres, qui nous donnèrent une once 18 grains de réſidu, & pendant cette longue évaporation, nous obſervames conſtamment les mêmes phénomènes que dans les précédentes.

Les évaporations, dont nous venons de donner le détail, ont été faites à deſſein de nous procurer une ſuffiſante quantité de réſidu, pour pouvoir en bien conſtater la nature; mais quoique nos connoiſſances, à cette époque, ne fuſſent pas fort étendues, il étoit cependant aſſez viſible que la matière de ce réſidu étoit de deux eſpèces; la première, qui ſe criſtalliſoit ou qui s'amaſſoit à la ſurface ſous la forme d'une pellicule, étoit peu ou point ſoluble; l'autre, au contraire, l'étoit éminemment: ces deux propriétés oppoſées nous

donnant un moyen fûr & facile de les féparer, nous y procédames de la manière fuivante.

Nous fimes évaporer au bain-marie, fuivant notre méthode, 121 livres & demie d'eau de la Grotte, & cette quantité ayant été réduite à 6 onces, nous la paffames par le papier Jofeph, mis fur un très-petit entonnoir de verre, pour faire le moins de perte poffible: nous verfames fur les pellicules reftées fur le papier, un peu d'eau diftillée froide pour les édulcorer, & enfuite nous les laiffames fécher.

La liqueur filtrée étoit jaunâtre; remife fur le bain-marie, & évaporée jufqu'à ficcité, elle fournit un réfidu pefant 3 gros 14 grains, d'un jaune obfcur; cette liqueur étant chaude, répandoit une odeur alkaline affez forte.

La matière des pellicules, que nous appellerons quelquefois la *matière infoluble*, pefoit après fa defficcation 61 grains, elle avoit perdu cet air gélatineux ou corné, que nous avions obfervé pendant fa formation; c'étoit une poudre groffière, de couleur grife; fon goût eft nul ou prefque nul: nous l'avons réfervée pour être examinée dans la fuite, ainfi que la partie faline ou foluble.

La quantité des eaux de la Grotte, qui ont été évaporées au bain-marie, eft de 635 livres, le réfidu eft de 2 onces 6 gros 27 grains, ou de 1611 grains, ce qui revient à 2 grains & demi à peu près par livre.

Évaporation de l'eau de la Reine.

L'EAU de cette fource tient le fecond rang parmi celles de Luchon, tant par fon abondance, que par fon degré de chaleur.

Nous avons procédé à l'évaporation de cette eau, avec

avec les mêmes précautions employées à celle de la Grotte, ſans négliger aucune des expériences faites ſur la diſſolution mercurielle & ſur la lame d'argent, leſquelles nous ont préſenté les mêmes phénomènes.

Cent quatre-vingt-douze livres quatre onces de cette eau, évaporées, ont fourni un réſidu qui peſoit 5 gros 1 ſcrupule.

Évaporation des eaux du réſervoir de la Salle.

Nous avons remarqué dans la première partie, qu'il étoit impoſſible de voir cette ſource à ſa ſortie de la terre, ce qui nous avoit contraint à nous ſervir de l'eau du baſſin pour nos expériences.

Nous étions de plus convaincus que par le ſéjour qu'elle y fait, & par le mélange continuel de la nouvelle eau avec l'ancienne, il en réſultoit un commencement de décompoſition ; qu'en conſéquence, la ſubſtance blanche dont nous avons parlé ci-deſſus, & que nous avons prouvé être en grande partie du ſoufre pur, ſe ſépare, ſe noircit, & reſte preſque toujours flottante ; ce qui rend cette eau mal-propre & rebutante. C'eſt de cette même eau dont nous avons fait évaporer 165 livres, qui nous ont donné un réſidu ſec de 7 gros 26 grains ; ce qui prouve que cette eau eſt ſans doute un peu plus chargée de principes terreux que les deux précédentes : il eſt de 3 grains par livre.

Les phénomènes que nous a préſentés cette évaporation ont été un peu différens de ceux que nous avons aperçus dans les précédentes.

1.° La lame d'argent ſe colore à peine, même pendant les premiers inſtans de l'évaporation, elle ceſſe enſuite abſolument de ſe colorer.

2.° Il en eft de même avec la diffolution mercurielle.

3.° Cette eau, en fe concentrant par l'évaporation, devient blanchâtre, & la pellicule qui fe forme à fa fuperficie, n'a pas, ainfi que celle des deux fources précédentes, l'air gélatineux & corné.

Mais peut-on ftatuer quelque chofe d'exact d'après des expériences faites fur une eau qu'on ne puife pas à fa fource, fur une eau qui féjourne dans un baffin ou réfervoir dont la voûte & les murs font faits de pierre, dont la plus grande partie font d'un fchitt fur lequel l'eau peut agir, & de mortier, dans la compofition duquel il eft entré de la chaux par furabondance, fuivant la coutume du pays; non fans doute! Auffi fumes-nous tentés de ne les point foumettre à l'évaporation; mais comme cette eau eft tellement en vogue que les trois baignoires du propriétaire font à peine fuffifantes pour l'ufage des perfonnes qui y ont confiance; nous crumes devoir en continuer l'examen & le porter auffi loin que celui des autres fources.

Évaporation des eaux de la nouvelle fource.

C'ÉTOIT pour avoir l'eau du réfervoir de la Salle fans mélange, que nous nous étions déterminés à faire la fouille dont nous avons parlé; quoiqu'elle n'ait pas été pouffée à fa perfection, on étoit cependant parvenu à réunir différens filets; & pour peu que l'on veuille continuer ce travail & achever le déblai des pierres & des terres, on verra fortir cette fontaine du rocher, comme celle de la Grotte & celle de la Reine. En attendant, on eft du moins affuré de l'avoir pure & fans mélange; ce qui eft le point effentiel & le plus important pour ceux qui en font ufage, & ce qui remédie aux inconvéniens du réfervoir.

L'eau de la nouvelle fource que quelques habitans appellent la *fource des Romains*, a toutes les propriétés des eaux de la Grotte & de la Reine ; elle a une forte odeur de foie de foufre, elle noircit en très-peu de temps les pièces d'argent, elle précipite la diffolution du mercure en brun très-foncé, comme nous l'avons déjà remarqué.

Nous en avons fait évaporer 112 livres, fuivant la méthode indiquée ci-deffus ; ce qui nous a produit un réfidu très-fec du poids de 4 gros & 10 grains.

Nous avons effayé l'effet que ces eaux produifoient fur la lame d'argent pendant le temps de l'évaporation, elle n'a ceffé de prendre la couleur noire qu'après les deux premières heures de cette évaporation, & dans le même efpace de temps, la diffolution du mercure fut précipitée en blanc-jaunâtre.

Les pellicules blanches, liffes &, pour ainfi dire, cornées, fe font auffi manifeftées ; & lorfque la liqueur a été encore plus rapprochée, elle a répandu l'odeur lixivielle ; enfin tous les phénomènes qui fe font préfentés lors de l'évaporation des eaux de la Grotte & de la Reine, fe font exactement répétés dans celle-ci.

Évaporation des eaux de la fource froide.

COMME les degrés de chaleur des eaux de la Grotte & de la Reine, ne permettent pas de les employer en bain à la fortie de leurs fources, & qu'il faut les laiffer féjourner dans les baignoires, pour les réduire au point de température convenable, ce qui demande beaucoup de temps ; on a imaginé d'en accélérer le refroidiffement en y mêlant des eaux de la fource dite la *froide* & de la fource blanche, qui ne font autre chofe qu'un mélange

plus ou moins inégal des eaux de la Reine avec celles d'une fource véritablement froide.

Cette dernière fource nous parut conféquemment mériter un examen particulier.

Elle eft au 17.^{me} ou 18.^{me} & quelquefois au 19.^{me} degré de chaleur du thermomètre de Reaumur, & cette variété provient de ce que la fource blanche s'y mêle plus ou moins inégalement à fa fortie de la terre.

La diffolution de mercure s'y précipite moins abondamment que dans les autres fources, & le précipité eft jaunâtre.

Cette eau n'a que très-légèrement l'odeur & le goût de foie de foufre, & quand on en boit, après avoir goûté les autres, elle paroît par comparaifon infipide & inodore.

Nous en avons fait évaporer, jufqu'à ficcité, 40 livres 8 onces, qui ont fourni un réfidu de 42 grains.

Vers la fin de l'évaporation, il s'eft formé à la fuperficie une pellicule blanche affez mince, qui tomboit au fond dès qu'on l'agitoit; cette pellicule n'avoit pas l'afpect gélatineux qui caractérifoit les autres.

ÉTAT comparatif des eaux évaporés & de leurs réfidus.

	Onces.	Gros.	Grains.
Six cents trente-cinq livres d'eau de la Grotte ou Étuve, nous ont donné de réfidu	2.	6.	27.
Cent quatre-vingt-douze livres quatre onces de celle de la Reine, nous ont donné	//	5.	24.
Cent foixante-cinq livres de celle de la Salle.	//	7.	26.
Cent douze livres de celle de la nouvelle fource. . . .	//	4.	10.
Quarante livres huit onces de celle de la fource froide	//	//	42.

On voit par ce tableau, que chaque livre d'eau de

la Grotte ou Étuve contient à peu près 2 grains & demi de réſidu :

Que chaque livre d'eau de la Reine, en contient deux grains :

Que chaque livre d'eau du réſervoir de la Salle, en contient trois grains, & que la même quantité de celles de la nouvelle ſource n'en contient que 2 grains & demi :

Enfin qu'une livre de l'eau dite la *froide* en contient à peu près un grain.

ÉVAPORATION DES EAUX DE LUCHON *précipitées par la diſſolution mercurielle.*

AYANT combiné la diſſolution du mercure avec une très-grande quantité d'eau des différentes ſources, pour en obtenir un précipité, nous jugeames qu'il étoit également important de faire évaporer l'eau ainſi précipitée, pour découvrir le changement qu'elle avoit ſouffert dans cette opération, & ce qu'étoit devenu l'acide nitreux. En conſéquence, nous fimes évaporer 18 livres de chacune des eaux de Luchon, précipitées avec une quantité ſuffiſante de diſſolution mercurielle, & parfaitement clarifiées par le repos.

Le bain-marie & les évaporatoires étoient à peine échauffés, que la liqueur ſe troubla, & il s'y fit un nouveau précipité, qui augmentoit à proportion de la chaleur ; il tomba enſuite au fond des vaſes, & la liqueur s'éclaircit.

Pour peu qu'on ſoit au fait de la Chimie pratique, on n'eſt point étonné de ce phénomène, qui arrive toutes les fois qu'on met ſur le feu une liqueur précipitée à froid, quelque ſoin qu'on ait pris pour la filtrer

& pour la clarifier : le degré de chaleur, qu'on lui fait subir, unit plus intimement le corps précipitant à celui qui avoit été exposé à son action, ce qui achève la décomposition ou précipitation.

Nous avons séparé ces nouveaux précipités, qui étoient d'un gris foncé, en versant par inclination l'eau surnageante, & nous avons continué l'évaporation jusqu'à siccité ; le résidu desséché de chacune des eaux étoit gris cendré ; nous les mimes séparément dans de petites bouteilles.

Celui de la Grotte pesoit	24	grains.
Celui de la Reine	$21 \frac{1}{2}$	
Celui du réservoir de la Salle	$25 \frac{3}{4}$	
Celui de la nouvelle source	21	

Il faut remarquer que dans ces évaporations, il ne s'est point formé de pellicules, & la raison en est toute simple ; c'est que les acides quelconques, qui constituent les sels contenus dans ces eaux, se sont unis au mercure, & l'acide nitreux, qui tenoit celui-ci en dissolution, étant devenu libre, s'est attaché à leur base ; double action qui a précipité la matière pelliculaire.

Le détail, dans lequel nous sommes entrés en rendant compte des évaporations, étoit nécessaire, & même indispensable, pour justifier la sûreté de notre travail & l'exactitude de nos expériences ; il ne paroîtra minucieux qu'à ceux qui ne cherchent que des résultats, sans s'embarrasser si les moyens employés pour se les procurer, sont vrais & suffisans ; mais il sera vu d'un autre coup d'œil par les personnes qui ont un goût décidé pour la Chimie.

ANALYSE DES EAUX DE LUCHON.

TROISIÈME PARTIE.

Contenant l'examen des produits fixes des opérations précédentes, l'explication des précipitations, & de la blancheur que les eaux contractent dans les baignoires, &c.

Examen du résidu de la première évaporation des eaux de la Grotte.

LE premier résidu que nous avons soumis à l'examen, pesoit 5 gros 18 grains; nous l'avions obtenu par l'évaporation de 143 livres 8 onces d'eau de la Grotte; il avoit conservé la même couleur grise que nous lui avions observée au moment de sa dessication.

Exposé pendant trois jours à l'air libre, il s'est humecté; & quoique le temps fut fort sec, son poids s'est trouvé augmenté de six grains; ce qui confirme la remarque que nous avons déjà faite, que cette matière étoit susceptible d'attirer l'humidité de l'air. Nous aurons encore par la suite occasion de le faire observer. I.re Expérience.

Nous avons mis ce résidu dans un évaporatoire de verre, & nous avons versé dessus six onces d'eau distillée presque bouillante; la liqueur s'est colorée en jaune II.e Expérience.

foncé, & il s'eſt amaſſé dans le fond du vaſe une matière griſâtre, qui, malgré les fréquentes agitations que nous lui avons données, a conſervé la forme qu'avoient les pellicules lors de leur formation pendant l'évaporation des eaux.

La liqueur éclaircie par le repos, a été décantée de deſſus la partie inſoluble, ſur laquelle on a verſé de nouveau deux onces d'eau diſtillée; ce qui a été répété juſqu'à ce que toute la matière ſaline ait été enlevée, & la partie inſoluble parfaitement édulcorée.

Toutes ces lotions ayant été confondues & filtrées, nous les avons fait évaporer au bain de ſable, pour obtenir, par la voie de la criſtalliſation, les ſels qu'elles tenoient en diſſolution. La portion qui ne s'eſt pas diſ-ſoute, a été ſéchée avec la plus grande précaution; elle peſoit alors un gros & 10 grains. Nous l'avons conſervé pour en faire plus particulièrement l'examen.

Lorſque la liqueur miſe à évaporer, fut réduite à quatre onces, il ſe forma à ſa ſuperficie une pellicule légère, dûe à une petite quantité de la matière inſoluble qui accompagne les réſidus.

Cette pellicule, qui a ceſſé de ſe former lorſque la liqueur a été réduite à deux onces, en a été ſéparée par la décantation; elle pouvoit être évaluée à trois grains tout au plus.

Les deux onces de liqueur laiſſées en repos juſqu'au lendemain matin, n'ont pas donné de criſtaux, ce qui nous obligea à la concentrer encore davantage; il ſe forma alors à ſa ſurface une croûte ſaline, de couleur rouſſe, qui fit préſumer qu'elle devoit être au point de la criſtalliſation; c'eſt pourquoi elle fut retirée du fourneau,

&

& laissée en repos jusqu'au lendemain matin. Alors on aperçut dans le fond quelques cristaux cubiques assez bien caractérisés ; un de ces cristaux mis sur un charbon ardent, a décrépité ; un autre mis dans l'acide vitriolique, s'y est dissous avec effervescence, & l'odeur d'acide marin s'est aussitôt manifestée.

La croûte saline, soumise aux mêmes épreuves, a donné les mêmes phénomènes, ce qui prouve que c'est du vrai sel marin ; mais un sel marin mouillé par quelques substances qui lui sont étrangères. La liqueur étoit d'ailleurs d'une couleur rousse obscure, & avoit une forte odeur lixivielle : remise sur le feu, la croûte saline continua à se former ; mais malgré les précautions les plus exactes, nous ne pumes obtenir de cristallisation régulière ; ce qui nous détermina à la faire dessécher d'abord à un feu lent, qui fut augmenté peu à peu jusqu'au degré capable de décomposer les végétaux ; alors la masse saline exhala une odeur empyreumatique très-forte, & sa couleur, qui étoit rousse obscure, devint presque noire.

La calcination poussée jusqu'au point requis pour détruire toute matière grasse, le résidu salin pesoit trois gros soixante grains ; il ne donna aucune couleur à l'eau distillée, dans laquelle on le fit dissoudre ; cette eau étoit au contraire claire & limpide ; & il resta sur le filtre à peu près un grain de matière noire & charbonneuse, qui adhéroit tellement au papier, qu'il fut impossible, pour cette fois, d'en bien constater la nature.

La nouvelle dissolution évaporée, & suffisamment rapprochée, fut mise au frais jusqu'au lendemain ; & alors on put distinguer dans le fond du vase vingt-cinq ou trente cristaux très-blancs & bien caractérisés, du

poids de quatorze grains : c'étoit de petits cubes de ſel marin.

La liqueur reſtante, miſe de nouveau ſur le bain de ſable chaud, il s'eſt formé à ſa ſuperficie des criſtaux de ſel marin, qui avoient la figure d'une petite pyramide creuſe & renverſée (on ſait que c'eſt le caractère diſtinctif de ce ſel) ; & à meſure que ces petites pyramides ſe formoient, elles étoient précipitées avec une paille au fond du vaſe, qui fut retiré du ſable dès qu'elles ceſsèrent. On décanta alors la liqueur de deſſus ce ſel marin, qui, bien égouté, peſoit un gros 15 grains.

Cette liqueur décantée a fourni, par le repos, un gros & 38 grains de ſel de Glauber, bien criſtalliſé ; enfin, après une ſeconde & légère évaporation, elle a encore donné une criſtalliſation du même ſel, du poids de 29 grains.

Il reſtoit à peu près 2 gros de liqueur qui fut placée aſſez près du fourneau pour en accélérer l'évaporation ſpontanée ; en moins de quinze heures la matière s'eſt coagulée ſous une forme de ſel peu caractériſé ; ſon goût étoit alkalin, & reſſembloit parfaitement à celui de l'alkali minéral ou *natrum :* cette petite maſſe ſaline, qui contenoit beaucoup d'eau de criſtalliſation, peſoit un gros 17 grains.

Pour nous aſſurer de la nature de cette matière, qui fait une forte efferveſcence avec les acides, nous l'avons fait diſſoudre dans une once d'eau diſtillée, & nous l'avons ſaturée avec une ſuffiſante quantité d'acide vitriolique très-foible ; nous n'avons pas filtré cette liqueur, quoiqu'elle fut un peu louche, pour éviter les pertes qui ſont toujours très-ſenſibles, lorſqu'on travaille ſur

de si petites quantités : évaporée suivant l'art, il s'est formé, au fond du vase, une belle cristallisation de sel de Glauber, qui pesoit 32 grains.

La liqueur laissée à l'évaporaiion spontanée, a encore donné 18 grains de cristaux de même sel bien figurés ; enfin le reste, qui étoit à peine d'un gros, a achevé de se convertir en une masse informe, dont le goût est absolument le même que celui du sel de Glauber : son poids étoit de 12 grains.

On voit par ce premier examen, que 5 gros 17 grains de résidu produit par l'évaporation de 143 livres 8 onces d'eau de la Grotte, ou Étuve, contiennent

1 gros 29 grains de sel marin.
1 gros 67 grains de sel de Glauber.
60 grains environ d'alkali minéral, considéré sous une forme sèche.
1 gros 15 grains de matière insoluble.

Et qu'outre ces substances salines & terreuses, il y a une petite portion de matière grasse, qui s'est détruite dans la calcination à laquelle le résidu a été soumis. Il paroît que cette matière, que nous ne connoissons pas encore, est combinée avec le *natrum*, & que c'est de cette combinaison que naît la difficulté d'obtenir des cristaux bien caractérisés, si préalablement elle n'est exposée à un degré de feu capable de la détruire.

EXAMEN d'un second résidu des Eaux de la Grotte.

POUR mieux établir encore la nature des sels contenus dans les eaux de cette source, nous avons répété le procédé précédent sur une once 18 grains d'un résidu produit de 244 livres d'eau de cette fontaine, qui,

exposé à l'air pendant quatre jours, attira l'humidité & augmenta de 28 grains.

La partie insoluble ou la matière des pellicules, ayant été séparée par la dissolution de la partie saline, édulcorée & séchée, pesoit 2 gros & 43 grains.

L'eau dans laquelle étoit dissoute la partie saline, étoit d'un jaune foncé; évaporée au point requis, elle a donné un gros 4 grains de sel marin, & par une seconde & une troisième cristallisation, 3 gros 20 grains de sel de Glauber mélangé de quelques cristaux de sel marin. La couleur de ces sels, qui tiroit sur le roux, annonçoit qu'ils n'étoient point purs; ils étoient mouillés par l'alkali minéral, & colorés par la matière grasse.

Enfin le reste de la matière, dissoute dans la liqueur, refusant de prendre une forme régulière, nous avons pris le parti de la faire dessécher à une très-lente chaleur, pour éviter de brûler la partie colorante.

La forte odeur lixivielle que répandoit cette liqueur en s'évaporant, & sa couleur qui étoit brune, annonçoient que c'étoit principalement à cette portion, qu'adhéroit la matière colorante & inflammable que nous regardions toujours comme un obstacle à une cristallisation parfaite.

Cette dernière partie de notre résidu salin étant desséchée, pesoit 3 gros & 2 grains.

Nous en fimes trois portions.

La première fut mise en digestion dans l'esprit-de-vin rectifié; ce menstrue ne se colora point, il se chargea à la vérité, de 12 à 15 grains de sel marin très-blanc, qu'il fut facile d'obtenir par la cristallisation, mais il ne parut point avoir attaqué la matière colorante, qui resta constamment attachée à la partie alkaline.

La feconde dragme ayant été rediffoute dans de l'eau diftillée, fut fur le champ faturée avec une fuffifante quantité d'acide vitriolique; l'effervefcence fut très-vive, l'odeur lixivielle ne fe fit plus fentir, la couleur rouffe-obfcure difparut au point que la liqueur filtrée étoit claire & limpide comme l'eau ordinaire; elle donna, par la criftallifation, 67 grains de fel de Glauber très-régulier & très-blanc, & environ 15 grains de fel marin.

La troifième dragme ayant été laiffée à l'air libre pendant deux jours, attira affez d'humidité pour pefer 7 grains de plus, ce qui nous détermina à l'expofer à une lente chaleur pour la faire defl écher de nouveau; mife fur le champ, à l'aide d'un tube, dans une petite retorte de verre, placée dans un bain de fable, que nous échauffames au degré capable de décompofer les végétaux, il paffa dans le récipient deux ou trois gouttes d'eau; le feu ayant été fuffifamment continué; les vaiffeaux refroidis, & le récipient déluté, il s'en exhaloit une forte odeur empyreumatique, qui reffembloit à celle que donne les bitumes lorfqu'on les foumet à la diftillation. Le bec de la cornue avoit la même odeur; & nous aperçumes dans le col, une petite goutte d'une liqueur jaunâtre, qui, enlevée avec une plume aiguifée, nous donna des fignes non équivoques de fa parfaite reffemblance avec les huiles bitumineufes; quoique ce ne fut, pour ainfi dire, qu'un atome d'huile retiré d'une dragme de notre réfidu, on peut cependant affurer que cette petite quantité fuffit pour démontrer l'exiftence d'une matière graffe ou bitumineufe, diffoute, à l'aide des fels, dans les eaux de Luchon.

La matière reftée dans la cornue, étoit devenue d'un brun foncé de rouffe qu'elle étoit auparavant; elle ne

pefoit plus que 68 grains; elle répandoit une odeur empyreumatique, & fon goût étoit alkalin; elle n'étoit plus fufceptible d'attirer l'humidité de l'air, ce dont nous nous affurames, en l'expofant pendant quatre jours à l'air libre, dans un vafe découvert, fans qu'elle ait augmenté de poids.

La matière graffe étoit brûlée, l'aggrégation de fes parties étoit détruite; ce qui nous détermina à la faire digérer dans 2 onces d'efprit-de-vin, pour effayer fi ce menftrue n'en extrairoit pas quelque chofe de colorant, & pour tâcher en même temps de féparer le fel marin d'avec le natrum ou alkali minéral.

L'efprit de vin ne s'eft point coloré, mais il a diffous 15 grains de fel marin, qui, par la régularité de fes criftaux, & par fa blancheur, annonçoit le dernier degré de pureté.

Le refte de la matière, qui ne pefoit plus que 48 grains, mis dans une once & demie d'eau diftillée, ne s'y eft pas entièrement diffous; on voyoit nager dans la liqueur une pouffière noire, qui ayant gagné le fond, put en être féparée par décantation; & la petite quantité de cette pouffière noire ayant été lavée & defféchée, a donné des preuves certaines de fa reffemblance avec les charbons de bitumes. C'étoit une poudre luifante, qui, malgré les lavages, avoit confervé l'odeur empyreumatique, & qui jetée fur du nitre en fufion, le faifoit détonner.

La diffolution de ces 48 grains de matière faline, ayant été faturée avec une fuffifante quantité d'efprit de fel, fe convertit en entier en pur fel marin, parmi lequel on difcernoit à peine deux ou trois petits criftaux de fel de Glauber, échappés aux premières criftallifations.

En raffemblant les divers produits d'une once 18

grains de réſidu, retiré de 244 livres d'eau de la Grotte, nous avons trouvé qu'il contenoit :

	gros	grains.
1.° Matière inſoluble.....................	2.	43
2.° Sel marin..............................	2.	35
3.° Sel de Glauber.........................	3.	47
4.° Alkali minéral conſidéré ſous une forme sèche..	1.	3
	gros 9.	grains. 56

L'augmentation de poids eſt dûe à l'eau que prend le ſel de Glauber en ſe criſtalliſant; elle ſeroit même plus conſidérable, s'il étoit poſſible d'éviter les pertes inévitables dans ces ſortes d'opérations.

Nous ne faiſons pas entrer dans ce calcul la portion de matière bitumineuſe; elle ſe trouve en trop petite quantité dans notre réſidu.

EXAMEN d'un troiſième réſidu des Eaux de la Grotte.

DANS l'examen que nous avons fait des deux premiers réſidus des eaux de la Grotte, & dont nous venons de donner le détail, notre principal but a été de bien conſtater la quantité & la nature des ſels qui y étoient contenus. Nous allons actuellement rendre compte des expériences faites ſur un réſidu des mêmes eaux, dans la vue d'y prouver de plus en plus l'exiſtence d'une matière graſſe.

Ce réſidu peſoit 4 gros 60 grains; il étoit le produit de l'évaporation de 126 livres d'eau. Expoſé à l'air libre, il avoit repris 14 grains d'humidité.

Avant de procéder à la diſtillation projetée, il nous parut qu'il étoit eſſentiel de ſéparer de ce réſidu la matière pelliculaire qu'il contenoit, pour deux raiſons;

1.° parce qu'il auroit été impoffible de retirer après l'opération la partie charbonneufe qui s'y feroit trouvée mêlée ; 2.° nous craignions que ce réfidu ne contint de ces petites pouffières, dont l'atmofphère eft remplie, & qu'on ne peut empêcher de tomber dans les évapo-ratoires, quelques précautions que l'on prenne. Ces petites pouffières étant combuftibles, auroient pu nous induire en erreur, en communiquant à la diftillation une odeur empyreumatique, que nous aurions attribuée fauffement à notre réfidu.

Pour éviter ces deux inconvéniens, nous primes le parti de verfer fur le réfidu fix onces d'eau diftillée. Cette première lotion s'eft colorée en roux très-foncé ; une feconde, faite avec deux onces de pareille eau, s'eft colorée plus foiblement; la troifième l'étoit à peine ; enfin la quatrième ne l'étoit plus. Nous avons mêlé ces différentes diffolutions, & nous avons féparé par le filtre la matière des pellicules, qui, bien édulcorée & féchée, pefoit un gros 18 grains.

La liqueur qui contenoit la partie foluble, mife en évaporation fur un bain de fable médiocrement chauffé, y a été defféchée très-lentement, fur-tout vers la fin, pour ne point courir les rifques de décompofer la matière graffe.

Ce réfidu falin defféché, avoit une couleur brunâtre ; étant chaud il répandoit une odeur forte, affez reffem-blante à celle qu'exhale l'alkali de Tachenius; fon poids étoit de 3 gros 24 grains.

Nous le mimes fur le champ dans une petite retorte, que nous plaçames dans un bain de fable convenable ; le récipient adapté, & le feu appliqué, il paffa d'abord un peu de flegme, & bientôt après on fentit une forte odeur

odeur empyreumatique. Il étoit tombé dans le récipient quelques gouttes d'eau très-claire, auxquelles il en a fuccédé d'autres d'une couleur blanche & laiteufe; & il parut que quelque chofe s'étoit attaché à la partie fupérieure de la cornue.

La diftillation finie, on fupprima le feu; on laiffa refroidir l'appareil, & enfuite on déluta les vaiffeaux. Le récipient exhaloit une forte odeur empyreumatique; il s'étoit raffemblé dans fon fond, une petite portion d'eau laiteufe qui pefoit un fcrupule, & qui avoit laiffé une marque blanche de fix lignes de diamètre au plus. Nous examinames une goutte de cette eau qui s'étoit arrêtée au bec de la retorte; fon odeur étoit très-empyreumatique, & fon goût abfolument femblable à ces liqueurs retirées par la diftillation des bitumes, auxquelles on a donné affez improprement le nom d'*efprit*.

Le col de la retorte ayant été caffé dans fa longueur, on put voir une fublimation pulvérulente de couleur olive, du poids d'un grain ou à peu près, dont une parcelle, mife fur la langue, y laiffoit le goût défagréable d'empyreume; une autre portion, mife fur un charbon ardent, s'alluma, brûla lentement, répandit l'odeur acide fulfureufe: c'étoit du vrai foufre.

Ce foufre provient-il de nos eaux, & exiftoit-il comme tel dans le réfidu, ou s'eft-il formé pendant la diftillation? Il y avoit, en effet, tous les matériaux néceffaires à fa compofition, du fel de Glauber & de la matière contenant du phlogiftique; mais il n'eft guère poffible que le feu employé à cette diftillation, ait pu être fuffifant pour faire la combinaifon du phlogiftique avec l'acide vitriolique uni dans le fel de Glauber à l'alkali minéral, puifque notre appareil n'étoit placé que dans un bain de fable.

Quoi qu'il en ſoit, l'exiſtence de ce ſoufre eſt prouvée; & ſi nous l'avons fait, il en réſulte qu'il y a dans nos eaux une matière propre à devenir charbon, car c'eſt dans cet état que l'acide vitriolique trouve l'inſtant de ſe combiner avec le principe de l'inflammation; ſi au contraire ce ſoufre vient originairement de nos eaux, c'eſt une nouvelle preuve de ſon exiſtence, ajoutée aux premières, puiſqu'enfin il en eſt échappé quelques atomes à la décompoſition pendant de longues évaporations faites à l'air libre.

La matière ſaline retirée, peſoit 2 gros 66 grains, elle avoit, par conſéquent, perdu 30 grains; ſa couleur étoit d'un brun preſque noir. Pour ſavoir ſi la calcination n'avoit pas détruit la propriété qu'avoit ce réſidu d'attirer aſſez promptement l'humidité de l'air, nous le mimes dans un vaſe de verre, exactement peſé & couvert d'un papier percé de trous d'épingles: nous le laiſſames dans cet état pendant ſix ſemaines ſur une planche du laboratoire, mais nous n'y aperçumes aucune augmentation de poids par les vérifications journalières que nous en fimes, & que nous répétames encore plus ſcrupuleuſement au bout des ſix ſemaines, d'où on peut conclure que ce réſidu avoit perdu, par la calcination, la propriété de s'humecter à l'air libre.

Ce n'eſt certainement pas à l'alkali minéral, encore moins au ſel de Glauber, qu'eſt dûe l'attraction de l'humidité obſervée dans ce réſidu avant la calcination; on pourroit peut-être l'attribuer au ſel marin, mais tous les Chimiſtes ont reconnu que ce dernier ſel ne s'humecte qu'autant qu'il eſt mélangé de ſel à baſe terreuſe, ce qui eſt ordinaire à celui qui nous vient de la mer & des ſalines; & que quand par une ſaturation exacte, faite avec l'alkali minéral, on parvient à en ſéparer

totalement la bafe calcaire, on le conferve facilement fans crainte de *deliquium.*

Or il n'y a dans nos réfidus, nul fel à bafe terreufe, & il ne peut y en avoir, puifque l'alkali minéral y eft furabondant ; la propriété d'attirer l'humidité ne peut donc avoir d'autre caufe que la combinaifon de la partie bitumineufe avec l'alkali minéral, puifqu'après fa deftruction le réfidu la perd totalement.

Lorfque par une expérience de fix femaines, il fut conftaté que le réfidu calciné n'attiroit plus l'humidité de l'atmofphère, nous procédames à la féparation des divers fels, & nous primes fur-tout les précautions néceffaires pour retirer la portion de charbon que nous favions y être mêlée, & qui faifoit l'objet principal de notre travail. En conféquence, nous fimes diffoudre le réfidu calciné, dans de l'eau diftillée, & la liqueur s'étant par le feul repos clarifiée, nous la décantames de deffus une poudre noire qui occupoit le fond du vafe; nous verfames à plufieurs reprifes de nouvelle eau fur cette poudre jufqu'à parfaite édulcoration, & après avoir recouvert d'un fimple papier, le vafe qui la contenoit, nous le mimes dans un lieu chaud jufqu'à defficcation entière.

Cette poudre pefoit un grain, dont à peu près la moitié pouvoit être de la matière pelliculaire entraînée ou diffoute, fi l'on veut, par la partie faline. Elle étoit noire & luifante ; elle avoit confervé un peu de fon odeur empyreumatique.

Une petite portion jetée fur du nitre en fufion, le fit détonner auffi vivement, que l'auroit pu faire la même quantité de charbon ordinaire, ou de charbon d'un bitume quelconque.

Quant à la matière faline contenue dans la liqueur,

nous la fimes évaporer avec les précautions ordinaires, précédemment détaillées, & nous en obtinmes les ſels marin, de Glauber, l'alkali minéral, à peu près aux mêmes quantités & proportions que ci-devant. Il faut ſeulement obſerver que par la deſtruction de la matière graſſe, la diſſolution ſaline avoit perdu ſa couleur rouſſe, qu'elle étoit devenue très-limpide, & qu'en conſéquence les ſels étoient dans un état de pureté, qu'on ne peut ſe promettre avant la calcination.

EXAMEN du quatrième réſidu des Eaux de la Grotte.

IL nous reſtoit un quatrième réſidu des eaux de la Grotte, tiré de 192 livres d'eau, & dont nous avions ſéparé pendant l'évaporation primitive, la partie ſaline d'avec la matière pelliculaire. Celle-ci peſoit 61 grains; l'autre 3 gros 14 grains.

Sans entrer dans le détail des opérations auxquelles nous avons ſoumis la partie ſaline, il ſuffit de dire que nous en avons retiré les ſels marin, de Glauber, & *natrum;* enfin, qu'en l'expoſant au degré de feu ſupérieur à l'eau bouillante, elle a donné des ſignes certains de ſa combinaiſon avec une partie graſſe, ſans qu'il ſe ſoit élevé de ſoufre dans le col de la retorte.

EXAMEN du réſidu de la ſource de la Reine.

LE réſidu de 192 livres d'eau de la Reine, qui, bien ſéché, peſoit 5 gros & 24 grains; expoſé à l'air libre, le temps étant humide, eſt augmenté du poids de 48 grains.

Ce réſidu a été examiné, & traité ſuivant notre méthode; & après en avoir ſéparé la matière inſoluble ou pelliculaire, qui peſoit 1 gros 36 grains, nous avons fait évaporer la diſſolution de la partie ſaline. Mais comme

nous avions reconnu qu'il étoit impossible d'avoir des criſtaux bien diſtincts, ſans une calcination préalable de la matière graſſe qu'elle contient, nous avons cru devoir la ſoumettre à cette opération, qui rend la criſtalliſation plus facile, & les ſels très-purs.

La liqueur qui tenoit les ſels en diſſolution, étoit d'une couleur jaune orangée, elle eſt inſenſiblement devenue plus foncée par l'évaporation ; enfin réduite à trois onces, elle étoit auſſi colorée qu'une diſſolution d'alkali fixe, chargée de matière graſſe.

L'évaporation pouſſée juſqu'à la deſſiccation, le réſidu ſalin répandit une forte odeur alkaline, mêlée d'un peu d'empyreume ; ce qui annonçoit que le feu commençoit à décompoſer la matière combuſtible. Retiré du ſable, il peſoit 3 gros 42 grains.

On le mit ſur le champ dans une petite retorte de verre exactement lutée ; cette retorte fut expoſée au feu nu. Il paſſa dans le récipient quelques gouttes de flegme empyreumatique, qui avoit une couleur laiteuſe ; mais il ne s'y fit aucune ſublimation.

La matière reſtée dans la retorte étoit devenue noire, & avoit perdu 21 grains de ſon poids ; on la fit diſſoudre dans l'eau diſtillée, & il s'en ſépara une petite portion de matière charbonneuſe très-noire & très luiſante, qui, jetée ſur du nitre en fuſion, le faiſoit détonner.

Par une première criſtalliſation, nous avons obtenu 3 gros 26 grains de ſel de Glauber.

Par une ſeconde & une troiſième, 25 grains de ſel marin.

Enfin la liqueur réduite à un très-petit volume, & miſe au frais, s'eſt coagulée en une maſſe ſaline, d'un goût alkalin ; deſſéchée au point d'avoir perdu toute

l'eau qu'on fait que prend le *natrum* en se criſtalliſant, elle peſoit un gros.

Elle ne colora point l'eſprit de vin, avec lequel on la mit en digeſtion pendant vingt-quatre heures.

Ce menſtrue, retiré par décantation, filtré, & ſuffiſamment évaporé, fournit 9 grains de ſel marin bien caractériſé; la matière reſtante deſſéchée, ne peſoit plus que 55 grains.

Rediſſoute, & miſe de nouveau à criſtalliſer, il s'en eſt ſéparé 10 grains de ſel de Glauber en quatre ou cinq criſtaux, bien conformés, parmi leſquels on voyoit auſſi quelques cubes de ſel marin.

Le reſte de la liqueur, épuiſée de tous ſels neutres, & deſſéchée, fut ſaturée avec ſuffiſante quantité d'eſprit de ſel; & de cette combinaiſon il réſulta un vrai & pur ſel marin.

On voit par le compte que nous venons de rendre de l'examen du réſidu des eaux de la Reine, qu'elles ne ſont pas eſſentiellement différentes de celles de la Grotte; que le ſel marin, le ſel de Glauber, le *natrum* & la petite portion de matière bitumineuſe, ſont dans l'une & l'autre de ces ſources les principes fixes qui conſtituent leur *minéralité*.

EXAMEN du réſidu de l'Eau de la Salle.

CENT ſoixante-cinq livres d'eau du réſervoir de la Salle, évaporées juſqu'à ſiccité, ont fourni un réſidu ſec de 7 gros & 36 grains, qui, expoſé à l'air, avoit repris 27 grains d'humidité.

On a retiré de ce réſidu, par les moyens déjà employés, un gros 60 grains de matière inſoluble.

La liqueur, qui contenoit les parties ſalines, filtrée & miſe en évaporation au point requis, ne donna aucuns

criftaux bien diftinčts; la couleur étoit d'un brun très-foncé, & fon odeur abfolument femblable à celle que répand une leffive alkaline chaude, préparée à la façon de Tachenius.

Laiffée fur un fable légèrement échauffé, elle s'eft defféchée, & dans cet état, elle pefoit 5 gros 29 grains, qui ont été fur le champ introduits dans une petite retorte de verre placée dans un bain de fable; il a paffé d'abord dans le récipient, une petite quantité de flegme empyreumatique, & enfuite on aperçut dans le col de la cornue quelques ftries blanchâtres.

La matière qui occupoit le fond de la cornue, étoit devenue noirâtre, & il s'étoit élevé des vaiffeaux, une forte odeur femblable à celle des bitumes diftillés.

Deux onces d'eau échauffée prefque au degré bouillant, introduites dans la retorte à deffein d'en retirer la matière par folution, n'ont point emporté ni effacé les ftries qui s'étoient formés dans le col; on voyoit cette eau paffer par-deffus fans les mouiller, preuve très-certaine de leur nature huileufe.

La matière retirée de la cornue, par le moyen de l'eau qui y avoit été introduite, fut mife dans un évaporatoire dans lequel on verfa, à différentes reprifes, une quantité d'eau diftillée, fuffifante pour bien édulcorer une petite portion noire, luifante & infoluble qui étoit un véritable charbon du poids d'un grain.

Quoique filtrée, la liqueur étoit encore brune, & confervoit une odeur empyreumatique, ce qui dénotoit qu'elle n'avoit pas été affez long-temps expofée à l'action du feu.

C'eft pourquoi on acheva de la deffécher en expofant l'évaporation à un feu capable d'achever la calcination; elle perdit par-là fa couleur brune & l'odeur

empyreumatique, elle redevint grife, elle pefoit alors 5 gros & 4 grains. La diffolution qu'on en fit dans de l'eau diftillée, étoit claire & limpide; il reftoit fur le filtre une pouffière noirâtre qui n'avoit pas le luifant du charbon fait dans les vaiffeaux fermés, parce que cette matière charbonneufe avoit paffé, par la calcination à l'air libre, à l'état de cendres.

La liqueur pouffée par une évaporation lente au point de concentration requis, il s'eft formé à fa fuperficie & au fond du vafe, une criftallifation de fel marin bien caractérifé, qui égoûté & féché, pefoit 56 grains; le refte de la liqueur laiffée à l'évaporation infenfible dans une chambre échauffée par un poêle, il s'eft encore formé à la fuperficie, quelques criftaux de fel marin du poids de 19 grains; & au bout de trois jours, il parut que le fond du vaiffeau étoit couvert d'un criftal unique de fel de Glauber, du poids de 49 grains. L'évaporation continuant à fe faire, on en a encore retiré 3 gros 40 grains de fel de Glauber & 8 grains de fel marin: enfin les fels neutres étant épuifés, on a faturé le refte de la liqueur avec l'acide vitriolique, ce qui a produit deux dragmes & quelques grains de beaux criftaux de fel de Glauber, fur lefquels néanmoins on diftinguoit quelques cubes de fel marin.

On voit par cet examen, que l'eau du réfervoir de la Salle contient les mêmes principes que les précédentes, & que le réfidu falin qu'elle a donné, eft femblable à ceux de la Grotte & de la Reine.

EXAMEN du réfidu de l'Eau de la nouvelle Source.

LE réfidu de 112 livres d'eau de la nouvelle fource, pefoit 4 gros & 10 grains; expofé à l'air libre, il avoit, comme les précédens, attiré l'humidité de l'atmofphère.

l'atmofphère. La matière pelliculaire & infoluble, féparée de la partie faline bien édulcorée & féchée, pefoit un gros 8 grains.

Nous effayames en vain de faire criftallifer régulièrement la matière faline ou foluble, nous ne pumes jamais obtenir que des criftaux de couleur rouffe & peu diftincts, ce qui nous détermina à la foumettre à la calcination, pour détruire la partie graffe ou combuftible qu'elle contenoit, & qui s'oppofoit à la criftallifation. Nous fimes conféquemment deffécher de nouveau ce réfidu falin, & nous le mimes dans une petite retorte de verre, pour procéder à fa diftillation au bain de fable.

Il nous fournit, comme les autres, les preuves les moins équivoques de fon union avec une matière graffe ou bitumineufe: la matière faline retirée de la retorte avoit perdu fa couleur rouffe, elle étoit devenue grife; rediffoute dans l'eau diftillée, il en a été féparé par la filtration un vrai charbon qui enflamme le nitre & le fait détonner; évaporée fuivant l'art, elle a fourni, comme les autres, du fel de Glauber, du fel marin & de l'alkali minéral à peu près dans les mêmes proportions.

EXAMEN du réfidu de l'eau de la fource appelée la Froide.

On peut fe rappeler, que dans la defcription que nous avons donnée des différentes fources de Luchon, nous avons fait mention d'une eau appelée *Froide*, par comparaifon aux autres; elle a fa fource dans la petite enceinte où eft celle de la Reine.

Quarante livres 8 onces de cette eau, foumifes à l'évaporation, nous ont donné un réfidu fec, du poids

de 42 livres, qui, lavé dans l'eau diſtillée, a fourni 31 grains de matière inſoluble ; & par l'évaporation de ce qui s'étoit diſſous, 6 à 7 grains de ſel marin bien criſtalliſé, & quelques gouttes d'eau-mère, que l'alkali fixe a troublée, & dont il a précipité une poudre blanche.

L'amertume de ce petit reſte de liqueur, ſa précipitation par l'alkali, font des preuves non équivoques de la nature de ce ſel, qui eſt un vrai ſel marin à baſe terreuſe.

Quant à la matière inſoluble, nous en rendrons compte en ſon lieu ; qu'il ſuffiſe en attendant, d'obſerver que l'eau de cette ſource n'ayant donné que 10 grains ou environ de matière ſaline, ſur 31 grains de matière inſoluble, nous préſente une différence bien remarquable, dans la comparaiſon qu'on voudroit faire de cette ſource avec celles de la Grotte ou de la Reine.

Cette ſource froide n'eſt point ſulfureuſe, elle ne contient point de *natrum ;* elle eſt au contraire chargée d'une petite quantité de ſel à baſe terreuſe ; enfin les matières qu'elle contient ſont en ſi petite quantité, qu'on peut la regarder comme une eau des plus pures.

EXAMEN du réſidu obtenu par l'évaporation des eaux précipitées avec la diſſolution de mercure.

VINGT-QUATRE grains de réſidu de l'évaporation de l'eau de la Grotte, précipitée par une ſuffiſante quantité de diſſolution mercurielle, ſe ſont entièrement diſſous dans une once d'eau diſtillée, & nous ont produit 22 grains de nitre quadrangulaire, qui fuſoit ſur les charbons ardens, s'y conſumoit comme le nitre ordinaire, en y laiſſant ſa baſe alkaline. Malgré la plus ſcrupuleuſe attention, il ne nous a pas été poſſible de diſtinguer aucun autre ſel dans ce réſidu ; nul veſtige de ſel marin, nul

indice de ſel de Glauber : ce nitre étoit parfaitement neutre, & l'alkali minéral n'y ſurabondoit pas.

Le réſidu retiré des eaux de la Reine, de la Salle, & de la nouvelle ſource, précipitées par le mercure, ne nous ont également donné que du nitre quadrangulaire; ce qui prouve démonſtrativement que les ſels qui ſont contenus dans toutes ces eaux, ſont ou de l'alkali minéral, ou qu'ils ont tous cet alkali pour baſe. Nous remettrons à donner l'æthiologie de ces changemens, à la fin des expériences qui nous reſtent à faire ſur les précipités mercuriels.

TABLEAU des principes fixes contenus dans les Eaux de Luchon.

LA première évaporation des eaux de la Grotte ou de l'Étuve, qui a été de 143 livres, a donné un réſidu ſec du poids de 5 gros 18 grains; on en a retiré

1 gros 10 grains de matière inſoluble, — I.er réſidu.
4 gros 6 grains de matière ſaline;

laquelle contenoit

1 gros 67 grains de ſel de Glauber,
1 gros 29 grains de ſel marin,
40 grains de *natrum*, ou alkali minéral.

La ſeconde évaporation de la même eau, a été de 126 livres; elle a fourni 4 gros 60 grains de réſidu ſec, qui a produit — II.e réſidu.

1 gros 18 grains de matière inſoluble,
3 gros 24 grains de matière ſaline;

qui contenoit

1 gros 48 grains de ſel de Glauber,
1 gros 17 grains de ſel marin,
36 grains d'alkali minéral.

III.e réſidu. La troiſième évaporation de la même eau, a été de 244 livres, le réſidu peſoit une once 18 grains; il a fourni

2 gros 43 grains de matière inſoluble,
6 gros 53 grains de matière ſaline;

de laquelle on a retiré

3 gros 47 grains de ſel de Glauber,
2 gros 35 grains de ſel marin,
1 gros 3 grains de *natrum*.

IV.e réſidu. La quatrième évaporation de la même eau, a été de 121 livres; elle a fourni un réſidu ſec de 4 gros 5 grains, qui a produit

61 grains de matière inſoluble,
3 gros 14 grains de matière ſoluble;

de laquelle on a retiré

1 gros 6 grains de ſel de Glauber,
1 gros 30 grains de ſel marin,
69 grains de *natrum*.

Réſidu de la ſource de la Reine. Cent quatre-vingt-douze livres d'eau de la Reine, évaporées, ont produit un réſidu ſec du poids de 5 gros 24 grains; il contenoit

1 gros 36 grains de matière inſoluble,
3 gros 42 grains de matière ſoluble;

de laquelle on a retiré

3 gros 36 grains de sel de Glauber,
64 grains de sel marin,
52 grains de *natrum*.

Cent soixante-cinq livres de l'eau de la Salle, évaporées, ont donné un résidu pesant 7 gros 36 grains, qui contenoit

Résidu de l'eau puisée dans le réservoir de la Salle.

1 gros 60 grains de matière insoluble,
5 gros 29 grains de matière soluble;

de laquelle on a retiré

3 gros 40 grains de sel de Glauber,
1 gros 11 grains de sel marin,
1 gros 6 grains de *natrum*.

Cent douze livres d'eau de la nouvelle source, ont donné un résidu du poids de 4 gros 10 grains, qui contenoit

Résidu de l'eau de la nouvelle source.

1 gros 8 grains de matière iusoluble,
3 gros de matière soluble;

qui a donné

1 gros 37 grains de sel de Glauber,
1 gros 9 grains de sel marin,
40 grains de *natrum*.

Quarante livres 8 onces d'eau de cette source, ont fourni 42 grains de résidu; lequel contenoit

Résidu de la source appelée *froide*.

31 grains de matière insoluble,
7 grains de sel marin,
& environ 3 à 4 grains de sel marin à base terreuse.

EXAMEN de la matière pelliculaire ou insoluble, qui se rassemble à la superficie des eaux de Luchon pendant leur évaporation.

LE premier objet de nos recherches, fut de nous assurer si en effet cette matière étoit absolument insoluble; & pour y parvenir, nous avons successivement employés

L'eau pure,
L'eau chargée d'alkali minéral,
L'eau chargée de foie de soufre,
Et les différentes espèces d'acide:

Nous allons rendre compte du succès de ces différentes expériences.

EXAMEN des pellicules par l'eau distillée.

NOUS avons versé 5 onces d'eau distillée, sur un gros 18 grains de pellicules, fournies par 126 livres d'eau de l'Étuve; & après une digestion de quatre heures sur un bain de sable, légèrement chauffé, nous avons versé l'eau par inclination, pour lui en substituer de nouvelle; ce que nous avons répété jusqu'à trois fois. Toute cette eau, filtrée & évaporée avec soin, nous a fourni environ 6 grains de sel de Glauber, & deux grains de *natrum.*

On peut regarder cette expérience comme une dernière édulcoration de la matière pelliculaire. Pour juger si elle étoit suffisante, nous versâmes sur cette matière 24 onces de nouvelle eau distillée, chauffée jusqu'au degré de l'ébullition. La liqueur retirée par décantation, filtrée & évaporée, laissa au fond du vase un quart de grain au plus de matière légère & pulvérulente. Les pellicules n'avoient rien perdu de leur forme; leur contexture n'étoit point dérangée, elles étoient toujours de

la même couleur & du même poids. Pour compléter cette expérience & nous aſſurer plus poſitivement encore de l'exacte indiſſolubilité des pellicules, nous en ſéparames dix grains de celles qui venoient d'être lavées par les procédés précédens, nous les ſoumimes à de nouvelles lotions répétées pluſieurs fois, & nous employames à cet effet plus de 50 onces d'eau : mais après cette opération, les 10 grains de matière pelliculaire furent encore trouvés dans toute leur intégrité.

EXAMEN des pellicules par l'eau chargée d'alkali minéral.

NOUS employames enſuite ſur les 10 grains de matière pelliculaire une diſſolution de deux dragmes de ſel de ſoude dans 12 onces d'eau diſtillée, nous verſames cette ſolution alkaline filtrée & chauffée ſur les dix grains de pellicules, & après une digeſtion aſſez long-temps continuée, nous retrouvames les dix grains de pellicules, ſans aucune altération, ſoit dans la forme, ſoit dans le poids ; ce qui prouve que cette matière n'eſt pas plus ſoluble dans une eau alkaliſée que dans l'eau pure.

EXAMEN des pellicules par l'eau diſtillée chargée de foie de ſoufre.

LES eaux de Bagnères-de-Luchon contiennent un alkali fixe uni à du ſoufre, ce qui conſtitue le foie de ſoufre ; ce mélange étant reconnu pour un puiſſant diſſolvant, il étoit naturel d'examiner juſqu'à quel point il pouvoit agir ſur la matière pelliculaire.

En conſéquence, nous fimes bouillir pendant pluſieurs heures, une demi-once de ſoufre & deux onces de ſel de

ſoude dans une ſuffiſante quantité d'eau diſtillée; cette opération eſt ce que l'on nomme, dans les laboratoires, *foie de ſoufre* fait par la voie humide.

Une dragme de cette liqueur, mêlée avec 4 onces d'eau diſtillée, lui communiquoit une odeur très-pénétrante, & une portion de ſoufre s'en précipitoit; ce qui nous obligea à la filtrer: nous la verſames enſuite ſur dix grains de pellicules parfaitement lavées, & nous laiſſames ce mélange en digeſtion pendant une heure.

Nous procédames à une ſeconde, à une troiſième & même à une quatrième digeſtion de la même matière, ſans qu'il nous fut poſſible d'apercevoir aucune altération dans les pellicules; cette liqueur chargée de foie de ſoufre n'y fit pas plus d'impreſſion que l'eau pure ou l'eau alkaliſée.

EXAMEN des pellicules par les acides.

POUR ſavoir ſi les acides opéreroient plus d'effet, nous verſames 4 onces de vinaigre diſtillé ſur 10 grains de pellicules précédemment lavées; mais après deux heures de digeſtion, le vinaigre retiré par inclination, ne nous donna aucun ſigne qu'il ſe fût combiné avec une ſubſtance quelconque, & les 10 grains de pellicules n'avoient ſouffert aucune eſpèce de diminution.

La même expérience répétée avec les acides nitreux, marin & vitriolique, n'eut pas plus de ſuccès; nul ſigne d'efferveſcence, nul indice de diſſolution, nulle diminution dans le poids des pellicules, enfin nulle ſorte d'altération dans ces acides. Le ſeul changement remarqué ſur les pellicules, fut la deſtruction de la couleur griſe; elles étoient devenues très-blanches, ſans avoir rien perdu de leur contexture. Toutes ces expériences ont été faites & répétées ſur les pellicules des eaux de toutes les

les fources minérales de Luchon ; ce qui eft une nouvelle preuve de leur identité.

Après nous être bien affuré de l'indiffolubilité de la matière des pellicules, nous jugeames que cette fubftance étoit purement terreufe ; & nous ne nous occupames plus que du foin d'en conftater la nature.

Nous primes conféquemment une dragme des pellicules des eaux de la Salle, déjà parfaitement lavées & édulcorées ; nous la mimes dans une cuiller de fer, & nous l'expofames à un feu capable de la réduire en plâtre, fi elle eut été de nature gypfeufe : mais ce fut en vain ; elle eft reftée conftamment pulvérulente, fans prendre aucune confiftance avec l'eau ; & quand elle fut féchée, elle étoit abfolument femblable à celle qui n'avoit point fubi cette épreuve.

Nous primes enfuite une demi-dragme de pellicules des eaux de la Grotte, également édulcorées ; & par une longue trituration, nous la mêlames avec deux dragmes de nitre. Nous mimes le tout dans une petite retorte de verre lutée, & expofée à feu nu, dans un fourneau convenable ; il paffa dans le récipient des vapeurs nitreufes, qui fe condensèrent en quelques gouttes d'acide très-concentré. La matière reftée dans la cornue, ayant été rediffoute dans une fuffifante quantité d'eau, la demi-dragme des pellicules fut retrouvée intacte, & n'avoit abfolument rien perdu de fon poids.

Le nitre s'étoit en partie alkalifé, & faifoit effervefcence avec les acides ; d'où il faut conclure que la matière des pellicules, employée comme intermède pour la diftillation du nitre, n'a fervi qu'à féparer, qu'à éloigner les parties les unes des autres ; enfin qu'elle n'a été qu'un intermède paffif dans cette opération.

Il réſulte de ces expériences, que la matière pelliculaire ou inſoluble contenue dans les eaux de Luchon, n'eſt ni calcaire, ni gypſeuſe, ni argilleuſe. Pour ſavoir ſi elle n'étoit point vitreſcible, nous eumes recours aux procédés ſuivans.

Nous fimes un mélange de 36 grains de pellicules des eaux de la Grotte, lavées, & d'un gros de *minium ;* nous enfermames le tout dans un creuſet, que nous expoſames à un degré de feu capable de vitrifier ce qui y étoit contenu. Après le refroidiſſement, nous trouvames une maſſe qui avoit éprouvé une belle fuſion; c'étoit un verre jaunâtre, très-dur, bien tranſparent, & qui n'étoit point du tout laiteux. Nous répétames cette expérience avec une pareille quantité de pellicules des eaux de la ſource de la Reine; mais comme nous n'y avions employé qu'un poids égal de *minium,* le verre qui en réſulta, ne fut point ſi tranſparent: nous n'eumes beſoin que d'ajouter à la maſſe vitrifiée, la moitié de ſon poids de *minium,* pour rendre la fuſion plus parfaite, & en obtenir un verre pareil à celui du procédé précédent *(a).*

Quelque dure que fût cette maſſe vitreuſe, la doſe du *minium* y étoit trop conſidérable pour réſiſter à l'action des acides. Nous en mimes 30 grains dans une ſuffiſante quantité d'eſprit de nitre; toute la portion métallique fut promptement diſſoute & il s'en forma un ſel de Saturne nitreux; la partie terreuſe ſe précipita au fond du vaſe, en ſédiment blanc qui, édulcoré

(a) Ces procédés & leurs réſultats, ſont conformes à ceux que M. Pott nous a donnés dans ſa Lythogéognoſie.

& féché, pefoit 10 grains *(b)* ; cette quantité répondoit exactement à celle qui avoit été employée dans les 30 grains de verre foumis à l'action de l'acide nitreux.

Il eft donc démontré que la matière pelliculaire des eaux de Luchon eft une véritable terre vitrefcible ; mais comment concevoir la folubilité d'une pareille terre dans ces mêmes eaux, fur-tout lorfqu'après des expériences réitérées, il eft prouvé que cette terre ne peut être rediffoute, ni dans l'eau pure, ni dans l'eau alkalifée, ni dans l'eau fulfureufe.

Nous n'en fommes pas moins perfuadés que chaque livre d'eau de Luchon prife à fa fource, tient en vraie diffolution, à peu près un demi-grain de cette terre ; la limpidité de cette eau à fa fortie du rocher, ne permet pas d'en douter : la caufe de cette diffolution ne peut être rapportée qu'à la grande divifion de cette même terre, & cette divifion ceffe, lorfque l'eau, réduite par l'évaporation à un certain point, permet aux parties terreufes de fe rapprocher & de s'unir les unes aux autres, pour former, fuivant les loix de la criftallifation, une pellicule à la furface de la liqueur. Il eft difficile de ramener par l'art, une pareille matière à fon premier degré de divifion, mais fi quelque chofe pouvoit l'opérer, ce feroit, fans contredit, une trituration ou une digeftion très-long-temps continuée avec de l'eau diftillée ; nous avons employé avec fuccès ce dernier moyen, & quatre livres de cette eau digérée pendant trois femaines fur 2 gros

---

(b) Une chofe digne de remarque, c'eft que cette matière qui avoit été fondue & vitrifiée, à l'aide du *minium*, n'étoit pas fous une forme de poudre fine ; lorfqu'on agitoit la liqueur qui la couvroit, elle s'élevoit facilement & y nageoit affez long-temps : c'étoit de petites écailles blanches & éclatantes qui avoient affez de reffemblance avec les petits criftaux de fel fédatif.

& demi de pellicules de la Grotte bien édulcorées, en ont diſſous 3 grains & demi, ce qui prouve que, quoique nous ayons appelé cette matière *inſoluble*, elle ne l'eſt cependant pas abſolument; & qu'il ſeroit poſſible de la diſſoudre totalement, en la ramenant à ſon premier degré de diviſion, par des triturations ou des digeſtions continuées, ce qui eſt ſans doute très-difficile à exécuter.

EXAMEN du réſidu inſoluble des Eaux de la ſource froide.

QUARANTE livres & demie d'eau de cette ſource ont fourni, par l'évaporation, un réſidu du poids de 42 grains, dont il a été retiré, par le lavage, 31 grains de matière inſoluble, ſur laquelle il a été verſé quelques gouttes d'acide nitreux, étendu dans une once & demie d'eau diſtillée, qui y excitèrent une effervefcence ſenſible: l'acide ſe ſatura & forma du nitre à baſe terreuſe; la portion qui réſiſta à l'acide de nitre, ſe trouva réduite à 19 grains qui, mêlés avec le double de *minium*, & expoſés au feu de fuſion, ſe ſont convertis en un verre laiteux.

D'après ces expériences, on peut conclure que les pellicules de l'eau de la ſource froide, ne ſont pas moins différentes de celles des ſources minérales, que les ſubſtances ſalines qu'elles contiennent reſpectivement, ſont différentes entre elles.

EXAMEN des précipités de mercure par les Eaux de Luchon.

NOUS avions regardé les précipités de mercure, obtenus des différentes ſources de Luchon, comme une voie ſûre pour y démontrer l'exiſtence du ſoufre;

non-feulement par la couleur brune que contracte le précipité, mais encore par fon inflammation & par fa combuftion à la manière du foufre, quand on en jette quelques grains fur du charbon ardent dans un lieu obfcur.

Mais pour tirer un plus grand parti de ces précipités, nous crumes devoir les foumettre à la fublimation dans des vaiffeaux fermés, & nous regardames cette opération, comme un moyen propre à conftater la nature des divers changemens qu'avoit éprouvés le mercure précipité par une eau chargée de foufre, de *natrum*, de fel de Glauber & de fel marin.

EXAMEN des précipités faits avec les Eaux de la Grotte.

LE premier des précipités, que nous foumimes à cette opération, étoit le produit de trente-une livres d'eau de la Grotte. Il pefoit 68 grains.

Nous l'enfermames dans une petite retorte de verre, à laquelle on adapta un récipient; l'appareil fut mis dans un bain de fable qu'on chauffa convenablement. Il paffa d'abord quelques gouttes de flegme, qui étoient attachées au col de la retorte comme une rofée; bientôt après une odeur fortement empyreumatique fe fit fentir; il fe forma dans la partie fupérieure de ce même col, une couche d'une fubftance jaune qui, augmentant de plus en plus, s'étendoit jufque dans la partie moyenne: alors les gouttelettes d'eau fe raffemblèrent & defcendirent vers le bec, entraînant avec elles une petite quantité de poudre grife qui leur ôtoit leur limpidité.

Le feu ayant été augmenté, le haut de la cornue fe ternit, & il s'y forma une couche noire & brillante qui bientôt joignit la couche jaune & pulvérulente dont nous

venons de parler; alors il ne fut plus poſſible d'apercevoir ce qui ſe paſſoit dans les vaiſſeaux.

On eut la précaution d'élever le ſable juſqu'au ſommet de la cornue, autant qu'il étoit poſſible, pour ramaſſer en une couche plus étroite & plus épaiſſe, la matière noire & brillante qui ſe ſublimoit.

L'opération achevée, on déluta les vaiſſeaux avec les plus grandes précautions, pour ne point déranger l'ordre dans lequel les matières s'étoient ſublimées.

Le récipient, dans lequel il n'y avoit que trois ou quatre gouttes d'eau, avoit une forte odeur d'acide ſulfureux volatil.

Le fond de la retorte contenoit une ſorte de *caput mortuum*, noir, luiſant, & ſi rare qu'il paroiſſoit occuper plus de place que le précipité même avant l'opération.

La cornue ayant été coupée d'abord circulairement dans le milieu de ſa capacité, & enſuite dans la prolongation de ſon col, il fut très-facile de diſtinguer les divers produits de la ſublimation.

I.er produit de la ſublimation. La portion qui occupoit l'entrée du col, étoit de couleur pourpre très-foncée; elle ſe levoit facilement en forme d'écailles brillantes. Un demi-grain écraſé ſur du papier blanc, le coloroit en un beau rouge, tirant ſur le pourpre: cette matière qui peſoit 21 grains, étoit du cinabre pur.

II.e Produit. Immédiatement après cette couche de cinabre, on diſtinguoit une petite portion de mercure ſublimé doux, attaché circulairement au col de la retorte: il peſoit 10 grains. La régularité de ſes aiguilles & de ſes criſtaux, jointe à ſon inſipidité, ne laiſſoit aucun doute ſur la nature de ce ſel.

III.e Produit. Le mercure doux étoit ſuivi de la couche citrine, que nous avions obſervée dès les commencemens de

l'opération ; cette matière, qui étoit auſſi circulairement arrangée dans le col de la retorte, étoit un mélange de mercure ſublimé doux & de ſoufre pur, & nullement combiné.

Un grain jeté ſur un charbon ardent, répandoit une forte odeur d'acide ſulfureux volatil ; en s'enflammant & ſe conſumant lentement, il s'élevoit auſſi une fumée blanche, telle qu'en donne le mercure doux pur, lorſqu'il eſt expoſé à un certain degré de chaleur : ce mélange de mercure doux & de ſoufre, peſoit 7 grains.

Immédiatement après cette couche jaune, on en voyoit une autre de couleur griſe, qui étoit pulvérulente. On diſtinguoit facilement des globules de mercure revivifié ; ce n'étoit en effet que du vif-argent extrêmement diviſé, & la ſimple agitation avec une paille ſuffiſoit pour en raſſembler les globules : ils peſoient 15 grains. IV.e Produit.

Il eſt à propos de remarquer qu'en ſéparant les différens produits de la ſublimation, nous nous aperçumes que l'extrémité de la couche de cinabre, qui ſe perdoit ſous le mercure doux, n'avoit pas le même éclat, le même brillant que l'extrémité oppoſée ; elle étoit très-noire, & donnoit au papier ſur lequel on l'écraſoit, une couleur rouge très-obſcure. C'étoit du cinabre avec excès de ſoufre, lequel s'enflammoit quand on en jetoit ſur un charbon ardent.

Le *caput mortuum*, ou ſi l'on veut ce qui étoit reſté dans la cornue, étoit une poudre noire, luiſante, extrêmement légère, & parfaitement reſſemblante à du noir de fumée : il peſoit 9 grains. *Caput mortuum.*

Une pièce d'or frottée avec une petite portion de cette matière, blanchit aſſez promptement ; ce qui prouve qu'elle contenoit encore un peu de mercure.

Mais pour nous aſſurer encore plus poſitivement de ſa

nature, nous l'expofames à un feu capable de la calciner; il s'en éleva une fumée blanche mercurielle, qui blanchiffoit une lame de cuivre expofée à fon action.

Ce qui reftoit de cette matière avoit perdu fa couleur noire, & étoit devenu d'un gris cendré : fon poids étoit de 4 grains.

C'étoit une petite portion de terre, provenante de la décompofition de la partie charbonneufe, & de la matière pelliculaire des eaux de Luchon.

Nous répétames l'expérience que nous venons de détailler, fur 2 gros 60 grains de mercure, précipité par 92 livres de la même eau de la Grotte. Les produits furent proportionnellement les mêmes; la couleur du précipité étoit feulement plus noire, il s'enflammoit plus facilement; la détonation étoit plus vive quand on en jetoit fur du nitre en fufion, auffi le cinabre qui s'en éleva étoit-il plus coloré & plus abondant, ce qui prouve que le foufre excédoit dans cette préparation, celui qui exiftoit dans la précédente.

EXAMEN du *mercure précipité avec les Eaux de la Reine.*

CE précipité, comme nous l'avons déjà obfervé, étoit bien moins coloré que les précédens.

Un grain jeté fur les charbons ardens ne donna point de flamme fenfible, quoique l'acide fulfureux fe fit fentir.

Quatre grains jetés fur du nitre en fufion, y excitèrent une détonation lente & peu tumultueufe.

Nous foumimes à la fublimation, les 2 gros 24 grains de précipité, que nous avions obtenu de 82 livres & demie d'eau de la fource de la Reine.

Après

Après que quelques gouttes de flegme eurent paru, l'acide ſulfureux commença à ſe faire ſentir; la ſublimation ſe termina comme les précédentes. Nous allons en expoſer les produits, comme ils ſe ſont ſucceſſivement offerts à la vue.

1.° Dans la partie ſupérieure, & à l'entrée du col de la retorte, on apercevoit une couche de cinabre très-mince & très-peu étendue; à peine fût-il poſſible d'en détacher une petite portion pour juger de ſa couleur, en l'étendant ſur le papier, qu'elle noircit.

2.° On vit enſuite une couche circulaire de mercure doux.

3.° Cette couche fut ſuivie d'une autre, qui paroiſſoit pulvérulente, & mélangée de quelques globules mercuriels.

4.° Le fond de la retorte contenoit une matière charbonneuſe, ſemblable aux précédentes; mais elle étoit plus peſante, & elle blanchiſſoit plus parfaitement l'or; ce qui prouve que tout le mercure n'en avoit pas été ſéparé. Ce réſultat démontre encore que les eaux de la Grotte & celles de la Reine ne diffèrent entr'elles que par le plus ou le moins de ſoufre qu'elles contiennent.

EXAMEN du mercure précipité par les Eaux du réſervoir de la Salle.

LE précipité que nous avions obtenu de 58 livres 8 onces d'eau de la Salle, peſoit un gros 48 grains; il étoit d'une couleur olive foncé : un grain jeté ſur du charbon allumé, s'enflammoit, & brûloit à la manière du ſoufre.

Il faiſoit détonner le nitre en fuſion.

Soumis à la ſublimation à feu nu & avec les précautions détaillées, il donna les réſultats ſuivans.

1.° Quelques gouttes de flegme qui avoit une forte odeur empyreumatique, en même temps qu'il répandoit celle d'acide fulfureux volatil; mais cette dernière odeur s'évanouit affez promptement, tandis que celle d'empyreume fubfiftoit.

2.° La partie fupérieure de la cornue qui touchoit le col, étoit enduite d'une couche *cinabarine*, dont une portion écrafée fur du papier blanc, le coloroit en beau rouge.

3.° Cette première couche étoit fuivie d'une feconde, qui coloroit le papier en rouge obfcur.

4.° Enfuite il paroiffoit une fublimation jaunâtre, compofée de petites aiguilles de mercure doux & de foufre.

5.° Enfin vers le bec de la cornue, on apercevoit une poudre grife, mêlée de quelques globules de mercure.

Le fond de la cornue contenoit une matière légère, noire & charbonneufe.

Une petite portion de la couche jaunâtre, mife fur un charbon ardent, s'enflammoit, répandoit l'odeur d'acide fulfureux volatil; il s'en élevoit une fumée blanche; fon infipidité, fon inflammation, l'odeur qu'elle répandoit, la fumée blanche qui s'en élevoit, la figure des aiguilles, ou, fi l'on veut, l'arrangement de la matière fublimée, tout prouve que c'étoit du mercure doux mêlé avec un peu de foufre.

La répétition que nous avons faite des mêmes expériences, fur un gros 16 grains de précipité des mêmes eaux de la Salle, en conftate la fûreté, & nous en avons exactement obtenu les mêmes produits.

EXAMEN du mercure précipité par les Eaux de la nouvelle source.

CE précipité étoit d'une couleur grife ardoifé très-foncée ; il pefoit 2 gros 36 grains.

Une portion mife fur un charbon ardent, s'enflammoit à la manière du foufre.

Une autre portion jetée fur du nitre en fufion, le faifoit détonner.

Le refte, foumis à la fublimation, fournit du cinabre, du mercure doux, du mercure revivifié ; il s'en exhala une odeur enpyreumatique & fulfureufe. Enfin le *caput mortuum* étoit comme les précédens, une matière charbonneufe très-noire & très-légère.

EXAMEN du mercure précipité avec l'Eau appelée la Froide.

POUR ne rien omettre de tout ce qui pouvoit concourir à la démonftration des principes contenus dans les eaux de Luchon, nous avions précipité la folution mercurielle avec l'eau de la fource appelée *la Froide* ; & nous en avions obtenus 52 grains de précipité d'un jaune vif.

Une petite portion de ce précipité mife fur un charbon ardent, ne s'enflammoit pas, & ne répandoit aucune odeur, il devenoit feulement par-là d'un rouge obfcur ; mais il reprenoit fa première couleur, en fe refroidiffant. Une autre portion jetée fur du nitre en fufion, ne le faifoit pas détonner. Le refte expofé à la fublimation, n'a produit que du mercure revivifié, & quelques atomes de mercure doux ; le *caput mortuum* n'étoit point charbonneux, mais purement terreux, & mélangé d'une légère portion de mercure, qui fe manifeftoit par la blancheur qu'il communiquoit à une pièce de cuivre.

ÆTHIOLOGIE des principes contenus dans les Eaux de Luchon, d'après l'examen des précipités mercuriels.

L'EXPÉRIENCE à laquelle nous avons foumis nos précipités, & les réfultats que nous en avons obtenus, font une nouvelle démonftration de la préfence du foufre dans les eaux de Luchon.

Si à l'examen des précipités, par la voie de fublimation, nous joignons celui que nous avons fait du réfidu falin, retiré des eaux qui avoient fervi à précipiter le mercure, que nous avons prouvé être du nitre quadrangulaire; nous ferons bien convaincus que les différens fels qui conftituent les eaux de Luchon, font ou du *natrum*, ou des fels qui ont tous pour bafe du *natrum*.

Il ne fera donc pas difficile d'expliquer la caufe du changement arrivé au mercure uni à l'acide nitreux, & aux fels contenus dans notre eau : la doctrine des affinités fervira à nous donner une idée claire des décompofitions & des recompofitions, qui font arrivées dans le mélange des eaux de Luchon avec la diffolution de mercure,

Les eaux de Luchon font compofées :

De foie de foufre, c'eft-à-dire, de *natrum* & de foufre,
De fel de Glauber,
De fel marin,
D'une petite portion de matière graffe & de terre vitrifiable fur laquelle les acides n'agiffent pas.

La diffolution de mercure eft compofée,

D'acide nitreux,
Et de mercure.

1.° Lorſqu'on mêle la diſſolution de mercure avec les eaux de Luchon, le *natrum* ſe ſaiſit d'une portion de l'acide nitreux avec lequel il forme du nitre quadrangulaire; le mercure & le ſoufre devenus libres, troublent la liqueur; ils ſont l'un & l'autre dans une diviſion qui les rend très-propres à s'unir, & cette union eſt démontrée par la couleur noire que prennent les précipités.

2.° Une autre portion de la diſſolution mercurielle agit ſur le ſel marin, qui, de ſon côté, réagit ſur elle; & de cette double action, il réſulte l'union de l'acide marin au mercure, ce qui conſtitue le mercure doux; l'acide nitreux devenu libre, s'unit à la baſe alkaline du ſel marin, & fait du nitre quadrangulaire.

3.° Le ſel de Glauber décompoſe auſſi la diſſolution de mercure par une double action, dont l'effet eſt l'union de l'acide vitriolique avec le mercure; ce qui produit du turbith minéral, & celle de l'acide nitreux avec la baſe du ſel de Glauber; d'où réſulte encore du nitre quadrangulaire.

4.° Dans l'action réciproque de ces différens ſels ſur la diſſolution du mercure, la partie bitumineuſe qui devoit au *natrum* ſon union avec l'eau, quitte ſon diſſolvant & eſt entraînée par le ſoufre & par le mercure qui lui donnent du poids.

5.° La terre, ou la matière des pellicules, ne peut ſoutenir les colliſions des différens acides contre les différentes baſes, ſans perdre la très-foible union qu'elle avoit avec l'eau, elle ſe précipite; & ſi elle ne ſe retrouve pas toute entière avec les différens précipités de mercure, c'eſt qu'étant fort diviſée, elle ſe ſoutient long-temps dans la liqueur, & eſt entraînée avec elle par les décantations qu'on eſt obligé de faire pour retirer le précipité du mercure.

D'après l'æthiologie que nous venons de donner ; & qui eſt conforme en tous points à la doctrine des affinités, il réſulte que les précipités de mercure préparés avec les eaux de Luchon, devoient être un mélange de mercure précipité par un alkali, de mercure doux, de turbith minéral, de ſoufre, de terre vitrifiable & d'un peu de matière bitumineuſe : nous avons prouvé l'exiſtence de ces différentes ſubſtances par la ſublimation, & ſingulièrement l'union du mercure avec le ſoufre pour former du cinabre, & celle de l'acide du ſel marin pour former du mercure doux ; ces deux dernières ſubſtances étant volatiles, ſe ſont élevées dans les vaiſſeaux par la ſeule action du feu. Il n'en eſt pas de même du turbith minéral, ce ſel mercuriel n'eſt pas volatil, mais il peut facilement être décompoſé par un intermède contenant du phlogiſtique, ainſi que nous allons le démontrer.

EXPÉRIENCES *faites pour prouver la vérité de cette æthiologie.*

QUELQUE perſuadés que nous ſoyons, que le ſoufre des eaux a concouru à la formation du cinabre, retiré des précipités mercuriels, nous ſommes cependant obligés de convenir, en réfléchiſſant ſur la quantité de ſoufre qui a été tirée du précipité des eaux, & ſur-tout de celles de la Grotte, qu'une partie de ce ſoufre a été faite par la combinaiſon de l'acide vitriolique avec le phlogiſtique qu'a fourni la matière bitumineuſe en ſe brûlant.

Qu'on ſe rappelle, en effet, que 68 grains d'un précipité, fait avec 31 livres d'eau de la Grotte, ont donné 21 grains de cinabre, dans la compoſition duquel il

eſt entré 3 grains de ſoufre, auquel il en faut joindre au moins un grain, non combiné, qui s'étoit ſublimé ſous ſa forme naturelle, & environ 2 grains qui étoient unis par ſurabondance à une portion du cinabre. Cette quantité de 6 grains de ſoufre ſurpaſſe celle dont nos premières expériences ont prouvé l'exiſtence dans ces eaux; il eſt donc très-probable qu'une portion de ce ſoufre a été produite dans l'opération, c'eſt-à-dire, que l'acide vitriolique, uni au mercure dans le turbith minéral qui s'étoit formé lors de la précipitation de la diſſolution mercurielle, a ſouffert une décompoſition, & s'eſt uni, pendant la ſublimation, au phlogiſtique que lui a fourni la portion bitumineuſe, dont la préſence a été ſuffiſamment démontrée par l'odeur empyreumatique, qui ſe faiſoit fortement ſentir lors de la diſtillation, & qui eſt reſtée long-temps attachée au bec de la retorte & au récipient.

Cet acide vitriolique, en ſe combinant avec le phlogiſtique, étoit en partie converti en ſoufre & en partie en acide ſulfureux volatil; le mercure qu'il avoit abandonné, ſe revivifioit, & paſſoit ſous ſa forme ordinaire; mais il n'échappoit pas tout à l'action du ſoufre, une portion ſubiſſoit la combinaiſon *cinabarine*.

On pouvoit donc conclure que le cinabre, qui a été retiré des 68 grains de notre précipité, étoit dû, 1.° au ſoufre des eaux, combiné avec le mercure précipité par le *natrùm*; 2.° au ſoufre qui s'eſt formé dans l'opération, par la décompoſition du turbith minéral, à l'aide du phlogiſtique.

Pour confirmer ces deux faits, nous allons rapporter des expériences qui paroiſſent mériter l'attention des Chimiſtes.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE.

Nous avions ſous la main, du mercure précipité de l'acide nitreux par l'alkali fixe *(a)*, nous en mêlames, par une trituration de quelques inſtans, un gros avec 12 grains de fleurs de ſoufre.

Le mélange fut mis dans une petite retorte de verre; & placé dans un bain de ſable, diſpoſé pour recevoir un aſſez grand feu, le récipient qu'on y adapta, ne fut point luté; la matière étoit à peine échauffée, qu'il ſe fit une exploſion pareille à celle d'un coup de fuſil: la cornue n'ayant pu réſiſter à la détonation, fut briſée en morceaux, dont quelques-uns furent pouſſés à ſept ou huit pieds du fourneau.

Inſtruits par le danger auquel on s'expoſe en ſoumettant au feu un pareil mélange, dans des vaiſſeaux fermés, nous avons trituré de nouveau, une dragme de notre précipité avec 12 grains de fleurs de ſoufre, & nous les avons expoſés au feu dans une cuiller de fer; bientôt il s'en éleva une petite fumée, & ſur le champ la matière fulmina, mais avec peu d'éclat; il reſta dans la cuiller une poudre couleur de pourpre tirant ſur le noir: nous répétames quatre fois le même procédé, pour nous procurer une quantité ſuffiſante de cette poudre, que nous lavames à pluſieurs repriſes dans de l'eau diſtillée *(b)*.

Cette poudre, étant ſéchée, fut miſe au poids d'un gros dans une petite retorte; expoſée à l'action du feu, elle ſe ſublima en fort beau cinabre.

Il réſulte de cette expérience, que le mercure diſſous

(a) Ce précipité avoit été édulcoré par des lavages multipliés.

(b) Elle communiqua à l'eau quelque choſe de ſalin, que l'alkali fixe précipitoit en poudre noire.

dans

diffous dans l'acide nitreux, & précipité par un alkali; eft propre à s'unir au foufre, & en fe combinant avec lui, à former du cinabre (a).

Il ne reftoit plus qu'à éprouver le phlogiftique fur le mercure uni à l'acide vitriolique, ou ce qui eft la même chofe, fur le turbith minéral.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Nous mêlames, par une trituration de quelques minutes, 24 grains de charbon avec 2 gros de turbith minéral non lavé, c'eft-à-dire, qui n'étoit pas dépouillé de la portion qui eft avec excès d'acide.

Ce mélange mis dans une petite retorte de verre, lutée & placée à feu nu, il s'en eft élevé :

1.° Quelques gouttes de flegme.

2.° Une odeur vive & pénétrante d'acide fulfureux.

3.° Un gros 6 grains de mercure revivifié, qui a paffé dans le récipient.

4.° De la fleur de foufre, qui s'attacha au col de la retorte.

5.° Une matière noire & pulvérulente, qui formoit une feconde couche au-deffus de celle du foufre. Cette matière n'étoit autre chofe que du cinabre trop chargé de foufre, ou, fi l'on veut, de l'æthiops minéral : un grain mis fur un charbon ardent, y brûloit comme du foufre ordinaire.

6.° Venoit enfuite une portion de vrai cinabre, qui écrafé fur du papier blanc, lui donnoit une belle couleur rouge.

7.° Le charbon s'eft retrouvé au fond de la retorte, au poids de 20 grains.

Cette expérience prouve :

1.° Que le mercure uni à l'acide vitriolique, peut en être revivifié par l'intermède du phlogiftique.

2.° Que dans cette opération il fe fait du foufre.

(a) Le précipité, par un alkali fixe, d'une diffolution de fublimé corrofif, traité de la même manière, fulmine & donne également du cinabre.

3.° Qu'une partie de ce foufre fe combine avec le mercure, pour former du cinabre.

Ce qui démontre que les précipités de mercure faits par les eaux de Luchon, contenant de la matière propre à devenir du charbon, du mercure pulvérifé par la précipitation, & du turbith minéral, ont dû nous donner du cinabre, tant par l'union du mercure au foufre exiftant dans les eaux, que par la combinaifon avec celui qui s'eft fait au degré de feu qui a décompofé le turbith minéral; ce qui prouve évidemment l'exiftence réelle du foufre dans ces eaux, ainfi que celle d'une portion de matière graffe, combuftible, ou capable de devenir charbon.

Mais cette matière combuftible, diffoute dans l'eau fans intermède, ou à l'aide d'un fel alkali, eft-elle un bitume, un pétréole? eft-elle minérale enfin? C'eft ce que nous allons examiner.

L'odeur empyreumatique qu'elle exhaloit avant & après la diftillation, annonce qu'elle eft d'une nature bitumineufe; & un raifonnement appuyé fur l'effence de la chofe même, prouve qu'elle ne peut être autre chofe.

Il n'eft pas étonnant qu'une eau croupiffante, telle que celle d'un marais; qu'une eau qui communique à des égouts, à des latrines, comme les eaux des puits de Paris; qu'une eau qui coule à la furface de la terre, en traverfant des prairies marécageufes, comme quelques fources martiales, qu'on y trouve affez communément; enfin que l'eau d'une petite rivière, retenue de diftance en diftance pour les ufages économiques, dont les bords font remplis de végétaux qui foutiennent les terres (telles font les petites rivières fituées dans un pays bien peuplé); il n'eft pas étonnant, difons-nous, que toutes ces eaux fe chargent de quelque portion de matière animale ou végétale, & l'on n'eft point furpris de trouver dans

leur réſidu, une petite quantité de matière extractive & combuſtible.

Mais il n'en eſt pas de même d'une eau dont la ſource eſt profonde, & vient des entrailles même de la terre ; d'une eau qui ſort du pied des montagnes, dont le ſommet eſt preſque toujours dans les nues ; une pareille eau, chaude à 52 degrés, n'a certainement aucune ſorte de communication avec les végétaux & avec les animaux, qui ne ſe trouvent qu'à la ſurface du globe. C'eſt donc hors de ces deux règnes, qu'il faut chercher la matière combuſtible qui s'y trouve.

Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter la cauſe de la chaleur des eaux ; d'ailleurs les Chimiſtes & les Naturaliſtes s'accordent aſſez généralement à regarder cette chaleur comme l'effet des feux ſouterrains ou des volcans : nous nous en tenons à cette opinion. Des amas immenſes de charbon de terre ou de végétaux minéraliſés, ſervent d'alimens aux incendies ſouterrains ; & c'eſt à cette matière brûlante que nous devons l'origine de la partie graſſe qui ſe trouve dans les eaux de Luchon.

Ce charbon de terre, ces végétaux minéraliſés, enfouis pendant un grand nombre de ſiècles dans les entrailles de la terre, & dans les abymes de la mer, y ont ſubi, en raiſon de leur nature, différens changemens, qui les ont fait méconnoître très-long-temps ; au point que les anciens Naturaliſtes leur ont refuſé une origine végétale ou animale ; & que les modernes, plus éclairés ſur cette origine, les comprennent néanmoins encore dans le règne minéral, ſoit à cauſe de certaines propriétés qui leur ſont communes avec les minéraux, proprement dits, ſoit à cauſe de leur profonde ſituation dans la croûte de notre globe. Une mine de charbon de terre embraſée, peut être conſidérée comme un foyer qui

échauffe en tous fens le terrain dont elle forme le centre, & qui communique la chaleur à une fort grande diftance par la violence & par la continuité de l'embrafement.

L'eau qui baigne par-tout, à une certaine profondeur la fuperficie de la terre, eft bientôt échauffée par le feu qui l'avoifine : la chaleur qu'elle contracte eft proportionnée à fa proximité du foyer, & celle qu'elle conferve, à la diftance qu'elle eft obligée de parcourir pour arriver à la furface du terrain, & y former ce qu'on appelle *une fource.*

On peut conféquemment juger que la fource d'une eau très-chaude eft peu éloignée du foyer qui l'échauffe : telle eft celle appelée *Chaudefaigues* dans la haute Auvergne, qui fait élever la liqueur du thermomètre au 80.e degré, telle encore celle de quelques fources d'Ax-en-Foix qui la font monter au 70 & 71.e degré ; telle enfin, celle de Luchon qui la fixe au 52.e degré.

On pourroit conjecturer que ces dernières, échauffées jufqu'au degré bouillant, par le terrain qui avoifine le volcan, ont perdu 28 degrés de leur chaleur, en parcourant l'efpace néceffaire pour arriver à l'endroit où elles jailliffent, & que fi elles ne reçoivent leur chaleur que des couches de terre affez éloignées du foyer, elle fera toujours en raifon de ces diftances. La chaleur de ces eaux peut auffi diminuer par leur mélange avec une fource froide ; mais quel que foit le degré de chaleur communiqué, quelle que foit la caufe de fa diminution, il faut toujours admettre un lieu où elles s'échauffent ; & ce lieu eft le laboratoire des diffolutions qui s'y opèrent. Le fel marin, qui, comme on le fait, fe trouve par-tout dans les entrailles de la terre, effuie une décompofition ; la violence du feu en fait fondre une partie pêle-mêle avec des terres capables de

ſervir d'intermède pour en dégager l'acide; il s'alkaliſe. Une portion de cet alkali devenue libre, trouve du ſoufre, le diſſout & forme avec lui du foie de ſoufre; une autre portion s'unit à de l'acide vitriolique que le ſoufre fournit abondamment en ſe décompoſant, de-là l'origine du ſel de Glauber; enfin le charbon de terre, en brûlant, répand en tous ſens des vapeurs fuligineuſes ou huileuſes, de-là cette petite portion de matière bitumineuſe qu'on trouve dans les eaux de Luchon. Une eau chaude à 52 degrés, qui contient divers ſels en diſſolution, & ſur-tout du *natrum*, peut encore ſe charger d'une petite quantité de terre. Les feux ſouterrains produiſent abondamment des cendres vitreſcibles qui, continuellement lavées par l'eau, lui communiquent une petite portion de terre qu'elle dépoſe pendant l'évaporation; c'eſt-là la terre vitrifiable que nous avons retirée des eaux ſous la forme d'une pellicule.

Telle eſt certainement l'origine des ſels marins & de Glauber, du *natrum*, de la matière bitumineuſe, de la terre vitreſcible & du ſoufre, que nous avons démontrés dans les eaux de Luchon; ce ſont les volcans, ou plutôt les matières expoſées au feu des volcans, qui, continuellement lavées par l'eau, lui fourniſſent les minéraux qu'elle contient.

On peut donc conclure de tout ceci que la matière graſſe, la matière combuſtible propre à devenir charbon, qui ſe trouve dans les eaux de Luchon, eſt vraiment minérale, & conſéquemment bitumineuſe.

Cauſes de la couleur blanche que prennent les eaux de Luchon en ſe refroidiſſant.

DANS la deſcription que nous avons donnée des ſources de Luchon, nous avons fait remarquer qu'en ſe

tempérant dans les baignoires, elles devenoient legèrement laiteuſes. Nous avons attendu pour rendre raiſon de ce phénomène, que nous ayons acquis par l'analyſe, une connoiſſance préciſe des différentes matières qui conſtituent la *minéralité* de ces eaux ; nous allons remplir, à cet égard, notre engagement. Les perſonnes inſtruites en Chimie, qui connoiſſent l'action & la réaction des corps les uns ſur les autres, ont déjà preſſenti, ſans doute, la cauſe de cette altération. Pour la rendre plus ſenſible, il eſt indiſpenſable de ſe rappeler ce que nous avons dit au commencement de notre analyſe, où nous avons obſervé que cette couleur blanche étoit principalement produite, par le mélange des eaux minérales avec celle de la ſource froide.

Si le ſédiment blanchâtre qui ſe forme dans les eaux de Luchon, & qui en altère la couleur, étoit ſeulement produit par le dépôt du ſoufre qu'elles contiennent, il ne ſeroit pas ſi conſidérable; ce minéral y eſt en trop petite quantité pour qu'il pût en réſulter un ſi grand effet ; d'ailleurs nous avons fait voir que ce ſédiment n'eſt pas du ſoufre pur, mais un mélange de ce minéral avec une portion de terre & un peu de matière combuſtible.

La ſéparation ſpontanée du ſoufre d'avec le *natrum*, n'eſt donc pas la ſeule cauſe de l'altération qu'éprouvent nos eaux; car, ſi l'on ſe rappelle que dans le compte que nous avons rendu de la ſource froide, nous avons dit qu'elle contenoit un peu de ſel marin à baſe terreuſe, & que la pellicule qui s'étoit formée à ſa ſurface pendant l'évaporation, contenoit une portion de terre calcaire ; ſi d'ailleurs on n'a pas oublié que les eaux vraiment minérales de Luchon, contiennent du *natrum* ou alkali minéral, on ſera en état de conclure que l'action & la réaction du ſel alkali & du ſel marin à baſe terreuſe,

feront faire divorce à la terre abforbante, unie à l'acide marin; que ce dernier agiffant à fon tour fur l'alkali, lui fera quitter le foufre; d'où il réfultera un précipité terreux & fulfureux qui troublera l'eau & la rendra laiteufe.

Il eft auffi certain que la matière pelliculaire des eaux de Luchon, ne peut fouffrir le choc des différens fels les uns contre les autres, fans perdre la foible union qu'elle a avec l'eau qui la diffout, conféquemment il s'en précipite une partie qui augmente encore l'opacité du mélange: nous avons en effet obfervé que le dépôt gélatineux ramaffé fur les eaux, contenoit non-feulement du vrai foufre, mais encore deux fortes de terres dont une fe diffout dans les acides, tandis que l'autre refufe de s'y diffoudre.

Il eft donc conftant que la couleur laiteufe qui furvient aux eaux de Luchon, eft l'effet produit par le mélange de deux eaux chargées de matières différentes, qui agiffent l'une fur l'autre, fe décompofent & forment un nouveau fel qui refte en diffolution, tandis que le foufre & la terre nagent dans la liqueur jufqu'à ce que, par un long repos, ils gagnent le fond & y forment un fédiment, ou qu'en roulant fur des pierres & dans des conduits de bois, ces petites molécules fulfureufes & terreufes s'y accrochent, pour y former le dépôt gélatineux & foyeux dont nous avons parlé.

D'après ces connoiffances chimiques, on conçoit que c'eft un abus que de tempérer les eaux de la Grotte & de la Reine avec les fources blanches & froides de Luchon; il ne peut réfulter de ce mélange qu'une décompofition abfolument défavantageufe & une altération

dans les principes des eaux, ou au moins l'inutilité de ceux qui se trouvent par-là dégagés de leurs dissolvans : au lieu qu'en laissant les eaux de la Grotte & de la Reine se tempérer d'elles-mêmes, on est sûr de les conserver pures, & d'en obtenir des effets conséquens aux matières qu'elles contiennent ; il ne faut que de la prévoyance, de l'ordre & de la bonne volonté pour prévenir cet abus.

ANALYSE DES EAUX DE LUCHON.

QUATRIÈME PARTIE,

Contenant l'examen des efflorescences salines qui se trouvent proche les Sources minérales, des terres & pierres qui couvrent les anciens bains des Romains, & enfin du rocher à travers lequel sortent les sources vulgairement appelées la Froide *&* la Blanche.

NOUS avons observé dans la première partie de notre analyse, que tout le terrain humecté par les eaux minérales de Luchon, abonde en efflorescences *vitriolico-alumineuses*. Si on vouloit s'en tenir à la simple inspection, on ne manqueroit pas de conclure que ces sels (le vitriol & l'alun) sont contenus dans ces eaux, qu'elles les charient, & les déposent par-tout où elles pénètrent.

pénètrent. Une analyſe ſcrupuleuſe, & des expériences convaincantes, nous ont appris que non-ſeulement les eaux de Luchon ne contiennent ni alun, ni vitriol, mais même qu'elles n'en peuvent pas contenir; puiſqu'une des ſubſtances qui conſtitue principalement leur *minéralité*, eſt le *natrum*, ou alkali minéral: or ce ſel ne peut toucher le vitriol ou l'alun ſans les décompoſer, en précipitant leur baſe & en ſe combinant avec leur acide.

L'examen que nous allons faire des terres & des pierres ſur leſquelles on trouve les efflorefcences, nous en fera connoître la nature & leur véritable cauſe productive; ce qui fera le complément de notre analyſe.

EXAMEN des terres ou pierres priſes dans des endroits où elles étoient depuis long-temps expoſées à l'action de l'eau, ſans avoir le contact de l'air.

La maſſe énorme des décombres deſcendus de la haute montagne, au pied de laquelle jailliſſent les ſources de Luchon, eſt pour la plus grande partie compoſée de morceaux de *ſchiſt*, parmi leſquels on trouve auſſi du marbre, du quartz, du granit *micacé*, & quelques autres pierres de diverſe nature. On y diſtingue deux ſortes de *ſchiſt* couleur d'ardoiſe, l'un qui eſt parſemé de *mica* blanc & jaune, & l'autre dans lequel on n'en aperçoit point. Les interſtices qui ſe trouvent entre les pierres, ſont remplis d'une terre *ſchiſteuſe*, dans laquelle on voit beaucoup de *mica*.

Cette terre, tirée de l'intérieur & des endroits humectés par les ſources, eſt bleuâtre tant qu'elle conſerve ſon humidité, & devient griſe en ſe deſſéchant. Elle a le goût & l'odeur de *foie de ſoufre*, qu'elle perd par la deſſiccation.

Elle ne communiqua rien à l'eau diſtillée dans laquelle on la lava; la noix de gale ne teignit point cette liqueur, l'alkali fixe n'en précipita rien.

Deux livres de cette terre, miſes dans un vaiſſeau ſublimatoire, & expoſées à un feu convenable, ont donné 6 grains de ſoufre.

Nous avons répété pluſieurs fois cette opération ſur une même quantité de matière priſe en différens endroits, & nous avons conſtamment obtenu du ſoufre, tantôt plus, tantôt moins; nous en avons eu une fois un peu plus de 8 grains.

L'odeur d'acide ſulfureux volatile, ſe faiſoit ſentir vivement pendant l'opération; & le flegme qui paſſoit dans le récipient, contenoit de ce même acide.

La matière reſtée dans la cornue avoit perdu ſa couleur griſe, & en avoit pris une tirant un peu ſur le rouge.

Lavée dans de l'eau diſtillée, elle lui communiqua à peine, même après ſa concentration, la propriété de prendre une légère teinte violette avec la noix de gale.

Il eſt évident, d'après ces expériences, que les terres ou pierres, au moment où on les prend dans l'intérieur de l'éboulement, ne contiennent rien de vitriolique, & qu'elles ſont purement ſulfureuſes.

EXAMEN des mêmes terres après qu'elles ont été expoſées pendant quelque temps à l'air libre.

Nous avons expoſé à l'air quelques livres des mêmes terres; & en moins de huit jours nous y aperçumes un changement bien marqué.

Elles avoient un goût vitriolique très-ſenſible; deux onces lavées dans un verre d'eau diſtillée, lui communiquèrent la propriété de donner une teinte noire avec

l'infufion de noix de gale ; l'alkali fixe en précipitoit auffi une terre martiale & alumineufe.

Nous en avons mis deux livres dans une retorte de grès, à feu nu ; & quoique le feu ait été long-temps foutenu à un degré convenable, à peine avons-nous retiré un ou deux grains de foufre, c'eft-à-dire, beaucoup moins que la moitié de ce que nous avions obtenu par la même opération, faite fur cette matière récemment tirée de la terre.

Le récipient dans lequel il n'avoit point paffé de flegme, exhaloit cependant une forte odeur d'acide fulfureux volatil.

La matière retirée de la cornue, n'avoit pas perdu fenfiblement de fon poids ; mais elle étoit devenue légèrement rouge : leffivée dans une fuffifante quantité d'eau diftillée, filtrée & évaporée au bain de fable dans des vafes de verre, jufqu'à être réduite à quelques onces, elle teignit en noir foncé l'infufion de noix de gale ; bientôt il fe forma à fa fuperficie une pellicule féléniteufe, de couleur tirant fur le vert. L'évaporation continuée, jufqu'à la réduire à une once au plus, l'évaporatoire fut retiré du feu ; & laiffé à l'air libre pendant quelques jours, il s'y forma une criftallifation d'alun bien caractérifé, du poids de 7 grains.

Le refte de la liqueur, en fe defféchant, s'élevoit circulairement le long des parois du vafe, & y formoit une petite maffe faline, qui avoit tous les caractères des efflorefcences que nous avions ramaffées proche des fources, & dont nous parlerons bientôt.

Deuxième Expérience fur la même terre.

NOUS avons réitéré cette expérience fur de la même terre, prife cependant à quelque diftance de la première :

notre deſſein étoit de conſtater la ſûreté de nos réſultats; mais comme nous avons remarqué dans les produits quelques différences qui méritent attention, nous allons en donner le détail.

Quatre livres de cette terre expoſées à la ſublimation, ont donné, ainſi que la première, quelques grains de ſoufre.

La matière retirée de la cornue, fut leſſivée dans une quantité ſuffiſante d'eau diſtillée, & la liqueur filtrée fut miſe en évaporation dans des vaſes de verre. Mais à peine fut-elle échauffée, qu'elle ſe troubla, & qu'il s'en ſépara une terre ferrugineuſe; il s'en élevoit en même temps une grande quantité de bulles d'air, qui s'attachoient aux parois des évaporatoires. La ſélénite qui ſe forma & ſe raſſembla au fond des vaſes, fut ſalie par la terre ocreuſe ou ferrugineuſe qui s'étoit précipitée dès le commencement de l'opération.

La liqueur ſuffiſamment concentrée, & abandonnée à l'évaporation ſpontanée, donna environ une douzaine de petits criſtaux d'alun, qui peſoient à peine 5 grains; à côté deſquels on diſtinguoit trois criſtaux de vitriol martial, du poids de 15 grains.

Vingt-quatre heures après, il ſe forma encore quelques petits criſtaux de vitriol vert & d'alun; les uns & les autres très-réguliers.

Le peu de liqueur qui reſtoit, étoit une eau-mère de vitriol, avec ſurabondance d'acide.

En comparant ce dernier procédé avec le premier, on voit que les terres de l'éboulement diffèrent entr'elles; que quelques-unes ſont propres à donner plus de vitriol & moins d'alun; d'autres, au contraire, à donner plus d'alun & moins de vitriol; & qu'en général elles contiennent toutes de la terre calcaire, c'eſt-à-dire, de cette terre qui fait la baſe de la ſélénite.

Ces deux procédés conftatent un fait très-intéreffant, c'eft que, quand les terres de l'éboulement que l'eau minérale a pénétrées, ont été expofées à l'air libre, le foufre qu'elles contiennent, fe décompofe; fa partie *flogiftique* fe diffipe, & fon acide, en s'uniffant aux fubftances avec lefquelles il a de l'affinité, forme les différens fels que nos expériences nous ont démontré exifter dans les terres qui en ont été le fujet; enfin il arrive à ces terres imprégnées de foufre, ce qui arrive aux pyrites, fi on les expofe à l'air libre, elles effleuriffent & fe vitriolifent, fur-tout fi on les place dans un lieu humide. Nous avons vu que tout le foufre des terres foumifes à l'examen, n'a pas été entièrement décompofé: la caufe n'en eft pas difficile à déduire.

Pour faire une vitriolifation parfaite, il faut que les matières qui en font le fujet, fe trouvent en de certaines proportions; elles doivent être expofées au contact de l'air, & il eft effentiel qu'elles ne foient pas privées d'humidité: lorfque nous avons expofé à l'air les terres prifes dans l'éboulement, elles étoient très-humides, & c'eft en raifon de cette humidité, que le foufre s'eft décompofé; fi, lorfqu'elles ont été parfaitement deffé-chées, on les eût humectées une feconde fois, foit en les arrofant avc de l'eau pure, foit en les mettant à la cave, on auroit fans doute pouffé la vitriolifation auffi loin qu'elle pouvoit s'étendre, & alors à quelque degré de feu qu'on les eût expofées, il auroit été impoffible d'en retirer un atome de foufre. Nous aurons dans la fuite occafion de prouver ce que nous n'avançons ici que comme une conjecture.

EXAMEN d'une efflorefcence blanche trouvée à l'entrée du canal qui conduifoit l'eau dans le réfervoir de la Salle.

Nous avions ramaffé fur une pierre du petit canal qui conduifoit l'eau dans le réfervoir des bains de la Salle, environ deux onces d'une efflorefcence blanche; fon goût étoit celui de l'alun; la pierre fur laquelle elle s'étoit formée, étoit de la même nature que le rocher d'où fortent les fources dites *la froide* & *la blanche* : cette pierre que nous examinerons dans la fuite, étoit placée dans le canal de manière qu'elle ne touchoit point l'eau courante; elle en étoit feulement humectée, ainfi que tout le terrain des environs. La furface à laquelle étoit attachée l'efflorefcence, étoit expofée au contact de l'air qui entroit librement par l'embouchure du canal; circonftance importante & qui mérite d'être remarquée.

Cette efflorefcence qui, au moment de fa collection, étoit parfaitement blanche & comme onctueufe, ayant été gardée plufieurs mois dans un bocal couvert d'un triple papier, prit à fa furface une petite teinte jaunâtre, telle qu'on en voit à la fuperficie du vitriol de zinc, lorfqu'il a été quelque temps expofé à l'air; elle n'avoit plus la ténacité que nous y avions remarquée lors de fa collection; enfin elle étoit devenue affez friable pour fe pulvérifer fous les doigts.

Une once de cette matière s'eft entièrement diffoute dans fix onces d'eau diftillée; à peine dépofa-t-elle fur le filtre, quatre grains de terre grife & *fchifteufe.*

Cette diffolution évaporée à une chaleur lente, & concentrée au point de la criftallifation, s'eft convertie en une maffe de confiftance *gélatineufe*, dont les parties

étoient des houpes ſoyeuſes compoſées d'une infinité de petits fils : il y a très-grande apparence que le véritable alun de plume eſt une criſtalliſation naturelle de l'eſpèce de celle-ci.

Cette criſtalliſation ne nous ſatisfaiſant pas, nous eſſayames de nous en procurer une plus régulière, & qui caractériſât plus diſtinctement ce ſel; nous réitérames la diſſolution dans l'eau diſtillée; nous la fimes moins évaporer que la première fois, & la laiſſames pendant quelques jours à l'évaporation ſpontanée; mais ce fut en vain; la matière ſaline s'élevoit circulairement le long des parois du vaiſſeau, & formoit une maſſe informe abſolument ſemblable aux eſſloreſcences avant leur diſſolution.

Cette ſeconde tentative n'ayant pas réuſſi, nous fimes eſſuyer à cette matière la calcination; elle ſe fondit, ſe bourſouffla comme l'alun ordinaire, perdit plus de la moitié de ſon poids & devint exactement ſemblable à l'alun calciné des boutiques. Nous la fimes rediſſoudre dans de l'eau diſtillée; il s'en ſépara quelques grains de terre griſe; évaporée au point requis, elle refuſa conſtamment de donner des criſtaux; ce qui nous fit conclure que cet alun étoit abſolument pareil à celui des *alumieres*, qu'on ne peut faire criſtalliſer ſans addition d'une matière alkaline.

Nous fumes encore affermis dans cette opinion par les expériences que M. Margraff, Apothicaire de Berlin, nous a données dans ſa diſſertation ſur la régénération de l'alun. Ce célèbre Chimiſte, n'ayant pu parvenir à ſe procurer des criſtalliſations parfaites d'alun régénéré, a été obligé d'avoir recours aux moyens preſcrits dans la *Halotechnie*.

Nous avons en conſéquence fait une nouvelle diſſo-

lution de nos efflorefcences, & nous y avons ajouté quelques gouttes d'alkali fixe qui en précipita avec effervefcence, des flocons blancs qu'une légère agitation fit bientôt rediffoudre.

La liqueur, mife fur un bain de fable & fuffifamment évaporée, donna quatre gros & demi d'alun bien criftallifé, & abfolument femblable à celui du commerce; concentrée de nouveau, nous en retirames encore un gros & trente grains en criftaux fort petits, mais très-réguliers.

Le peu de liqueur qui reftoit, étoit une *eau-mère* de vitriol, avec furabondance d'acide; quatre ou cinq gouttes délayées dans un peu d'eau, prenoient avec la noix de gale, une couleur noire très-foncée; enfin, lorfqu'on y jetoit de l'alkali fixe, il s'y faifoit une forte effervefcence, & il s'en précipitoit une terre ocreufe ou martiale.

D'après ces procédés & leurs réfultats, nous pouvons conclure que les efflorefcences, qui en ont été le fujet, ne font autre chofe que de l'alun mêlé d'un peu de vitriol martial à excès d'acide; & que l'alun y eft dans un état abfolument femblable à celui des *alumières*, qui pour criftallifer a befoin de l'addition d'une petite portion d'alkali.

EXAMEN d'une efflorefcence blanche qui s'eft trouvée fur la muraille, au pied de laquelle eft la fource de la Grotte ou Étuve.

PARMI les incruftations qui couvrent la grande muraille du bâtiment où font les bains, on diftingue facilement de petites portions d'une fubftance blanche qui, à la vue & au goût, paroît être de pur alun. Nous avions

avions ramaſſé environ une once de cette matière, ſur laquelle nous avons répété l'expérience précédente; c'eſt-à-dire que par l'addition d'un peu d'alkali, nous avons obtenu des criſtaux d'alun très-réguliers, & ſur la fin un peu d'eau-mère vitriolique, qui ayant été laiſſée à l'air libre, s'éleva en partie le long des vaiſſeaux ſous une forme ſaline de couleur verte, tandis que dans le fond du vaſe il ſe forma quelques petits criſtaux blancs, que nous fumes tentés de prendre pour du tartre vitriolé; mais en les examinant de plus près, nous vimes que c'étoit de petits priſmes à quatre faces, qui, mis ſur un charbon ardent, ne décrépitoient pas comme le tartre vitriolé, mais au contraire, s'y liquéfioient & bouillonnoient juſqu'à ce qu'ils euſſent perdu l'eau de leur criſtalliſation; nous ſoupçonnames que ce ſel, dont nous n'avions eu que quelques grains, étoit du ſel de Seidlitz; nous aurons bientôt occaſion de vérifier ce ſoupçon.

EXAMEN des efflореſcences griſes.

ON voyoit ſur la partie antérieure de l'éboulement qui recouvroit la ſource nouvelle, des efflоreſcences griſes & quelquefois jaunâtres, dont le goût étoit *vitrio-lico-alumineux ;* en en faiſant journellement la collection, nous nous en procurames pluſieurs onces.

Nous en trouvames auſſi au pied de la muraille, proche de la Grotte ou Étuve, ainſi qu'aux environs de la ſource de la Reine: nous en ramaſſames près d'une once ſur un morceau de *ſchiſt ardoiſé*, qui couvroit la petite ſource appelée la *ſource aux yeux.*

Nous obſervames dès-lors, que cette matière ſe reproduiſoit très-vîte, qu'elle avoit beſoin du contact de l'air pour ſe former, que le *ſchiſt* ſur lequel nous la

ramaffions fe gerçoit en tout fens, & qu'enfin elle ne fe trouvoit que fur la partie expofée au contact de l'air.

1.° Ces efflorefcences font à l'afpect & au tact, comme graffes ou onctueufes, elles perdent cette apparence en fe defféchant.

2.° Elles font très-folubles dans l'eau, & lui communiquent la propriété d'être teinte en noir foncé par la noix de gale.

3.° En y ajoutant un peu d'alkali fixe, on en retire des criftaux d'alun.

4.° Par l'évaporation infenfible ou à l'air libre, nous fommes auffi parvenus, fans addition d'alkali, à nous procurer de beaux criftaux d'alun & de vitriol.

5.° L'alun eft ordinairement le fel dominant, & eft au vitriol de mars comme trois à un.

6.° Pendant l'évaporation, il fe forme à la fuperficie un peu de félénite, & lorfque la liqueur ceffe de donner des criftaux, elle n'eft plus qu'une *eau-mère vitriolico-alumineufe*, avec excès d'acide.

7.° En faifant digérer de la limaille de fer dans une diffolution de ces mêmes efflorefcences, non-feulement on fature l'acide furabondant, mais encore on précipite la terre alumineufe; en forte que, par ce procédé connu de tous les Chimiftes, nous n'avons obtenu que du vitriol martial pur.

8.° L'huile de tartre par défaillance, verfée fur une diffolution de ces efflorefcences, en a précipité toute la terre alumineufe & martiale, & s'eft convertie en pur tartre vitriolé, ce qui prouve que cette matière doit fon état falin au feul acide vitriolique.

9.° Nous n'avons point aperçu de fel de *Seidlitz*, dans aucune de nos criftallifations, il y étoit fans doute en trop

petite quantité, & reftoit dans l'eau-mère, ou peut-être même n'y exiftoit-il pas.

Ces expériences répétées avec foin, prouvent de la manière la plûs complète, que les efflorefcences qui en ont été le fujet, font un mélange de vitriol, d'alun & de félénite; que le vitriol y eft en bien moindre quantité que l'alun, & qu'on n'obtient que très-peu de félénite, par la raifon que la diffolution n'a été faite que dans une très-petite quantité d'eau.

EXAMEN des incruftations de la grande muraille.

La partie interne de la muraille, au bas de laquelle font l'étuve & un grand nombre de baignoires, eft couverte d'incruftations plus ou moins épaiffes; celles qui font dans la partie baffe, ont un goût alumineux & un extérieur falin; celles qui font dans la partie moyenne, ont moins de faveur; enfin, on diftingue à peine dans les plus élevées la faveur *vitriolico-alumineufe*. Nous ne donnons point à cette matière le nom d'*efflo-refcence*, mais celui d'*incruftation ;* on pourroit même leur donner celui de *ftalactite,* qui en exprimeroit encore mieux la nature.

Comme cette matière eft affez abondante, nous pumes nous en procurer des quantités fuffifantes, pour faire des expériences un peu plus en grand que les précédentes.

1.° Douze onces de celles qui ont le goût le plus ftiptique, ont été pulvérifées & lavées à plufieurs re-prifes dans une quantité d'eau diftillée bouillante, à deffein d'enlever tout ce qu'elles pouvoient contenir de foluble.

2.° La matière lavée & féchée, avoit à peine perdu une demi-once de fon poids.

3.° La liqueur filtrée, & réduite par l'évaporation au bain de ſable, à peu près à la moitié de ſon volume, il commença à ſe former à la ſurface une pellicule, qui, s'épaiſſiſſant à proportion de l'évaporation, tomboit au fond du vaſe à la moindre agitation qu'on lui faiſoit éprouver.

4.° Réduite à 4 onces, la liqueur prit une couleur jaunâtre; ſon goût étoit très-alumineux. Quelques gouttes jetées ſur une infuſion de noix de gale, la noircirent fortement.

5.° L'évaporation ayant été pouſſée, juſqu'à réduire la diſſolution à 2 onces, l'évaporatoire fut retiré du feu, & abandonné à l'air libre pendant dix jours. Il ſe forma dans le fond ſept criſtaux d'alun bien caractériſé, dont le poids étoit de 26 grains.

6.° L'évaporation ſpontanée continuant, il s'éleva le long du vaſe de verre, une concrétion qui reſſembloit parfaitement aux efflореſcences griſes que nous avions ramaſſées près des ſources; ce qui n'empêcha pas la formation de pluſieurs petits criſtaux d'alun, à côté deſquels un criſtal unique de vitriol martial, du poids de 3 grains & demi, ſe faiſoit remarquer par ſa couleur verte.

7.° Il reſtoit alors à peine deux dragmes de liqueur; qui, en s'évaporant inſenſiblement, donna pluſieurs petits criſtaux blancs, taillés en priſme; leur goût étoit amer, & point du tout acerbe; c'étoit du ſel de Seidlitz, c'eſt-à-dire, le réſultat de la combinaiſon de l'acide vitriolique avec une terre juſqu'ici inconnue, mais que l'on ſait être la baſe du ſel de diverſes eaux minérales; telles que celles de Seidlitz en Bohème, d'Epſom en Angleterre, & de pluſieurs ſources en France.

8.° Nous avions retiré la pellicule du vaſe où elle s'étoit

formée pendant l'évaporation; nous l'avons lavée avec un peu d'eau diſtillée, pour la ſéparer totalement de l'eau alumineuſe qui la mouilloit. Elle étoit très-blanche; elle craquoit légèrement ſous la dent, & n'avoit d'autre goût que celui qui eſt propre à la terre calcaire unie à l'acide vitriolique; enfin c'étoit de la ſélénite. Nous en avions obtenu 4 grains, qui ſe ſont parfaitement rediſſous dans 8 onces d'eau diſtillée, chauffée au degré bouillant.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les incruſtations les plus ſtiptiques au goût, ont donné, par leur lavage avec l'eau diſtillée, des ſels abſolument pareils à ceux que nous avons retirés des autres effloreſcences, dont elles ne diffèrent que par la grande quantité de parties terreuſes, &, pour ainſi dire, inſolubles, qui en font preſque toute la ſubſtance. La ſymétrie de ces incruſtations, qui, comme nous l'avons déjà dit, nous les fait ranger parmi les pierres *ſtalactitaires*, nous engagea à pouſſer notre examen plus loin, pour tâcher d'en découvrir la nature.

EXAMEN des incruſtations auxquelles on a enlevé les ſels vitrioliques.

1.° Les incruſtations n'ont, après leur lavage, aucun goût; ſi on ne les a pas pulvériſées, elles conſervent l'arrangement criſtallin qu'on remarque dans les ſtalactites.

2.° L'acide vitriolique les attaque avec effervеſcence, ſans paroître les diſſoudre; les acides de nitre, de ſel marin, de vinaigre, y rencontrent une petite portion de terre calcaire, qu'ils diſſolvent aiſément, & qu'on peut précipiter ſous la forme de magnéſie, en verſant quelques gouttes d'alkali fixe ſur cette diſſolution.

3.° La propriété qu'a cette matière de ſe diſſoudre dans l'eau, dont il faut à la vérité une très-grande quantité,

ainſi que ſa forme criſtalline, nous firent ſoupçonner qu'elle étoit de nature *gypſeuſe*. Pour nous en aſſurer, nous en expoſames 2 onces à un degré de feu propre à cuire le plâtre; la matière ſe calcina, perdit de ſon poids, & ſe pulvériſa facilement. Délayée avec un peu d'eau, on en employa ſur le champ une partie, qui prit bientôt de la conſiſtance; de manière qu'en moins de ſépt à huit minutes, il étoit impoſſible de la diſcerner d'avec l'ancien plâtre. L'autre partie fut roulée en une petite maſſe, & poſée ſur un marbre, où elle prit aſſez promptement de la conſiſtance, & en quelques jours elle devint auſſi dure que du plâtre de Montmartre.

EXAMEN des incruſtations priſes ſur la partie moyenne & ſur la partie la plus élevée de la muraille.

Nous avons ſoumis aux expériences précédentes, les incruſtations priſes ſur la partie moyenne & ſur la partie ſupérieure de la muraille; & nous avons obſervé qu'elles ne différoient entr'elles, que par le plus ou le moins de ſels vitrioliques que nous en avons tirés; en ſorte que ces incruſtations ſont d'autant plus *vitriolico-alumineuſes*, qu'elles ſe ſont formées plus près des ſources; & qu'à meſure qu'elles s'élèvent, elles le deviennent moins.

Elles ſont donc les unes & les autres de vrai gypſe, ou pierre à plâtre, mélangée d'un peu d'alun, de vitriol & de ſel de Seidlitz *(a)*.

(a) Nous avons trouvé à Bagnères-de-Luchon, ſur un vieux mur, des incruſtations qui reſſembloient aſſez, quant à l'extérieur, à celles qui ſe forment ſur la muraille des bains; nous les avons examinées avec ſoin, mais elles étoient purement calcaires : ce n'étoit autre choſe que la chaux originairement miſe dans le mortier qui, pénétrée par l'humidité, avoit pouſſé au-dehors & pris l'arrangement ordinaire aux ſtalactites.

EXAMEN de la félénite qui fe trouve abondamment fur les murs de la Grotte ou Étuve.

ON voit fur les parties internes des murailles de la Grotte ou Étuve, une affez grande quantité de félénite criftallifée & à demi-tranfparente : fon goût eft légèrement *vitriolico-alumineux.* Nous en lavames une once dans une quantité fuffifante d'eau diftillée, qui fe chargeant des fels vitrioliques qu'elle contenoit, lui enleva fon goût ftiptique, & la rendit plus blanche, fans en déranger la forme.

Cette félénite édulcorée & féchée, n'avoit perdu que 25 grains de fon poids ; calcinée & délayée avec de l'eau, elle s'eft convertie en plâtre dur & affez blanc.

EXAMEN du foufre qui a été trouvé fur un morceau de marbre dans l'intérieur des décombres, & proche la nouvelle fource.

LORSQU'ON eut donné jour à la nouvelle fource, & que le terrain où l'eau refluoit fe fut defféché ; on trouva un morceau de marbre gris dans une efpèce de *petite chambre*, dont il faifoit le fol. L'eau y avoit, fans doute, féjourné affez long-temps, pour y avoir dépofé 9 gros & quelques grains de foufre en poudre affez fine.

Ce foufre étoit extrêmement divifé, fa couleur étoit pâle ; il reffembloit affez à cette préparation de pharmacie, à laquelle on a donné le nom de *foufre lavé.*

Son goût étoit acidule & vitriolique ; preuve qu'il n'étoit pas pur.

Quelques grains mis fur un charbon ardent, y brûloient comme le foufre ordinaire ; mais il reftoit fur le charbon une matière qui fe bourfouffloit en fe calcinant.

Lavé dans de l'eau diſtillée, il perdit ſa ſaveur vitriolique, & ne différoit alors en rien du ſoufre ordinaire.

Par des lavages & des décantations réitérées, on en ſépara quelques petits morceaux de marbre & de *ſchiſt.*

La première lotion, qui étoit chargée de la partie ſoluble ou ſaline, rougiſſoit le papier bleu, & prenoit une légère teinte noire avec la noix de gale.

Évaporée & réduite à une once, il commença à ſe former une pellicule ſéléniteuſe; ſon acidité devint alors très-forte.

Deſſéchée, elle tomba facilement en *deliquium.*

Rediſſoute, & mêlée à de l'alkali fixe, il s'eſt fait une forte efferveſcence, pendant laquelle il s'en eſt élevé une odeur des plus fétides. Séparée, par le filtre, de la matière ocreuſe que l'alkali en avoit précipitée, & miſe en évaporation, il en a été retiré 17 grains de tartre vitriolé.

EXAMEN *du marbre ſur lequel le ſoufre a été ramaſſé.*

Le morceau de marbre ſur lequel nous avions ramaſſé le ſoufre que nous venons d'examiner, étoit altéré; on voyoit à ſa ſurface des ſciſſures, qui le rendoient comme écailleux; il étoit friable, & avoit perdu cet air uni qu'il a naturellement. Nous levames ſans effort la partie ſur laquelle étoit le ſoufre; & nous l'emportames, pour l'examiner ultérieurement.

Au bout de quelques mois, nous trouvames que les gerſures s'étoient élargies, & qu'elles étoient remplies de petits criſtaux ſoyeux, d'une blancheur extraordinaire, & très-brillans; c'étoit de la ſélénite qui s'étoit formée par l'acide vitriolique, dont cette pierre avoit été pénétrée.

Ce marbre ſe réduiſoit facilement en poudre; mais comme il ſe diſſolvoit entièrement dans l'acide nitreux,

nous jugeames qu'il avoit confervé fa nature calcaire, à l'exception de la très-petite portion, qui étoit devenue féléniteufe.

EXAMEN des pierres & terres prifes dans des endroits fort éloignés des fources.

Nous avons examiné avec foin les différentes parties de l'éboulement que nous trouvions découvertes, & principalement le bord du chemin qui conduit de la ville aux bains, mais quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons jamais vu d'efflorefcences dans les endroits qui n'étoient pas mouillés par les fources minérales ; nous avons pris quelques livres de terre abfolument pareille à celle qui recouvre les bains, nous l'avons leffivée, & elle n'a donné à l'eau aucune efpèce de fel.

Nous en avons expofé deux livres dans une retorte, & quoique le feu ait été affez violent, il ne s'eft point fublimé de foufre ; l'acide fulfureux ne s'eft point fait fentir : ce qui prouve que les pierres ou terres de l'éboulement ne peuvent pas par elles-mêmes produire les efflorefcences qu'on rencontre aux environs des fources, & qu'il faut néceffairement le concours des eaux, ou plutôt le concours du foufre qu'elles contiennent, comme nous le dirons bientôt.

EXAMEN des pierres fur lefquelles fe forment, ou peuvent fe former, les efflorefcences.

Nous avons déjà remarqué que les efflorefcences ne fe trouvoient que fur les *fchiftes* & fur la pierre fciffile, d'où fortent *la fource froide* & *la fource blanche*, & nous avons également fait obferver que les pierres *fchifteufes*,

qui forment la très-grande partie de l'éboulement, étoient de deux ſortes, que les unes contenoient beaucoup de *mica*, & que les autres n'en contenoient point.

Nous avions fait une collection ſuffiſante de ces deux ſortes de pierres, les unes priſes dans la partie de l'éboulement mouillée par les eaux minérales, les autres priſes dans des endroits très-éloignés des ſources.

EXAMEN des ſchiſts *pris dans la partie de l'éboulement mouillée par les eaux minérales.*

Nous primes deux capſules de verre; dans l'une nous mimes quatre onces de *ſchiſt micacé*, & dans l'autre une pareille quantité de celui qui ne contenoit point de *mica;* ils avoient été pris l'un & l'autre proche des ſources, & étoient en morceaux de la groſſeur d'une noiſette, & quelques-uns de la groſſeur d'une noix.

Ils furent lavés à pluſieurs repriſes & frottés avec une broſſe fort dure, dans la vue d'en enlever ce qui ne leur étoit pas très-cohérent; après quoi nous les arroſâmes avec un peu d'eau diſtillée, rendue aigrelette par l'acide vitriolique, & nous les laiſſâmes à l'air libre.

L'humidité s'exhala par l'évaporation ſpontanée, & nous vimes à la ſurface de chacun des petits morceaux de *ſchiſt*, un commencement d'efflореſcence d'un goût *vitriolico-alumineux*; l'acide ne ſe faiſoit plus ſentir.

Nous recommençames en conſéquence l'arroſement d'eau aigrelette, avec la précaution de n'en pas couvrir entièrement la ſurface des pierres, opération que nous réitérions toutes les fois que nous nous apercevions qu'elles étoient deſſéchées; quelquefois nos arroſemens ſe faiſoient avec de l'eau diſtillée pure; la dégustation

nous déterminoit. Lorſque les efflorefcences qui couvroient la ſurface des pierres, nous paroiſſoient acides, nous les humections avec de l'eau pure; quand au contraire elles n'avoient que le goût acerbe de l'alun, nous avions recours à l'eau aigrelette.

Nous parvinmes en moins de deux mois, par ce procédé, à nous procurer de chacune de nos capſules, environ ſix gros d'efflorefcences pareilles à celles que nous avions ramaſſées proche des ſources. Chaque morceau de ſchiſt en étoit couvert à ſa partie ſupérieure; les parois des vaiſſeaux en étoient également enduites; c'étoit au commencement de petites aiguilles ſéparées les unes des autres, mais leur nombre augmentant, bientôt elles formerent des houpes, & enfin des maſſes informes d'un *blanc griſâtre.*

Les morceaux de *ſchiſt* avoient alors perdu leur aggrégation; ils s'étoient gerſés d'abord à leur ſurface & enfin dans leur intérieur; c'étoit un amas de petits feuillets qui ſe rompoient facilement entre les doigts; en cet état, ils reſſemblent aſſez à ces mauvaiſes ardoiſes qui, perdant facilement leur conſiſtance, ſont appelées par les ouvriers *ardoiſes pourries.* Le *mica* avoit auſſi perdu ſon union ou ſa cohérence avec le ſchiſt, & il fut facile de le retirer d'avec les parties *ſchiſteuſes* par le lavage *(b)*.

Nous avons ſoumis ces efflorefcences artificielles aux

(b) Il y a encore une méthode de vitrioliſer les matières que nous venons d'examiner; elle conſiſte à réduire en poudre le ſchiſt ou la roche ſciſſile, à y ajouter une ſuffiſante quantité de fleurs de ſoufre, & à metre le mélange dans un pot de terre poſé ſur le feu; bientôt la flamme ſe communiquera au ſoufre, dont l'acide, en ſe dégageant, ſe combinera aux terres martiale, alumineuſe, *ſeidlitienne* & calcaire, & formera, avec ces différentes baſes, du vitriol, de l'alun, du ſel de Seidlitz, & enfin de la ſélénite.

mêmes expériences que les naturelles, & elles nous ont donné les mêmes réſultats; nous en avons obtenu de la ſélénite, de l'alun, du vitriol & de l'eau-mère de vitriol, mais nous n'y avons point trouvé de ſel de Seidlitz; la terre qui ſert de baſe à ce ſel, ne ſe rencontre pas, ſans doute, dans notre ſchiſt.

EXAMEN des mêmes ſchiſts pris dans un endroit fort éloigné des ſources.

NOUS avons ſoumis à la vitriolifation artificielle des morceaux de même ſchiſt que nous avions ramaſſés à plus de cinquante toiſes des ſources, & nous en avons obtenu les mêmes efflorefcences & les mêmes ſels : enfin l'acide vitriolique en s'uniſſant aux baſes alumineuſe, martiale & calcaire, a également rompu l'aggrégation de ces pierres, & les a réduites en feuillets minces & friables.

EXAMEN de la pierre ſciſſile à travers laquelle ſortent les ſources dites la Froide *&* *la* Blanche.

LA couche de pierre d'où ſortent ces deux ſources, eſt appuyée ſur la *roche micacée* de laquelle ſort la ſource de la Reine.

Cette pierre eſt très-ſingulière, ſes feuillets ſont épais & ne ſe lèvent pas facilement quand on en prend dans l'intérieur de la couche; ceux qui ſont à l'extérieur, ſe ſéparent, au contraire, très-aiſément, effet qu'on doit attribuer à l'air libre qui les frappe continuellement. On trouve entre les deux ſurfaces de ceux qui ſe diviſent facilement, une légère couche d'une matière *ocreuſe* ou *martiale.*

Cette pierre jugée à la vue, eſt un amas confus de

quartz, de *mica* jaune & blanc, & de quelques portions de *schift*, le tout uni par une forte de ciment qui lui donne une couleur grise, & assez de ressemblance avec les grès : la poudre *ocreuse* qui se trouve dans les scissures, ne permet pas de douter que le fer n'entre aussi dans sa composition.

Quand on frappe cette pierre avec le briquet, elle donne des étincelles si l'acier rencontre des morceaux de *quartz*; si au contraire, on touche le *schift*, le *mica* ou le *ciment*, on ne tire point de feu, ce qui arrive assez fréquemment.

Cette pierre ne se réduit pas facilement en poudre; mais si on l'expose au feu jusqu'à la faire rougir, & qu'on l'éteigne ensuite dans l'eau froide, elle se pulvérise plus aisément; cette opération lui fait perdre sa couleur grise, & lui en donne une tirant sur le rouge.

Lorsqu'elle a été pulvérisée, soit avant, soit après sa calcination & son extinction dans l'eau, elle est attaquable par les acides qui se chargent tous d'une portion de fer qui se manifeste par la couleur des dissolutions & par la teinture noire qu'elles prennent avec la noix de gale.

Cette pierre étant une de celles sur lesquelles nous avions ramassé les efflorescences, nous en réduisîmes quatre onces en morceaux de la grosseur d'une aveline, ou à peu près; & sans leur faire subir la calcination, nous les exposâmes à l'action de l'eau rendue aigrelette par l'acide vitriolique, avec la précaution de la tenir toujours humectée, tantôt avec de l'eau pure, tantôt avec de l'eau acidule.

Nous continuâmes les arrosemens pendant près de trois mois, ayant attention d'enlever la couche saline

qui recouvroit les pierres & s'élevoit le long des parois du vaiſſeau, toutes les fois que ſon épaiſſeur nous le permettoit.

L'action de l'acide fut moins prompte ſur cette pierre ſciſſile, que ſur les *ſchiſts* que nous avions traités de la même manière: ce ne fut que vers le douzième jour que nous aperçumes un commencement d'effloreſcences qui ſortoient de pluſieurs points, comme par autant de petits trous dans leſquels elles paroiſſoient s'être moulées, comme ſi elles avoient été pouſſées de force; cet effet étoit dû à l'acide vitriolique qui s'inſinuant dans les pores de cette pierre, attaquoit & ſuivoit les ſubſtances avec leſquelles il a de l'affinité pour en former différens ſels, qui prennent tous beaucoup d'eau de criſtalliſation; de-là les fentes ou gerſures que nous vimes bientôt dans tout l'extérieur de nos petites pierres, qui s'étendirent enfin juſque dans l'intérieur, au point que cette roche ſi dure & ſi compacte, perdit toute ſon aggrégation; les grains de *quartz* ſe ſéparèrent, le *mica* ſe détacha, les petits *feuillets ſchiſteux* ſe levèrent, & après que, par un lavage ſuffiſant, toute la partie ſaline fut enlevée, il ne reſta dans la capſule qu'une ſorte de gravier qui avoit perdu trois gros & douze grains de ſon poids; c'étoit la baſe que quatre onces de notre pierre avoient fournie à l'acide vitriolique employé à l'opération, & dont il réſultoit une once & neuf grains d'effloreſcences *vitriolico-alumineuſes*: l'augmentation de poids vient de l'acide vitriolique, & ſur-tout de l'eau que contient cette ſubſtance ſaline.

Nous diviſons en deux portions égales, les effloreſcences que nous avions obtenues; la première a été ſoumiſe à la criſtalliſation, par la voie de l'évaporation ſpontanée; la ſeconde a été traitée en y ajoutant une

légère portion d'alkali fixe: l'un & l'autre procédé nous ont donné les mêmes réfultats, de l'alun affez abondamment, peu de vitriol martial, quelques criftaux de fel de Seidlitz, mais point de félénite.

On peut donc conclure que la pierre fciffile, à travers laquelle fortent les fources dites la *froide* & la *blanche*, eft ainfi que le *fchift* de l'éboulement, propre à fe vitriolifer; foit naturellement lorfque ces matières ont été long-temps pénétrées par l'eau des fources, foit artificiellement lorfqu'on les expofe à l'action de l'acide vitriolique, felon le procédé dont nous avons donné le détail: & que ces deux pierres (le *fchift* de l'éboulement & la pierre fciffile), qui au premier coup-d'œil font fi différentes l'une de l'autre, en diffèrent encore, en ce que le *fchift* contient de la terre calcaire, & ne contient que peu ou point de bafe du fel de Seidlitz, tandis qu'au contraire on trouve dans la pierre fciffile la bafe du fel de Seidlitz, & peu ou point de terre calcaire.

EXAMEN *de la roche à travers laquelle fort la fource de la Reine.*

LA roche d'où fort la fource dite *de la Reine*, eft une couche très-épaiffe d'un granit commun, qui fe trouve en abondance dans les montagnes des Pyrénées, & qu'on pourroit affez bien défigner par cette phrafe de M. Wallerius: *Saxum fimplex quartzofo-micaceum.*

De toutes les pierres qui fe rencontrent proche les fources; celle-ci eft peut-être la feule fur laquelle les acides n'agiffent point: en vain en avons-nous expofé des fragmens à l'action de l'acide vitriolique, fuivant notre première méthode, & à celle de l'acide

du soufre brûlant, suivant la seconde : rien n'a pu déranger l'aggrégation de cette pierre ; le *gluten* qui unit les grains de *quartz*, dont elle est composée, n'a souffert aucune altération. Ainsi, quoique nous ayons trouvé quelquefois des efflorescences alumineuses sur des morceaux de cette roche, il est démontré qu'elle n'avoit point contribué à leur formation, & que ces efflorescences étoient entièrement dûes aux portions de *schist* & de *pierre scissile* qui avoisinoient, ou qui touchoient cette pierre.

EXAMEN *des incrustations ou efflorescences qui se sont trouvées dans une excavation faite un peu au-dessus des sources.*

LE propriétaire du terrain qui couvre la nouvelle source, avoit commencé une fouille au milieu de son champ, dans l'intention de donner issue à cette fontaine qu'il prétendoit lui appartenir, comme étant dans son héritage, mais après quelques contestations, il fut obligé d'abandonner ses travaux & de fermer le trou. On nous parloit de cette excavation, comme d'un endroit où nous trouverions des efflorescences salines en abondance, ce qui nous détermina à la faire ouvrir. On ne l'avoit pas comblée, on s'étoit contenté de mettre sur l'entrée quelques planches, quelques madriers qu'on avoit ensuite recouverts de terre & de gazon.

Au moment de l'ouverture, il s'en exhala une vapeur humide si épaisse, qu'il nous fut impossible d'y entrer, ou du moins d'y rester un instant : ce ne fut que plus de trois heures après que ce brouillard s'étant dissipé, nous pumes distinguer les objets & descendre jusqu'au fond de cette petite grotte.

Nous

Nous obfervames alors que prefque tout l'intérieur étoit recouvert d'incruftations, les unes blanches, les autres tirant fur le jaune; on voyoit fur le fol différens morceaux de *fchift* décompofé & converti en une boue jaunâtre; enfin tout le dedans de cette excavation étoit attaqué, & avoit effuyé un commencement de décompofition. Nous aperçumes auffi dans la partie la plus baffe, une rigole dans laquelle il y avoit une petite quantité d'eau ftagnante, dont la fuperficie étoit couverte d'une écume blanchâtre que nous enlevames fur le champ; c'étoit du foufre pur qui, en brûlant, fe confumoit entièrement; il y en avoit un peu plus de fix grains.

Quelques recherches que nous ayons faites, il nous a été impoffible de trouver dans ces incruftations le goût vitriolique ou alumineux; elles étoient toutes abfolument infipides. Nous emportames plufieurs livres de celles dont la fymétrie, l'arrangement *ftalactitaire* pouvoient faire foupçonner l'état falin, & nous en lavames 8 onces dans de l'eau diftillée; mais elles ne lui communiquèrent rien de vitriolique, rien d'alumineux, & par l'évaporation nous ne retirames que quelques grains de félénite.

Nous avons fait fécher deux livres des incruftations blanches, & les ayant placées dans une cucurbite de terre couverte d'un chapiteau de verre; nous les avons expofées au feu; il s'en eft fublimé environ 5 grains & demi de foufre fous la forme de fleurs.

Nous avons répété ce procédé fur une pareille quantité des incruftations jaunes, qui ont donné un peu plus de fept grains de fleur de foufre.

On voit d'après ces expériences, qu'au moment de l'ouverture de la grotte, les matières qui en recouvroient les parois, étoient fulfureufes & féléniteufes, mais qu'elles ne contenoient ni alun ni vitriol.

Le lendemain de l'ouverture, nous vifitames notre petit antre que nous regardions déjà comme un laboratoire où nous allions voir fe former les fels vitrioliques : il n'y avoit plus ni chaleur, ni vapeur fenfibles; l'eau de la rigole commençoit à fe couvrir de foufre; les incruftations & les autres matières étoient auffi infipides que la veille.

Le troifième jour, nous ramaffames un grain & demi de foufre fur l'eau de la rigole : les incruftations commençoient à devenir légèrement ftiptiques.

Le quatrième, le goût ftiptique étoit fenfiblement augmenté, & deux onces des incruftations lavées dans un verre d'eau diftillée, communiquèrent à ce diffolvant la propriété de teindre en noir léger l'infufion de noix de gale.

Le cinquième, le goût ftiptique étoit devenu plus fort, & la couleur avec la noix de gale plus foncée : l'eau de la rigole fe couvroit de foufre.

Le fixième, le foufre s'amaffoit de plus en plus à la fuperficie de l'eau de la rigole, & les parois de la grotte étoient très-alumineufes.

Le huitième jour, l'eau de la rigole difparut, & laiffa le foufre fur le terrain comme fur un filtre; ce qui nous confirma dans l'idée que nous avions, que cette eau étoit la fuperficie d'une plus grande quantité, puifque ce fut au moment même que les travailleurs qui enlevoient les décombres, donnèrent iffue à la fource nouvelle, que l'eau de la rigole s'infiltra pour ne plus reparoître.

Enfin le dixième jour depuis l'ouverture, le goût alumineux & vitriolique, l'intenfité de la couleur noire, produite par la noix de gale, parurent nous annoncer

que la matière étoit parvenue au point de vitriolifation dont elle étoit fufceptible; nous en ramaffames une fuffifante quantité pour l'examiner ultérieurement.

EXPÉRIENCES faites fur les mêmes matières après leur vitriolifation.

1.° Nous avons pris douze onces des incruftations tirées de l'excavation après leur vitriolifation, nous les avons lavées dans une fuffifante quantité d'eau diftillée; pendant l'évaporation il s'eft formé des pellicules félé-niteufes qu'il a été facile de féparer : quelques gouttes de la liqueur concentrée teignoient en noir très-foncé l'infufion de noix de gale.

2.° Nous avons verfé fur la liqueur quelques gouttes d'*alkali fixe*, il s'eft fait un précipité blanc qui s'eft fur le champ rediffout.

3.° En continuant l'évaporation jufqu'au point requis, nous avons obtenu une première criftallifation régulière d'alun, de 54 grains, & une feconde de même fel qui pefoit 13 grains.

4.° Le refte de la liqueur, abandonné à l'évaporation fpontanée, eft monté, en fe defféchant, le long des parois du vafe, & y formoit une matière femblable en tous points aux efflorefcences que nous avions ramaffées proche des fources : on diftinguoit cependant dans le fond de l'évaporatoire quelques criftaux de fel de *Seidlitz*.

5.° Nous n'avons remarqué aucuns criftaux de vitriol martial, quoique l'exiftence de ce fel foit d'ailleurs prouvée d'une manière très-convaincante par la couleur noire qu'il donne à la noix de gale; mais il eft dans le mélange en trop petite quantité & avec furabondance d'acide; ce qui eft un obftacle à fa criftallifation.

6.° Pour nous aſſurer ſi ces incruſtations, devenues alumineuſes par le contact de l'air qu'elles avoient éprouvées pendant dix jours, contenoient encore du ſoufre; nous en avons mis une livre & demie dans une retorte de grès, que nous avons expoſée à un degré de feu ſuffiſant pour en opérer la ſublimation. Il s'éleva, à la vérité, une odeur d'acide ſulfureux volatil, mais il ne ſe ſublima point de ſoufre.

7.° Nous avons ſoumis la matière qui étoit reſtée dans la cornue, aux expériences précédentes; & elle nous a produit les mêmes réſultats, de la ſélénite, de l'alun, du ſel de Seidlitz, & une eau-mère vitriolique.

8.° Nous avons pris 4 onces de nos incruſtations, privées de leurs ſels par le lavage; nous les avons expoſées à un degré de feu propre à cuire la pierre à plâtre: elles ont perdu de leur poids, elles ſont devenues plus faciles à pulvériſer. Nous en avons ſéparé, par le moyen d'un tamis, de petits morceaux de *ſchiſt*, de *quartz* & de *marbre*, qu'elles contenoient; enfin la poudre pétrie avec un peu d'eau, a pris une conſiſtance de plâtre d'aſſez bonne qualité, dont la couleur étoit rouge de brique.

9.° Nous voulumes ſavoir ſi les incruſtations, dont les ſels vitrioliques avoient été enlevés par des lotions répétées, contenoient encore les baſes *alumineuſe*, *martiale*, *ſeidlitzienne* & calcaire.

Dans cette vue, nous en avons fait digérer à froid 4 onces avec de l'eau diſtillée, rendue aigrelette par l'acide vitriolique; en moins de quinze jours la liqueur s'exhala, & il ſe forma ſur la matière une efflореſcence blanche, d'un goût alumineux: l'acide s'étoit ſaturé; & le tout ayant été leſſivé dans une ſuffiſante quantité d'eau diſtillée, & évaporé, nous en avons obtenu un

peu de félénite, quelques criftaux d'alun & de vitriol, mais point de fel de Seidlitz *(c)*.

D'après nos obfervations fur les phénomènes qui fe font préfentés dans l'examen de l'excavation, d'après nos expériences fur les matières qu'elle contenoit; il eft démontré qu'au moment où le propriétaire du champ commença à fouiller les décombres de l'éboulement, pour découvrir la fource qui étoit l'objet de fes recherches, il ne s'y trouva pas un atome d'alun ou de vitriol; mais qu'ayant laiffé long-temps ce trou à découvert, il s'y forma bientôt des efflorefcences falines dans tout l'intérieur *(d)*.

L'excavation ayant enfuite été fermée avec des planches recouvertes de terre; les vapeurs de tout le terrain mouillé par les fources minérales, y circulèrent librement. Élevées jufqu'à la partie fupérieure, qui faifoit l'office d'un chapiteau, elles fe condenfoient, & formoient fur les parois des ftries aqueufes, qui infenfiblement ont diffous les fels, & les ont entraînés: la feule félénite, peu foluble de fa nature, a réfifté à leur action.

Lorfque ce trou fut mis une feconde fois à découvert; lorfqu'il n'y eut plus que l'humidité néceffaire à la formation des efflorefcences, & que l'air, autre agent effentiel, vint à frapper les matières qui font propres à

(c) Ces incruftations qui, avant leur digeftion dans l'acide vitriolique, pouvoient être converties en affez bon plâtre, loin d'avoir perdu cette propriété, en achevant de fe faturer avec cet acide, en donnèrent au contraire, de meilleur que celui que nous avions obtenu précédemment.

(d) C'étoit l'alun qu'on nous avoit annoncé comme très-abondant dans cette excavation.

les donner, on vit ſur le champ les ſels vitrioliques ſe reproduire.

RÉSULTAT

De toutes les expériences contenues dans cette quatrième partie de l'analyſe des eaux de Bagnères-de-Luchon.

1.° Tout le terrain humecté, non par les vapeurs de l'eau, mais par l'eau même, contient du ſoufre.

2.° Ce ſoufre eſt dans une diviſion bien plus parfaite que celle que nous pouvons lui procurer dans nos laboratoires, en le ſublimant, ou en le précipitant. Cette diviſion eſt en raiſon de la petite quantité de ſoufre, & de la maſſe conſidérable d'eau qui le tient en diſſolution.

3.° Les terres & les pierres privées du contact de l'air, & priſes dans des endroits où elles ſont mouillées depuis long-temps par l'eau minérale, contiennent du ſoufre, & ne contiennent pas un atome de ſel.

4.° Ces mêmes terres expoſées à l'air libre, deviennent bientôt, par la décompoſition du ſoufre, *vitriolico-alumineuſes*.

5.° Les efflorefcences ſalines qu'on trouve proche des ſources, ſont compoſées de ſélénite, d'alun, de vitriol martial, & quelquefois de ſel de Seidlitz.

6.° En général, l'alun y eſt le ſel dominant; vient enſuite le vitriol, dont une partie peut ſe criſtalliſer, tandis que l'autre reſte ſous la forme d'eau-mère. Le ſel, que nous appelons *ſéléniteux*, s'y trouve conſtamment; mais on n'y aperçoit pas toujours le ſel de Seidlitz.

7.° Les incruſtations épaiſſes ramaſſées ſur la muraille du bâtiment où ſont les bains, ſont du vrai gypſe, ou pierre à plâtre, dont on retire, par le lavage, de la

félénite, de l'alun, du vitriol martial & du fel de Seidlitz.

8.° Le *fchift*, qui fait la plus grande partie de l'éboulement, contient, outre le fer, les terres qui font la bafe de l'alun & de la félénite.

9.° La roche fciffile, d'où fortent la fource froide & la fource blanche, contient du fer, de la terre alumineufe, de la terre qui fert de bafe au fel de Seidlitz, & peu ou point de terre calcaire.

Nous avons démontré la vérité de tous ces faits; & il ne nous refte plus, pour compléter notre travail, qu'à rechercher la caufe de la vitriolifation naturelle des terres qui avoifinent les fources minérales.

CAUSES de la formation des fels vitrioliques (e) qui fe trouvent aux environs des fources minérales de Bagnères-de-Luchon.

IL ne fuffit pas que la terre alumineufe, la terre martiale, ou le fer, &c. fe rencontrent dans les entrailles de la terre, pour que les fels vitrioliques fe forment, il faut encore qu'une autre fubftance vienne fe combiner avec elles; & cette fubftance eft l'acide vitriolique, que beaucoup de Chimiftes ont regardé comme l'acide univerfel.

Cet acide eft un *fel fluor*, que nous ne rencontrons que très-rarement nu; par-tout où nous le voyons il eft déjà combiné. L'expérience de Stahl, par laquelle il obtint du *tartre vitriolé*, en expofant de l'alkali fixe à l'air libre, ne contredit point cette opinion; il n'eft pas poffible en effet d'imaginer que cet acide répandu dans

---

(e) Nous entendons par cette dénomination, non-feulement le vitriol, proprement dit & l'alun, mais encore les autres fels qui ont pour acide celui de vitriol, la félénite, le fel de Seidlitz, &c.

l'air, puiſſe éviter de s'unir avec tous les corps flottans ou diſſous dans cet élément.

Si l'expérience de Stahl, eſt une preuve inconteſtable de la préſence de l'acide vitriolique dans l'air *(f)*, nous en avons mille autres de ſon exiſtence dans les entrailles de la terre.

La principale & la plus abondante ſubſtance qu'il a formé dans notre globe, eſt, ſans contredit, le ſoufre; être ſingulier, dans lequel l'acide vitriolique ſe trouve ſous une forme concrete, qu'il tient d'une très-petite portion de phlogiſtique.

Le ſoufre, ainſi que l'acide vitriolique, ſe trouve rarement nu; celui qu'on rencontre proche les volcans, fait à peine exception à la règle générale, pouvant être dans ce cas regardé comme une eſpèce de produit artificiel, ſoit qu'il ait été formé à l'aide du feu, par l'union de l'acide vitriolique & du phlogiſtique, ſoit qu'il ait été pouſſé hors de la terre, par la voie de la ſublimation.

Les mines de plomb, de cuivre & les pyrites, qui ſont en ſi grand nombre dans le globe, ſont les ſubſtances où nous rencontrons le ſoufre, & d'où nous le tirons avec tant d'abondance, que le prix de ce minéral, dans le commerce, n'eſt point du tout proportionné à ſon utilité, & à la grande conſommation qu'on en fait.

Les ſubſtances métalliques ne ſont pas les ſeuls corps auxquels le ſoufre peut s'unir, les ſels alkalis & certaines terres ſe combinent également avec lui.

Depuis que, par des expériences qui ont convaincu toute l'Europe, les chimiſtes François, & ſur-tout

---

(f) Ainſi qu'on pourroit peut-être le prétendre d'après la célébrité de l'Auteur.

M. Duhamel,

M. Duhamel, ont découvert que la bafe du fel marin, n'étoit point une terre, mais un vrai fel alkali; nous favons que l'alkali minéral peut fe trouver & fe trouve en effet, très-communément dans les entrailles de la terre: ce fel qui étoit connu des Anciens fous le nom de *natrum*, eft encore aujourd'hui fort commun dans l'Égypte, dans la Syrie & dans la Perfe; la France même n'en eft pas dépourvue, car fans compter un grand nombre de fources chaudes & froides qui en contiennent, nous en avons ramaffé plufieurs onces fur les bords d'une rivière qui coule dans le bas Languedoc.

Une eau chaude, qui tient en diffolution du *natrum*, venant à rencontrer du foufre fublimé, ou fait par des feux fouterrains, ne tarde pas à s'en charger relativement à la quantité d'alkali qu'elle contient, & elle arrive à la furface de la terre avec toutes les propriétés du *foie de foufre* (c'eft ainfi qu'on nomme en Chimie la combinaifon du foufre avec l'alkali).

L'union du foufre avec les alkalis, & fur-tout avec l'alkali minéral, n'eft pas très-intime; elle peut être détruite de plufieurs manières.

1.° Par précipitation fpontanée; dans ce cas le foufre quitte fon diffolvant de lui-même, en tout ou en partie, ainfi que nous l'avons obfervé dans une de nos premières expériences, où nous avons obtenu du foufre de nos eaux minérales, fans employer aucun des moyens prefcrits par l'art pour le précipiter.

2.° Par l'addition de quelque fubftance, avec laquelle l'alkali ait plus d'affinité qu'avec le foufre.

3.° Par la décompofition du foufre lui-même; fi, par exemple, on expofe le *foie de foufre* à l'air libre pendant un temps fuffifant, le phlogiftique abandonne l'acide

vitriolique, qui, à mesure qu'il devient libre, se combine avec le sel alkali, & produit un nouveau corps.

4.° On peut encore décomposer le foie de soufre, en l'exposant au feu & en l'enflammant; le soufre alors se décompose par voie d'ignition, une partie de son acide agit sur l'alkali, & forme avec lui un sel neutre.

La pyrite est un corps résultant, principalement de la combinaison du soufre avec des terres métalliques; l'art nous offre trois moyens de lui enlever son soufre & de la décomposer,

1.° Par distillation, alors le soufre est séparé de la substance métallique par un feu violent; mais comme il est privé du contact de l'air, il ne peut s'enflammer ni se décomposer, il est contraint par sa volatilité, de passer dans le récipient, sous la forme qui lui est propre:

2.° Par le rôtissage, qui décomposant le soufre par combustion, met son acide en état d'agir sur la partie métallique & sur les terres avec lesquelles il a du rapport, ce qui opère leur vitriolisation par voie de calcination:

3.° Par efflorescence, lorsque la pyrite exposée à l'air libre & humide pendant un certain temps, se gerce en tout sens, perd son éclat, & enfin se réduit en poudre; alors la vitriolisation est parfaite, & ce seroit en vain qu'on essaieroit d'en retirer du soufre, ce minéral est totalement décomposé, le phlogistique a abandonné l'acide qui, par sa combinaison avec les terres & le métal, a formé différens sels.

Il est aisé de démontrer que la vitriolisation qu'éprouvent les terres & les pierres de la partie de l'éboulement qui avoisine les sources, s'opère par les mêmes moyens dont nous venons de donner le précis.

Les eaux de Luchon, chargées de soufre, pénètrent

le terrain qui les avoifine, s'introduifent dans les pores des pierres *fchifteufes*, & y dépofent ce minéral qui, s'uniffant aux terres avec lefquelles il a de l'affinité, les fait paffer à l'état pyriteux; & moyennant le contact de l'air, à celui d'efflorefcence, ou à la vitriolifation qui arrivera d'autant plus vîte, que ces matières feront expofées à un air plus humide & plus chaud.

Qu'on fe rappelle nos expériences & nos obfervations, on verra qu'effectivement les terres mouillées par l'eau minérale, fans avoir le contact de l'air, étoient fimplement fulfureufes, & qu'il fuffifoit de quelques jours d'expofition à l'air libre pour les rendre vitrioliques. Nous avons auffi démontré que le *fchift*, & la *pierre fciffile* qui fe trouvent en fi grande abondance dans l'éboulement, contiennent du fer, de la terre d'alun, de la terre qui fert de bafe au fel de Seidlitz, & enfin de la terre calcaire, toutes matières propres à fe combiner avec le foufre & à fe vitriolifer.

C'eft donc à l'état pyriteux, que le foufre des eaux minérales de Luchon a fait fubir à tout ce qui en eft fufceptible, dans le terrain qu'elles mouillent, que font dûes les efflorefcences falines, & nommément la matière gypfeufe ou féléniteufe.

1.° Le plâtre eft totalement inconnu dans la vallée de Luchon; on n'y emploie dans les bâtimens que du mortier fait de fable & de chaux pour lier les pierres.

2.° La chaux s'y fait avec une pierre grife qui eft un marbre fort commun; elle eft de la meilleure qualité, & à fi bas prix, que l'on en met toujours dans le mortier par furabondance.

3.° Le fable dont on fe fert, eft un amas de grains de *quartz*, parmi lefquels on diftingue auffi des fragmens de *fchift*.

4.° Les pierres qui fervent à la conftruction des bâtimens, font communément des morceaux de ce même *fchift;* la muraille dont nous avons examiné les incruftations, en eft toute formée; elle foutient, depuis fa fondation jufque vers fa partie moyenne, les terres de l'éboulement, & c'eft dans fa partie inférieure qu'eft pratiquée la grotte d'où fort la principale fource : cette muraille eft continuellement humectée par l'eau minérale qui en mouille de proche en proche, & à une affez grande hauteur, toutes les parties.

Le foufre eft donc continuellement porté & dépofé fur les pierres & dans le mortier qui les lie; fon action fe manifefte bientôt: ce crépi fe bourfoufle, & il fe forme à la furface du mur des efflorefcences qui, augmentant & s'accumulant journellement, produifent enfin une couche affez épaiffe, qui a tous les caractères extérieurs des ftalactites. L'acide du foufre, devenu libre en perdant fon phlogiftique, a agi fur la terre calcaire & l'a changée en félénite ou pierre à plâtre ; une autre partie ayant rencontré dans le *fchift*, du fer, de la terre d'alun, de la terre qui fert de bafe au fel de Seidlitz, a formé avec ces fubftances la petite quantité des divers fels que nous avons retiré de ces incruftations.

Nous avons vitriolifé artificiellement les mêmes matières; & les efflorefcences que nous avons obtenues par ce moyen, étant femblables en tous points à celles qu'on rencontre proche des fources, nous nous croyons en droit de regarder ces réfultats comme un complément de démonftration de l'origine & de la formation de ces dernières, c'eft-à-dire des efflorefcences naturelles.

CONCLUSION.

QUALITÉS DES EAUX DE LUCHON, considérées d'après les principes qu'elles contiennent ; Maladies auxquelles elles sont propres.

LES principes de la minéralité des eaux de Luchon, étant suffisamment établis & même démontrés, il n'est pas difficile de juger quelle doit être leur action sur le corps humain, ni d'en déduire les principales vertus. Leur ensemble forme un assez puissant dissolvant, approprié aux liqueurs & aux vaisseaux qui les contiennent, qui loin d'être destructif comme tant d'autres, a au contraire, la propriété de rétablir, de ranimer les organes oppressés, & d'entretenir la liberté de toute espèce de circulation. Nous ne prétendons pas entrer dans un détail circonstancié de toutes les merveilles que ces eaux opèrent, cela nous mèneroit trop loin ; il suffit au but que nous nous sommes proposés, d'établir de la manière la plus sensible, les généralités de leurs opérations. Les eaux de Luchon sont très-pénétrantes, elles sont résolutives, fortifiantes, déterslves & vulnéraires ; elles entretiennent & augmentent sensiblement la transpiration, & leur principale action se porte à la peau ; elles divisent, elles atténuent les humeurs visqueuses, glutineuses, épaissies, en même temps qu'elles relâchent les fibres trop irrégulièrement tendues ; elles rétablissent la liberté de la circulation, ce qui les rend très-recommandables dans les engorgemens lymphatiques & dans les obstructions de presque tous les viscères ; dans la curation des humeurs froides & stagnantes, de la jaunisse occasionnée par l'embarras des canaux biliaires, de la suppression des règles qui provient de l'engorgement ou

de l'obſtruction des couloirs laiteux, dans le clorofis qui en dépend: elles guériſſent les douleurs d'eſtomac, rétabliſſent l'ordre des digeſtions, facilitent & renouvellent la ſécrétion des différentes liqueurs qui y coopèrent; elles préviennent l'hydropiſie & en facilitent la guériſon; elles calment les douleurs hémorroïdales, & rendent moins difficile la circulation du ſang par la veine-porte; enfin, elles ſont propres généralement à toutes les maladies qui ont pour cauſe, ou l'épaiſſiſſement de la lymphe, ou l'engorgement & la diminution du calibre des vaiſſeaux qui la contiennent.

Les eaux de Luchon raniment la circulation, & déterminent plus puiſſamment la ſécrétion & l'action du fluide nerveux, ce qui rétablit ſouvent les fonctions des membres paralyſés, & fortifie ceux qui n'étoient qu'affoiblis; de-là l'uſage réfléchi qu'on en fait dans les paralyſies, & pour prévenir le retour des apoplexies ſéreuſes, dans les rhumatiſmes, dans la ſciatique & dans la goutte vague; elles font ceſſer les tremblemens des membres, les engourdiſſemens muſculaires; elles remédient à la ſurdité & au bourdonnement d'oreilles, qui proviennent du relâchement du tympan ou des embarras des conduits externes.

Ces eaux rappellent la tranſpiration arrêtée ou diminuée, & deviennent d'un ſecours infini pour les maladies de la peau & pour toutes celles dont la terminaiſon n'eſt heureuſe, que quand elles ſe portent à cet organe: c'eſt pourquoi elles font des eſpèces de miracles dans la guériſon des dartres, des gales rébelles, dans les demangeaiſons, efflorefcences, tannes, boutons au viſage, taches de rouſſeur, & autres maladies d'eſpèce à peu près pareille, produites par l'embarras, le défaut, ou la mauvaiſe qualité de l'humeur perſpirable.

Ces eaux diviſent & diſcutent les humeurs viſqueuſes

qui engouent & oppriment les poumons, qui gênent & diminuent la respiration; elles facilitent l'expectoration de ces humeurs dégénérées, d'autant plus sûrement, qu'elles stimulent en même temps les fibres pulmonaires & en augmentent les oscillations, ce qui assure leur action dans les toux opiniâtres & chroniques, dans les tubercules suppurans, dans l'asthme humide, & dans presque toutes les affections catarreuses: dans ce sens, elles arrêtent les progrès de la phthisie, & préviennent le retour de l'émophthisie, sur-tout si on les coupe avec le lait.

Les eaux de Luchon détergent puissamment les ulcères, nettoient les fistules, en arrêtent les progrès; elles amollissent les callosités, les cicatrices trop dures; elles assouplissent les membranes, les ligamens, les tendons fatigués & devenus trop roides ou crispés par des situations, des contractions forcées ou convulsives, ce qui les rend précieuses à la suite des blessures, des fractures, des luxations, des anchyloses & des entorses.

Elles sont merveilleuses pour les maladies des reins, de la vessie & de l'urètre; elles entraînent les sables, les viscosités & autres parties hétérogènes & nuisibles, contenues dans les bassinets des reins; elles soulagent, elles guérissent même, la colique néphrétique, elles préparent la guérison des gonorrhées & des fleurs blanches, elles sont recommandables pour les rougeurs des yeux, pour les opthalmies habituelles, pour les maladies des cils & des paupières.

Enfin ces eaux soulagent, & même guérissent les hypocondriaques, & procurent le même avantage aux personnes qui ont des affections nerveuses & hystériques. Nous ne finirions pas si nous voulions détailler toutes les espèces de maux auxquels les eaux de Luchon remédient, & si nous rapportions les cures particulières

qu'elles opèrent dans presque tous les cas; c'est sur cet objet principalement, que s'est fixée l'attention des gens de l'Art; & ce qui seul suffiroit pour décider la valeur de ces eaux, c'est qu'elles sont très-fréquentées par des personnes du premier rang & de la première considération, malgré le peu d'aisances & de commodités qui se trouvent à Bagnères pour les y recevoir, & malgré le mauvais état des sources & des bains. On jugera par cela seul, que ce n'est point la simple curiosité ou l'envie de s'y amuser qui les y conduit, & qu'il faut un aussi puissant motif que celui du rétablissement de la santé pour les y ramener.

Mais, nous dira-t-on, comment est-il possible qu'une si petite quantité de substances étrangères contenues dans les eaux de Luchon, puisse opérer de si grands effets, à peine une livre de ces eaux contient-elle quelques grains de minéral? cette objection mille fois répétée, n'est cependant que spécieuse, & il est fort aisé d'y répondre.

Il n'y a pas de Médecin intelligent, qui ne connoisse l'avantage qu'on retire de l'usage journalier & continué de l'eau dans les maladies chroniques; il n'est pas de Praticien attentif, qui ne soit dans le cas d'avouer les obligations infinies qu'il a à ce remède simple, fourni par la Nature; son action augmente encore par la chaleur qui lui est propre ou communiquée; & quand il est employé à temps, il est, sans contredit, le plus sûr, & celui sur lequel on peut le plus compter. Qu'on ne juge pas de ses effets ultérieurs, par la petite quantité de substances étrangères que l'eau contient; car outre qu'il peut y exister des particules si volatiles, si divisées, si difficiles à saisir ou à apercevoir, qu'il seroit injuste de fixer les matières contenues dans les eaux seulement, à celles que l'analyse y découvre; c'est que l'ouvrage de

la Nature

la Nature a toujours un degré de perfection, à laquelle nous ne pourrons jamais atteindre quand nous y employerions les mêmes matières. Il peut donc résulter de très-grands effets d'un mélange aussi habilement concerté, & dont nous ne connoissons peut-être que la superficie, ou dont nous pressentons tout au plus l'ordre, sans en bien pénétrer les motifs ni l'action résultante.

D'ailleurs, pour estimer le véritable effet des eaux minérales, il faut les voir en grand, dans leur ensemble avec tout ce qui participe à l'action qu'on en attend : le régime, l'agitation nécessaire, les précautions que ce remède exige, le changement d'air qu'il suppose, la soustraction des objets qui fomentoient ou entretenoient peut-être la maladie, l'abandon d'un travail nuisible à la constitution primitive, ou à l'état actuel de la santé ; enfin le concours réuni des puissances agissantes pour détruire, ou au moins pour affoiblir la cause première des maladies ; voilà les moyens sur lesquels le Médecin intelligent compte pour établir & assurer la guérison ; les eaux minérales viennent ensuite donner plus de valeur & mettre en activité tous ces moyens qui, à leur tour, assurent plus positivement le succès des eaux.

Il faut cependant en convenir, les eaux minérales séparées de tous ces avantages, ont des vertus & des propriétés qui leur sont personnelles ; on voit l'effet qu'elles produisent sur des particuliers auxquels ces accessoires sont absolument étrangers : elles guérissent de maladies graves les habitans même des montagnes qui les avoisinent, & ce n'est ni à leurs passions, ni à leur oisiveté, ni à la bonne chère, ni au besoin d'un air plus pur & renouvelé, qu'on doit leur présence aux eaux ; ce sont de véritables maladies, de véritables infirmités qui les y conduisent, & telle est la façon de penser

des malheureux, qu'ils n'y viendroient pas deux fois inutilement.

C'eſt donc en vain que des eſprits ſuperficiels & légers, qui ne jugent l'arbre que par l'écorce, voudroient décrier les eaux minérales, ſous prétexte de la petite quantité de minéral qu'elles contiennent & du peu d'activité qui doit en réſulter ; c'eſt en vain qu'ils voudroient faire tomber le ridicule & le beſoin des voyages qu'elles ſuppoſent, ſur les Médecins qui les conſeillent ; il n'y a pas de Phyſicien inſtruit qui n'ait une autre idée de l'action & de l'effet des eaux, & qui ne le juge concurremment avec tout ce qui eſt indiſpenſablement attaché & comme annexé à leur adminiſtration : ces principes ſont donc d'une connoiſſance auſſi indiſpenſable que l'analyſe même des eaux, & ſi on ne les réunit, on n'eſt guère en état d'en diriger ſûrement l'application. C'eſt pour prévenir cet abus dans les hôpitaux militaires, que dans les états annuels des malades qu'on envoie aux eaux, on exige du Médecin le détail de la maladie & des raiſons qui le déterminent à préférer une eſpèce d'eau à toutes les autres : le Médecin des eaux qui reçoit les malades, vérifie enſuite cet état, d'après l'expérience qu'il a acquiſe dans l'adminiſtration de celle qui lui eſt confiée ; enfin l'Inſpecteur général chargé de la correſpondance, le juge en dernier reſſort : on évite par-là les mépriſes, les dépenſes ſuperflues, & c'eſt le vrai moyen d'avoir de bonnes obſervations ſur cette partie de la Médecine militaire, trop importante pour être négligée, & qui a ſi juſtement fixé l'attention du Miniſtère.

FIN.

DES DRAGÉES OU PILULES DE M. KEYSER.

IL n'y a guère de remède qui ait excité plus de débats, ni ſur lequel on ſe ſoit permis plus de conjectures que ſur celui-ci; on verra néanmoins combien la plupart étoient fauſſes ou haſardées : ceux-là ſeuls ont approché du but qui l'ont regardé comme un mercure exceſſivement diviſé *(a)*; mais la recette qui avoit été dépoſée entre mes mains par les ordres du Roi, & qui ne devoit être publiée qu'à la mort de ſon auteur, ne permettoit pas d'éclairciſſement à ce ſujet. J'exécute avec empreſſement les ordres que je reçois de M.gr le marquis de Monteynard pour la communiquer au Public; ce dépôt peſoit à mon cœur & à mon caractère.

Quoique les procédés de l'Auteur, me paroiſſent trop diffus, & quelquefois même minutieux; je me ſuis fait une loi de ne rien changer, pas même à la diction de la recette remiſe entre mes mains, exactement conforme à celle qui avoit été donnée à feu M. Senac, premier Médecin du Roi, qu'on avoit conſulté, & qui avoit partagé à cet égard, la confiance du Gouvernement: les gens de l'art ſauront bien la réduire à ſes juſtes bornes, ſans rien changer pour cela à la préparation eſſentielle d'un remède qui a mérité l'approbation & les récompenſes de Sa Majeſté.

(a) Examen des principales méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les maladies vénériennes; par M. de Horne. *Chez Didot, 1769.*

RECETTE D'UN SPÉCIFIQUE de l'invention de M. KEYSER, pour la guérifon des maladies Vénériennes confirmées.

PREMIÈRE OPÉRATION.

ARTICLE PREMIER.

ON a une machine hydraulique compofée de cinquante baquets, ou feaux coniques, avec chacun fon mouffoir *(a)*. On met dans chaque baquet vingt livres pefant de mercure, avec deux ou trois livres d'eau commune bien claire; alors on fait jouer les mouffoirs pendant l'efpace de vingt-quatre heures, au bout duquel temps, une partie du mercure fe trouvera réduite dans une boue qui rendra l'eau noire & épaiffe, comme fi on y avoit jeté de la vraie boue; alors on retire cette eau boueufe par un robinet fabriqué exprès, vers le fond du feau conique, immédiatement au-deffus de la furface du mercure, & on la reçoit dans des terrines de grès. On fubftitue de la nouvelle eau claire en même quantité qu'on en a tiré de boueufe, & auffitôt on fait jouer de nouveau les mouffoirs l'efpace de vingt-quatre heures; après lequel temps, on retire encore l'eau boueufe dans d'autres terrines de grès ou vafes quelconques, & on verfe par inclination l'eau des premières terrines, qui aura eu le temps de s'éclaircir pour remplacer celle qu'on vient de retirer des baquets *(b)*.

ART. II.

On voit, par ce que l'on vient de dire, qu'il faut plufieurs terrines pour recevoir les eaux boueufes, afin qu'elles aient le temps de fe dépofer & de s'éclaircir, pour s'en fervir & remplacer

* M. Keyfer eft mort avant d'avoir rempli fon engagement à ce fujet; mais fa famille offre de donner le plan & le deffin de cette machine, dès que le Miniftre l'ordonnera.

(a) Le fieur Keyfer s'engage de donner un plan deffiné de cette machine avec toutes fes proportions *.

(b) L'eau boueufe s'éclaircit & fe dépofe dans l'efpace de vingt-quatre heures; après l'avoir verfée par inclination, on trouve dans le fond de chaque terrine une boue noire, qu'on peut appeler avec jufte raifon, *æthiops* fait par lui-même. Cet *æthiops* a une vertu purgative, & on peut le donner depuis un grain jufqu'à huit. On fent qu'il doit avoir plus de vertus & de propriétés en Médecine, que l'æthiops fait par l'addition du foufre, décrit dans les auteurs Chimiftes, comme Lémery & autres.

à mesure l'eau boueuse qu'on retire des baquets toutes les vingt-quatre heures; ainsi alternativement elles servent à recevoir les eaux boueuses, & à donner de la claire pour les baquets.

ART. III.

COMME à force de faire jouer les mouffoirs, tout le mercure se réduit en æthiops naturel, on aura soin de remplacer le mercure à mesure qu'il s'en fera une certaine diminution, afin qu'il s'en trouve toujours dans les baquets à peu près la même quantité de vingt livres qu'on en avoit mis d'abord.

ART. IV.

LORSQU'ON aura dix livres, plus ou moins, d'æthiops, on le fera sécher sur le bain-marie bouillant, dans une terrine de grès. On abrège cette dessiccation en remuant souvent & en écrasant les grumeleaux qui se forment, avec une cuiller ou spatule de bois.

DEUXIÈME OPÉRATION.

ART. V.

L'ÆTHIOPS étant bien desséché, on l'introduit dans des cornues de verre, dont on laissera au moins un tiers de vide, on les expose sur un fourneau propre pour revivifier le mercure par la distillation, jusqu'à ce que par un feu fort *(c)*, il n'en sorte & n'en tombe plus du bec de la cornue dans le récipient, & qu'on soit assuré que ce qui reste dans le ventre de la cornue, n'est que tête-morte, ou les parties hétérogènes & invalides du mercure *(d)*.

ART. VI.

COMME dans la revivification de l'æthiops en mercure coulant, il monte avec ledit mercure, pendant la distillation, une grande

---

(c) Ce feu doit être gradué, en le faisant très-lent & léger dans le commencement, & fort sur la fin.

(d) On sera étonné de voir la grande quantité de têtes-mortes & de parties hétérogènes qu'on sépare du mercure par ce moyen.

Il n'y a que ce seul moyen au monde, qui puisse séparer ces parties hétérogènes, qui ne sont autres qu'une combinaison de graisse ou soufre combustible, avec une terre vitrifiable.

quantité d'huile combuſtible, dont une partie reſte opiniâtrément attachée à ſa ſurface; on le dégagera facilement de cette graiſſe en le battant ou remuant, au moyen d'une cuiller de bois, dans de la poudre de chaux vive finement tamiſée; la chaux abſorbe toute l'huile ou graiſſe, & laiſſe le mercure net, excepté une nuance de la poudre de chaux, dont on le dégage en le lavant & verſant deſſus à pluſieurs repriſes de l'eau claire; alors on le trouvera plus brillant que l'argent le mieux poli, enſuite on le fait ſécher ſur un évaporatoire de verre ſur un feu lent de ſable.

TROISIÈME OPÉRATION.

ART. VII.

LORSQUE le mercure ſe trouvera dégagé de toutes les parties aqueuſes, on le partagera dans pluſieurs matras de verre à cul plat, en obſervant de n'en mettre ſimplement que ce qu'il en faut pour couvrir le fond deſdits matras *(e)*, après en avoir légèrement bouché le col avec un petit chapeau de papier; on les place dans le ſable, ſur un fourneau de calcination, dans lequel on fait & on entretient le feu ſans interruption, juſqu'à ce que le mercure ſoit réduit en une chaux rouge *(f)*. Pour ſe conduire dans cette opération, on peut conſulter ſur le degré de feu néceſſaire, Lémery & autres Chimiſtes.

Le ſieur Keyſer prévient qu'il n'y a qu'une expérience ſuivie qui apprend à donner le point de feu juſte, qui ſeule puiſſe avancer & abréger cette calcination. Comme il eſt difficile de déſigner exactement ce point de feu par écrit, le ſieur Keyſer en fera la démonſtration à M. Senac & à M. Richard, ou aux perſonnes qu'il plaira au Roi de nommer.

ART. VIII.

QUAND on aura une aſſez grande quantité de ce mercure *per ſe*, on le retirera des matras; mais comme après cela il lui reſte toujours joint du mercure-vif, coulant & dans ſon état

---

(e) On en met ordinairement depuis quatre onces juſqu'à une livre, ſuivant la grandeur des matras.

(f) Cette chaux rouge, porte le nom de *mercure précipité* per ſe.

naturel, il faudra par la voie d'une diſtillation ménagée l'en ſéparer (g).

QUATRIÈME OPÉRATION.

Art. IX.

La chaux rouge, ou le mercure *per ſe*, étant bien déflegmé & entièrement dégagé de tout le mercure coulant, on en prendra, je ſuppoſe, une livre peſant, qu'on verſera dans un ſeau conique propre, avec ſon mouſſoir, & qui ne doit ſervir qu'à ce ſeul uſage; ce ſeau aura un robinet percé au plus bas & à ras de ſon fond; & par-deſſus la livre de mercure *per ſe*, on verſera huit pintes de vinaigre qui aura été bien diſtillé dans des cucurbites de verre, & non dans des vaiſſeaux d'étain, ni autre métal. On fera alors jouer le mouſſoir, de la même manière que ſi c'étoit pour faire de l'æthiops, pendant l'eſpace d'une heure ou deux, au bout duquel temps la livre de mercure *per ſe* ſe trouvera diſ-ſoute dans les huit pintes de vinaigre.

Art. X.

Lorsqu'on ſera aſſuré que tout le mercure *per ſe* ſera entièrement diſſous, on tirera le vinaigre chargé par un robinet, dans un vaſe propre de porcelaine ou de fayence, & auſſitôt on filtrera la liqueur au moyen d'un entonnoir de verre garni de papier-joſeph non battu, dans huit bouteilles de verre (h). Ces huit bouteilles étant pleines & de meſure égale, il eſt aiſé à concevoir que chacune contiendra, à très-peu de choſe près, deux onces de mercure *per ſe* diſſous.

On a l'attention d'employer cette liqueur dans les vingt-quatre heures, comme on va le dire, afin qu'aucune des parties du mercure *per ſe* diſſous, n'ait le temps de ſe précipiter ou ſe raſſembler au fond des bouteilles en forme de ſel neigeux (i).

(g) Pour bien faire cette diſtillation, on obſervera d'une part, de faire le feu aſſez fort pour faire monter le mercure vif dans le bec de la cornue; & de l'autre, on ne le fera pas trop, de crainte de fondre ou de revivifier le mercure *per ſe*, en mercure coulant, ce qui arrive immanquablement pour peu que le feu ſoit plus fort qu'il ne le faut.

(h) On trouve toujours, à très-peu de choſe près, la même quantité de vinaigre diſtillé qu'on avoit employé d'abord; d'ailleurs on peut le partager en huit parties égales.

(i) On emploie la liqueur pendant qu'elle eſt limpide, & on la mêle avec la manne, avant que rien n'ait précipité en ſel neigeux, afin que le mercure ſe trouve plus épars & plus diviſé dans cette manne.

CINQUIÈME OPÉRATION.

ART. XI.

POUR employer les trois bouteilles de vinaigre, contenant chacune deux onces de mercure diſſous, on aura huit tables de marbre, chacune de deux pieds & demi de long ou environ, ſur deux pieds de large ; ces tables auront une ſurface unie, creuſée dans le marbre même, de manière qu'elles aient tout autour un rebord d'environ un pouce en hauteur ; ſur chacune de ces tables, on met deux livres de manne, choiſie en larmes, avec une bouteille de vinaigre chargée de mercure *per ſe;* alors on broye la manne ſur chacune deſdites tables, au moyen d'une mollette de porphire, juſqu'à ce que la manne & le vinaigre aient une conſiſtance égale, ſans grumeleaux, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le mélange ſoit des plus exacts, & que le tout ſe trouve réduit en conſiſtance d'une bouillie liquide.

ART. XII.

ON paſſe cette bouillie liquide, pour en ſéparer les ordures que contenoit la manne, au travers d'un tamis de crin, ſur une table de marbre, pareille à celle où elle aura été broyée, alors on la laiſſera ſur cette table ſe ſécher d'elle-même & ſans feu, ſur-tout pendant l'été *(k)*, juſqu'à ce qu'elle ait une conſiſtance aſſez gluante & épaiſſe, pour ne pouvoir pas couler en penchant la table ſur ſon côté. Plus on remuera la bouillie avec la mollette de porphire, & plutôt on l'obtiendra en conſiſtance gluante & épaiſſe ; le mouvement répété & continué, au moyen de la mollette, favoriſe beaucoup l'évaporation du ſuperflu du vinaigre, & fait qu'à la fin, le mélange ſe trouve des plus précis & des plus exacts.

ART. XIII.

LA bouillie étant gluante à ne pouvoir couler de la table de marbre, on la couche ſur ſon côté devant le feu, ſoit de flamme ou de charbon, de manière que le feu puiſſe chauffer & frapper

(k) L'hiver, on tiendra les tables dans un lieu où il y aura continuellement un poêle allumé.

doucement

doucement la ſurface du mélange *(l)*. Pendant tout ce temps, on remue toujours, au moyen d'un couteau qui aura une lame d'acier large & pliante, & on promène la matière du bas en haut, & du haut en bas, en la faiſant changer de place à chaque inſtant, juſqu'à ce qu'elle devienne aſſez ferme, pour que ſon déplacement ſoit difficile & qu'elle ſe trouve en forme de pâte; alors on retire cette pâte de la table, & elle ſera propre & toute préparée à en faire des dragées.

SIXIÈME OPÉRATION.

ART. XIV.

ON fait tomber ſur une table de marbre bien unie, au travers d'un tamis de ſoie fin, de la farine l'épaiſſeur d'une demi-ligne ou environ. On prend alors quatre onces de pâte, qu'on roule dans ſes mains pour en former une boule, qu'on poſe ſur la table au milieu de la couche de farine, & on aplatit la boule avec la main; on étend enſuite cette pâte en égale épaiſſeur dans toute ſon étendue, au moyen d'un rouleau de bois qui a un bord à chaque bout vers les deux extrémités; on le roule par-deſſus la pâte en appuyant, & on le fait aller & venir à diverſes repriſes, comme font les pâtiſſiers qui emploient de la pâte deſtinée à la pâtiſſerie. La pâte étant ainſi bien aplatie dans toute ſon étendue, ſuivant l'épaiſſeur des rebords du rouleau de bois, qui eſt de deux lignes ou environ, on fait tomber ſur toute ſa ſurface une légère couche de farine au moyen du tamis de ſoie; alors on prend un cornet de fer-blanc, en forme conique, dont le petit bout eſt percé, qu'on tient dans le creux de la main par le gros bout, & on pouſſe en appuyant le petit bout oppoſite dans la pâte, qui emporte à chaque fois la pièce en retirant le cornet; on continue ainſi à emporter des pièces, juſqu'à ce que le cornet s'en trouve rempli, & on le vide ſur une aſſiette; on continue le même travail juſqu'à ce que la pâte ſe trouve par-tout trouée comme une écumoire: on prend alors légèrement cette pâte trouée par un des bouts, qu'on enlève de deſſus la table en la ſecouant & ſoufflant deſſus en tout

(l) On doit agir comme je le propoſe, car ſi on vouloit ſécher le mélange en mettant le feu deſſous, on ne parviendroit jamais à la rendre en conſiſtance propre pour en former des dragées.

ſens, pour faire tomber toute la farine qui s'y trouve légèrement adhérente. Cela fait, on la roule de nouveau dans les mains, pour en former une boule qu'on poſe, comme ci-devant, ſur la table de marbre, ſur laquelle on aura eu ſoin de tamiſer une légère couche de farine, comme la première fois; on aplatit de même la boule avec la main, & enſuite avec le rouleau de bois: on ſaupoudre de nouveau, au moyen du tamis, ſur la ſurface de la pâte, une légère couche de farine, après on emporte encore des pièces, à l'aide du cornet de fer-blanc, ce qu'on répète juſqu'à ce que les quatre onces de pâte ſoient employées.

On roule enſuite dans le creux d'une main, à l'aide des doigts de l'autre, chaque pièce coupée pour en former des petites boules rondes, appelées *dragées (m)*, dès qu'on les aura couvertes de farine, comme on va le dire.

On met deux ou trois gros de plus, au moins, de farine dans une boîte, enſuite on y met les dragées provenant des quatre onces de pâte, qui ſont d'ordinaire plus que ſuffiſantes pour une cure.

On a ſoin de tenir la boîte fermée, de la remuer ſouvent, de l'ouvrir quelquefois pour donner de l'air, & de continuer cette manœuvre juſqu'à ce que les pilules ſe couvrent d'une légère couche de farine, qui les fera paroître en forme de dragées; & on les tient après cela dans un lieu ſec, pour les préſerver de l'air humide, qui les fait tomber en une eſpèce de *deliquium*.

Dans toute cette opération, au lieu & place de farine, on peut ſe ſervir de ſucre royal finement tamiſé, comme je le faiſois autrefois; méthode que j'ai changée, parce que le ſucre rendoit les dragées trop ſuſceptibles à l'impreſſion de l'air, & ſujettes à ſe fondre dans le tranſport. C'eſt pour la même raiſon que j'ai trouvé convenable de ſubſtituer la gomme arabique diſſoute, à la manne, après avoir toutefois inſtruit de ce changement, M.[rs] Senac & Richard, qui l'ont approuvé.

(m) Chaque dragée à l'uſage des hommes, doit peſer trois grains, c'eſt en conſéquence qu'on fera percer le trou du petit bout du cornet de fer-blanc.

Chaque dragée à l'uſage des femmes ou perſonnes délicates, ſera d'un grain & demi; en conſéquence on proportionnera le trou du cornet de fer-blanc.

RÉCAPITULATION.

LA première opération & la plus essentielle, ne consiste donc qu'à séparer prochainement du mercure les parties hétérogènes & grossières, moyennant sa réduction en æthiops.

La seconde opération ne consiste qu'à réduire l'æthiops par la distillation, en mercure vif & coulant, dont on sépare la graisse moyennant la poudre de chaux vive, le laver ensuite à plusieurs reprises avec de l'eau claire, & le sécher sur un feu lent de sable.

La troisième opération est la réduction du mercure purifié en une chaux rouge au moyen de la calcination.

La quatrième opération comprend la dissolution du mercure *per se* dans le vinaigre distillé, au moyen de la trituration.

La cinquième opération est le mélange exact du vinaigre chargé, avec la manne.

La sixième comprend l'emploi de la pâte pour la réduire en dragées.

Voilà donc exactement & bien précisément, la composition de l'Antivénérien du sieur Keyser, qui, sans prévention, est le seul & le plus efficace qui ait jamais existé, & dont toute l'humanité pourra tirer un avantage singulier; en conséquence le sieur Keyser mettra au jour dans peu, une méthode raisonnée qui indiquera toutes les choses nécessaires pour bien administrer ce remède dans tous les cas. Il donnera de plus, dans un petit Traité séparé, ses observations particulières, & établira par des raisons solides, combien sa méthode est préférable à toutes les autres, comme l'expérience dans la suite en pourra convaincre tous les gens de l'art, qui ne le sont point encore, pour n'avoir point employé ledit remède.

REMARQUES particulières du sieur Keyser, sur quelques articles de sa recette, par supplément.

PREMIÈRE REMARQUE.

ON voit par l'article I.er comment l'æthiops, fait au moyen du mouvement & de l'eau commune, dispose le mercure & le

met dans une diſpoſition actuelle à recevoir par la ſimple diſtillation un degré de purification eſſentielle. Le mouvement pouſſe, ſi on peut parler ainſi, les parties hétérogènes, qui ſe trouvent profondément mêlées dans la ſubſtance du mercure ſur ſa circonférence, & la diſtillation mentionnée ſépare alors facilement les parties pures & homogènes, qui montent dans le bec de la cornue & deſcendent dans le récipient, d'avec les parties impures & hétérogènes, qui reſtent dans le ventre du vaiſſeau diſtillatoire.

Quoique ce premier degré de purification, ſépare du mercure une quantité étonnante d'ordures, & développe ſes vertus en le dégageant en partie de ſa maſſe corporelle, il ne s'enſuit pas de-là qu'il ne ſoit ſuſceptible encore de degrés des purifications ultérieures, & par conſéquent d'être perfectionné pour opérer la guériſon des maladies avec plus d'efficace : les recherches & les expériences que le ſieur Keyſer a faites, lui ont appris que le mercure, purifié une fois comme il eſt expliqué dans la recette, réduit en chaux rouge, diſſous dans le vinaigre & mêlé avec la manne, opéroit bien plus efficacement que le mercure non purifié, réduit pareillement en chaux rouge, diſſous dans le vinaigre & mêlé avec la manne. De-là, on peut, ce me ſemble, conjecturer & conclure, pour ainſi dire, ſans trop donner au haſard, que le mercure qui aura reçu deux purifications, ſurpaſſera en vertus celui qui n'en aura reçu qu'une; par conſéquent, trois purifications, quatre, cinq, &c. pourront rendre le mercure meilleur encore. Quoi qu'il en ſoit, comme ce procédé n'a jamais été connu de qui que ce ſoit, & que l'opération mérite d'autant plus à être exécutée, qu'il peut en réſulter un grand bien pour la conſervation des hommes ; voici en quoi cette opération conſiſte.

Il ne s'agit qu'à réduire le mercure, qui a déjà été purifié une fois, une ſeconde fois en æthiops, lequel étant revivifié de nouveau par diſtillation, ſe réduira une troiſième fois en æthiops, ce qui ſe répétera autant de fois qu'il ſera néceſſaire, pour que le mercure ne puiſſe plus tourner en æthiops, mais ſe réduiſe par la trituration, en une poudre très-ſubtile & d'un beau blanc; ce qui arrivera à coup ſûr, auſſitôt que le mercure ſe trouvera entièrement & complettement dégagé de toutes ſes parties hétérogènes, qui enchaînoient & engourdiſſoient ſon efficace, & le rendoient, pour ainſi dire, corporel & paſſif.

DEUXIÈME REMARQUE.

L'ARTICLE X de la recette enfeigne les moyens de diffoudre le mercure *per fe* dans le vinaigre diftillé; ce mercure diffous fe combine parfaitement avec le mercure coulant, au moyen de la trituration, dont le produit eft des plus finguliers, & on l'obtient de la manière fuivante.

Auffi-tôt que la livre de mercure *per fe* fe trouvera diffoute dans les huit pintes de vinaigre, ajoutez-y deux livres de mercure coulant; faites continuer le travail du mouffoir, les deux mercure fe combineront & monteront à mefure fur la furface du vinaigre en forme & parfaitement reffemblans à de la crême fouettée; on lève à mefure cette crême avec une cuiller de bois, & on la laiffe tomber dans un tamis de crin, pofé fur l'ouverture de quelque vafe. On fait continuer le jeu du mouffoir, & on continue à écrêmer jufqu'à ce qu'il ne s'en forme plus; alors on laiffe doucement fécher la crême à l'ombre, dans le tamis même, au travers duquel le fuperflu du mercure s'égouttera, & tombera dans le vafe qui eft deffous. La crême étant defféchée on l'incorpore dans de la manne, en proportion d'une partie de crême contre huit de manne. Ce mélange eft purgatif & fait un bon remède contre les maladies vénériennes récentes, & fur-tout pour les chancres; c'eft d'ailleurs un puiffant fondant. Pour faire le mélange de la crême & de la manne, on commence par broyer la crême fur le porphire (au cas qu'on l'ait laiffée fécher), au moyen d'une molette auffi de porphire, en l'arrofant avec un peu de vinaigre diftillé naturel; cela fait, on y ajoute la manne, qu'on arrofe & humecte auffi avec du pareil vinaigre, en quantité mefurée & néceffaire, pour avoir une pâte molle, qu'on triturera jufqu'à ce que le mélange foit le plus exact poffible : alors on le fait fécher devant le feu jufqu'à confiftance pareille à la pâte défignée en l'article XIV. De cette pâte on fait des pilules de la même manière & groffeur que les dragées expliquées dans l'article XV.

TROISIÈME REMARQUE.

ON a défigné par un renvoi, dans l'article I.er que l'æthiops fans addition, a une vertu purgative ; le fieur Keyfer ajoute qu'on en peut donner fans aucun inconvénient, intérieurement & avec fuccès, dans les maladies chroniques, en guife de fondant;

mais on n'eſt pas toujours aſſuré d'avoir du mercure exempt de toutes ſubſtances métalliques; avant de le ſoumettre à la trituration, il ſera bon de n'employer en médecine qu'un æthiops provenant d'un mercure qui aura déjà été purifié une fois: alors, outre que cet æthiops aura plus de vertus, on ſera certain qu'il ne pourra contenir aucunes ſubſtances métalliques, toujours capables & ſujettes à bleſſer les entrailles.

Pour employer cet æthiops, on le mêlera pendant qu'il eſt encore mouillé, & qu'il eſt en conſiſtance d'une bouillie épaiſſe, par l'addition de l'eau, avec de la manne en proportion d'une partie d'æthiops contre deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit de manne, &c.

On peut également faire prendre l'æthiops ſimplement dans de l'eau, & y ajouter, ſi l'on veut, quelques ſirops, ſoit purgatifs ou autres. On peut auſſi le donner dans du bouillon ou eau minérale, ſelon que l'exigera la maladie.

FAUTES À CORRIGER.

Pages	Lignes			
xij Préface.	5	Luçon	*lisez*	Luchon.
11	11	tamarin	*lisez*	tamariſc.
36	9	plévritiques	*lisez*	pleurétiques.
40	18	doubles	*lisez*	doubles tierces.
121	5	*MENOURET*	*lisez*	*MENURET*.
148	9	*hœarea terreſtris*	*lisez*	*hedera terreſtris.*
163	14	ils la chargent	*lisez*	il la charge.
178	3	apéréſifs	*lisez*	apéritiſs.
182	21	ainſi	*lisez*	auſſi.
219	28	1766	*lisez*	1767.
224	17	ſeptiième	*lisez*	ſeptième.
233	30	d'lindes	*lisez*	d'indes.
241	15	lombricaux	*lisez*	lumbricaux.
253	7	Baillon	*lisez*	Baillou.
260	14	malades	*lisez*	maladies.
274	20	diarhèſe	*lisez*	diathèſe.
278	21	termination	*lisez*	terminaiſon.
297	4	*hand*	*lisez*	*haud.*
299	4	*incurabilum*	*lisez*	*incurabilium.*
343	6	*BETHEDER*	*lisez*	*BETBEDER.*
425	24	opérations	*lisez*	ponctions.
497	10	parcourue	*lisez*	parcouru.
Ibid.	30	cavées	*lisez*	cariées.
555	6	NEUVIÈME OBSERVATION.	*lisez*	DIXIÈME OBSERVATION.
585	4	d'autant aiſément	*lisez*	d'autant plus aiſément.
Ibid.	5	par extenſions	*lisez*	par les extenſions.

Pages	Lignes		
644...	dernière. *Bolneariæ*	.... *lisez*	*Balneariæ*.
758...	30...divisons	.... *lisez*	divisâmes.

Pilules de KEYSER.

j...	7...	Mercure excessivement divisé, *ajoutez* dissous par le vinaigre & enveloppé avec la manne.
vj...	3...	trois bouteilles............ *lisez* huit bouteilles.